Georges Rodenbach
au Journal de Bruxelles (1888-1895)

édition établie et annotée par Joël Goffin



Cette œuvre de Georges Rodenbach identifiée par Joël Goffin
est libre de restrictions de droits d'auteur connues.
Auteur-éditeur responsable : Joël Goffin, rue Bayard 14 à Braine-l'Alleud (B)
20 mai 2017
Source : KBR — Salle des Périodiques

Avec la précieuse collaboration de Patrice Izquierdo Prieto
pour la retranscription en textes et la recherche de notes historiques

Le lecteur trouvera ici une sélection d'articles de Georges Rodenbach publiés dans *Le Journal de Bruxelles.*
En fin d'ouvrage (p. 529), le lecteur découvrira l'intégralité de ceux-ci en format fichier agrandissables de la KBR (hyperliens, consultés en 2015). Les articles retranscrits à la main et publiés dans cet ouvrage sont en caractères gras.

Avant-propos



En 1851, le *Journal de Bruxelles*[1] est considéré comme « exclusivement catholique » et atteint un tirage de 2.500 exemplaires.

Il passe sous le contrôle d'un homme politique, Jules Malou. Paul Nève (1822-1901) acquit ensuite la direction du *Journal de Bruxelles* des frères Malou en 1856. Il la conserva jusqu'en 1863 et organisa le 14 décembre 1858 la fusion entre le groupe de presse de *L'Émancipation*, dernier organe modéré de la presse catholique, dirigé par Jean-Baptiste Coomans (1813-1896), député de Turnhout, et celui du *Journal de Bruxelles* par voie d'absorption du premier par le second, un phénomène important de l'histoire de la presse et de la politique conservatrices belges[2].

C'est le dirigeant catholique conservateur Prosper de Haulleville qui engagera le jeune Rodenbach comme correspondant du *Journal de Bruxelles* à Paris. Celui-ci réside rue Boursault 25 (dans le XVIIe arrondissement) dès le mois de janvier 1888. A partir du 6 février, il enverra 330 articles sobrement intitulés *Lettres parisiennes* sur les sujets les plus divers de la vie de la capitale, toujours à la recherche de la modernité ou des faits divers insolites.

Cet ouvrage propose un large choix d'articles du *Journal de Bruxelles* sur la base de deux critères principaux : je n'ai pas repris les textes qui ne sont qu'un démarquage de ceux envoyés au *Figaro* ou au *Gaulois* ni ceux qui ne présentent plus le moindre intérêt pour le lecteur contemporain. L’intégralité des articles se trouve cependant en fin d’ouvrage sous forme d’hyperiens.

Joël Goffin

1 Illustration : siège du *Journal de Bruxelles*, Impasse de la Violette.

2 Principale source : Wikipédia.

Les débuts de Georges Rodenbach au Journal de Bruxelles — février 1888

Quand il arrive à Paris, Rodenbach se retrouve dans une disposition d'esprit presque analogue à celle qu'il avait dix années auparavant, quand il venait s'initier à la double vie des lettres et du barreau parisiens ; *Le Journal de Bruxelles* lui sera comme une seconde *Paix* qui recevra ses nouvelles lettres parisiennes, plus nourries d'idées et de faits que les premières, plus averties aussi des hommes et des événements.

Le jeune homme a mûri. Il a combattu. il a appris à ses dépens à connaître le monde. Il a fait ses preuves comme journaliste et comme écrivain. Il a déjà une œuvre derrière lui. Il va pouvoir donner toute sa mesure. il a délibérément jeté la toque et la robe de l'avocat par-dessus les frontières de son pays. Il a résolu de ne plus être exclusivement qu'un homme de lettres. Il a résolu aussi de se marier, ce qui est plus grave encore. Il va épouser au mois d'août prochain une compatriote, Mademoiselle Anna Urbain, qu'il a rencontrée quelques mois plus tôt chez des amis.

Rodenbach est venu à Paris dans l'espoir d'y atteindre à la renommée, peut-être à la gloire, car seule la ville Lumière consacre un talent, lui assure une destinée universelle.

En attendant, il faut vivre et travailler sans regarder derrière soi ce qui se passe en Belgique. On le blâme bien là-bas d'avoir quitté son pays, mais il laisse dire. A quoi bon d'ailleurs prêter une oreille attentive aux propos amers des camarades jaloux et aigris par l'insuccès ?

Le 6 février 1888, Rodenbach publie sa première lettre parisienne dans le *Journal de Bruxelles*, où il remplace Victor Fournel[3] comme correspondant, et il commence son article par ce joli couplet :

« Les mots, les phrases et les idées, sont familières comme de vieux meubles et l'on avance alors dans un feuilleton ainsi que dans une maison dont on connaît toutes les chambres. La nouveauté, au contraire, a son charme, mais elle a aussi son péril : demeure nouvelle où l'on entre dans l'imprévu, gants neufs et chaussures neuves qui gênent d'abord et oppriment comme des idées trop absolues. Voilà certes qui devrait nous effrayer un peu, mais vite style comme chaussures s'assouplit, d'autant plus que nous suivrons l'exemple antérieur en cherchant nous aussi dans celle vie de Paris, si compliquée et si étrange, ce qu'elle a de vraiment spirituel, sérieux ou édifiant pour en faire de quoi orner — connue un bouquet de fleurs saines — la table familiale le dimanche. »

Et Rodenbach, saluant de la plume au passage son prédécesseur, poursuit sa lettre sur un ton naturellement allègre tout en mettant au courant ses lecteurs de l'actualité parisienne : une exposition intéressante au Louvre, un bal à l'Hôtel de Ville, M. Renan au théâtre, la reprise de la Dame de Montsoreau de Dumas père et la mort du vaudevilliste Eugène Labiche.

Jusqu'au mois de mai 1895, Rodenbach adressa régulièrement ses *Lettres Parisiennes* hebdomadaires au quotidien bruxellois. Elles étaient fort copieuses et d'une grande diversité de sujets, bien propres à étonner le lecteur de la *Jeunesse Blanche* sur l'intérêt porté par son auteur aux questions du jour les plus opposées et paraissant les moins faites pour piquer sa curiosité. Quel kaléidoscope, pour employer une expression de l'époque (*cinéma* serait plus moderne) !

3 François-Victor Fournel (1829-1894) : érudit, écrivain, journaliste et historien. Collabora à divers journaux. Fait curieux, Rodenbach ne nomme pas son illustre prédécesseur dans cet article liminaire. Le poète a envoyé des « Lettres parisiennes » au journal *La Paix*, lors de son premier séjour à Paris (1878-1879).

Rodenbach consacrera autant de lignes à un mariage princier qu'à la foire aux pains d'épices, qu'à une réception d'Edmond de Goncourt, en son grenier d'Auteuil, qu'un compte-rendu d'une représentation d'une pièce d'Ibsen au Théâtre Libre, ou même qu'à la vie politique du Général Boulanger, le général « for ever ». Réunies en volumes elles composeraient les intéressants mémoires de la vie d'un écrivain belge à Paris pendant les années 1888-1895 (on pourrait même écrire 1896, car après avoir cessé de paraître dans le *Journal de Bruxelles* en mai 1895, les *Lettres Parisiennes* parurent ensuite pendant quelques mois dans le *Journal de Genève*). *Les Vies de Paris*, publiées en volumes, de Jules Claretie[4] et de ses imitateurs, n'offrent pas d'intérêt rétrospectif plus grand que les pages oubliées de Rodenbach, au contraire, car celles-ci, écrites pour des lecteurs belges par un Belge envisageaient la vie parisienne sous un angle tout particulier.

Il serait difficile de reproduire ici une *Lettre Parisienne* pour permettre au lecteur de juger le tour d'esprit souvent persifleur de Rodenbach, courriériste parisien. (Nous en avons donné quelques-unes dans *Évocations*, le dernier volume posthume du maître). Toutefois voici un croquis assez significatif de lui tiré de ses feuilletons sans prétentions[5] : Un portrait, celui de Julien Leclercq[6], un poète symboliste à peu près oublié aujourd'hui — un des fondateurs du *Mercure de France* actuel — succédant comme conférencier à la tribune où Sarcey avait si longtemps régné.

Julien Leclercq : « Nous apercevons à la tribune non pas un conférencier, mais une chevelure, oh ! mais une chevelure que nous n'oublierons jamais, immense, drue, longue jusque dans le dos, arrivant sur le visage des deux côtés jusqu'aux coins de la bouche, non seulement longue mais épaisse, superposée, multipliée et millionnaire, se tassant tout autour de la tête comme un vaste oreiller noir avec un peu de figure pâle et presque exsangue. D'autant plus pâle qu'en dessous s'éploie une cravate blanche non pas en nœud de batiste discret, mais en ailes gigantesques de satin qui semblent d'une mouette prisonnière sur l'habit noir et désireuse de s'évader dans un endroit plus gai. Car la bouche qu'on entrevoit à peine entre ces cheveux mérovingiens comme une fente sur un tronc d'arbre entre d'immenses branchages ne raconte rien, n'émet aucune idée personnelle, ne discute ni ne loue, cette bouche lit seulement à voix monochrome, une voix de fantôme, une voix *revenue*, quelques poèmes de Baudelaire — avec un air de les avoir découverts — et d'autres de Verlaine ou de Mallarmé qui figurent dans toutes les anthologies.

La bouche remue toujours, la chevelure est immobile, bien stylée ; quant aux yeux, ne cherchez plus les yeux : partis, évaporés, bus par les lustres à force d'avoir été blancs, tout blancs, comme de petites mares. Reste seule la bouche qui lit toujours... Les quelques rares auditeurs dorment en paix, et le gaz siffle tout bas. Après une heure la chevelure se lève, s'agite comme un goupillon, puis quelque chose salue le public : on dirait une tête de loup au bout d'un bâton. La bouche maintenant se tait, mais par contre les yeux sont revenus ; il y a même à présent un troisième œil qui regarde beaucoup plus que les deux autres, un œil de verre, immense aussi, qui se balance sur le plastron de la chemise. Tout cela. est bien inquiétant et bien anormal, « et les rares auditeurs mal éveillés sortent en gardant l'obsession d'avoir vu un dessin d'Odilon Redon qui aurait appris à réciter des vers... »

---

4 Jules Claretie, *La vie à Paris.* Concerne les années 1880-1910. En ligne sur BnF-Gallica.

5 12 février 1889. Cité par Pierre Maes dans *Georges Rodenbach : 1855-1898*, Eugène Figuière, Paris, 1926, p. 107-113.

6 Cf. article du 12 février 1889.

Le bal de l’Hôtel de Ville — 6 février 1888



C’est encore Maxime Lisbonne[7] qui a été samedi dernier la grande curiosité au bal de l’Hôtel de Ville. Il est venu cette fois en culotte bouffante, à la houzarde[8], mais il avait mis son habit, « Lisbonne avec sa queue exquise de morue » comme on a dit, laissant à d’autres moins en vue et plus intransigeants la jaquette ou le veston. Car aucune mise n’est de rigueur en ces bals démocratiques, sauf pour les gardes municipaux, impassibles et reluisants, en culotte blanche, sur chaque marche des escaliers d’entrée.
Certes le coup d’œil était superbe sous les grands lustres, bariolé, chamarré par les uniformes du monde officiel ; car tous les ambassadeurs étaient présents, ainsi que le président et Mme Carnot en riche robe de velours grenat avec dentelles. Mais quelle cohue sur leur passage ! Naguère, dans les bals, on jouait de l’éventail ; à présent on joue des coudes, vers les buffets surtout, où 100,000 bocks avaient été préparés, sans compter les vins, sirops, chocolats, glaces, le tout vite englouti et pêle-mêle avec un goût aussi mélangé que le public.
La vraie société parisienne ne va pas à ces fêtes de l’édilité radicale[9], mais plutôt le monde du commerce et du négoce, en même temps que le monde officiel, qui y va par devoir ou par calcul, car l’édile est un personnage à ménager qui sera influent demain, s’il faut en croire la chanson nouvelle :

Quand on est édile
On ne se fait pas de bile
Aux frais de la ville
On est écouté,
Et sans être habile
La chose est facile,
En suivant la file
On devient député.

Ainsi entendue, la démocratie c’est la fin du monde, du beau monde et des belles manières, comme c’est aussi la fin de la littérature. Liberté et égalité du style. Lecteur implique électeur. […]

7 Maxime Lisbonne (1839-1905) : l'un des chefs de la Commune de Paris (1871). Amnistié en 1880, il devient journaliste et crée *L'Ami du peuple*. Parallèlement, il ouvre plusieurs tavernes à l'enseigne loufoque.
8 « hussarde ».
9 Dans ce contexte, laïque et de gauche.

Les rôdeurs de Paris — 13 février 1888



Le jury de la Seine a eu à juger cette semaine un crime bien expressif de la férocité et du cynisme en de certains bas-fonds parisiens[10] : dans la sévère salle de la cour d'assises, lambrissée de chêne, avec, tout au bout, le beau Christ de Bonnat, ont comparu deux hommes, deux rôdeurs de carrefours, qui, une nuit, devant l'étalage d'une marchande où sont bois et cafetière, avaient parié pour une tasse de « petit noir » de jeter à l'eau une jeune femme, La Bretonne, qui causait à peu de distance avec un de leurs camarades.

Ainsi parié, ainsi fait, car en arrivant sur un pont, tandis que la malheureuse, riant, fumant la cigarette, s'accoudait au parapet, le parieur la bouscula et un moment après on entendit, sans un cri, le flic-flac d'un corps dans la Seine. Les deux misérables viennent d'être condamnés l'un à 20 ans, l'autre à perpétuité.

Au reste Paris, la nuit, est plein de rôdeurs et de brigands, et chaque jour amène le récit de nouvelles agressions. Ils sont deux généralement pour attaquer les passants ; un voleur, c'est comme un malheur, il n'arrive jamais seul. D'autres fois ils « travaillent » à domicile, et depuis ces derniers temps les habitants des hauts étages sont sans cesse en alerte, car il y a des bandes de voleurs « à la tabatière » qui pénètrent par les toits en coupant les vitres avec un diamant. Le métier n'est pas toujours sans émotion, à preuve cette sinistre aventure arrivée cette semaine, une histoire fantastique et macabre qui laisse derrière elle les imaginations d'Edgar Poë ou de Villiers de l'Isle-Adam : un voleur avait pénétré ainsi par la tabatière dans une chambre aérienne rue Montmartre ; mais le bruit des vitres dégringolant dans la cour profonde attira les voisins, qui virent aussitôt l'homme sortir, se cramponnant à la balustrade du toit, tremblant, livide. Cette chambre pauvre était occupée par une très vieille femme, épave de la vie, une de ces petites vieilles chantées par Baudelaire, « *débris d'humanité pour l'éternité mûrs* ». Or, en pénétrant, le voleur avait vu la vieille sur son lit, verdie, la bouche tirée, les yeux blancs comme des yeux d'aveugle, et immobiles. Au pied du lit, un réchaud contenant des charbons éteints. Le voleur était entré chez une morte !

10 Illustration : les Apaches, bandes de voyous rebelles qui sévissaient à Paris.

L'association du Volapük — 13 février 1888



[*suite de l'article précédent*] C'est sans doute à l'usage des voleurs et pour faciliter leurs opérations internationales qu'il vient de se fonder une association française pour la propagation du volapük[11].

Ne rions pas ; c'est très sérieux.

Le volapük, qui en ces dernières années, apparaissait dans toutes les revues du bout de l'an, cocassement attifé, faisant des grimaces et baragouinant d'indistinctes paroles, n'est plus à présent le sauvage et le barbare, mais un monsieur pris au sérieux qui vient de fonder pour l'exploitation de son invention linguistique un conseil d'administration où l'on remarque un avocat, un membre de la chambre de commerce, un maire d'arrondissement, — tous volapükistes — qui se sont même réunis en un banquet dont le menu était rédigé dans la langue nouvelle et universelle.

Ce qui est piquant, c'est la présence dans ce comité de la société pour la propagation du volapük de M. Francisque Sarcey[12], qui depuis longtemps déjà semblait dans ses articles abandonner un peu le français. On le sentait intérieurement converti au volapük.

Ainsi s'explique le vif mécontentement que nourrissaient contre lui nos meilleurs écrivains, Barbey d'Aurevilly[13] entre autres, dont on raconte qu'à un dîner où Vallès[14] son voisin de table, s'exclamait pour l'ahurir : « Il me faut quatre vingt mille têtes de tes bourgeois », lui répliqua : « Oh ! Moi, monsieur, celle de Sarcey me suffirait. »

11 Le volapük est une langue construite créée en 1879-1880. Après un rapide développement (il y aurait eu un million de volapükistes en 1889), la langue perd rapidement un grand nombre de locuteurs au profit de l'espéranto. Source : Wikipédia.

12 Francisque Sarcey (1827-1899) : critique littéraire démodé à l'époque de Rodenbach.

13 Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889) : écrivain et polémiste. Connu pour ses contes *Les Diaboliques*.

14 Jules Vallès (1832-1885) : journaliste, écrivain et homme politique d'extrême gauche.

Carnaval — 20 février 1888


Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

DIMANCHE 20 MARS 1888

La Mi-Carême à Montmartre

CORTÈGE DE LA VACHE ENRAGÉE

A Paris décidément le carnaval s'en va, tout au moins le carnaval des rues. Il n'y a de masques qu'aux vitrines où les laids visages s'alignent comme au musé en cire d'assassins célèbres. Cela a l'air très gai et c'est funèbre. Sur toute la ligne des boulevards une cohue énorme se presse, s'écrase, piétine ; moins il y a de masques, plus il y a de monde ; et tout ce monde cherche à se prouver à lui-même qu'il fait énormément gai. On rit pour s'entraîner ; on se marche sur les pieds pour que ce soit plus drôle ; on se précipite au bord des trottoirs à la moindre alerte, dans l'espoir de voir enfin quelques masques : ce sont des hommes sandwichs qui promènent une réclame pour des paletots incombustibles. La foule s'amuse de plus en plus et se remet à chercher des masques. Tout au plus passe-t-il très rarement un homme habillé en femme ou une femme habillée en homme, car c'est là toute l'invention moderne en matière de travestis.

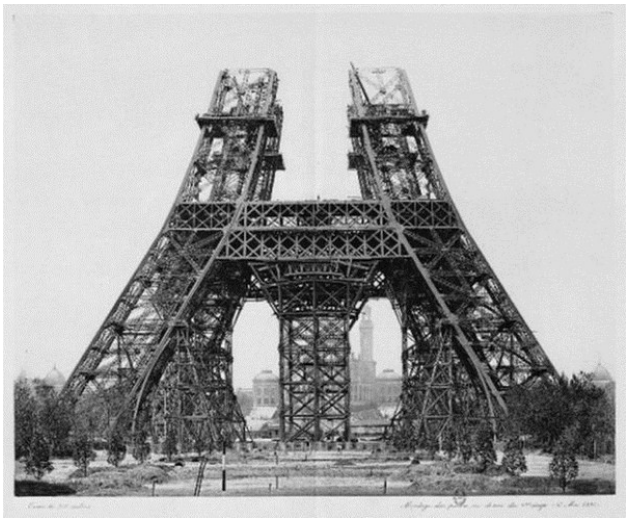
Oh ! Les candides Pierrots de Watteau et les malicieux Arlequins de Lancret. Aujourd'hui tout l'esprit carnavalesque consiste à s'habiller contre son sexe. Au reste, nous sommes menacés de voir cette manie se prolonger hors du temps de carnaval, car la *Citoyenne*, le journal de Madame Hubertine Auclert[15], fait depuis ces derniers temps toute une campagne contre la robe et les jupons qui constituent pour la femme un embarras et une infériorité.

Et la foule cherche toujours des masques. Les camelots et les marchands ambulants font tout ce qu'ils peuvent pour jeter un peu de gaieté et d'esprit dans cette morne foule : « Demandez le bibi, demandez le nono, demandez le binocle, dix centimes ! ». Et d'autres crient là-bas : « Quatre sous les nez, les derniers nez, les nouveaux nez ! ». Mais le vent et le froid ont suffi à rougir et à fausser le nez des promeneurs, concurrence imprévue et déloyale ! Et les camelots rient des passants, et les passants rient des camelots, et tout le monde n'en peut plus de s'être tant amusé, et tout là-haut, aux fenêtre du *Café américain*, c'est navrant d'entendre les nostalgiques fanfares des cors (les cors, les cors qui pleurent et qui sonnent l'hallali du carnaval aux abois qui se rend), c'est navrant !

Le carnaval se meurt ! Le carnaval est mort ! Et la neige toute la semaine l'a enseveli, s'est effeuillée sur lui, et maintenant la ville (blanc et noir) a comme un air d'enterrement !

15 Hubertine Auclert (1848-1914) : militante féministe.

La Tour Eiffel en construction — 20 février 1888



Une œuvre d'art aussi, c'est la tour Eiffel, qui achève en ce moment la première étape de son ascension ; le spectacle est curieux vu des jardins du Trocadéro. Elle s'élève là-bas sur l'emplacement de l'ancienne exposition de 1878, dont elle a bousculé les gazons et les parcs survivants. Elle apparaît avec ses quatre pattes s'élargissant à la base, ses quatre énormes piliers inclinés, carcasse d'animal antédiluvien, à l'ossature de fer ajourée et grimaçante. Ces piliers, d'une élévation de 50 mètres constituent déjà un ensemble qui atteint presque la hauteur des tours de Notre Dame. C'est le moment le plus intéressant : il s'agit de poser le tablier métallique qui doit réunir les piles inclinées de la base et constituer le premier étage. Alors la tour reprendra son vol vers le ciel. En attendant, là-haut, les ouvriers travaillent, battent du marteau, enjambent des passerelles, actifs et pressés comme s'ils étaient menacés du déluge et pressés de finir cette énorme Babel.

La tour achevée, ce sera du sommet un panorama allant de Compiègne à Fontainebleau ; et les statisticiens que la tour Eiffel met en verve font chaque jour à son sujet des constatations imprévues : d'abord un ascensionniste mettrait plus d'une heure à gravir les 1,500 marches de cet immeuble qui sera, haut de la hauteur de 75 étages ordinaires — heureusement qu'il y aura des ascenseurs ! — ensuite, on a calculé qu'une simple plume pesant un gramme, lancée du haut de la tour, mettrait à parcourir cette distance 8 secondes, et que son poids, accru par la vitesse, serait en arrivant à terre l'équivalent de 15 grammes, c'est-à-dire deviendrait un véritable projectile qui pourrait blesser ou tuer un homme[16]. Ceci est aussi merveilleux qu'effrayant et ménage dans l'avenir bien des ressources pour les assassins et ceux qui auront à se venger.

Plus besoin de se mettre en dépense ; plus de revolvers et de couteaux ; plus d'effusion de sang.

On peut tuer un homme à coup de plume !

16 Trait d'humour.

Exposition culinaire — 28 février 1888

C'est aussi au mépris du carême ou bien à cause du carême, qui leur crée des loisirs, que les cuisiniers français viennent d'ouvrir au Pavillon de la ville de Paris une grande exposition culinaire. Cela mérite un peu d'attention, s'il faut en croire l'aphorisme célèbre de Brillat-Savarin : « La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile ». Seulement, les cuisiniers français, à en juger par leur exposition, ne nous paraissent guère avoir inventé un mets nouveau. En cuisine comme en littérature, peu d'idées et d'invention ; on raffine sur la forme.

A voir ici les tables et le buffet servis, on songe aux opulentes natures mortes des Fyt et de Snyders et à cette autre, incomparable, de Breughel, par laquelle il symbolise le goût dans son allégorie des cinq sens.

Plus de viandes riches, naturelles, de volailles énormes, de légumes épanouis en verts tuyautages.

Plus la grasse bombance flamande où s'attestent la solidité des estomacs et la force invétérée d'une race.

Non, ceci révèle les appétits maladifs et mesquins. C'est de la cuisine décadente et de la pâtisserie déliquescente. Joli, pomponné, mièvre et sucré, oh ! Certes ! Mais qu'est ce que cette pâtisserie avec de petites fleurs, avec de petits drapeaux ? Un pavillon mauresque, une chaumière russe en sucre, un vase du XVIIe siècle en glace royale, une tour gothique en nougat. Comme architecture, cela vaut, paraît-il ; mais comme dessert ?

Et quant à la cuisine, là-bas, voyez cette « langouste à la parisienne », le n° 5, qui a remporté le grand prix. Où est le crustacé ?

On voit tout au plus quelque chose de vaguement blanc, comme à travers de l'ambre, dans de la gelée qui s'échafaude un monument, avec des balcons de truffes. Et là-bas encore, ce « saumon au beurre de Montpellier » : il est peint, doré, en habit de la cour. Et cette truite avec des carottes et des petits pois, menus, menus, tels que des perles et des crevettes agrafées sur elle comme des coraux !

A voir cette cuisine excitante et complice des gastrites, n'expliquerait-on pas le grand spleen et la maladie de l'ennui dans la France moderne si elle est vraie cette amusante boutade de Labiche : « La gaîté est une question d'estomac. »

Guerre aux affiches — 5 mars 1888

Ce qui est fait pour tout le monde et ce que bien peu lisent, parce qu'ils n'ont pas le temps ou parce qu'ils ignorent cet art suprême : bien flâner, ce sont, au loin des rues, les multicolores affiches. Croirait-on qu'une société qui ose s'appeler les Amis des Monuments parisiens a mis à son ordre du jour cette semaine les affiches agaçantes et va pousser le conseil municipal à l'observance des décrets et règlements ?



C'était pourtant la gaieté des murs, l'imprévu de la promenade, ces grands ou petits parterres de couleur où l'on cueille une nouvelle en passant ! Et puis, une affiche, c'est beau en soi-même, — surtout quand on les fait comme Chéret[17], un véritable artiste de cette imagerie du plein air. Comme la disposition des lettres est intelligente, chaque chose à sa place, avec sa valeur, selon son importance ! Cela se lit facilement et entre de soi dans les prunelles. Quoi de plus beau qu'une affiche ! C'est ainsi, nous disait un jour Mallarmé, qu'on devrait imprimer les livres, avec des caractères différents, certains mots en grasses, en majuscules ; d'autres relégués en des coins de page, éteints et minuscules. Il y a là peut-être une révolution future dans la typographie et un secret de vie nouvelle pour la monotonie des pages.

Quoiqu'il en soit, il est impossible et sacrilège qu'on dépouille les murailles de cette claire écharpe de couleurs. Allons ! Les affiches, les belles affiches rouges, bleues, jaunes, vertes, Arlequin de papier du coin des rues, prenez la latte et défendez-vous !

A côté des affiches luxueuses et bariolées, il y a aussi les petites affiches pauvres, humbles, blanches comme du linge, qui cachent, pour ainsi dire et sollicitent timidement, révélant un dénuement, un abandon, une douleur : « Berceau à vendre... » et l'on devine l'enfant mort.

Un jour, une fillette de dix ans colla gravement sur les murailles du Louvre un écriteau grand comme sa main : « On a perdu une poupée répondant au nom de Jeanne ; la rapporter... ; il y aura récompense. »

Et la petite afficheuse, à qui sans doute on avait dit la loi, apposa dans le bas de son affiche un timbre de trois sous... qui avait servi !

17 Jules Chéret (1836-1932) : peintre et lithographe, maître populaire de l'art de l'affiche.

Le général for ever ! — 12 mars 1888



[…] Ces graves événements n'auront pas distrait la France de son amour grandissant pour le général Boulanger[18]. Toutes les bouches, comme tous les journaux, auront encore été pleins de lui cette semaine. Il déborde à tel point dans l'attention publique qu'il n'est plus seulement un personnage politique, et dans ce cas, je n'aurais garde d'y toucher, mais est devenu le thème unique du reportage et le héros essentiel de la chronique. Pour l'avoir vu passer, un jour de revue, très beau, ma foi ! En habit brodé, avec le grand cordon des Saints-Maurice et Lazare en écharpe, la foule est restée affolée après lui et son légendaire cheval noir. Il a bien piaffé, c'est un grand homme ! Or, on ne saurait imaginer jusqu'où va sa popularité. Un éditeur qui a lancé un livre biographique sur lui est en train de faire fortune. Ses portraits, à pied, à cheval, en petite tenue, en grande tenue, en képi ou en claque à panaches, se vendent d'un bout à l'autre de la France. Les plus pauvres l'achètent et il est déjà celui qu'on pend dans les chaumières, avec quatre épingles. La France a toujours eu besoin ainsi d'un homme tout en or, avec des rubans, des croix et des épaulettes à accrocher au mur. Et c'est là le secret de cette invraisemblable et subite popularité faite pour tenter l'analyse d'un psychologue.

Déjà César avait dit dans ses *Commentaires* que c'est un pays de soldats et d'orateurs. Il est encore tel aujourd'hui et préfère tantôt les uns aux autres. Après le règne des orateurs, des avocats, des Thiers, des Gambetta, il s'en revient aujourd'hui aux soldats. Est-ce mieux ? Est-ce pire ?

La duchesse de Réville, dans le *Monde où l'on s'ennuie*, répond : « Il était long et bête comme son sabre. »

Quoi qu'il en soit, la France ne déteste pas le sabre pour le moment et elle chante, comme la grande duchesse de Gérolstein : « Ah ! Que j'aime les militaires ! ». Et comme si les vieilles chansons étaient insuffisantes, elle en invente tous les jours de nouvelles pour la glorification de son héros. On connaît celle qui s'envola un jour de l'Eldorado, *En revenant de la revue*, où les bourgeois de Paris vont « voir et complimenter l'armée française », une chanson achetée quelques louis, paraît-il, à un pauvre diable de rimailleur par Paulus, auquel elle rapporta des centaines de mille francs en faisant le tour du monde. Comme elle commençait à s'érailler sur l'attention publique, en voici une autre pour célébrer la gloire du « brave général Boulanger », les *Pioupious d'Auvergne*, qui court déjà les ateliers, les rues, et paraît illustrée à toutes les aubettes :

18 Georges Boulanger (1837-1891) : général, ministre de la Guerre en 1886, connu pour avoir ébranlé la Troisième République, porté par un mouvement nommé « boulangisme ».

Quand les pioupious d'Auvergne iront en guerre
Le canon tonn'ra
On tremp'ra la soup' dans la grand' soupière,
Car faudra manger :
On n' se pass'ra pas d'boulanger !

On y déclare que le soldat de Clermont-Ferrand est l'ami du peuple, puisqu'il lui fait la politesse de boire la goutte chaque matin :

D'autr's boiv'ent, c'est notoire,
Beaucoup trop d' pots de vin.

Cependant, tout comme un simple Wilson[19], il va fonder des journaux, ses amis du moins, lesquels ont déjà rassemblé des fonds sous la direction du comte Dillon, qui lui servit de témoin dans son duel contre Jules Ferry. Prochainement va paraître la *Cocarde* pour défendre l'idée de l'élection du président par le peuple et mener, si on pouvait, à une présidence césarienne et dictatoriale, pour autant que rien ne change.
Car les beaux portraits chromolithographiés ne restent pas longtemps au mur. On en mettra peut-être un autre demain, et c'est pour cela sans doute qu'on ne les attache qu'avec des épingles.
En attendant, la scie entraînante et populaire reprend son refrain en l'honneur du solide gars « qui a du poil au menton » :

Et pour qu'on exauce
Les vœux d'ce guerrier
Guerrier,
Il faut dans sa sauce
D'gros bouquets d'laurier
Laurier !

19 Daniel Wilson (1840-1919) : homme politique. Célèbre pour son implication dans le scandale des décorations qui amène son beau-père, le président de la République Jules Grévy à démissionner en décembre 1887. Avec l'argent de la vente de médailles et de décorations au prix fort, finance des journaux de province. Source : Wikipédia.

Les marchands de vins — 12 mars 1888



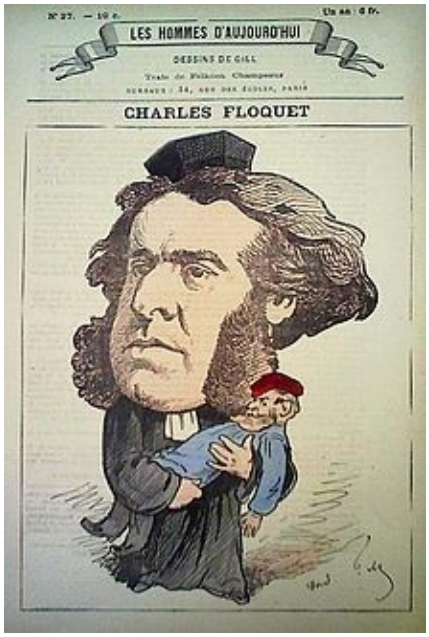
Une autre chanson célèbre, c'est celle en l'honneur du *Petit bleu*, pour lequel on fait aussi en ce moment une campagne qui, pour ne pas être électorale, n'en est pas moins active. Les marchands de vin ont occupé la chronique, visité les députés, organisé des réunions, tenu des meetings. Au Cirque d'Hiver, mercredi, ils avaient réuni plus de deux mille assistants. Tout cela pour appuyer une proposition déposée à la Chambre par MM. Delattre et Trébault, tendant à une amnistie en faveur des débitants condamnés pour cause de *mouillage*. Il paraîtrait qu'ils agissent dans une bonne intention : chacun sait que les comptoirs de zinc des mastroquets sont des bureaux d'opinions politiques, et comme ce genre de conversation échauffe les têtes, ils mettent de l'eau dans leur vin, beaucoup d'eau, le plus d'eau possible, dans l'intérêt même de leurs clients.

C'est très hygiénique, cela ! Seulement, les employés de la régie, auxquels ils sont soumis depuis 1816, et le préfet de police, qui les surveille depuis les ordonnances de Napoléon, ne l'entendent pas ainsi. Oh ! Le bon temps du roi Louis XI, où leur commerce était libre ! Aujourd'hui ils sont condamnés à la prison, à l'amende, à l'affichage sur leur porte pour avoir coupé leur vin d'eau, tout comme s'il avait vendu du vin faux, du vin fait avec des figues, des pommes, du bois de campêche et de la couleur distillée. Injuste assimilation, d'autant plus qu'ils sont déchus dès lors de leurs droits politiques, ce qui leur vaut, dit-on, leurs meilleurs pots-de-vin. Aussi les marchands de vin ne sont pas contents du tout ; ils se plaignent aussi de l'impôt, trop considérable, qui est, à Paris, de fr 8.25 par hectolitre, tandis qu'à Marseille on ne paye que 5 francs et dans certaines petites localités, comme Auch, 80 centimes seulement.

Donc ils réclament le droit au mouillage, qu'ils ont déjà amplement exercé, car au meeting du Cirque d'Hiver le docteur Labbé, qui est venu les contredire, a fait cette révélation piquante que plus en France la quantité de vin produite diminue, (par suite du phylloxéra et des dégénérescences de la vigne), plus aussi augmente la quantité de vin débitée par les marchands. Toute la Seine passera en « mouillages », si on se rappelle que Paris possède en ce moment 26,000 marchands et consomme chaque jour 1,200,000 litres de vin, à moins que la Chambre ne repousse l'amnistie demandée pour les mastroquets et que les tribunaux ne continuent à sévir comme ils le font, car le dernier numéro du Droit enregistre encore 29 condamnations prononcées par la 8e chambre correctionnelle dans ses audiences du 2 et du 15 contre des mastroquets. Un d'eux s'est défendu vaillamment, disant au tribunal ahuri : « Mais pisqu'à table is en mett'ent tout d'même, d'l'eau dans leur vin !

A la conférence du jeune Barreau — 12 mars 1888

Ne quittons pas le Palais sans signaler une intéressante discussion qui vient d'avoir lieu à la conférence du jeune barreau. Les séances ont lieu chaque semaine ; deux stagiaires plaident pour l'affirmative d'une thèse, deux pour la négative ; enfin un autre conclut comme ministère public. La plupart de ces discours sont étudiés, creusés dans le fond et surtout caressés dans la forme, une forme toujours imagée, à facettes, avec ce détail que le plus souvent ils ont appris de mémoire, mais récités, joués, avec une telle aisance et habileté qu'ils donnent l'illusion de la parole spontanée.
Le bâtonnier préside, et quand chaque orateur a fini, il dit son opinion sur sa manière, ses défauts, ses mérites, et c'est alors un tact difficile d'équilibrer les mots d'éloge et de blâme dans les plateaux sensibles et trébuchants de l'improvisation.
Or, donc, la première question discutée était celle-ci : un personnage bienfaisant lègue à une commune un immeuble pour faire une école, mais à une condition : c'est que cette école, établie dans l'immeuble légué, soit dirigée à perpétuité par un instituteur congréganiste. La commune accepte le legs, mais le préfet désigne un instituteur laïque. La donation doit-elle être révoquée ?
Après discussion, la conférence a adopté l'affirmative, pour des raisons de droit ; mais le droit est différent dans le doute pour les grands jurisconsultes du *Rappel*, qui déclare que les « conditions inexécutables et contraires aux bonnes mœurs, aux convenances, doivent être réputées non écrites », et en profite pour partir en guerre contre le barreau et dénoncer son esprit routinier. Qu'est-ce que nous disions que les avocats ne sont guère en faveur en ce moment où le général Boulanger a retourné l'adage latin d'après lequel les armes céderaient devant la toge : *Cedant arma togae !*[20]



20 « L'épée le cède à la toge » qui signifie la supériorité du pouvoir civil sur le pouvoir militaire.

Exposition des aquarellistes — 12 mars 1888

Ce qui se maintient toujours, c'est la vogue des peintres, attirant encore la foule malgré la multiplicité de leurs expositions. Chaque semaine nous avons à en signaler une nouvelle. Le 22 de ce mois va s'ouvrir celle des *Indépendants*, qui révolutionne ici comme les XX à Bruxelles, avec les envois de Seurat, Signac, etc.

En attendant, les aquarellistes viennent d'ouvrir, rue Volney, leur 10e exposition annuelle.

Ce n'est plus l'aquarelle honnête et spontanée, sans *tricherie*, cet art délicat et précis qui consiste à laisser tomber à la place exacte la goutte d'eau colorée que ne va plus modifier aucune retouche. C'est plutôt à présent de la gouache, une cuisine de couleurs empâtées, compliquées, complétées, une pratique de la peinture à l'eau avec les procédés de la peinture à l'huile. Sans grande différence et sans grande nouveauté : ainsi, les aquarelles de M. Jean Béraud[21] ne se distinguent pas sensiblement de ses panneautins habituels, sauf que l'aquarelle, moins prétentieuse, s'accommode mieux de ces croquades rapides de la vie et de la rue parisiennes. A signaler de lui un coin de boulevard bien fourmillant, une salle de spectacle et surtout l'allée des Champs-Élysées, la nuit, dans une lumière bleuâtre, avec les guirlandes de feu des réverbères. C'est un peu japonais et d'un impressionnisme qui plaît.

M. Vibert est plus poncif dans ses aquarelles léchées et monotones : toujours le même cardinal dont la note de couleur rouge se promène dans des paysages de neige ou de printemps.

Voici une femme, Mme Madeleine Lemaire, qui déploie une réelle virtuosité dans ses tableaux de fleurs et de fruits : œillets, prunes, abricots ou cet intérieur de serre encombrée, où jardinent trois jeunes filles. Scène charmante : on dirait que ce sont leurs lèvres qui fleurissent et que ce sont les fleurs qui parlent. Mme de Rothschild témoigne d'un joli talent d'amateur et d'un art plus sain à coup sûr que M. Dubufe fils, dont les féeries mièvres, avec leur attirail usé de gaze, d'ailes, de guitares, ont des airs de plafond ou d'éventail. Quant à M. Harpignies, ses paysages sont un peu chlorotiques, quoique d'un joli sentiment.

Le plus intéressant, le plus nouveau à coup sûr, c'est M. Besnard, qui cherche dans l'aquarelle aussi des vibrations de lumières inédites. Il y a telle œuvre intitulée : *le Nuage qui marche*, un site chaotique avec des volcans qui s'éteignent, au bord d'eaux phosphorescentes, d'un coloris intense et despotique. Ailleurs une femme énigmatique qui cueille des étoiles, des étoiles bleues comme des bluets, s'effeuillant autour d'elle en pétales de lumière.

Beaucoup de ses œuvres exposées inclinent vers cet art-là, surtout ses dessins et ses eaux fortes, un art de pur rêve, de symbole, de suggestion supra humaine ; c'est comme des songes mal débrouillés par un pinceau qui a peur du réveil et s'est trempé volontairement dans de la nuit, comme en une couleur idéale et suprême.

Personnalité compliquée, inquiétante, qui tantôt, comme Raffaëlli, a le rappel des réalismes dans son triptyque du *Devoir*, tantôt incline au symbole, légendaire chez Puvis de Chavanne, macabre chez Odilon Redon. Un artiste intéressant en tous cas, le premier de demain, quand son rêve se sera précisé dans la douloureuse bataille d'ombres et de lumières où il s'entrevoit à présent.

21 Jean Béraud (1848-1935) : peintre de genre et portraitiste.

Le Théâtre dans les Salons (Mme Adam, Aubernon, Marquise de Lillers, Lippman) — 12 mars 1888

[…] la soirée à sensation cette semaine n'a eu lieu dans aucun théâtre, mais bien dans un salon. Il y a du reste une mode accentuée en ce moment à jouer la comédie dans le monde. Récemment Mme Adam a fait jouer chez elle un petit acte charmant de Tourgueniev, *Nos Provinciales*, adapté par elle-même et interprété par Mlle Legault.

On a donné l'*Étincelle*, de Pailleron, chez la comtesse Soltyck ; la *Tempête dans un verre d'eau* chez la comtesse Germiny. On a joué encore chez Mme Aubernon, chez la marquise de Lillers. Mais rien n'a atteint l'intérêt de la représentation de jeudi : la *Visite de noce*, de Dumas, chez Mme Lippmann, la fille du célèbre écrivain, et c'est elle même qui devait tenir le rôle de Mme de Morancé , « pour ses débuts », comme disait l'exquis programme vert pâle dessiné par Clairin. Là-bas, rue Dumont-d'Urville, dans le quartier de l'Étoile : dès le vestibule, des musiques de Tziganes cachés ; on pénètre dans le grand hall, un hall immense, admirablement encombré, avec, au fond, le rideau rouge et or du théâtre. Une foule énorme, six cents personnes au moins. Au premier rang la princesse Mathilde et sa dame d'honneur. Toute l'Académie française en est, naturellement. Et la représentation commence : la curiosité va à Mme Lippmann, qui apparaît dans sa beauté blonde et distinguée ; sa toilette gris-perle avec des dentelles et des rubans roses provoque un petit mouvement admiratif dans le rayon féminin de l'auditoire. Et le jeu se précise, s'affermit, et la comédienne trouve de vrais accents, bien secondée d'ailleurs par Mme Menière, très ingénue en robe de foulard blanc semé de fleurs.

Nous ne parlons pas de la pièce, qui est connue et a été applaudie par ce public ami qui associait sans doute dans son enthousiasme la fille et le père.

Celui-ci était ravi surtout du succès de son interprète et disait en souriant : « Appelez-moi le père de la débutante. ».

Et en sortant de cette soirée de haut luxe et de braillante assistance, on songeait à l'ancêtre, le père Dumas, arrivant à Paris avec 53 francs dans sa poche, errant, battant la misère, accepté comme surnuméraire dans un bureau, à 1,200 francs l'an, parce qu'il avait une belle écriture, et finissant par gagner des sommes folles tout en restant dans la même dèche ?

C'est égal, les Dumas sont nés sous une heureuse étoile, à moins qu'il ne soit vrai ce mot étrange de Tolstoï : « Quand on n'a pas d'argent, on est malheureux, et quand on en a, on est encore plus malheureux. »

Statuomanie — 21 mars 1888



Apothéose plus pacifique et plus heureuse, celle de l'agronome Parmentier[22], dont on a inauguré la statue dimanche denier à Neuilly, C'est, comme on sait, l'introducteur en France de la pomme de terre, qui, bien que cultivée et consommée dans tous les pays d'Europe, était repoussée ici et considérée comme donnant la lèpre et d'autres maladies.

Heureusement Parmentier obtint l'appui de la cour. On raconte même qu'il donna aux seigneurs un banquet dont la pomme de terre fit à elle seule tous les frais, présentée sous les formes les plus diverses, sous les déguisements les plus nombreux, — même en chemise, dit-on. Le pain et les gâteaux étaient faits avec de la farine de froment mélangée à de la pomme de terre et l'eau-de-vie elle-même, une eau-de-vie très forte et capiteuse, avait été retirée de la pomme de terre concentrée.

Aussi le roi Louis XVI lui donna-t-il la plaine des Sablons, où s'élève aujourd'hui le rond-point de la Porte Maillot, et le résultat de ses cultures fut merveilleux. Ainsi sauva-t-il de la disette à plusieurs reprises le peuple de France, en 1789, en 1816 et 1817.

Comme tous les inventeurs, comme Christophe Colomb lui-même, il eut sans doute une douleur de n'avoir pas marqué de son nom sa découverte, car seuls quelques érudits de province ou quelques bachelières appellent, selon le dictionnaire, le populaire tubercule du nom de *parmentière*.

En compensation, il a maintenant sa statue, avenue du Roule, à Neuilly, en face de l'Hôtel de Ville. Il est représenté debout, la tête nue et penchée examinant la solanée qu'il vient de trancher, un couteau dans sa main droite ; en bandoulière une sorte de bissac rempli de pommes de terre.

Attirails pacifiques, comme on voit ; statue *tunicate*[23], selon la décision romaine, formant un heureux contraste avec toutes les statues de conquérants, en casques et en cuirasses, qui peuplent les places publiques.

22 Antoine Parmentier (1737-1813) : pharmacien militaire, agronome, nutritionniste et hygiéniste.

23 Revêtu d'une simple tunique, à la romaine.

L'anniversaire de la Commune — 27 mars 1888

L'anniversaire de la Commune a été fêté dans tous le Paris révolutionnaire. On avait arboré des cravates rouges et des discours rouges aussi. La citoyenne Louise Michel[24] a répété pour la millième fois sa même harangue, puis la « vierge noire » est rentrée chez elle pour absorber son brouet, noir aussi ; car vraiment austère et puritaine, elle n'a pas voulu accompagner, comme les autres, de chants et d'agapes une commémoration aussi grave.

Mais les anarchistes vulgaires ont entendu ne pas se laisser assombrir, et dans chaque arrondissement les chefs du comité central révolutionnaire ont organisé de grands banquets.

Le plus considérable a eu lieu à Belleville, naturellement, tout en haut du faubourg, au lac Saint-Fargeau. Un millier d'assistants. D'énormes tables contenant chacune 600 couverts étaient alignées, paraît-il, perpendiculairement à la table d'honneur, où figuraient les chefs du parti, les Vaillant, Roche, Eudes, Camelinat. Dès le début des *Marseillaises* accompagnées par le cliquetis des verres, mais on a dû chanter faux : ventre affamé n'a pas d'oreilles ! Puis on dîne ; menu peu révolutionnaire, presque un menu bourgeois : vermicelle au gras, radis beurre, turbot sauce aux câpres, veau aux carottes, poulet sauté, salade, haricots et petits pois, fromage, pommes, café, pousse-café, tord-boyaux et rincettes. C'est exquis, ma foi ! Et pas cher : 3 fr. 75.

Après cela les péroreurs habituels ont essayé des toasts, des discours ; mais leur parlottes, comme un feu d'artifice mouillé, (mouillé de vin), se sont éteintes au plafond. Cette foule, où beaucoup de femmes venues là pour s'amuser, et qui n'est peut-être pas toujours aussi féroce qu'on pourrait le croire, a coupé court aux harangues, chantant, choquant les verres, réclamant de la musique et des chansons.

Alors apparut le chansonnier Jules Jouy[25], entendu récemment à *l'Épatant*, un nouveau club très aristocratique, connu aussi au *Chat noir*, où lui-même s'installa au piano et chanta ses vers, fort drôles souvent, avec ses éclats de voix comiques et ses yeux louches, contradictoires, des yeux qui se boudent et regardent chacun un côté de la salle.

C'est en somme un humoriste de talent qu'on ne devrait point voir applaudir à Belleville.

L'Empire eût Belmontet. La commune a maintenant aussi son poète officiel. Tu l'as voulu, Jules Jouy ! Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il a chanté dans ce banquet d'anniversaire, au milieu des délires d'enthousiasme de l'assistance :

Quand, dans la rue, nous descendrons tout blêmes,
Tous seuls nous lutt'rons
Chassant les patrons ;
Dans les fournils, nous f'rons not' pain nous-mêmes,
Et pour le manger
Nous nous pass'rons bien d'Boulanger.

24 Louise Michel (1830-1905) : institutrice, militante anarchiste, féministe. Figure majeure de la Commune de Paris.

25 Jules Jouy (1855-1897) : goguettier, poète et chansonnier montmartrois. Par ailleurs, antiboulangiste forcené et militant antisémite.

Nous voilà loin du « brav' général » et des dithyrambes rimés de Paulus ! On l'a joliment houspillé, hué et renié en ce beau jour d'anniversaire. Son cheval noir légendaire, c'est maintenant un bouc noir qu'on charge de tous les péchés. Car on a découvert qu'il avait présidé un conseil de guerre après la Commune, et le célèbre M. Joffrin a pris soin de faire distribuer à la sortie des réunions publiques un extrait des archives de la justice militaire :

« Dossier 8,400 : Affaire Fourestier, Pierre-Isidore. 10e conseil de guerre. Présidence du lieutenant-colonel Boulanger. Acte d'accusation : désertion, embauchage de militaires restés à Paris. Participation à l'insurrection. Condamnation à mort à l'unanimité. »

Seulement, ce qui est tout à fait plaisant, c'est que le susdit Fourestier n'est pas mort du tout ; il a été gracié, se porte à merveille et pourrait dire en souriant : « J'ai passé près de la mort, mais *sans m'y arrêter* ! »

A propos des souvenirs de la Commune, tout le monde connaît ce fameux terrain de la rue Haxo où furent fusillés odieusement les otages en mai 1871[26]. Il y avait là un vieux bonhomme qui racontait, comme un boniment, la sinistre histoire en donnant les détails, en montant les places des victimes. Désormais le terrain ne recevra plus la visite des étrangers en quête d'émotions. Il vient d'être acheté par les R. P. Franciscains, qui y ont déjà installé des ouvriers, et une chapelle va s'élever sur le lieu du massacre.



26 Les communards y fusillèrent 52 otages durant la Semaine sanglante.

Un nouveau Club — 27 mars 1888



Un vent de révolution aussi semble venir du côté des femmes, qui prétendent s'affranchir de leur isolement et prendre un peu des plaisirs et des libertés de l'homme. Ce serait l'occasion d'une nouvelle *Lysistrata*, si Aristophane a encore un ascendant parmi nous. Ce n'est pas qu'elles veuillent s'enfermer dans une forteresse. Aujourd'hui elles se contentent de fonder un club dont le titre est déjà trouvé : *L'anneau.*

Il y aura des livres, des musiques. On jouera non pas au baccarat[27], qui est dangereux et trop entraînant, ni non plus au bézigue[28], qui est conciergerie évidente.

On a choisi le trente-et-un, paraît-il.

Les dames se rencontreront à l'heure de l'absinthe et puis le soir. Ce sera tout à fait gentil. Oh ! Les femmes modernes !

— Tu n'as plus d'argent ?
— J'ai perdu à *mon* cercle.
— Tu sors encore ?
— Je vais à *mon* cercle.
— A quelle heure dînons-nous ?
— Je dîne à *mon* cercle.

Et les enfants, pendant ce temps-là ? Bah ! On finira par faire comme dans certains villages primitifs de Bretagne : on plantera de forts clous dans la muraille et, après les avoir bien nourris, on les y suspendra par la ceinture, jusqu'au soir.

Il ne manque plus que de voir les femmes s'occuper de politique et dire comme Lysistrata devenue Archonte :

« Quand le fil est embrouillé, nous le prenons et nous le tirons de nos fuseaux de droite et de gauche ; il en sera autant des affaires ; nous les débrouillerons, pourvu qu'on nous laisse faire. »

27 Jeu de cartes pratiqué au casino.
28 Jeu de cartes.

Prologue de fleurs — 3 avril 1888



Le printemps, qui décidément n’a plus l’exactitude des rois, — un printemps républicain —, est encore absent de Paris, mais il a déjà envoyé ici ses plus jolies fleurs en ambassade. Oh ! les exquises charrettes roulantes, si lumineuses à tous les coins de rues, et combien matineuses ! On ignore généralement qu’elles stationnent aux Halles dès le milieu de la nuit ; les pauvres petites charrettes, qu’on loue 5 francs la semaine, avec un droit de circulation de 4 sous par jour. Beaucoup de fleurs qui tantôt vont les garnir arrivent de Nice et du Midi par les trains nocturnes ; d’autres des serres de la banlieue parisienne. A 6 heures commence la criée. Il y a des hasards à faire, parfois ; des jours où les enchères languissent : on peut alors acheter jusqu’à 80 bottes de violettes pour 8 ou 10 francs. Sitôt la vente finie les petites charrettes approvisionnées s’en vont dans toutes les directions, frileuses, tremblantes, avec des gouttes d’eau qui miroitent au cœur des fleurs : muguets, dont les clochettes tintent le printemps nouveau ; lilas blancs, aux branches filigranées ; jacinthes, qui ont l’air d’être en porcelaine indécises et rosées comme de vieux sèvres ; violettes aux couleurs épiscopales ; mimosas en grelots et en chenilles couleur d’or.

Toute cette cargaison fleurie s’écoule facilement au long de la journée ; car les Parisiens, n’ayant guère de jardins, improvisent des parcs en miniature sur les guéridons et les cheminées. Les moins riches achètent le petit bouquet populaire à deux sous, et chacun va, portant un peu de ce printemps sur soi.

Aussi le commerce est bon, et nombre de ces marchands ambulants se font tout doucement des rentes — comme le Gro-René légendaire, connu de tous et envié dans son monde, qu’on peut voir chaque jour place de la Trinité. Il a 10 ou 15,000 francs de rente et continue son métier pour l’amour des fleurs !

Les femmes auteurs — 3 avril 1888

La littérature de Sarah Bernhardt donne de l'intérêt à une curieuse décision que vient de prendre la conférence du jeune barreau. La question était celle-ci : une femme peut-elle, sans l'autorisation de son mari et avec la permission du tribunal, publier une œuvre littéraire ou dramatique ? Les défenseurs de l'affirmative étaient MM. Canoville et Hocht, ceux de la négative MM. Lallemand et Delzous. Après une chaude discussion, on a adopté la négative, c'est-à-dire qu'une femme ne peut se faire auteur sans la permission de son mari, et qu'à ce défaut le tribunal qui peut l'autoriser à hypothéquer ses biens, aliéner, plaider, transiger, ne pourra pas lui permettre de mettre son nom au bas d'un journal ou sur la couverture jaune d'un volume.

Voilà qui va réjouir les maris — car la position du mari d'une femme auteur a souvent des côtés embarrassants. Présente-t-elle, en des romans, des personnages sympathiques, on insinue qu'elle s'est mise en scène elle-même ou son mari. Ses personnages traversent-ils des crises ou des orages, on assure que ce sont ceux de son propre cœur qu'elle raconte. La difficulté s'accentue si elles écrivent des vers : chaque chose est prise à la lettre et on lit leur poème comme une confession publique. Oui ! les maris ont sujet de se réjouir, car les voilà armés contre cette manie grandissante, car tous les éditeurs vous diront la procession de femmes qui, chaque jour, les assiègent avec des manuscrits. C'est devenu leur travail manuel ; elles ont des livres sur le métier, comme une tapisserie et tricotent des phrases de toutes les couleurs.

En tous cas, la littérature n'y perdrait pas, et Barbey d'Aurevilly a su ce qu'il faisait en déchirant les bas-bleus du bout de sa plume aiguë et féroce comme un bec d'aigle.

Tout au plus y a-t-il dans la littérature féminine du siècle deux femmes exquises : Eugénie de Guérin[29] et Marceline Valmore[30].

29 Eugénie de Guérin (1805-1848) : femme de lettres. Sœur aînée du poète Maurice de Guérin, avec qui elle entretint une correspondance.

30 Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) : poétesse romantique qui exerça une influence certaine sur les générations suivantes.

La foire aux pains d'épices — L'Hospitalité de nuit — Les Bureaux de placement — 9 avril 1888

Il n'est si gentil mois d'avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.



Cette fois encore le distique populaire s'est réalisé par un temps aigre et des nuits accompagnées d'étoiles grelottantes. Mais le chapeau de grésil, chapeau de gelée blanche et de clair de lune, chapeau de pitre aussi, n'est-il pas celui qui convenait cette semaine de parades et de tréteaux où s'est inaugurée la célèbre foire aux pains d'épices ? Qu'est ce que Lamartine avait donc pensé, de s'écrier un jour : « La France s'ennuie ! ». On ne s'en serait guère douté, les jours de Pâques, aux environs de la Barrière du Trône, où régnait la plus folle gaieté pour l'ouverture de la foire annuelle. Dieu, que ce peuple est gai, d'une gaieté facile et presque enfantine. Il fallait entendre ces cris, les fusées de rires dans la plaine où sont les pistes de vélocipèdes, les voitures dégringolant sur des rails ou des plans inclinés, les énormes roues balançant dans l'air des grappes humaines en des nacelles ou des ballons, et plus de cent manèges de chevaux de bois qui tournent, tournent dans un tourbillon de lampes, de miroirs, d'étoffes pailletées et de musiques de cuivre ! Pourquoi tant de foule à ces jeux ? C'est, j'imagine, le plaisir d'aller vite, de fendre l'espace, de couper le vent. Telle la joie de l'oiseau dans les airs. Des ailes ! Des ailes ! disait un poète allemand. Car l'homme aussi éprouve la volupté de la vitesse.

Du reste, il y a la matière ici à plus d'une constatation pour un psychologue : ainsi, parmi les spectacles forains, la plupart et les plus courus sont des spectacles d'horreur. Cette année-ci Pranzini[31] partage la vogue avec l'empereur d'Allemagne. On peut assister à la mort de l'un et l'autre dans tous ses détails, représentée en cire ou bien en images sous verre. Il y a même une baraque où l'on peut voir très exactement l'opération de la trachéotomie subie par Frédéric III !

Et l'on entre en masse, et personne ne redemande son argent en sortant ! Au reste, cette curiosité pour l'horrible ne se remarque-t-elle pas tous les jours à la Morgue, où les passants entrent comme pour se distraire, surtout qu'on vient d'inaugurer, pour bien éclairer les cadavres derrière la vitrine de verre, la lumière électrique dont chaque foyer s'occupe à un visage mort.

Au champ de foire aussi, c'est la lumière électrique qui rayonne, mais pour éclairer heureusement des choses plus gaies. Car il y a vraiment de belles baraques ou plutôt des théâtres, de vrais théâtres, où l'on joue des féeries, où l'on joue des opéras, les *Mousquetaires au couvent*, par exemple, qui est

31 Henri Pranzini : aventurier français reconnu coupable d'un triple meurtre crapuleux commis le 17 mars 1887, rue Montaigne à Paris. Condamné à la guillotine.

annoncé là-bas sur une affiche. C'est l'heure de la parade et la troupe entière est rangée en ce moment sur les tréteaux, vêtue brillamment : ici une fée en soie rouge, avec plumes et pierreries dans les cheveux, sorte de Zitania qui à l'air sur son trône et de mépriser la foule ; là une femme en Pierrot de satin blanc digne du Gilles de Watteau ; puis des ballerines en tarlatanes[32] et en fleurs ; un vrai théâtre, comme on voit, qui a ses premiers rôles et ses chefs d'emploi, lesquels gagnent jusqu'à 700 à 800 francs par mois. Celui-là c'est le théâtre Cocherie ; en face, ses rivaux : le théâtre de la famille Becker, Marcketti, Delille. Tous commencent en avril leur tournée à travers la France jusqu'à la Toussaint. L'hiver ils se reposent, préparent de nouvelles pièces, apprennent leurs rôles, sauf quelque-uns qui « inventent » en jouant. C'est plus amusant, paraît-il. Car tous les forains trouvent leur métier amusant. Ils en raffolent, même au mépris du danger. Voyez les dompteurs, par exemple, que rien ne peut éloigner de leurs cages : ni les blessures déjà reçues ni leur fortune acquise, car tous sont extrêmement riches et font à leurs filles des dots princières. Les filles des dompteurs sont actuellement parmi les plus riches partis de France.

Ainsi Pezon, dont la ménagerie s'aligne là-bas avec ses toiles peintes, possède un tas d'immeubles et est plus que millionnaire. Il n'en continue pas moins à suivre les foires, sauf en ce moment, où il est occupé, dans une de ses propriétés, à rédiger ses mémoires, dont la postérité n'aurait pas pu se passer. C'est son beau-frère qui le remplace momentanément, ce qui permet aux lions de s'amuser un peu, car avec lui le badinage est impermis, s'il faut en croire le poète anonyme qui a chanté sa gloire :

Quand il est dans la cage
De son lion Brutus,
Ce dernier est plus sage
Qu'un cheval d'omnibus !

***

Le quartier de la foire, où se mêlent les gens du monde et les gens du peuple, — car la mode y entraîne à présent les mondaines — est en temps ordinaire un quartier pauvre, écarté, dangereux. Aux environs, c'est Belleville, la ligne des boulevards extérieurs, fréquentés le soir par des rôdeurs et aussi par des malheureux échouant là sans argent et sans espoir.

C'est donc une excellente idée qu'on a eue d'y installer un nouvel asile de nuit, là, au 122 du boulevard de Charonne, dans ce bâtiment bas de brique et de pierre, rouge et blanc, avec une lanterne bleue qui en indique l'entrée. Auparavant, les malheureux sans domicile (épave que la marée parisienne rejette chaque soir aux barrières) s'en allaient passer la nuit dans des hôtels louches de Belleville, où l'on donne à coucher pour 25 centimes.

Mais en quelles lamentables chambres et sur quelles literies ! Deux planches sur tréteaux avec une paillasse, une couverture et des draps qu'on ne change pas, sauf quand ils sont devenus complètement noirs. Ailleurs c'est un seul dortoir, immense, où les matelas sont à terre. La particularité ici, ce sont des cordes de réveil qui sont tendues à 30 centimètres du sol et, servant de point d'appui au matelas, remplacent à la fois l'oreiller et le traversin. Il y a 4 réveils : 7 heures, 6 heures, 5 heures et 4 heures du matin. A chaque réveil correspond une corde qu'à l'heure dite on

32 Étoffe de coton à tissage très lâche et très apprêté, contrairement à la mousseline, plus souple et légère.

décroche : tous les matelas s'affaissent au même moment, toutes les têtes redressées tombent à plat et la file des dormeurs s'éveille.


Le Petit Journal

Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

DIMANCHE 2 FÉVRIER 1902

A L'ASILE DE NUIT

Seulement, ceux qui n'avaient pas les quelques sous indispensables pour ces étranges hôtelleries en arrivaient souvent, au long de ces boulevards déserts, à attaquer, voire à assassiner des passants attardés. C'est donc une excellente institution que cet asile de nuit du boulevard de Charonne. Il possède deux dortoirs : l'un de 72 lits, l'autre de 112. C'est déjà le 4e établissement pareil qu'on ouvre depuis la fondation de l'œuvre, qui remonte à 1878. On vient même de publier le rapport sur les travaux accomplis pendant cette première période et le chiffre des individus recueillis se monte à 400.000, parmi lesquels 15.494 Belges.

Ces gens ne sont pas toujours, paraît-il, des fainéants et des vagabonds ; il y a de réelles détresses s'échouant là, d'ouvriers honnêtes qui ne trouvent pas moyen de s'employer et d'avoir du travail.

Beaucoup se fiaient aux bureaux de placement, allaient y demander une place, y consignaient le peu d'argent qui leur restait sans aucun résultat. Car il paraît qu'en réalité beaucoup de ces placeurs intermédiaires entre les ouvriers et les patrons sont de simples escrocs. Cela explique le mouvement contre eux qui s'est accentué cette semaine en une suite de meetings, dont quelques-uns se sont terminés par une agitation et des violences dans la rue. Encore une fois, les anarchistes ont accaparé et compromis ce qui était une protestation contre de réels abus. Un d'eux a raconté qu'un placeur, moyennant 5 francs par mois, a voulu le caser dans un « hôpital de chiens ». Aussi a-t-il proposé de hisser tous les placeurs au haut des réverbères et de les y pendre avec un écriteau au pied : « De la part de la canaille ! »[33]. Comme on voit bien que nous sommes dans le siècle du progrès et de la civilisation ! Car les peuples civilisés, comme a dit un humoriste, sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces.

33 Allusion à l'étymologie du mot « canaille » : ensemble de chiens.

Mort de Claude Vignon — 16 avril 1888



[…] Après la science, l'art. Celui-ci vient de faire une perte ressentie : Claude Vignon[34] est mort ; c'était le pseudonyme de Mme Rouvier, qui sous ce nom avait pris rang parmi les sculpteurs de talent et les écrivains honorables. Ses débuts furent pénibles : elle qui savait beaucoup de choses, qui savait même le latin, gagnait à peine de quoi vivre. En ce temps là elle traduisait les Saints Pères à un sou la ligne pour un moine bénédictin qui faisait des travaux d'histoire sacrée. Mais dès ses premiers envois de sculpture dans les salons elle fut remarquée. Sa *Daphné*, médaillée en 1886, obtint même un grand succès et fut reproduite par la plupart des journaux illustrés du temps. Des commandes arrivèrent, même les commandes officielles, car on a d'elle un joli groupe d'enfants au square Montolon et le bas-relief de la fontaine Saint-Michel.

Nature artiste, imagination ardente, elle pratiqua aussi la littérature : *Les drames ignorés*, *Récits de la vie réelle*, *Un naufrage parisien*, *Révoltée*, toute une série de romans médiocres qui manquaient de cette *écriture artiste* dont parlent les Goncourt, mais témoignaient d'un esprit imaginatif.

En ce temps d'audaces d'analyse et de plat naturalisme dont la mode a gagné — ce qui est hideux, alors — les femmes qui écrivent. Mme Rouvier protestait à sa façon, car un de ses derniers livres, *Une Parisienne*, était dans ce sens une vraie profession de foi.

« Les romanciers, disait-elle, ont trop négligé de nous introduire dans le milieu moyen qui est le milieu caractéristique des sociétés et des nations. Allons donc chercher la femme au cœur même de la nation et de la capitale ; ni sur les sommets, ni dans les bas-fonds, ni dans les cercles interlopes, mais dans les régions centrales où gisent les forces vives du pays. »

Les forces vives du pays... c'est peut-être un peu trop parlementaire, un peu trop « femmes de députés », mais ce langage élevé témoignait d'intentions louables dans le roman qu'elle n'a pas réalisées pour s'être peut-être trop dépensée en des besognes diverses.

Car en même temps que les lettres et la sculpture, elle pratiqua le journalisme, parfois avec succès. On cite encore aujourd'hui ses correspondances parlementaires à l'*Indépendance belge*.

Tous les jours, avant l'ouverture des séances, on la voyait arriver dans la salle des pas-perdus de la Chambre, interrogeant des députés, sans cesse à l'affût des nouvelles, auscultant l'opinion, dressant son souple esprit de femme, comme une girouette, pour savoir d'où venait le vent. Pour être piquantes et vivantes, ces correspondances politiques ne furent pas toujours impartiales, à ce point que la majorité conservatrice, injustement malmenée par elle, se plaignit à la questure, et on lui retira l'accès de la salle des pas-Perdus, où elle était admise par tolérance. Elle voulut regimber, se plaindre à son ami Jules Simon[35]. Un moment on crut qu'il faudrait l'expulser par la force des baïonnettes.

---

34 Claude Vignon, pseudonyme de Marie-Noémi Cadiot (1832-1888): sculptrice, femme de lettres et féministe. Source : Wikipédia.

35 Jules Simon (1814-1896) : philosophe et homme d'Etat.

Ce qui indique bien le caractère de cette personnalité étrange, c'est son premier mariage, car elle épousa M. Rouvier, le ministre actuel, en secondes noces seulement.

Sa première union fut romanesque : elle s'était sentie entraîner, par curiosité ou pitié peut-être, vers un personnage bizarre, l'ex-abbé Constant, qui, ayant jeté le froc aux orties, venait de fonder sa doctrine du spiritisme sous le nom d'Eliphas Lévi[36]. Le ménage ne fut pas heureux, et bientôt Claude Vignon se sépara de son étrange compagnon, qui continua ses travaux d'alchimiste, d'astrologue et de mage.

C'est même de lui que dérive toute cette bizarre école littéraire de ces dernières années, Joséphin Péladan[37], Stanilas de Guaita et d'autres qui ont simplement découpé pour leurs livres ou accommodé à leurs romans la magie blanche et la magie noire des manuels d'Eliphas Lévi.

Au reste, ces maniaques sont plus nombreux qu'on ne pense. Les spirites sont légion en France.

Récemment encore ils ont célébré au Père-Lachaise l'anniversaire d'Allan Kardec par des discours et des cérémonies sur sa tombe. Il paraît, au dire d'un des orateurs, qu'ils sont 50,000 adeptes en France et plus de 2 millions dans le monde. Ils ont au moins cent journaux, surtout en espagnol, un en Hindou, quatorze en français, dont quatre sont rédigés et publiés en Belgique. Voilà assurément qui est curieux et peu connu : tant de spirites que cela en Belgique : puisqu'ils ont quatre journaux ! Il faut convenir qu'ils ne font pas trop de bruit.

Il est vrai qu'ils conversent seulement avec les esprits...

36 Eliphas Lévi, né Alphonse-Louis Constant (1810-1875) : ecclésiastique et figure de l'occultisme.

37 Sar Mérodack, pseudonyme de Joséphin Péladan (1858-1918) : écrivain, critique d'art et occultiste. Promoteur des Salons de la Rose+Croix.

Exposition des caricaturistes français — 30 avril 1888

Voici une très intéressante, très belle et très instructive exposition qui vient de s'ouvrir : l'exposition des grands caricaturistes du siècle, au profit de l'Œuvre de secours aux veuves et orphelins des marins français, ce qui en fait de plus une bonne action. La caricature est une des formes dans lesquelles le génie français s'est dépensé en ce siècle avec la plus intarissable abondance. Elle a remplacé le pamphlet, la satire, le quatrain décoché, l'épigramme, toutes ces menues armes avec lesquelles, dans les siècles précédents, la plume faisait des guerres à l'opinion, aux partis, aux gens en place, aux ridicules ou aux vices. Il semble que par un effet de notre démocratisation la plume ait abdiqué en faveur du crayon, un outil moins intellectuel et dont les coups fussent appréciables et visibles pour tous. Et ce qui prouve peut-être cette filiation, c'est que la caricature n'a pas cessé de se rattacher aux lettres par un côté important : c'est la légende qui souligne et commente les dessins, la légende souvent si spéciale et si humoristique et si écrite chez quelques-uns qu'elle a assuré le plus solidement leur gloire. Aussi un caricaturiste ne doit pas seulement avoir un coup de crayon vibrant et coupant, il doit avoir de l'esprit, de l'esprit comme un écrivain de théâtre, afin de mettre des mots légendaires et topiques aux lèvres des personnages en qui sa fantaisie incarne la comédie humaine.

Voyez par exemple Henri Monnier[38], dont figurent ici les célèbres éditions de Joseph Prudhomme en aquarelles teintées sur un fond de dessin curieusement griffé à la plume. Certes le métier n'est point banal ; le type est admirablement choisi avec son grand col en ailes de pigeon, sa redingote ample sur un ventre rebondi et la glorieuse rosette rouge qu'il porte bien en évidence.

Mais ce qui est plus encore entré dans les mémoires, c'est le comique désopilant, c'est le prodigieux pince-sans-rire des légendes où apparaît un Joseph Prudhomme d'une bêtise sereine, immense. Auprès de lui Bouvard et Pécuchet ont un air banal. Le Tribulat Bonhomet de Villiers a des imaginations prétentieuses et compliquées. Seul le Joseph Prudhomme de Henri Monnier a la bavarde et triomphante impudeur de sa bêtise. Ici il cause avec un ami et lâche on ne peut plus gravement ceci : « Oui ! Monsieur, si le général Bonaparte fût resté lieutenant d'artillerie, il serait encore empereur ! »

Ailleurs, dans un autre dessin, il est seul, songeant, méditant, et énonce cette maxime : « Otez l'homme de la société, vous l'isolez». Et puis, le voici agité, en gant paille, belliqueux et radieux.

C'est le célèbre cri connu : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ! ». Ce n'est pas comme Labiche, lequel disait le jour de sa réception à l'Académie française : « C'est la première fois que je porte une épée, et je n'ai jamais eu si peur ».

Gavarni[39], pour n'avoir pas créé un type aussi décisif, n'en apparaît pas moins ici d'une verve et d'une sensibilité exquises. C'est un philosophe profond sans amertume, notant les ridicules pour s'en amuser. N'est-ce pas lui qui a défini l'esprit public : « La bêtise de chacun multipliée par la bêtise de tous ».

38 Henri Monnier (1799-1877) : caricaturiste, illustrateur, dramaturge et acteur. Créateur de Monsieur Prudhomme, personnage caricatural du bourgeois français du 19e siècle.

39 Paul Gavarni, dit Gavarni (1804-1866) : dessinateur, aquarelliste et lithographe.



Il y a ici quelque-unes de ses plus belles pages : *Débardeurs,* le *Bal Chicard*, les *Nuits de Paris* ; ce sont des dessins ou des aquarelles non pas sommairement lavées, mais où le pinceau a fouillé dans la couleur pour arriver jusqu'au caractère. Lui ne cherche pas à donner *le type* ; mais, avec un esprit réaliste, il excelle à saisir sur le vif les expressions, les gestes, les paroles qui, simplement attrapées et reproduites, sont pour lui d'une drôlerie supérieure à toute invention. Ainsi ces deux ivrognes, qui se disent à voix intermittente : « Tu vois bien, Beaumarchet... que des hommes comme il faut... on peut s'amuser... sans contrarier le gouvernement ».

Ici c'est le plus célèbre de son œuvre : pierrots, débardeuses, masques, toute une lanterne magique bariolée et gesticulante, tout un carnaval barbouillé de poudre maréchale et de vin triste, dont on ne sait si les danseurs fous pleurent ou rient aux larmes.

Cette psychologie du bal de l'Opéra, donnée par Gavarni, les Goncourt l'ont transposée en une page éblouissante et ailleurs souvent s'en sont souvenu : dans leur comédie *Henriette Maréchal*, jouée en 1869 chez la princesse Mathilde et qui eut après, au théâtre, comme on sait, une chute retentissante, tout l'acte du bal masqué n'est en réalité que du Gavarni, moins fort peut être. Car celui-ci a des mots de masques étonnants dans ce goût : « Ne voyez-vous pas que monsieur est un jeune homme farceur comme tout déguisé en est un qui s'embête à mort ».

Du reste, cette verve était toute spontanée chez Garvani et intarissable même dans la pratique ordinaire de la vie. Ainsi, un jour, désirant mettre ses enfants à même de signer légalement de ce nom devenu célèbre de Gavarni, il le leur donna comme prénom.

Mais l'employé de la mairie fit des difficultés pour recevoir la déclaration.

— Monsieur, dit-il d'un ton grincheux, vous saurez que l'on ne peut donner aux enfants que des noms pris dans l'histoire ancienne ou l'histoire moderne.

— Eh bien ! justement, répondit Gavarni, je vous donne un nom pris dans l'histoire contemporaine !

Il est probable que l'employé ne comprit guère, pas plus que cet honnête notaire auquel Gavarni en voulut tant. Ayant acheté une petite villa à Auteuil, il se rendit dans son étude pour signer l'acte.

— Gavarni ? dit l'officier ministériel en rappelant ses souvenirs... je connais ce nom-là... Ah ! oui ! c'est vous qui faites ces petites bêtises.

Chose curieuse : Henri Monnier eut aussi à se plaindre de son notaire, et comme celui-ci était bossu, il imagina cette légendaire et cruelle farce de convoquer pour affaire de succession, à 9 heures de matin, le 1er avril, chez le notaire, trente-deux bossus dont il avait pu se procurer les adresses. On juge de l'émoi dans la rue et de la gaieté aux fous rires parmi les voisins et dans tout le quartier.

Voici maintenant le plus grand de tous : c'est Daumier, dont le buste, sur le pilier du grand escalier au Palais des Beaux-Arts, fait vis-à-vis à celui de Gavarni. Quels types différents et combien chacun d'eux correspond à son art !

Gavarni a une tête bien française, la moustache en croc, l'air un peu viveur et frondeur ; Daumier avec sa barbe en collier, sa bouche âpre et cruellement ironique, ses yeux inquisiteurs.
Tel apparaît-il dans son art, un art amer et féroce, exaspéré (le Michel-Ange du dessin, comme on a dit), ce n'est presque pas de la caricature ; c'est l'homme tout au plus vu avec des verres grossissants, mais cependant saisi sur le vif et ridicule en lui-même pour sa vanité, le contentement de soi, l'importance qu'il se donne et que tout son extérieur révèle.
Ce qui est magnifique, c'est la série des *Gens de Justice*, Daumier a fait les avocats comme Molière a fait les médecins. Il connaît leurs attitudes, leurs mouvements, leurs gestes avec tantôt la main étalée et persuasive qui a l'air de caresser la dure conscience des juges, tantôt l'index tendu comme un clou que l'argumentation enfonce.
Des scènes atroces : ici c'est la cour d'assises ; dans un jour blafard d'audience, l'avocat parle, donne toute son âme, s'émeut lui-même et des larmes lui roulent sur les joues, tandis que l'accusée (une jeune femme en robe bleue et chapeau rose) sourit. Plus loin, cette grande aquarelle, c'est le tribunal civil sans doute. Les adversaires sont à la barre ; l'un plaide avec exaltation, les deux manches de sa robe comme envolées dans le vent de sa parole ; l'autre sourit malicieusement et fait songer à cette réplique de M^e^ Le Jeune disant un jour : « Je ne souris pas de ce que vous dites, mais de songer à ce que je vais vous répondre ».
Parmi les autres œuvres émouvantes de Daumier, il faut citer ses départs dans des gares, ses trains où l'on devine des exilés, des émigrants, et surtout ses scènes de foire : cet étonnant pitre devenu vieux avec sa farine crevassée de rides, qui bat du tambour devant la toile peinte, historiée d'une géante et de généraux étrangers.

Les fêtes mondaines du printemps — 22 mai 1888



Durant les quelques semaines qui nous séparent encore du Grand-Prix et immédiatement après, du départ pour la campagne ou les eaux, les salons parisiens multiplient les fêtes, les dîners, les réceptions, les raouts, même les bals, malgré la chaleur précoce et déjà accablante. En cette saison finissante, les élégantes sont victimes d'un surmenage mondain, mais volontaire, qui aura besoin des eaux de source ou du balsamique air de la mer pour en effacer les traces sur les visages fatigués. En attendant, la poudre et les fards se chargent du provisoire et mettent des roses artificielles à la pâleur des teints. C'est pourquoi quelques-unes regimbent à la mode nouvelle qui, est surtout, en ce moment, de recevoir à déjeuner. Chaque salon a maintenant ses matinées, ou l'on est vu dans la flatterie des flambeaux et aussi sans les atténuations de la voilette, qui, en ville, au Bois, en visite, s'enroule au petit chapeau capote, dont les brides de leur côté, cachent la dépression des contours. A ces déjeuners de midi on garde la capote, mais elle est alors sans brides. L'exemple a été donné par la grande-duchesse Vladimir de Russie chez la princesse de Sagan. Car toutes les grandes dames de Paris, depuis qu'on n'a plus ici de cour pour recevoir les altesses étrangères, se piquent d'émulation pour organiser des fêtes brillantes en leur honneur. Ainsi, le mois dernier, la princesse de Saxe-Cobourg, la fille aînée du roi Léopold, a été fêtée dans le plus haut monde de Paris.

A ces réceptions de midi, où les étoffes claires sont de rigueur, on a innové cette idée charmante de ne porter dans la toilette que des fleurs imitées et correspondantes de celles qu'on trouve en même temps à cette date dans les champs et les jardins : boules de neige, puis lilas, tulipes, et ainsi de suite, au fur et à mesure de la saison. C'est, paraît-il, une mode japonaise, et le japonisme a retrouvé sa faveur mondaine depuis la *Marchande de sourires*[40], que tout Paris est allé voir à l'Odéon.

On organise même à l'hôtel Cernuschi[41] une grande fête entièrement japonaise où toutes les invitées revêtiront obligatoirement les étoffes ramagées de fleurs de pêcher et d'oiseaux d'or, vivants crépons près desquels les hommes en robes de soie et les cheveux en tresse aligneront leurs vivantes potiches. Quant à la coiffure des femmes, il y aura plus d'une supercherie, car pour les habitantes de Yeddo et deYokohama les arrangements de cheveux varient et correspondent à l'âge : les jeunes filles peignent haut leurs cheveux, dressés sur le devant de la tête, et les disposent en forme de papillon ou d'éventail entr'ouvert, et dans ce tortillon, des cordes d'argent ou des boucles richement coloriées. Une veuve qui cherche un second mari tord ses boucles autour d'une épingle à cheveux en écaille placée horizontalement derrière la tête. Celle qui est inconsolable coupe ses cheveux courts et les peigne en arrière sans séparation.

40 Pièce « japonaise » de Judith Gautier (21 avril 1888).

41 En bordure du Parc Monceau. Devenu musée (collection chinoise).

Reste à voir si les Parisiennes déguisées en Japonaises adopteront cette coiffure si indiscrète qui arbore le fin fond de la pensée.
Ailleurs, sans aller jusqu'à imposer du japonisme, on trouve des imaginations ingénieuses pour le pittoresque et la friandise des yeux. C'est ainsi qu'au bal de la comtesse des Albains, cette semaine, — à la mode de Monte-Carlo — toutes les femmes étaient en blanc, tous les hommes en rouge. Lys et coquelicots.
Une autre mode dont la faveur augmente de plus en plus, c'est le Louis XV, pour les costumes, pour les coiffures, les ameublements, les usages. Ainsi, chez la princesse de Sagan qui reçoit une fois par semaine dans son jardin, — une sorte de *garden party*, — vers la fin de la réception six femmes de chambre, en costume Louis XV, passent dans les groupes tenant une vaste corbeille enrubannée de rose et de vert avec des bouquets qu'elles distribuent aux invités.
A d'autres réceptions de ce genre, chez les Rothschild ou les Gramont, on fait un peu de musique, de chant ou de récitation. Thérésa y a même chanté l'autre jour, elle qui a remisé ses refrains gaillards d'autrefois et chante aujourd'hui des « mélanges militaires et sentimentaires », comme disait le prince de Ligne[42], l'exquis notateur des choses mondaines de son temps. Lui du moins, même dans son ironie, apportait une sorte d'indulgence, et il pardonnait à certains ridicules de la bonne compagnie, grâce à l'esprit qu'il avait l'occasion d'y dépenser. Cette façon d'égratigner gentiment est un secret perdu pour les plumes modernes, et M. Pailleron[43] a véritablement balafré de la science ce pauvre Bellac et ses admiratrices. Mais ce monde est moins qu'il ne l'a dit un monde où l'on s'ennuie, parfois même on s'y risque à des facéties et à des farces drôles, témoin cette grande dame qui vient de recevoir le même jour une cinquante de lettres, mi-refus, mi-acceptations, pour des invitations à dîner qu'elle n'avait pas lancées. Elle a reçu néanmoins, à l'improviste, ceux qui avaient accepté, mais cherche encore aujourd'hui celui qui l'oblige à recevoir à dîner malgré elle.
Quelquefois aussi la farce est mauvaise, dans les cohues des grandes réunions, bals ou expositions de trousseaux. Il y a, paraît-il, des voleurs dont l'habileté consiste à très bien porter le frac noir ; ils s'insinuent les jours de noces à l'heure où les salons sont encombrés, et nul ne les remarque. Alors, ils examinent la corbeille, les présents, et partent en emportant la plus belle parure.
Il y en a qui font plusieurs noces par jour et réalisent, comme on pense, de belles recettes.
Cela est inévitable avec nos habitudes mondaines très larges et accueillantes qui font de la plupart des réceptions d'invraisemblables cohues où chacun peut se glisser et passer inaperçu, même les voleurs. Ainsi on assure que quelques-unes ont pris la précaution, dans ces bals-là, de ne plus porter que des perles et des pierres fausses. Telle, félicitée au sujet du collier héréditaire et célèbre qu'elle porte, ne pet s'empêcher de sourire. Le vrai collier dort en son écrin, chez elle, et, dans le monde, elle n'en porte que la *copie.*

42 Charles-Joseph, prince de Ligne (1735-1814) : maréchal des armées impériales, diplomate au service de l'Empereur et homme de lettres des Pays-Bas autrichiens (actuelle Belgique).
43 Edouard Pailleron (1834-1899) : dramaturge, poète et journaliste. Auteur de la pièce *Le Monde où l'on s'ennuie.*

Les faux billets de banque — 28 mai 1888



Grand émoi cette semaine pour l'affaire des faux billets de banque. Ç'a été comme le réveil d'une longue illusion et le commencement d'une crainte salutaire. Jusqu'ici on y allait de confiance ; on croyait le papier-monnaie inimitable ; on le recevait en payement ou en échange sans même le contrôler ni l'examiner de près, comme une chose dont l'évidence et la valeur s'imposent. Mais on avait compté sans les faux-monnayeurs. Ceux-ci ont compris que c'était un jeu naïf de contrefaire l'argent ou même la monnaie d'or, pour lesquels il leur fallait tout un matériel et même de la matière précieuse. Il est perdu à jamais, le temps des faux monnayeurs ingénus en des caves souterraines, penchés sur des cornues et des creusets, insinuant du plomb vil ou de l'étain entre les deux faces des louis d'or. Nous ne verrons plus cela que dans les mélodrames ou les pantomimes d'hippodrome. Aujourd'hui les faux-monnayeurs font des affaires en grand et viennent tout simplement de lancer, pour quelques millions peut-être, des billets de 500 francs contrefaits[44]. Il parait du reste que rien n'est plus facile : le papier peut s'imiter à merveille ; la gravure se photographie ; le bleu que l'on croyait une garantie n'en est plus une.

Quant aux chiffres des séries, au système employé par la Banque pour dissimuler ses émissions et dérouter les contrefacteurs, on est arrivé à comprendre sa clé, tout comme au télégraphe on traduit les chiffres privés avec un peu d'habitude. Cependant, c'est ce détail des séries qui a donné l'alarme. Il y avait les séries 709-774, supérieures au chiffre des séries émises par la Banque, sans cela les autres séries de faux billets : 274 – 314 – 317 – 318 – 328, auraient pu longtemps circuler avec impunité. Dans le public l'affaire a éclaté comme un scandale par l'arrestation en plein champ de courses de Longchamps, d'un avocat très connu d'Orléans, fils de l'ancien président de la cour, trouvé porteur d'un billet reconnu faux. Il désigna comme lui ayant remis ce billet de cinq cents francs le propriétaire du *Café de Paris*. Celui-ci, dont la bonne foi fut reconnue à l'évidence, était en possession de plusieurs autres billets, également contrefaits, reçus par lui de divers clients inconnus. L'avocat fut remboursé et relâché. Quant au propriétaire de *Café de Paris*, voici ce qui arriva : l'affaire avait éclaté au grand jour ; de tous côtés de nouvelles victimes de cette énorme fraude se dénonçaient : un bijoutier de la rue de la Paix, plusieurs propriétaires des grands cafés du boulevard, tous ayant reçu, sans s'en apercevoir, un ou plusieurs de ces faux billets de cinq cents francs.

La Banque publia une note déclarant qu'elle entendait ne pas être responsable et ne rembourserait pas les faux billets. D'où émoi, frayeur, panique ; les billets de cinq cents francs sont en interdiction ; comme il est difficile de distinguer les vrais des faux, tous sont refusés par le commerce, par les agences, et ils sont retombés à leur valeur intrinsèque, c'est-à-dire au poids du

44 Illustration (floutée) : billet de 500 francs qui sera remplacé en décembre 1888.

papier. Les porteurs de billets de cinq cents francs sont une espèce nouvelle de pauvres honteux, et le moindre gain d'argent ferait bien mieux leur affaire : un bon franc vaut mieux que cinq cents francs tu l'auras ! Hier soir, à la Renaissance, un frisson a couru dans la salle : on jouait *Cocard et Bicoquet*, et celui-ci, voulant payer sa consommation en papier-monnaie, s'est attiré cette réplique de la digne aubergiste, Mme Tringlot :

— Non, monsieur, non... je n'accepte pas les billets de cinq cents francs.

Heureusement que la Banque leur a ouvert ses guichets. Elle a décidé de les retirer tous momentanément de la circulation. Ils forment un total de 270 millions. Hier on en a remboursé pour cinq millions. Quant aux faux, ils sont frappés aux quatre angles d'un timbre, mais ne seront pas remboursés. Il paraît que la Banque a le droit pour elle, comme il résulte d'un jugement inséré dans Dalloz et qui depuis longtemps fait jurisprudence en la matière. Cependant le propriétaire du *Café de Paris*, dont nous parlions tantôt, a voulu en référer de nouveau à la justice et assigner les gouverneurs et régents de la Banque de France comme responsables du dommage à lui causé, pour n'avoir pas averti le public de la fraude dès qu'ils en ont eu connaissance et l'avoir ainsi induit à accepter sans méfiance des billets faux.

Il y a plus : on veut établir la responsabilité de la Banque par le seul fait de sa négligence à perfectionner la confection du papier-monnaie. Il paraît que cette confection est élémentaire et, avec les procédés connus aujourd'hui, d'une imitation très facile.

Du reste, les contrefacteurs des billets de cinq cents francs en ont fait la preuve surabondante.

La faute en est à la Banque, dit-on, qui avec un matériel plus perfectionné, mais moins économique, pourrait fabriquer des coupures d'une imitation impossible. Et c'est le moins qu'elle puisse faire, ajoute-t-on, elle qui jouit d'un privilège énorme, puisque, avec un capital de 182 millions, elle peut émettre près de 3 milliards de papier-monnaie.

Ailleurs, aux États-Unis par exemple, on s'est préoccupé d'une fabrication plus compliquée des billets de banque : d'abord on a perfectionné au plus haut point la gravure ; le papier est également d'une fabrication très spéciale ; il est orné de vignettes et de dessins géométriques obtenus par des machines secrètes.

Pour éviter les reproductions photographiques, on a aussi nuancé leur papier en vert clair, cette couleur étant nuisible à la photographie. De là vient leur désignation : *green-bacs*, en français : *les dos verts*, lesquels défient, parait-il, toute contrefaçon.

Voici ce que la Banque de France doit réaliser : des billets de banque qui soient vraiment inimitables, sinon la circulation en deviendra impossible. Qui s'exposera au hasard du vrai et du faux ? Si on imite l'argent, celui-ci n'aura plus de valeur, et bientôt nous rentrerions dans l'ère primitive des échanges, où l'on offre une défense d'éléphant pour payer son tailleur et de la verroterie pour ses menues dépenses !

Exposition horticole et exposition canine — 28 mai 1888

Malgré la panique monétaire, de nouvelles expositions ne cessent pas de s'ouvrir et les tourniquets de moudre du monde. Hier, au Pavillon de la Ville de Paris, inauguration de l'exposition horticole : une quinzaine de massifs et de plates-bandes en lignes droites. Au centre, une énorme corbeille en forme de trèfle, parmi des roches et des cascatelles. Les orchidées surtout sont admirables, dans leurs diversités de formes et de nuances, chimériques fleurs héraldiques, couleur de blasons et d'armoiries. Les œillets, la nouvelle fleur boulangiste, sont aussi très contemplés.

En sortant du pavillon, du côté du Jardin de Paris, s'ouvre un vaste hangar : c'est le palais des Roses, un vrai coin du paradis, où plus de deux mille variétés de roses, roses blanches, jaunes, noires, amalgament leurs complications de couleurs et de parfums**.**

Mais l'exposition la plus en vogue, c'est l'exposition canine, sur la terrasse des Tuileries, qui est chaque après-midi le rendez-vous du Tout-Paris. Les chiens ont même reçu la visite officielle du président de la République et les Tziganes leur offrent la distraction de leurs valses enflammées.

Ils n'en sont pas plus gais pour cela, eux dont l'exposition se résume en une incarcération de quelques jours dans une cage étroite, quelque chose comme un petit emprisonnement correctionnel. Ils sont étendus dans la paille, ennuyés, haletant dans cette grande chaleur, jusqu'à ce que leur propriétaire, venant à passer, les fasse surgir et se montrer avec tous leurs avantages. Car on a pour eux toutes sortes d'attentions et d'admirations, sans compter la réclame, qui, là aussi, s'introduit et souligne leurs mérites.

Ici la mention : « Très doux, » avec le prix à côté ; là le nom d'un chien exposé et son surnom : dit le Terrible, comme s'il s'agissait d'un hercule de profession. Plus loin voici une réclame plus catégorique encore : « Chien dressé, très souple, coucher à main levée, arrêt ferme ; garanti en plaine, au bois et au marais. A l'essai. 400 francs ». Seulement, le vrai mérite peut se passer de boniments et plus d'un fut couronné qui resta silencieux. Il y en a de superbes, parmi les vainqueurs, et, pour les chasseurs, quelle curiosité de voir cet interminable défilé de chiens courants ou d'arrêt, indigènes ou de races étrangères : braques, épagneuls, pointers, setters, griffons, terriers, bassets. Dans un autre groupe sont les chiens de garde et d'utilité : dogues et bulldogs au mufle écrasé, la tête bossuée, le poil zébré, anglais, danois et français ; ensuite les énormes saint-bernard, les chiens de berger et de montagne, aux allures de loups ; ici des spécimens de race russe, très ombrageux et méchants, auxquels seul leur dresseur peut donner à manger comme à des fauves ; là les non moins énormes, mais doux et dévoués terre-neuve. Dans le huitième groupe sont les chiens de luxe : d'abord de superbes petits danois, mouchetés noir et blanc, des chiens comme des essuies-plumes ; les caniches la tête en crinière, avec leurs poils rasés et disposés sur leur dos en boulingrins et en parterres ; puis les nobles lévriers, évocateurs de Velázquez et des infantes ; la frileuse levrette, chantée par Auguste de Châtillon ; enfin les carlins, loulous, havanais, king-charles installés dans l'orangerie et qui reçoivent le plus de visites, avec toutes sortes de friandises et de bonbons.

Les morceaux de sucre et les dragées pleuvent comme manne pour les petits chiens fragiles qui sont là sur des coussins de peluche, vêtus de rubans clairs ou de paletots ouatés, d'autres encore dans des niches à falbalas et guipure, comme des berceaux, pour leur faire oublier le giron d'où ils sont exilés

un moment. Il y a là, par moments, des scènes d'entrevue touchantes entre le petit exposé et sa maîtresse qui vient le visiter comme un enfant en pension avec un air de lui dire à travers les barreaux : « C'est pour ton bien ! ».

Pas beaux, mais très curieux, dans ce compartiment, sont un chien chinois et un chien japonais, sans poils, tout au plus une touffe unique sur le sommet de la tête, comme s'ils se coiffaient à la manière de leurs maîtres.

Mais le plus grand succès de l'exposition canine, ce sont les superbes meutes qui ont obtenu les prix d'honneur : d'abord celle de M. Etienne Coste, qui habite le château de la Cauche, dans les Côtes-d'Or ; à lui est échue la coupe de sèvres offerte par le président de la République ; sa meute est vraiment unique, composée de 40 griffons courants, tricolores ; ce sont des chiens vendéens nivernais aux poils soyeux, à l'allure preste et finaude, au lieu que les 14 chiens courants de Vendée, blanc et orange, de M. Baudry d'Asson, ont quelque chose de plus décoratif et seigneurial. Ils ont partagé le prix d'honneur avec l'autre meute, et le député vendéen doit en être très fier, car il est là, au milieu de sa meute, qu'il domine comme s'il était à la tribune de la Chambre et avait affaire à de simples républicains.

Au dehors, sur les trottoirs des Tuileries, une foule de marchands avec des chiens à vendre, des chiens lavés à neuf et enrubannés, mais non médaillés à l'exposition. On dirait le salon des refusés ![45]



45 Salon des peintres « refusés » par le jury qui s'est tenu en marge du Salon officiel en 1863.

Persécution contre les chiens — 13 juin 1888



Mise en cage et transport des chiens enragés à l'École vétérinaire d'Alfort
Dessin de Clairin — Voir les détails, page 283

Une ingratitude non moins noire, c'est celle de l'autorité vis-à-vis des meilleurs amis de l'homme, c'est-à-dire les chiens, qui viennent d'être l'objet d'un arrêté du préfet de police dont tout Paris s'émeut en ce moment. Cet arrêté dispose que les chiens ne pourront plus sortir que tenus en laisse, faute de quoi ils seront arrêtés, incarcérés et abattus dans les trois jours, s'ils n'ont pas été réclamés.

Trois jours — comme les condamnés à mort, pour se pourvoir en cassation ! Tout cela sous prétexte que les chiens peuvent être atteints de la rage et mordre les passants. Comme si les enragés, même tenus en laisse, se gêneraient pour mordre au long des trottoirs. Que va dire M. Pasteur, lui qui nous avait persuadés que nous pouvions désormais être tranquilles ? Cette mesure est évidemment prise contre lui et il serait en droit de réclamer des dommages-intérêts à l'autorité. Il est vrai que, malgré ses inventions, les choses ne changent guère, car un humoriste a dit très plaisamment que s'il y a plus de guéris, il y a par contre plus de mordus.

Quoi qu'il en soit, les maîtres et propriétaires de chiens sont furieux, car les promener en laisse n'est pas précisément commode ni amusant. Tout le monde aura l'air aveugle. Et ce que les gens pressés vont trébucher et s’emberlificoter les jambes dans toutes ces laisses de chiens en promenade ! Autant valait tout à fait interdire aux chiens l'accès de la voie publique. Oui ! mais ils auraient protesté ! Ils sont citoyens français ! Ils paient contribution, dix francs par ans, s'il vous plaît, ce qui constitue presque une force redoutable, puisqu'ils sont 47,432 censitaires payant ainsi l'impôt — sans compter tout ceux qui échappent à la loi, les chiens sans domicile, en état de vagabondage, ce qui porte à 200,000 le nombre des chiens dans Paris, qui en possède à peu près autant que Constantinople — ce n'est pas peu dire. Que de besogne pour la police qui sera chargée de procéder à toutes ces arrestations ! Que de besogne surtout pour le bourreau des chiens et ses aides qui auront à exécuter tous ces prisonniers ! Vous verrez qu'on devra inventer une guillotine à vapeur !

En attendant, les chiens vont s'enrager plus que jamais à domicile ! Regrettant le temps des bonne promenades, sous un gouvernement libre, des amusantes flâneries, à pattes lentes, où le soir on prenait le frais en potinant avec des voisins et en disant du mal des hommes !...

Exposition de Claude Monet — 19 juin 1888



[…] De pareils caprices, quasi princiers, ne sont pas à la portée de beaucoup de peintres, car l'argent est rarement en raison du mérite. Sinon, le peintre Claude Monet[46] pourrait prendre des allures de nabab, lui qui depuis si longtemps persévère dans sa voie de haute originalité et semble encore maintenant dans la plénitude de la mûre conquête de son talent.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'aller voir à la galerie Goupil, boulevard Montmartre, la dizaine d'œuvres nouvelles qu'il rapporte d'un séjour aux Antibes. Ceux qui connaissent le peintre savent son art loyal et sa conscience absolue dans l'observation de la nature. Quand il travaille en plein air, il a toujours avec lui trois ou quatre toiles auxquelles il travaille et qu'il quitte successivement au long de la journée, à mesure que le soir approche. Ainsi, le tableau commencé et qui doit dire telle heure précise ne se continue pas durant une autre heure et sous une autre lumière. Rare scrupule, religieuse observation de la nature que le peintre transpose en y ajoutant tout ce que son tempérament comporte de tendre ou de viril. Car, comme tous les artistes abondamment doués, il possède à la fois la force et la grâce, les fleurs et les rochers : tantôt vaporisant sa douleur en fines nuances perlées comme en ses aubes au bord de la mer, tantôt s'exaltant en héroïques notations comme ces fins de jour où le soleil sabre l'herbe à larges rayons. Et la transcription de l'eau ici encore reste le triomphe de la virtuosité du peintre : marines argentées des golfes, marines aveuglantes de lapis lazuli roulé par les vagues méditerranéennes.

En vérité tout cela est d'un grand art et Claude Monet plus tard sera incontestablement une des gloires longtemps incomprises, mais radieuses de l'école française, comme les Daubigny, les Corot, les Millet.

---

46 Lettre de Georges Rodenbach [1892] à Claude Monet ; 2 pages. Source : AML.
[Il le remercie pour] « la journée délicieuse passée à Giverny. Dites à Madame Monet que ma femme et moi avons été touchés de sa gracieuse hospitalité. Moi j'ai été heureux de causer longuement avec vous, de comprendre mieux ainsi votre art admirable parmi cette nature qui est devenue vôtre, dans ce jardin unique, harmonisé aussi bien qu'un tableau, et où on entre comme dans un Monet. Et puis j'ai vu de nouveaux chefs-d'œuvre de vous, ces splendides falaises, d'une finesse, d'une nuance de tons qui sont la lumière même. C'est une série merveilleuse et qui continuera dignement vos Meules et vos Cathédrales inoubliables ». [Il le prie de croire à] « la grande joie que j'ai eue de cette journée passée avec le grand artiste que depuis longtemps j'admire »…
La réponse, à peine lisible, de Claude Monet se trouve aux AML (Archives et Musée de la Littérature).

La question des Grands-Magasins — 27 juin 1888



Il n'y a qu'un endroit de Paris où la dépopulation estivale ne se fait guère sentir, grâce à un encombrement qui ne cesse jamais ; ce sont les grands magasins du *Louvre* et du *Bon marché*, prospères en dépit des vigoureuses campagnes menées contre eux. La mort de Mme Boucicaut n'y a pas peu contribué, attestant une fortune colossale et vite acquise, qu'elle, du moins, eut le tact et la touchante générosité d'éparpiller sur des œuvres charitables et sur des humbles, ceux de sa maison surtout, qui tous, comme on le sait, héritaient une part proportionnelle, legs intelligents qui ont eu ce résultat imprévu d'amener cet été plus de cent mariages entre employés et employées des magasins qui ont pu se mettre en ménage avec leurs petits legs combinés.

Un autre événement qui a été l'occasion d'une reprise d'hostilité contre les grands magasins, par quoi le petit commerce végète et s'étiole, c'est le drame intime survenu dans la maison du directeur du Louvre, drame dont chacun dit le mystère, mais qu'il importe de respecter, d'autant plus que la justice en poursuit l'instruction.

Quoi qu'il en soit, voici le Conseil général de la Seine lui-même qui a été saisi de la question des grands magasins : le nouveau conseiller de quartier du Mail, M. Duplan, a déposé un projet de vœu pour remédier à cette concurrence excessive et injuste, paraît-il. Voici les conclusions du projet :

Le conseil général, considérant :

Que le devoir de L'État est de répartir équitablement et proportionnellement les charges publiques ;

Que la législation qui régit l'impôt des patentes est en contradiction flagrante avec cette obligation, par suite des transformations commerciales, industrielles et financières qui se sont produites depuis les dernières réformes de la loi du 15 juillet 1880 ;

Que, contrairement à ce qu'ont voulu les législateurs, il résulte aujourd'hui que certaines classes élevées de contribuables, et notamment les grands magasins de nouveautés, se trouvent favorisées aux dépens des petits commerçants ;

Émet le vœu : que cette loi soit modifiée dans le plus bref délai possible et dans un sens plus équitable et plus en harmonie avec les principes démocratiques du gouvernement républicain.

On voudrait donc favoriser les petits commerçants en modifiant la base de l'impôt. Telle grande entreprise représente environ 2,000 petits magasins agglomérés qui ont uni leurs capitaux, économisé sur leurs frais généraux. Il faudrait les imposer de façon à ce que chacun de ces petits commerces confédérés payât une patente plus élevée que s'il était seul et indépendant. Mais alors quelle base choisir ? Le chiffre d'affaires ? Mais les bénéfices ne sont pas toujours en rapport. Cinquante mille francs d'affaires pour un pharmacien équivaut comme bénéfices à trois cent mille francs pour un épicier. Que si on imposait une patente pour chaque article ou chaque magasin séparé, ce serait la ruine des petits bazars qui abondent en province et même à Paris. Le projet imagine de prendre pour base le nombre des employés, dont la taxe varierait et serait de 75 francs par tête pour les magasins occupant de 200 à 400 employés ; de 100 francs par tête pour ceux occupant de 400 à 800 employés, et ainsi de suite proportionnellement. De la sorte tel des grands magasins dont la patente se monte à 200,000 francs la verrait monter à plus de 400,000 francs. Seulement, nous croyons fort que le Trésor seul bénéficierait de l'innovation, car les grands magasins de Paris sont en état de supporter sans peine ces surcroîts d'impôts, et le petit commerce vainement se désespérera et se plaindra d'être absorbé par ces grands bazars universels. Peut-être est-ce fatal et inévitable comme le sont des petits poissons dévorés par les grands.

L'orchestre invisible — 27 juin 1888

L'essentiel, dans la vie, est d'être le grand[47]. La tour Eiffel l'a bien compris en se hissant de suite à des hauteurs improbables d'où elle peut déjà narguer l'ascension époumonée dans l'air des clochetons et des tourelles.

Seulement, elle ne se contente pas de nous étonner les yeux, voici depuis quelque temps qu'elle a fait à l'ouïe des Parisiens une surprise tout à fait imprévue : une belle nuit, elle s'est mise à chanter comme un contralto sonore, ayant non pas une voix d'or telle que Sarah Bernhardt, mais une voix de fer, profonde et lointainement entendue.

Depuis plusieurs jours les habitants du Trocadéro étaient en proie à un certain étonnement et aussi à un certain agacement : toujours des modulations plaintives jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Quelle musique lointaine, mais intempestive leur arrivait en lambeaux obstinés ? Quel orchestre invisible de féroces wagnériens cachés aux environs continuait sans trêve son tapage nocturne ? Finalement on découvrit que ces arpèges et ces sons prolongés étaient causés par les vibrations de la tour Eiffel, s'offrant comme une grande lyre aux poussées du vent. Ce sera le pendant du colosse de Memnon[48], qui garde sur ses cuisses les noms en grecs et en latin de tous les personnages célèbres accourus moins pour le voir que pour l'entendre, lui qui vibrait aussi en indéfinissables accords aux premiers rayons du soleil !



47 Coquille possible : « le plus grand ». Illustration : caricature de Gustave Eiffel par Edward Linley Sambourne.

48 Les colosses de Memnon sont deux sculptures de pierre monumentales situées sur la rive occidentale de Thèbes (Égypte). Lieu de pèlerinage pour les Grecs et les Romains, qui venaient en nombre entendre l'oracle de Memnon.

Un déjeuner aérien — 9 juillet 1888



[…] Après les cruautés de la barbarie, les merveilles du progrès. Il s'agit de la tour Eiffel, dont le hardi inventeur avait convié la presse à un déjeuner sur la première plate-forme achevée, c'est-à-dire à soixante mètres. Idée originale à coup sûr, dont nous étions curieux de voir la réalisation. L'invitation est pour midi. Va-t-on inaugurer pour les ascenseurs ? Les essayer pour la première fois avec un chargement aussi précieux ? C'est peu rassurant. Va-t-on nous hisser l'un après l'autre par un système de grues et de poulies, comme ces poutrelles que nous voyons là-bas se balancer, en partance pour les galeries supérieures ?

Heureusement on nous mène à un moyen d'ascension plus rassurant. Avec M. Eiffel en tête, suivi par M. Sarcey, dont le poids considérable ébranlerait la tour, si elle n'était pas en fer, la file des invités, une centaine environ, s'engage dans l'escalier, très large et commode, ma foi ! Un escalier d'hôtel aristocratique auquel il ne manque que des tapis. Nous montons. Le vent souffle fort ; chacun tient son chapeau énergiquement. Devant nous diminue le Trocadéro, avec ses deux tours en pattes de homard, comme dit Gabriel Marc[49]. L'escalier se prolonge indéfiniment. On souffle un peu. Tout autour comme mille cordages compliqués et s'enlaçant, les poutrelles dressées en haubans sur ce navire de fer, où nous voguons déjà en plein ciel. Maintenant le vent siffle et bouscule.

Si on était seul, on aurait un peu peur. Un faux pas, un étourdissement, et on culbuterait dans le vide profond sous soi comme la mer. Enfin la marche de la bande se ralentit, On arrive à la première plate-forme. Et nous songeons : du haut de ces soixante mètres, combien d'abonnés nous contemplent ! Cette plate-forme est énorme ; la grandeur d'une place publique.

A gauche, un hangar de bois, couvert de zinc, avec des drapeaux tricolores ; c'est là qu'on déjeunera tout à l'heure, — mais il faut d'abord regarder le paysage. Combien extraordinaire et prolongé : toutes les collines, d'un côté : Sèvres et Saint-Cloud et le Mont-Valérien. Le Trocadéro a l'air d'une pâtisserie. De l'autre côté, l'immense Paris, avec l'armée déjà silencieuse de ses maisons où les dômes — casque de pierre comme le Panthéon — ont l'air de commandants qui seraient à cheval.

On songe : là-bas Napoléon 1er, plus loin Victor Hugo. Chaque géant de pierre a son grand mort, et c'est eux encore qui occupent l'horizon. Quant à la Seine, elle coule à nos pieds vraiment bien petite et bien mince : un ruban à cinq sous ! C'est décidément ce que Mme de Staël appelait : son cher ruisseau de la rue du Bac.

Pour la voir plus petite encore et l'humilier davantage, voici qu'une partie des invités s'engagent dans le petit escalier en colimaçon qui tourne autour d'un pilier et même à la seconde plate-forme, c'est-à-dire à cent cinq mètres.

49 Remplacé par le Trocadéro actuel.

Est-ce courage ? Est-ce gourmandise ? Car on a annoncé qu'un excellent vermouth attendait à cette hauteur les hardis ascensionnistes. Quelques-uns sont montés. Il y a même un Américain qui a été plus haut et a gravi seul une échelle qui ne sert qu'aux ouvriers et conduit aux dernières poutrelles ajustées. On a dû l'arrêter. Il voulait monter au ciel.

Pendant ce temps, nous avons considéré les travaux de la future exposition de 1889, qui, vue de là-haut, présentent déjà un ensemble très avancé. Une foule de galeries sont couvertes. De grands halles pour les machines, pour l'agriculture, dressent toute leur carcasse en fer terminée et énorme. Prochainement, le pavillon de la presse sera inauguré.

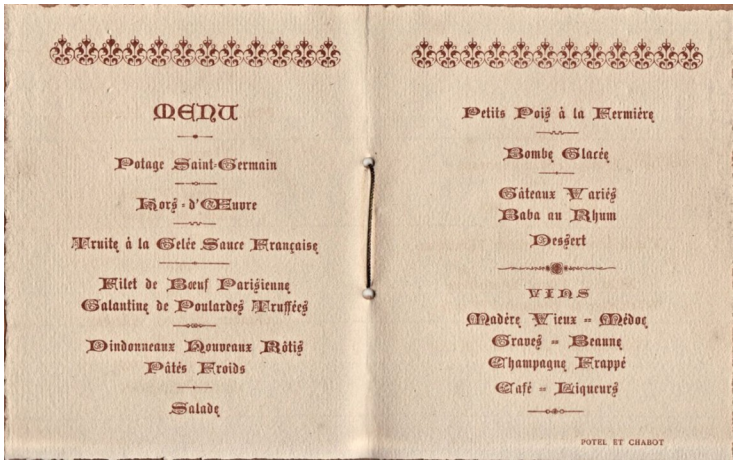
Mais voici qu'un signal nous appelle à table : un excellent déjeuner servi par Chevet avec des truites, des ortolans qui sont sur canapés, tandis que nous sommes sur des simples chaises, dans cette installation de pavillon aérien un peu sommaire, où l'on a l'air d'être en une cabine dont le navire continue à appareiller vers le ciel.

C'est presque de la poésie, en effet, que cette tour gigantesque — malgré ses quatre pieds à la base élargis et arc-boutés comme des pieds d'éléphant, — de la poésie à force d'énormité, de complication, « une œuvre d'imagination transcendantale réalisée grâce au progrès de la science », comme a dit M. Eiffel dans son toast de remerciement à la presse.

A quoi, M. Hébrard, le directeur du *Siècle*, syndic de la presse parisienne a répondu avec beaucoup d'à-propos, par moments avec éloquence, constatant que la science faisait de la poésie, puisqu'elle créait et élevait l'imagination, juste à l'heure où la littérature, elle, s'inclinait vers la science et le naturalisme et s'y diminuait. Singulière transposition ! Puis il a rapproché l'enchevêtrement du fer comparable à l'enchevêtrement des idées, qui, par le respect réciproque, s'assemblent aussi dans un effort commun — comme la tour.

On voit que l'éloquence avait voulu se mettre à la hauteur, et l'esprit aussi, car un convive, qui avait la reconnaissance de l'estomac, ne tarissait pas en éloges, au départ, sur le savant ingénieur qui a mené son entreprise en dépit des oppositions et des incrédulités premières, grâce à sa devise, ajoutait-il : « En fer et contre tous ! »

La Fête nationale — 17 juillet 1888


MENU

Potage Saint-Germain

Hors-d'Œuvre

Truite à la Gelée Sauce Française

Filet de Bœuf Parisienne
Galantine de Poulardes Truffées

Dindonneaux Nouveaux Rôtis
Pâtés Froids

Salade

Petits Pois à la Fermière

Bombe Glacée

Gâteaux Variés
Baba au Rhum
Dessert

VINS
Madère Vieux - Médoc
Graves - Beaune
Champagne Frappé
Café - Liqueurs

POTEL ET CHABOT

La fête nationale s'est ouverte avec un temps splendide et un unanime entrain de cette population parisienne, si friande de plaisirs. Il y a foire aux Batignolles ; tantôt l'armée de Paris va défiler au Longchamps et la foule, comme la grande-duchesse de Gérolstein, pense au fond d'elle-même : « Ah ! que j'aime les militaires ! » Ce soir un grand feu d'artifice sera tiré sur la dernière plate-forme de la tour de l'exposition universelle, car il faut bien pouvoir prouver qu'on est dans le siècle des lumières, fût-ce à coups de fusées et de chandelles romaines. En attendant ces illuminations du soir voici déjà, pour la gaîté de l'air, les innombrables drapeaux arborés, ces drapeaux français, aux couleurs si vives et si joyeuses, des drapeaux où il y a du vin et du ciel !

Malheureusement, pour ces fêtes tricolores, la République à l'esprit peu inventif et le caractère intellectuel en paraît soigneusement exclu. Ainsi, on n'a rien trouvé de mieux que d'organiser un banquet monstre au Champ-de-Mars, où seraient invités tous les maires de France, soit 3,000 ou 4,000 convives. Nous sommes loin des fêtes fastueuses de pourpre et d'or comme la Renaissance savait en donner. Aujourd'hui on reçoit sous des hangars avec des toitures en zinc et des écussons en papier mâché. Mais il y aura beaucoup de monde du moins, — la quantité préoccupe plus que la qualité. Or, jamais on n'aura servi pareil banquet.

Soixante-quinze tables s'allongeront les unes après les autres sur une longueur de 800 mètres. Plus de cent cuisiniers de chez Potel et Chabot prépareront le menu, et pour le servir il faudra 400 à 500 maîtres-d'hôtel. Pensez donc : 30,000 assiettes à manier, 15,000 verres et le reste à l'avenant. Ainsi à chaque service 200 plats partiront à la fois des cuisines, et on a décidé que le dîner ne pouvait pas durer plus heure et demie, pensant bien que ces maires, appartenant à toutes sortes d'opinions, finiraient bientôt par ne plus s'entendre du tout ; ce serait la confusion des langues et il y aurait risques pour la vaisselle. Seulement, pour hâter le service, étant donné l'immense étendue des tables, que n'a-t-on inventé un petit tramway qui conduirait les plats au long des tables avec chaque convive pour station d'arrêt ? Il y aurait la voiture rouge pour les vins, la voiture verte pour les légumes. Quelle innovation ! quelle gaîté sur les nappes blanches qui en auront bien besoin à ce banquet qui me paraît devoir être solennel et morose ! C'est qu'on n'y va pas pour s'amuser. Aujourd'hui les banquets ne sont plus des occasions de plaisir, mais des moyens de parade et d'embauchement politique.

Le bristol écussonné qu'on y trouve dans sa serviette est un bulletin de vote déguisé en menu. Aussi les discours et les toasts sont-il la grande affaire. Seulement, comment parler cette fois et faire entendre et conduire sa voix jusqu'à la soixante-quinzième table où le quatrième mille convive

attend aussi sa manne de bonnes paroles ? Il est vrai que la plupart se montrent faciles en de telles circonstances. C'est ainsi qu'un jour, dans un banquet de ce genre, un banquet colossal qui se donnait à Bruxelles, M. Anspach, l'ancien bourgmestre, désespérant de se faire entendre de ses innombrables convives, s'était décidé à faire seulement les gestes de son toast, debout à sa place il remuait les lèvres comme s'il parlait réellement, il levait le bras, pilonnant l'air de son poing, puis, à voix très forte, criait de temps en temps comme des fins de phrase : « liberté… lisme… cratie… progrès… manité… ! »

Les assistants électrisés, à qui ces seuls mots suffisaient, applaudissaient chaque fois à tout rompre comme à la chute d'une mâle et retentissante période.

Je ne sais si M. Carnot[50], qui seul doit prendre la parole au banquet de ce soir, usera de cet ingénieux stratagème, — à moins qu'il ne prononce son toast dans le cornet d'un téléphone, en communication avec chaque convive. Ce serait le seul moyen d'être entendu de tout et voilà qui du même coup serait bien moderne et bien progressif : un petit tramway pour convoyer les plats au long des tables ; puis, devant chaque convive, un téléphone dont la sonnerie le préviendrait à l'heure des toasts. Ainsi tout doucement on s'américanise et nous entrons dans l'âge du fer, à preuve cette tour Eiffel tout à côté, — comme un exact symbole, qui ne pouvant être gracieuse a résolu d'être haute. En vain les artistes ont protesté naguère dans une lettre demeurée célèbre contre cette carcasse de poutrelles qui allait défigurer l'horizon… La tour continue son ascension en toute sécurité, car à présent c'est avec des mathématiques et non plus avec de l'art que les tours montent vers le ciel. O ! le temps des clochers en dentelles de pierre et des beffrois sculptés où les cœurs, eux aussi vibraient à jour !

50 Sadi Carnot (1837-1894 à Lyon) : Président de la République du 3 décembre 1887 jusqu'à son assassinat par un anarchiste.

Brelan de statues — 17 juillet 1888



[…] Quant au troisième héros qui vient de prendre possession de son piédestal dans Paris, c'est Etienne Marcel[51], moins connu assurément que ses confrères. Il est vrai qu'il est plus ancien, et on pourrait croire à une pénurie de grands hommes qu'on en aille chercher si loin.

Ledit Etienne Marcel fut un échevin de la corporation des drapiers au milieu du XVe siècle qui défendit la bourgeoisie aux Etats et fit nommer une commission pour empêcher la dilapidation des deniers publics et surveiller l'emploi des impôts, dont le ne roi avait la disposition sans contrôle, — quelque chose comme une discussion des budgets. Car c'est lui, affirme-t-on, qui, en avance sur son temps, aurait inventé le régime parlementaire. Seulement, c'était la lutte des Parisiens contre le roi, à telles enseignes qu'Etienne Marcel, comme signe de ralliement, leur fit prendre le chaperon aux couleurs de la ville, mi-rouge et mi-bleu, attaché avec un fermoir de métal émaillé aux mêmes couleurs « en signe d'alliance de vivre et mourir avec lui ». Seulement, au lieu de mourir, il préféra d'abord tuer ses adversaires et fit exécuter entre autres trois des conseillers du prince. Tout cela se passe au temps de la Jacquerie. Le dauphin, qui avait rallié la noblesse et les provinces, fit le siège de Paris. Un jour Etienne Marcel, accusé de trahison et d'intelligence secrète avec le dauphin[52], tomba, frappé à mort par une troupe de bourgeois révoltés contre son autorité. Si on ajoute à cela qu'il avait acheté pour le compte de la municipalité une maison qu'on appelle Bureau de la ville, sur l'emplacement de laquelle, au XVIe siècle, s'érigea l'Hôtel de Ville, on comprendra les raisons qui ont déterminé le conseil municipal actuel de Paris à se mettre en frais en l'honneur d'Etienne Marcel. Cette énorme statue sera inaugurée demain, dimanche, au quai de l'Hôtel de Ville, elle est l'œuvre de M. Idrac, un jeune sculpteur mort pendant l'exécution du travail, mais dont un autre a exécuté la maquette. C'est une statue *équestre*, banale, et qui sent son conseil municipal d'une lieue. Si on continue à peupler les places publiques de monuments aussi laids, il y a pas mal de statues qui trouveront la société un peu mêlée et qui seront tentées de quitter leur piédestal, même l'exquise Jeanne d'Arc, — ce chef-d'œuvre —, si elle n'était retenue, elle, par les hommages touchants qu'elle reçoit sans cesse. Ainsi récemment un inconnu d'un patriotisme sublimement naïf a accroché au pied du cheval une couronne avec ces mots : « Regrets éternels. »

51 Etienne Marcel (?-1358) : prévôt des marchands de Paris sous le règne de Jean le Bon. Il se retrouve à la tête du mouvement réformateur qui cherche à instaurer une monarchie « sous contrôle du peuple » en 1357.

52 Il fut davantage soupçonné de complicité avec les Anglais et leurs alliés français.

Le Jardin d’Acclimatation — 23 juillet 1888



[…] On se réconcilie avec le temps présent et le progrès à voir les spécimens de sauvages que le Jardin d’Acclimatation expose chaque année : on y a vu successivement des Esquimaux du pôle, ceux de la Terre de Feu, des Peaux-Rouges du Missouri, des Lapons. Voici en ce moment une exhibition curieuse de Hottentots (sept hommes, cinq femmes et deux enfants). Ils son laids à souhait, mais d’une laideur étrange et pleine de caractère ; peau jaune, nez aplati, chevelure laineuse, pommette en saillie. Après tout, le beau et le laid physique sont peut-être une convention, une habitude de l’œil, et il n’est pas impossible que les Hottentots nous trouvent nous-mêmes d’une laideur repoussante. Et nos costumes, doivent-ils s’en amuser entre eux ! Nos pantalons presque collants, nos redingotes qui nous sanglent ! Et nos gants : voilà, j’imagine le plus grand de leurs étonnements. Et aussi nos meubles, nos ustensiles, nos objets de toilette ! Il paraît qu’une chose surtout leur paraît extraordinaire et tente leurs instincts de vol : c’est une brosse ! cet objet si curieux pour eux et si déroutant : un morceau de bois sur lequel il pousse des cheveux !

Quoi qu’il en soit, les Hottentots du Jardin d’Acclimatation sont vêtus de façon plus que sommaire : un baudrier, un pagne de couleur vive ; les femmes ont un petit tablier et une peau qui leur descend tout le long du dos. Ils s’amusent beaucoup ici, eux qui dans leur pays doivent tout le temps chasser, chercher de la nourriture en leur coin d’Afrique voisin de la Cafrerie, où ils vivent en petites bandes de plus en plus rares, décimées par d’incessantes privations.

Néanmoins, ils ne voulaient pas quitter leurs *kraals* ou villages, convaincus qu’on les emmenait pour les engraisser et les manger ensuite. Encore aujourd’hui ils ne sont pas bien convaincus qu’ils ne finiront pas aux champignons. A part cela, ils sont insouciants, végétatifs, avec cette particularité qu’ils n’ont aucune notion du temps, ce qui fait que tous ignorent leur âge, et qu’ils n’ont aucune notion non plus de l’art. Rien ne leur paraît plus drôle qu’une statue ou un buste, dont ils ne savent pas voir ni comprendre la ressemblance.

C’est à peu près comme ce chef nègre à qui un roi envoya un jour son buste exécuté par un grand sculpteur qui avait fait pratiquer le plâtre en riche et solide marbre. Le chef nègre refusa l’envoi, fort en colère de ce qu’on lui présentât comme son image et son portrait. Le buste était en marbre *blanc.*

Le nouvel Hôtel des Postes — 23 juillet 1888



Que diraient les Hottentots s'ils pouvaient comprendre le formidable et fourmillant mécanisme du nouvel hôtel des Postes qu'on vient d'inaugurer rue Etienne Marcel, c'est-à-dire tout près de la place des Victoires ? En une seule nuit, toutes les archives et papiers ont été transportés en 19 fourgons des anciens locaux de la place du Carrousel, qui vont être démolis pour rendre son ancienne physionomie à la grande cour du Louvre. Le nouveau bâtiment est énorme, pas élégant, ni artistique, mais admirablement aménagé et disposé pour la rapidité des services et la facilité du public. Celui-ci commence lui-même le triage, en ce sens qu'à l'extérieur il y a 18 boîtes avec des indications détaillées : ici les lettres pour l'étranger, la province, Paris ; là les faire-part ; plus loin les échantillons ; ailleurs les papiers d'affaires ; ailleurs encore les imprimés. A l'intérieur, il y a 34 guichets avec l'indication très claire, sur grandes pancartes, de la spécialité de chacun. C'est l'application ici de la division du travail, qui entraînera une grande accélération dans les services. Des sous-sols aux étages vont et viennent incessamment des monte-charges ou ascenseurs qui supportent jusqu'à 400 kilogrammes et conduisent les correspondances amenées des boîtes par des wagonnets et conduites automatiquement sous le timbrage. Aux étages sont les locaux de répartition et de classement.

Un coin curieux et mystérieux du nouvel Hôtel des Postes, c'est le bureau de la poste restante, avec une entrée spéciale, dans la rue latérale, où l'on peut pénétrer, sans être vu à la poste même. Plusieurs guichets ayant chacun en propre quelques lettres de l'alphabet, et tout autour de petites cases grillagées : il y en a 374 portant chacune leur numéro et qui sont destinées à la correspondance d'abonnés qui moyennant 5 francs par mois ne recevront pas chez eux leur correspondance, laquelle sera interceptée par la poste et gardée dans ces boîtes. Complicité de l'administration dans un tas de petits et grands mystères. Ah ! Quel coin de vie à étudier pour un reporter qui serait là au guet et pourrait publier un jour ces mémoires de la poste restante !

Exposition d'hygiène et de sauvetage — 30 juillet 1888

Après ce grand souvenir et ces grandes paroles[53], qui sont comme une hygiène pour l'âme, voici maintenant l'hygiène du corps mise au concours dans l'exposition qui vient de s'ouvrir au palais de l'industrie. En moins de quinze jours les artistes ont déménagé tous les envois du Salon, et comme par enchantement une exposition nouvelle a surgi qui promet d'être attrayante, encore qu'incomplète et inachevée ; car c'est décidément la règle de toutes les expositions de n'êtes prêtes tout à fait qu'au moment de la fermeture. En tous cas le président de la République, qui a inauguré cette semaine l'exposition d'hygiène et de sauvetage, aura pu répéter le mot du roi de Hollande naguère, à Amsterdam : « Je n'ai pas présidé à l'ouverture de l'exposition, mais à l'ouverture des caisses ! »
Une chose achevée pourtant, et qui sera le grand succès de cette exposition, c'est (dans la nef du palais de l'Industrie, c'est-à-dire dans le jardin où est exposée la sculpture, lors du Salon annuel) un énorme bassin rectangulaire qu'on y a pour ainsi dire improvisé, mesurant 120 mètres de long sur 30 de large et d'un mètre soixante dix centimètres de profondeur, devant servir à des expériences de sauvetage, au moyen de ceintures, cloches, matelas flottants, bouées. A présent le bassin est encombré de barques à voiles, à vapeur, à rames, appartenant à la Société française de sauvetage et qui évoluent comme une flottille de plaisance. C'est là, du reste, leur but, et le secours à porter aux naufragés nous semble un prétexte invoqué pour expliquer leur présence à l'exposition. Au reste, toute cette exposition est le triomphe du prétexte. Les expositions ont beau changer de titre ou d'enseigne, c'est toujours la même chose, absolument comme le vin dans les hôtels, qui demeure identique en dépit des étiquettes. Les marchands ont les imaginations les plus retorses pour être admis quand même sous la rubrique de chaque exposition. On ferait une exposition de drap que certains cordonniers trouveraient encore moyen d'y être admis avec une enseigne dans ce goût-ci : « Chaussures que portent les employés de la manufacture de X. ». C'est ainsi qu'à l'exposition d'hygiène et de sauvetage qui vient de s'ouvrir on trouve des meubles, sous prétexte sans doute qu'un bon fauteuil facilite la digestion ; des poupées parce qu'elles sont la joie des enfants et la tranquillité des parents, c'est-à-dire la santé pour tous ; mais du moins le marchand ici a eu quelque pudeur et, pour être dans la couleur locale, a costumé ses poupées en pompiers et en victimes du feu, avec une maisonnette aux flammes peintes pour fond de vitrine ; tout un petit monde qui joue au feu et joue au sauvetage très sérieusement. Il y a aussi un ballon de Godard, des parachutes, le modèle des écluses de nivellation pour le canal de Panama par l'ingénieur Eiffel, enfin une suite d'échoppes avec des bibelots soi-disant hygiéniques : savons adoucissants, eau pour les cheveux en déroute, corrosifs pour les cors aux pieds, tout un étalage de nos petites infirmités que des prospectus fallacieux s'amusent à décrire et promettent de guérir. Ce qui est le plus amusant, par exemple, c'est le coin de la dégustation, où, sous prétexte encore de liqueurs stomachiques et de bières fortifiantes, on sert avec entrain toutes les sortes de boissons, cependant que là-bas le bon orchestre de M. Wittmann, avec harpes et chœurs, donne l'*Ave Maria* de Gounod ou l'ouverture d'*Obéron*, par hygiène aussi sans doute, puisque la musique adoucit les mœurs et le caractère.

53 Le sujet précédent portait sur le Père Lacordaire.

Ce qui est vraiment intéressant, c'est dans la galerie supérieure, la reconstitution du laboratoire de Moïse Charras[54], un chimiste renommé du XVIe siècle, l'apothicaire importateur de la thériaque[55], cet électuaire magique qui devait guérir tous les maux.

Il paraît que cette officine de Moïse Charras, située rue de la Boucherie-Saint-Germain, portait comme enseigne : *Aux vipères d'or*. La reconstitution est curieuse : là le mortier, le vase à thériaque ; ici des plantes médicinales, des animaux empaillés aux porchelles[56] du plafond ; puis un fourneau muni d'alambics et de cornues. Belle curiosité pour les archéologues ; mais la foule, elle, se presse et s'ébaudit devant le grand bassin sillonné de barques. Du reste, l'eau est à la mode ; un cirque ne vient-il pas de transformer sa piste en lac où se jouent des pantomimes navales ? Dernièrement, dans un Éden, on a vu une femme qui passait sa soirée au fond d'un aquarium, ce qui ne l'empêchait pas de voir, de reposer, de lire et de boire de temps en temps, car, malgré l'eau environnante, elle semblait avoir soif et s'abreuvait de préférence à sa gourde de fine champagne.

Cette unanime vogue pour l'eau et les choses aquatiques, n'est-ce pas un peu la faute de Saint-Médard, qui nous a fait cet été pluvieux, anormal et tout à fait désorganisé ? Il paraît, du reste, que le baromètre est devenu fou, et des gens bien informés prétendent avoir vu ceci : le baromètre conduit par deux gendarmes sur la route de Charenton ![57]

54 Moïse Charas (1619-1698) : pharmacien.

55 Célèbre contrepoison rapporté à Rome par Pompée, puis complété par Andromaque, médecin de Néron. Source : Wikipédia.

56 Coquille possible : « poutrelles ».

57 Hôpital psychiatrique.

Concours du Conservatoire — 30 juillet 1888

Des concours pour le prix de Rome ont eu lieu aussi dans les sections de sculpture et de gravure. Les élèves viennent de sortir des loges après quatre-vingt-dix jours de travail. Ce n'est pas peu de chose que cette incarcération durant trois mois, hypnotisé par la même œuvre qu'il faut finir à date fixe. L'art ainsi a ses travaux forcés.

Pour la musique c'est la même chose, et l'élève qui veut réussir aux concours du Conservatoire dans une classe d'instruments, le piano par exemple, doit pendant des années faire chaque jour ses 6 ou 8 heures de clavier Même ceux qui sont devenus des maîtres doivent continuer cette forcenée gymnastique des doigts. Rubinstein lui-même confessait un jour ceci : « Si je ne faisais pas deux heures de gammes par jour, je m'en apercevrais le soir même ; mes confrères s'en apercevraient le lendemain et le public au bout de huit jours ! » Mais le travail ne suffit pas, et aux récents concours du Conservatoire, qui ont occupé toute cette semaine, présidés par le grave Ambroise Thomas, on a pu se convaincre combien les tempéraments sont rares et combien la plupart se contentent de s'assimiler l'enseignement reçu et d'en être un fidèle décalque.

Jamais, en art, l'esprit, presque le génie de l'imitation n'a sévi comme aujourd'hui. Mme Thénard racontait un jour, dans une conférence, qu'il y a toujours en permanence au Conservatoire de Paris un assortiment complet de petits Gots, de petits Delaunay, de petites Sarah Bernahrdt, même de petits Coquelin[58], car il est loin le temps où Mlle Brohan, voyant concourir Coquelin, encore élève, jetait les bras au ciel et s'écriait, elle, l'amoureuse du grand art et des belles lignes : « Comment, avec un nez pareil, oser concourir, ambitionner le théâtre ? « Le nez en trompette a fait depuis le bruit de cent clairons, et Mlle Brohan est oubliée, presque.

Avec l'esprit d'imitation, ce qui est la caractéristique, c'est l'infatuation, car plus d'un convenant de sa ressemblance avec son maître, ajoute : « Oui ! Mais je fais mieux que lui ! Je pousse plus loin sa manière ! »

Au concours de cette année il y a eu peu de surprises ou de révélations ; tout au plus Mlle Berting, gracieuse et fière, premier prix de comédie que M. Claretie a engagée pour le Théâtre-Français, où elle joue les rôles d'ingénue, et aussi M. Cocheris, premier prix de comédie, qui va entrer à l'Odéon.

La raison de la médiocrité des concours actuels est facile à saisir : l'art n'est plus une vocation, mais un métier, qu'on enseigne, qu'on apprend. Tandis que Rachel, elle, sans leçons ni conservatoire, révélait un beau soir, d'un seul jet et du premier coup, son génie !

Maintenant qu'on a réduit l'art en formules, en leçons, à la portée de tous, tout le monde est dans l'art. L'encombrement règne ici comme dans l'administration. Il y aura bientôt 5,000 acteurs pour 10 rôles, comme on vient de voir à la préfecture de la Seine, pour 10 places vacantes d'employés, 5,000 demandes officielles, avec, toutes, des titres et des recommandations sérieuses.

Décidément l'encombrement fait de plus en plus que chacun met les pieds dans le plat de son voisin, et Paris va définitivement se composer, comme Murger le présageait déjà, d'une moitié de gens qui passent leur vie à demander cent sous en prêt à l'autre moitié qui passe sa vie à refus

58 Alexandre Coquelin (1848-1909), dit « Coquelin cadet » pour le distinguer de son frère Constant, dit « Coquelin aîné » : acteur et écrivain.

Musiciens ambulants — 30 juillet 1888

Il restera aux évincés [*du concours du Conservatoire*] la ressource de se transformer en ces appareils à mécanisme — marquant le poids ou donnant du chocolat — qui eux gagnent de l'argent tout seuls, aux coins des rues. Cette invention vient de recevoir une application ingénieuse : un joueur d'orgue entre dans une cour, installe dans un coin son instrument, qui, remonté comme une horloge, peut jouer tout seul ; puis il s'esquive et va tranquillement s'installer chez le marchand de vin du coin. Au bout de peu de temps, tous les locataires de la maison, agacés par cette obstination de la musique, se mettent aux fenêtres, voyant l'instrument solitaire descendent dans la cour, s'amassent, s'approchent et perçoivent un écriteau portant ces mots : « Si vous voulez que l'orgue s'arrête, mettez deux sous dans la fente. » On s'exécute, mais près un moment de répit le même air recommence, agaçant et monotone. Il faut encore des sous. C'est un vrai chantage : Payez ou je parle ! Et on donne, on donne encore pour avoir la paix dans sa cour !



La grande querelle académique – 6 août 1888



En ce moment de liquidation annuelle et de vacances commerçantes, l'Académie seule a défrayé la chronique depuis la dernière quinzaine. Tout cela à cause du nouveau livre d'Alphonse Daudet, l'*Immortel*, un pamphlet plutôt qu'un roman ; en tous cas un roman à clé, dont sous les personnages on retrouve clairement des célébrités du monde, et des arts, comme Pailleron, Camille Doucet[59], Mme Aubernon, qui tint un salon académique célèbre, et aussi Mme Manuel, de qui on sait qu'à chaque vacature d'un fauteuil elle allait elle-même faire les visites d'étiquette au nom de son mari, « qui se mourait de chagrin, disait-elle, de n'avoir pas encore été élu ». Toutes ces petites indiscrétions ont assuré le succès parisien du livre, habilement lancé au moment même où l'Académie française attirait à nouveau l'attention sur elle par des démarches considérables et vaillantes comme celle en faveur du duc d'Aumale.

Quoi qu'il en soit, la mare aux cancans mise en rumeurs par le lancement de ce livre commençait à s'apaiser, quand les croassements ont repris avec plus d'entrain par le fait d'Emile Zola. Celui-ci en rupture violente naguère avec tous les hommes officiels, avait déjà accepté en juillet dernier la croix de la Légion d'honneur, et voici qu'il annonce maintenant son intention de se présenter à l'Académie française. Pour bien comprendre cette volte-face, il faut savoir que depuis un certain temps les rapports sont bien refroidis entre Zola et Daudet. Les deux émules qui se battent à coups d'éditions, se sont fait mal à leur amour-propre respectif.

C'est ainsi que la publication du pamphlet de Daudet contre l'Académie a donné l'idée immédiatement à Zola de se porter candidat pour jouer un bon tour à son adversaire, qui, au fond, rage énormément de n'avoir pu endosser l'habit à palmes vertes. Il a beau se défendre, insérer en tête des éditions nouvelles qu'il ne s'est pas présenté, ne se présente pas et ne se présentera pas à l'Académie française, ces termes sont exacts : il ne s'est pas *présenté*, dans le sens officiel, mais il a fait des démarches officieuses, il a tâté le terrain, comme on dit vulgairement ; il a compté ses chances, consulté ses amis dans la place ; il a eu le dessein, Il y a quelques années, de s'y présenter, ce qui est la même chose pour la moralité de cette petite affaire, à laquelle un reportage effréné a donné les proportions d'un événement. On a interviewé tout le monde : non seulement Zola et Daudet eux-mêmes, mais Goncourt, Camille doucet jusqu'à M. Sardou[60], lequel s'est donné le plaisir d'une féroce revanche contre Zola, qui autrefois l'avait critiqué et éreinté avec véhémence. En tous cas ces allures de gardien du grand art et des belles formes littéraires prises par M. Sardou sont assez plaisantes de la part d'un arrangeur qui, à chaque pièce nouvelle, a été accusé, avec des sortes de preuves à l'appui, d'emprunt excessif ou d'audacieux plagiat et qui en tout cas n'a rien de

59 Camille Doucet (1812-1895) : poète et auteur dramatique. Secrétaire perpétuel de l'Académie à partir de 1876.
60 Victorien Sardou (1831-1908) : auteur dramatique.

l‘écrivain, avec ses petites phrases hachées reliées entre elles par des petits points, un vrai style faufilé !

Quant à Edmond de Goncourt[61], il a mis plus de réserve et de hauteur dans ses réponses. On sait, au reste, que cet écrivain aristocratique n’aime pas à être dérangé, et nous connaissons un jeune écrivain, plein de talent d’ailleurs, qui vint un jour de très loin pour saluer l’auteur des livres qu’il aimait tant. C’était à Auteuil, dans la villa du maître, qu’il aperçut, en entrant dans l’allée, un arrosoir à la main, devant un grand parterre de roses épanouies. Le jeune homme se présenta, essaya de dire son admiration, mais Goncourt, l’interrompant, d’un ton brusque : « Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas un homme de lettres ; vous voyez bien : je suis un jardinier ! » Et d’un air plein de grâce, mais catégorique, il lui fit comprendre de le laisser au plus tôt à ses fleurs.

Au reste l’Académie française lui est assez indifférente, puisqu’il en a créé une autre, qui ne fonctionnera il est vrai qu’après sa mort, mais comportera de l’honneur et des honoraires : c’est-à-dire six mille francs par an pour chaque membre au lieu des douze pauvres cents francs que l’Académie attribue aux siens[62].

Goncourt est donc un oncle d’Amérique pour les écrivains du présent et de l’avenir comme Barbey d’Aurevilly, Léon Cladel, qui en sont par disposition testamentaire, en même temps que Daudet, Huysmans, Guy de Maupassant. Les poètes en seront exclus, ce qui indique déjà que cette académie sera plus que l’autre systématique, partiale, injuste et par conséquent éphémère, en supposant que l’idée s’en réalise, car les jeunes écrivains se méfient de cet oncle littéraire à héritage. Ils ont fait des calculs de son bien qui dérangent un peu le programme de ses promesses. On a expertisé sa maison d’Auteuil, sa bibliothèque, sa superbe série de Gavarni, ses rares collections du XVIIIe siècle, qu’il a vraiment ressuscité, et du japonisme, qu’il a vraiment naturalisé en France dans l’art de l’ameublement. Eh bien ! il paraît que tout cela ne représente pas les 1,800 francs qu’il faudrait, à 3 p. c., — vous voyez qu’on a bien calculé — pour servir la rente annoncée, plus un prix annuel, aux dix membres de cette future compagnie littéraire.

Camile Doucet a eu à ce propos un bien joli mot : « Quand on fait de pareilles promesses, a-t-il dit, on commence par mourir. » Lui, en tout cas, garde toujours son sourire fin et sa courtoisie gauloise : au fond il se réjouit beaucoup de la conversion de Zola. C’est sa vengeance contre Daudet, qui l’a bien méchamment mis en scène dans l’*Immortel* : pour que la vengeance fût complète il ne lui déplairait pas de voir la docte compagnie accueillir le romancier de l’*Assommoir*, mais pour cela seulement. Que va-t-il arriver ? L’Académie sera-t-telle complice de ces petites machinations ? Va-t-elle élire Zola pour faire échec à Daudet ? Ou bien les Quarante se souviendront-ils la plupart, comme Claretie [*illustration en début d'article*], Sardou et d’autres, d’avoir été jadis fort bousculés et tailladés par la plume du critique-romancier ? Ou enfin l’Académie — sans tenir compte du talent qui est énorme, incontestable — restera-t-elle fidèle à ce qui est sa raison d’être et son but d’origine, énoncé par le Parlement après les lettres patentes du Roi en 1635 : « A la charge que ceux de ladite compagnie ne connaîtront que de l’ornement, embellissement et augmentation de la langue française et des livres faits par des personnes qui le désireront et voudront. » Ainsi repoussera-t-elle

61 Edmond de Goncourt (1822-1896) : fondateur de l'Académie Goncourt qui décerne chaque année le prix du même nom. Une partie de son œuvre fut écrite en collaboration avec son frère, Jules de Goncourt. Les ouvrages des frères Goncourt appartiennent au courant du naturalisme. Ami personnel de Rodenbach qui était son poète préféré.

62 Future Académie Goncourt.

à bon droit celui qui a introduit dans les lettres contemporaines la matérialité, la vulgarité, le vice étalé, l'argot de la rue, et surtout qui a fait éclore toute une génération de sous-naturalistes abjects et ennuyeux qui sont au fond des Joseph Prudhomme de la littérature, brandissant leur fameux document à la façon du bourgeois d'Henry Monnier son sabre : « Ce document est le plus beau jour de ma vie ! »

Quoi que décide un jour l'Académie, toutes ces petites intrigues, qui mettent aux prises autour d'elle les grands écrivains du jour, ne sont guère édifiantes et réalisent le mot profond de La Rochefoucauld : « L'envie est plus irréconciliable que la haine. » Or, si les grands oiseaux de lettres, à coups de becs, à coups de griffes, se déchirent ainsi, eux qui sont tous dans la gloire comme dans le vaste ciel, que doit-ce être parmi les jeunes gens de lettres, mis en commun dans une petite notoriété comme en une volière étroite !…

La vie parisienne à la mer — 6 août 1888



Malgré le mauvais temps persistant et cet été en larmes, le Tout-Paris a déjà émigré pour la villégiature, les voyages, la campagne ou la mer. Il y a foule à Trouville, à Dieppe, au Tréport, mais les élégantes, au lieu d'y paresser comme en un lieu de repos et de se reposer du « surmenage mondain » de chaque hiver, y continuent à changer de toilettes, à danser, à recevoir, et cette année elles ont même imaginé d'avoir leur jour et leurs heures comme à la ville.

On leur rend visite dans leur cabine de la plage comme si c'était leur salon ou leur loge à l'Opéra. C'est la grande innovation de cette année, et pour ce on tend les quatre planches de cretonnes fleuries, on y pend une aquarelle, avec, dans un coin, des fleurs et sur une étagère les journaux, le dernier livre paru. On finira par y prendre le thé. Et l'on continue aussi à jeter l'argent par portes et fenêtres des cabines, car les villes de bains de mer n'ont pas précisément la réputation d'être économiques, et cette réputation semble méritée, s'il faut en croire ce sportsman bien connu qui revenait récemment le visage hâlé, bruni, mais la main restée blanche. Et comme ses amis du cercle s'en étonnaient : « Dame ! Fit-il, j'avais tout le temps la main à la poche ! »

L’œuvre des Flamands à Paris — 13 août 1888

A propos de la récente agitation ouvrière et de la grève des terrassiers, on a dit que parmi ceux-ci figuraient un certain nombre d'étrangers, des Belges entre autres. Le fait est exact, car nos compatriotes sont nombreux ici, et il n'est pas étonnant que quelques-uns aient pu se trouver mêlés à la grève. Mais en petit nombre assurément, eu égard à leur contingent dans la population ouvrière de Paris.

Beaucoup de Wallons sont ici qui travaillent presque exclusivement dans les fabriques d'armes et dans les coutelleries.

On l'a bien vu à la représentation de Tati l'Perriqui au théâtre du Château-d’Eau, où les Namurois surtout et ceux de Liège s'esclaffaient à larges rires.

Quant aux Flamands, on en compte plus de 50,000 qui, eux, se livrent à toutes sortes de petites industries, des industries à domicile, principalement ébénistes, tailleurs, cordonniers, vivant entre eux généralement, sans beaucoup se mêler à la société des ouvriers parisiens. Cette colonie flamande, abandonnée en pleins quartiers révolutionnaires de la Bastille et de Charonne à toutes les influences mauvaises, suscita un jour la sollicitude et l'inquiétude de Mgr Delebecque, l'évêque de Gand. Il était naturel que le pasteur se préoccupât d'une partie de son troupeau en exil volontaire sur le pré étranger.

C'est alors qu'il conçut l'idée de l'*Œuvre des Flamands* à Paris, que nous avons eu l'occasion de visiter et d'apprécier récemment. Elle est aujourd'hui prospère et forte, magnifique résultat après les humilités du commencement ! Par bonheur l'évêque était tombé sur un homme habile et énergique, M. L'abbé Beyaert, qui continue encore aujourd'hui à parfaire cette œuvre commencée il y a vingt-cinq ans, quand il était seul et pauvre. C'est l'éternelle histoire, du reste, des apostolats de l’Église et de ses missionnaires, qui vont chacun, comme le saint Paul dont parle Musset :

Suspendant tout un peuple à ses haillons divins !

Il faut entendre le bon vieil abbé, avec sa tête carrée de vrai Flamand, sa bonhomie souriante et une rêverie dans les yeux, (une tête qui ressemble à Mgr de Haerne, plus jeune), il faut l'entendre narrer son arrivée à Paris pour une entreprise qu'on imaginait facile et réalisable avec quelques lettres de recommandation. Ceci est une illusion, commune à tout le monde en Belgique, de ne se rendre compte en aucune façon de ce qu'est Paris et des difficultés à y réaliser quoi que ce soit. Paris, l'abîme ! L'Océan plein de remous, de travail sous-marin cauteleux et sourd, où les étrangers s'imaginent volontiers qu'il suffit d'y tremper le fil d'une ligne pour y pêcher des baleines !

M. l'abbé Beyaert confesse qu'il avait lui-même ces ingénuités à son arrivée à Paris et croyait qu'il n'y a qu'à se pencher au bord de ce gouffre pour y pêcher des âmes. Il descendit, à son arrivée, chez un vicaire, lequel l'expédia chez un sacristain. Tous souriaient quand il s'ouvrait de son intention d'établir une mission flamande pour ses compatriotes de Paris. Au reste, ce qu'il voyait autour de lui était peu fait pour l'illusionner plus longtemps sur le milieu et les mœurs. Dans la maison où il s'installa, et qu'on lui avait renseignée comme « la plus honnête » du quartier, il entendait sans cesse

des rixes, des pas d'ivrognes. Bien vite on chercha à l'exploiter : un voisin de palier vint lui demander fréquemment l'aumône, et comme, un jour, il refusait, ayant acquis sur lui de très mauvais renseignements, l'homme le menaça d'un couteau ; mais ici notre vigoureux Flamand se retrouva fils d'Artevelde et d'un solide poing intimida le coquin. A part cela, il donnait toujours, songeant sans doute à part lui, au joli mot de saint Vincent de Paul : « Je ferais l'aumône même au diable, s'il venait me la demander au nom du bon Dieu ! »

En ce temps de début difficile, M. Beyaert avait loué comme local un ancien magasin de charbons qu'il essaya d'approprier tant bien que mal ; puis il alla à la recherche pour y amener les bergers et les mages. Peu à peu il se rencontra avec des ouvriers flamands que sa rondeur cordiale séduisit, et alors apparut la raison d'être et la nécessité de la mission que son évêque lui avait confiée.

Quelle surprise pour lui de découvrir que parmi ses compatriotes, originaires des Flandres, (de Bruges, de Gand, ou d'ailleurs), beaucoup, qui se trouvaient dans Paris depuis fort longtemps parfois, n'avaient pas appris le français et parlaient toujours leur gutturale langue natale.

— Ainsi vous ne parlez pas le français du tout ? demandait M. Beyaert.

— Si ! Une chope ! Répondait l'ouvrier flamand, qui n'avait appris que ce seul mot du langage parisien.

Cela tient à leur habitude de continuer ici à vivre ensemble, entre compatriotes, un peu frileux toujours et intimidés devant la hâblerie bruyante des ouvriers français.

D'autre fois M. Beyaert avait affaire à un ouvrier qui parlait le français avec la prononciation la plus flamande :

— Vous êtes sans doute du faubourg Saint-Pierre, à Gand, fit M. Beyaert, qui reconnaissait l'accent de là-bas.

Eh bien ! C'était un Parisien, né à Paris, au faubourg Saint-Honoré, mais dont les parents étaient arrivés, en effet, de cette paroisse gantoise, et lui, ne vivant qu'avec eux, parlait comme eux, avec les intonations les plus flamandes, tout Parisien qu'il fût.

Quant aux premiers, ceux qui demeuraient dans Paris sans apprendre le français et continuant à parler leur langue natale, ils se trouvaient donc abandonnés par l'Église, sans pouvoir se faire comprendre d'elle ni faire entendre leurs confessions. Ceci prouvait à M. L'abbé Beyaert la nécessité de son apostolat. Il s'y adonna de tout cœur. Bientôt, grâce à la charité des diocèses belges, un terrain put être acheté dans la rue de Charonne, près du cimetière du Père-Lachaise, où s'élèvent aujourd'hui l'église et le local de la mission : élégante architecture gothique, dans le style flamand pur du XIIIe siècle, due à M. Arthur Verhaeghe, le très artiste auteur du grand Béguinage de Gand. Le couvent est spacieux, avec des corridors cintrés comme le préau d'un monastère, mais de la lumière et de la gaîté et aussi de l'animation grâce à la salle des fêtes et au grand jardin circulaire où les Flamands viennent passer leur dimanche et y retrouvent les jeux du pays : il y a un jeu de boules (si cher à nos nationaux !) et aussi un jeu de tir à la cible, au berceau, avec les portraits sous verre des tireurs primés et médaillés, parmi lesquels le duc d'Ursel, qui profita d'un passage à Paris pour aller un jour tirer dans le mille de la cible des Flamands.

A côté, l'église divisée en trois nefs, d'énormes baies de fenêtres perçant les pignons d'une polychromie de vitraux, or et feu comme des blasons. L'autel, tout enluminé, est un de ces retables

comme seul le baron Béthune[63] en sait dessiner, et les statues peintes, comme on en fait à Maaltebrugge, complètent la décoration et donnent d'un bout à l'autre cette sensation bonne de la patrie retrouvée.

C'est là que les Flamands de Paris viennent à la messe, se confessent, pratiquent leur culte et trouvent aide et protection pour tous leurs cas difficiles. Car M. L'abbé Beyaert, qui porte un double ruban à la soutane, le rouge de Belgique et le jaune de Hollande, est le bon recours de tous les ouvriers du Nord : « *De societeit bestaat alleenlijk uit Vlamingen (Belgen of Hollanders) wiens rechtstreeksche vaders aan deze natie toebehooren* »[64]. Il les aide dans leur vie civile et familiale, leur procure de l'ouvrage, les marie ou régularise leur situation, (ses mariages se montent à plus de 15,000), puis les assiste à l'article de la mort. C'est donc pour les Flamands dans Paris une vraie ambassade, la légation des âmes, où on délivre des passeports pour le ciel !

63 Jean-Baptiste Bethune (1821-1894) : architecte, artisan et décorateur belge. Joua un rôle central dans le développement de l’art néo-gothique en Belgique.

64 Traduction : « La société est constituée uniquement de Flamand (Belges ou Hollandais) dont les ancêtres directs appartiennent à cette nation. » (sic)

Un discours de Mistral — 20 août 1888



Des voyageurs dont les yeux sont assurément sortis de toutes leurs habitudes de vision et d'admiration, ce sont les invités des fêtes littéraires du Midi, qui paraissent avoir été splendides. Félibres et cigaliers font bien les choses, ce qui n'est pas trop difficile quand on possède dans toutes les villes, à Orange, à Avignon, à Nîmes, des arènes incomparables, des cirques romains, des théâtres à ciel ouvert sous le lustre du clair de lune, avec des gradins en amphithéâtre creusés dans le roc, où l'on a pu donner Oedipe-Roi avec l'illusion qu'on se retrouvait à Athènes au temps des grands tragiques et que la voix de Mounet-Sully[65] grondait dans un masque qui en répercutait l'éclat.

On a pèleriné aussi à la fontaine de Vaucluse ; puis dans la ville des Papes, à Avignon, cigaliers et félibres ont fraternisé avec les Parisiens à des tables dressées sous les grands platanes de l'île de la Barthelasse. C'est là que Mistral[66], le célèbre poète de *Mireille* et du *Isclo d'or*, présidait et a fait un discours de poétique allure qui, très nettement, précise les tendances séparatistes du Midi. Il se pourrait très bien qu'au fond de ce mouvement littéraire il y eut un mouvement politique et c'est peut-être ce qui explique l'immense popularité de Mistral, qui passe à travers les foules de son pays comme un roi, soulevant son chapeau à chaque instant, saluant à droite, à gauche, pour répondre aux vivats des hommes et aux mouchoirs agités des femmes !

Mistral n'aime pas Paris, où « s'agite une population de petits messieurs, de niais, bien administrative et bien vidée de moelles, où tous les cerveaux se pétrissent au même moule, où tous les vêtements se taillent sur la coupe des magasins du Louvre ».

Cependant Mistral lui-même semble habillé de correcte et parisienne façon, avec son habituel pantalon à carreaux blancs et noirs et son élégante veste noire. Quoi qu'il en soit, il n'aime pas Paris ni la langue française, et revendique la conservation de la langue provençale dans le Midi, où le français s'infiltre de plus en plus. Nous comprenons le mécontentement de Mistral : quand on a écrit dans une langue, il est pénible de voir cette langue dépérir. Mais, si le provençal dépérit, cela seul ne prouve-t-il pas que le provençal n'est pas une langue ? Les vraies langues, foncières, celles qui correspondent à une nationalité, ne meurent pas, et c'est dans celles-là qu'il faut écrire. Au contraire, employer les patois du Nord ou Midi comme langue littéraire, c'est toujours s'exposer à l'inconvénient dont Mistral se plaint, et voyez avec quelle amertume :

Ce printemps, un jour, nous revenions de Saint-Remy, avec Marius Girard, notre ami et collègue, qui avait voulu nous accompagner… et, tout en dévalant, à travers les jardins, ces frais jardins de

65 Jean-Sully Mounet, dit Mounet-Sully (1841-1916) : acteur et Doyen de la Comédie-Française en 1894.

66 Frédéric Mistral (1830-1914) : écrivain et lexicographe de langue d'oc. Fondateur du Félibrige et membre de l'Académie de Marseille, maître ès-jeux de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse et, en 1904, prix Nobel de littérature pour son œuvre *Mirèio* (*Mireille*).

Saint-Remy, si biens binés, si bien tenus par leurs *masiers* laborieux, avec leurs brunes filles qui arrosent, les pieds nus, et qu'on voit rire à l'abri des cyprès, — le long du chemin, vous dis-je, nous atteignîmes deux petites qui venaient de l'école.

— Eh bien, leur fîmes-nous, vous rentrez, mignonnes ?
— Oui, monsieur, nous répondirent-elles en français.
— Vous êtes peut-être de quelque *mas*, par là dans les jardins ?
— Oui, monsieur, nous restons à la campagne.
— Et que font vos parents ?
— Ils sont jardiniers, monsieur.
— Ah ! Ça, leur dis-je alors, est-ce que vous parlez toujours français comme cela, mes belles ?
— Toujours, monsieur… A l'école, vous savez, on nous défend de nous parler patois.
— Même dans la rue ?
— Oui, même dans la rue.
— Même dans vos maisons ?
— Alors vous parlez français à vos pères, à vos mères ?
— Oui, nous parlons français à nos papas et à nos mamans.
— Et vos parents, est-ce qu'ils vous parlent français aussi ?
Là, les petites se mirent à rire.
— Oui, dit ensuite une d'elles… Seulement, ils lui donnent de fameux coups de pied.
— Pauvres gens ! Mais, voyons, puisque vous êtes jardinières et que vous devez souvent entendre parler de jardinage, pour dire un *coucourdoun* en français, comment dit-on ?
Les écolières se regardèrent, puis : Cela, dirent-elles, on nous l'a pas encore appris.
— Et les *faiou banelo* ? Les figues *bourjassolo*, les *cebo renadivo*, le *bajan*, le *cachat*, quel est leur nom français ?
— Peuh ! Fit la plus grande d'un air prétentieux, tout ça, ce sont des choses que nous voulons pas savoir.

Cela causa à Mistral un infini navrement, mais pourquoi avoir écrit dans une langue de bas-peuple qui se relègue de plus en plus ? Est-ce le bas-peuple dont il faille envier le suffrage et qui puisse jamais comprendre un poème ? Mieux inspiré que Mistral, un autre poète séparatiste, Auguste Brizeux, dont on va inaugurer la statue à Lorient, le 2 septembre prochain, a chanté lui aussi son pays, sa Bretagne, mais *en français*, pour la plus grande joie des lettrés, qui seuls lisent encore des vers et pour qui seuls les poètes doivent écrire. Les patois, ce sont comme de petits ruisseaux intérieurs, qui servent à mirer la vanité des villages et l'orgueil du clocher, mais qui finissent toujours par se dessécher. Les grandes langues littéraires sont des océans qui ne tariront point, et là seulement on doit aventurer ses cargaisons de rêves en partance pour l'avenir et pour la gloire !

A propos de la mort de Charles Cros[67] — 20 août 1888



[…] Ces belles ambitions de survie et d'immortalité disparaissent de plus en plus des jeunes générations d'artistes.

Un dissolvant « à quoi bon ? » est au bout de leurs rêves, et par inertie, par dédain d'un honneur posthume si illusoire, par une sorte de nihilisme philosophique qui a démonté, comme une mécanique trompeuse, cette noble chimère de la gloire, la plupart ne s'efforcent plus au grand art, à un labeur obstiné et fécond, à monnayer l'or de leurs cerveaux, et laissent touts leurs lingot à fond de cale pour dormir sur le pont, grimper aux cordages, appuyer des échelles aux étoiles et jeter des sous aux poissons.

Voilà un peu ce que fit dans sa trop courte vie un charmant fantaisiste, poète, humoriste, savant, chimiste, Charles Cros, qui vient de mourir à 45 ans. Il avait tous les dilettantismes et comprenait trop de choses pour se résigner à n'en faire qu'une seule. Dès onze ans il étudiait les langues orientales et la légende raconte qu'à seize ans il enseignait l'hébreu et le sanscrit, ayant alors pour élèves MM. Michel Bréal et Paul Mayer, professeur au Collège de France. Il s'occupait en même temps de toutes les sciences : chimie, physique, astronomie, avec des manies de découvertes dont il ne tira jamais aucun profit. Ce qui est certain et notoire dans Paris, c'est que c'est lui qui inventa le phonographe avant Edison. Le 30 avril 1876, un an avant que le célèbre Américain prit son brevet, Charles Cros avait déposé sur le bureau de l'Académie des sciences un pli cacheté renfermant la description complète de l'appareil qu'il appelait « paléophone » et n'était autre que le phonographe. Plus tard il fit une autre découverte qui, celle-ci, lui demeure acquise : c'est l'invention de la « photographie en couleurs », au sujet de laquelle il publia même un traité.

Singulier cerveau, quand on pense qu'à côté de cette belle organisation scientifique il y avait toute l'étrangeté cocasse d'un fantaisiste et la délicate sensibilité d'un poète.

Le fantaisiste ? il est l'auteur de ces abracadabrants monologues popularisés par Coquelin Cadet : le *Bilboquet*, l'*Obsession* et surtout le *Hareng-Saur*, ces énormes fumisteries avec lesquelles son dédain d'artiste se réjouissait de voir la bêtise publique se divertir. Car il valait mieux, malgré ces apparences de vie un peu bohème, que tout ce qu'il a fait et tout ce qu'on a dit de lui. Du moins il laisse le meilleur de sa pensée en un livre : *Le Coffret de santal*, dont naguère, au cercle des hydropathes, il récitait lui-même les vers encore inédits, — et c'était charme de le voir, ce grand garçon au teint de buis, avec ses cheveux noirs et crépus d'Hindou, charme aussi de l'entendre déclamer avec une voix de la couleur de ses cheveux, profonde et souple, sans que lui eût l'air de rien voir ou de rien entendre, parlant comme un automate perfectionné qu'il aurait lui-même fabriqué pour se remplacer, la pensée ailleurs et par-dessus tout indifférente, même au succès, tandis que les meilleurs accourus là l'applaudissaient : Rollinat, André Gill, Gondran, Paul Marrat, Lorrain, Haraucourt, d'autre encore disparus ou morts. Curieuse génération dont on écrira un jour l'histoire, où bien des dons ont été dépensés en pure perte au long des boulevards, sous les

67 Charles Cros (1842-1888) : poète et inventeur.

réverbères ; une génération qui renouvela 50 ans après la vie de bohème de Murger, mais triste, morose et pauvre avec amertume. Les amis de Schaunard digéraient la vache enragée, les amis de Charles Cros avaient des gastrites, et leur bohème a donc manqué de gaîté, puisque la gaîté est une question d'estomac, selon définition de Labiche.
En résumé, le pauvre mort d'hier et beaucoup d'autres[68] de sa génération, malgré des dons brillants, n'auront rien réalisé, parce qu'on n'écrit bien qu'à la condition de bien vivre et la plume se refuse quand on a versé dans son encrier l'absinthe et les liqueurs, artistes de tavernes qui bientôt ne font plus que des mots, et au lieu de les réécrire, en arrivent seulement à parler de leurs livres.

68 Lourdeur : « beaucoup des autres » dans le texte.

Paris en vacances . Les côtes de la Manche : Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, Dinard, le Mont-Saint-Michel, Cancale et ses huîtres. — 27 août 1888[69]

Puisque Paris n'est plus dans Paris, on accordera, semble-t-il, le droit à la chronique parisienne de se transporter ailleurs à son tour et, puisqu'elle aussi éprouve en ce moment cette « certaine difficulté de vivre » dont parle Michelet, d'aller se retremper dans cette grande jouvence moderne de la mer. Mais non pas sur les plages célèbres comme Dieppe ou Trouville, car, à l'instar du Gascon s'écriant : il y a tant de poissons dans la rivière qu'il n'y a plus d'eau, nous nous disions : là, il y aura tant de Parisiens qu'il n'y aura plus la mer. Or, c'est la mer qu'il nous fallait, la mer immense et réconfortante, désert d'eau, chemin amer, où cheminent les yeux, infiniment ; la double mer, inconnue de nous, par qui les côtes de France, à l'ouest, sont baignées et qui y superposent leurs marées et leurs changeantes couleurs.

Or, quoi de mieux, pour en bien juger, que d'aller droit à la pointe de Saint-Malo, qui comme une boucle de pierre proéminente agrafe ensemble la Manche et l'océan Atlantique.

Nous voici roulant à travers les grasses plaines de la Normandie, d'une végétation compacte et drue, avec les légendaires pommiers où dort l'âme du prochain cidre ; mais ceux-ci non point groupés en des vergers isolés et spéciaux, épars au contraire dans la campagne, disséminés un à un parmi les plaines, au cœur du blé que leurs racines et leur ombre n'empêchent pas de monter compact tout autour. Des plaines, encore des plaines avec la même exubérance de feuillage et de moissons, d'une beauté monotone qui s'atténue et incline à des végétations plus maigres, à des terrains sablonneux au tomber du jour, car voici qu'on approche de Saint-Malo et de la mer.

La ville, de loin, offre l'aspect d'une ancienne place de guerre, de celles qu'on voit dans les vieilles gravures et dans les vieilles estampes, une citadelle du temps de Louis XIV, du port de laquelle va sortir une flotte à voiles pour quelque décisif combat naval.

Sur la pointe avancée de la presqu'île, elle se dresse héroïque, hérissée, avec la ligne circulaire de ses remparts, hauts de 60 mètres, en surplomb sur la grève et la mer, percés tout autour de six portes monumentales et aboutissant à une forteresse ou grand donjon — il sert aujourd'hui de caserne — construit au XVe siècle et sur une tour duquel la reine Anne fit graver en bosse ces mots significatifs : *« Qui qu'en grogne, ainsi sera, c'est mon bon plaisir »*. Le nom de *Quiquengrogne* est demeuré à cette tour.

Ainsi clôturée de hauts murs, la ville ne communique pas avec la mer ; elle vit en dehors d'elle et n'a guère, à l'intérieur, l'aspect d'une ville maritime, mais plutôt d'une ville de province lointaine et très ancienne, qui rêverait de faste et d'autrefois.

Car Saint-Malo eût ses temps de gloire et d'universelle renommée : Henri IV et les Anglais connurent sa puissance ; au XVIe siècle elle mena loin ses expéditions maritimes : ce sont ses vaisseaux qui découvrirent le grand banc de Terre-Neuve, ensuite le Canada. Sous Louis XIV, la ville prêta au roi une somme de 30 millions pour la guerre qui devait assurer son pouvoir en Espagne et défendre les frontières ; plus tard elle fut encore en état de prêter une somme de 22 millions.

69 Récit du voyage de noces du couple Rodenbach.

Aujourd'hui Saint-Malo est une sous-préfecture tranquille et silencieuse, avec des rues très étroites et des maisons très hautes.

Beaucoup de demeures anciennes, avec une date dans la pierre au-dessus de la porte : 1600, 1625. D'autres maisons sont historiques, comme celle où naquit le célèbre amiral Duguay-Trouin en 1673. Une inscription le dit aux passants, mais avec un sans-façon rare, car cette inscription est peinte en blanc sur une vieille planchette noire accrochée au-dessus du seuil. On dirait une ardoise ! Mais la façade est curieuse, en pierre et en bois, avec une baie ou galerie en surplomb, garnie de vieilles vitres glauques, de débris de vitrail juxtaposés et rattachés tant bien que mal les uns aux autres par des lamelles de plomb.

Ailleurs, c'est la maison natale de Chateaubriand, — aujourd'hui l'*Hôtel de France*, — où subsiste la chambre de sa naissance, avec un portrait de lui, une gravure représentant *Atala et Chactas*, d'après le tableau de Schopin. Mais nous n'avons pas pu y entrer, la chambre étant louée pour le moment, car le culte pour les grands hommes ne va pas ici jusqu'à garder comme une chapelle de souvenir le lieu où ils ont vécu ; si bien que nous n'avons pu voir que ses armoiries, au-dessus de la porte, avec sa belle devise : « Mon sang teint les bannières de France ! ». Du reste Chateaubriand a mieux ici que sa maison natale ; il y a son tombeau, qui date de 1848. Déjà, vingt ans auparavant, il écrivait au maire de Saint-Malo : « Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder à la pointe occidentale du Grand-Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille de fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens ».

Ce désir a été accompli : le grand mort repose au sommet de cette île rocheuse qui s'érige sur la plage, en face de Saint-Malo, tout entière entourée à marée haute et battue par la mer, que ses falaises alors dominent à pic.

A marrée basse, on peut y accéder de pied le long du sable, et sans cesse un dévotieux pèlerinage monte la raide colline au bord extrême de laquelle, vers les flots, s'allonge le tombeau, d'aspect simple et triste : une pierre nue, sans inscription, ni nom, ni date, surmontée d'une croix et entourée d'une grille de fer. Combien émouvante la confrontation non discontinuée des vivants avec ce mort, autour duquel tout le monde se tait et qui semble encore parler avec la voix de la mer ! Car c'est lui dont le souvenir occupe ici tout l'horizon et c'est son âme qui flotte dans ces orageux paysages. Car son œuvre fut vraiment faite à l'image et à la ressemblance de son pays : une mélancolie flottante comme la mer et çà et là de grandes pensées, comme les îles et les rochers disséminés sur la côte.

Car auprès du Grand-Bey émergent à l'horizon toute une suite de récifs, les uns nus et noirs, les autres hérissés de murs et de bastions, dont quelques-uns construits après Vauban.

On n'a guère ici, comme sur nos plages belges de la mer du Nord, sans îles, sans récifs, avec une ligne de côtes droite, cette sensation de la mer *absolue*, illimitée, qui à l'air de s'ouvrir en forme d'arc indéfini et enserre tout l'horizon.

Ici les côtes sont dentelées, capricieuses, tournantes, disposées en pointes ou en petits golfes soudains qui se contractent vers la terre. Ainsi jamais on ne voit à la fois toute la mer, jamais on n'a la sensation de la contempler en plein air, mais comme si c'était de l'intérieur d'une maison et qu'on n'en put voir qu'une partie, de la largeur d'une fenêtre, dans l'embrasure de deux rochers ou de deux pointes avançantes de la côte.

La couleur aussi de la Manche nous a semblé toute différente : était-ce la réverbération d'un clair ciel d'été dans cette eau très transparente et par conséquent très impressionnable ? Est-ce la couleur habituelle de cette mer, qui bleuit d'autant plus par le contraste des rochers qui la sèment, couleur de fonte et de rouille ? Toujours est-il que les fonds s'azuraient en des bleus de velours profonds comme Breughel en inventa, et vers la côte, sur la plage, c'étaient des bleus souples et pâles comme des mousselines mouillées.



Plaisir de se baigner dans cette eau fluide et chanteuse aux remous, contradictoires doucement, car la marée de la Manche et celle de l'Océan y viennent en sens inverse, s'y superposent en ondulations de vagues croisées. C'est même ce confluent de deux océans qui double ici la hauteur des marées, lesquelles, lors des équinoxes, peuvent s'élever à 15 mètres au-dessus de la basse mer. A cause du considérable écart entre le flux et le reflux, tantôt la ville apparaît tout assiégée par la mer ; les vagues s'échevellent contre les remparts, les navires voguent tout auprès, les îles et les roches noirâtres de la côte, à demi-submergées, ont l'air seulement de lever la tête et d'être des monstres marins qui prennent baleine. A d'autres heures, quand la marée est basse, d'immenses grèves s'allongent, mouillées et envasées comme des marais ; la rade et le port sont des excavations de boues où les vaisseaux échoués, couchés sur le flanc, ont l'air morts !

***

A peu de distance de Saint-Malo, une distance de 2 kilomètres qui sera bientôt abrégée par un tramway, s'étend, à un endroit nommé la Grande Grève, une station de bain déjà délicieuse qui nous paraît destinée à devenir une ville de bain de premier rang. Celle-ci ressemble beaucoup plus à nos villes de la mer du Nord : d'abord il y a une plage, une vraie plage de sable sec, à marée basse, une plage unie et plane se développant en ligne droite sur un espace de plusieurs kilomètres, avec un large horizon devant soi. Il y aussi une digue qui, à vrai dire, n'est pas assez large ni bien entretenue : le pavement est encombré de graviers et de sable ; mais tout au long s'alignent des villas de style varié, quelques-unes construites sur le modèle hygiénique préconisé par Michelet pour les habitations au bord de la mer ; puis un grand et luxueux hôtel ; enfin un casino où l'on se croirait à Paris. Beaucoup d'artistes ; un public élégant qui se presse le soir dans la salle de concert, où joue un excellent orchestre de symphonie, ou dans la salle de bal, ou dans la salle de spectacle, car dans les villes de bain de mer françaises le théâtre est considéré comme une chose importante, très soignée et très suivie.

A ce point que ce pauvre Landrol, l'artiste du Gymnase, en représentation à Paramé, qui est tombé mort, crachant le sang, l'autre semaine, lui qu'on avait encore applaudi la veille, a peu être enterré là à Paramé, comme si c'était à Paris, par un nombreux cortège d'artistes. Ç'a été très impressionnant, ce convoi au bord de la mer, et l'orchestre du casino a joué à l'église, dont le curé a voulu prendre à

sa charge tous les frais des absoutes, car le vieux comédien, qui depuis 45 ans jouait et avait incarné des centaines de personnages, est mort sans un sou.
Mais la triste impression de l'enterrement n'a pas laissé long sillage dans la foule, qui est aussi une mer. Le lendemain on dansait le cotillon et on applaudissait le feu d'artifice tiré sur la plage, un magnifique feu d'artifice comme nous n'en avons jamais vu au bord de la mer, terminé par l'incendie d'un vaisseau au large. Chimérique vision, que cet envolement par-dessus les flots de ces choses lumineuses évoquant mille images : des lustres soudain allumés, des jets d'eau roses ou bleus, une pluie d'or, des aigrettes au front noir de la nuit ; un éveil de paons dont les queues en pierreries s'ouvrent tout à coup bruissantes.

***

Aux fêtes de Paramé, si intelligemment paganisées, viennent en grand nombre de riches Anglais qui sont installés à Saint-Servan et à Dinard, où les ramènent des services d'omnibus. Saint-Servan est une ville fort ancienne, d'origine gallo-romaine, où les habitants de Saint-Malo établirent, comme dans une dépendance, des maisons de campagne, des couvents. Mais bientôt la dépendance voulut s'affranchir, avoir sa vie propre, son port spécial, et cette jalousie entre les deux cités voisines leur a nui à l'une et l'autre. Néanmoins Saint-Servan, où l'on va de Saint-Malo par un pont roulant, est une ville laide et pauvre, avec une plage étriquée en un petit golfe bordé de maisons lépreuses, où le sable noirâtre est encombré d'algues et de varechs séchés, comme d'une lèpre. Partout, sur cette côte, des ouvrages militaires, des enceintes démantelées, des glacis inutiles ; là-bas, sur un promontoire, une citadelle en ruines avec le puits dit des Sarrazins, qui fut creusé, assure-t-on, par les Sarrazins échappés à Charles-Martel.
Plus loin, la tour de Polidor, composée de trois tours réunies en triangle par des courtines, percées de meurtrières et couronnées de mâchicoulis en encorbellements très saillants. C'est même une des tristesses de cette côte maritime, tous ces travaux de fortifications et de défense jadis inexpugnables qui protégeaient efficacement du côté de la mer l'orgueil et la liberté des villes, aujourd'hui inutiles, illusoires et vides devant la toute puissance du canon. On dirait que la science moderne a frappé de mort ces tours, ces bastions, ces remparts, dont les immenses squelettes blanchissent tous les coins de l'horizon.

***

Dinard, par contre, est une station de bain riante et charmante, vis-à-vis de Saint-Malo, de l'autre côté du golfe : on y arrive par un petit bateau à vapeur qui fait la traversée toutes les heures, une traversée en musique, car des violoneux animent le pont de leurs valses doucement mélancoliques.
Dinard est une ville de bain aristocratique, avec une plage commode, protégée par deux collines en avant-corps. Beaucoup d'Anglaises, qu'on y voit se baigner avec leur pudeur légendaire, enveloppées jusqu'à la vague de grands peignoirs en burnous que leur suivante recueille, ou bien habillées de jaquettes serrées à la taille par une ceinture de gymnastique, et les jambes couvertes de longs bas noirs bien tirés. Ici on n'a point l'habitude de se réunir par groupes de familles sur la plage, d'aller au bain par bandes, ou en promenade, ou au casino.



Chacun vit seul et prend isolément sa part de la mer. On ne voit ses amis que chez soi, à son jour de réception — comme en ville — ou bien à table, car on y reçoit beaucoup à dîner, des dîners de cérémonie, corrects et élégants, où la toilette de soirée est de rigueur, comme si c'était l'hiver et que les villas fussent des hôtels du faubourg ou des Champs-Élysées. Les Anglais n'ont pas peu contribué à cette étiquette, eux qui viennent très nombreux à cette plage. Au reste, ces villas sont larges et luxueuses, avec des dépendances, des écuries, des jardins qui s'allongent autour des maisons de chaque côté, des routes montant et serpentant au flanc des collines. Cela a un air de ressemblance avec les chemins d'Enghien et de Montmorency, sauf la végétation, qui est ici, grâce à la douceur du climat, d'une variété et d'une richesse orientales : on y cultive en pleine terre l'aloès, les myrtes, les camélias, le figuier aussi, dont on voit les fruits oblongs, d'un vert violacé, pendre au bord des branches. Chair savoureuse que celle de la figue fraîche ainsi détachée de l'arbre et fondant dans la bouche en un jus abondant et sucré qui n'est pas encore tout à fait la figue et qui n'est plus la pêche.

Au long de ces jardins touffus et fleuris on monte, en rampes douces, vers les collines de la côte qui se prolongent vers Saint-Enogat et Saint-Lunaire. A nos pieds des récifs et des roches noires, des falaises à pic que la marée vient battre et blanchir de ses écumes. Nous dominons à plus de 50 mètres d'élévation tout le paysage de la mer, qui est maintenant devant nous pleine et absolue, avec à peine quelques pointes d'écueils. C'est le grand horizon, le pays amer et salé, sans bornes, toujours bleuissant d'un bleu profond comme Breughel, en inventa, immense palette où maints artistes viennent chercher des couleurs : Guy de Maupassant, qui, tout l'été, est un chasseur d'idées au long de ces côtes ; Émile Bergerat, qui y réside de mai à novembre et écrit devant la Manche ses chroniques parisiennes et ses « Caliban » du *Figaro*, comme si le boulevard il le portait en lui et s'y promenait à l'heure et avec les mots habituels ; Richepin aussi, dont on a joué les *Flibustiers* lundi dernier au casino de Paramé et qui se promène également dans tous ces environs avec des allures de loup de mer qui peut tutoyer les vagues et un air d'être revenu du ventre d'une baleine dont il aurait surpris les secrets !

***

D’autres excursions tentent encore en ces parages : l'admirable mont Saint-Michel, une assise de rochers escarpés et hautains que surmonte l'antique abbaye aux émouvants souvenirs, depuis sa fondation première en 709, à travers tant d'exploits d'apostolat et de guerre. Saint-Louis, en 1254, y vint en pèlerinage et l'augmenta de dons considérables. Pendant des siècles les moines bénédictins y vécurent, installés là depuis 966 par Richard Sans Peur.

C'est superbe, toute cette suite de formidables constructions : l'église, le dortoir, la salle des chevaliers, façades de pierre et de granit, architecture monastique et militaire demeurée comme un

épique et indestructible souvenir du moyen-âge, avec tout autour la mer tumultueuse, qui elle-même ne peut rien sur ce fabuleux château construit avec des pierres et des siècles !

A la pointe extrême de ce côté c'est la rade et la baie de Cancale, connues par leurs huîtres renommées. Toute l'activité de cette petite ville de 6,000 habitants va tout entière à la pêche et à l'élevage des huîtres. A la marée descendante, toutes les barques mettent à la voile et vont à la pêche sur les bancs du large. La marée haute les ramène : on voit alors les pêcheurs s'arrêter à des distances variables de la côte, à 100 ou 200 mètres du bord, puis jeter à la mer leur cargaison d'huîtres, qui tombent dans le parc de chacun, que des signaux et des points de repère désignent. La pêche à pied est aussi pratiquée tout au long de la grève et dans les intervalles des grands rochers de Cancale par un millier de femmes et d'enfants qui y trouvent un moyen de subsistance assuré. Quant aux parcs d'élevage, on y dépose les huîtres recueillies sur les bancs du large ou par la glane sur les grèves, et on les y laisse jusqu'à ce qu'elles acquièrent les propriétés savoureuses voulues. Celles qui n'ont pas la taille réglementaire de 5 centimètres sont rejetées à la mer. Immense exploitation sur une longueur de 172 hectares dont les parcs et étalages s'enfoncent dans la mer sous de savants clayonnages. Les huîtres adultes y sont engraissées ; les petites y grandissent et séjournent parfois deux ou trois ans dans les parcs.

C'est grâce à ces soins qu'on obtient ce précieux mollusque si savoureux dans sa profonde coquille que nous avons tant de fois dégusté ces derniers jours ; d'autant meilleur, semble-t-il, qu'il est bon marché et ne se vend, même dans les restaurants, avec pain et beurre, que 1 franc ou fr. 1,25 la douzaine, de chair si fraîche, si friande, si imbibée de jus qu'on songeait chaque fois, après en avoir absorbé une, à cette oraison funèbre d'une langouste que son facétieux auteur aurait pu appliquer aussi à l'huître de Cancale : « Elle avait un intérieur si agréable ! ».

Paris en vacances — Les Côtes de l'Océan — Lorient et la Statue de Brizeux — Port-Louis — La Pêche de la sardine — Manœuvres militaires — Quimper et Quimperlé — La Foi des Bretons — 3 septembre 1888



Après un pèlerinage littéraire au tombeau de Chateaubriand, à Saint-Malo, nous voici en route pour Lorient, au cœur de la Bretagne, la ville où naquit et vécut souvent Aug. Brizeux, et l'actualité de ce voyage dérivait pour nous de l'inauguration prochaine, le dimanche 9 septembre, d'une statue commémorative en l'honneur du poète de *Marie* et des *Bretons*.

Au départ, nous traversons Rennes, une grande ville de province bercée dans la tristesse bonne des cloches paroissiales.

Les trains sont bondés : peu de touristes lointains, mais une foule de petits bourgeois du département qui se sentent quand même des ailes et veulent s'envoler, hannetons que retient par la patte le travail quotidien et qui n'ont que le dimanche, comme un fil trop court, pour aller villégiaturer aux environs. Oh ! Les amusants dialogues, les extraordinaires conversations : un croisement de M. Perrichon et de Joseph Prudhomme. On cause du général Boulanger, naturellement ! Tous les lieux communs sont brandis l'un après l'autre sur la politique, l'Allemagne, les élections, la Chambre, « une Chambre de fainéants », observe le bourgeois qui nous délecte particulièrement, et il termine par cette phrase stupéfiante, en pilonnant l'air de son parapluie : « Et je leur dirais à eux-mêmes, s'il le fallait !... ». O Labiche, mon pauvre maître, voilà une force comique qui vous aurait rendu jaloux.

Heureusement qu'à la gare suivante mon excellent homme descend du train d'un air de dire : « J'ai bien parlé ! » et s'en va tout heureux pêcher à la ligne, qui sera vraiment ici conforme à la définition qu'on en a donnée : un bâton avec une bête à chaque bout.

Le train nous emporte à présent, seul, à travers un pays étoffé de verdure et riche de moissons qui rutile sous le soleil dans le cadre des portières. Ça et là apparaît la Vilaine, arrivant comme nous de Rennes et se dirigeant vers la mer, une tournante et limpide rivière qui ne mérite pas son nom et baigne, au contraire, avec joliesse une vallée abritée par des collines et des rochers évoquant un peu les paysages de la Meuse belge.

Les heures passent ; nous roulons vers la Bretagne, car le terrain peu à peu s'allonge en landes plus sauvages où quelques plants de blé noir, lequel, par parenthèses, a des fleurs toutes blanches, dont les bouquets compacts tremblent au vent comme une neige vacillante. Seuls les grains sont noirs et servent à la confection de galettes et de crêpes qui sont célèbres dans ces cantons.

Une halte à une gare encombrée d'une foule bariolée arborant déjà les costumes du pays. Qui a dit que les costumes anciens des vieux Bretons disparaissaient ? Et tous ceux-là qui sont venus ici en pèlerinage, car nous sommes à Sainte-Anne d'Auray ; voilà là-bas, dans les terres, le clocher de la

chapelle et, ici-même, le bâtiment de la gare est surmonté d'une statue de la sainte. Tous ceux-là qui reviennent des offices avec des scapulaires, des médailles bénites, ont-ils abandonné les traditionnels habits de leur race ? Certes, quelques modifications de détails sont introduites peu à peu ; les femmes n'ont plus autant les broderies d'or et d'argent d'une richesse si fastueuse ; elles les remplacent par des galons de velours et des dentelles au crochet, au lieu des fines dentelles bretonnes d'autrefois ; mais, pour celui qui passe et regarde en artiste, l'impression d'ensemble demeure, surtout grâce à ces adorables et capricieuses coiffes en tulle brodé et en mousseline empesée dans lesquelles les plus riches glissent en outre de larges rubans bleus.

Les hommes aussi ont gardé leur caractère patrial, tous les jours rasés, la veste en velours pailletée de boutons clairs qui sont comme des sequins[70], coiffés de chapeaux ronds avec une boucle et des rubans qui pendent derrière. Leurs profils brunis de médailles nous ont évoqué cette autre population maritime, inviolée aussi, les rudes Zélandais de l'île de Walcheren, qui gardent de même les costumes des ancêtres, leur âme et aussi leurs immenses cheveux, comme a dit Brizeux[71]. Car c'est lui dont le souvenir ici obsède incessamment. « Il aimait son pays et le faisait aimer », comme il a dit lui-même, et avec une telle intensité il l'a reproduit dans sa réalité poétique qu'on croit avoir déjà vu les paysages et simplement les *reconnaître*. A chaque pas on retrouve un de ses vers qui s'adapte à tel site, à tel personnage, à telle végétation, à tel souvenir de pierre rencontrés en ces inviolés cantons d'Armorique, où tout est traditions, légendes, poésie. Oh ! Les doux poèmes où revit toute la Bretagne, terre de granit recouvertes de chênes, avec ses brunes paysannes, ses chastes idylles, ses profondes croyances, ses pardons et ses foires, ses souvenirs druidiques et celtiques flottant, dans la lande, autour des dolmens et des menhirs !



Aujourd'hui son pays lui rend son amour en un peu de gloire posthume, et pour que le souvenir durable s'en atteste la ville de Lorient lui décerne une statue.

C'est dans un joli square, tout au bout de Lorient, qu'elle va être inaugurée par des discours de Renan et de Jules Simon, présidents à Paris de l'association bretonne-angevine, et aussi par une poésie de François Coppée[72], sans compter les danses au biniou qu'on y organisera comme on l'a fait à l'inauguration de la statue de Massé, l'auteur de *Galathée* et des *Noces de Jeannette*, un Lorientais aussi, statue en marbre de Mercié qui s'élève devant le Théâtre.

Pour Brizeux on a construit un piédestal original, des pierre brutes, des morceaux de granit apporté de la lande, entre lesquels on plantera des genêts d'or et des bruyères roses, comme un souvenir du pays et de la paroisse d'Arzono autour du bronze où il revit.

A côté de ce tranquille jardin s'allonge le port de Lorient, car la ville, qu'on croirait sur la mer, d'après l'indication des cartes de guides, communique seulement avec elle par un long chenal d'une

70 Ancienne monnaie vénitienne.
71 Auguste Brizeux (1803-1858) : poète romantique breton.
72 François Coppée (1842-1908) : poète parnassien, dramaturge et romancier.

largeur de fleuve. De l'autre côté c'est le Scorff, dans lequel trempent toujours des poulies et du bois qui doivent servir à la construction des navires. Même quand nous y étions les chantiers étaient en pleine activité. On venait d'y achever un nouveau cuirassé : le *Formidable*, avec un équipage de 700 hommes. Du reste toute la ville est occupée par les travaux de la marine : fusiliers, artilleurs, marins, navires, canons. C'est un port de mer important, où on a la sensation d'un pays vraiment militaire, (impression d'ailleurs qu'on subit partout, maintenant, en voyageant en France), d'un pays qui sans cesse travaille, manœuvre, combine, expérimente pour la défense de ses provinces et ses côtes. De plus, la discipline y est devenue sévère : c'est ainsi qu'à Lorient il faut avoir autorisation de l'état-major pour visiter l'arsenal, les chantiers ou l'intérieur du port militaire, où sont cuirassés et torpilleurs. Pour les étrangers, c'est différent : sur interrogation si j'étais Français, j'ai répondu sans calculer que j'étais Belge, ne voulant pas renier mon pays. Cette franchise m'a valu de ne pas pouvoir visiter le port militaire, ni les navires de guerre, ni rien du tout, seul le ministre de la marine aurait pu m'y autoriser ; pensez un peu : si j'allais livrer à la Belgique les secrets de la flotte française !
Les jours suivants le même appareil militaire d'exercices et de manœuvres continuels nous a poursuivis encore dans l'île de Port-Louis, le coin du littoral où fut interné en 1836 le prince Louis-Napoléon[73]. Ici, sur tous les bateaux, les quais, dans les rues et dans la rade, une seule chose préoccupe : la sardine.

Allons à Lorient
Pêcher la sardine,
Allons à Lorient
Pêcher le hareng.

Il paraît que le hareng n'y est qu'approximativement, comme la rime, mais en revanche les sardines y sont aussi nombreuses que les étoiles du ciel. Des centaines de barques avec leurs voiles lie de vin rentrent à la marée haute et, dans la cale, des milliers de petits poissons argentés.
Au reste, la pêche aux sardines est facile et peu compliquée. On met un filet à la traîne, à l'arrière es chaloupes ; il est garni de liège à la ralingue[74] supérieure, de manière à flotter à la surface des flots, tandis que du plomb, à la ralingue inférieure, enfonce à 10 ou 15 mètres dans l'eau toute la longueur du filet, comme un obstacle où viennent buter les poissons pris aux mailles par les ouïes, et qui s'y fixent comme de petits couteaux luisants dardés sur une muraille flottante.
Pour les attirer en grand nombre, on jette aux alentours un appât qu'on appelle la *rogue*, composé d'œufs de morue, de frai de poisson, de têtes de sardines. De temps en temps on retire le filet, qu'on secoue dans la barque, où les sardines tombent d'elles-mêmes, car il n'y faut pas porter les mains, c'est une condition essentielle pour qu'elles soient bonnes et puissent se conserver.
Quand les barques rentrent, des marchandes en emportent de suite vers Lorient, dans des mannes, par centaines, qu'on saupoudre de sel et qui seront mangées ainsi tout à l'heure, fraîches et crues, ou bien cuites sur le gril, ou encore bouillies en une soupe-potage aux sardines, qui est, paraît-il, un vrai régal de gourmet.

73 Futur Napoléon III.
74 Cordage.

Mais la plupart sont vendues en masse ; de suite, aux fabriques de sardines à l'huile : vous connaissez les bonnes marques, celles de Lorient, dont en réalité les établissements sont ici, à Port-Louis. Les prix offerts par les usines, qu'on appelle ici des *fricasses* de sardines, sont annoncés, de loin, aux pêcheurs rentrants, par des drapeaux hissés dont la couleur signifie un prix différent, le prix par mille qui est variable comme une cote de la Bourse. Tout dépend de l'abondance de la pêche : c'est tantôt 7 ou 8 fr. le mille pour la belle qualité ; tel est même le prix moyen, qui parfois, les semaines de grande abondance, descend jusqu'à 30 et 20 sous le mille. Pauvre métier en vérité pour les hommes de mer, qui sont cinq à monter une barque, en doivent la redevance au patron ou armateur et se partagent ce maigre gain, en risquant chaque fois leur vie. Les directeurs de *fricasses*, eux, doivent faire de jolis bénéfices, vendant 50 centimes et 1 franc des conserves de 6 ou 8 sardines qu'on n'a que la peine d'arroser d'huile et de mettre en boîte.


207 Industrie Sardinière en Bretagne. — La Vie à Bords des Sardiniers.

Triste pays de gens pauvres, ignorants, sauvages, casaniers, surtout dans la petite presqu'île en face, Gâvres, dont les 1,400 habitants vivent uniquement de la pêche de la sardine ! Ils n'ont jamais fait d'autre voyage que celui de la mer. Un marin, vieux déjà, nous disait dans une auberge n'avoir jamais mis le pied dans un wagon de chemin de fer, et les gens de la maison aussi, et touts les gens du village. Ils ne sortent vraiment pas de l'ombre de leurs clochers. Triste pays, plein de sauvagerie grandiose pourtant ! Triste auberge où coule un cidre pâle comme leur vie, sans confort, sans meubles, sans même dans un coin la vieille horloge tricotant l'heure ! Ici l'heure pour eux de dormir et de veiller se base sur la marée, dont il faut profiter quand même, malgré la nuit et les ténèbres.

Comme ses pêcheurs sont loin de tout ! Comme tout est loin d'eux ! Nous leur parlons de Paris et de ce qu'ils en connaissent, de ce qu'ils en racontent. — « Oh ! On ne parle pas ici... » fait le vieux en retombant dans se songerie, quelque chose sans doute comme ce que Leconte de Lisle attribue aux bœufs mélancoliques : un rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais !

***

Mais ces mélancolies s'évaporent vite au souffle du large, car ici, au bout de l'île, c'est enfin l'océan Atlantique tout entier qui s'arrondit tumultueux dans un horizon vaste et nu.

Pas d'îles ni de récifs à fleur des vagues, pas de voiles sur le désert d'eau illimité, infranchissable. Ce n'est plus l'étendue bleuissante de la Manche que nous avons vue à Saint-Malo, coquetant en dentelles d'écume au long des golfes. Ici l'eau est dense, avec des bonds farouches, d'une couleur grise uniforme et terne, couleur des ciels de novembre et couleur des pierres de tombes. Oh ! l'immense cimetière dont chaque vague est un tertre s'éboulant, et qui même la nuit, toute phosphorescente, doit encore avoir l'air de rouler des cadavres d'étoiles !

Sinistre et beau spectacle, celui de cet infini d'eau, vu du haut d'une falaise de rochers noirs en surplomb de la mer, parmi cet abandon et ce silence d'un village mort où l'on peut vraiment se croire un moment seul au monde.

***

Mais tout à coup l'air est déchiré d'un déchirement atroce, et tout au loin, à des lieues, en pleine mer, une gerbe d'eau colossale s'élève en écumes secouées. Puis une seconde, puis une troisième détonation, d'autres encore, sans que jamais on voie la trace des boulets, car ce sont des boulets qui vont s'abattre ainsi au bout de l'horizon, à peine sortis de ces énormes canons, noirs, parmi les talus monotones des remparts noirs et luisants comme des otaries. Épouvantable bêtes de bronze aux hurlements répétés qui ont l'air d'appeler d'autres bêtes qui plongeraient là-bas et souffleraient de leurs narines, pour signaler leur présence, des colonnes d'eau plus hautes que les grands mâts. Toute la journée les exercices d'artillerie et de tir à longue distance se poursuivent ainsi, mêlant à la tristesse naturelle et si émouvante de ce pays la pensée des prochaines guerres inéluctables, comme si la terre ici n'avait pas déjà assez d'être en guerre avec l'Océan, d'être à sa merci nuit et jour, de lui fournir ses hommes comme esclaves, pour n'obtenir, en échange de son asservissement, qu'une menue monnaie d'argent, les sardines !

***

A l'intérieur du pays, dans le cœur du Finistère, l'impression s'adoucit et incline à des sensations de nature plus reposées.

A rebours des villes qui communiquent avec la mer, comme Brest et Lorient, et accaparent l'activité et les richesses de la contrée, les villes terriennes somnolent et vieillissent avec leurs parures d'autrefois et leurs souvenirs. Bannalec tire son charme du costume maintenu de ses femmes, qui offre cette particularité d'un grand col, tuyauté, aux plis multipliés, qui recouvre, à l'entour, presque tout le corsage comme un large éventail de linge.

Ci et là des calvaires d'une architecture fouillée et superbe, celui de Pleyben et surtout le calvaire de Plougastel, en forme d'arc de triomphe, qui date de 1600, avec des bas reliefs sur la frise et plus de deux cents personnages figurant le drame de la Passion.

Ainsi d'un bout à l'autre du pays d'admirables monuments religieux attestent la démonstration[75] et fervente croyance des Bretons. A Quimper surtout, que de vieilles et imposantes églises : celle de Saint-Corentin avec le roi Graldon à cheval, au seuil ; celle de Locmaria, qui date du XIe siècle.

A Quimperlé, c'est l'église Saint-Michel avec ses pierres verdies, ses portails ciselés, ses niches où subsistent des formes et des faces à demi rongées de saints et de patrons, aux gestes cassés. A l'intérieur, on célébrait un mariage quand nous y entrâmes. Oh ! la ferveur de ce peuple, les yeux confiants de la mariée, agenouillée au banc de communion, vers Sainte-Anne, la grande invoquée du pays, au cou de laquelle elle va aller en tremblant, comme c'est la coutume, suspendre ses fleurs d'oranger qu'elle porte elle-même en collier, et pendant que les chantres et les enfants de chœur psalmodient en sons aigus des cantiques qui ont je ne sais quel air d'un appel de mousses chantant, — pour ce jeune couple en partance vers la vie et la mort —, l'appel des équipages dans la Baie des Trépassés :

Ma barque est si petite et la mer est si grande !

75 Coquille possible : « démonstrative ».

Le pain en grève — 25 septembre 1888

Au moment d'une rentrée, après vacances, la chronique n'a souvent pas beaucoup de pain sur la planche, comme on dit familièrement, surtout quand les boulangers, comme à présent, se mettent en grève et ferment leurs boutiques. Ç'a été un moment de panique. Il paraît que la récolte des blés n'est que de 100 millions d'hectolitres, soit 20 millions de déficit sur les récoltes ordinaires. Le prix du pain a immédiatement augmenté de 3 ou 4 centimes à Paris, de 6 et 7 centimes à Saint-Denis et à Saint-Ouen. Ici il y a eu intervention énergique de la municipalité : réquisition des farines, fours, ustensiles. Encore un peu les adjoints allaient eux-mêmes mettre la main à la pâte et blanchir dans la farine leurs opinions un peu rouges. Au dernier moment on a jugé plus facile de s'approvisionner de pain à Paris et ailleurs ; mais du moins ce sont les employés de la mairie en costume et képi qui se sont donnés le plaisir de le vendre. Des pains de dimensions diverses ont été apposés aux fenêtres ou suspendus aux volets pour servir d'enseignes. Il y avait ainsi trois dépôts ou comptoirs de vente officielle. Il paraît que la faute première en est aux agriculteurs, qui, s'ils voulaient, pourraient réaliser les 120 millions d'hectolitres dont la France a besoin. En 1820 ils obtenaient 10 hectolitres par hectare ; actuellement 15 hectolitres, alors qu'en Angleterre le rendement est de 28 et 29 hectolitres. Il paraît que cette différence provient de l'infériorité des fumures et aussi de la falsification toujours croissante des engrais chimiques. Au reste, la falsification en tout et de tout est vraiment la caractéristique du temps présent. Y a-t-il une seule grappe de raisin écrasé dans la plupart des vins qu'on boit à Paris ? Est-ce qu'on ne falsifie pas la littérature à coup d'argot et de néologisme ?

Parfois la falsification s'exagère jusqu'à des proportions chimériques : ainsi le laboratoire municipal a eu à examiner une substance alimentaire, du riz moulu, dans lequel entrait environ 25 p.c. de poussière de marbre.

J'imagine que les meuniers ne sont pas plus blancs que les autres, car eux aussi ont besoin peut-être de falsifier un peu pour soutenir la terrible concurrence, car leur Corporation compte en France plus de 60,000 membres. Ils se sont même syndiqués et viennent de clôturer avec succès une exposition de leurs ustensiles et produits au Pavillon de la ville de Paris. Il y a eu un congrès, des conférences, d'après quoi il résulte cette constatation importante : c'est que la bonne vieille meule qui a rendu tant de services est démodée et inférieure ; pour séparer le grain de l'enveloppe, elle est aujourd'hui presque universellement remplacée par des cylindres mécaniques — l'âge du fer après l'âge de la pierre ! Aussi à l'exposition des meuniers il n'y avait que machines, engrenages, tambours de métal dans des boiseries jaunes et vernies. Plus un seul moulin ! C'est fini, les bons moulins qui gesticulaient si bien ou qui, reposés, avaient l'air, avec leurs grandes aiguilles, de marquer l'heure dans la campagne ! Tout s'en va, vous dis-je, se change, s'intervertit, se falsifie. Même le pain, dont la vertu était légendaire : « Bon comme du pain, innocent comme du pain. » Ne voilà-t-il pas que lui aussi se risque à la duplicité et à la fraude, au point que le ministre de l'agriculture vient de prendre des mesures contre lui ? Il paraît, en effet, que pour éviter les droits sur le blé, des industriels ont établi sur la frontière, en Belgique, des boulangeries dont le produit est destiné à être vendu en France. Car la farine paie un droit de 8 francs au quintal, le blé 5 francs et le pain seulement 1 fr. 20.

Mais, non content de ce premier gain, on a introduit dans ces pains des objets qui paient un droit de douane important, comme les bijoux, les dentelles. Or, comment se méfier du pain ? La contrebande réussissait toujours. Maintenant le ministre vient d'autoriser les douaniers à couper les pains en autant de morceaux qu'il sera nécessaire pour vérifier leur innocence.
Ce qu'ils vont s'en payer, des tranches !



Exposition des grands magasins — 2 octobre 1888



Une des curiosités de Paris, à la rentrée d'hiver, ce sont les expositions des grands magasins : Le Louvre, le Bon Marché, le Printemps, la Place Clichy et le Petit-Saint-Thomas, qui font à certains jours, le lundi particulièrement, des mises en vente colossales de certains articles. La semaine prochaine ce seront les nouveautés d'hiver : manteaux, robes, étoffes, fourrures, velours. Lundi dernier c'était l'exposition d'ameublements et de tapis. Epique déballage, colossal entassement, car ces jours-là les marchandises ne sont plus rangées et débitées avec ordre aux comptoirs, elles jonchent le sol par tas, par gerbes, par amas, par montagnes, montent au long des escaliers, s'enroulent aux colonnes, ascendent vers les hauts plafond en apothéoses de draperies et de couleurs. Certes des hasards sont à faire, des articles de réclame liquidés à prix inférieur et qui servent d'amorce à ce vaste public friand qui s'y jette comme sur des proies. Voici les tapis d'Orient, les lourdes portières de Karamanie et de Diarbékir ; voici les tentures de soie molle et fleurie. Ici des coupons d'étoffe japonaise au prix dérisoire de cent sous : on se bouscule, on se bat aux alentours ; la marchandise serait offerte gratuitement qu'il n'y aurait pas plus de cohue et de remous. Au Louvre, c'est la spécialité des ameublements, des ameublements fin Henri II et Louis XV, et aussi des soieries, qui sont disposées maintenant dans la grande salle du rez-de-chaussée, sur l'ancien emplacement de l'hôtel, tout entier converti en magasins, et qui sera remplacé par l'hôtel Terminus, devant la gare St-Lazare, dont on posait la première pierre à la fin de janvier dernier et qui, avec l'extraordinaire rapidité de la construction à Paris, atteint déjà maintenant la hauteur du cinquième étage.

Quant à ces expositions de chaque saison, dans les grands magasins, elles sont préparées avec une mise en scène admirable : des catalogues soignés, détaillés avec gravures et dessins coloriés, des articles, sans oublier l'indication du prix, sont expédiés à des millions d'exemplaires, comme des guides engageants à travers ces immenses bazars. Voyage dangereux pour les gens économes, car la tentation de l'achat y est grande et on y subit bientôt quelque chose d'analogue à la tentation du jeu. La foule y va ces jours-là avec la conviction qu'elle peut y faire des hasards merveilleux et des achats uniques : les prix sont affichés sur chaque article, attirants et modestes ; des vendeurs vous entourent, habiles, aimables, zélés, car ils sont intéressés aux affaires et touchent chacun une commission sur leur vente ; tout y est disposé pour la friandise des yeux, comme disait Musset, pour la distraction et l'amusement de ceux qu s'y promènent ; ici un cabinet de lecture avec tous les journaux ; là un buffet où l'on mange gratuitement des biscuits, où l'on boit gratuitement des sirops ; plus loin des miroirs concaves et convexes qui déforment cocassement les visages, autour de quoi d'interminables rires se propageant en fusées ; plus loin encore des fontaines et des pulvérisateurs d'où les eaux odorantes et les parfums jaillissent et imbibent les mouchoirs, toujours gratuitement. Vrais magasins de Cocagne où l'on se sent vite de bonne humeur, et quand on est de bonne humeur

on dépense de l'argent. C'est pourquoi celui qui a inventé ces grands bazars était vraiment un profond philosophe connaissant admirablement son temps et connaissant aussi l'âme humaine, toujours prise aux mêmes appâts.

Aussi rien d'étonnant aux paradoxales fortunes vite réalisées, comme celle de Mme Boucicaut[76], dont on pouvait dire ce que Banville[77] a dit délicieusement de Rothschild : « Ce Rothschild qui pourrait acheter la *Grande Ourse* ! »

Quant au fameux legs de la fondation du Bon Marché, ils ont été distribués, et ceux acquis aux employés de la maison par part proportionnelle, ont même eu ce résultat aussi moral qu'imprévu : les employés, hommes et femmes, ayant touché chacun quelque argent s'en sont servi pour se mettre en ménage, mais entre eux, et parmi le personnel de l'établissement il y a eu ainsi plus de cinquante mariages dont chaque conjoint s'était trouvé doté par les générosités posthumes de Mme Boucicaut. C'est pour eux surtout qu'il aura été vrai de dire que l'argent sert à acheter le bonheur !

76 Marguerite Guérin, dit Marguerite Boucicaut (1816-1887) : fondatrice du Bon Marché et philanthrope.

77 Théodore de Banville (1823-1891) : poète, dramaturge et critique dramatique.

Tourniquets — 2 octobre 1888

Même pour acheter le bonheur de l’art des jouissances artistiques, il faudrait désormais donner de l’argent en échange, à croire les réclamations d’une partie de la presse et même de l’administration des Beaux-Arts, qui songe à établir des tourniquets avec un droit d’entrée au Louvre, au Luxembourg et dans les autres musées ou collections. Les plus conciliants vont jusqu’à réclamer en tous cas deux jours payants par semaine, tout cela sous prétexte qu’en d’autres pays, en Allemagne, en Hollande, en Italie, les musées ne sont point gratuits et qu’il faut, par représailles, en agir de même ici vis-à-vis des étrangers. Mais n’est-ce point la gloire de la France d’avoir un Louvre admirable et de l’ouvrir portes toutes grandes comme le palais d’art par excellence où tous les grands peintres vivent côte à côte dans l’unité de l’âme humaine et la fraternité de leurs diverses origines ? Est-ce qu’on va maintenant montrer les génies pour dix ou vingt sous comme des hercules ou des prix de beauté à la foire ? Et puis de quel droit imposer une taxe aux Français qui, en définitive, ont payé de leurs deniers et conservent à leurs frais tous ces trésors artistiques ? Les musées sont payés par tous ; ils appartiennent à tous, et pour l’hygiène générale d’une nation, l’équilibre du budget n’importe pas plus que de rendre accessible, à qui le veut sentir, le sourire énigmatique de la *Joconde* ou le soir fané de *l’Embarquement pour Cythère*.



Censure — 2 octobre 1888

[…] On veut supprimer la censure pour les théâtres. C'est du moins dans ce sens que conclut encore une fois M. Henry Maret, rapporteur du budget des beaux-arts, mais la Chambre, comme d'habitude, repoussera ses conclusions. Moins par considération d'art que pour des raisons politiques, naturellement. Les républicains, en réalité, ont très peur du théâtre, qui peut devenir à certain moment un moyen de révolution publique et retentissant.
On se souvient des *Noces de Figaro.* On n'a pas oublié le *Roi s'amuse* et d'autres drames de Victor Hugo dont, à tort ou à raison, l'opposition s'empara. A présent, loin de vouloir supprimer la censure, on désirerait la voir plus sévère et plus passionnée. Au lieu de couper avec ses lents ciseaux dans quelques romances court vêtues, on la pousserait volontiers à couper catégoriquement les ailes à certains refrains de café-concert qui ont servi la popularité d'un beau général, car comme l'a dit notre bon Clesse dans son plus joli distique :

Les petits airs sur leurs ailes
Portent bien loin les petites chansons !

Quant aux raisons d'art, il n'y en a pas, paraît-il, qui militent en faveur de la suppression de la censure. Les meilleurs auteurs, Dumas, Augier, Pailleron, Becque, consultés là-dessus, ont déclaré que la censure ne les gênait pas, au contraire. Quant à M. Emile Zola, dont on connaît à ce propos les violents réquisitoires, son cas n'intéresse guère, car la censure aurait pu continuer à retenir par devers elle sans inconvénient des drames comme *Germinal* et toutes les autres pièces de naturalisme littéral, vulgaire et sans rêve.
Quant aux directeurs de théâtre, chose curieuse ! Ils supplient pour qu'on leur conserve la censure : avec elle au moins ils savent toujours à quoi s'en tenir ; a-t-elle approuvé, ils peuvent sans crainte faire des dépenses, commander des décors, se mettre en frais. Avec une censure qui ne serait plus préventive, ils seraient toujours exposés, après avoir monté une pièce nouvelle souvent coûteuse, à la voir interdite et à se ruiner. Alors ils deviendraient très craintifs et, comme ces questions de morale ou de passion politique sont souvent de nuance très délicate, ils y apporteraient mille prudences et précautions, obligeraient à plus de suppressions, exerceraient en fait eux-mêmes la censure, sans plus de profit pour l'auteur ni de compétence.
Aussi faut-il croire que la Chambre n'adoptera pas les conclusions du rapporteur du budget des beaux-arts et que la censure continuera à tenir ses officiels ciseaux…

Mort du peintre Boulenger — 2 octobre 1888



Ainsi va la jeunesse, inconsciemment cruelle ou dédaigneuse. Le peintre Gustave Boulenger[78], qui vient de mourir, le savait bien, lui à qui on n'épargna point les sarcasmes et que les écoles nouvelles avaient surnommé : le dernier pompier. C'est que Boulenger était demeuré un classique, fidèle admirateur de la Grèce et de Rome, obstiné dans les traditions académiques, vivant par l'érudition et le rêve dans les civilisations d'autrefois, préférant, comme il répondait spirituellement à ses détracteurs, peindre des hommes à casques que des hommes à casquettes. C'est dire que le naturalisme ne le tentait guère, lui qui, après son prix de Rome, élève de Paul Delaroche, était parti pour l'Italie et depuis n'avait jamais délaissé la muse classique. Aussi toutes ses œuvres ont un peu un air suranné de tragédies : *Jules César passant le Rubicon* ; *Hercule aux pieds d'Omphale*. Ses scènes orientales valent mieux et lui méritèrent même l'éloge de Gautier, comme aussi de Saint-Victor[79], qui écrivait : « Cet artiste a le sentiment, sinon la couleur de l'Afrique ; il la peint faiblement, mais l'exprime avec poésie. »

Son *Joueur de flûte* appartient au prince Napoléon, pour le fameux atrium duquel il avait du reste livré d'autres peintures. Enfin l'artiste participa à la décoration de l'Opéra en même temps que Paul Baudry, et le Luxembourg possède une petite étude de lui : *le Juif tunisien*, qui est un dessin ferme et d'une facture méticuleuse. Car on accusait le peintre de faire des ours bien léchés. Impitoyables guerres d'écoles ! Ironies qui ne désarment point. Mais à ces flèches d'épigrammes le peintre Boulenger, qui était un excellent homme, opposait son inaltérable gaieté comme une haie en fleur. Au reste, c'était un peintre officiel décoré, membre de l'Institut, à qui il ne manqua jamais rien, que le don puissant et l'originalité vibrante, si bien qu'on pouvait dire en sortant de chez lui ce que Delacroix disait avec moins de justice en sortant de chez Ingres :

« Je viens de le trouver dans le *froid* de l'inspiration ! »

78 Gustave Boulenger (1824-1888) : peintre orientaliste.

79 Paul de Saint-Victor (1827-1881) : essayiste et critique littéraire.

Robes du prochain hiver — 9 octobre 1888

Décidément la brusquerie et les subites vote-face entrent de plus en plus dans les habitudes du soleil, qui se montre en cela bien de son siècle et de sa fin de siècle. Après de bonnes chaleurs toutes récentes, mais rares, voici le froid, presque l'hiver, avec un ciel dur et des étoiles claires, aiguisées de bise, comme en fers de lance. Et l'automne ? Rengainé, supprimé, démissionné, lui qui nous était si cher, saison propice aux rêveurs, saison des beaux soirs enflammés et des jours de lumière sobre où la mode avait trouvé des nuances de robes et de manteaux s'appariant si bien avec l'arrière-saison : vieil or, mousse, feuille morte. Mais voici cette année les couleurs foncées déjà obligatoires et presque les fourrures en cet octobre quasi hivernal. Bientôt l'hiver régnera sans partage sur nos climats, et, après l'englobement déjà consommé de l'automne, attendons-nous à voir l'été supprimé à son tour et qu'un de ces jours le soleil, gagné, lui aussi, par la manie contemporaine des décrets, en édicte un dans ce goût-ci :

Art. 1er. L'été est à demeure supprimé. —

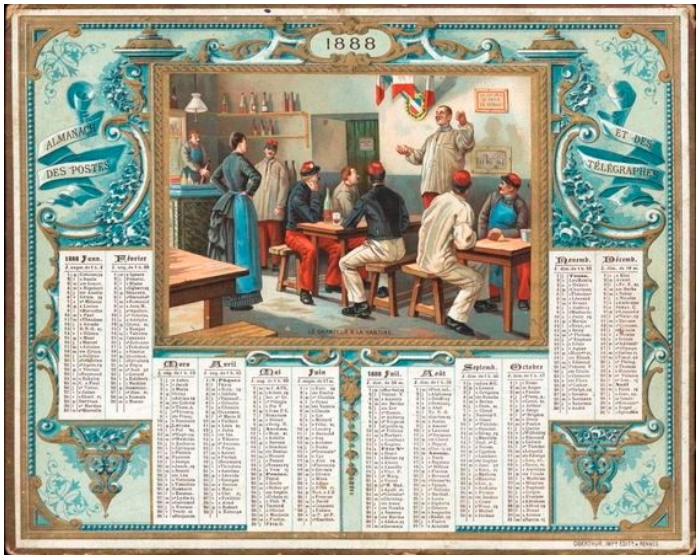
Art. 2. L'hiver est chargé de l'exécution du présent décret.

Au reste, voici déjà les nouveautés d'hiver mises en vente dans tous les grands magasins. On continuera à porter les *manteaux ridicules* mis à la mode depuis le Grand-Prix et qui se feront, pour l'hiver, en peau de soie doublée, en drap lourd bordé de fourrures. Ce n'est, en somme, que la remise en honneur de la mante déjà portée par nos aïeules. Du reste, la mode est une roue qui nous ramène toujours au même point : c'est ainsi qu'on va abandonner pour les chaussures le bout pointu, effilé en patin ou en proue de gondole, afin d'en revenir à l'ancien bout carré, moins gracieux, mais plus commode et déformant moins l'allure du pied. Pour la coiffure, on va réadopter les *anglaises*, c'est-à-dire les longues dégringolant en cascades sur le dos, avec une complication échafaudée et tortillée sur le haut de la tête. Vieux neuf encore, car les femmes ont mis de faux cheveux dès la plus haute antiquité, s'il faut en croire M. Edmond Le Blanc, qui a fait cette semaine à la séance trimestrielle des cinq classes de l'Institut une lecture très applaudie sur la coiffure des femmes dans l'antiquité. Il a constaté en passant que la toilette des yeux et des sourcils suivait celle de la chevelure : teintures, fard, philocomes[80], savons et cosmétiques de toutes espèces constituaient comme aujourd'hui l'attirail galant de la toilette féminine.

Mais une résurrection plus imprévue dans les modes du prochain hiver, c'est celle du *bonnet*, dont les plus jeunes visages vont se coiffer pour leurs réceptions à domicile. Il va sans dire qu'il sera modifié dans les détails et diminué de format : ce ne sera pas l'antique bonnet pavoisé de rubans et de dentelles riches, — quelque chose plutôt de chiffonné, d'aérien, d'ailé comme un nid de guipures en un coin de cheveux, — mais c'est tout de même la mode du bonnet qu'on croyait perdue à jamais et qu'on est allé reprendre par-delà les moulins.

80 Produit qui favorise la croissance des cheveux.

La chute des feuilles et des almanachs — 9 octobre 1888



Puisque la vie est toujours la même, qu'on n'invente jamais rien de neuf, que les retours de la mode sont aussi réguliers et monotones que les retours des saisons, les almanachs ont bien raison de ne pas changer et de réapparaître, à chaque octobre annuel, avec leurs mêmes histoires et leurs mêmes prophéties. Les voilà à toutes les vitrines, les almanachs de l'an prochain, bariolés, polychromés, comme des affiches ou des parterres. Il y en a de tous les genres et de toutes les couleurs : le *Lunatique*, le *Comique*, le *Pittoresque*, l'*Almanach pour rire*, l'*Almanach des Parisiennes*, le *Religieux*, le *Patriotique*, le *Parfait vigneron*, la *Bonne cuisine*.

Il en pleut ; il en neige ! Ce sont les véritables feuilles d'automne que l'arbre de chaque année laisse tomber sur nous. Aussi on referait l'histoire de sa vie et même l'histoire du monde avec les vieux almanachs. Ce n'est pas cependant qu'il faille trop s'y fier, d'autant plus que les contradictions abondent. Ouvrez par exemple le vénérable Mathieu Laensberg à ses prédictions pour janvier, vous y lirez en regard : « Ceux qui naissent sous cette étoile sont d'un tempérament délicat, obligeants pour leurs amis ; ils joignent à la beauté de la figure et de la taille la subtilité et le génie ». Maintenant prenez Nostradamus : « Celui qui naîtra sous cette constellation aura un caractère violent, colérique. Il sera bavard et léger ». Ces petits désaccords n'ont rien d'étonnant, étant donné le scrupule qu'y mettaient leurs auteurs et dont nous est demeuré un exemple mémorable : Mathieu Laensberg dictait lui-même à sa fille les pronostics de son almanach. Arrivé à la date du 23 août, il prononça : « Pluie, vent et tempête ».

— Mais c'est le jour de votre fête, s'exclama sa fille, désolée d'un si vilain temps pour un si beau jour.

— C'est juste, je l'oubliais, repartit l'astronome. Ecris qu'il fera un temps splendide !

Cette histoire sera récusée par ceux qui voient dans Mathieu Laensberg un chanoine de Saint-Barthélemy de Liège, comme d'aucuns l'ont prétendu. Mais la liste des membres de ce chapitre a été fouillée et on ne l'y a point recueilli. Quoi qu'il en soit, son premier almanach date de 1636 et porte ce titre : L'*Almanach de Liège pour l'année bissextile de Notre-Seigneur et supputé par Mathieu Laensberg*.

Quant à Nostradamus, il fit moins un almanach que des prédictions dont il publia en 1555 sept centuries, rimées en quatrains qui devaient trouver place dans tous les almanachs de l'avenir. Ceux d'aujourd'hui s'abstiennent de prophétiser et se contentent du présent : voilà pourquoi ils apparaissent quelque peu moroses et pédants. Ce n'est même plus cette illustration comique que

Cham[81], par exemple, avait poussée si loin et dont maint almanach d'il y a vingt ou trente ans propageait l'irrésistible gaîté en folles caricatures, de qui le geste seul induisait en des hilarités.
Aujourd'hui nous ne savons plus rire, le ressort est cassé, les caricaturistes ont lu Schopenhauer, et celui-ci fraye maintenant avec Arlequin et les danseuses, comme on le voit dans *Lulu*, l'originale pantomime nouvelle de M. Félicien Champsaur.
D'amusants, les almanachs sont devenus pratiques et scientifiques ; ils sont aussi spécialistes et donnent pour chaque profession de bons conseils et des renseignements profitables. C'est l'embourgeoisement de l'almanach, qui à son tour méprise la fantaisie et n'écrit plus que des choses utiles…

81 Cham, pseudonyme d'Amédée de Noé (1818-1879) : illustrateur, caricaturiste et dramaturge.

Les étrangers en France — 15 octobre 1888

La préfecture de police est en ce moment le but d'un pèlerinage forcé, depuis que les nations, comme les propriétaires grincheux sur leurs mitoyens, hérissent leurs frontières de décrets défensifs et contrariants comme des tessons de bouteilles ou des buissons de clous. L'exécution de la nouvelle loi sur les étrangers paraît lente ; il n'y a jusqu'ici que 2,200 déclarations. Il est vrai que la rareté compense parfois la quantité. C'est ainsi qu'hier on a inscrit un habitant du royaume nègre africain du Dahomey. Quant aux Belges, ils sont les plus nombreux parmi les étrangers fixés en France ou à Paris : 480,000 de nos compatriotes dans le pays ; 57,000 dans la capitale. Quoi qu'il en soit, la France poursuit avec vigueur le redressement de l'intégrité de sa nationalité ; si elle ne veut pas se laisser envahir par les étrangers, elle entend aussi ne pas se laisser encombrer par leurs produits. C'est ainsi que depuis ces dernières années, la bière allemande coulait à flots, brune ou blonde, dans une série de brasseries multipliées et identiques, avec leurs boiseries de chêne, leurs panneaux peints ou tendus de tapisseries, leur comptoir polychromé de saucissons et de charcuteries roses. Peu à peu tous les cafés français allaient se transformer en tavernes allemandes où, la chope en main, le roi Gambrinus trônait sur son tonneau.

Mais on a commencé en faveur des bières françaises une campagne énergique ; d'immenses brasseries ont été créées aux environs, brassant des bières dans le goût de celles de Strasbourg ou de Munich et, en trois années, le résultat atteint est énorme.

En 1884, l'Allemagne importait en France 33 millions de litres de bière d'une valeur de 16 millions de francs. En 1887 l'importation ne s'élève plus qu'à 19 millions de litres, représentant seulement 10 millions de francs au plus. C'est-à-dire une diminution de 42,000,000 de bocks qu'on commandait à l'étranger et que la France maintenant va se servir à elle-même.



Une taverne originale — 24 octobre 1888



En ce moment de rentrée générale, après vacances, on a pu voir ces jours-ci sur les murs de Paris, à côté des affiches blanches du gouvernement annonçant officiellement la réouverture des Chambres, d'autres placards orange qui faisaient part de l'inauguration concomitante de la Brasserie des frites révolutionnaires !

Ceci est un bon tour nouveau du compère Maxime Lisbonne, l'ancien colonel de la Commune, dont nous avons déjà parlé et qui continue, à travers d'incessants avatars, sa vie de roman comique. C'est lui qui fonda, il y a quelques années, cette *Taverne du Bagne*, de célèbre mémoire, où les garçons étaient costumés en forçat et servaient un boulet aux pieds et le bonnet rouge sur la tête. Après cela le citoyen Maxime Lisbonne eut des velléités littéraires et se fit impresario révolutionnaire : il monta un drame de Louise Michel , dont on sait la sanguinaire naïveté à construire des affabulations soi-disant scéniques et tragiques, comme ce *Coq rouge*, si joyeusement hué au théâtre des Batignolles l'hiver dernier. Plus récemment Maxime Lisbonne avait pris sous sa protection un drame en vers cette fois, le *Sommeil de Danton*, de M. Clovis Hugues[82], le député-poète, et, réunissant une troupe de comédiens, s'était mis à parcourir la province. Seulement, le Sommeil ne manquait pas chaque soir de gagner la salle entière, — et bientôt le citoyen Maxime Lisbonne revint à Paris, « désargenté », comme il dit, et guéri de son rêve d'impresario, il revient à ses premières amours ; une taverne, il n'y a que ça ! comme on chante dans une joyeuse opérette d'Offenbach.

Seulement, il fallait inventer une mise en scène nouvelle, originale et piquante qui amorçât la curiosité et attirât les badauds, comme fit jadis sa lucrative *Taverne du Bagne*. Mais le citoyen n'est pas embarrassé pour si peu, et voici qu'il a imaginé pour son nouveau cabaret d'y vendre des pommes de terre frites, ce qui ne paraît pas d'une nouveauté excessive. ; seulement, le piment est soigné et le sel, pour n'être point attique, sera du goût des clientèles spéciales à ces sortes d'établissements. Car le monde arrive ; on fait queue à la porte de la taverne nouvelle, dont l'inauguration a remué tout le boulevard de Clichy. Le service d'ordre est fait par des garçonnets habillés en gendarmes espagnols qui, montés sur des poneys, circulent et font circuler. A l'intérieur, les murs sont ornés de peintures décoratives symbolisant les différentes graisses employées par la maison, car on peut, suivant ses opinions, commander des frites à la graisse opportuniste, royaliste, bonapartiste, même boulangiste et, pour que tout soit en harmonie, on est servi par les chefs eux-mêmes des partis auxquels on se rallie ; sitôt une commande faite, apparaît sur le théâtre un mannequin porteur de l'assiette attendue ; ce mannequin, pour les frites à la graisse opportuniste, n'est autre que M. Jules Ferry, à côté duquel fonctionnent souvent aussi M. Floquet, Badinguet[83] et même le duc d'Aumale, en général ? Quant au chef des boulangistes, il n'apparaît pas et ses fidèles

82 Clovis Hugues (1851-1907) : poète, romancier et homme politique.
83 Sobriquet de Napoléon III.

sont seulement servis par son cheval, un beau cheval noir qui apporte galamment l'assiette entre ses dents.

Drolatique pochade, attrape-nigauds comique qui sans doute va faire pleuvoir l'or dans l'escarcelle et les tiroirs du citoyen Maxime Lisbonne, lequel circule à travers les tables encombrées, impassible, presque olympien ses longs cheveux époussetant comme un plumeau sa vaste carrière. On pourrait dire de lui, à le voir passer ainsi, le joli mot qu'on a dit à propos de Déroulède[84] : « Il ne marche pas ; il *défile*. » Seulement, l'ex-colonel ne défile que d'une jambe. L'autre est ankylosée par une balle reçue pendant la Commune sur une barricade de la place du Château d'Eau.

Malgré ces antécédents et un petit voyage pénitentiaire, je pense, accompli naguère à Nouméa, Maxime Lisbonne ne se gêne guère pour se faire recevoir chez les plus hauts personnages. En janvier dernier, il se présenta à une réception de M. Carnot, très crâne, en pantalon à la houzarde, en habit noir, « avec sa queue exquise de morue », comme le chanta la lyre comique de Caliban, et, se tournant vers le président, il lui dit : « Je viens voir comment le président de la République reçoit le peuple chez lui ! »

Une autre fois il voulut voir M. Waldeck-Rousseau, alors ministre de l'intérieur. Celui-ci, ne pouvant de suite lui donner audience, le fit prier de repasser après déjeuner. Maxime Lisbonne alla manger un morceau dans un restaurant voisin que lui avait désigné l'huissier de service ; celui-ci vint le reprendre une heure après et, comme Lisbonne allait régler son addition, se montant à trente sous, l'huissier l'arrêta en disant :

— M. le Ministre m'a recommandé de pas vous laisser payer, estimant que c'est de sa faute si vous avez dû déjeuner dans les environs du ministère.

Alors Lisbonne, appelant le garçon, lui cria de sa grosse voix de bœuf :

— Puisque c'est aux frais du ministre, servez-moi une douzaine de marennes et une bouteille de chablis.

Puis, s'attablant à nouveau, il ajouta en se tournant vers l'huissier :

— Va dire à ton patron que dès que le forçat aura mangé ses huîtres il sera à lui !

84 Paul Déroulède (1846-1914) : poète, auteur dramatique, romancier et militant politique.
Instigateur du « revanchisme » après la perte de l'Alsace-Lorraine des suites de la défaite de 1870 contre les Prussiens.

Réouverture du Théâtre-Libre — 24 octobre 1888

Du reste ce retour au mysticisme et aux sources religieuses est une tendance qui s'accentue dans l'art actuel, au point que l'écho s'en est entendu même au Théâtre-Libre[85], qui vient de faire hier soir sa réouverture, non plus au théâtre de la Gaieté, à Montparnasse, c'est-à-dire au bout de Paris, mais en plein boulevard de Strasbourg, au théâtres des Menus-Plaisirs, qui s'est arrangé avec M. Antoine. Celui-ci n'aura pas gagné, croyons-nous, à changer de domicile.

L'élément gommeux et boulevardier s'est mêlé maintenant à ce public spécial d'artistes qui seuls assistaient autrefois à ces premières. Vite ce nouvel élément absorbera l'ancien. C'est l'histoire des oranges racontées dans la comédie de Dumas. Déjà hier on a pu juger cette influence nouvelle et mauvaise d'un public plus frivole qui, au théâtre, ne cherche qu'à *s'amuser*, inaccessible au vrai art, et a salué de rires et d'applaudissements ironiques le personnage d'une pièce disant : « Allons ! un peu plus de gaîté ! » Il est de fait que la pièce en question : *Chevalier rustique*, des scènes populaires italiennes de Verga traduites par M. Paul Solanges, était quelque peu monotone, encore que délicate et d'un dramatique sombre et vibrant, par exemple cette scène muette où le compère Alfio, se sachant trompé par Turiddu Macca, lui mord le bout de l'oreille, ce qui signifie dans ces mœurs populaires : Tu vas mourir à moins que tu ne me tues ! Mais ces scènes qui auraient réjoui Mérimée n'ont guère été comprises.

Quant aux *Bouchers*, un acte en vers, sombre et féroce, il a lui aussi fait rire au lieu d'épouvanter. Dès le lever du rideau d'ailleurs le public était mis en gaîté par l'aspect d'un bœuf tout entier qui pendait à un étal derrière la rampe, écorché comme celui que Rembrandt a peint dans cette superbe boucherie qui est au Louvre. Pour tenir compagnie au bœuf — ce rouge figurant — deux moutons également rouges et suspendus. Le public n'en a fait qu'une bouchée, ainsi que de la pièce, où cependant quelques vers solides auraient fait hésiter des dents moins féroces.

Le plus pénible, c'est que les *Bouchers* sont l'œuvre d'un jeune poète, M. Fernand Icres[86], mort le mois dernier, dont on avait pensé ainsi, en augurant quelque succès, consoler un peu la tombe.

Après ces deux tentatives malheureuses, l'auteur de la troisième pièce, M. Rodolphe Darzens[87], a su rallier l'attention avec sa scène évangélique, en un acte, en vers. Au point de vue religieux, tous les chrétiens considéreront comme une chose impie et sacrilège la mise en scène de la personne sacrée de Jésus-Christ, surtout parmi des épisodes tronqués de l'Evangile.

Au point de vue des qualités de forme littéraires et de l'écriture des vers, le poète a transposé habilement certaines paraboles et versets de l'Ecriture en vers sonores, musicaux, d'une orchestration originale sur la trame des divines paroles conservées. M. Darzens, connu déjà par

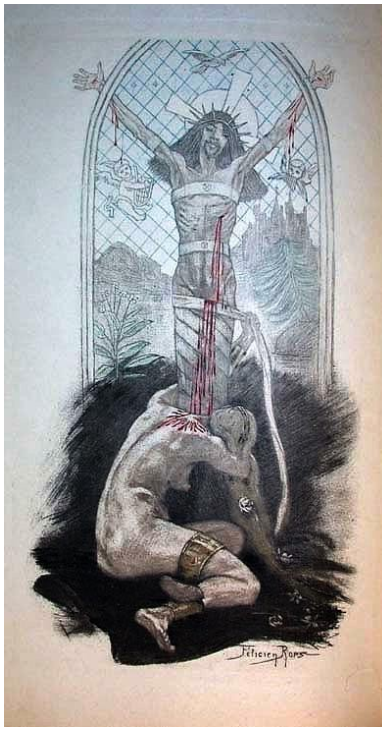
85 Le Théâtre-Libre est un mouvement théâtral créé par André Antoine en 1887 afin de rénover le spectacle au moyen d'une mise en scène réaliste et par l'interprétation de jeunes écrivains naturalistes français (Émile Zola) et étrangers (Ibsen, Strindberg). Source : Wikipédia.

86 Fernand Icres (1856-1888) : membre des Hydropathes et du Chat Noir. Il meurt alors qu'Antoine est en train de mettre en répétition sa pièce, *Les Bouchers*, qui défraie la chronique à cause des quartiers de moutons qui apparaissent sur la scène.

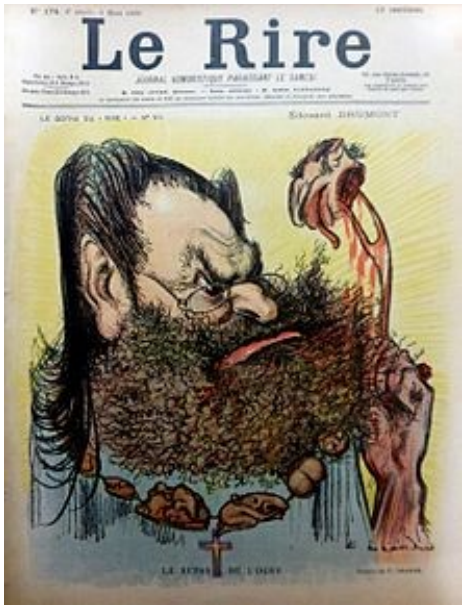
87 Rodolphe Darzens (1865-1938) : journaliste sportif, directeur de théâtre, écrivain et poète symboliste.
Fait étrange, Rodenbach ne cite pas le titre de la pièce, *L'Amante du Christ*, qui fera l'objet d'une œuvre sulfureuse de Félicien Rops (illustration). Le Christ a le visage de Rodolphe Darzens.

deux volumes de poésies délicates, a su, à cet égard, mériter le suffrage des lettrés – et même du public.

Comme naguère avec le *Baiser*, c'est encore un poète lyrique qui a sauvé le Théâtre-Libre, si compromis dans la soirée d'hier. Que M. Antoine ne l'oublie pas et détourne ses intentions d'un certain théâtre naturaliste et cru, où il n'a que trop de vouloir se complaire. De la poésie, s'il vous plaît, cette friandises, ces bonbons de la littérature ! Et qu'on laisse à l'abattoir les quartiers de bœuf écorchés et saignants de tout à l'heure.



La fin d’un monde — 24 octobre 1888



[…] Voilà qui a dû échauffer la bile de M. Edouard Drumont[88], lequel continue décidément à se faire un redresseur de torts et à brandir sa plume contre la décadence publique. Son nouveau livre, *La Fin d’un monde*, fait grand tapage en ce moment ; comme dans la *France juive*, dont on se rappelle l’énorme retentissement suivi de duels et de procès, il continue ici sa guerre à la race et à l’influence sémite, qu’il rend responsable du rastaquérisme de nos mœurs et à qui il reproche d’accaparer tout à fait la richesse et par conséquent l’influence. Livre passionné, violent et hurlant d’un impitoyable pamphlétaire qui au fond est, dans la vie privée, un homme très doux et aimable, vivant retiré au bout de Paris dans son calme appartement de philosophe, tendu de tapisseries et d’étoffes fanées. C’est là qu’il fait son petit Ezéchiel en chambre, prophète en pantoufles qui ne dédaigne pas les interviews et la réclame des reporters, auxquels il veut bien confier ses prévisions pessimistes : « Ma conviction, annonce-t-il, est que la société tout entière va aux abîmes ; elle roule sur la pente fatale. Quelle main de fer l’y retiendra ? Je n’en sais rien. Mais si elle doit être sauvée, il faut qu’elle le soit bientôt. » Tout cela parce que M. Drumont a vu, par exemple, dans Paris un certain Cornélius Herz[89], dont il raconte toute l’histoire en un de ses chapitres, réussir vite et se faire nommer en peu d’années grand-officier de la Légion d’honneur, lui qui jadis à San-Francisco, établi médecin sans diplôme, emplissait chaque après-midi sa rue de carrosses et d’équipages pour stimuler une clientèle, et plus tard, devenu directeur de théâtre, faisait salle comble tous les soirs grâce à ses créanciers, auxquels il donnait des billets pour les loges et qui les remplissait toutes.

Ce même Juif allemand arrivé à Paris serait devenu l’ami des ministères, raconte M. Drumont, l’ami des hommes politiques, surtout de M. Clemenceau, au sujet duquel l’auteur de *la Fin d’un monde* publie dans son nouveau livre un dossier volumineux et compromettant. Quoi qu’il en soit de ces furibondes attaques et de ces personnalités à outrance, qui ne seront pas du goût des esprits indulgents et délicats, on doit admirer la vigueur du pamphlétaire, qui seringue ses ennemis avec une encre vraiment corrosive comme du vitriol.

En tout cas, à supposer que la société soit aussi malade que M. Drumont le prétend, on pourrait dire d’elle ce qu’un médecin disait d’une de ses clientes : elle doit avoir une bien bonne santé pour supporter tant de maladies !

88 Edouard Drumont (1844-1917) : journaliste et homme politique antisémite. Sa *France juive* (1886) avait recueilli un grand succès de librairie. Illustration : *Le repas de l'ogre*, caricature d'Édouard Drumont par Charles Léandre, en couverture du journal *Le Rire*, 5 mars 1898.

89 Cornelius Herz (1845-1898) : médecin et homme d'affaires franco-américain d'origine juive, ami de Clemenceau. Impliqué dans le scandale de Panama sur fond de corruption.

Manies exotiques : la mode russe — 30 octobre 1888

La France, qui crie volontiers à la contrefaçon, ne se fait faute d'adopter à chaque instant quelque habitude ou quelque mode de l'étranger. On ferait un curieux livre avec l'histoire de l'influence exotique en France. Ce n'est le plus souvent qu'un sport et un engouement passager. Ainsi la vogue des choses russes, qui après s'être concentrée sur la littérature, les romanciers et les montagnes, s'étend maintenant aux toilettes, qui pour le prochain hiver seront décidément moscovites. On ne verra que robes russes avec jupes en drap, droites, garnies de fourrures dans le bas, et grand col en forme de pèlerine.

Beaucoup de fourrures : de l'astrakan, du renard bleu ou noir et des fourrures de Sibérie. Même les bottines des élégantes, elles seront russes avec une bande de fourrure apparente. Enfin beaucoup d'or sur les corsages et les chapeaux, en galons et en nœuds, ce qui est encore une mode essentiellement des bords de la Néva.



La culture anglaise des biceps — 30 octobre 1888

[…] Une autre assimilation actuelle (pour ne pas dire contrefaçon), c'est l'envahissement des habitudes anglaises d'exercices physiques. Conséquence dernière de la campagne contre le surmenage scolaire.

On veut de plus en plus maintenant réduire les heures d'études, en supprimer la moitié au moins et les remplacer par des jeux d'adresse et des travaux musculaires. Après la Ligue de l'enseignement, voici la Ligue des biceps qui a aussi ses statuts et son comité d'hommes très graves où figurent M. Henri Brisson, l'ancien président, l'amiral Peyron, M. Anatole de la Forge, que sa grande barbe incommodera, sans doute, pour les luttes à main plate. Quoi qu'il en soit, La ligue du biceps se propose de développer gratuitement dans les écoles la force et l'adresse, d'introduire les jeux dans les établissements scolaires, d'agir sur les pouvoirs publics pour obtenir un plus grand nombre d'heures consacrées aux jeux dans la vie scolaire. Quelle révolution dans nos mœurs ! Tous hercules, tous dressés non plus à tenir la plume, mais à manier des haltères ! Tous préparés à pouvoir au besoin, comme Samson, renverser les colonnes du temple !

C'est bien fade et bien démodé déjà de dire d'un homme qu'il a beaucoup d'esprit, qu'il est un écrivain charmant, un causeur à facettes, un orateur plein d'éclairs. On dira désormais : « C'est un jeune homme accompli. Il jongle avec des poids de 100 kilos ». L'argent lui-même va perdre de son prestige et, pour les prétendants de sa fille, une mère supputera davantage le chiffre de leur force que celui de leur dot. Vraiment ce fut un précurseur, ce duc de La Rochefoucauld qui, depuis deux ans, au cirque Molier, apparaissait en costume de gymnasiarque et, devant le Tout-Paris boulevardier, développait ses biceps en d'incomparables exercices aux barres fixes.

L'exemple parti de haut deviendra bientôt un exercice unanime, surtout que les excitations ne manquent pas. Voici déjà M. Bischoffsheim qui vient d'écrire de Nice à M. Lockroy[90] pour l'informer qu'il mettait cinq mille francs à la disposition de la personne qui trouverait un nouveau mode d'exercice applicable dans les lycées, collèges et pensionnats, exercice qui pourrait aider efficacement au développement physique de la jeunesse. Tout cela est très sérieux et vous verrez des milliers d'oisifs qui vont passer leur temps, pour gagner les dits cinq mille francs, à chercher de nouveaux moyens d'étirer les muscles, de faire saillir les biceps, de disloquer l'ossature, afin que ce ne soit plus seulement le démon, mais chaque homme qui puisse à son gré se changer en serpent. On en a vu un, cette semaine, à l'Éden, qui pouvait ainsi se contourner à volonté, et, comme toute la vogue est à la souplesse physique, les médecins les plus graves sont allés voir et complimenter l'homme disloqué, qui leur a annoncé, entre autres choses, qu'à 26 ans il a déjà gagné dix mille francs de rente.

Vous voyez bien que l'avenir est aux exercices du corps, comme solennellement le prédit M. Philippe Daryl[91] dans son ouvrage sur l'*Hygiène physique* qui vient de paraître, salué par d'universels éloges : car la révolution est accomplie sans retour. Nous allons voir enfin une république musculaire. Au lieu de plumes, et de livres, le matériel des écoliers se composera plutôt

90 Édouard Lockroy dit Lockroy fils (1838-1913) : journaliste et homme politique radical-socialiste.

91 L'un des pseudonymes de Paschal Grousset (1844-1909) : journaliste, homme politique et écrivain.

de poids, de cordes, de trapèzes, de cerceaux, de gants de boxe et de fleurets. Les bibliothèques seront transformées en salles d'armes. La scène du Théâtre-Français devra être convertie en une arène pour les luttes à main plate. Vivent les hercules ! Vous dis-je, Léon Cladel, réjouis-toi, mon ami ! Les temps d'Ompdrailles leTombeau-des-Lutteurs[92] sont venus ! Chaque année il y aura un champion de la force en place du poète lauréat de naguère !

Et brusquement les hommes athlétiques vont devenir les premiers dans la République, comme chez les peuples primitifs. Ce qui prouve que Rivarol avait raison : les peuples les plus civilisés sont tout voisins de la barbarie, comme le fer le plus poli l'est de la rouille !

ÉCOLE DE CULTURE PHYSIQUE DE PARIS
MÉTHODE DESBONNET
Grande Médaille d'Or du Ministère de l'Hygiène
SUCCURSALE DE NEVERS, 1, RUE DU PONT-CIZEAU
R. MORNAY, Professeur Diplômé
EX-INSTRUCTEUR AUX ÉCOLES DE PARIS ET CHATEAUROUX
Par la Gymnastique des Organes (déposé) :
ENTRETIEN DE LA SANTÉ
DÉVELOPPEMENT ET CORRECTION DE L'ATTITUDE DES ENFANTS ET JEUNES GENS
INSUFFISANCE RESPIRATOIRE ET MUSCULAIRE
GYMNASTIQUE ABDOMINALE
CONTRE L'OBÉSITÉ
ET LES TROUBLES FONCTIONNELS
DE L'ESTOMAC, FOIE, INTESTIN
TRAITEMENT DES TROUBLES
DE LA CIRCULATION
(ARTHRITISME, GOUTTE, VARICES)
ET DES DÉVIATIONS VERTÉBRALES
MASSAGES ◆ HYDROTHÉRAPIE ◆ BAIN D'AIR SEC SURCHAUFFÉ
Les prescriptions de MM. les Docteurs sont scrupuleusement suivies

92 Ouvrage de Léon Cladel (1879). Une statue portant ce nom se trouve au bout de l'avenue Louise à Bruxelles.

La semaine des morts — 5 novembre 1888

Ç'a été une vraie semaine de Toussaint, pleine de feuilles mortes et de pluie tombant comme des larmes lentes sur la face affligée de la terre. A Paris plus qu'ailleurs on a le culte fervent des morts et, le jour de leur commémoration, (instituée de façon si touchante à cette date-ci par l'Église), c'est un unanime pèlerinage vers tous les cimetières. Le mauvais temps même n'a pas arrêté les cohues s'acheminant pour porter sur les tombes quelques fleurs, cette suprême offrande (a dit Sully Prudhomme) qu'on donne aux morts quand on n'a plus de larmes. Mais, quoi qu'en dise le poète, le cumul n'est pas défendu et plus d'un groupe, vu par nous agenouillé sur une tombe, y répandait sans doute avec ses bouquets, des larmes et des prières. Pour la fête pieuse, chacun va faire la toilette du caveau où reposent les siens et s'approvisionne de couronnes ou de cires propitiatoires aux petites échoppes en plein vent qui s'échelonnent le long des boulevards, autour des cimetières. C'est une vraie foire d'objets funéraires, un commerce de quelques jours analogue à celui des petits boutiquiers-boulevardiers du jour de l'an. L'attribution de ces emplacements gratuits donnant lieu à des réclamations que l'arbitraire et la protection inégale des commissaires de police suscitait, on les a, cette année, livrés au sort entre les postulants. Ceux-ci sont pour la plupart des marbriers qui profitent de ce moment pour faire comme une liquidation de fin de saison. On peut avoir des hasards dans les pierres tumulaires et acquérir quelque croix d'occasion. On a ainsi tiré au sort cette année cent cinquante places pour le Père-Lachaise ; 108 rue Montparnasse ; une quarantaine pour Montmartre. Et la vente sans doute a été lucrative, car qui oserait aller les mains vides vers une tombe ? Même celles des inconnus dont on rencontre la pierre nue et grelottante, on y jette un peu de son bouquet, discrètement, comme une aumône.

Nous avons vu ainsi une femme en deuil détacher un blanc chrysanthème d'un gros bouquet de ces fleurs d'octobre qu'elle portait et le jeter en passant devant un mausolée si vide, si triste, si envahi d'herbes sauvages et d'oubli. Qui le croirait ? C'était le mausolée de Delille[93], le pauvre abbé Delille, poète définitivement relégué, dont jadis la même tombe attirait une telle affluence qu'on l'avait entourée d'une grille comme elle est là. Oh ! Vanité de la gloire !

Voyez où vont ces foules (immenses à coup sûr), car le Père-Lachaise a reçu le jour de la Toussaint 35,000 visiteurs ; Montmartre, 13,500 ; Montparnasse, 20,000 ; un total pour tous les cimetières de l'agglomération de 187,780, chiffre officiel relevé par les agents de la police municipale. En dehors de ceux qui vont religieusement se souvenir de leurs morts, fleurir un peu leurs croix et prier pour eux, tout le reste de la foule se rue aux monuments tapageurs et clinquants, au hasard, sans distinction, faisant cercle autour de ceux que décore une statue, un buste, une sculpture, quelque génie de marbre ou d'airain qui a l'air encore de vivre et de recevoir ce jour-là.

On dirait les audiences du tombeau ! Au Père-Lachaise surtout, combien de grands hommes, généraux, politiciens, artistes, semblent s'éterniser dans des attitudes aimées de la foule !

Voici Casimir-Périer, dans un rond-point, debout et montrant du doigt ce mot gravé sur une table de bronze : Liberté ! Plus loin, le général Foy, dont la statue se dresse drapée en orateur grec, et tous les autres grands généraux des guerres françaises : Masséna, Kellerman, Suchet, Davout, Gobert,

93 Jacques Delille, souvent appelé l'abbé Delille : (1738-1813) : poète et traducteur.

avec sa statue à cheval par David D'Angers. Puis tous les grands hommes de la politique, un vrai cours d'histoire contemporaine avec André et Monnier, de la première Assemblée constituante ; Mercier, de la Convention, et aussi Lanjuinais, dont chacun connaît la sublime apostrophe : « Les sacrificateurs antiques paraient leurs victimes de fleurs et vous nous couvrez de crachats et d'outrages ! ». Benjamin Constant, Manuel, Ledru-Rollin, des Assemblées plus récentes. Tous ces grands noms attirent encore les foules, non moins que les monuments patriotiques, surtout celui, dans l'allée principale, des généraux Lecomte et Thomas, assassinés comme otages au commencement de la Commune.

A côté, la tombe d'Alfred de Musset, ornée du saule légendaire qu'il avait demandé dans ses vers et que des mains pieuses ont planté sur sa tombe. Le saule est petit et rachitique ; mais sous le buste de marbre blanc fleurit un parterre, multicolore comme un vitrail, et entretenu avec quelle tendre minutie. C'est la sœur du poète qui, paraît-il, vit encore et dont les mains amicales arrangent ainsi son tombeau. Il n'y a du reste que des mains de femme pour entretenir une tombe comme naguère elles entretenaient la maison. Voyez la tombe de Michelet, si parée et si en ordre par les soins de son admirable veuve, celle qui disait : « Je n'ai pas une lettre de lui ; nous ne nous étions jamais quittés ! ». Le mausolée est superbe, tout en marbre blanc, avec l'écrivain représenté assis dans un lit de marbre, écrivant encore jusqu'au seuil de son agonie, inépuisable génie que tant de labeur n'a pas tari et qui meurt plein de choses qu'il n'a pas dites. Tout auprès d'autres bustes évocateurs : Balzac avec son front de taureau, la mignonne tête de Desclée, qui a l'air de frissonner au vent d'hiver, Casimir Delavigne, Charles Nodier, Millevoye, David D'Angers, l'exquis chevalier de Boufflers, sur la pierre duquel on lit, à demi effacée, cette mélancolique inscription : « Mes amis, croyez que je dors ! ». Là-bas le coin des peintres : le baron Gros, Prudhon, Girodet, Géricault en bronze, sa palette à la main, le bas-relief du *Naufrage de la Méduse*[94] encastré dans le socle.

Plus farouche et plus discrète la tombe d'Eugène Delacroix : rien que le nom sur une haute pierre abrupte, en lettres de fer toutes noires, mais quel nom ! Et comme on se sent une secousse au cœur en épelant ces magiques lettres qui sont impérissablement charbonnées sur les murs de l'Art moderne ! Là-bas encore un autre artiste, André Gill[95], le pauvre caricaturiste devenu fou, de qui le buste, fine tête de mousquetaire, fut offert à la tombe par souscription.

Autour quelques couronnes d'immortelles rouges, car la sépulture de ce gentilhomme, porteur d'un des beaux noms de France, est parmi celles que les révolutionnaires visitent. Dans le voisinage, d'ailleurs, s'allonge le fameux mur des Fédérés, où l'on fusilla, alignés et vaincus, les derniers combattants de la Commune. Ici c'est l'immense tombe anonyme, où s'amoncellent de vastes couronnes d'immortelles rouges sans cesse et avec soin renouvelées, comme s'il fallait toujours qu'elles fussent bien de la couleur du sang. Oh ! Folie des querelles humaines ! Tristesse qui monte ici de la mort et remplit les horizons où Paris, au loin, énorme et tragique, tord ses fumées et lève ses tours comme des poings qui menacent.

Mélancolique et pourtant superbe paysage qu'on découvre du haut des collines du Père-Lachaise : toutes les églises, les clochers, les colonnes comme un hérissement de pierres sur le fond bleuâtre des collines de Meudon et de Saint-Cloud, au milieu de quoi les Invalides, où repose Napoléon, le

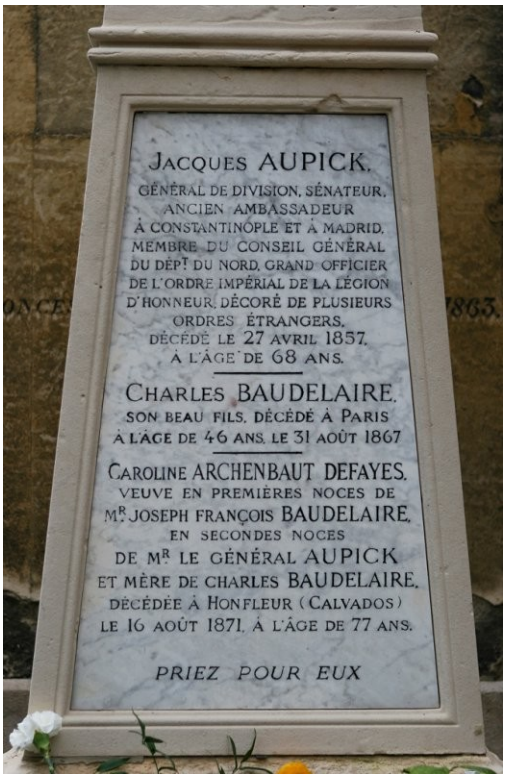
94 *Le Radeau de la Méduse* de Théodore Géricault.

95 André Gill1 (1840-1885) : caricaturiste, artiste peintre et chansonnier. Mort fou à Charenton.

Panthéon, où repose Victor Hugo, comme deux tombes suprêmes qui représentent l'obsession de la mort jusqu'au fond même du ciel !

Un sépulcre qu'une plus souriante souvenance environne, c'est celui d'Abélard et d'Héloïse, qui, cette année encore, a été abondamment fleuri par des mains inconnues, tous ceux qui pour les entreprises de leur cœur attachent un prix superstitieux à la protection des légendaires amants.

Les autres cimetières aussi ont vu des pèlerinages à leurs tombes célèbres. A Montmartre : Cavaignac, sculpté par Rude : Baudin, Fourrier, Greuze, Murger. A Montparnasse : Edgard Quinet, Hégésippe Moreau, le comte Hugo, Rude, et cet autre grand artiste dont personne ne visite et ne connaît la tombe : le pauvre Charles Baudelaire, qui y dort vraiment comme un mort anonyme, dans l'incognito du cercueil. C'est si vrai qu'un de nos amis, désireux un jour de rendre visite à son tombeau et d'y répandre un peu de fleurs, chercha longtemps parmi les allées, puis, n'ayant pas trouvé, alla s'informer près des gardiens, qui, généralement, sont très flattés de leurs morts célèbres ou connus, sachant bien leur emplacement et y conduisant volontiers. « Baudelaire ? Connaissons pas ! ». Notre ami insista, stupéfait. Personne donc, pas un seul jeune homme de lettres n'était jamais venu dans une filiale pensée pour le pauvre poète ? Cependant lui savait bien que Baudelaire repose là, puisque Asselineau, qui l'y a conduit, le raconte. Les employés disaient non ; pourtant ils consentirent à consulter leurs livres, ce Bottin des trépassés ! Ici point le nom de Baudelaire. C'était invraisemblable ! A la fin on parvint à découvrir la mention de lui dans un caveau qui portait un autre nom : le nom du général Aupick, le second mari de sa mère, cet homme qu'il détestait, dont il supportait malaisément le pouvoir sur son enfance et qui maintenant, par une ironie atroce, absorbait encore son nom dans la tombe. Pauvre poète qui demeure étranger et inconnu dans la mort comme il a été seul dans la vie.



Vitrines et jouets — 10 décembre 1888



Celui qui pratique un peu cet art, si doux de la flânerie peut en ce moment réjouir ses yeux par la gaieté des vitrines, ils flambent déjà les choses d'étrennes sous l'éclairage jaune du gaz ou la lumière blanche de l'électricité. A voir tant de jouets, de bibelots et de bonbons, on pourrait se croire ici aussi à la Saint-Nicolas, mais le grand patron célébré par la ballade de Gérard de Nerval n'est guère fêté ni connu à Paris[96].

Il semble en tous cas qu'il ait passé avec son âne merveilleux à travers les étalages, car s'il n'y règne pas en personne avec ses habits d'or et sa mitre d'argent, on dirait du moins qu'il y a laissé tomber tous les joujoux du ciel. Ceux-ci sont apportés aux enfants parisiens par la nouvelle année au lieu de l'être par le grand évêque, transposition laïque et malheureuse des fêtes de l'enfance, dont pour nous c'est l'Eglise chrétienne qui a marqué les étapes par d'adorables souvenirs : Saint Nicolas, Noël, les Rois et les œufs de Pâques ! Quoi qu'il en soit, — joujoux de saint ou joujoux d'étrennes, — quel charmant monde chimérique et bariolé que le monde des jouets, un monde idéalisé où chaque chose de la création est refait en des proportions diminuées et plus exquises, un monde naïf et comme primitif qui a l'air de vivre pour rire. Il y a ainsi du plaisir, au long des vitrines, pour les petits, et aussi pour les grands enfants, puisqu'un artiste nous disait un jour : « Si j'étais riche, je formerais une collection de jouets ! » Mais c'est surtout dans les magasins du Louvre et du Bon Marché que l'exposition des joujoux s'offre avec une abondance quasi chimérique. C'est un conte de fées dont les accessoires et les mignons personnages se reposent un moment dans leurs compliqués imbroglios, un vrai poème épique joué par des poupées, et dans quels exquis costumes : en soie, en satin, en pompadour ; de la forme la plus récente, Empire et Directoire ; d'autres en divettes d'opérettes, d'autres encore en Espagnoles, en Japonaises, en paysannes, mais toutes avec des cheveux authentiques et des gestes qui pour être naïfs n'en sont pas moins d'une articulation complète. On se demande comment les petites pauvresses qui, en passant, voient aux vitrines ces merveilleuses poupées de soie et de bijoux peuvent encore aimer les leurs, habillées d'un chiffon. Mais elles-mêmes, est-ce que leurs mères les aiment moins pour y avoir vu passer, dans le luxe des étoffes, les enfants des riches ? tout est en harmonie, et c'est pourquoi le monde des jouets est si attirant pour les grands enfants d'observateurs que nous sommes : c'est vraiment le monde en miniature. Ainsi la race elle-même avec ses goûts particuliers ne s'y retrouve-t-elle pas ? Ici on voit en abondance les joujoux militaires : boîtes de soldats de toutes armes et de toute espèce, en bois, en plomb, infanterie, artillerie, avec forts, canons, vaisseaux de guerre ; puis des panoplies où sont des épaulettes, le képi, le sac, les armes, tout l'équipement et même la croix d'honneur, dont l'enfant

96 En Belgique, la fête de Saint-Nicolas est prépondérante.

lui-même est déjà aussi friand que du reste. Car c'est fini les garçonnets jouant avec d'idylliques bergeries, maniant de moutons doux comme eux et des arbres rudimentaires qui, tout frisés, ressemblaient aussi à des moutons. Aujourd'hui ils savent parler à peine qu'on leur met en bouche un clairon et en main ce fusil que les catalogues du Louvre annoncent en ces termes extraordinaires : « Fusil à répétition, jouet inoffensif, tirant 32 projectiles sans interruption « ! » Comme on se sent bien dans la patrie de Déroulède et comme on pourra dire des plus petits enfants comme on a dit de lui : « Ils ne marchent pas, ils *défilent !* »

L'élection du peintre Moreau à l'Institut — 10 décembre 1888

Ce n'est pas que les flammes d'art s’éteignent absolument : le génie est ce flambeau antique que les mains défaillantes passent d'âge en âge à des mains jeunes et nouvelles. Seulement, en ce temps ci, ceux qui en sont, les éphémères dépositaires, au lieu d'en exposer la torche claire à tous les souffles publics, l'abritent dans le silence d'une vie inconnue et cloîtrée. Tels artistes, souvent parmi les plus grands, dédaigneux du vain bruit, de la réclame, de l’américanisme qui ont envahi de plus en plus nos mœurs, élaborent religieusement leur œuvre en une sorte de tour d'ivoire de plus en plus inaccessible. C'est le cas de grand peintre Gustave Moreau[97], tout à fait inconnu des foules, mis au premier rang par quelques esthètes, que l'Académie des Beaux-Arts vient d'élire. Ç'a été un étonnement pour quelques-uns, l'entrée à l'Institut de cet artiste solitaire, comme frileux d'âme, exposant à peine depuis ces vingt dernières années, ayant pour ses œuvres des scrupules et des pudeurs uniques, au point de couvrir précipitamment toutes ses toiles si quelqu'un pénètre à l'improviste dans son atelier, et même de jeter un linge sur sa palette pour qu'on ne puisse point voir ses couleurs et sa façon de les mêler. Un jour il se décide à laisser regarder quelques-un de ses travaux par Meissonier[98], et celui-ci, enthousiasmé, le fit aussitôt élire à l'Académie.



Pour les autres, il n'est point facile d'apprendre à connaître ce maître volontairement relégué dans l'admiration d'une élite : il n'expose guère et le musée du Luxembourg possède une seule œuvre de lui : *la Jeune fille de Thrace retrouvant la tête et la lyre d'Orphée*. Ce sont des amateurs d'art qui se partagent la plus grande partie de son œuvre. M. Roux possède cette superbe collection d'aquarelles pour illustrer les fables de La Fontaine, dont quelques-unes ont été un peu vulgarisées par les six eaux-fortes de Braquemond, chez Boussod et Valadon, entre autres le *Singe et le Chat* et cet extraordinaire *Songe d'un habitant du Mogol*. L'autre collection importante des Gustave Moreau appartient à M. Charles Hayem, lequel rassemble depuis 25 ans les œuvres du peintre et à la gloire de l'avoir par conséquent deviné et admiré un des premiers. Pas exclusivement, car il possède aussi dans ses beaux salons du boulevard Malesherbes d'autres maîtres de l'école moderne : un Delacroix plein de fougue ; de suaves Corot d'une manière assez spéciale ; des Stevens lumineux. Mais les Gustave Moreau forment le fond essentiel de sa collection, plus de cinquante œuvre de tous genres, parmi lesquelles cette suggestive et émouvante *Apparition* si magnifiquement décrite par J.-K. Huysmans[99] en son roman *A Rebours* : dans le palais d'Hérode, la tête décapitée du Précurseur s'élève en une pourpre assomption, saignante sur un bijou

97 Gustave Moreau (1826-1898) : peintre, graveur, dessinateur et sculpteur.
98 Ernest Meissonier (1815-1891) : peintre et sculpteur, spécialisé dans la peinture historique militaire.
99 Joris-Karl Huysmans (1848-1907) : écrivain et critique d'art. Ami personnel de Rodenbach.

dilaté en mosaïque ; le Tétrarque ni Hérodiade ne la voient point ; mais Salomé en repousse la vision d'un geste terrifié. Tout s'allume et flambe, tout est or, gemmes, facettes, orfrois, diamants, comme pour répercuter à l'infini le soleil rouge de cette tête. « Jamais, dit Huysmans, la pauvreté des couleurs chimiques n'avait ainsi fait jaillir sur le papier des coruscations semblables de pierres, des lueurs pareilles de vitraux frappés de soleil ! »

Au reste, ce sujet d'Hérodiade qui a inspiré à Flaubert un chef-d'œuvre dans ses *Trois contes* a été aussi pour Gustave Moreau un motif qu'il a dix fois au mois repris et interprété à nouveau, comme la synthèse de la permanente férocité humaine, en dépit de la splendeur des atmosphères et des aisances de la vie. Car dans ce peintre il y a un esprit qui sans cesse médite et approfondit. Cela a suffi pour le faire traiter de « littérateur » par les peintres vulgaires, qui ne voient dans leur art que des tons à juxtaposer ou des modèles à copier. Gustave Moreau rend son rêve intérieur, un rêve qui ne se contente pas de regarder la rue actuelle, le paysage quotidien, la vie moderne ; un rêve autrement grandiose, qui est contemporain de tous les siècles, a vécu dans les théogonies les plus lointaines et ne s'intéresse vraiment qu'aux choses ayant en elle un peu d'éternité. En ce vaste cerveau, toutes les légendes, dirait-on, revivent et se refont. Toutes les traditions d'école ou d'histoire sont recréées dans le sens du symbole ou de la poésie. Voyez par exemple cet exquis tableautin : un Samson aux genoux de Dalila ; mais non pas l'Hercule de la convention académique, aux biceps et à la taille énormes, capables d'ébranler d'un seul geste les colonnes du temple. Car si sa force réside dans ses cheveux, pense Gustave Moreau, c'est bien inutile et bien faux de lui donner ces proportions athlétiques, et il représente Samson auprès de Dalila sous la forme d'un gracile et tendre éphèbe dont seule la chevelure est tumultueuse et noire comme une terrible forêt.

Et là, sur un chevalet, cette grande aquarelle de la légende de Phaéton obtenant du Soleil de pouvoir pendant un jour conduire le char de la lumière. On sait qu'il le conduisit mal et faillit brûler la terre ; après quoi Jupiter le foudroya. C'est l'instant exprimé par le peintre. Oh ! cette horreur sacrée du divin char désorbité et cabré qui roule dans un vertige de rayons ! Les chevaux sont fous ; un lion s'élance sur le jeune dieu Phaéton, dont les yeux sont plein d'Horreur et qui a l'air crucifié sur son char en feu. Une telle œuvre est assurément une des plus belles qui se puissent voir et que l'esprit humain puisse inventer. On éprouve devant cela comme une détonation du génie éclaté !

Certes, d'un littérateur, dans le sens de la pensée ordonnant tout avec magnificence et recréant pour soi tout un monde intérieur plus beau que l'autre, mais d'un peintre aussi, et d'un peintre suprême, pour aller, en cette extraordinaire aquarelle, du noir absolu de ce serpent hérissé jusqu'aux rouges à la Delacroix et au bleu à la Breughel qui triomphent dans des portions supérieures. Car l'influence du coloris de Delacroix apparaît ci et là chez Moreau, avec en même temps d'autres influences ; ici ces rochers à la Mantegna ; là un fond à la Vinci ; là encore des frondaisons grêles et argentines comme Corot. Mais tout cela fondu dans un art composite, comme ces architectures fabuleuses où se jouent les drames de son art de visionnaire et de mystique. Oui ! Un mystique, un vrai Primitif, croyant et austère, dont l'art compliqué se réduit soudain aux simplicités d'un Memling ou d'un Van Eyck, au moins dans la composition de ses *Pietas*, très peu connues et si importantes dans son œuvre. Voyez ses Jésus, ses Vierges Marie, ses Madeleine, avec le nimbe en halo de lune à leurs fronts ! Voyez surtout cette tant religieuse *Descente de Croix*, non plus décorative à la manière d'un Rubens, mais si intime et profonde et croyante !

Gustave Moreau est croyant et religieux, — on le verrait du reste à la mysticité de cette œuvre unique : seuls les doigts la Foi ont pu peindre au pied du gibet ce linge. Oh ! Combien respectueusement étendu et avec quel tremblement ! On sent bien que c'est pour y déposer le cadavre sacré d'un dieu ! Et ce détail d'humanité si exquise : dans un groupe de femmes et de disciples, la Vierge Marie défaille, et l'on doit soutenir le corps fléchissant de la Mère de Jésus.
Émouvants et clairs chefs-d'œuvre, pensés et peints en dehors des modes et des temps par un maître absolu, par ce grave et nostalgique Gustave Moreau, qui n'a vu dans l'art que ce qui est éternel et ne saurait pas vieillir…

Les doctoresses — 17 décembre 1888

[…] seront-elles plus heureuses dans les carrières libérales vers lesquelles elles semblent se tourner décidément ? La concurrence devient sérieuse, car si on refuse à l'une, comme on l'a fait à Bruxelles, le droit d'exercer au barreau, combien d'autres se rattrapent du côté de la médecine ! Cette semaine-ci, précisément, la Faculté de Paris a admis comme docteur, avec la mention très bien, une jeune fille polonaise, Mlle Clara Schultze, qui a soutenu devant MM. Charcot, Strauss, Landouzy et Reclus sa thèse « sur la femme médecin au XIXe siècle ». Epreuve brillante, devant un auditoire nombreux : la récipiendaire est la plus jeune qui se soit jamais présentée : quel étudiant, en effet, s'est vu proclamer docteur à 21 ans ? Nul pédantisme en elle ; l'air enjoué, la mine espiègle, une avenante et jolie brune à la grâce de laquelle l'illustre M. Charcot n'a pas été insensible quand il lui a dit, non sans des dessous ironiques : « Vous êtes jolie, mademoiselle ; eh bien ! Croyez-vous que certaines parties de la médecine, au point de vue de l'exercice de cet art, conviennent à votre beauté, à votre vêtement ? « Il est vrai que la doctoresse avait déjà répondu par avance à l'objection, et de la manière la plus péremptoire avec des chiffres : c'est qu'aux Etats-Unis il n'y a pas moins de 3,000 femmes diplômées qui exercent la profession de médecin. En Angleterre on a créé à Londres une école de médecine spéciale pour les femmes. Et quant à Paris même, la Faculté compte aujourd'hui 114 femmes-élèves qui se répartissent ainsi : 12 Françaises, 70 Russes, 20 Polonaises, 8 Anglaises, 1 Américaine, 1 Autrichienne, 1 Grecque, 1 Turque. La grande quantité de jeunes filles slaves doit être attribuée à ce fait que depuis 1882 les cours de médecine, qui, pendant une dizaine d'années, en Russie, avaient été ouverts aux femmes, ont été subitement fermés par un ukase impérial. De là un grand nombre d'étudiantes russes à Paris qui vivent au Quartier-Latin, dans de grands phalanstères, en même temps que les étudiants de leur pays. Tous mettent en commun leurs ressources, qui sont minimes : 75 à 100 francs par mois, et vivent en une sorte de communauté laïque dont les emplois s'assument à tour de rôle. Comme on le voit, l'émancipation des femmes grandit ; elles commencent à vouloir tous les droits, l'exercice de toutes les professions, l'obtention de toutes les places. Encore un peu on en verra qui se présenteront à l'Académie française !

L’exposition des Trente-Trois — 2 janvier 1889



Hier soir, vendredi, a eu lieu l'inauguration à la salle Georges Petit, rue de Sèze, de l’exposition annuelle des Trente-Trois. […]

On se masse partout — et vous apprendrez la chose sans déplaisir [*peu lisible*], j'imagine — devant les envois de Fernand Khnopff[100], qui est décidément le héros de cette ouverture de salon : son grand dessin, en ses [?] tonalités grises, représentant dans une immense cascade d'eau, une femme à côté de l'artiste saignant du tourment de l’œuvre qui lui est rentré au flanc, comme un fer de lance[101] ; puis ses dessins pour l'illustration d'un roman de Péladan [102]; ses paysages d'une gothique et aiguë impression[103], oh ! l'art profond, avec une si grande part de rêve, de symbole, d'âme cachée et palpitante à travers une exécution sûre, patiente et concentrée qui n'abandonne rien au hasard et prémédite ses trouvailles ! Enfin, un charmant portrait où nous reconnaissons la non moins charmante jeune fille d'un des grands industriels de Belgique, en robe blanche, avec son teint rose, ses beaux yeux et la palette en main dans son atelier de jeune peintresse[104], symbole des tendances présentes, qui entraînent vers l'art toutes les femmes, et non plus comme autrefois pour les bourgeoises enluminures de porcelaines et des écrans. La concurrence devient redoutable […]

100 Fernand Khnopff (1858-1921) : peintre symboliste belge. Auteur du dessin frontispice de *Bruges-la-Morte*.
101 *A Beguiling*, 1888.
102 *Avec Joséphin Péladan. Istar*, 1888.
103 Paysages de Fosset, lieu de villégiature du peintre.
104 *Portrait de Madeleine Mabille*, 1888. Illustration.

La nouvelle année — Les camelots et les boutiques d'Etrennes — 7 janvier 1889

Le voilà disparu encore une fois, « le vieil almanach de l'année « dont parle Murger dans sa mélancolique chanson ; mais la plupart le jettent au panier avec les anciennes lettres et les anciennes factures, tandis que lui le conservait comme un bouquet de jours fanés pour tâcher d'y retrouver le parfum des souvenirs morts. Qui dira la tristesse des calendriers abolis, symbolisant tout ce qui est irréparable ? Ceux qui ne pensent pas, comme Goethe, que la pire douleur soit la souvenance des jours heureux dans les jours tristes, cherchent, au contraire, dans cette litanie des saisons défuntes les dates allumées de soleil et de joie. Nous avons même connu un vieillard qui tenait collection des almanachs de sa vie, achetés depuis sa jeunesse à chaque renouvellement d'année, et qu'il consultait parfois, les soirs d'ombre, comme le memorandum fidèle de son existence.



Plus joyeusement peut-être faut-il prendre le départ du temps, qui peu à peu, comme disait cette exquise Eugénie de Guérin, jette nos cœurs en l'éternité. En tous cas, ce ne sont pas les Parisiens auxquels il faudrait reprocher de trop philosopher sur la mort de l'année. Ils ont assisté à son « exécution » aussi gaîment qu'à celle de Prado[105], lequel continue à faire du bruit après sa mort, car les camelots vendent présentement sur le boulevard un jeu nouveau qu'ils appellent « le dernier soupir de Prado » : c'est une feuille enduite de colle ou de quelque autre préparation qui rend sous les doigts un affreux gémissement. Macabre facétie, qui heureusement se compense par des inventions plus amusantes, en ce moment des étrennes où les camelots emplissent les trottoirs de leurs petites industries et de leurs boniments. Quel curieux monde à noter que celui des camelots et de leurs joujoux, ceux-ci toujours ingénieux, depuis cette fameuse « Question romaine », qui passionna sous l'Empire, jusqu'aux petites voitures mécaniques et aux chiens automatiques de cette année, sans compter les bibelots politiques, qui ne manquent pas non plus : tel représentant les six incarnations de Boulanger qu pivote sur un carton et se coiffe de toutes les manières, depuis le képi de sous-lieutenant jusqu'à la couronne, en passant par le bonnet de coton ; tel autre qui figurait M. Floquet en commissaire de police ou en Robert-Macaire, renfonçant le général qui sortait du chapeau de la Révision, comme un diablotin d'une boîte ; mais celui-ci fut saisi et on ne le vendait plus qu'en cachette à des originaux qui l'achetaient pour un louis. Donnant la réplique aux camelots tout le long des boulevards, s'échelonnent les marchands de petites aubettes en bois autorisées sur la voie publique pendant la semaine des étrennes. Joyeuses bicoques allumées, pleines de babioles, de fanfreluches, de menus objets dont le meilleur mérite est d'être peu

105 Le 14 janvier 1886, le chef de bande Stanislas Prado égorge Marie Aguettant, « la môme Crevette », danseuse de music-hall, pour lui voler ses bijoux.

coûteux, tandis qu'en face flambent les splendides vitrines des magasins où s'approvisionnent les vrais donneurs d'étrennes. Car la mode ne s'en atténue guère, et puisque le mérite d'un cadeau s'accroît en proportion de son inutilité, ce sont les marchands de bonbons et de fleurs qui s'achalandent le plus. Aussi quelle féerie, quelle quasi apothéose que certains étalages de fleuristes, non seulement par le luxe rose et bleu ou la rareté des fleurs, comme certaines orchidées inestimables, mais surtout par la grâce sans pareille de les enclore dans des corbeilles, des céramiques, des vases tendus de vieilles étoffes, en forme de berceau, de nid, de brouette ou de chaise à porteurs, avec toujours un inouï pavoisement de rubans. Oh ! ces rubans aux coques épanouies, larges, immenses, en nuances assorties, chiffonnées comme par des doigts de fée.

Les étalages des confiseurs rivalisent aussi : chez Marquis, chez Boissier, c'est un fouillis de fleurs, de plumes, de dentelles, de soies claires façonnant des sachets à bonbons, jolis comme des chapeaux de femme ou des manchons. Un de ceux-là est la politesse indispensable et élémentaire dans toute maison où l'on est reçu, car l'usage de la carte de visite pure et simple diminue de plus en plus. Il faut avouer, du reste, que c'est bien laid, ce carton étriqué et égalitaire, avec rien qu'un nom, comme sur une pierre tombale. Nos grands-pères du XVIIIe siècle, qui en ont inventé la mode, se servaient, eux, de cartes à jouer au dos desquelles ils inscrivaient leurs noms. C'était plus varié et d'un symbolisme commode pour les galants, par exemple, qui ne manquaient pas de choisir dans le jeu la dame de cœur pour envoyer aux Célimène[106]. Les Anglais aussi, avec leurs images fleuries de *Christmas* et les Italiens, avec leurs cartons décorés de Trantsevérines au port royal, sont loin de notre nue et démocratique carte de visite. Au moins les Chinois savent en varier le format d'après la condition de chacun, et celles des mandarins à plusieurs boutons pourraient servir de nappes. C'est peut-être pour l'avoir trop unifiée et simplifiée que la carte de visite se meurt. Après une longue résistance, il est vrai. Que de campagnes menées contre elle, avec insolence parfois, comme cette bravade de ceux qui font annoncer dans les journaux anglais que le « présent avis » tiendra lieu d'un envoi de cartes ou cette facétie d'un conseiller au Parlement sous l'ancienne monarchie qui fit placer devant sa porte deux boîtes à lettres et à cartes ; sur l'une était écrit : *Mettez* ; sur l'autre : *Prenez.*

Et cependant, quoi qu'on puisse dire de cette mode de rappel annuel et à date fixe, elle a pour les absents quelque chose de cordial, d'attendrissant même : tel dont on se croyait oublié, tel qu'on obligea jadis et qui envoie à travers les années ce muet remerciement de son nom qui se tait sur du carton blanc, tout cela c'est un symbole extérieur de la fraternité humaine, en dépit des pessimistes qui voudraient supprimer tout ce qui est resté de tendre et de cordial dans la vie sociale, eux dont le plus célèbre, Schopenhauer, calomniait l'humanité en disant : « Les hommes sont comme les hérissons ; ils ne peuvent rester loin les uns des autres sans avoir froid et vouloir se rapprocher, et ils ne peuvent se rapprocher sans se piquer ! »

106 Personnage féminin du *Misanthrope* de Molière.

Physionomie du Paris électoral — 28 janvier 1889

Nous avons un jour déjà avoué notre tendresse pour les affiches, les affiches rouges, jaunes, vertes, parterres de papier qui mettent comme un printemps imprévu au coin des vieilles murailles. En tous temps les affiches sont le pittoresque des villes et la joie de ceux qui connaissent ce bel art de flâner. Nous ne parlons même pas des affiches artistiques, celle de Chéret par exemple, qui sont des œuvres d'art, mais toute affiche a une beauté par elle-même, indépendamment de ce qu'elle énonce comme certaines femmes sont assez belles pour enchanter sans avoir besoin de parler.

Le charme de l'affiche ? C'est d'avoir des *intonations* typographiques, une pantomime de lettres qui, à distance déjà, se font comprendre, ont des sous-entendus de minuscules et des rires épanouis de majuscules. On pourrait vraiment dire qu'une affiche est une pièce qui se joue avec des caractères qui sont chefs d'emploi, d'autres tenant des rôles subalternes, sans compter tout le petit texte qui évolue comme un chœur bien discipliné.

C'est donc amusant en tous temps pour celui qui sait mettre de l'esprit dans les choses : *mens agitat molem*[107], comme diraient les latins. Mais combien plus amusant en ce moment où les affiches ajoutent à leur pittoresque intrinsèque les joyeusetés de leurs boniments ! Car ce n'est plus une pantomime de lettres, mais une vraie parade où s'entend un texte tonitruant et forain ; chaque carré de papier a l'air d'un rouge ou vert costume de pitre, un pitre qui souffle des lieux communs dans une trompette et cherche à attirer le monde à sa baraque... En tous cas chacun s'amuse du boniment, d'autant plus qu'il en est, ça et là, d'un comique inénarrable. Quelques affiches d'abord qui sont franchement fantaisistes, celle du colonel Lisbonne, actuellement directeur des « Frites révolutionnaires », qui sollicite un mandat pour désintéresser ses 1,370 créanciers ; puis la petite affiche de cet autre candidat facétieux, Rodolphe Salis, le cabaretier-gentilhomme du *Chat noir*, lequel se pose, lui, comme candidat de la « révision tous les trois mois ». Presque toutes les autres affiches sont sans signatures. Ce sont tantôt « tous les employés » qui s'affirment au grand complet, mais disent ne point donner leurs noms pour sauvegarder leurs situations. D'autres fois ce sont des comités électoraux, parmi lesquels ceux du Nord et du Pas-de-Calais, dont la grande affiche est un chef-d'œuvre de lyrisme échevelé, digne de feu Belmontet : ils déclarent « qu'ils viennent joindre leur voix formidable à celle des électeurs de Paris, d'autant plus que la France allait sombrer dans une mer d'infamies ». Ceci est textuel, et cette marée de grands mots fait songer à la sentence de M. Prudhomme devant la mer : Cette immense quantité d'eau frise le ridicule !

Il y a mieux encore, comme cette affiche personnelle signée Hugelmann, le grand imprimeur bien connu, qui commence ainsi : « La peste et le balai ; simple fable ». Il est dit qu'Augias (nous avons copié ceci pour votre plus grande joie) était un gros financier de son temps gonflé des millions de l'épargne populaire. Il avait appris le secret de faire de l'or avec la sueur des travailleurs.

Certes, cela n'est pas tout à fait conforme à la mythologie ; aussi l'auteur demande pardon aux professeurs de la Sorbonne et continue en se plaignant « que le peuple se laisse étriper sans mener noise ; mais heureusement le Justicier arrive porté sur le fleuve de la Liberté et de la Lumière. »

107 « L'esprit meut la matière ».

Aussi ce qu'on s'amuse à présent au coin des rues, non seulement des affiches, mais des afficheurs, à en croire le chansonnier Jules Jouy :

C'est la guerre à coups de pinceaux :
Les colleurs des partis adverses
Placardent, portant de grands seaux,
Des papiers de couleurs diverses ;
Sous l'œil des badauds ahuris,
Jusque sur les moindres baraques,
Ils affichent dans tout Paris
Leurs Boulanger ou bien leurs Jacques.

Car il y a des colleurs boulangistes et les colleurs jacquistes ; les afficheurs ne sont pas, comme en Belgique, des fonctionnaires, des employés communaux ; la profession est libre et chaque parti emploie et recrute un personnel pour coller aux murs ses proclamations. Depuis le 8 janvier déjà le comité central républicain qui siège rue Paul-Lelong lance dans Paris à la première heure deux cents colleurs qui, le soir venu, avaient placardé vingt-cinq à trente mille affiches : les unes grandes, avec un texte abondant ; d'autres portant le nom du candidat, ce nom à propos duquel M. Anatole de la Forge, président des comités républicains de la Seine, a trouvé ce chef-d'œuvre de littérature électorale : « Votez pour Jacques, parce que c'est un nom simple et bien français ! »
On a collé aussi des affiches boulangistes dans la proportion d'au moins quarante mille par journée. Aussi tous les murs en étouffent ; on en a mis partout ; au long de la rue Rivoli chaque colonne est comme une momie avec d'infinissables bandelettes de papier ; les colleurs font queue devant chacune d'elles et, toutes les minutes, à peine collé, un placard boulangiste est recouvert d'un placard jacquiste et réciproquement.
Les colleurs ont l'air de jouer à l'écarté avec des affiches. Des centaines de mille y auront déjà passé ; les murs deviennent insuffisants ; on finira par les coller au dos des passants ; déjà les statues ont été utilisées ; Diderot, au boulevard Saint-Germain, a senti son bronze empaqueté dans de vagues majuscules ; le piédestal de Gambetta est polychromé de manifestes boulangistes ; la *Danse* de Carpeaux (qui, entre parenthèses, se crevasse et va être probablement remisée dans un musée) s'est vue tout à coup plus décemment habillée avec des jupes de papier roses et jaunes. Le plus ingénieux, c'est le coup de génie de ce colleur qui avait, sur le vaste escalier de l'opéra, disposé ses courtes affiches au rebord de chaque marche, de façon à former, d'espace en espace, comme un tapis prolongé dont chaque pli répétait le nom du général.
D'heure en heure l'activité et l'impatience croissent. La cote s'échauffe, car l'élection est devenu un véritable turf et les candidats ont leurs bookmakers comme les chevaux du Grand-Prix. En ce moment la cote en est arrivée à 6 contre 4. On imagine toutes sortes de choses pour déplacer les pronostics. Certains journaux envoient des reporters à présent chez les hommes en vue de la science et de la littérature (généralement en dehors de la politique), pour savoir dans ce cas-ci quel sera leur vote et diagnostiquer ainsi l'opinion de l'élite intellectuelle de Paris. Or, sur interrogation, ont déclaré vouloir voter contre Boulanger : MM. Charcot, Renan, Leconte de Lisle, Meissonier,

Muntz, Jules Simon, Francisque Sarcey, etc. D'autres part quelques boulangistes avoués : MM. Arsène Houssaye, Xavier de Montépin, d’autres encore.

Inventions de reporters, calculs de journaux, batailles de papier, que tout cela, dont la foule, dont le vrai Paris s'alarme ou s'occupe bien moins qu'on ne le pense à l'étranger. Là, on ne peut juger que par les gazettes ; or, le ton de polémique haut monté de celles-ci est bien un peu factice et extérieur. Les adversaires jouent à la raquette avec tout le vocabulaire poissard, mais sans ajouter plus d'importance aux mots grossiers que le thermomètre n'en attache à marquer un degré de plus ou de moins. C'est pourquoi Alfred le Petit[108], dans une amusante caricature, a fait un instrument de précision avec les injures par degrés et le prix graduel qu'elles rapportent : Charlatan ne vaut que 1,250 francs 75 centimes, tandis qu'on peut atteindre 7,300 et 10,000 francs si on monte jusqu'à traître et dictateur. Mais, malgré sa variabilité, croyez bien que le thermomètre se maintiendra dans des températures raisonnables, et l'apparente âpreté de la lutte s'achève, devant les affiches, par d'unanimes hilarités et des chansons comiques de la part de cette foule parisienne qu'un rien amuse et qui tient à s'amuser d'un rien, légère, nerveuse, mobile, sceptique, s'égayant de la querelle des journaux et des affiches, comme elle s'égaye des querelles si drolatiques des cochers, brandissant leurs fouets, s'injuriant d'un bord à l'autre du boulevard, rouges, apoplectiques, mais sans la moindre envie de se frapper sérieusement, tandis qu'autour les badauds attisent et s'esclaffent.



108 Alfred Le Petit (1841-1909) : artiste peintre, caricaturiste et photographe.

Transformation d'une critique — A la salle du boulevard des Capucines — 12 février 1889



[…] on l'a bien vu jeudi dernier ; c'était le premier jeudi, depuis d'immémoriales années, que M. Sarcey ne venait plus causer avec le public « comme avec un vieil ami ». Par qui serait-il remplacé ? Question palpitante, énigme impénétrable, d'autant plus que l'affiche annonçait : *Les tendances de la la poésie moderne*, par M. Julien Leclercq[109].

Pour préciser cette identité, les annonces de journaux : Le poète Julien Leclercq. Or, nous qui suivons les choses littéraires d'assez près pourtant, nous ignorions absolument ce nom-là, qui n'a figuré nulle part ni signé de vers dans les revues ou en volume. A l'heure dite, dans la salle des conférences presque vide et pleurant le départ de Sarcey, nous apercevons à la tribune non pas un conférencier, mais une chevelure, oh ! mais une chevelure que nous n'oublierons jamais, immense, drue, longue jusque dans le dos, arrivant sur le visage des deux côtés jusqu'aux coins de la bouche, non seulement longue mais épaisse, superposée, multipliée et millionnaire, se tassant tout autour de la tête comme un vaste oreiller noir avec un peu de figure pâle et presque exsangue. D'autant plus pâle qu'en dessous s'éploie une cravate blanche non pas en nœud de batiste discret, mais en ailes gigantesques de satin qui semblent d'une mouette prisonnière sur l'habit noir et désireuse de s'évader dans un endroit plus gai. Car la bouche qu'on entrevoit à peine entre ces cheveux mérovingiens comme une fente sur un tronc d'arbre entre d'immenses branchages ne raconte rien, n'émet aucune idée personnelle, ne discute ni ne loue, cette bouche lit seulement à voix monochrome, une voix de fantôme, une voix *revenue*, quelques poèmes de Baudelaire — avec un air de les avoir découverts — et d'autres de Verlaine ou de Mallarmé qui figurent dans toutes les anthologies. La bouche remue toujours, la chevelure est immobile, bien stylée ; quant aux yeux, ne cherchez plus les yeux : partis, évaporés, bus par les lustres à force d'avoir été blancs, tout blancs, comme de petites mares. Reste seule la bouche qui lit toujours... Les quelques rares auditeurs dorment en paix, et le gaz siffle tout bas. Après une heure la chevelure se lève, s'agite comme un goupillon, puis quelque chose salue le public : on dirait une tête de loup au bout d'un bâton. La bouche maintenant se tait, mais par contre les yeux sont revenus ; il y a même à présent un troisième œil qui regarde beaucoup plus que les deux autres, un œil de verre, immense aussi, qui se balance sur le plastron de la chemise. Tout cela. est bien inquiétant et bien anormal, « et les rares auditeurs mal éveillés sortent en gardant l'obsession d'avoir vu un dessin d'Odilon Redon qui aurait appris à réciter des vers... »

109 Julien Leclercq (1865-1901) : poète, écrivain et critique d'art.

La société antiesclavagiste de France — 18 février 1889



Deux cérémonies touchantes et réconfortantes (parmi les excès de nos mœurs de décadence et d'une littérature aussi de décadence) ont eu lieu cette semaine : c'est d'abord la réunion antiesclavagiste de dimanche dernier à la Sorbonne, puis la messe anniversaire de la Croix-Rouge à la Madeleine.

A la Sorbonne on a entendu, cette fois encore, M. Jules Simon, dont l'âge n'a pas ralenti les multiples activités ; il écrit au *Matin*, dirige la *Revue des Familles*, écrit des livres, va au Sénat, à l'Académie française, préside plusieurs dîners littéraires, entre autres la *Pomme*, un dîner de Normands, et trouve encore le moyen chaque semaine de prendre la parole en quelque conférence ou cérémonie publique. Cette fois il s'est fait l'allié du cardinal Lavigerie[110], à l'œuvre duquel il collabore du reste activement. Chaque mois il préside les réunions du comité au local de la rue du Regard, où la Société antiesclavagiste française se réunit et organise en ce moment le corps expéditionnaire qui partira au printemps prochain. Il sera composé de volontaires admis seulement à la condition d'avoir un passé irréprochable, d'être sains et vigoureux de corps, d'avoir plus de 25 ans et d'avoir terminé leur service militaire, de justifier qu'on ne laisse pas une famille sans moyens d'existence. L'engagement sera de trois années, voyage non compris. La Société se charge des frais d'équipement, de voyage, d'entretien et de solde. Mais comme pour réaliser cette nouvelle et lointaine croisade contre les Musulmans les dépenses seront considérables, il faut continuer l'agitation morale et ne pas cesser d'apitoyer les cœurs sur le sort des pauvres nègres dont on trafique. Or, quel meilleur avocat de cette cause qu'un orateur du talent de M. Jules Simon, et comme le cardinal Lavigerie a dû se réjouir de l'avoir pour allié dans sa chrétienne entreprise. Aussi, pour l'entendre, dimanche dernier, le grand amphithéâtre de la Sorbonne était comble ; des savants, des prélats, des hommes politiques avaient pris place sur l'estrade : MM. Pasteur, Mgr d'Hulst, duc de Broglie, comte de Mun, Denys-Cochin ; beaucoup de dames et aussi d'ecclésiastiques, dont les grandes barbes décelaient des missionnaires.

L'orateur, avec sa voix souple et nuancée, dont nous disions récemment que, comme celle d'Andrieux, elle se fait entendre à force de se faire écouter, a su charmer et attendrir son auditoire dès le début. Nous pensions l'esclavage aboli, dit-il, mais le cardinal Lavigerie nous a fait des révélations terribles sur la situation en Afrique.

Déjà Victor Hugo, il y a longtemps, un jour qu'il présidait au banquet pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises, parla de l'Afrique, qu'il appelait « la grande inconnue ».

---

110 Charles Martial Lavigerie (1825-1892). Créé cardinal en 1882. Fondateur de la Société des missionnaires d'Afrique (les « Pères blancs ») et des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (les « Sœurs blanches »).
A la fin des années 1880, il se fait le champion de la lutte contre l'esclavage dans le monde. Source : Wikipédia.

Or, maintenant les témoignages des explorateurs : de Brazza et Stanley, les récits des missionnaires corroborent l'appel du cardinal Lavigerie contre l'odieux trafic humain qui s'y poursuit sans pitié. M. Jules Simon a cité l'opinion d'Elisée Reclus[111], l'illustre géographe, d'après lequel la moitié de la population, au dire de Murger, passe son temps à demander cent sous à prêter à l'autre moitié qui refuse.

En Afrique, il s'agit d'une bien autre férocité et ici M. Jules Simon est devenu pathétique ; il a tracé un tableau magistral d'une de ces attaques d'un village entouré de bois ou de hautes herbes d'où les marchands s'élancent, mettant le feu aux huttes, massacrant ceux qui résistent, enchaînent ou attachent les habitants valides qui sont ensuite conduits par lents convois vers les côtes où on en pourra trafiquer. Lugubre voyage à travers le désert, les nègres marchant sous la tyrannie de ces fourches de bois dans quoi on les attelle ; les marchands féroces et durs surveillant du haut de leurs chameaux la marche de ce bétail humain. Combien succombent en route, exténués de fatigue ou de faim, et si habituellement que les hyènes, au loin, connaissent la proie certaine qui leur sera dévolue par ces convois d'esclaves et les suivent, dans un sûr espoir de cadavres !

L'auditoire a frémi quand l'orateur, avec un art qui à force de sincérité et d'émotion confinait par instants à la puissance, a raconté certaines atrocités uniques et prouvées, comme celle de ce marchand descendant de son chameau parce que telle femme, parmi les captives, ne pouvait plus avancer sur la route avec le fardeau trop lourd de son enfant et brûlant la cervelle à l'enfant dans ses bras, d'un coup de revolver, afin que la femme pût continuer à marcher et lui rapporter bientôt le prix de son trafic. Aussi ce n'est pas seulement aux catholiques et aux chrétiens qu'il a fait appel, en terminant, mais à tous les hommes, au nom, sans doute, de cette religion de la souffrance humaine dont parle Paul Bourget[112], pour combattre et détruire ce honteux esclavage.

Il a fini par l'éloge de Mgr Lavigerie, qui s'est fait le Pierre l'Ermite de cette nouvelle croisade en Angleterre, en Belgique et en Italie, et aussi par l'éloge des missionnaires : « Si jamais, de cette réunion, a-t-il dit dans sa péroraison, quelque bruit devait sortir, je voudrais qu'il passât par-dessus la France et l'Europe, qu'il franchît les mers et allât jusque dans ces recoins où ils sont quatre ou cinq, ces missionnaires, écoutant avec anxiété le cri de la mère dont on a tué l'enfant d'un coup de pistolet ! »

111 Elisée Reclus (1830-1905) : géographe libertaire. Professeur à l'Université Libre de Bruxelles.
112 Paul Bourget (1852-1935) : écrivain et essayiste catholique.

Requiem de la Croix-Rouge — 18 février 1889

Non moins émouvante a été la parole entendue à la messe solennelle de la Madeleine pour les soldats et les marins français morts à l'ennemi, messes célébrée par les soins de la Société française de la Croix-Rouge, que préside le maréchal Mac-Mahon. Lui-même y est venu, en grande tenue, avec le grand-cordon de la Légion d'honneur, et ç'a été toute une émotion de le voir passer, encore ferme et droit, et prendre place d'un côté du chœur, escorté d'un brillant état-major de généraux, tandis que Mme la duchesse de Magenta prenait place elle aussi, de l'autre côté du chœur. C'est par l'éloge du maréchal qu'a commencé Mgr Freppel[113], l'évêque député, qui avait assumé la tâche de prendre la parole et a fait un beau discours, de bon prêtre et de bon patriote, un discours à l'image et à la ressemblance de la devise même de la Croix-Rouge : *Inter arma caritas*[114]. Il a parlé de la guerre comme l'Église en parle et l'humanité aussi, stigmatisant la folie aveugle qui rue les peuples l'un sur l'autre ; si on ne peut l'empêcher, du moins a-t-on toujours travaillé à en adoucir les horreurs. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem n'étaient-ils pas déjà en germe les ambulanciers d'aujourd'hui ? Or, l'œuvre présente est prospère : elle possède 30,000 lits ; 600 médecins prêts à la seconder et à partir ; 22,000 membres qui alimentent son budget de plus en plus considérable. Efforts incessants de la charité et du patriotisme qui mériteraient une étude spéciale, tant l'activité ici est ingénieuse et pratique : outre les œuvres de la Croix-Rouge, il y a aussi l'Union des femmes, les femmes de France, une foule de sociétés possédant des fonds, un attirail et une organisation de secours, un personnel recruté parmi les plus nobles et les plus mondaines qui vont chaque semaine s'initier au soin des blessures et y passent des examens, de sorte que du jour au lendemain, à l'heure d'une grande épreuve, se lèveraient toutes les femmes de France, expertes à leur tour comme des Sœurs de charité, et suivant avec elles les armées pour soigner aussi ceux qui seront tombés, les soirs de bataille.
Sublime et folle ardeur, car l'enfant avait raison qui, voyant sa mère faire de la charpie, disait : « Pourquoi est ce qu'on veut les tuer, si on veut les guérir ! ».

113 Charles-Emile Freppel (1827-1891) : évêque d'Angers et député du Finistère à l'Assemblée nationale. Fondateur de l'Université catholique de l'Ouest.
114 « charité entre les armes ».

Concours de beauté — 26 février 1889

Les peintres n'auront plus même l'excuse de manquer de modèles, car jamais on n'aura vu tant de beautés authentiques et diplômées, dont pas une, nous le craignons, ne fera un Raphaël. Tous les jours cependant nous connaissons de nouveaux prix de beauté, et comme si ce n'était pas assez des concours de Rome, Turin, Chicago, Spa et Nice, voici que Paris, qui ne se gêne pas non plus, paraît-il, pour pratiquer la contrefaçon, aura le sien au printemps prochain[115].

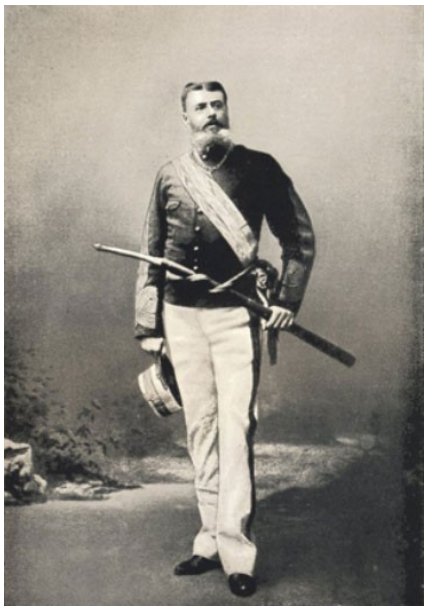
La nouvelle en a été lancée dans le monde entier et M. Corneiller, secrétaire du nouveau cirque de la rue Saint-Honoré, reçoit déjà les photographies. D'aucuns auront raison de stigmatiser comme bien caractéristique d'une époque de décadence cette païenne glorification de la beauté plastique, qui soumet les femmes à l'examen et au classement comme les bœufs de Pâques dans les comices agricoles. Ici du moins le concours sera loyal, car il n'y aura point de jury ; tous les spectateurs du cirque auront droit à déposer leur vote dans une urne gigantesque, au dépouillement de laquelle, le soir du grand prix, la lauréate recevra net 25,000 francs ; la seconde 6,000 ; puis 3,000 ; puis six prix de 1,000. C'est donc le suffrage universel appliqué en matière esthétique. Ici aussi il est bien certain qu'il se trompera ou qu'il jugera autrement que les artistes, lesquels, observait un jour Alfred Stevens, n'aiment que les *belles laides*.

Quoi qu'il en soit, on abuse des prix de beauté ; c'est rendre le règne de chacune d'elles trop éphémère ; il y en aura bientôt autant que d'anciens ministres, dont aussi on ne compte plus le nombre et qui vivent l'espace de quelques matins, comme ce dernier ministre de la justice, en fonction quatre jours seulement, qui s'écria avec aigreur lors de son remplacement : « Les sceaux trouvent toujours un plus sot qui les garde ! »



115 Cléo de Mérode (1875-1966) : danseuse et icône de la Belle Epoque. Elue Muse de Montmartre en 1897.

Un roi exotique — 4 mars 1889



[...] la badauderie et la crédulité humaines sont bien, comme on a dit, à front de taureau. A Paris surtout, qui donne en ce moment un exemple inouï. Savez-vous quel est le héros de la chronique et du reportage, en attendant qu'il devienne le héros des salons ? C'est M. Marie de Mayrena[116], qui se fait appeler et qu'on appelle maintenant : Sa Majesté Marie Ier, roi des Sedangs. La délicieuse histoire ! Il s'agit d'un sportman, jadis un peu connu dans le monde indécis du boulevard, qui prit part ensuite aux expéditions en Cochinchine et dans l'Annam[117] : une quarantaine d'années, grand, svelte, des yeux noirs d'Espagnol, tout un air un peu exotique répandu sur sa personne, tel on peut le voir chaque jour dans quelque bureau de rédaction. Car, en homme qui connaît mieux Paris sans doute que le royaume des Sedangs, il entend ne pas négliger les interviews. Hier encore le chroniqueur du *Temps* en a parlé très longuement après avoir déjeuné avec lui chez Pertuiset, le chasseur de lions, qui fut l'ami de Masset. Autant de convertis à la royauté de Marie Ier, qui, paraît-il, est sujette à certains doutes, et c'est même pour se faire reconnaître par la France qu'il opère en ce moment. Sans doute que tout cela ne va qu'à obtenir une liste civile ou quelque traitement qui lui permette de tenir son rang royal. Il avoue lui-même avoir déjà reçu un petit acompte, soit 3,000 francs, sous le prétexte de se frayer une route vers le fleuve Mékong. Mais cela n'est point suffisant, pour un roi légitime et constitutionnel. Tel se prétend M. de Mayrena,qui, pour avoir distribué de la quinine à propos et soigné des malades dans les environs d'une mission aurait vu venir à lui les chefs qui lui offrirent le pouvoir et le titre, au 1er juin dernier, de roi des Sedangs.

Il assure même que le 3 du même mois il leur a octroyé, avec la collaboration d'un missionnaire, le P. Guerlach, une constitution, avec un régime parlementaire sans doute, ne voulant pas abuser de son prestige ni exercer un pouvoir absolu. Il est vrai que le P. Guerlach a protesté, mais M. de Mayrena entend bien réussir à se faire reconnaître, d'autant plus qu'il reçoit déjà des centaines de lettres par jour, à Paris, avec cette adresse : « A Sa Majesté Marie 1er, roi des Sedangs. » C'est lui-même qui les montre, s'il ne les écrit pas. Il les porte toujours sur lui et les exhibe à tout venant. Le chroniqueur du *Temps* en est resté ébloui, — même de la demande obligatoire du dentiste qui lui dédie un nouveau dentifrice et lui demande de pouvoir s'intituler fournisseur de la cour des Sedangs.

116 Marie-Charles David, dit David de Mayrena (1842-1890) : aventurier français. Sous le nom de Marie Ier, fut le souverain éphémère du royaume des Sedangs. Ex-officier des spahis, grand séducteur, bonimenteur, mégalomane, affairiste indélicat, il entraîna dans ses projets de nombreuses personnes, mais finit seul et à demi-fou sur une petite île malaisienne. Source : Wikipédia.

117 Partie du Vietnam actuel.

Comme on le voit, Marie 1er est déjà une royauté qu'on assiège et qu'on sollicite, une royauté que demain peut-être on va se disputer dans les salons. S'il ne fréquente pas encore dans le faubourg, il a déjà une cour et des fidèles, parmi lesquels, un de ses plus intimes, M. Alphonse Stocquart, qu'on n'aura pas oublié en certain milieu belge et qui, dans son petit hôtel, donne des fêtes en l'honneur du roi des Sedangs. Au reste,M. Stocquart, qui est rédacteur en chef du *Moniteur International*, a commencé une série d'études sur la nouvelle monarchie asiatique !!
Ceci se passe de commentaires et nous éclaire suffisamment sur ce qu'il faut penser de cette royauté et de cette cour…

Un Traitement nouveau — 26 mars 1889



Pour combattre contre la mort et les maladies, la Science ne cesse pas d'inventer ; c'est ainsi qu'il n'est bruit en ce moment que des expériences nouvelles pratiquées à la Salpêtrière par l'illustre docteur Charcot.
Malheureusement, si les moyens de thérapeutique augmentent, les maladies font de même. On a beau découvrir par exemple les inoculations contre la rage, les chiens se rattrapent, prétendait un de nos amis en veine de spirituels paradoxes, et si des malades sont guéris, il y a beaucoup plus de gens mordus. Quoi qu'il en soit, cette médecine nouvelle n'est plus ce qu'un humoriste appelait l'art de mettre des drogues qu'on ne connaît pas dans un corps qu'on connaît encore moins.
Plus de potions semble être la formule des guérisseurs actuels, proclamée à son tour par Théodore de Banville qui sait tout en vrai poète lyrique et modernisant qu'il est :

Il lui dit, sachant l'aguerrir :
Névrose gracieuse et fine
Dédaigne, si tu veux guérir,
L'antipyrine et la morphine.

La névrose interpellée ainsi et pour laquelle un nouveau traitement se pratique en ce moment à la Salpêtrière, est ce qu'on appelle l'ataxie locomotrice, une maladie de la moelle épinière affectant tous les nerfs qui en dépendent, spécialement les nerfs inférieurs. De là cette marche saccadée des ataxiques, dont les jambes trébuchent, se projetant en coups de faux, avec cette sensation pour eux que le sol se dérobe et manque sous leurs pas. Ceci aura sans doute servi de point de départ à la méthode nouvelle ; c'est une application homéopathique, car le traitement consiste à tout à fait les suspendre dans le vide.
Le but ? Obtenir l'élongation de la moelle qu'on essayait vainement autrefois par l'hydrothérapie, l'électricité, les pointes de feu. L'application ? Attacher les malades à une sorte de trapèze garnie de courroies et de bretelles qui les prennent sous les aisselles et aussi par la tête. Le patient ainsi attaché, on le hisse en l'air et il reste suspendu. Une ou deux minutes d'abord ; jusqu'à quatre minutes plus tard, en renouvelant l'expérience tous les quelques jours. Il paraît que les résultats sont surprenants de ce traitement inventé par un Russe, le docteur Motschutkowsky, et pratiqué par lui depuis plusieurs années à Odessa.
Quatre-vingt-onze malades ont déjà subi la suspension régulièrement à la Salpêtrière et s'ils ne sont point guéris de leur mal, qui est incurable, la plupart se trouvent soulagés considérablement et rendus presque à leur train de vie ordinaire. Est-ce le traitement lui-même ? Est-ce la confiance, qui

est d'une importance décisive au point de vue des maladies nerveuses, et explique tout Paris rué, à la fin du dernier siècle, autour des baquets magnétiques de Mesmer[118], lequel passait en habit lilas au milieu de ses malades qui, rien qu'à le voir, se sentaient à moitié guéris ?

M. Charcot lui aussi, même pour la méthode nouvelle de la suspension, croit plus sans doute à ce qu'on pense d'un remède qu'à ce que vaut ce remède, lui que nous entendions dire un jour avec sa bonhomie spirituelle : « Il faut se hâter d'appliquer un traitement — *tant qu'il guérit !* »

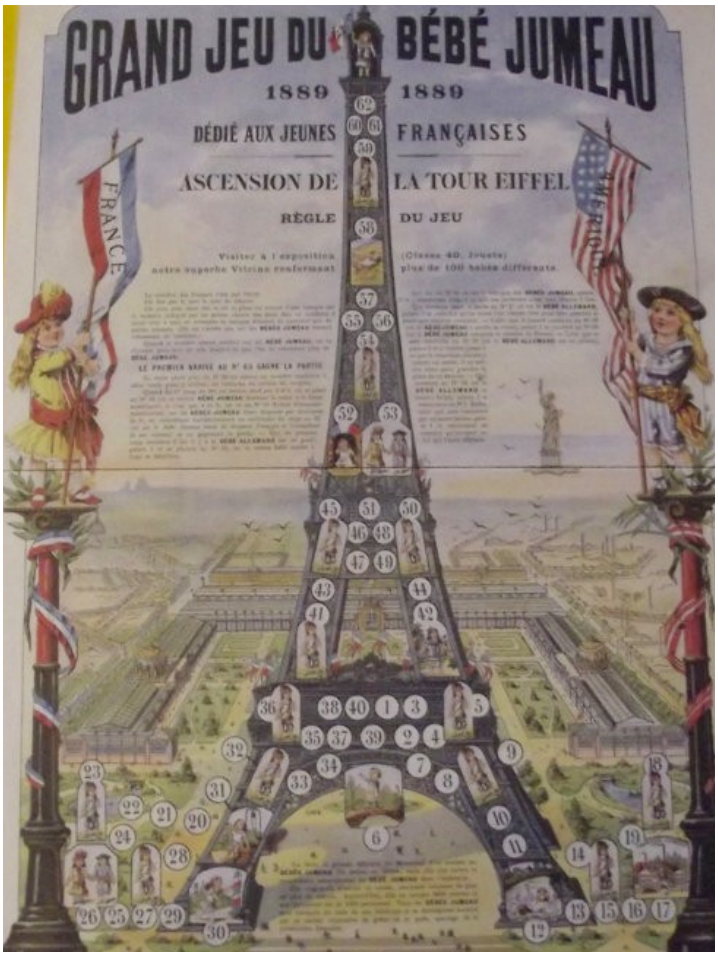
118 Franz Anton Mesmer (1734-1815) : médecin badois, fondateur de la théorie du magnétisme animal, aussi connue sous le nom de mesmérisme.

L'état des travaux de l'Exposition — 1er avril 1889

Fuyant la folie et les flonflons de la mi-carême, qui, à Paris, se fête ce jeudi, et n'étant pas du tout convaincu, comme les fervents du carnaval, « qu'un faux nez sans défaut vaut seul un long poème », nous sommes allés visiter le Champ de Mars pour vous rapporter notre impression sur les préparatifs de la prochaine exposition. C'est toute une ville qui s'y élève, au bord de la Seine, touffue, joyeuse, hérissée avec ses clochetons, ses dômes, ses minarets, ici ses toits de tuiles claires ou ses terrasses à l'italienne dans le coin réservé à l'histoire des habitations humaines, là son pavillon tout écussonné et pavoisé de grande travée centrale, là encore des mâts vénitiens, des rotondes de panoramas aux polychromies pâles, entassement bariolé d'une foire épique ou de quelque ville d'Orient rose et bleue au seuil de laquelle monte la tour Eiffel, comme un gigantesque échafaudage de fer. Cette tour Eiffel semble devoir être la grande curiosité de l'exposition pour les étrangers. Or, nous devons avouer que pour nous-mêmes, après l'avoir contemplée, finie enfin, l'impression dépasse encore l'attente. Nous qui l'avions vue, pour ainsi dire, commencer et s'édifier peu à peu, nous qui avions fait l'ascension jusqu'à la première plate-forme, l'hiver dernier, lors du banquet offert à la presse, nous venons de retrouver devant l'œuvre achevée une émotion toute neuve et toute vierge. Sitôt en dévalant le jardin en pente du Trocadéro le colosse surgit, complet et fini, devant nous, s'ouvrant au-delà du pont comme un grand A, ainsi que l'a appelée le chansonnier Jules Jouy. Car la tour a eu l'heur de passionner les poètes : Théodore de Banville lui a rimé une ode éblouie, tandis que François Coppée s'indignait de ce vain défi : « Le ciel est toujours aussi loin ! » Eh bien, aucun des deux n'a tort : à distance, certes, on trouve exorbitante cette vanité de fer qui monte inutilement et sans art vers les nuées, pour rien, pour le plaisir ; on regarde avec une nuance d'ahurissement cette tour géométrique, cette immense arithmétique qui s'additionne en chiffres accumulés dans le ciel. Mais quand on en approche, la voici formidable, le front déjà dans les nuages, par ce jour pluvieux, toute la coupole, déjà achevée pourtant, apparaît vague et noyée dans des brouillards ayant l'air de fumées lentement tourbillonnantes. On dirait d'un gigantesque brûle-parfums.

Toute la carcasse étant terminée, on travaille maintenant à la décoration : le ton de la peinture est brun, avec des rehauts de couleurs rouges et jaunes. A la hauteur de la première plate-forme s'aligne une série d'arcades enjolivées de dorures et de vitraux sous quoi, dans des cartouches, les noms des maîtres de la science : Lalande, Cuvier, Laplace, Lavoisier, Ampère, Chevreul, Legendre, Chaptal, d'autres encore. Aux quatre coins de la base aboutissent les gigantesques poutres de fer fondues par les hauts fourneaux de Montluçon, qui reposent sur d'énormes blocs de pierre et s'y ancre obliquement. On est en train maintenant d'entourer les quatre bases d'un travail de maçonnerie qui cachera ces fondations, si curieuses pourtant et qui sont comme les coulisses de la tour. Mais cela doit être ainsi pour le service des ascenseurs qui partiront de chacune de ces piles. Il y aura ainsi dans les quatre pieds de la tour quatre voies d'ascenseurs qui, au lieu de monter par le milieu, dans le vide, comme nous le pensions, vont ascendre par les quatre piles d'abord obliquement, comme sur un plan incliné, jusqu'au premier étage, puis tout à coup verticalement, à pic vers le ciel, à partir du point où les quatre colonnes de la base se réunissent et ne forment plus qu'un seul faisceau étroit.

Ce sera un véritable voyage que de partir ainsi pour le sommet de la tour, une sorte de montagne russe perpendiculaire au ciel…
C'est effrayant ! Et maintenant que nous sommes tout juste au centre de la tour et que, renversés, nous la regardons indéfinie par-dessus notre tête, un vertige nous prend comme au bord d'un abîme creusé en haut…[119] [...]



119 Après l'Exposition universelle de 1889, certains envisageaient de démolir la Tour Eiffel, jugée particulièrement laide et trop moderne, dans la perspective de l'Exposition de 1900. Rodenbach en faisait sans doute partie.

Printemps revenu — La bourse des timbres postes — 15 avril 1889

Ceux que le hasard des promenades conduit aux Champs-Élysées y pourront jouir en ce moment de toute la gaîté du printemps revenu, en un certain coin surtout, qui est comme le rendez-vous des enfants : printemps de l'année, printemps de la vie. C'est près de l'avenue de Marigny, où, sous les arbres verdoyants des premiers bourgeons dépliés, que s'ébat toute l'idylle enfantine, un peu semblable à celle qui évolue dans un exquis livre né d'hier, *Enfants et mères*, par Mme Daudet, la femme du célèbre romancier. Et passent les nounous pavoisées de rubans clairs, les attelages de chèvres, les bébés poussant des cerceaux, tandis que tout auprès dialoguent les guignols avec, par instants, l'envolée triste d'un arpège de harpes.



Mais le plus curieux en ce coin animé, c'est, juste au coin de l'avenue, chaque jeudi et chaque dimanche après-midi, un rassemblement plus grand qui n'est autre que la Bourse aux timbres-poste. Invention nouvelle, public bizarre, où l'on voit tous les gens stationnant offrir ou feuilleter des albums de tous les genres et de toutes les dimensions, depuis les luxueux aux tranches d'or jusqu'aux humbles petits cahiers qu'un garçonnet vous tend d'un air timide. Un autre plus déluré parle haut : « J'achète, je vends ; je fais le commerce » et il n'a pas plus de six ou sept ans ! Vous voyez que la génération qui vient ne manquera pas d'être pratique et s'initie de bonne heure aux affaires.

Mais il n'y a pas là que des enfants ; on y voit des courtiers sérieux avec d'énormes piles d'albums variés et une sacoche en bandoulière pour l'argent à recueillir de la vente de tous ces timbres. Ces marchands-ci sont roublards et connaisseurs ; ils diagnostiquent à première vue un timbre faux ; ils ont une cote quasi officielle de tous les timbres connus et parlent gravement de leurs différentes émissions et du taux de chacune d'elles, comme s'il s'agissait d'émission de fonds d'Etat et qu'on fût à la vraie Bourse. Beaucoup de femmes aussi, oh ! des types extraordinaires qui se livrent sans doute à cet innocent commerce en plein air pour « leurs petits bénéfices, des types de marchandes à la toilette retraitées, d'institutrices en rupture de ban avec l'école, de vagues musiciennes revenues d'anciennes tournées dans les deux Amériques. Celles-ci, pour prouver l'authenticité de leurs timbres, les ont laissés sur l'enveloppe, et peut-être aussi par une nuance de vanité, afin de prouver l'étendue de leurs relations. Et dans la foule des acheteurs on ne voit pas que des lycéens ou des pensionnaires ; parfois un monsieur grave est arrêté et marchande pour un timbre rouge comme le ruban de sa boutonnière... C'est que la passion des timbres-poste fait des victimes à tout âge, à preuve qu'au moment où la nouvelle Bourse des Champs-Elysées bat son plein on apprend que le Czar lui-même, l'empereur de toutes les Russies, est un collectionneur enragé : récemment, à une vente en Angleterre, il a acquis un timbre oblitéré de la Guinée anglaise datant de 1854 pour 925 francs, et un modèle neuf de ce même timbre pour 1,250 francs. Voilà donc la vraie raison de son prochain débarquement à Paris qu'on annonce : l'exposition n'est qu'un prétexte ; il vient en réalité pour la petite Bourse des timbres-poste aux Champs-Élysées…

Physionomie de Paris — 23 avril 1889



Paris présente en ce moment une physionomie mouvementée et originale. Imaginez un riche hôtel que ses occupants auraient un peu négligé, mais qu'ils veulent remettre à neuf pour quelque cérémonie importante, le mariage de leur fille par exemple. Une armée d'ouvriers a pris possession de l'immeuble ; toutes les chambres sont en proie aux peintres, aux décorateurs, aux tapissiers, et déjà les lourdes tentures sont posées, tandis qu'on achève le plafond en nuances.

C'est l'aspect du Paris actuel : on dirait d'un grand nettoyage et d'une mise à neuf pour recevoir dignement les étrangers et paraître à son avantage durant l'exposition. Partout des aménagements et des travaux poussés avec vigueur : à la gare Saint-Lazare les bâtiments sont terminés et le dégagement est précieux à l'entrée de la rue d'Amsterdam, autrefois si étroite et si encombrée. Tout à côté l'hôtel Terminus va s'ouvrir, cet énorme hôtel qui est sorti comme par miracle de dessous terre, avec ses six étages, en un peu plus d'un an. C'est la société du Louvre qui le dirigera, à l'instar des grands hôtels anglais voisins des gares. Celui-ci est même en communication directe avec les quais d'arrivée au moyen d'une passerelle qui aboutit au premier étage. Les voyageurs arrivant d'Angleterre ou d'Amérique par le Havre pourront ainsi s'installer immédiatement, et, dans l'hôtel, il y aura à leur disposition environ 400 chambres.

Ailleurs encore des légions d'ouvriers travaillent et se hâtent ; sur l'ancien emplacement déblayé des Tuileries, où ne subsiste que l'Arc de Triomphe, d'un cachet si sobre et si romain, on plante tout un parc qui sera comme un prolongement du jardin des Tuileries, d'où la vue ainsi s'étendra sans interception jusque dans la cour intérieure du Carrousel et le déploiement en éventail des bâtiments du Louvre. Sur les boulevards, partout des tranchées pour l'installation de la lumière électrique ; déjà aussi les primeurs des camelots, parmi lesquelles les reproductions variées de la tour Eiffel dominent.

C'est le premier résultat du jugement qui vient d'intervenir, déboutant de son action le propriétaire des grands magasins du *Printemps*, M. Jaluzot, qui avait acquis le droit exclusif de reproduction. Aujourd'hui la justice décide que la propriété de la tour étant acquise à l'État, il en est de même du droit de reproduction. C'est-à-dire que désormais la tour appartient à tous, comme le ciel et le printemps. Or, chacun, par ces clairs matins d'avril, porte un peu du printemps sur soi, sous la forme d'un mince bouquet à deux sous de violettes ou d'anémones.

Pour le prix on pourra porter à la boutonnière quelque tout Eiffel en miniature, à moins qu'on ne préfère une tour Eiffel épingle de cravate ou une tour Eiffel porte-crayon.

Tout cela vous est offert présentement par les camelots en délire, sans compter une tour Eiffel de trois cents vers (autant de mètres, autant de vers) dont les poutrelles inégales sont remplacées sur un dessin équivalent par des vers inégaux. Le sommet très effilé commence par ces vers monosyllabiques : « La tour — à jour — dans l'air — clair — monte — prompte. »

Je vous fais grâce de ce lyrisme qui tombe de si haut et va s'élargissant. Le chef-d'œuvre dans ce genre c'est la tour Eiffel polka, qu'on offre avec non moins d'entrain à chaque carrefour, la tour *réduite* pour piano !

Une popularité qui va grandissante, comme on voit, et dépasse avec candeur toutes les limites de l'absurde. Cela ne l'empêchera pas, sans doute, d'emporter de haute lutte le prix de 100,000 fr. que vient d'instituer M. Osiris[120] « pour l'œuvre d'art, d'industrie ou d'utilité publique que le comité jugera le plus remarquable dans l'exposition ».

Aussi chacun y va de son enthousiasme et même de son argent : on l'a bien vu pour l'émission des bons de l'exposition ; ceux-ci sont des sortes de titres émis à 25 fr. et immédiatement remboursés, puisque 25 tickets d'entrée à l'exposition y sont adjoints, cinq par cinq, à droite. La partie gauche du bon, avec fond blanc et filigrane rose, est un titre qui donnera droit de participer à des séries de tirages, de mois en mois, dont les lots varieront entre 1,000, 10,000, 100,000 et jusqu'à 500,000 francs. Vous comprenez si les souscriptions ont afflué ; dès l'émission le Crédit foncier, qui s'en est chargé, a reçu chaque jour 20 à 30,000 lettres chargées émanées de souscripteurs à l'émission. Celle-ci se montait à douze cent mille bons ; or, près de sept millions ont été souscrits par onze cent mille capitalistes en moins d'une semaine, ce qui fait que l'émission aura été au moins sept fois couverte. On se battait aux guichets.

Pendant les premiers jours la queue a commencé la nuit devant le Crédit foncier, rue des Capucins, à deux heures du matin. Car l'excédent des souscriptions obligera déjà à des réductions considérables pour les gros souscripteurs. Mais les demandeurs d'unités seront servis par priorité, et il paraît certains qu'ils le seront tous.

Comme on le voit, l'entrain est partout et l'on sent dans Paris quelque chose comme la fièvre de la dernière heure ; les affiches sont posées des cérémonies de l'inauguration, qui comporteront toutes sortes de musiques et d'illuminations avec une fête vénitienne sur la Seine.

Déjà est entré hier soir par la porte de Vincennes, arrivant d'Épernay et traîné par douze bœufs champenois, le plus grand tonneau du monde, rempli de vin de Champagne, qui sera bu au déjeuner offert à des invités par la presse parisienne, une barrique colossale pour laquelle on a dû desceller la grille de l'octroi et qui triomphe décidément du foudre légendaire d'Heidelberg.

Les étrangers aussi débarquent déjà, non seulement ceux qui figureront en quelque exhibition du Champ de Mars, comme ces Javanais entrevus au boulevard, parmi lesquels des chanteuses et des danseuses qui vont installer un kampang tout entier, c'est-à-dire un de leurs villages avec des maisons en bambous. Il y a aussi dès maintenant ceux qui viennent pour rien, pour le plaisir, des Anglais surtout et des Américains. C'est incroyable ce qu'on entend déjà d'idiomes étrangers dans les restaurants et les théâtres. Que sera-ce au pied de la tour Eiffel, qui sera vraiment la sœur de la tour de Babel des temps primitifs, car elle aussi verra la confusion des langues.

120 Daniel Iffla (1825-1907), dit Osiris : financier et mécène. Source : Wikipédia.

Ouverture de l'exposition — 15 mai 1889

Chroniquer d'autre chose en ce moment que de l'exposition-revanche — comme l'écrivait hier Caliban — ce serait perdre son temps et son encre. Toute la curiosité et la vie parisienne ont reflué vers ces merveilleuses installations du Champ de Mars, la Ville bleue, comme on l'a déjà appelée, car telle elle apparaît avec les deux dômes en faïence polie d'azur pâle surplombant les galeries latérales. L'effet d'ensemble, quand on arrive par le pont d'Iéna, est admirable : au-delà du portique en fer de la tour Eiffel — le grand A de l'exposition, comme l'a appelé le chansonnier Jules Jouy —, s'étendent des jardins féeriques semés de pelouses inclinées, avec des parterres de fleurs et de chaque côté un long rang de palmiers arrivés de Nice la veille de l'ouverture. Toute une série de bassins, de cascades, de jeux d'eau qui ont été, cette fois, spécialement soignés et multipliés : une première fontaine sous la tour ; puis une autre au milieu des jardins, très monumentale, figurant une barque au centre de laquelle, sur un trône, une femme symbolisant le Progrès, la tête dans une auréole que lui font ses ailes. Tout autour un équipage allégorique qui manœuvre ; le mouvement en sculpture, si intéressant et si actuel, est ici très bien exploité, tandis que dans les vasques des tritons tumultueux répandent de larges urnes. C'est étonnamment vivant et gai, un des succès de ces jardins où M. Alphand a déployé l'invention d'un moderne Le Nôtre, surtout le soir, à la lumière électrique, qui transforme les cascades en éventails de clair de lune. Tout cela nous l'avions vu gisant quelques jours auparavant, comme les tronçons d'un temple de dieux ; mais l'effort de la dernière heure à été immense et quasi miraculeux. Le jour même de l'ouverture, arrivés très matin, nous avons pu voir des nuées d'ouvriers obstinés au colosse ; puis, à l'heure dite, il semble prêt quand plus de trois cent mille personnes s'y sont ruées par toutes les portes.



Admirable journée que cette journée d'ouverture, où le caractère officiel était presque absorbé ; à peine a-t-on remarqué la présence du président de la République, arrivé d'ailleurs sans apparat ni escorte. C'était plutôt la grande fête universelle, le grand rendez-vous cosmopolite où se mêlaient tous les peuples dans une confusion des costumes et des langues, foule bariolée et fourmillante, qu'on eût dit heurtée en quelque ville de frontière où les civilisations contradictoires se rencontrent : toilettes claires de nos femmes, uniformes chamarrés des soldats et des fonctionnaires, puis les burnous blancs et flottants des Arabes, les persans en bonnets pointus, des généraux russes d'allure géante, le corps d'armée des Annamites, très petits de taille, les cheveux longs noués par un peigne de bois, l'air d'être des femmes malgré leur tenue militaire et le fusil à l'épaule ; puis des Japonais et des Chinois, en nombre considérable, vêtus de soies bigarrées merveilleusement fleuries et brodées qui retombent en robes amples et leur donnent un air sacerdotal, accentué par leur marche en groupe, les yeux

baissés et les mains frileusement rapprochées à la taille. Des têtes de toutes les couleurs : blanches, jaunes, brunes, noires et même rouges puisqu'il y avait un Indien coiffé d'une couronne de hautes plumes.

Vivante réalisation du groupe symbolique de Carpeaux qu'on pouvait voir tout auprès, à l'entrée du compartiment français des beaux-arts, un chef-d'œuvre représentant les cinq parties du monde, cinq femmes en marche autour de la sphère terrestre qu'elles supportent. Dans cet exotique fouillis, savez-vous bien qu'une part de la curiosité et du succès a été pour les grenadiers belges, dont la haute stature, le bel uniforme et les bonnets à poils ont fait l'admiration unanime. On les appelait ici les soldats du Roi. Partout on a voulu entendre l'excellente musique : à l'exposition d'abord, au raout[121] de l'Hôtel Continental, à l'Eden, à l'Elysée, à l'Esplanade des Invalides, et, avant leur départ, les sous-officiers de la caserne La Tour-Maubourg leur ont offert un banquet. Grand succès surtout pour deux de leurs officiers, les capitaines de Heusch et Schmidt, qui sont exposants, ce dernier dans le compartiment de l'équipement militaire avec un modèle nouveau d'uniforme et de sac de campagne pour le soldat.

Ce n'est pas le moment ni notre affaire d'entrer dans la description détaillée des compartiments, mais nous voulons seulement, au hasard de nos souvenirs, évoquer le pittoresque et triomphant aspect de l'exposition, en cette première promenade du jour de l'ouverture.

Le dôme central, où les harangues inaugurales ont été prononcées en présence du monde officiel, est à coup sûr une des principales merveilles de tout ce panorama architectural : des figures allégoriques tout or et bronze, des émaux rutilants, des faïences polychromées, le verre, le métal, la peinture, tout a été amalgamé pour cette turbulente coupole qui a l'air d'un trophée où monteraient en faisceaux et panoplies les bannières, les armures, les sabres, les fusils de toutes les armées de tous les peuples. Et par un contraste exquis, l'intérieur, tout en lumière de vitraux, réchauffé de céramiques coloriées en mosaïques et de peintures murales, donne la sensation d'être sous un dôme en quelque basilique d'Orient, d'autant plus que, tout auprès, le grand orgue de Cavaillé déroule ses graves songeries. Au bout de cette travée, et perpendiculairement, c'est la galerie des machines, qui pour les ingénieurs et gens de métier est, paraît-il, la merveille de l'exposition. Jamais on n'avait construit ainsi une voûte cintrée de 115 mètres, d'un jet, sans point d'appui. Hall immense et vertigineux qui compte 62,000 mètres[122] de superficie et 45 mètres de hauteur. Il paraît qu'on y pourrait placer l'arc de triomphe de l'Etoile et y faire évoluer au galop un régiment de cavalerie. Nous croyons même qu'il est destiné, après l'exposition, à être converti en manège.

En attendant, toutes les espèces de machines y fonctionnent en un ronflement et grincement de vapeur et de métal, depuis les machines d'aciéries comme celles qui ont confectionné la tour Eiffel jusqu'aux petites machines, comme celle de Marinoni, qui à la fois impriment, cousent et relient un volume.

Une des plus grandes attractions après celle-ci, ce seront les colonies et les pays étrangers à l'Esplanade des Invalides. Seulement, pour y arriver il faut, à partir du Champ de Mars, longer tout le quai d'Orsay, où sont les compartiments de l'agriculture, de la vigne, des poissons et mollusques. Or, ce chemin est long et fatigant, car il faut d'espace en espace escalader les passerelles de bois qui surplombent les rues. Il y a bien, à vrai dire, le petit chemin de fer Decauville qui fait le trajet, mais

121 Cocktail mondain.

122 Coquille probable : « mètres carrés ».

le plus souvent on n'y trouvera point de place. C'est donc un réel et grave inconvénient que cet éloignement l'un de l'autre des deux parties de l'exposition, et, pour bien faire, il faudra se résigner à ne pas les voir ensemble le même jour. Quant à présent, la partie exotique de l'Esplanade des Invalides est seulement en voie d'installation. Les constructions seules sont achevées et donnent déjà la certitude, avec l'enchevêtrement des pagodes, dômes, obélisques, dorés et bariolés ou d'un blanc cru de burnous, que ce coin de foire et de ville d'Orient sera bientôt, sitôt fini, le plus suggestif et le préféré des visiteurs.

La tour Eiffel — Illuminations — 15 mai 1889

Seule la tour Eiffel n'a pas pris part officiellement à l'ouverture de l'exposition, se réservant une inauguration personnelle pour le 15 de ce mois. Même on remarqua le matin du jour de l'ouverture que le drapeau qui flottait la veille au sommet avait disparu. Est-ce que la tour boudait à présent au pavillon central, qui, ce jour-là, allait triompher à son tour ? En tous cas on voyait à peine un lambeau d'étoffe bleue à la hampe du sommet. Après enquête, on découvrit que le vent soufflant assez fort la nuit précédente avait effiloché toute l'énorme et pourtant solide étoffe du drapeau. Cela donne à penser la force des courants de l'air à cette heure. Il paraît du reste que la tour oscille, à faire croire qu'elle est ivre, si elle n'avait déjà trop bonne réputation pour écarter un tel soupçon.
Et quant à ses drapeaux, elle n'a vraiment pas de chance, car le premier qu'on y avait arboré, respecté du moins par le vent, avait été coupé en morceaux, en tout petits morceaux à l'aide de canifs, de ciseaux et autres instruments tranchants par des caravanes d'Anglais aussi impitoyables que Billoir et désireux d'emporter une telle relique dans leurs pénates. Que sera-ce quand tout le monde va être admis dans la tour après l'inauguration des ascenseurs, soit 10,000 personnes à la fois, avec obligation pour le concessionnaire d'en pouvoir enfourner un millier par heure jusqu'à la dernière plate-forme ? Et il y aura partout des guichets comme dans une gare pour cet extraordinaire voyage vertical.



A défaut de drapeaux, le jour de l'ouverture, la tour a déployé d'extraordinaires projections lumineuses : un phare avec des lentilles aux couleurs françaises, puis deux projecteurs qui portent, paraît-il, jusqu'à 10 kilomètres. C'était féerique en cet extraordinaire soir de fête vénitienne et d'illuminations, un soir de chimère et des Mille et une Nuits dans ce coin des Champs-Elysées où nous étions. Les vagues musiques des cafés-concerts ; devant soi, la place de la Concorde toute passequillée[123] de globes allumés et de guirlandes de gaz ; au-dessus, un feu d'artifice exaspérant ses explosions de pierreries ; au milieu les cascades pétillantes aussi comme un feu d'artifice blanc.
Et toujours, dans la perspective l'immense tour, toute lunaire dans ses linges de lumière électrique, mais soudain rouge et fantastique dans un feu de Bengale intérieur qui lui donnait un air de grande tour de cathédrale incendiée dont il ne reste plus que le squelette avec ses côtes de fer alignées.

123 Ornement fait de rubans, de broderies, de perles, de pierreries, exécuté en particulier sur un vêtement.

Merveilles de la réclame américaine — 20 mai 1889



Décidément les temps prédits sont advenus où Paris apparaîtrait définitivement américanisé. Quoi de plus américain, en effet, que la réclame outrée et prodigieuse dont Paris s'est rendu complice en l'honneur d'un Américain qui va installer, pour le temps de l'exposition, un cirque de combats de buffles et de jeux hippiques ?

Sur tous les murs, à toutes les aubettes, à toutes les vitrines sont affichés à des millions d'exemplaires les portraits de cet homme, qu'on représente avec une tête romantique : grand chapeau de feutre mou, yeux rêveurs et tendres, moustache militairement relevée, car il se donne comme colonel, le célèbre Cody, connu déjà mieux ici sous le nom de Buffalo Bill, qui veut dire en réalité chasseur de buffles, mais qu'on a pris pour son vrai nom parce que ces mots figurent sous tous les portraits de lui placardés.

En fait, il n'a rien de cette triomphante beauté que lui prêtent ses innombrables portraits et que lui prêtent aussi des reporters en délire, puisqu'un d'eux écrivait le lendemain de son débarquement : « C'est tout à la fois une physionomie et un caractère ; on pourrait le comparer à don Juan et au maréchal de Saxe !!! ».

Certes son allure ne manque pas d'élégance, mais combien agaçante d'infatuation et de cabotinisme, sans compter les traits déjà fripés, la chevelure longue qui va s'éclaircissant, tout cela qui nous a paru loin du don Juan annoncé quand nous l'avons vu face à face en un bureau de rédaction d'une des feuilles parisiennes auprès desquelles le malin Cody s'est empressé de se rendre dès son arrivée avec tout un état-major de barnums. O merveilles de la réclame et de la mise en scène américaines ! Qui peut se flatter d'être célèbre aujourd'hui dans Paris comme Cody, Buffalo Bill ?

Inconnu de tous il y a un mois, il lui a suffi de ce peu de jours pour que les plus petits enfants sachent son nom et puissent le reconnaître au passage. Décidément Géraudel[124] lui-même n'y entendait rien et n'est qu'un simple serin ! Cody, Buffalo Bill, lui, a organisé des trains spéciaux, frété des navires spéciaux, s'est fait interviewer, encore en pleine mer, avant son arrivée, a loué des murs spéciaux pour ses affiches et aujourd'hui même donne une représentation spéciale et avant-courrière, à laquelle le président de la République assistera, parce que le colonel Cody a su intéresser à lui le ministre des États-Unis, lequel a invité M. Carnot et le recevra avec le personnel de toutes les ambassades américaines. Tout cela pour un directeur de cirque américain, c'est d'une adresse et d'un génie de réclame et de mise en scène devant lequel nous resterions confondus, si nous ne savions que la société qui l'exploite a beaucoup d'argent et en a assigné la plus grosse partie au bon lancement de l'affaire.

Quant au spectacle, quel sera-t-il ? Du Fenimore Cooper, le célèbre romancier américain, en action, c'est-à-dire des courses de chevaux, de buffles, de cerfs, de chiens des prairies, des exercices au lasso, des fantaisies de Canadiens, de Sioux, d'Apaches et d'Indiens couronnés de plumes, la peau

124 Auguste-Arthur Géraudel (1841-1906) : pharmacien à l'origine des pastilles Géraudel (contre la bronchite).

tatouée comme des cuirs de Cordoue. Il paraît qu'on assistera là à des équitations fougueuses et désordonnées, sans autre science qu’une certaine solidité à cheval et un emportement d'une belle sauvagerie qui reposera des correctes académies de la haute-école dans nos cirques ordinaires. Celui-ci, du reste, se distinguera des autres par ses proportions colossales, une salle pouvant contenir 20,000 personnes, de forme carrée, avec des gradins de trois côtés, tandis que le quatrième côté sera occupé par des décors, forêts, roches, précipices où se dérouleront les chasses et les combats. C'est même à cause de ses dimensions anormales que le cirque de Buffalo Bill n'a pu s'installer qu'assez loin du centre, route de la Révolte, à Neuilly, près de la Porte Maillot, où il occupe présentement avec ses campements, ses tentes pointues et bariolées un espace de 60,000 mètres d'étendue. Reste à voir l'intérêt que pourront offrir aux Parisiens et aux étrangers ces spectacles de tribus et d'animaux sauvages qui, de l'autre côté de la Manche, ont une immense réputation ; mais sommes-nous, autant que là-bas, un pays de jockeys et de sport ?

Nouvelles mondaines — Eclairage électrique — Le commerce parisien mécontent — 27 mai 1889

Le mois de mai devient chaque année davantage le mois le plus brillant de la vie parisienne, non seulement au point de vue extérieur : fêtes en plein mai, jardins fleuris, boulevards brillants, toilettes printanières et modes nouvelles, mais encore au point de vue mondain ; après l'interruption du carême les fêtes recommencent en une reprise qui a les apparences d'une *saison* comme à Londres, d'autant plus brillante ce mai-ci qu'elle se complique de l'ouverture de l'exposition. C'est ainsi qu'on a dansé un peu partout cette semaine, dans ces bals de printemps, fenêtres ouvertes, si bien décrits par le romancier Rosny au début des *Corneilles* :

« Sur la fête nonchalante une mince valse traînaillait ; un bourdon de causeries entrecoupait la menue musique, l'haleine de mai entrait par les larges fenêtres ouvertes, faisait trembloter les lustres, aimablement caressait les femmes et les fleurs. »

Ainsi des brillantes soirées de cette semaine, parmi lesquelles un nouveau grand bal à l'Elysée et surtout la fête chez le baron et la baronne Alphonse de Rothschild, qui restera le capital événement mondain de la saison : une fête quasi princière dans ce superbe hôtel encadré de grilles monumentales qui fut jadis la demeure de Talleyrand, et dont le Tout Paris nobiliaire, financier, politique et mondain encombrait l'autre soir la succession de salons grandioses : l'un d'abord tendu de brocart rouge, un second avec de plus merveilleuses tapisseries de haute lisse, plus loin une petite pièce avec des peintures comme à Trianon, car tout est maintenu dans le style Empire, un peu raide et sévère ; pas d'encombrements de meubles, d'amas de tentures, de fouillis bariolé selon la mode fréquente de l'ameublement parisien. La salle de bal aussi participait de cette ordonnance d'un luxe sobre, toute blanc et or, mais ruisselante de lumière et de bijoux gros comme des étoiles, pour réaliser, eût-on dit, l'ironique vers de Banville : « Ce Rothschild qui pourrait acheter la Grande Ourse. » Cette fois les fervents de l'habit clair ont subi un échec, car l'habit noir a reparu presque unanime : un seul frac lilas pâle tranchait sur l'uniformité, avec l'œillet blanc, en touffe à la boutonnière. La duchesse d'Uzès, fidèle à l'exilé[125], arborait, elle, des œillets rouges au corsage de sa robe blanc ivoire.

On y a fait l'innovation de la lumière électrique, dont des globes se mêlaient en couronne aux bougies des lustres, car décidément la lumière électrique s'impose partout non seulement dans les salons, où chaque jour elle permet un raffinement nouveau, comme ce maître de maison qui s'en sert maintenant pour faire arriver à table un petit chemin de fer portant café et liqueurs, avec arrêt à chaque convive, elle s'impose aussi dans les rues, où l'exemple est donné de haut par la tour Eiffel en remuant chaque soir une vaste projection, comme une queue de paon blanc ; voici qu'on a éventré les trottoirs sur toute la ligne des boulevards pour y placer les appareils de transmission, et avant peu les jaunes et clignotants réverbères qui faufilaient de leurs points d'or l'obscurité auront fait place aux grands phares lunaires de l'électricité. Ce sera une nouvelle physionomie pour les boulevards, moins pittoresques peut-être, si plus éclairés.

125 Anne de Rochechouart de Mortemart, par son mariage (1867) duchesse d'Uzès (1847-1933) : pilote automobile et sculptrice. Fidèle au général Boulanger exilé à Bruxelles.

Au reste, les boulevards ne sont pas en ce moment l'endroit le plus couru ni le plus fréquenté. Il y a même eu désillusion de côté, suivie de mécontentements et de réclamations. Les propriétaires des grands restaurants, les directeurs de théâtre qui comptaient sur l'exposition et ses visiteurs pour drainer l'or international dans leurs caisses sont furieux de voir leurs calculs déçus. Mais n'est-ce pas un peu leur faute ? Qui se soucie de ces grands restaurants où on paie cent sous un œuf à la coque et un louis la portion de quelques fraises ? Et quant aux directeurs de théâtre, ils ont eu tort de compter sur la badauderie des étrangers pour venir voir quand même leurs reprises et leurs décors fanés. Ceux-ci préfèrent passer leur soirée au Champ de Mars, qui offre toutes sortes de distractions en plein air et fait oublier la nuit avec ses lumières électriques quasi diurnes que multiplient les jets d'eau et les cascades.

Liberté de la concurrence en tous cas, qui n'empêchera pas que l'exposition ne continue à demeurer ouverte chaque soir et que les étrangers ne s'éparpillent de préférence, la journée finie, dans les jardins de l'exposition, l'avenue des Champs-Elysées ou les allées du Bois, tous ces délicieux coins verts qui sont les oasis dans Paris, grand désert d'hommes !



Petits mécontentements — Les Cochers — Les faux tickets de l'Exposition — 3 juin 1889

Tout n'est pas rose, comme dit le vieux refrain ; après la triomphante ouverture de l'exposition, il semble qu'il y ait un peu de désillusion, non pas que la foule diminue au Champ de Mars, mais cette affluence même a son contre-coup dans le centre, où les nouveaux mâts électriques éclairent une foule identique à celle des soirs ordinaires.

Où sont les cohues rêvées et les chimériques bénéfices ? Le soleil lui-même semble décidé à ne pas se laisser soutirer ses rayons et il est économe de son or. Hier encore le mauvais temps a empêché la fête des fleurs au Bois de Boulogne, qui devait être une des plus charmantes de la saison. Seuls quelques intrépides ont tiré à roses mouillées. Car il avait plu abondamment toute la matinée, après des orages répétés et même, paraît-il, un tremblement de terre survenu jeudi soir entre huit heures un quart et huit heures et demie du côté de l'Ouest, et qu'on aurait ressenti même à Paris du côté du quartier de l'Europe et des Batignolles, où quelques habitants prétendent avoir été secoués sur leurs sièges, des chaises tournantes sans doute, comme les fameuses tables d'antan.

Quant aux ondées et aux orages continuels, d'aucuns les imputent à la Tour Eiffel, ce paratonnerre excessif qui attire la foudre et déchire aveuglément tous les nuages. Seul les cochers se réjouissent du mauvais temps, car alors plus que jamais ils sont les rois de la rue et narguent les passants en brandissant leur fouet comme un sceptre. Ils rançonnent et imposent à leur guise des conditions de capitulation. En vain les compagnies et le conseil essaient-ils en ce moment d'intervenir et de décréter des compteurs kilométriques qui calculeraient automatiquement les distances parcourues et le prix proportionnel. On va même afficher un de ces jours le règlement d'un concours public pour ces sortes de compteurs.

Peine perdue : les aimables cochers n'entendent jamais être surveillés ni contrôlés ; ils se mettront plutôt tous en grève, ce qui nous coûtera plus cher encore : embarras d'argent après embarras de voitures, avec cette différence, constatée par le *Charivari*, que les embarras d'argent ce n'est pas, comme ceux de voitures, l'encombrement qui les cause !



Avec l'ennui des cochers il y a eu la panique des faux tickets de l'exposition, répandus et vendus à tous les carrefours. Même les bons ont immédiatement baissé jusqu'à neuf et dix sous au lieu du prix d'un franc originel, tant chacun se méfie. Il est vrai qu'on en arrive à tout imiter dans la perfection. N'a-t-on pas vu la semaine dernière en Cour d'assises l'ancien ingénieur Buquet qui faisait le trafic des titres volés et en changeait les chiffres avec une calligraphie si parfaite que, même à la loupe, on parvenait à peine à découvrir les ratures et les surcharges ? Pour les tickets de l'exposition ç'a été aussi comme un jeu de les copier, grâce aux procédés actuels de la photographie, qui transpose le modèle sur une plaque couverte de gélatine et mordue ensuite par un acide.

La nuance bleue autrefois était le grand obstacle, puisqu'elle ne ressort pas en photographie et se traduit en blanc. Mais pour la falsification des tickets de l'exposition les faussaires ont interposé un verre jaune, de sorte que les tracés bleus ont pu s'obtenir en vert et se réaliser par conséquent sur le cliché. On imite tout aussi bien les billets de banque, à preuve ceux de cinq cents francs l'an dernier, d'une reproduction si aisée, paraît-il, que l'ancien gouverneur de la Banque d'Etat en Suède vint un jour voir M. Magnin, le gouverneur de la Banque de France, et en moins de deux heures, avec une poêle à frire, un peu de pâte de papier, une petite boîte portant le filigrane et deux bouteilles d'encre, il tira plusieurs exemplaires de billets faux d'une imitation littérale.

Si cela continue, on ne pourra plus donner de bon argent sans s'exposer à coup sûr à recevoir en échange des pièces fausses, et voilà pourquoi un Anglais prudent a fait l'autre matin toute une petite scène comique à l'une des entrées de l'exposition. Il ne voulait à aucun prix acheter un ticket : « Je n'ai pas confiance ; je vais vous payer ici mon entrée » disait-il obstinément au percepteur du guichet, qui ne peut recevoir que des tickets et n'en vend point. Sur son refus, il lui présenta successivement une pièce de vingt francs, puis un billet de cent francs, puis un billet de mille. Ne pouvant vaincre son obstination ni se faire comprendre, le contrôleur tira lui-même vingt sous de sa poche et fit acheter par un gardien de la paix de service un ticket à l'un des innombrables camelots qui en vendent à chaque porte. L'Anglais prit le ticket, donna un louis à chaque sergent de ville et passa devant le guichet, dont le contrôleur en fut quitte pour les vingt sous avancés. Quant à l'Anglais, il avait dépensé royalement quarante francs, mais du moins il n'avait pas pris un ticket faux. C'est l'histoire de Gribouille qui se jette à la rivière pour n'être point mouillé par la pluie !

Exposition canine — 3 juin 1889

Tout à côté du tableau du siècle, aux Tuileries, sur la terrasse de l‘Orangerie, est ouverte en ce moment l’exposition canine, attirant chaque après-midi la foule la plus élégante de nos jolies mondaines, qui semblent par cet empressement se rallier à l’aphorisme célèbre : ce qu’il y a de meilleur dans l’homme, c’est le chien. Toutes les espèces sont représentées là : braques, griffons, pointers, setters-gordons, épagneuls ; toutes les couleurs et tous les mouchetages, blanc et noir surtout, qui font ressembler les chiens à des essuie-plumes ; toutes les dimensions aussi, depuis les chiens de berger et de montagne, aussi grands que des loups, jusqu’aux chiens mignons, à longs poils ou frisés, que les femmes portent comme des manchons. Tous ont reçu des récompenses : prix d’honneur, d’élevage, de championnat, premier prix, rappel, mention, mention très honorable, tous médaillés, primés, décorés ; ils finiront par être officier d’Académie, on les rasera et on leur fera une boutonnière à la peau pour quelque ruban violet ou même rouge. Décidément, ils sont pires que les hommes !

Les cochers récalcitrants — 19 juin 1889



Le jour même où les mails superbes roulaient vers Auteuil, les modestes fiacres avaient cessé de s'ébranler au long de nos boulevards et de nos rues. Pour la première fois, depuis des temps immémoriaux, il n'y a pas eu de passants écrasés, grâce aux vacances d'un jour prises par MM. Les cochers parisiens. Voilà longtemps qu'ils nous la promettaient, cette grève, et ils l'ont réalisée au bon moment, où on a le plus besoin d'eux, où des milliers d'étrangers, ignorant des itinéraires et du mécanisme des omnibus et tramways, s'exténuent après eux en de vaines supplications. Réalisation difficile quand on songe qu'ils sont plus de 20,000 et qu'il fallait, d'un commun accord, suspendre tout travail le même jour. Il y a bien eu quelques résistances que vite on réprima en coupant les rênes, en démontant les roues, en renversant la voiture de ceux qui s'étaient risqués à travailler. Grève universelle et obligatoire.

Ainsi s'est trouvé mentir le distique où Raoul Ponchon, parodiant le mot historique de la comtesse de Montebello à la cour du Premier-Empire : « C'est nous qui sont les princesses, » fait dire aux rubiconds tyrans des fiacres : « Nous sont cochers. Nous sont faits pour marcher ! ». Hélas ! Les cochers ne marchent plus, sauf quelques rares qui appartiennent aux coopératives ou à des loueurs particuliers. Mais ceux de l'Urbaine et de la Compagnie générale refusent tout service avant d'avoir obtenu satisfaction. Ils ont eu des audiences ministérielles et des débats contradictoires avec leurs patrons sans se mettre d'accord. Les uns réclament un salaire uniforme de sept francs pour douze heures de travail, les autres un abaissement de la *moyenne* qu'ils doivent verser à la compagnie. Car tel est jusqu'ici le système pratique : le cocher loue chaque matin une voiture à cheval, à forfait, pour une somme que la Compagnie impose et qui varie suivant le jour, le temps, la saison, les circonstances. Actuellement cette moyenne est de 32 francs. Or, les cochers prétendent que, même en travaillant toute la journée au tarif de 2 fr. par heure, ils peuvent à peine rentrer dans les débours de cette moyenne.

Les directeurs de l'Urbaine et de la Générale répondent qu'en dehors des courses à l'heure (que les cochers s'arrangent toujours pour éluder), il y a les courses ordinaires à fr. 1,50, qui se comptent souvent à plusieurs par heure, puis le supplément pour les colis, les courses en dehors des fortifications et au Bois, les pourboires, ce qui permet souvent aux cochers de se faire des journées de 40 et 50 fr., c'est-à-dire un bénéfice net d'au moins un louis par jour. Qui a raison ? Ce qui est certain, c'est que l'autre soir on a arrêté un cocher de fiacre à la suite d'une rixe ou d'une tentative de meurtre ; il était porteur de 53 francs qu'il a déclaré être la recette de sa journée. D'autre part, ceux qui sont voisins de postes de fiacre ou d'endroits de stationnement ont pu remarquer souvent, aux heures de repas, les cochers attablés sur les trottoirs des cafés ou restaurants limitrophes, déjeunant et dînant copieusement avec des huîtres, du lapin sauté, des fromages variés, du raisin, du vin à

discrétion et l'obligatoire mazagran[126] panaché de cognac. On est quelque peu incrédule alors devant leurs réclamations et hostile à leur grève, d'autant plus que les Parisiens sont édifiés depuis longtemps sur l'amabilité et la délicatesse des automédons[127], grands chercheurs de querelles, dont un de nos amis disait un jour avec esprit que si on les appelle « cochers » à l'infinitif, c'est par politesse[128].

***

Il est vrai que les cochers deviendront bientôt inutiles si, comme la science nous le promet, elle ne doit pas tarder à avoir invité pour notre usage et commodité des voitures électriques qui nous conduiront toutes seules à nos plaisirs et à nos affaires. Déjà les tramways électriques fonctionnent au boulevard Malesherbes et ailleurs. A quand les fiacres électriques que nous pourrons conduire nous-mêmes en tournant simplement un ressort muni de frein ? Espérons-les pour des temps proches, car la science de plus en plus s'ingénie à ne plus rien nous refuser.

126 Tasse haute, en forme de verre à pied, utilisée pour boire le café. Source Wikipédia.
127 Conducteur d'attelage.
128 Allusion à « cochons ».

A la Société de biologie — 19 juin 1889



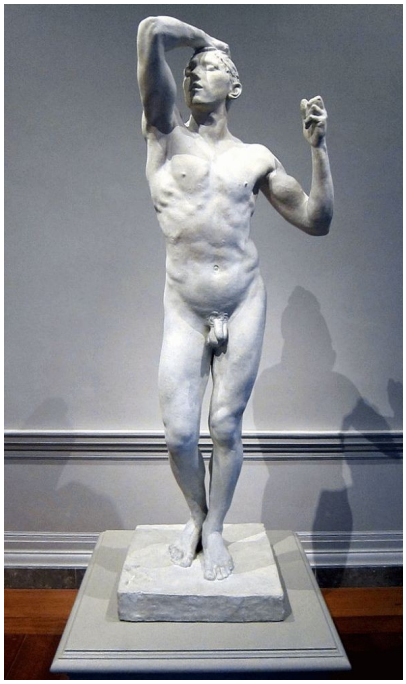
[…] tous les vieillards sont présentement ahuris et joyeusement éperdus par la communication faite cette semaine à la Société de biologie par M. Brown-Séquard[129], qui n'est pas un savant d'opérette, mais un vrai et authentique savant, disciple et continuateur de Claude Bernard[130], incapable d'affirmations téméraires et facétieuses, à preuve qu'il est membre de l'Institut et s'occupe de la chaire de psychologie générale au Collège de France. Or, M. Brown-Séquard est venu affirmer devant ses collègues qu'il avait trouvé un élixir de rajeunissement, la vraie fontaine de Jouvence, jaillie toute salutaire et garantie de ses travaux. Ce liquide est tout simplement de l'eau distillée dans laquelle il aurait macéré et fait infuser certains organes d'animaux, des glandes de chiens ou de cobaye, — un liquide au moyen duquel on doit pratiquer des injections sous-cutanées qui suscitent immédiatement une vigueur imprévue et nouvelle. Le savant, jugeant que l'expérience n'était peut-être pas sans danger, l'a résolument pratiquée sur lui-même et affirme qu'il est parvenu ainsi « à réparer des ans l'irréparable outrage » dont se plaignait Racine par la bouche d'un de ses personnages. D'emblée, son appétit a augmenté, sa force dynamométrique s'est accrue de 7 kilos ; lui, qu'une demi-heure de travail debout dans son laboratoire épuisait, va maintenant pendant deux et trois heures. En un mot, a-t-il conclu, il s'est semblé à lui-même rajeuni de dix ans. Est-ce concluant, ou bien faut-il penser, comme l'a objecté de suite à la séance un de ses collègues, que toute injection sous la peau peut expliquer cette suractivité musculaire ? Nous verrons bien avant peu, car les Faust ne manquent pas, désireux de rajeunissement, qui désormais, sans recourir à la sorcière allemande et à la diabolique fiole, pourront écrire comme dans le poème de Goethe : « Je crois sentir une vie nouvelle, sainte et bouillante, circuler dans mes nerfs et dans mes veines. Suis-je moi-même un dieu ? Tout me devient si clair !

129 Charles-Édouard Brown-Séquard (1817-1894) : physiologiste et neurologue. Modèle du savant fou dans une nouvelle de Villiers de l'Isle-Adam. Source : Wikipédia.

130 Claude Bernard (1813-1878) : médecin et physiologiste, fondateur de la biologie moderne.

Exposition Rodin et Claude Monet — 28 juin 1889

Une des expositions d'art les plus hautaines et les plus rares qu'on aura vues depuis longtemps s'est ouverte aujourd'hui à la Galerie Georges Petit, rue de Sèze. Il s'agit des dessins rassemblés du peintre Claude Monet et du statuaire Rodin, qui sont peut-être les deux plus complets, intenses et originaux artistes de la génération présente.



Chacun est en pleine maturité et, après bien des méconnaissances, a imposé à tous son art et sa maîtrise. Tous deux eurent des commencements difficiles, le sculpteur surtout : pendant des années il travailla chez Carrier-Belleuse, non pas comme élève, mais comme un employé chez un patron, réduit aux besognes inférieures et littérales du praticien ; ensuite il fut embauché par un statuaire belge et longtemps, de 1871 à 1877, il séjourna à Bruxelles occupé aux sculptures extérieures et aux cariatides intérieures de la Bourse, ainsi qu'à des travaux au Conservatoire et au palais du Roi.

Néanmoins il n'avait pas abandonné ses rêves et ses projets d'art personnel. Ses premiers envois au Salon avaient été refusés ; mais en 1877 sa figure de l'*Age d'airain*, acceptée, souleva une polémique passionnée : on accuse l'artiste d'avoir moulé sur nature le corps de sa statue. Indignation de Rodin ; jury constitué ; amitié confraternelle de Paul Dubois, qui le défend ; finalement la fausseté de l'accusation fut reconnue et l'œuvre, revenue au Salon de 1880, obtint une médaille, fut achetée par l'État et placée dans le jardin du Luxembourg.

Dès lors le succès était assuré et grandit à mesure par les bustes successifs et si évocateurs de Hugo, Dalou, Antonin Proust, qui témoignaient d'un art profond et créateur, quand M. Turquet eut l'admirable idée de faire une commande à l'artiste : une porte pour orner le Musée des arts décoratifs. Depuis des années Rodin travaille à ce grand œuvre dans son vaste atelier de la rue de l'Université, où tous les artistes qui ont pu en voir les travaux préparatoires, les fragments, les esquisses, n'hésitent pas à proclamer que ce sera l'œuvre capitale de la statuaire moderne et un incontestable chef-d'œuvre. Ce sont précisément des parties de ce travail que Rodin expose en ce moment rue de Sèze, en même temps qu'une statue de Bastien Lepage, de si vivante et martiale allure, et une autre œuvre : *Les bourgeois de Calais*, commandée par la municipalité de cette ville pour perpétuer un souvenir héroïque de leur histoire. C'est l'épisode raconté dans les chroniques de Froissart des six bourgeois de la ville allant vers Édouard, roi d'Angleterre, s'offrir à sa merci pour épargner la population, nu-tête et pieds nus, la corde au cou et les clés de la ville et du château dans les mains. Admirable groupe que celui imaginé par l'artiste, sur un plan uniforme, au lieu de l'ordinaire disposition en pyramide et sans les habituels gestes mélodramatiques. Ceci est de la douleur humaine de patriotisme vaincu et silencieux, avec un seul geste de résignation et de grandeur bizarre chez l'unique personnage qui marche en avant, geste absolument neuf et inédit, car

la gloire de Rodin aura été de trouver en sculpture des attitudes nouvelles, comme l'a très bien constaté dans son étude sur lui M. Gustave Geffroy. Cela se voit surtout dans les fragments épars exposés ici de sa monumentale et déjà célèbre *Porte de l'Enfer*. C'est ainsi qu'elle se nommera, paraphrase exaspérée dans le bronze du douloureux poème de Dante. Mais le sculpteur n'a retenu de l'œuvre initiale que la vision d'ensemble et l'a éternisée en des scènes qui n'ont plus rien de contemporain ou de contingent. C'est un tableau des passions humaines regardé par la grande figure qui est au sommet et qui représente non plus Dante, mais le poète éternel, pensif et nu, en contemplation devant ce que Baudelaire appelait « le spectacle ennuyeux de l'immortel péché ». C'est du reste avec l'auteur des *Fleurs du mal* que Rodin présente le plus d'affinités cérébrales, au point qu'il a même fait une illustration complète de son œuvre pour un amateur qui a pu se payer un tel caprice. Rodin aussi a entassé dans cette porte tragique tous les inquiets du désir, les maudits de la chair, les déchus de l'orgueil, roulés pêle-mêle en des chutes et des étreintes. Tel coin n'est qu'une transposition des femmes damnées, tout cela d'une audace que d'aucuns trouveront licencieuse et coupable, si on ne songeait que précisément, avec effroi et avec tristesse, l'artiste a voulu dresser un examen de conscience de l'humanité. En tous cas cette *Porte de l'Enfer*, pleine de péchés, est de celles où les yeux des anges ne s'arrêtent pas...

Nous parlerons de l'exposition des tableaux de Claude Monet la prochaine fois[131].

131 Sic.

Exposition de Claude Monet — 1er juillet 1889

Evocateur aussi de lointains et de rêve, cet art du peintre Claude Monet, dont nous annoncions précédemment l'exposition ouverte en collaboration avec le sculpteur Rodin : deux ou trois cents toiles, dont un grand nombre appartiennent au chanteur Faure, mais qui ne sont qu'une faible partie de l'œuvre formidable de ce grand travailleur.

Longtemps méconnu pourtant comme Manet, lequel cherchait autrefois à l'aider et offrait en vente, sans y parvenir, des Claude Monet pour soixante francs. A part Manet, du reste, les artistes eux-mêmes ne manifestaient point d'enthousiasme : seuls Gautier et Daubigny furent bienveillants.

Quant au public, M. Octave Mirbeau[132] a pu rappeler qu'à une de ses rares expositions des amateurs, pris de franche gaîté, déposèrent des sous sur les rebords des cadres, comme dans la sébile d'un mendiant, et cette plaisanterie fut jugée d'un goût acquis[133]. Aujourd'hui ces épreuves sont finies : les tableaux de Claude Monet se vendent de trois à quatre et cinq mille francs. Les amateurs recherchent ses toiles : l'exposition du centenaire[134] organisée par M. Antoine Proust au Champ de Mars contient quelques-unes de ses œuvres côte à côte avec les plus illustres. Tous enfin sont d'accord pour le saluer comme un maître qui est le point de départ de toutes les tentatives actuelles, lui qui a vraiment réalisé les décompositions du ton et de son pinceau infatigable apprivoisé la lumière. Infatigable, car cet artiste, qui dans ses suggestifs paysages apparaît surtout comme un rêveur, est aussi un ouvrier, un ouvrier obstiné, tenace, laborieux à l'excès, d'une volonté et d'une santé de fer, car il reste des journées entières à peindre, dans le soleil tropical du Midi, à Antibes, d'où il a rapporté des marines superbes, ou dans la neige d'hiver qui l'a souvent inspiré. Mais il ne travaille jamais plus d'une heure à la même toile, exprimant seulement l'*heure où le paysage se caractérise* —, convaincu qu'au bout d'une heure le caractère se modifie par la fuite des nuages et des heures. Le lendemain il reprendra la même toile à une heure identique et de caractère analogue ; de sorte qu'en une même journée il travaille simultanément à plusieurs œuvres échelonnées, de caractère et de lumière différents.

N'est-ce pas que cette manière de travailler est intéressante et semble logique pour lui surtout, qui fut et restera avant tout le peintre de l'eau, c'est-à-dire de la chose frissonnante et changeante par excellence, - soit les bords de la Seine ou de la Meuse, ou la Hollande, ou la Méditerranée —, l'eau qui se marie avec le ciel au bout des horizons, en un hymne consenti, et qui surajoute à sa propre mobilité féminine les caprices errants de l'azur.

132 Octave Mirbeau (1848-1917) : auteur, critique d'art et journaliste. *Journal d'une femme de chambre*, adapté au cinéma, est son titre le plus célèbre. *Le Calvaire (*1886) lui vaut un succès de scandale, notamment à cause du deuxième chapitre démystificateur sur la débâcle de l'armée de la Loire pendant la guerre de 1870 qui fait hurler les nationalistes. Ami intime de Georges Rodenbach. Après la mort de celui-ci, Mirbeau s'occupera du fils du poète pendant une période de maladie d'Anna Rodenbach.

133 Coquille probable : « exquis ».

134 Exposition universelle de 1889.

L'américanisme à Paris — Vente de tableaux — 8 juillet 1889

N'est-ce pas un symbole, l'inauguration — cette semaine — de la statue : La Liberté éclairant le monde, offerte par la colonie américaine, c'est-à-dire la réduction au cinquième de colossale statue de Bartholdi ? Comme sa sœur en bronze de la rade de New York, celle-ci se dresse maintenant à la pointe de l'île des Cygnes, au seuil de Paris. En son honneur M. Whitellaw Freid, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, et M. Carnot, président de la République, se sont congratulés, cependant que dans les principaux quartiers de Paris, à l'occasion de la fête nationale des Etats-Unis, les drapeaux aux couleurs américaines ont alterné avec des drapeaux aux couleurs françaises. Emblème public et indéniable qui atteste la réalisation de la lointaine prophétie de Baudelaire : « Un temps viendra où notre société se sera américanisée tout à fait. » Et cette influence ne se contente plus d'agir à distance : elle vient opérer ici même, violenter nos meurs et introduire dans nos habitudes ses habitudes brusques et positives. On l'a bien vu à cette vente Secrétan, désormais célèbre, et qui est de l'américanisme pur. Déjà cette arrivée de M. Sutton, le délégué de l'*American Art Association*, voulant acheter le tableau de Millet à tout prix et, débarqué un peu en retard à Liverpool par le transatlantique, faisant chauffer un train spécial pour se rendre à Douvres, de là frétant un steamer spécial pour aller à Calais. Et de Calais à Paris il s'est offert un train spécial pour arriver à temps à la salle Sedelmeyeur.

C'est du Jules Verne, avec un Phileas Fog[135] d'un nouveau gendre ; de même que la séance de la vente elle-même est plutôt du domaine de la fantaisie que de la réalité. Quel après-midi de chimère et de folie ! On s'écrasait dans la salle de la rue Larochefoucaud ! Et une chaleur ! Une assistance d'élite à vrai dire : le Tout-Paris artiste et mondain : duc de Marlborough, prince de Liechtenstein, Halévy, Gounod, Reinach Munkaczy, Wolff et M. Antonin Proust, qui va devenir le point de mire tout à l'heure, quand on vendra l'*Angelus*, et, selon l'expression consacrée, mais ici très littérale, suspendra tout le monde à ses lèvres. Oh ! Cette mise à prix de Millet que tous les journaux ont racontée ! Cette façon de se disputer à coups de cent mille francs un tableau en vogue, comme deux voisins se disputent un terrain qui les affriande ! Ce cynisme à coter l'art, à hausser sur le génie, à spéculer sur la gloire! Et dire que de bonnes gens en ont versé des larmes d'émotion ! Dire que M. Albert Wolff a pleuré, et l'avoue, pour cette belle victoire française, lui, un Allemand ! Et dans son lyrisme il considère cette vente « comme l'apothéose du génie de Millet devant la postérité ».

Mais qu'est-ce que cette vente peut bien faire au génie ou à la gloire du peintre ? En quoi est-il plus glorieux parce que les Américains, introduisant chez nous leurs mœurs détestables, auront forcé l'Etat français à payer l'*Angelus* un prix hyperbolique et dérisoire — il faut le dire —, puisque dans la même vente on a payé tel chef-d'œuvre autrement sérieux et durable comme le portrait d'Anne Cavendish, par Van Dyck, seulement 74,000 francs ? C'est donc que les tableaux n'ont plus une valeur réelle, au point de vue *artistique* ; ils n'ont plus qu'une valeur marchande, résultant de la demande multiple, de l'engouement, de la spéculation qui se porte sur tel ou tel nom, comme à la Bourse sur telle ou telle valeur. C'est que les Meissonier, en dépit de certaines enchères comme celle des *Cuirassiers* pour 190,00 francs, sont plutôt à la baisse. Il y a donc une vraie cote de tableaux qui

135 Phileas Fogg est le héros du roman de Jules Verne *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, paru en 1872.

est faite non par des artistes, mais par des marchands et des financiers. Ceux-ci achètent des toiles non par amour de l'art, mais comme des fonds variables, plus solides que les autres pourtant.
La plupart du reste n'achètent que pour revendre. Et c'est si vrai qu'après la vente Secrétan, qui fut forcée, nous allons voir une série de ventes de galeries plus ou moins célèbres : le moment est favorable ; on est encore entraîné à un feu d'enchères bien nourri. C'est ainsi que déjà on annonce pour le commencement de juillet la vente de la collection de Mme Haass, dite galerie Michel-Ange, qui est exposée en ce moment aux Champs-Elysées et que nous avions admirée dès longtemps dans son bel hôtel de la rue d'Artorg, collection précieuse de tableaux, anciens surtout, de bronzes rares, de faïences uniques, et qui semblait gardée avec un soin vraiment affectueux et respectueux, car pour pénétrer dans le salon des meilleurs œuvres : des Michel-Ange, un Dürer, un Primatice, etc., on devait franchir une grille de bronze lourd dont seule la maîtresse de la maison gardait la clé comme une geôlière d'art. Par quel hasard Mme Haass, qui est la veuve de l'ancien associé de Krupp, vend-elle ses collections ? En tous cas, espérons que plus aucune vente de tableaux ne donnera lieu à ce ridicule chauvinisme dont la vente Secrétan fut l'occasion.
On s'est échauffé pour l'*Angelus* comme on s'échauffe à Longchamps, le jour du Grand-Prix, pour *Vasisias* ou *Stuart* contre le favori anglais. Mais l'idée de la patrie n'a rien à voir avec ces gageures, pas plus que l'art, qui s'y diminue et s'y discrédite. Et j'imagine que le pauvre grand Millet lui-même, qui fut pauvre et vécut de peu, vendant son tableau, à l'origine, pour 1,800 francs, se serait trouvé offusqué de ces disputes d'argent autour de son œuvre si religieuse, qu'il avait peintre, comme on prie, à la façon d'un Primitif qu'il est vraiment.

Le congrès du droit des femmes — 8 juillet 1889

[*suite de l'article précédent*] Le sort de la veuve de Millet, dans la misère tandis que des financiers gagnent des centaines de mille francs en spéculant avec les tableaux de son mari, donnerait une apparence de raison aux revendications féminines qui se sont cordonnées dans le grand congrès du droit des femmes, clôturé cette semaine. C'est une déléguée belge, Mme Popelin, qui a même présidé cette dernière séance et, naturellement, revendiqué pour les femmes le droit de pratiquer au barreau. Une autre, Mme Christin, a lu un rapport contre la disposition du Code qui interdit la recherche de la paternité. Ses chiffres, du reste, ont fait une vive impression : sur 75,000 enfants naturels, 5,000 sont reconnus par les pères seulement, 25,000 par les mères et 45,000 restent à la charge de l'Etat. Outre d'autres [*peu lisible*] points, on a voté encore d'autres résolutions [*quelques mots illisibles*] un peu réjouissantes, comme de vouloir que les sergents de ville aient seuls le droit d'arrêter les femmes et que les institutrices aient un salaire égal à celui des instituteurs. Enfin la révision totale du Code en ce qui concerne la femme, réclamée par Mlle Maria Deraismes[136], qui est à présent le grand pontife de l'émancipation féminine depuis que Mlle Hubertine Auclerc a trahi la cause en se mariant et que Louise Michel semble rentrée dans l'ombre. […]



LA CITOYENNE

JOURNAL POUR LA REVENDICATION DES DROITS DE LA FEMME

DIRECTRICE HUBERTINE AUCLERT

AVIS IMPORTANT

LES TIREUSES DE MARRONS

SUFFRAGE UNIVERSEL

GUERRE

PAIX

URNE ÉLECTORALE

A NOS DÉPUTÉS

136 Maria Deraismes (1828-1894) : féministe, oratrice et femme de lettres. Première femme initiée à la franc-maçonnerie en France, en 1882.

Les combats de taureaux — 8 juillet 1889



A défaut de spectacles français qui soient neufs, on a les Indiens de Buffalo Bill et surtout les combats de taureaux, les *plaza de toros*, qui se multiplient en ce moment à tous les coins de Paris. C'est une tauromanie. L'enthousiasme s'en mêle au point que public et toréadors perdent la tête. C'est ainsi qu'à la représentation de jeudi aux arènes de la rue de la Fédération, où assistait la reine Isabelle, le toréador Lagartijo, après le jeu des banderilleros et des picadors, jetant son sombrero au loin, choisit une épée frémissante et la plongea au défaut de l'épaule du taureau, où elle s'enfonça tout entière. Aussitôt ce fut le délire : le matador, d'un coup plus sûr, venait d'achever la bête et retira son glaive rouge, dont il salua la reine, tandis que tout le public debout, gesticulant, criant, fou, jette vers lui dans l'arène des bouquets, des éventails, des mouchoirs, des dentelles, des chapeaux. Au milieu de cette joyeuse démence un commissaire s'avança et dressa un procès-verbal, car l'autorité avait stipulé qu'on ne ferait qu'un simulacre, sans piqûre pouvant amener effusion de sang, sans banderilles fixées à une hampe et dont la pointe s'enfoncerait dans la chair. En suite de quoi M. Lozé, le préfet de police, vient de prendre un arrêté qui ferme jusqu'à nouvel ordre les arènes de la rue de la Fédération. La Société protectrice des animaux doit être contente [*peu lisible*]. Cependant, tout en n'ayant point de goût [*illisible*] on pourrait faire observer que cette mort dans l'arène n'est pas beaucoup plus douloureuse que celle qu'on leur fait subir quotidiennement aux abattoirs. Si on était logique, le glaive ne fait pas plus mal que le maillet entre les cornes et le couteau dans la gorge. Quoi qu'il en soit, le taureau mis à mort dans les arènes a été immédiatement acheté par un boucher pour trois cents francs. Et il paraît que si on ne tue pas l'animal dans l'arène il faut quand même, après qu'il a ainsi couru et combattu, l'abattre à sa rentrée au toril. Mais l'administration a néanmoins ses raisons sans doute pour maintenir sa défense, car, à vrai dire, il y a déjà assez d'instincts féroces qui grouillent dans les foules. Et le sang est une chose sacrée qu'on ne doit pas prendre l'habitude de voir couler sans frisson.

Mais que feront, réduits à de banals simulacres, les organisateurs de ces autres arènes espagnoles qu'on édifie en ce moment rue Pergolèse, colossales celles-ci, car la piste seule aura cinquante-cinq mètres de diamètre et les gradins pourront contenir plus de 20.000 assistants ?

A la tête de l'affaire sont le comte de Padilla, le comte del Villar, le duc de Varagua, vice-président du Sénat espagnol et grand d'Espagne. C'est de ses propriétés que viendront les cent taureaux attendus, forts et redoutables, qui devaient[137] occuper les *corrales* avec une cinquantaine de chevaux. Détail curieux : près du toril, obscur, où stationne le taureau avant d'entrer en scène et qui

137 Coquille possible : « devraient ».

est « son foyer d'artiste » à lui, il y a la chapelle, car jamais *espada* n'engagerait la lutte avant d'avoir ployé le genou et recommandé son âme. On attendait les plus renommés toréadors d'Espagne : Frascuelo, Mazzanlini, Tuerrita et le célèbre Lagartijo, qui tous voyagent avec leur *cuadrilla*, dont quatre sont *banderilleros* et deux *picadores*. Mais comment les résigner à une vaine parade, à un simulacre fade, ces alertes et courageux matadors qui sont du pays du *Cid* et aussi pensent « qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire » !

La vérité sur l'Angélus, de Millet — 22 juillet 1889



Une illusion patriotique qui n'aura pas été non plus de longue durée, c'est celle dont nous plaisantions récemment à propos des enchères désormais célèbres de l'*Angelus*, à la vente Secrétan. Et comme nous avions raison de plaisanter sur ce chauvinisme théâtral ! Quoi ! La gloire de Millet était sacrée et définitive parce que M. Antonin Proust avait offert plus d'un demi-million pour un tableau de peintre ? C'était une victoire française parce que le représentant de l'*American Art Association* s'était arrêté dans cette joute d'enchères excessives ? Et tout le monde en avait pleuré de joie, même M. Albert Wolff, qui l'avouait avec fierté comme la meilleure preuve, sans doute, qu'il avait bien mérité sa naturalisation ! Or, la victoire française est non avenue. Rentrez vos larmes, patriotes, et vous, les vingt-huit du syndicat, rentrez vos billets bleus, car l'*Angelus* part décidément pour New-York, non sans avoir été exposé au préalable dans une des principales galeries parisiennes, pendant deux mois, pour que chacun puisse le voir et augmenter ses regrets.

Quelle ridicule comédie, qu'un homme de la valeur de M. Antonin Proust aurait bien dû éviter, car personne n'est dupe du prétexte invoqué, à savoir que la procédure parlementaire ne permettait pas de mettre le projet de crédit à l'ordre du jour suffisamment tôt pour que le Sénat pût à son tour le discuter et le voter. En réalité, si on a retiré le projet, c'est qu'on a su l'intention de la Chambre : elle n'aurait pas voté les 400,000 francs qui manquaient pour parfaire le prix d'achat. D'autant plus qu'elle n'a pu allouer que 200,000 francs pour la catastrophe des mineurs de Saint-Etienne. Voilà pourquoi le tableau de Millet va partir définitivement pour l'exil, au grand chagrin des artistes, qui trouveront en ceci l'occasion de discourir à nouveau sur l'indifférence ou le dédain de beaucoup d'hommes politiques pour les choses de l'art, dont le député Pichon, récemment, avait déjà donné en pleine Chambre une preuve aussi décisive que drôlatique : il demanda la suppression, au profit de l'agriculture, des subventions pour les théâtres, déclarant, dans un langage moins parlementaire qu'ultra-naturaliste, qu'il préférait « les sueurs des braves paysans aux sueurs des danseuses ».

Vanité moderne — 29 juillet 1889



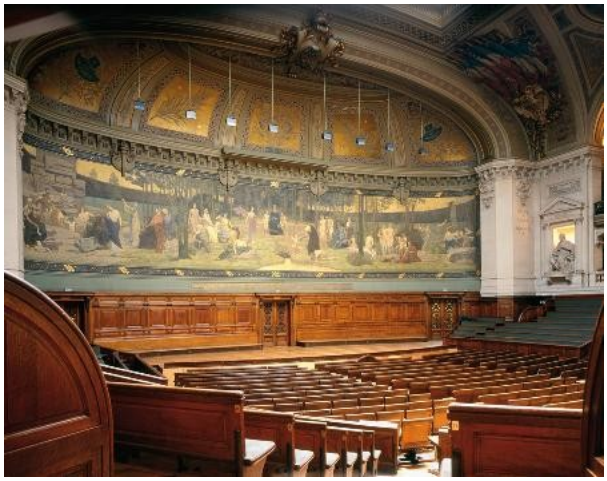
Mais l'essentiel aujourd'hui pour la plupart n'est pas d'avoir du talent, c'est de réussir et de faire du bruit. Imaginez la possibilité de retrouver encore des artistes comme les si convaincus et nobles Primitifs, capables de ne point signer leurs tableaux et de les abandonner à l'avenir avec cette mélancolique inscription pour les musées : *Inconnu*. A présent on a la rage plus que jamais de hisser son nom devant la foule et pour cela de le voir imprimé. Ah ! la réclame des journaux, ce que tout le monde en est friand, et presque d'instinct, puisque le roi Dinah-Salifou[138], à peine depuis quelques semaines débarqué, se montre extrêmement curieux de ce qu'on écrit sur son compte et passe ses soirées à se faire traduire par son interprète les extraits de journaux qui le concernent et qui lui sont envoyés par les agences. Un petit scandale a même éclaté ces derniers jours à ce propos, car l'une des agences lui avait transmis de ce chef une note de 140 francs. Le roi nègre s'est refusé d'abord à payer, d'autant plus qu'il recevait des extraits semblables de deux autres agences qui lui en faisaient l'envoi à titre gracieux. Pour le shah de Perse le même envoi sera fait, et vous imaginez aisément combien il recevra d'articles sur sa personne et sur son séjour à Paris. Mais il y a mieux : nous venons de voir trois énormes cahiers qui seront reliés en peau de serpent, et où sont collés tous les articles qui le concernent publiés depuis son arrivée en Europe, dans tous les journaux, russes, allemands, autrichiens, anglais, belges, hollandais. C'est une idée de M. Chérié, le directeur de l'*Argus*, qui fut du reste l'inventeur en 1879 de cette ingénieuse exploitation de la vanité humaine. Aujourd'hui son agence est un bureau organisé, (et il y en a plusieurs similaires, comme l'agence *Bonneau*, *Artistic correspondance*, etc.), où travaillent tout le jour une armée de lecteurs armés de ciseaux qui lisent et découpent, et collent des extraits, à travers plus de 650 journaux russes, revues périodiques de toutes langues, jusqu'à des feuilles japonaises comme le *Hibi Sobazuke*, le *Kokoku Nippio* et une autre chinoise, le *Sin-Pao*, sans compter les publications volapükistes.

Les abonnés sont de tous les genres : les artistes d'abord, qui furent les premiers à vouloir collectionner ainsi tout ce qu'on disait d'eux, surtout les comédiens et aussi les peintres, dont quelques-uns, comme Henner et Benjamin Constant, reçoivent à chaque Salon 400 à 500 découpures qui les concernent. Mais cela est peu de chose (quelle raison d'humilité pour les artistes !) auprès du nombre d'extraits adressés à Buffalo Bill, par exemple, qui en a reçu 966, ou à l'ingénieur Eiffel, qui rien que depuis le 1er avril en a reçu plus d'un millier. Autre détail amusant : Mielvaque, lors de l'enlèvement de Mlle Campos, s'était abonné pour savoir à ce sujet l'opinion de la presse, et reçut sur son affaire quatre grands cahiers pleins d'articles collés, tandis que, d'autre part, l'avocat du tuteur s'était abonné aussi pour avoir semblable collection. Des hommes politiques aussi

138 Mohammad Dinah Salifou Camara (?-1897) : dernier roi des Nalous, un peuple de Guinée. Souvent présenté comme l'une des grandes figures de la résistance à la pénétration coloniale en Afrique subsaharienne. Doit aussi une certaine notoriété à sa participation remarquée à l'Exposition universelle de 1889 à Paris. Source : Wikipédia.

se soucient de la presse au point de ne vouloir manquer aucune des appréciations sur leur compte : MM. Lockroy, Deschanel, le général Boulanger, Tony Revillon, Laur.
Enfin, comme dernier détail qui renseigne bien sur la rage à paraître et la manie de notoriété à notre époque, sachez que les grandes mondaines de Paris qui donnent des fêtes à sensation sont aussi abonnées à ces agences pour avoir tous les comptes rendus de leurs réceptions : la comtesse de la Ferronnays, la princesse de Sagan, la duchesse d'Uzès, et Mme de Blocqueville, la grande dame académicienne, qui, moins frivole, a fait la mention que c'était pour ses livres seulement.
Est-ce qu'avec tout cela on ne reconstitue pas pour ainsi dire une psychologie de notre temps et de l'incommensurable vanité de chacun, toujours plus âpre à voir son nom imprimé le plus possible dans les feuilles publiques ? Plaisir éphémère et vain pourtant, comme si on brodait son nom sur toutes les feuilles d'un grand arbre à l'automne ! Voilà pourquoi on va sans doute inventer autre chose, comme cet affichage céleste qu'Edison, attendu à Paris vers le 10 août, pourrait bien réaliser, cet affichage céleste qui permettra, par des combinaisons électriques, de faire imprimer son nom enguirlandé d'éloges en lettres de feu dans le ciel, selon le projet mis en avant dans un conte humoristique de Villiers de l'Isle-Adam : « Défricher l'azur, mettre à profit le firmament jusqu'à ce jour improductif, élever le ciel à la hauteur de l'époque et offrir à tous le secours d'une publicité absolue ! »

La nouvelle Sorbonne — Fresque de la Sorbonne — 12 août 1889



[…] les savants sont à peu près les seuls hommes qui en imposent encore aujourd'hui au respect public ; eux ne sont guère attaqués ni contestés, par cette raison facile qu'ils apportent des faits. On a bien vu combien ce respect pour les savants est réel aux fêtes universitaires de l'inauguration de la nouvelle Sorbonne dont Pasteur a été, peut-on dire, le héros. Partout où il se montrait, dans la visite faite à son laboratoire comme au raout de l'Hôtel de Ville, c'étaient des acclamations sans fin.

Hélas ! Elle n'est plus, l'ancienne Sorbonne ; les vieux murs qui ont retenti de tant de voix illustres sont en proie à la pioche et aux fers de démolition, ces vieux murs presque sacrés comme une chaire. Car cette ancienne Sorbonne, depuis 1250 que Me Robert de Sorbon la fonda, a vraiment vécu, d'une vie spéciale et intense. Aujourd'hui tous les anciens bâtiments ont été rasés, et, sur leurs emplacements, on édifie en ce moment des laboratoires, des annexes, des salles qui serviront de musées, de cabinets d'expériences, etc. Quant aux auditoires des Facultés des lettres et des science, ils seront installés dans la nouvelle Sorbonne, dont la façade principale s'ouvre sur la rue des Ecoles. Ce monument un peu officiel et géométrique correspond peut-être à la transformation similaire de l'esprit de la jeunesse. Le quartier latin n'existe plus que de nom, éternisé par des souvenirs littéraires, ceux de Murger d'abord et de la *Vie de bohème*, puis ceux de M. Lepère, qui restera plus célèbre pour la chanson « sur son vieux Quartier Latin » que pour avoir été ministre.

En même temps que le quartier Latin a disparu, l'étudiant parisien aussi, comme type, s'est résorbé peu à peu dans la foule et n'a plus même un béret ni un insigne spécial qui le différencie, tandis que ceux d'Edimbourg se sont montrés en longues robes noires, coiffés d'un chapska[139], ceux de Bologne en casquette de soie rouge, les délégués bâlois ceints d'une large écharpe rouge et blanche, et les Hongrois en costume national : toque d'astrakan surmontée d'une plume, manteau doublé de rouge jeté sur l'épaule et bottes noires à glands. Parmi ces délégués étrangers, très nombreux — il y en avait 700 environ —, figuraient beaucoup d'étudiants belges arrivés de Bruxelles, Gand ; ceux de Liège avec leur bannière portant cette inscription : Universitas Leodiensis, et ceux de l'Ecole des mines, de Mons, avec leur bannière verte et rouge. A ces bannières se joignaient celles de Bâle, de Florence, du Venezuela, de Cambrigde et d'Oxford, d'un très pittoresque effet, surtout à la cérémonie d'inauguration dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne. A cette cérémonie les étudiants ont décerné plusieurs *bans* d'honneur, cet applaudissement rythmé et unanime des mains que connaissent tous ceux qui ont fréquenté des cours universitaires ; encore un peu ils organisaient aussi des *bans* à la Comédie-Française, où M. Claretie avait eu l'intention d'organiser en leur honneur une représentation du *Cid*, où M. Mounet et Mlle Dudlay ont obtenu grand succès, et

139 Coiffe des lanciers polonais et des Uhlans.

des *Précieuses ridicules*, sans compter un à-propos dit M. Alfred Lambert fils et dû à la composition de M. Claretie lui-même.

C'était presque aussi une représentation que la cérémonie d'ouverture du grand amphithéâtre de la Sorbonne, avec les quatre Facultés, accompagnées de leurs massiers[140], leurs doyens et leurs maîtres, toque galonnée en tête, en hermine et en robes, des robes jaunes, cramoisies et violettes, qui sont d'un aspect très décoratif. Toutes sortes de personnages encombraient l'estrade, tandis que les invités occupaient les gradins et les loges de la salle nouvelle. Celle-ci est vraiment superbe, d'un style harmonieux, avec sa voûte en coupole, ses balcons en surplomb, ses gradins étagés ; elle est surtout bien décorée, car on n'a pas négligé l'ornementation de l'édifice, qui d'un bout à l'autre est enjolivé d'œuvres d'art. Dès le péristyle deux énormes statues, les Lettres et les Sciences, par MM. Falguières et Delaplanche, personnifiées sous les traits d'un Homère chantant et d'un Archimède pensif.

Ensuite on monte par un double escalier tournant, orné d'une grille fer et cuivre, au premier étage, une sorte d'atrium au long duquel s'animent les peintures murales de MM. Flameng et Chartian. Celui-ci fut chargé de retracer l'histoire des sciences, et il l'a fait en une série de panneaux représentant une invention ou un personnage caractéristiques : c'est Louis IX, étudiant les mathématiques à l'abbaye de Royaumont ; c'est Ambroise Paré pratiquant le premier la ligature des artères au siège de Metz ; Buffon lisant le début de son histoire naturelle à Bernard de Jussieu ; puis Lavoisier convertissant Bertholet à la doctrine pneumatique, etc. Peinture un peu de surface et qui *souligne* trop, d'une élégance non discrète et qui présente comme des faits divers ces souvenirs de l'histoire des sciences. Le même reproche peut être fait à M. Flameng pour son interprétation de l'histoire des lettres. Mais ici s'atteste un bon morceau : « Richelieu posant la première pierre de l'église de la Sorbonne », avec ce si curieux paysage urbain du vieux Paris, rouge de tuiles et banderolé de fumées. Mais ceci même, combien inférieur au vaste panneau de Puvis de Chavannes qui décore le grand amphithéâtre et restera comme une des plus belles pages de ce maître ! N'est-ce pas une anomalie curieuse, en un temps où l'on allait proclamant la mort de la grande peinture, où l'on proclamait surtout l'abolition de la peinture d'histoire et l'avènement de l'école nouvelle, qui serait *moderniste* ou ne serait pas, de voir surgir tout à coup ce peintre de génie si en contradiction avec les courants d'art de son temps et dominant néanmoins de son originalité tous ses rivaux. Tandis que ceux-ci, comme Degas ou Manet, regardaient uniquement la vie contemporaine, lui s'évadait hors des temps dans des Edens originels, dans des paysages rêvés qu'il peuplait de personnages de légende, à l'image et à la ressemblance de ses songes. Or, lui-même, physiquement, n'est-il pas la contradiction de son art ? Surprise grande de voir le peintre immatériel de ces déesses pâles apparaître sous l'aspect d'un homme au teint rouge, puissamment sanguin, sous sa courte barbe blanche en pointe, droit et de large carrure…

Et quant à son art, si anormal et si en exception dans le courant de l'art moderne, quel exemple à citer aux critiques prêcheurs, aux ennuyeux donneurs de conseils qui passent leur vie à faire les chiens de troupeaux par rapport aux idées et à persuader aux pêchers qu'ils devraient porter des poires ! Sans imitation de tout ce qui se faisait autour de lui, Puvis de Chavannes a continué à pratiquer son grand art décoratif, mystique et mythique, où le procédé, si savant, s'est perfectionné

140 Personnage portant une masse symbole de l’autorité qu’il représente.

au point de ne plus se laisser apercevoir. Faisant *un* avec cette sereine vision incarnée d'une humanité qui serait parfaite, en quelque Eden primitif où la faute originelle n'aurait point été commise, où les maternités n'auraient pas été douloureuses et où la fleur des races se serait épanouie dans la possession tranquille des biens de la terre. Ainsi apparaissent les personnages de la décoration de la nouvelle Sorbonne, comme ceux des superbes fresques d'Amiens et du Panthéon, et il semble que la dernière réalise encore un plus absolu effort d'art : sous un ciel d'un adorable jaune pâle, au pied d'une chaîne de collines en amphithéâtre — pour continuer l'impression circulaire de la salle —, toute une humanité harmonieuse et noble exprime les découvertes ou les élans de l'art et des sciences. C'est une œuvre admirable, qui restera comme un des chefs-d'œuvre de notre temps et a bien mérité pour le peintre ce ruban de commandeur de la Légion d'honneur qu'on vient de lui octroyer à l'occasion de l'inauguration de la Sorbonne, dont la fresque est la merveille.

Artistes belges décorés — 12 août 1889

En même temps que Puvis de Chavannes vient d'être créé commandeur de la Légion d'honneur, deux de nos compatriotes fixés à Paris viennent, eux, d'obtenir le ruban de chevalier dans la Légion d'honneur : Félicien Rops[141] d'abord, l'admirable aquafortiste auquel les consciences chrétiennes reprocheront seulement à bon droit toute une partie de son œuvre, trop légère et licencieuse ; puis Victor Wilder[142], né à Gand et y ayant séjourné jusqu'à vingt ans, devenu ici, depuis, le critique musical autorisé, grand défenseur en France des idées de Wagner, dont il traduisit même le *Lohengrin*, mais Belge quand même, et sans erreur possible, car il a conservé cet accent gantois si spécial, en partage avec Gevaert[143], son grand ami, dont il possède, à s'y méprendre, l'accent et même la voix. Mais sa vocation pour la musique faillit subir, quant à lui, un accroc imprévu.

Pour l'intelligence de l'aventure, il faut savoir qu'on avait nommé professeur de langue japonaise au Collège de France un vague philosophe qui en savait à peine quelques mots ; mais il occupait la chaire en titre et touchait les appointements, ce qui lui suffisait. Très connu, Victor Wilder un jour faisait des recherches à la Bibliothèque nationale, quand il entendit des Japonais, reconnaissables à leur teint et à leurs yeux, qui, travaillant aux casiers voisins, ne parlaient pas le japonais, mais — chose invraisemblable ! — conversaient en hollandais. Surprise grande ! Alors Victor Wilder, qui, tout en parisianisant à cinq heures chez Tortoni[144], n'a pas oublié sa langue d'origine, se mit à parler avec eux en flamand. Aussitôt ce fut un émoi et une admiration parmi le public et le personnel de la Bibliothèque : ce journaliste parlait le japonais ! Il savait donc tout ! Or, le bruit en arriva jusqu'aux oreilles du professeur ignorant, qui pendant des semaines demeura dans l'angoisse, tremblant pour sa place, puisqu'il y avait dans Paris quelqu'un qui parlait vraiment le japonais !

Encore un peu le savant musicologue, au lieu de faire les premières dans quelque grand journal du matin, allait-il devoir occuper une chaire de japonais et, comme dans une comédie de Molière, devenir le *Professeur malgré lui.*

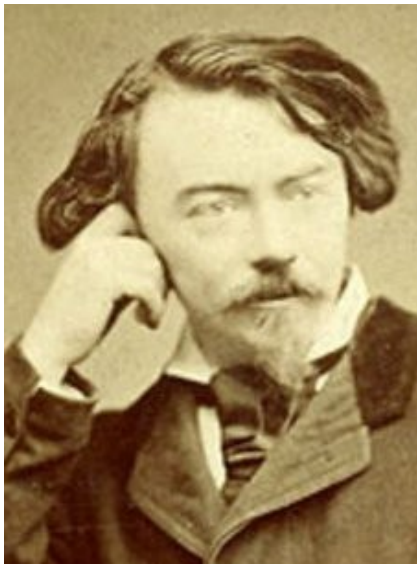
141 Félicien Rops (1833-1898) : artiste belge, peintre, dessinateur, illustrateur, aquafortiste et graveur.
142 Victor Wilder (1835-1892) : critique et musicologue belge.
143 François-Auguste Gevaert (1828-1908) : compositeur, organiste et musicologue belge.
144 A l'époque, célèbre café parisien.

Paris électoral — 16 septembre 1889

Après quelque répit de vacances et un peu de courses à travers bois et grèves, nous voici retombé[145] dans Paris, un Paris fiévreux d'expositions et d'élections, où commence à s'exaspérer la joyeuse bataille des affiches. Il y en a de toutes les couleurs et parallèles aux boniments. Ceux-ci réclament toutes les libertés, même parfois celle de l'orthographe. Comme il n'y a point ici de murs spécialement affectés à l'affichage et que les colleurs ne sont point des employés municipaux, mais des ouvriers aux gages des imprimeurs ou des partis, ils déploient un zèle et une ingéniosité sagaces pour exposer leurs placards. Tous les monuments publics en sont couverts ; les arbres portent leurs branches en écharpe ; les réverbères ont l'air d'avoir un maillot de danseuse ; les lions allégoriques, comme celui de la place de la République, portent un afficheau au cou comme un grand cordon de papier ; Voltaire et Diderot sourient de voir leur socle polychromé de la sorte ; les murs de l'Hôtel-Dieu disparaissent sous les affiches avec les noms des candidats : « on affiche les noms des malades ! a dit un passant facétieux. Beaucoup de noms inconnus, certes ; des ouvriers, des employés, des voyageurs de commerce s'annonçant chacun avec des nuances d'opinion infinies : radical tout court, radical socialiste, radical socialiste révisionniste, et les possibilistes, les praticabilistes, anarchistes. Que d'appellations diverses qui font des candidats une nomenclature aussi compliquée que les familles en botanique ou en histoire naturelle ! Tout cela avec des traits d'union qu'on devrait plutôt appeler dans l'espèce des traits de désunion. Encore un peu chacun voudra être un parti ; en attendant, chacun est candidat — ce qui est un bonheur, peut-être. Quand tout le monde sera candidat, il n'y aura plus d'élu. Or, ceci est le commencement de la sagesse et de la paix, s'il faut en croire l'affiche électorale du citoyen Lisbonne, ex-colonel de la Commune et propriétaire de la *Taverne du Bagne*, qui proclamait un jour : « Je demande la dissolution, mais la dissolution à perpétuité, car le pays n'est jamais si tranquille que quand la Chambre ne siège pas. »

145 Il s'agit d'un « nous de modestie » d'où l'absence d'accord.

Souvenirs de Villiers de l’Isle-Adam — 16 septembre 1889



Une ironie électorale autrement cruelle et glaçante, c’est celle d’un journal de circonstance qui, lors de la chute de M. Grévy[146], s’était amusé à écrire tout seul — rédigeant lui-même un article de fond, une séance de la Chambre, un interview, un message, etc., — le comte Villiers de l’isle-Adam[147], qui vient de mourir[148]. En dépit de ce temps hâtif, pour lequel quelques jours — comme Musset le constatait déjà à propos de la Malibran — « font d’une mort récente une vieille nouvelle », nous voudrions encore un peu animer sa mémoire, nous qui l’avons bien connu et bien aimé dans les dernières étapes de son calvaire, d’abord en son triste logis, au quatrième, rue Fontaine, où le plus beau meuble, certes, était un piano, un piano à queue qu’il avait acheté quatre-vingts francs dans une vente, pauvre piano qui dans sa vieillesse se mettait à apprendre du Wagner. Puis dans la maisonnette à Nogent-sur-Marne que, à quelques amis, nous lui avions assurée, car sans cette amicale cotisation Dieu sait comment il aurait vécu ses derniers mois. Quelques-uns ont eu le courage d’insulter à cette pauvreté. « C’était un bohème ! » ont dit les pharisiens et les ignorants ; car les temps sont venus, prédits par Baudelaire, où il sera criminel de ne pas savoir faire fortune. Villiers ne l’ignorait pas, et aux jeunes hommes qui le venaient visiter il conseillait de suivre le précepte de Rothschild : ne jamais voir que des riches, — et des riches heureux !

Enfin, dernière étape, il arriva au couvent des Frères de Saint Jean de Dieu, rue Oudinot, inquiet de l’inquiétude de ceux qui vont partir, mécontent de sa maisonnette incommode de Nogent et peut-être, au fond, désireux de cette atmosphère religieuse d’un couvent pour ses suprêmes journées. Car Villiers demeura chrétien, et c’est pour préciser ce point, contesté par ceux qui ne savent pas, que nous sommes revenus ici sur sa mémoire. Sa foi, il l’affirma toute sa vie. Est-ce qu’un jour nous ne le vîmes pas, avec une indignation sacrée, s’en prendre à un jeune écrivain qui avait osé représenter Jésus-Christ dans une pièce, au Théâtre Libre[149]. D’ailleurs il a dit magnifiquement lui-même qu’il n’écrivait que pour les personnes « atteintes d’âme ». Et, dans ses dernières semaines, il travaillait encore fébrilement à son drame *Axël* (qui va être publié chez Quantin) non pas par souci littéraire, mars parce qu’il n’en trouvait pas la troisième partie exactement orthodoxe et conforme à l’esprit catholique ! Jusqu’à ses ultimes moments, il a dicté des convictions dans ce sens à ceux qui l’entouraient.

146 Le 2 décembre 1887, Jules Grévy, président de la République, est contraint de démissionner suite aux malversations et au trafic des médailles de son gendre Daniel Wilson, l'un des fondateurs de la gauche républicaine.

147 Auguste Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889) : écrivain d'origine bretonne et aristocratique. A publié des contes teintés à la fois de romantisme, de symbolisme et d'occultisme.

148 Ce début d'article contient certainement une coquille.

149 Il s'agit probablement de *L'Amante du Christ* de Rodolphe Darzens (1888).

Cette foi de sa vie a fait l'édification de sa mort, si calme, si résignée sous le geste d'absolution du père Sylveste, un moine franciscain, aumônier du couvent des Frères, qui, par une étrange coïncidence, fut, pendant des années, le confesseur de Barbey d'Aurevilly et assista aussi son agonie.

Tel — comme un chrétien endormi — nous avons vu Villiers de l'Isle-Adam sur son lit de mort, le petit lit de sa petite chambre du couvent, un pieux chapelet, le chapelet du pauvre, enroulé à ses mains de cire patriciennes, qui, vivantes, n'avaient jamais trié que les mots de l'Idéal et de l'Infini.

Aussi d'unanimes éloges ont regretté sa mort, ce qui prouve que Villiers n'était pas seulement « une sorte de génie pour un petit clan de vingt personnes », comme écrivit un jour à son propos lors d'une tournée de conférences en Belgique, un critique pourtant fin et spirituel, M. Gustave Frédérix[150]. Or, Villiers de l'Isle-Adam nous raconta à son retour qu'il s'était rencontré avec lui, l'avait beaucoup remercié de son appréciation sur lui, d'ailleurs aimable, en lui soumettant seulement une petite erreur à rectifier. « Il n'y a pas une vingtaine de personnes, cher monsieur, mais cinq seulement qui parlent de génie à mon propos, observa Villiers. Or, parmi elles, quatre sont de mes amis ; sans doute l'amitié les abuse. Et la cinquième personne… c'est moi ! »

150 Gustave Frédérix (1834-1894) : célèbre critique théâtral belge, ami d'Emile Deschanel et Victor Hugo, qui voyageait avec sa famille. Source : Wikipédia.

Les antivaccinateurs — crédulité parisienne — 30 septembre 1889



Plus encore qu'aux candidats il faut être incrédule aux médecins, à en croire du moins les médecins eux-mêmes. Car, au fur et à mesure, les uns se chargent de déraciner en nous la confiance ou la croyance que les autres y ont plantée. C'est ainsi que présentement, grâce à M. Pasteur, nous sommes tout au système de l'inoculation. C'est la médecine offensive : le meilleur moyen de ne pas être pris par une maladie, c'est de commencer par se la donner. Quand nous aurons incorporé les microbes de la rage, de la tuberculose et des autres affections, nous serons immortels. Déjà le docteur Jenner avait convaincu l'humanité que pour échapper à la petite vérole il fallait s'en inoculer le virus sous forme de vaccin. Eh bien, il paraît que nous sommes dupes. Une ligue universelle s'est formée d'antivaccinateurs qui viennent de tenir un congrès à Paris et de qui les conclusions pessimistes sont présentement pour tous un sujet d'alarmes. La statistique, à vrai dire, constate que depuis l'introduction de la vaccine, le nombre des morts par variole a diminué d'un dixième à un deux millième. C'est parfait, répondent les antivaccinateurs, mais on meurt ou on souffre alors d'autres maladies que la vaccine communique : la fièvre typhoïde, la tuberculose, fréquente chez les bestiaux. On évite une affection pour s'en assimiler d'autres ; le résultat est toujours le même, et c'est pour le reste comme pour l'Institut Pasteur, dont un ami spirituel disait un jour : « Oui ! On en guérit ; mais les chiens mordent davantage ! »

Quoi qu'il en soit, à propos de la vaccine, un de ceux qui a mené campagne ici le plus énergiquement contre elle, c'est un médecin belge, le docteur Boëns, de Charleroi, qui, après avoir pris part aux travaux du congrès, vient encore de donner cette semaine une conférence sur ce sujet à la salle du boulevard des Capucines. Causerie intéressante et très applaudie sur une question épineuse qui du coup est remise toute en discussion et en litige, au point que M. de Freycinet, ministre de la guerre, assez perplexe au sujet des 150,000 réservistes qui doivent être revaccinés en masse, a admis une atténuation en admettant que les hommes porteurs d'un certificat de vaccine depuis dix ans seraient exempts de la mesure.

Cette indécision de la médecine est précisément ce qui mène certains malades, en désespoir de cause, à recourir aux empiriques, vis-à-vis desquels la crédulité est pourtant mise à des épreuves autrement décisives que chez les médecins. Qu'on en juge par ce trait que vient de rapporter l'*Union médicale* : il s'agit d'un docteur qu'une femme est venue consulter au sujet d'une ordonnance à elle remise par une somnambule[151] et sur l'efficacité de laquelle elle tenait à avoir l'avis approbateur du médecin. La voici dans son invraisemblable authenticité : « A prendre, au cimetière Montmartre, un morceau d'os de la jambe ; envelopper dans une chaussette portée pendant une semaine ; plonger le

151 Charlatan pratiquant, entre autres, le sommeil magnétique.

tout dans un litre d'eau ; faites bouillir pendant une heure. Le malade devra boire cette tisane dans l'espace d'un jour. » Voilà où en est la crédulité parisienne, et l'exemple ne doit pas être isolé, car les somnambules abondent non seulement dans toutes les foires de banlieues ou de boulevards extérieurs ou leurs voitures ne désemplissent pas de servantes ou de gens du peuple qui viennent y consulter sur leurs maux ou leurs entreprises de cœur, mais même en ville, où beaucoup occupent des logements somptueux, ont des heures de visite, reçoivent avec tout un train de maison et tout un luxe de valets de pied.

Il y a là tout un dessous bien curieux de la vie parisienne, et si divers ! Nous connaissons par exemple une femme du meilleur monde, et intelligente d'ailleurs, qui joue à la Bourse et ne voudrait jamais donner commission avant d'avoir au préalable consulté sa somnambule sur l'opportunité d'une entreprise qu'elle a soin d'ailleurs de ne point lui préciser.

O crédulité parisienne ! O badauderie ! Qu'on proclame, après cela, Paris-Lumière et Cerveau du monde !!

L'Absinthe réhabilitée — 30 septembre 1889

Un autre renversement de toutes nos idées antérieures que viennent de consommer deux médecins, c'est la croyance que l'absinthe est nuisible et mortelle, l’absinthe si chère aux Parisiens que telle heure de la fin de l'après-midi, entre cinq et six, s'est même dénommée l'heure de l'absinthe, et pourtant si pernicieuse — croyait-on — que les romantiques l'avaient saluée comme le poison et fée aux yeux verts. Or, ces deux médecins en question, deux médecins lyonnais, dans un rapport qui vient d'être présenté à l'Académie prouvent que l'essence d'absinthe est anodine. Ce sont les autres ingrédients du breuvage connu sous ce nom qui constituent son danger ; quant à l'absinthe elle-même, elle est innocente et calomniée. Ce n'est donc pas elle qui est responsable de la mort de Musset, qui, on le sait, conçut à la fin de sa vie une passion maladive pour le breuvage vert. Si ce n'est pas l'absinthe, c'est donc sa sœur, car le poète n'est pas mort à coup sûr de sobriété, lui qui, comme d'autres, avait peut-être besoin de pareils excitants pour trouver dans la mélancolie du fond des verres tant de pathétiques cris humains. Hélas ! Plus d'un savant fait comme lui et, récemment, nous en avions la preuve en cherchant à nous rencontrer avec Paul Verlaine, l'exquis poète de *Sagesse* et des *Romances sans paroles*, dans un café du boulevard Saint-Michel dont nous le savons l'habitué. Il n'y était point à ce moment, et comme nous demandions à l'un des garçons de l'établissement quand nous le trouverions de préférence :
« Est-ce l'heure de l'apéritif ?
— Oh ! toutes les heures, fit-il, sont des heures d'apéritif pour lui ! ... »



Pastiche international — 7 octobre 1889

Alphonse Daudet, à propos de tel romancier pasticheur et variable en ses manières, nous répondait un jour, comme nous lui demandions ce qu'il en pensait : « Je le cherche..., » fit-il avec esprit. On pourrait dire la même chose du Paris actuel, qui s'est engoué d'exotisme, en cet été de l'exposition, au point de ne plus se retrouver lui-même. Aussi les Parisiens commencent à en avoir assez d'être dérangés dans leurs habitudes, de trouver toujours les omnibus complets et de ne plus obtenir de billets de faveur dans les théâtres, ce qui est pour la plupart une privation douloureuse et qu'ils considèrent comme injuste. Donc ils ont hâte de se retrouver seuls, comme ceux qui ont eu trop longtemps chez eux des amis, voire des parents, et leur demandent à la fin sans ambages : « quand comptez-vous partir ?... » Il est vrai de dire que l'envahissement ici a été prodigieux, car une statistique qu'on vient de publier des trois premiers mois de l'exposition atteste 10,700,000 voyageurs débarqués pendant ce trimestre à Paris.

Mais l'influence de cette grande foire internationale ne va pas cesser, à la fermeture, d'agir sur l'esprit et les mœurs de Paris. Qu'on s'en félicite ou qu'on s'en plaigne, Paris du coup s'est inoculé de l'exotisme (comme de la morphine) et en vivra désormais, à moins d'en mourir. Présentement tout est à l'Espagne. Déjà précédemment on avait vu tout à la russe : le samovar avait remplacé le thé, le roman russe prévalait sur le roman parisien, et Dostoïevski prenait place sur l'affiche de l'Odéon. Mais l'engouement pour l'Espagne est bien autre chose à l'heure présente ; les gitanos à l'exposition y ont été pour une grande part : la Macarona, cette brune couleuvre qui se torsionne en soie comme sur un bûcher de fleurs, et la Soledad, capricante comme une chèvre de montagne, ont fait raffoler d'elles bien autrement que Mlle Mauri ou Mlle Invernizzi, décidément éclipsées. Et puis il y a les arènes des combats de taureaux, dont le succès est tel qu'elles vont sans doute bien s'acclimater et subsister en permanence à Paris. Seule la société protectrice des animaux s'insurge, mais bénignement, car elle s'en tient à la protection anodine de quatrains dans ce goût-ci :

Je n'aime pas les toreros ;
On les appelle à tort héros
Car leurs spadas font du tort aux
Taureaux !

Mais, à part elle, les arènes de la rue Pergolèse sont un des grands engouements de l'heure présente et attirent chaque jeudi et dimanche une foule immense sous sa vaste rotonde, dont le diamètre est de cent mètres. Plus de 20,000 spectateurs peuvent prendre place sur les gradins. Spectacle mutilé, certes, et d'une copie édulcorée, n’évoquant qu'à peine les passionnants et barbares combats d'Espagne, dont Alexandre Dumas et Théophile Gautier, dans leurs pages de voyage, nous ont laissé de si vivants récits. Mais le public s'intéresse quand même à ces défilés pittoresques, ouvrant par des timbaliers, des alguazils[152], dans leur costume rose du temps de Philippe II, sur des genêts

152 Policier de l'arène dans une corrida.

d'Espagne ; puis leur carrosse doré à quatre chevaux ; puis les espadas, les chalos, les banderilleros, les picadores, tous les acteurs chamarrés et chatoyants du jeu légendaire à l'Espagne.
Quant au combat lui-même, il n'est guère palpitant ; le taureau, certes est agile et s'efface ; certes encore on l'aveugle de la capa de pourpre, et ses flancs tressaillent sous plus d'un aiguillon ; mais il en est quitte pour la peur et rentrera vivant au toril, au lieu d'être traîné inerte et mort par les mules enjolivées de pompons, de houppes et de grelots qu'on vit tout à l'heure comparaître au cortège, mais qui sont ici sans emploi. N'importe ! La foule se contente de ces simulacres qui lui suggère l'Espagne, et c'est l'Espagne qu'il lui faut. Lagartijo, Mazzantini, Frascuelo, tous les espadas de la Plaza sont populaires et arrêtent les passants quand ils sont attablés, vers six heures, sur le boulevard, au *Café de Madrid*, qu'ils ont élu, naturellement. Et voici que pour le prochain hiver toutes les formes des chapeaux de femme en feutre aux expositions du Louvre et du Bon Marché étaient déjà des sombreros, et pour la coiffure ce sera le large accroche-cœur en faucille sous les tempes. Et dans les rues on peut voir çà et là des femmes passer avec la mantille sur la tête, en dépit de ce si hivernal octobre qui a l'air de vouloir faire la nique à tous les « pauvres pays chauds », comme on a appelé les nègres et autres privilégiés du soleil. Il faut les voir présentement à l'Esplanade des Invalides : Algériens, Tunisiens, qui eux du moins ont des turbans et de lourdes étoffes pour se couvrir ; surtout les plus sauvages, les plus lointains : Sénégalais, Congolais, et les petites Javanaises, dont la plupart toussent et prennent la mort. « Mais il y en d'autres ; *soyez tranquille...* », comme nous disait un jour avec une férocité inconsciente un des gardiens de kampong que nous interrogions sur leur santé.



Quant aux Annamites[153], sagaces et malins entre tous, ils ont vite fait de s'assimiler nos manières : eux qui marchaient à l'origine sur de simples semelles de peau de buffle fixées à l'aide de petites lanières comme la chaussure antique, nous les vîmes l'autre dimanche, à la distribution des récompenses, portant tous des souliers, la plupart ayant des souliers de toile à voile dont la couleur claire est faite sans doute pour leur plaire mieux que le cuir noir. Car ils aiment les choses voyantes : plusieurs (détail comique !) portaient, très fiers, au cou, comme des foulards, ces petits châles de fillettes en laine et risible aux tons très vifs, rouge ou bleu. Mais là ne s'arrêtent point leurs assimilations : au théâtre annamite nous avons vu un acteur, la figure barbouillée et barbare comme un crépon, le corps disparaissant dans une ample robe à fleurs, d'où dépassait (ô surprise !) un faux col blanc et une cravate à plastron de la Belle-jardinière. Il y a plus : dans le temple annamite, la Maison de Tranquillité, où se célèbrent les rites bouddhiques, n'avons-nous pas vu, parmi leurs idoles authentiques et légendaires, sur les gradins d'autel, brûler deux lampes à foyer intense, de ce système que, même à Paris, on appelle des lampes belges !
Mais si les Annamites et autres exotiques nous auront beaucoup emprunté, nous ne serons pas sans rien leur devoir : est-ce que le joujou favori du moment, qui court sur tous les trottoirs, n'est pas la

153 Synonyme de Vietnamien.

réduction de leurs pousse-pousse, qu'une ficelle, comme pour les toupies, fait mouvoir automatiquement ?

Réciprocité internationale qui aboutira à l'uniformité, laquelle, selon le proverbe, a fait naître l'ennui ; déjà la province a presque disparu, avec ses coutumes qui étaient le symbole apparent de ses mœurs et de son âme originale. Bientôt les nations disparaîtront ou plutôt se confondront en empiétant l'une sur l'autre, ce qui sera dommage pour les amis du pittoresque et du personnel.

M. Osiris — 7 octobre 1889



Pourquoi les nations, plus encore que les individus, ont-elles cette rage de pastiche et d'imitation ? La France, plus qu'aucune autre, subit ainsi des influences du dehors. C'est une maladie chez elle, une maladie qu'on dirait intermittente et qui revient par périodes. Est-ce que le présent engouement pour l'Espagne le romantisme ne l'a pas connu, avec une ferveur et fureur d'admiration non moins grandes ? Hugo avait écrit les Orientales, fait pleurer dona Sol et rugir Hernani ; Musset ne jurait que par la grâce d'une Andalouse et venait de lancer ses contes d'Espagne et d'Italie.

Cela donne une actualité au projet immédiat de lui élever définitivement une statue, devant l'église des Augustins, au carrefour des boulevards Haussmann et Malesherbes, que vient d'annoncer M. Osiris, un archimillionnaire qui, non content d'avoir entassé des trésors dans son petit hôtel de la rue La Bruyère, cherche encore d'autres moyens plus publics de dépenser sa princière fortune. C'est lui avait consacré un prix de 100,000 francs à l'œuvre d'industrie la plus utile de l'exposition universelle, prix qu'on vient d'attribuer, comme on sait, à la galerie des machines, ingénieurs et ouvriers, en partage. M. Osiris, à présent, offre la somme nécessaire pour la statue de Musset. Le projet de cette statue n'avait pas eu de chance jusqu'ici : la première fois un comité s'était formé sous la présidence d'Arsène Houssaye[154], un des meilleurs amis du poète, auquel celui-ci ne ménageait pas quelquefois les boutades. Un jour, vexé de ce qu'en sa qualité d'administrateur de la Comédie-Française Houssaye n'eût pas mis une pièce de lui au répertoire tout un long mois, et ne sachant si c'était son fait ou celui du secrétaire, M. Achille Fould : « A qui la faute ? » demanda-t-il à un garçon de théâtre. « C'est M. Fould. — Eh bien ! répliqua Musset, dites à votre maître que je *me fould de lui !...* »

Mais une autre fois, à vrai dire, comme Arsène Houssaye lui avait envoyé vingt-cinq louis pour ses droits d'auteur, accompagnés d'un amical sonnet d'envoi, « j'ai reçu deux billets de cinq cents francs », lui répondit Musset.

Or donc, cette commission de statue, présidée par Arsène Houssaye, eut un malheur : on avait eu confiance en un trésorier qu'on ne connaissait pas assez et qui, une partie des fonds versés, s'empressa de déguerpir et d'aller on ne sait où manger la statue.

Une seconde fois, il y a quelques mois, la jeunesse des écoles s'en mêla, nomma un comité, déposa la liste de souscription chez l'éditeur Lemerre, mais l'enthousiasme fut mince… Voici enfin que M. Osiris intervient et fait, à lui seul, les fonds nécessaires. Cadeau magnifique, à coup sûr ; mais, puisque M. Osiris est si préoccupé de bien dépenser son argent, ne pourrait-il pas le consacrer avec une utilité non moins grande à pas mal de jeunes écrivains aux habits râpés, au lieu de faire à Musset mort et suffisamment célèbre sans statue une toute neuve redingote de bronze.

154 Arsène Houssaye (1814-1896) : écrivain et historien. Dédicataire des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire.

La Société d'autopsie — 7 octobre 1889

[*suite de l'article précédent*] En voilà une qui aurait sans nul doute adhéré à cette macabre Société d'autopsie mutuelle, dont faisait partie le général Faidherbe, mort dimanche, et qui compta Gambetta[155] parmi ses membres. Tous, paraît-il, se sont engagés à abandonner, après leur mort, leur corps à la science. Les assassins seuls, disent-ils, ont le droit de faire des manières et de demander à l'aumônier de la Roquette qu'on les inhume entiers — sauf la tête bien entendu — au cimetière d'Ivry. Les affiliés de la société d'autopsie mutuelle prétendent répudier ces sensibilités et rendre à la vie ce dernier service de confirmer le secret de leur mort. La plupart sont fidèles au pacte ; qui est paraît-il utile aux médecins ; car ceux-ci trouvent le moyen de confirmer ou d'infirmer leur diagnostic. Seul jusqu'ici le général Faidherbe aura manqué à la règle, ce qui est assez piquant dans le chef d'un soldat. Il est vrai que c'est sa veuve — il avait épousé sa nièce, plus jeune que lui d'au moins 25 ans — qui s'y est refusée, à la demande du docteur Laborde.
Heureusement que les femmes nous restent, sinon, après tous ces empiétements de la liberté de chacun qu'on appelle la civilisation, on finirait par décréter l'autopsie obligatoire, laïque — et gratuite.



155 Léon Gambetta (1838-1882) : homme politique républicain.

Le dernier des fumistes — 7 octobre 1889



Belle matière à ironies pour ce pauvre Sapeck[156], qui fut un des héros du Quartier-Latin, fumiste célèbre et patenté que nous connûmes, il y a une dizaine d'années, au Cercle des Hydropathes et qui était célèbre sur toute la rive gauche pour ses énormes farces dignes de Vivier. Depuis il s'était rangé et sous son véritable nom, Bataille, était arrivé au poste de secrétaire général de préfecture. La vie sérieuse lui a nui, car le voici devenu fou et enfermé. La chronique, un peu à court en cette saison intermédiaire, qui est comme une saison de liquidation, en a profité pour narrer au long ses meilleures histoires. En voici, pour finir, une qui est inédite et bien amusante, dont nous fûmes témoin, là-bas, très loin, vers l'Observatoire, derrière le Luxembourg. Un soir, Sapeck, sérieux et obséquieux, entra chez un marchand de charbon, un Auvergnat barbouillé qu'il avait aperçu, heureux, riant de ses dents blanches, attablé et dînant avec sa femme et toute sa petite famille dans son arrière-boutique.

L'homme se leva et alla à la rencontre du client. Sapeck, infiniment poli et songeur : C'est donc à vous tout ce bois, toutes ces bûches qui sont là ? Et à vous aussi ce coke, cette braise, ce charbon de terre ?... »

Et comme le charbonnier faisait des signes affirmatifs, attendant la commande, prêt à livrer tout ce que le client voudrait : « — Comment, tout cela est à vous, fit Sapeck, et vous consentez à vivre ? *Vous ne vous asphyxiez pas ?...*[157]

156 Eugène François Bonaventure Bataille (1853-1891), plus connu sous son pseudonyme d'Arthur Sapeck : figure importante des mouvements intellectuels de la Troisième République et animateur des Hydropathes, puis Fumistes, Hirsutes et Incohérents. Source : Wikipédia.

157 Dans un article du *Figaro* (17 septembre 1897), Rodenbach attribue cette citation à Baudelaire.

La kermesse flamande à Paris — 14 octobre 1889

Vous attendez de nous, n'est-ce pas, que nous vous parlions de cette kermesse flamande qu'on prépare pour les 19 et 20 octobre et qui déjà pique toutes vos curiosités et celles des Parisiens. Ceux-ci n'en savent encore que des détails sommaires — et vous aussi —, car les organisateurs entendent être discrets, publier leurs plus alléchants détails les derniers jours et lever ainsi d'une fois le rideau sur les féeriques enchantements qu'ils auront rassemblés. Mais, si incomplètement renseigné qu'il soit encore, le public se tient pour satisfait et fait déjà affluer ses souscriptions au prix uniforme de cent sous, sachant bien ne rien risquer du moment que c'est le *Figaro* qui organise cette nouvelle fête de charité, au profit, cette fois, de nos compatriotes de la catastrophe d'Anvers[158]. Déjà, lors de précédents malheurs publics, à Ischia[159] et ailleurs, le *Figaro* est intervenu ; même à des malheurs privés il a parfois prêté son appui, avec on sait quelle extraordinaire et constante réussite. Est-ce que la représentation au bénéfice de la veuve Chint ne rapportait pas en un soir la somme nette de cent mille francs ? Est-ce que la souscription ouverte dans ses colonnes par le romancier Pierre Loti, au profit des malheureux pêcheurs de son pays breton, ne se couvrit pas d'immédiates signatures ?

Ainsi le *Figaro*, à côté du livre précieux où tant de princes et d'hommes illustres ont apposé leurs signatures en étant des hôtes de ses fêtes, possède aussi un autre livre d'or, le livre de sa charité, qui est non moins précieux que le premier.

Cette fois encore, c'est là qu'a trouvé l'appui le plus précieux et la collaboration la plus profitable celui qui avait eu l'idée de cette fête de bienfaisance, M. de Werbrouck, un de nos compatriotes fixé ici et qui y occupe une position importante comme directeur de la Banque Parisienne. Il eut la chance de pouvoir associer à son projet un rédacteur du *Figaro* qui signe Parisis d'alertes et pimpants crayonnages de la vie parisienne, homme spirituel, courtois, très répandu et dont les relations apporteraient vite à la fête projetée tous les appoints nécessaires. Car Parisis, de son vrai nom Emile Blavet[160], est en même temps secrétaire général du théâtre de l'Opéra et, comme tel, obtint facilement le concours précieux et si essentiel de tous les théâtres. Aujourd'hui le plan est complet, les collaborations assurées, la réussite certaine. On compte sur un demi-million de recettes, car, outre les 100,000 entrées qu'on présume, il y aura le produit d'une énorme tombola de 50,000 lots à un franc qu'on vient de demander au ministre l'autorisation d'établir. Ceci est une primeur que nous vous annonçons, Car Parisis, que nous rencontrions précisément hier, a bien voulu nous en raconter plus long qu'il n'en écrit sur ses plans merveilleux. Voici donc à peu près en quoi consistera cette admirable fête : pour cadre, l'énorme salle du palais de l'Industrie, aux Champs-Elysées, où chaque année, au salon de peinture, est installé le jardin des plâtres et des marbres ; mais cette salle, dans l'état où M. Alphand avec son habituel génie décoratif, l'a laissée depuis l'exécution de l'*Ode triomphale* de Mme Augusta Holmès, dont nous vous parlions dernièrement, c'est-à-dire que la sèche et nue armature de fer et de verre a complètement disparu sous des

158 Catastrophe d'Anvers du 6 septembre 1889: l'explosion de la cartoucherie Corvilain fit une centaine de morts.
159 Tremblement de terre en 1883 sur l'île italienne d'Ischia.
160 Emile Blavet (1828-1924) : journaliste et librettiste.

draperies de velours, à crépines d'or, formant des anneaux successifs au centre desquels s'animent de rares Gobelins. Puis un théâtre, dont la scène est énorme — plus devint mètres de hauteur —, vis-à-vis de quoi, tout à fait du côté opposé, monte un double escalier à perron vers les galeries de l'étage. Ici était la difficulté : que faire pour utiliser cette scène ?

Mais cette armée d'esthètes, de gens de théâtre et de décorateurs ne s'arrête pas pour si peu. Voici ce qu'on a trouvé : pour l'escalier, on a édifié dans ce coin-là une série de façades à pignons, de style flamand, toute une ville du Nord, archaïque et fidèlement copiée, avec au centre l'hôtel de ville d'Anvers. C'est là que la kermesse sévira avec le plus d'entrain et de bruit joyeux, comme à son foyer principal ; car dans chacune de ces maisonnettes côte à côte se donnera un spectacle différent et de haute saveur : ici, Coquelin cadet, le charmant monologuiste : là Larcher et Mlle Mallet jouant une pantomime ; plus loin la troupe de l'Eldorado, partout les fameuses petites charrettes de laitières avec leurs attelages de chiens qui causent si grande surprise aux étrangers qui voyagent en Belgique. Il en est arrivé toute une collection de Bruxelles qui seront conduites par de gentilles artistes d'ici, habillées à la mode flamande et peut-être aussi par notre ami Francis Nautet[161], qu'on ne manquera pas de chercher en cette fête dans quelque attelage de chiens, car il serait impossible maintenant de faire croire aux Parisiens — parmi lesquels il est désormais célèbre — qu'il n'a pas réellement accompli le voyage de Bruxelles à la tour Eiffel dans cet original véhicule.

Ailleurs encore, ce sont des guignols, des théâtres d'ombres chinoises, des chanteurs de rues ; puis la troupe du *Chat noir* au grand complet, avec les abracadabrantes improvisations du gentilhomme Salis et son personnel tintamarrant de suisse-introducteur et de garçons de café en habit d'académicien ; ici, la, partout des spectacles, des tréteaux, des luttes d'hercule entre gens du monde, des minutes de gymnastique et de poids soulevés par des ducs ou des vicomtes, comme au cirque Molier ; puis des boniments, des parades par des artistes ou des poètes, car nulle part on ne trouvera de forains — c'est la note caractéristique — et les plus humbles tirs à la carabine seront tenus par des reines de la mode ou du théâtre en cette colossale foire qui occupera tout le centre de la vaste salle : chevaux de bois, cirques (car tous les cirques de Paris enverront leurs clowns et acrobates), baraques, jeux de toutes sortes, au milieu de quoi triompheront Druon[162], le géant d'Anvers, et ses légendaires compagnons, que déjà tous les reporters se proposent d'aller interviewer à son débarquement à l'île des Cygnes. Car le voyage s'opère sans accident et sans retard ; nous avons vu une série de lettres et de télégrammes donnant, après chaque étape difficile, des nouvelles de Druon et des autres voyageurs anversois. Leur état de santé est excellent. Un détail bien joyeux à leur sujet : aucune compagnie n'a voulu accorder une assurance pour Druon et ses amis pendant cette périlleuse navigation. Malgré ses instances, Druon n'a pu réussir à se faire délivrer une assurance sur la vie, mais il s'en console en disant qu'après son voyage à Paris il sera immortel ! En tous cas il a ici sa réputation faite.

161 Francis Nautet (1854-1896) : critique littéraire belge.

162 Druoon Antigoon (ou Druon Antigone) était un géant qui demandait un important péage à tous ceux qui voulaient remonter le cours de l'Escaut. Ceux qui ne payaient pas voyaient leurs mains tranchées par le géant. Il rencontra un jour un soldat romain, Silvius Brabo qui aurait réussi à le tuer et, pour venger *a posteriori* les victimes, coupa la main du géant et la jeta dans le fleuve.

Mais Druon, cependant, n'accaparera pas à lui seul l'attention dans la kermesse flamande de samedi prochain ; nous vous parlions tantôt de l'énorme scène du palais de l'Industrie qu'il s'agissait d'utiliser. Question difficile, car aux représentations de l'*Ode triomphale*, ainsi que nous vous en avions, dès la première heure, consigné l'impression, tout apparaissait minuscule, lilliputien ; on ne voyait plus les gestes dans l'éloignement, où la musique elle-même se traînait en fumées de sons. Inutile donc de songer à un concert, à une représentation théâtrale de vers, de déclamation ou même de chants. Il fallait pourtant utiliser ce théâtre, puisqu'on ne pouvait le supprimer. Or, voici l'idée qu'on a eue, idée géniale qui sera le *clou*, comme annonçait Parisis, sans le dire, mais que nous avons la chance de pouvoir vous annoncer à l'avance : l'énorme scène sera d'abord diminuée, et l'espace rogné de chaque côté formera cadre, comme qui dirait le large cadre d'un tableau ; dans l'espace conservé on représentera des tableaux vivants pour lesquels on a choisi des tableaux de l'école flamande, quatre kermesses de Teniers qu'on reproduira de cette façon-ci : ces merveilleux décorateurs qui s'appellent Rubé, Chaperon, Lavastre, Carpezat ont brossé d'exactes copies agrandies du décor de ces tableaux, les arbres, le ciel, les maisons, l'auberge, au milieu de quoi viendront se poser, comme les personnages dans les tableaux, les artistes figurant paysans, danseuses, ménétriers, ivrognes, — tous les magots enfin de notre joyeux peintre.

Il y a plus : comme dernier tableau vivant on représentera la fameuse kermesse de Rubens qui est au Louvre, cette kermesse rouge si hardie, endiablée, mais épique et traversée d'un vent de génie, avec plus de 150 personnages qui s'immobiliseront un moment dans les attitudes du tableau ; puis, à un moment donné — et c'est ici qu'apparaît l'ingéniosité admirable de Parisis et de ses collaborateurs — le cadre instantanément va remonter dans les frises, les portants aussi et les décors. La kermesse de Rubens immobile d'abord, va s'animer, elle va se continuer. Le tableau va vivre. Les danses deviendront réelles. Une kermesse, non plus en couleurs, mais en chair et en os ; tandis que, dans le fond, en manière d'apothéose, apparaîtra Paris, la ville aux cent tours, Anvers avec sa cathédrale ajourée, des génies symboliques, l'Art, la Charité et, de chaque côté, tout le cortège de leurs grands hommes respectifs, avec, au premier rang, nos immortels peintres : les Rubens, Van Dyck, Teniers, enfin acclamés à Paris après tant de méconnaissances, après Louis XIV qui riait des magots, qui traitait Rubens de boucher, tandis que Baudelaire, il n'y a pas plus de vingt ans, l'appelait encore « un goujat habillé de satin ». Et dans cette apothéose, que nous décrivons par anticipation, défileront devant les génies fraternels le ballet complet de l'Opéra, celui de l'Eden, la figuration du *Roi-Soleil*, toutes les troupes de tous les théâtres dansant et se mêlant à leur tour à la tournoyante kermesse

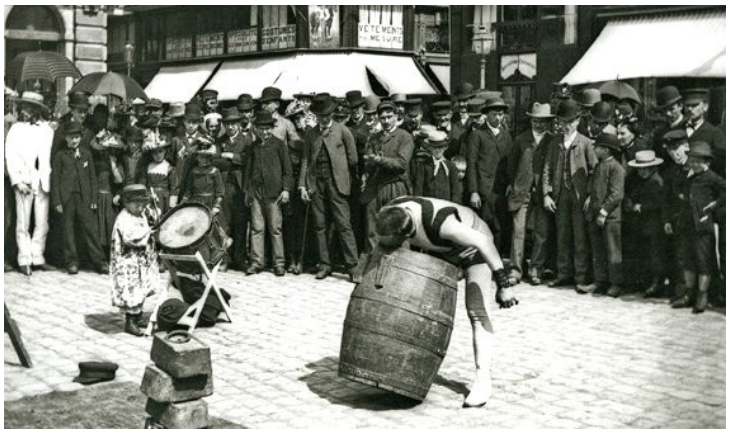
Et la salle elle-même, le public tout entier sera convié à entrer dans la ronde, car, à ce moment, dans tous les coins — avec l'orchestre de Métra[163] au centre — des orchestres entonneront des quadrilles pour que la foule à son tour s'ébranle et danse et prenne part à la kermesse.

Quelque chose d'épique comme un rêve et qui deviendra une réalité à laquelle je vous invite, Belges, mes frères, puisque c'est une bonne œuvre et qu'en dépit du caractère ultra-profane et peut-être léger de la fête de la Charité, qui vous convie, est sainte et sacrée. Saint Vincent de Paul, qui s'y connaissait en ces matières, a dit le mot de la sagesse que c'est le cas de répéter ici : « Je ferais l'aumône même au diable s'il me la demandait au nom du bon Dieu. »

163 Olivier Métra (1830-1889) : compositeur et chef d'orchestre.

Montmartre — Forains et anti-forains — 18 novembre 1889

Connaissez-vous Montmartre, tout ce joyeux quartier fourmillant, tumultueux, si vivant et si artiste, qui s'étend entre la place de Clichy et l'extrémité du boulevard Magenta ? Mais ce quartier n'est pas seulement celui des noctambules ou joyeux drilles, des rapins et des poètes décadents, c'est aussi celui où l'on travaille, où des artistes célèbres et arrivés peinent, tout le jour, la plume ou les pinceaux à la main.



Or, ceux-ci se trouvent fort incommodés par l'invasion quasi permanente des saltimbanques, qui, plusieurs fois l'an, installent maintenant leurs baraques sur la ligne de ces boulevards. En ce moment encore, comme en juillet dernier, une grande foire y fait rage, exaspérant ses bruits d'orgues à vapeur, d'orchestres de cuivre criards, de tirs, de parades et boniments où pleure la voix des pitres, sans compter les hurlements des ménageries. Cela dure depuis le midi jusqu'à une heure du matin. Vous pensez si les habitants du quartier s'en réjouissent ; aussi ont-ils formé une ligue anti-foraine qui organise même pour demain, à deux heures, au cirque Hauser, un grand meeting de protestation. Ce sera d'un comique joyeux et inédit : la séance doit être présidée par le peintre Gérôme, un membre de l'Institut, qui, ayant son atelier dans le voisinage, n'y sait plus du tout travailler, à cause des saltimbanques, et est plein de courroux contre eux. C'est du reste tout un quartier de peintres que celui-là : des milliers d'ateliers ; certains immeubles en contiennent à chaque étage et sont exclusivement habités par les peintres. Ici Puvis de Chavannes, sur le boulevard de Clichy ; là Alfred Stevens, avenue Frochot, cette avenue est à tel point un nid de peintres que la loge du concierge est toute garnie, du lambris au plafond, de toiles accumulées et richement encadrées. Ailleurs encore Hébert, Lerolle, qui, eux aussi, très dérangés par le bruit de la foire, ont adhéré à la ligue anti-foraine et font partie même du comité qui a convoqué le meeting de dimanche.

Le plus piquant de ce meeting, c'est que M. Francisque Sarcey, à qui sa renonciation à l'Académie laisse des loisirs, y fera une conférence sur la question. Car M. Sarcey, qui est aussi du voisinage et habite une des premières maisons de la rue de Douai, un petit hôtel contigu au boulevard, où il travaille, à l'étage, dans une sorte d'atelier converti en bibliothèque, se trouve ainsi fort incommodé également par les vacarmes proches ; aussi dès le début de la Ligue, il se signala par sa passion anti-foraine et signa en tête les nombreuses pétitions envoyées à la préfecture de police. Sans résultat d'ailleurs ; au conseil municipal les forains ont trouvé un défenseur passionné dans M. Joffrin, le député en compétition à Montmartre avec le général Boulanger. Et le conseil s'est prononcé pour

eux à une forte majorité. Mais les membres influents de la ligue anti-foraine ne se tiennent pas pour battus. La question s'irrite et va devenir une question parisienne dont le dénouement ne saurait se prévoir, à moins que les forains, qui comptent pas mal d'hercules, de dompteurs et de saltimbanques athlétiques, ne pénètrent dans la salle du cirque et ne pulvérisent leurs ennemis, M. Sarcey surtout, qui conférenciera contre eux et n'aura pour se défendre que la cuiller de son verre d'eau ! « Je porte des conférences comme un poirier porte des poires », disait un jour M. Sarcey.

Or, je redoute que celle de dimanche soit une poire qu'on ne laissera pas mûrir à l'aise. Et tant mieux, cette fois ; car ces foires de Montmartre, dont quelques-uns se plaignent, non sans raison personnellement, sont d'intérêt public, dirions-nous. Même sans se mettre au point de vue des saltimbanques : ceux-ci, à coup sûr, ont droit au travail, les si pompeux et puérils saltimbanques dont les velléités littéraires auraient dû désarmer M. Sarcey. Est-ce que nous n'en entendions pas un, l'autre soir, qui nous conviait à entrer dans sa baraque : « Vous vous attacherez à ce spectacle comme le lierre s'attache au chêne... », nous criait-il avec conviction. Ce droit au travail existe même pour les riches forains, car il y en a de très riches, de millionnaires ; les dompteurs surtout, dont les filles sont désormais parmi les plus beaux partis de France. Déjà l'an dernier Pezon mariait la sienne avec une dot princière ; à la fin de ce mois c'est la fille de Bidel qui se marie à son tour, et soyez sûr que la chronique va décrire son trousseau sortant de chez les grandes faiseuses. Bidel d'ailleurs est un homme intelligent, qui a publié ses mémoires, comme un diplomate en mission auprès des lions, ces rois ! C'est lui qui est président de la ligue foraine et tiendra à cœur, vous pensez bien, de dompter MM. Gérôme, Sarcey et consorts et de conserver à Montmartre ses foires. Et tant mieux d'ailleurs pour Montmartre même !

Est-ce qu'on comprend Montmartre sans foires, ce Montmartre vivant un peu en bohème qui est comme une ville de kermesse ? Et la foire n'y est-elle pas partout, et en permanence, dans ses tavernes, ses concerts et ses bals ? C'est, ici, la *Taverne du Bagne* du citoyen Lisbonne avec des tableaux relatifs à la Commune, comme dans une baraque de panoramas et de stéréoscopes. C'est, là, le *Mirliton*, où le chansonnier populaire Bruand chante les pièces de son volume la *Rue*, habillé de rouge et de velours noir, avec des culottes bouffantes et des bottes, tel un brigand d'opéra-comique. La foire, elle est partout en ce Montmartre, pour qui Rodolphe Salis[164] a fait les boniments énormes comme celui de cette proclamation électorale où, candidat facétieux, il faisait afficher sur les murs : « Montmartre est la capitale de Paris, Paris est la capitale de la France, la France est la capitale de l'Europe, l'Europe est la capitale du monde, donc Montmartre est la capitale du monde ! ».

164 Rodolphe Salis (1851-1897) : créateur, animateur et propriétaire du célèbre cabaret parisien *Le Chat noir*.

Les camelots mécontents — La gaîté des rues — 25 novembre 1889

Après la grande querelle des forains et des antiforains, voici maintenant l'agitation des camelots, cette autre classe flottante et bohème, mais si curieuse et pittoresque, de la population parisienne. Eux aussi sont inquiétés et traqués, Juifs Errants du commerce ; eux aussi entendent regimber et ne céder à leurs ennemis qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance. De leur côté ils ont organisé un meeting rue Haumaire, à la salle Morel, et ont précisé leurs revendications pour qu'elles soient portées au conseil municipal.

Les pauvres camelots, en effet, sont bien malheureux, toujours guettés, toujours surpris par des gardiens de la paix ou des agents de la Sûreté de la brigade Rossignol, chargés spécialement du soin de leur faire la chasse. Et pour y échapper ils montrent une ingéniosité qui fait songer au mot de Figaro : « Il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes. »

Ce que les camelots, réunis en assemblée publique, veulent, c'est échapper à cette situation toujours aléatoire qui dépend du caprice des agents, c'est payer patente et exercer, comme un droit, leur petit commerce ambulant. A présent ils ne le peuvent qu'avec mille alertes. Nous ne parlons pas des camelots si bavards et abracadabrants qui, sur les grands boulevards, vont aux tables des cafés offrir des gravures, des illustrations défraîchies, des volumes d'occasion ou la tour Eiffel *réduite* pour piano, ni même de ceux qui vendent ostensiblement quelque jouet neuf comme le pousse-pousse annamite ou « le nez à Jules », un carton dans lequel on passe l'index, qui, dans un visage colorié imite singulièrement le nez légendaire de M Jules Ferry. Ceux-ci jouissent d'une certaine tolérance ; ils ne font que passer rapidement d'un café à l'autre et ne gênent point la circulation. Aussi sont-ils, pour les étrangers, la gaieté des boulevards avec leurs boniments funambulesques ou pompeux. Quelques-uns acquièrent dans le métier une quasi-célébrité, et, tout l'été, on a pu admirer un de ces vendeurs possédant une voix de basse tellement profonde et sonore, d'un timbre si extraordinaire, qu'elle résonnait comme une cloche en route et s'entendait pour ainsi dire d'un boulevard à l'autre.

Mais les camelots à plaindre, ceux qu'on traque, ceux qui présentement protestent dans des réunions publiques, ce sont les petits marchands ambulants qui vendent des articulets de bazar, de la bimbeloterie, de bijoux faux et d'articles de fumeur, à des prix d'une modicité qui tient du phénomène. Ceux-ci portent tout leur magasin dans leurs poches, des poches interminables comme le chapeau d'un escamoteur. Le difficile pour eux, c'est d'arrêter les passants, mais ils ont mille imaginations sournoises afin d'attirer l'attention de quelques-uns, sachant que vite le petit groupe va grossir comme une boule de neige : ou bien ils allument un serpent sur le trottoir ; ou bien ils y déposent une bestiole empaillée qu'ils déclarent vivante, mais en léthargie, et dont chacun aussitôt veut voir le réveil ; mille trucs ingénieux pour former un rassemblement, ce qui n'est pas difficile à Paris. Jadis, au Quartier-Latin[165], certains soirs de gaudriole, nous nous amusions à fixer les yeux, à quelques-uns, sur une même étoile : au bout de quelques minutes nous avions causé un

165 Rodenbach a effectué un premier séjour à Paris en 1878 où il fréquenta les Hydropathes dont le premier siège se trouvait dans le quartier de la Sorbonne.

rassemblement de plus de cent personnes qui, sans savoir, regardaient avec fébrilité le même côté du ciel. Quant aux camelots, vous pensez si l'habitude les a rendus fertiles en inventions de ce genre. Alors, sitôt le petit attroupement formé, le camelot devient pratique : il tire de sa poche sa marchandise, en précipitant son mirobolant boniment, scandé de « messieurs » réitérés. « Ceci était, messieurs, pour attirer votre attention sur un phénomène extraordinaire ; oui, messieurs, la faillite de tous les bijoutiers, orfèvres joailliers ; c'est la faillite, la hideuse faillite, comme disait M. de Mirabeau en 1848 ; oui, messieurs, grâce à ce bijou qui est en tout *semblable à l'or* ! » Et il déplie des papiers de soie d'où émerge enfin soit une épingle de cravate, soit une chaîne de montre, une autre fois un porte-cigarette ou un canif compliqué. « Le tout, je le vends, messieurs, non à pas à vingt sous, pas même à dix sous. Je le vends, messieurs, la bagatelle de cinq sous ! » Alors il répète sa phrase ronflante, comme un tam-tam de cuivre des cymbales d'une grosse caisse, et tout le monde achète, tout le monde y va de sa menue monnaie. O badauderie ! l'autre après-midi, à la foire de Montmartre, nous voyions ainsi un forain, dans une voiture dorée, qui offrait une pommade pour blessures, coupures, gerçures, rhumatismes, piqûres — au prix de douze sous seulement —, et tout le monde en achetait. En quelques minutes il a dû faire une recette imposante. Mais celle-ci échappe souvent aux camelots du trottoir, car au moment de la vente voici que le camarade, toujours de garde et aux aguets, signale l'arrivée des « sergots »[166] et le malheureux, rengainant ses menus objets, file à toutes jambes. D'autres fois ils n'ont même pas le temps de fuir, ce sont des agents de la Sûreté, en bourgeois, qui leur mettent la main au collet et les entraînent au poste, où l'on confisque leur marchandise, sans oublier de leur dresser procès-verbal. Tout cela sous prétexte qu'ils gênent la circulation, tandis qu'on permet aux grands cafés et puissantes brasseries d'encombrer les trottoirs. Voilà ce que vont plaider les camelots au conseil municipal, lequel cessera un peu, espérons-le, ses allures moroses et bourgeoises ; l'an dernier on voulait déjà supprimer les affiches, qui sont le parterre colorié des vieux murs et la friandise des yeux pour l'artiste qui flâne. Qu'on nous laisse aussi les camelots, ce plaisir des étrangers, ce pittoresque des rues parisiennes, car le camelot, c'est une affiche parlée.



166 Sergent de police.

Un hardi explorateur — 9 décembre 1889



[...] C'est un peu ce résultat qu'a obtenu, à cette même Sorbonne, un orateur de passage, M. le capitaine Binger[167], le hardi explorateur de la région du Niger, que nous y avons entendu l'autre soir sous les auspices de la Société de géographie, laquelle avait eu la prudence d'abandonner, cette fois, sa salle habituelle du boulevard Saint-Germain. Encore un peu le vaste amphithéâtre de la Sorbonne lui-même eût été trop exigu pour l'énorme affluence qui a fait au capitaine Binger des ovations méritées pour ses hardis voyages menés à bonne fin, et que nous avons pu suivre facilement sur les cartes qu'on a eu l'intelligente gracieuseté de remettre aux auditeurs. C'est un voyage extraordinaire, qu'a accompli là M. Binger, ancien officier d'ordonnance du général Faidherbe, chargé par le ministère des affaires étrangères, de visiter toute cette région immense comprise entre les branches ascendantes et descendantes du Niger, et où il a conquis des territoires, propagé l'influence française. Il s'embarque à Bordeaux le 20 février 1887. Il n'emportait que des armes, un peu de bagage et une bimbeloterie assez abondante, 900 kilogrammes environ, de quoi faire des présents et réjouir les indigènes afin d'obtenir en échange des vivres et des sécurités pour la caravane d'expédition. Cela se composait de perles, de morceaux de cuivre, de dentelles et de galons d'or défraîchis, d'hameçons, de corail, de fil, de bleu en boules, de boutons de livrées démodées et autres menus objets improbables dont ceux de là-bas sont, paraît-il, très friands. Il y avait aussi beaucoup d'aimants, que les indigènes appellent « le roi du fer ».

Grâce à ses bouts d'étoffes et à ses brillantes verroteries, grâce aussi à sa connaissance d'une des langues du pays, le *mandé*, M. Binger a mené avec succès son entreprise et nous en a fait une description bariolée et pittoresque. Parmi ses souvenirs, celui de son entrée dans la ville de Bong est émouvant surtout : monté sur un bœuf, au milieu d'une population ni bienveillante ni hostile, mais extraordinairement curieuse de voir un Européen. C'était le premier qui pénétrait dans leurs murs. Toits, rues, carrefours étaient si encombrés que les serviteurs du chef de la ville durent chasser la populace à coups de fouet pour livrer passage au voyageur jusqu'à l'endroit où il fut reçu officiellement par les notables, accroupis sur des nattes. Indicible étonnement de ces noirs, pour qui contempler un Européen demeure la curiosité et la stupéfaction sans pareille.

N'avons-nous pas vu, à la fin de l'exposition, le roi Dinah-Salifou désireux lui aussi de faire connaître à ses congénères un spécimen de ces Parisiens qui l'avaient tant charmé, mais il ne put résoudre personne à s'en aller avec lui. Alors que fit-il ? Il acheta un de ses bustes de cire, une

167 Louis-Gustave Binger (1856-1936) : officier et explorateur de l'Afrique de l'Ouest.

sidonie[168], comme on les appelle, qu'on voit aux vitrines des coiffeurs, la chevelure soignée, la bouche rouge et qu'on dirait fardée, le corsage d'étoffe éclatante. Et parmi ses bagages il emporta soigneusement la femme postiche pour que ses sujets, par cet exemplaire conforme, connussent enfin, comme lui, l'aspect des Européens en général et des Parisiennes en particulier.

168 Tête ou mannequin de carton ou de bois sur lequel la modiste ou la couturière essayent les chapeaux et les robes.

L’épidémie de l'influenza — 18 décembre 1889



De quoi vous parler, sinon de l’épidémie nouvelle qui a été la grande actualité parisienne de la semaine. D’autant plus qu’en chroniqueur bien informé nous possédons sur la curieuse maladie des renseignements inédits et personnels, étant nous-mêmes un revenu de l’influenza, qui depuis lundi jusqu’à hier ne nous a point fait grâce et nous a fait pratiquer dans toute leur étendue les vers célèbres de Stéphane Mallarmé :

Les tisanes, l’horloge et le lit infligé
La toux

On en rit soi-même après coup de s’être laissé prendre par cette petite épidémie maligne et de rien du tout, mais au moment même ce n’est pas drôle : une douleur de tête intense, comme si le grain de sable dont parle Pascal était devenu montagne de sable qui, à chaque mouvement, s’éboule ; une courbature immense, telle que si l’on était tombé des tours de Notre-Dame, des nausées, le cœur qui sans cesse tourne, et la fièvre vous baignant de sueur ; on a l’air dans son lit de fondre et de se délayer comme une étoile de mer dans un aquarium… Voilà ce qui vous attend, mes frères de là-bas, car Bruxelles ne peut pas tarder, en même temps que les autres capitales, à être loti de l’influenza[169], que du salicylate de quinine et quelques menus remèdes stomachiques réduisent au bout de peu de jours. Croyez en un *escappé*[170] véridique et ponctuel.
Ici le mal est général, ce qui console un peu. Un de nos amis disait un jour avec esprit : « Ce doit être meilleur d’être malade à l’hôpital, *parce qu’on entend les autres crier*. »
De même on se résigne mieux sans doute aux petites misères de l’épidémie présente en sachant qu’elle sévit partout à côté de soi. Les journaux vous ont seulement rapporté, à propos de Paris, les cas de contagion dans les établissements publics et d’instruction, comme à Saint-Cyr, dont la moitié du personnel s’est trouvé atteint, soit plus de 200 élèves, comme au lycée Saint-Louis, où presque tous les dortoirs ont dû être convertis en infirmeries, comme encore à l’école des hautes études commerciales, au ministère de la marine ou au bureau de poste de la rue de Grenelle. Mais chez les particuliers la contagion aussi est générale, et rien que dans la maison où nous sommes à presque chaque étage la maladie fait au moins une victime. En ce moment la moitié de Paris est occupée à soigner l’autre moitié, comme au temps de Murger, disait Schaunard, la moitié de Paris était sans cesse occupée à demander cent sous en prêt à l’autre moitié, — qui refusait ! L’épidémie actuelle, pour être aussi générale, est moins joyeuse, bien que l’influenza se soit fait anodine et bénigne, elle qui, malgré son joli petit nom à désinence musicale de passionnette et de romanesque italien, se montra parfois, en d’autres temps, maligne, méchante et mortelle, puisqu’à Londres, plusieurs fois, même en 1847, elle se signala plus meurtrière que le choléra et en 1729 y emportait plus de mille

169 Grippe.
170 Rescapé.

personnes par semaine. Mais, pour être restée jusqu'ici inconnue de ceux de ma génération, ses hauts faits remontent loin puisque la première épidémie qu'on en décrive date de 1580. Au XVIIIe siècle on la nommait ici *folette*, *coquette*, et elle occasionna aussi bien des victimes : en 1780, l'Opéra fit relâche à cause d'elle et les plaidoiries cessèrent au Châtelet. Vous voyez que nous sommes bien renseignés et que nous n'avons pas eu l'influenza chez nous sans « l'interviewer » sérieusement et en détail.

C'est du reste par zèle professionnel que nous devons peut-être de l'avoir connue : la semaine dernière, l'idée nous était venue, à votre intention, d'aller visiter les grands magasins où commençait l'exposition des cadeaux d'étrennes. Or, c'est au Louvre précisément que l'épidémie, depuis plusieurs jours, avait déjà frappé ses premiers coups. On l'ignorait à ce moment, et la plupart des personnes devenues malades le furent pour être allées aux magasins du Louvre. C'est notre cas, désireux que nous étions de voir, pour vous en parler et pour aussi nous en amuser, l'article de Paris et les étonnantes collections de jouets réunies aux fins des prochaines étrennes.

Jouets et cadeaux d'étrennes — 18 décembre 1889

[*suite de l'article précédent*] Est-ce qu'un artiste ne disait pas un jour : « Si j'étais riche je voudrais avoir une collection de joujoux. » Est-ce qu'un humoriste n'écrivait pas avec un grand sérieux : « L'invention la plus utile, c'est peut-être d'inventer un joujou neuf. » Et ce n'est pas que l'invention en soit facile et fréquente : les Allemands ont voulu innover, mais on n'a guère suivi leurs méthodes Froebel[171], le pédantisme s'étendant aux jouets, transformant ceux-ci en menus objets scientifiques, comme des bouliers compteurs, des dés et dominos appliqués à l'étude de l'arithmétique, des jeux de patience géographiques. Heureusement les jouets sont restés de la fantaisie en soie, du rêve en boiseries découpées, de la nature en boîtes, de l'art pour l'art, — avec surtout l'éternelle et adorable poupée qu'on retrouvait déjà dans les tombeaux des momies et qu'on voit au Louvre avec la toilette et le travesti de la dernière mode. Ici aussi l'exotisme florit : on voit des poupées habillées en « marchandes de sourires », comme Mme Tessandier[172] à l'Odéon, avec de belles étoffes japonaises ; là une poupée qui copie Soledada, la gitana de l'exposition ; des Tunisiennes, des Javanaises ; puis aussi des Parisiennes à la dernière mode, le costume Directoire, possédant d'ailleurs des trousseaux complets et compliqués, comme des mariées du grand monde. Ah ! Le joli coin bariolé comme d'une féerie enfantine, d'un conte de fées devenu tangible, le joli coin vraiment que ce comptoir de jouets au Louvre, si l'influenza n'y eût été blottie et si, en s'imaginant jouer avec les polichinelles et les animaux à ressorts on n'eût en réalité joué avec le danger !

Anomalie un peu féroce, qui eût été pour réjouir Baudelaire, un grand amateur de jouets qu'on ne soupçonnait guère, et qui écrivit sur eux un étonnant article, presque inconnu, paru vraisemblablement dans un journal vers 1845 et qui a pour titre : *La morale du joujou*[173]. Il y passe en revue l'opinion des parents dans la question des jouets pour leurs enfants et dit ceci de bien étrange, de bien spécial, de sa manière :

« Certains parents considèrent les joujoux comme des objets d'adoration muette. Il y a des habits qu'il est au moins permis de mettre le dimanche mais les joujoux doivent se ménager bien autrement ! Aussi à peine l'ami de la maison a-t-il déposé son offrande dans le tablier de l'enfant que la mère féroce et économe se précipite dessus, le met dans une armoire et dit : « C'est top beau pour ton âge : *tu t'en serviras quand tu seras grand !* »

Un mes amis m'avoua qu'il n'avait jamais pu jouir de ses joujoux. Et quand je suis devenu grand, ajouta-t-il, j'avais autre chose à faire. Du reste il y a des enfants qui font d'eux-mêmes la même chose : ils n'usent pas de leurs jouets, ils les *économisent*, ils les mettent en ordre, en font des bibliothèques et des musées, et les montrent de temps à autre à leurs petits amis en les priant de *ne pas toucher*. »

171 Friedrich Fröbel (1782-1852) : pédagogue allemand. Promoteur, entre autres, de l'apprentissage par le jeu.
172 Aimeé Tessandier : (1851-1923) : actrice fort appréciée par Offenbach.
173 Article publié dans le *Monde littéraire* du 17 avril 1853.

Fonctionnement de la censure — 23 décembre 1889



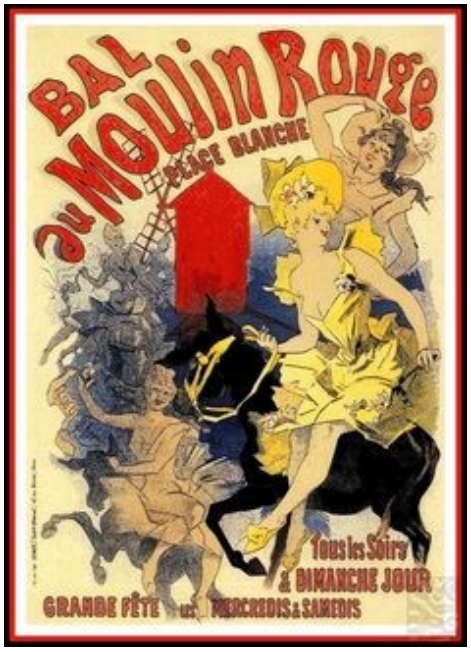
L'art et la politique sont deux personnes ombrageuses qui se comprennent mal et ne peuvent pas vivre côte à côte sans des confits qui s'aigrissent vite. Ceux-ci sont rares quand il s'agit de livres, car ici la liberté est entière, mais en matière théâtrale le maintien de la censure[174] est cause de fréquents désaccords entre les auteurs et le pouvoir. Cette question de la censure est une grosse question bien difficile à élucider : les uns en réclament depuis longtemps à grands cris la suppression, mais la chambre, la dernière fois qu'elle en fut saisie et après une longue discussion, en vota le maintien. Il est vrai que la plupart des auteurs, et des plus célèbres, qu'on avait consultés s'étaient prononcés dans ce sens : Dumas, Augier, Sardou, Pailleron, d'accord en cela avec les directeurs de théâtre eux-mêmes. Tous, au point de vue de la mise en scène de leur œuvre ou de l'exploitation de leur entreprise, préféraient savoir à quoi s'en tenir « préventivement » plutôt que de voir interdire une pièce en cours de représentation pour laquelle on aurait fait des frais considérables. Au point de vue de l'intérêt public, certes la censure est une institution qui se légitime et serait même excellente si elle pratiquait son devoir de sauvegarder la morale et l'art.

Malheureusement, en fait, la censure s'est toujours montrée ignare, incompétente, maladroite, injuste et faible. Elle se compose d'un groupe de fonctionnaires appartenant à l'administration des beaux-arts et qu'on appelle « les inspecteurs des théâtres ». Ils ont pour obligation de lire les manuscrits des pièces qu'on demande à représenter sur une scène parisienne, puis, après lecture, ils rédigent une note résumant le scénario, soulignant et indiquant les passages dangereux. C'est en tous cas le ministère des beaux-arts qui a le droit de prononcer en dernier ressort.

Or, on sait que les jeux de la politique et du hasard investissent souvent de ce droit les personnes les plus étrangères à l’art. De là les hésitations et les contradictions : on se souvient du dernier conflit à tapage ente M. Goblet, ancien procureur à Amiens, qui entendit tenir tête à M. Emile Zola et défendre les représentations de *Germinal*, qu'il jugeait compromettantes pour l'ordre et la paix publique. Seulement, les ministres durent peu en France ; son successeur autorisa la pièce, ayant un avis différent sur ses conséquences et les représentations eurent lieu sans qu'aucune des bases de la société eût tremblé.

174 La censure est surnommée Anastasie à l'époque de Rodenbach. Illustration : caricature d'André Gill.

Exposition d’affiches — 30 décembre 1889



Heureux sont les artistes plus reclus et d’art silencieux, en dehors des coteries, ceux que M. J.-K. Huysmans signale dans son récent livre de critique d’art : Certains, les Degas, les Gustave Moreau, les Monet ; puis aussi Chéret, qu’il cite en cette illustre compagnie et qui le vaut bien par ses qualités d’art si personnel et spontané. Précisément en ce moment il vient d’ouvrir au Théâtre d’Application de la rue Saint-Lazare une exposition de son œuvre, qui comprend d’abord des pastels, non vus jusqu’ici, réalisant un joli carnaval de clowns, d’arlequins et de danseuses dans des atmosphères de feu de Bengale et de kirsh flambant. Mais le plus original, ce sont évidemment ses affiches, ces belles affiches claires et joyeuses qui se font reconnaître entre cent sur les murs de Paris. Lui seul, dans cette enseigne de plein air, a su mettre de l’art. Il a vécu longtemps en Angleterre et a vu là les grandes images coloriées et chromolithographiques qui servent d’annonce ou de réclames industrielles. Lui aussi s’est mis à en faire, mais avec une invention et une imagination de vrai artiste. Il faut le voir dans son installation de la rue Brunel, près de la Porte-Maillot, d’immenses ateliers qui sont une succursale de l’imprimerie Chaix. Là passent sous les presses des journaux illustrés, des prospectus à gravures, des menus et aussi ces affiches bariolées dont Chéret lui-même a cuisiné la pierre. D’abord, dans le petit cabinet de travail voisin, il trace en maquette, au fusain ou à la gouache, sans même de modèle, cherchant moins la ligne précise que le mouvement, le lyrisme, le coup de vent à travers ses personnages chevauchant la chimère ou courant le guilledou. Et son imagination lui suffit : mieux qu’un modèle, il a copié une Parisienne exquise qu’il avait dans son rêve, habillée d’un jaune de safran et de papillon soufre. C’est celle qu’on voit sur le petit âne noir de l’affiche du Moulin-Rouge ou sur une autre affiche foraine, en blanc cette fois, toujours folle un peu et sœur aînée de la Colombine de Willette. Quand l’aquarelle est finie Chéret la transpose sur la pierre lithographique où le tirage se fera, une fois pour chaque couleur. Or, il n’emploie que les trois couleurs primordiales : rouge, jaune, bleu, qu’il nuance et atténue en demi-teintes dans tout le reste de la planche. Néanmoins le tirage est rapide, grâce à d’admirables presses dont le rouleau distribue à chaque tour juste la quantité de couleur voulue ; on obtient ainsi jusqu’à 3,000 exemplaires par jour. Ce qui est exquis, ce sont ses innombrables affiches pour magasins de jouets et cadeaux d’étrennes. Il a fait des enfants, adorablement, avec autrement de vérité, de grâce pétulante et de gestes neufs que les Greenaway un peu figés qu’il avait vus en Angleterre.

Lui aussi rêve, non pas par l’album, mais par quelque autre moyen, une durée plus longue pour ses imaginations que celle si éphémère des affiches. « Du spectacle d’hier affiche déchirée », a dit Hugo en un vers triste qui marque la brièveté de vie du joyeux carré clair, parterre colorié vite défleuri au coin des rues et qui pend en haillons de papier… Chéret rêverait d’appliquer ses

procédés à la décoration d'une salle de théâtre ou d'éden, à la combinaison d'un rideau qu'il décorerait comme une muraille. En attendant, il a déjà suffisamment réalisé de neuves intentions d'art pour qu'un groupe important d'artistes et d'écrivains prissent à cœur de lui faire obtenir le ruban rouge. De hauts noms ont demandé qu'on décorât celui qui a tant décoré les murs de Paris ; ont signé : Puvis de Chavannes, Halévy, Claretie, Coppée, Dalou, qui a remis lui-même la supplique au ministre, si bien que Chéret peut attendre avec confiance pour ses étrennes la croix qu'il mérite depuis longtemps. Il n'est cependant pas encore assez âgé — malgré la cinquantaine sonnée et la moustache drue très blanche — pour répondre comme Auguste Barbier, à qui le ministre en personne apporta la croix à la fin de sa vie et qui lui objecta mélancoliquement : « Cela n'est bon que quand on peut encore être aimé !... »

Les noms de rues et le conseil municipal — 14 janvier 1890

Les cochers de Paris, qui, plus que les poètes, auraient été appelés par Horace (s'il les avait connus) race irritable : *genus irritabile*, sont présentement dans une colère quelque peu justifiée. On leur avait imposé, depuis l'an dernier, l'obligation de passer des examens, ô bacheliers du fouet ; un examen pratique d'abord, qui consistait à conduire, sous les yeux des jurés, dans la cour de la préfecture, puis un examen théorique sur les itinéraires les plus courts d'un point à un autre. Pour cela les récipiendaires avaient patiemment étudié le plan de Paris et les innombrables noms de rues. En vain : le conseil municipal a précisément choisi le moment où les cochers seraient au courant des rues parisiennes pour en changer les noms à peu près comme MM. Havet, Psichari et autres réformateurs de l'orthographe choisissent le moment où tout le monde commence à écrire correctement pour bouleverser la composition des mots. C'est du reste une manie qui devient chronique au conseil municipal : il veut baptiser les rues à se manière et user des noms de son calendrier. Malheureusement ses saints ne sont pas du goût de tout le monde, à preuve ce Millière, député de la Seine et participant de la Commune, fusillé au Panthéon en 1871, dont la commission propose de donner le nom à une rue de la capitale ; mais on a déjà protesté avec énergie. Et qui devinera jusqu'où les protestations peuvent aller ? A Montmartre, quand on voulut débaptiser la rue de Laval pour l'appeler la rue Victor Massé, en souvenir de l'auteur de *Galathée*, qui avait habité dans le voisinage, avenue Frochot, est-ce que ce ne fut pas comme une révolution ? Encore un peu on faisait des barricades. A côté des plaques de métal de l'édilité, officielles, on placarda des affiches avec des mentions audacieuses et l'ancien nom maintenu quand même : « Ici commence la rue de Laval ! ». Mais ces choses ne se voient qu'à Montmartre, et nos bons conseillers municipaux peuvent à leur aise, dans le reste de Paris, substituer aux noms de couleur et de résonance exquises du vieux Paris les noms plus ou moins propres de leurs grands hommes présents et passés. Sans compter la prochaine rue Millière, nous possédons déjà la rue Etienne Marcel, le boulevard Blanqui, etc.

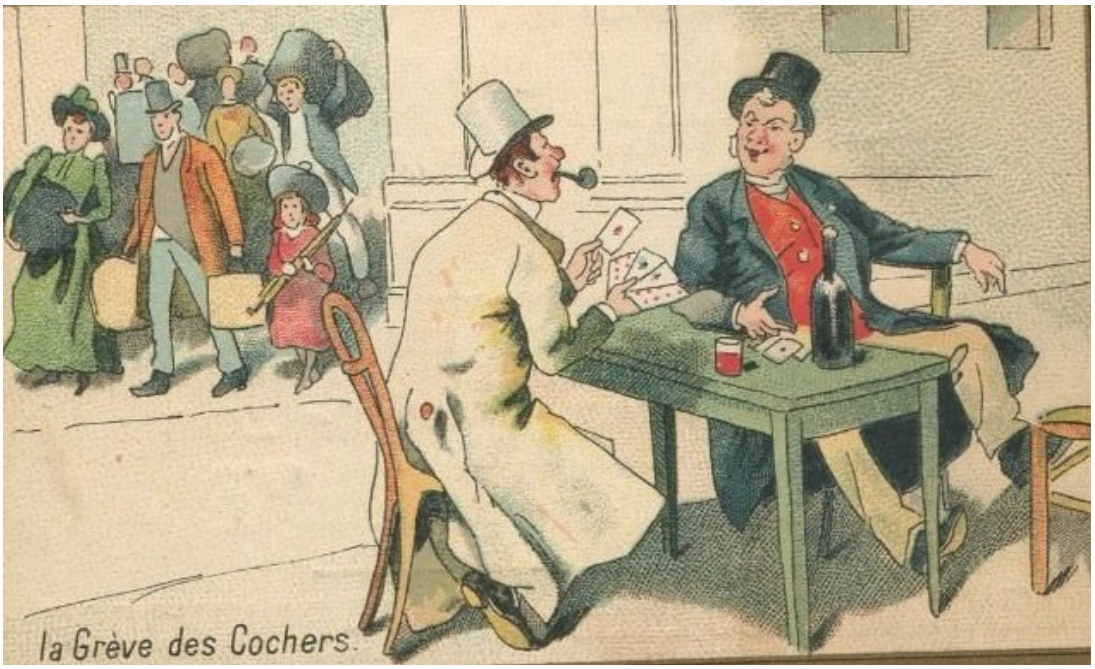
Encore un peu ce sera le Bottin des trépassés ! Gloire suprême, pensent quelques-uns : donner son nom à une rue ! Encore que d'autres estiment toute notoriété incomplète si elle n'aboutit pas à cet idéal que nous entendions, un jour, un poète célèbre railler avec mélancolie : « La tête de pipe... arriver à la tête de pipe, comme Béranger ! ».

Quant à donner son nom à une rue, illusoire immortalité : la rue Gît-le-cœur tire son nom de Gilles-le-Queux ; qui donc le reconnaîtra dans son nom ainsi altéré, et qui retrouvera Thibault Audet dans la rue Thibaudoté ?

C'est le XVIIIe siècle qui commença cette mauvaise habitude de donner aux rues des noms propres, de philosophes ou d'écrivains.

De notre temps le goût domine de l'histoire et de la politique ; de la finance aussi, car les grands capitalistes eurent leur part, à preuve les rues Caumartin, Chauchat, Duphot, etc. Si cela continue nous verrons l'édilité mettre en adjudication les noms de rues, et c'est même une idée très pratique et très « fin de siècle » que nous nous étonnons de n'avoir pas encore vu réalisée par les conseils à

bout d'emprunts : on verrait un joli feu d'enchères pour avoir l'honneur de donner son nom à une rue ou à plusieurs rues.
On aurait ainsi des quartiers qui, sans être de noblesse, mettraient les gens en glorieux relief.
Si l'on peut chercher à rire de cette banalité de noms propres de noms de villes ou de pays, de noms de science ou d'histoire qui de plus en plus servent à désigner nos rues, il faut s'en affliger au fond, car avec les anciens noms disparaît comme l'âme des vieux quartiers et des coins légendaires où s'attardait le souvenir du moyen-âge. Avec les noms de rues conservés, celui-ci vivait encore un peu. Ainsi le mort n'est vraiment tout à fait mort que quand son nom s'est effacé sur sa pierre. Que d'appellations évocatrices on retrouve encore ci et là : la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, la rue du Petit-Musc, la rue de l'Echaudé-Saint-Germain, rappelant l'endroit où l'on suppliciait dans l'huile bouillante les faux monnayeurs ; rue de l'Échelle, rue des Mauvaises Paroles, rue des Mauvais Garçons, puis d'autres, toutes bâties aujourd'hui, aux noms de printemps évoquant le temps où l'on avait encore ici la campagne et les promenades proches : la rue des Acacias, la rue des Amandiers. Quelle jolie histoire anecdotique de Paris à faire avec les noms de rues, depuis des siècles, qui, mieux que tout le reste, renseigneraient un annaliste sur la psychologie de chaque temps.



La taxe des chiens —14 janvier 1890



[…] M. Emile Goudeau[175], l'auteur des *Fleurs du bitume* et de *Corruptrice*, ancien fondateur et président des Hydropathes, à qui il vient d'arriver une aventure d'un comique inénarrable, un peu par sa faute, car il fut jadis l'ami de Sapeck au Quartier Latin et est resté lui-même un des derniers fumistes, en vrai Gascon qu'il est. Donc, retiré à Asnières, M. Emile Goudeau possède un grand chien, ce qui est utile dans cette banlieue parisienne, chère aux rôdeurs.

Mais l'utile a ses inconvénients, et, dans l'espèce, c'est l'obligation pour tout propriétaire d'un chien d'en faire la déclaration à la mairie dans les premiers jours de janvier, — dont coût 16 francs. (Dépense évitée à ceux qui vivent dans Paris même, car notre bail porte défense d'avoir des chiens ou des machines à coudre!).

Quant à Goudeau, pour échapper à cette taxe de 16 francs, il eut une idée géniale : ayant appris que les chiens de berger n'avaient qu'une imposition de 4 francs, il n'hésita point et alla déclarer son chien comme tel.

Là-dessus il se réjouit fort, content de l'économie faite, quand, peu après, il reçut en guise d'étrennes une assignation à comparaître devant le juge de paix de Courbevoie, sur la plainte du percepteur, pour avoir fraudé le fisc ! Goudeau résolut de se défendre, mais, tenant son idée, il alla auparavant chez son boucher. Il lui demanda s'il pourrait lui fournir pour le 3 janvier un mouton entier. « Et le prix ? — Soixante-deux francs. — Et si après l'avoir acheté, je vous revends le mouton, combien m'en donnez-vous ? — Cinquante-deux francs. »

Goudeau calcula : 4 francs pour son chien de berger ; dix francs au boucher ; total 14 fr., au lieu de 16 francs qui est la taxe des chiens ordinaires. Donc encore une économie de quarante sous, ce qui ne lui était jamais arrivé et pourrait le mener loin, à preuve Rothschild, qui ne ramassait que des épingles !

En conséquence il pria le boucher de mettre à sa disposition un mouton entier, le 3 janvier, à la mairie de Courbevoie.

Le jour arriva : Goudeau entendit son nom appelé par un huissier glapissant. Il parut à la barre, résolu à se défendre et regardant le juge de ses yeux noirs qui louchent, ses grands yeux contradictoires, il commença en demandant pourquoi on voulait lui faire payer 16 francs pour un chien de berger. « On dit que je suis poète, mais en quoi cela empêche-t-il mon chien d'être un chien de berger ? Et d'ailleurs c'est une pétition de principes. Les poètes ont avec les bergers une parenté étroite ; les poètes sont des bergers, puisque les bergers ont toujours des vers à la bouche. Voyez Virgile, voyez Horace, que M. le juge doit connaître et qu'il aura certainement traduit, puisque cette besogne est réservée aux magistrats qui se piquent de littérature. Donc les bergers sont des poètes et, par contre, les poètes sont des bergers. Pour l'affirmer, il n'y a qu'un pas à franchir, et je le franchis... »

175 Emile Goudeau (1849-Paris) : journaliste, romancier et poète. Fondateur du Cercle des Hydropathes fréquenté par le jeune Rodenbach. Les Fumistes sont de la même veine humoristique.

L'argument portait peu. Alors Goudeau, rassuré par la vue de son boucher dans l'auditoire, risqua la preuve : « D'ailleurs, mon chien est si bien chien de berger que j'avais un troupeau ; la loi ne dit pas ce qu'est un troupeau ni de combien de têtes il se compose : le mien ne se comportait que d'une seule tête, mais qu'importe ! Ce mouton constituait un troupeau, et mon chien, en le menant, était un chien de berger… D'ailleurs, le voici, fit Goudeau en se retournant vers son boucher à qui il fit signe.

Celui-ci — horreur ! — apporta devant le tribunal un mouton écorché, rouge et sanglant que l'huissier glapissant fit enlever au plus vite avec des cris indignés. Il avait oublié de lui recommander que le mouton fût vivant !

Résultat : l'infortuné écrivain fut condamné à payer la taxe de 16 francs, plus 32 francs d'amende, plus 62 francs au boucher pour le mouton — malencontreux débuts d'année nouvelle, avec le récit desquels Goudeau nous désopila l'autre soir, augmentant le désopilant du fait par ses gestes saccadés, sa plaidoirie qu'il nous recommençait…

Et le pire, c'est qu'il ne retira de la vente dudit mouton qu'une quarantaine de francs à peine… Vous pensez bien : un mouton qui était *repris*… de justice !…

Courriers mondains — L’amour de la réclame — 27 janvier 1890

[…] les mondaines sont friandes de faire parler d’elles et de leurs fêtes et s’en chargent elles-mêmes, comme les écrivains. On sait que parmi ceux-ci l’usage se répand de faire insérer dans les « échos », en première page des grands journaux (à un louis la ligne), de petite notes sur leur livre nouveau, notes ordinairement rédigées par eux-mêmes, où ils ont soin de s’attribuer toutes les qualités de style et d’invention. De même certaines mondaines ne peuvent plus inviter quelqu’un sans en remplir les « échos » de toutes les feuilles ; déjà les plus grandes dames subissent cette épidémie de réclame. N’a-t-on pas vu au mariage de la duchesse d’Uzès une avalanche de « communiqués », même la liste des cadeaux qui remplissait deux ou trois colonnes de journal quotidien, et dont l’insertion a dû être tarifée au prix des réparations judiciaires, sans doute ?

Tous cabotins ! disait un jour un reporter qui n’avait plus d’illusions. Et en effet tout le monde cherche maintenant à avoir « une bonne presse », qu’il s’agisse non seulement d’une première ou d’un livre, mais aussi d’une fête, d’un bal, d’un décès ou d’un mariage. Pour les mariages surtout éclate cette ardeur de bruit et de publicité, en dehors de quelques-uns qui s’imposent naturellement à l’attention comme le mariage, cette semaine, de Mlle Eiffel, la fille du célèbre ingénieur de la tour, rehaussé encore par une allocution du non moins célèbre Père Didon[176], ami de la famille, qui a fait grande sensation.

Mais, dans d’autres coins moins notoires, on n’en cherche pas moins à forcer l’attention et à faire d’une fête de famille un « événement parisien ». Un événement parisien ! Tout est là ! Voilà le rêve ardemment poursuivi, et pour cela on ouvre toutes ses portes, on laisse entrer la cohue, on sourit à tout le monde, ce qui ne va pas toujours sans inconvénient. Des voleurs ont endossé le frac et on fait « le coup de la noce ». Avec un habit bien coupé de chez Dusautoy, une cravate blanche, un plastron de chemise à plis, ce qui est la dernière mode, et un gardénia à la boutonnière, des pickpockets ont pénétré avec les invités, qui, ce jour-là, dans certaines maisons, forment cohue. Ils en ont profité pour voler une partie de la corbeille, qui est d’ordinaire exposée à l’admiration des amis ; quelque point d’Alençon ou une riche dentelle ancienne, mieux encore les écrins aux précieux brillants. Un grand nombre de vols se sont ainsi accomplis dans des noces. Maintenant on demande des agents de la Sûreté ; au lieu de gardiens de la paix pour le service extérieur, on a des agents de la Sûreté pour le service intérieur, qui sont aussi déguisés en « hommes du monde », comme les voleurs, défendant contre ceux-ci la corbeille de la mariée.

Cette cohue des noces amène aussi dans les salons encombrés une autre classe d’intrus, moins redoutables que les voleurs, mais non moins parasites. Ce sont les bohèmes, ceux qui en veulent aux buffets ! Vivant au jour le jour, sans travail, ni ressources, ils trouvent ainsi leur pain quotidien, grâce aux mariages qui ne chôment jamais. Il suffit d’un carnet bien tenu, d’une blanchisseuse qui rapporte à temps le linge assez rare, et ceux-là ont presque chaque jour la nourriture assurée.

176 Henri Didon (1840-1900), surnommé le Père Didon : homme d’Église de l’Ordre des Dominicains. Grand promoteur du sport moderne, participe, aux côtés de Pierre de Coubertin, au renouveau des Jeux olympiques dont il invente la devise « Citius, Altius, Fortius » (« Plus vite, plus haut, plus fort »).

Le règne des reporters — Danger de l'interview — 3 février 1890



Il y a plus de trente années, Baudelaire avait prédit le temps où Paris serait américanisé tout à fait. On peut croire que ces temps sont venus, à voir cette institution, américaine par excellence, l'institution de l'interview, sévir ici dans toute son intensité. Les reporters sont désormais les rois de Paris. A côté de la nuée des trottoirs du journalisme qui font la chasse au document, en interviewant les commissaires de police, les secrétaires de théâtre, les gardiens de musée, les huissiers de ministères et les concierges de gens du monde, il y a les intervieweurs des personnages en vue, ceux qui sont chargés du grand reportage, comme on dit, les Dangeau[177] de la vie quotidienne, qui s'appellent Chincholle, Fernand Xau, Vande Woestyne et pour lesquels aucune consigne n'existe. On se les dispute dans les grands journaux, où ils gagnent mille et deux mille francs par mois, avec, en plus, une voiture louée qui est généralement un cab anglais, à leur disposition jour et nuit.

Grâce à eux, les habitudes du journalisme se transforment de plus en plus : qu'on apprenne, par exemple, la signature par le ministre de la décoration de Mounet-Sully, le lendemain au lieu d'un article littéraire sur l'illustre tragédien, ses créations principales, sa qualité d'art dans le classique et le moderne, comparée aux tempéraments de ses grands prédécesseurs, Talma ou Frédérick Lemaître, on publiera tout simplement un interview racontant que l'artiste habite rue Gay-Lussac, au

177 Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720) : militaire, diplomate et mémorialiste français, connu surtout pour son *Journal* où il décrit la vie à la cour de Versailles à la fin du règne de Louis XIV. Source Wikipédia. Illustration : salle de rédaction du *Journal des Débats* (1889). Peinture de Jean Béraud.

cinquième, qu'il a des plantes sur sa terrasse et des drames de lui dans ses tiroirs, enfin on décrira son cabinet de travail, combien de livres, quels bustes et le genre de ruban rouge qu'il a choisi pour sa boutonnière !

Une autre fois, à l'occasion de *Jeanne d'Arc* joué au théâtre, on ira demander aux Quarante académiciens ce qu'ils pensent sur Jeanne d'Arc, et on leur imposera de répondre par écrit, ce à quoi tous ont obéi...[178] Qu'est-ce que nous vous disions que le reporter est le roi de Paris et peut ainsi du jour au lendemain réunir une collection d'autographes de personnages plus ou moins illustres !

Ceux-ci protestent bien un peu d'abord (pour la forme) et déclarent qu'ils ne répondront rien aux exigences du reporter. Hier encore nous avons vu M. Gounod taper de la main avec énergie sur la boiserie du grand orgue devant lequel il était assis, travaillant et jurer qu'on n'obtiendrait aucun avis de sa part. Mais les reporters ont sans doute des trésors de rouerie aimable pour provoquer des aveux, un peu pareil aux juges d'instruction, qui, eux aussi, font parler les comparants malgré eux. Au besoin, du reste, ils inventent ou modifient : car l'interview c'est de la photographie ; par conséquent ce n'est jamais ressemblant, à moins de retouches... Ainsi du moins pensent les reporters, qui de la sorte jouent parfois de mauvais tours à ceux qui les ont accueillis : Daudet en reçut un le lendemain de *La Lutte pour la vie* et, dans l'entraînement de la conversation, il se mit à parler des premières en général, du public des premières, assez médiocre et véreux ; il employa même des gros mots pour le qualifier, par cette habitude entre hommes de parler avec liberté, ne songeant plus au reportage et que l'appareil d'*instantanées* était toujours braqué.

Or, le lendemain ses propres termes étaient imprimés tout vifs, sans qu'on ait songé à cette transposition qui s'impose de la parole parlée à la parole écrite.

Sardou eut de plus fâcheuses mésaventures, comme cet interview, qu'il nia, où il avait qualifié d'un mot très vif les petits journalistes, auxquels pourtant il doit tout, puis cet autre où il déclara Shakespeare à peu près sans talent.

Mais hier encore M. Pailleron n'a-t-il pas exprimé une opinion presque analogue et non moins invraisemblable à propos de nos classiques français, « où l'on est empoigné malgré soi quand on rencontre des interprètes de grande valeur, où l'on retrouve un souffle de passions quand c'est une Rachel qui joue »... Autant dire que par eux-mêmes ils n'ont plus d'intérêt. Telle est l'étrange avis qu'on prête à M. Pailleron, interviewé à propos de la question du conservatoire, qui met en émoi tout le monde des comédiens, auteurs dramatiques et élèves de l'école de la rue Poissonnière. M. Larroumet, directeur des beaux-arts, vient en effet de lancer une circulaire, contresignée par le ministre, pour exiger que, dans les examens et concours, les élèves présentent en nombre égal des scènes ou morceaux tirés du répertoire classique en même temps que des œuvres modernes. Cela parce que les élèves, nés malins, en bons Français qu'ils sont, avaient imaginé, pour se concilier les membres du jury, qui sont d'ordinaire des écrivains dramatiques en vue : Dumas, Pailleron, Halévy, Sardou, etc., de ne plus jouer que des scènes de leurs œuvres, pensant que les parents sont toujours aimables pour ceux qui caressent leurs enfants.

Mais le gouvernement est intervenu pour réclamer au nom de Corneille, Racine, Molière, Marivaux, tous les génies qu'on abandonne avec désinvolture.

178 Coquille possible : « ce à quoi tous obéiront ».

Là-dessus l'armée des reporters s'est mise en campagne pour demander ce qu'ils pensaient de cette circulaire à tous ceux qu'elle concernait plus ou moins : tel journal a pu décrocher une consultation de M. Got, de M. Pailleron ; tel autre de M. Coquelin ou de M. Gounod.

A propos de l'affaire Gouffé[179], ç'a été pire encore, une frénésie d'enquêtes et d'interrogatoires à domicile à propos des plus minimes détails : apprend-on que Gabrielle Bompard a servi de sujet dans des expériences d'hypnotisme, on court chez M. Charcot lui demander ce qu'il pense de la suggestion dans le crime et de l'irresponsabilité possible dans le cas actuel ; à propos du beau-frère d'Eyraud, M. Choteau, qui ne l'a point dénoncé pour éviter ce scandale dans sa famille, on va interroger sur cette collision des deux morales : la morale sociale et celle de la famille, les philosophes et les moralistes comme M. Jules Simon et quelques autres. Tout est donc matière à interview pour la sagace ingéniosité des reporters.

Or, ceux qu'ils questionnent ainsi, presque tous connus ou très célèbres, ne se récusent pas ; ils répondent, bavardent, font la rue, égratignent en passant leurs confrères, font la risette aux reporters et espèrent en recevoir le plus grand nombre possible, très flattés au fond et pensant que la renommée se mesure au nombre des interviews.

Aussi le reporter avait peut-être raison qui disait un jour ce mot cruel : Tous cabotins !

Mais on doit à la vérité de dire que c'est là plutôt un vice du temps qu'un vice parisien ; à preuve, cet été, la curiosité de Dinah-Salifou et du shah de Perse qui, à peine arrivés, s’inquiétèrent de ce que les journaux disaient d'eux. Et même Naser-Ed-Din fut si content de recevoir de l'argus de la presse quatre gros albums, pleins de découpures le concernant, qu'il envoya à son directeur la croix du Lion et du Soleil.

179 Du nom d'un huissier assassiné. Célèbre affaire criminelle qui débute le 26 juillet 1889.

Conférences de Stéphane Mallarmé en Belgique — Quelques notes sur le poète — 10 février 1890

Cette semaine vous entendrez en Belgique, dans les différents cercles artistiques et littéraires, à Bruxelles, Anvers, Gand et au cercle des Vingt, une conférence sur ce pauvre Villiers de l'Isle-Adam faite par son plus sûr ami, le poète Stéphane Mallarmé, dont le nom en ces dernières années s'est allumé d'une soudaine et glorieuse lumière. Lumière d'autant plus vive que les œuvres et l'existence de l'écrivain s'entourent volontiers d'un peu d'inédit et de mystère. Son existence ? Elle fut tout entière dévolue au rêve. Mallarmé a aujourd'hui quarante-huit ans, mais très jeune encore d'allure, petit de taille, la figure toujours souriante, les yeux d'un bleu très tendre et très tiède (c'est avec ses yeux qu'il a l'air de sourire), une barbe courte et en pointe qui ne grisonne pas, mais s'argente en un givre qui a plutôt l'apparence d'être artificiel et poudré. Cela complète l'impression très XVIIIe siècle qu'il donne souvent par sa politesse et sa bonne grâce infinies, et qui émane du reste de son œuvre :

Bergère, nommez-moi berger de vos sourires !



Tel il va nous apparaître, plein de sérénité souriante. Ce sera à coup sûr du plus subtil et du plus raffiné, de l'éloquence de chambre — comme il y a de la musique de chambre, — avec ce charme de l'inédit, car c'est la première fois que le poète se produira et parlera en public. Epreuve qui nous paraît devoir tourner en vifs succès, car il est un des plus adorables causeurs que nous ayons jamais entendus. Toute clarté, toute lumière, cristal et roses ! Et une voix de violoncelle qui chante ! Il faut l'entendre parler, le mardi soir, qui est son jour de réception, dans son appartement de la rue de Rome (on y voit un beau portrait de lui de Manet) où viennent tant de jeunes écrivains qui lui ont reconnu une maîtrise : de Régnier, Saint-Paul, Mikhaël, Vielé Griffin, et bien d'autres. Que de trouvailles alors, trouvailles de mots quand, par exemple, à propos de son ami Wisthler et de la salle de paons qu'il a peinte à Londres, il s'enthousiasme pour les princiers oiseaux dont la queue est « un buisson de pierreries » ; trouvailles d'idées rares et étranges quand il parle une autre fois des affiches qu'il adore, les affiches dont l'exemple devrait servir à l'impression des livres : avec des lettres grasses qui s'imposent et entrent d'elles-mêmes dans les yeux, des italiques qui courent en chantant, minuscules qui orchestrent l'ensemble et accompagnent comme un chœur. Ainsi la typographie nuancerait la pensée comme une sorte d'intonations imprimées.

Tout cela, trouvé, spontané, neuf — et dit à voix savoureuse, avec des gestes arrondis qu semblent unir contradictoirement des gestes de prédicateur et des gestes de danseuses. Mélange piquant de

cette conversation et de tout l'art du poète, où il y a un côté bibelot et un côté nature. Il adore d'une part les jolis brimborions[180], les éventails où il trouve qu'on devrait écrire des vers qui ainsi se mêleraient à la vie, il adore les vieux vases, les porcelaines, les vieux bahuts, et les fleurs, ayant toujours sur sa table quelque mince bouquet mourant dans un verre d'eau.

Le côté bibelot, c'est sa vie d'hiver à Paris ; le côté nature, c'est sa vie d'été, à la campagne. Car Mallarmé raffole de la campagne ; il y court sitôt un congé ou les vacances au collège Rollin, où il professe l'anglais. Car autrefois il habita Londres plusieurs années, et de ce séjour date sa connaissance de la langue anglaise, qui lui permit aussi de faire ses belles traductions de Poë. Après Londres il habita Avignon, où naquit même sa fille, cette charmante Geneviève qu'il adore et qui va l'accompagner dans son voyage de conférences en Belgique.

Donc il est un fervent de la campagne et passe tout son temps disponible de l'été à Valvins, près de Fontainebeau. Il y vit vraiment *l'Après-midi d'un faune*, un poème où il a peint ses sensations de nature. D'autres livres de ses villégiatures apparaissent dans son œuvre comme ce *Nénuphar blanc* qui le montre en ses manies de canotage : « J'avais beaucoup ramé d'un grand geste net et assoupli, les yeux au-dedans fixés sur l'entier oubli d'aller, comme le rire de l'heure coulait alentour. »

Si méticuleux d'ailleurs, même pour ses plaisirs, que chaque printemps il va lui-même présider à la peinture et à la mise en état de ses yoles et canots.

Dans ce coin de la forêt de Fontainebleau, au bord de la Seine, il est lié avec toute une colonie d'artistes qui vivent là et se voient entre eux : Redon, qui est à Samoy, Elémir Bourges[181], le romancier du *Crépuscule des dieux*, ancien secrétaire du *Gaulois* qui a profité d'un peu d'argent gagné en cette qualité pour aller vivre aux champs, et préparer de nombreux livres ; Grosclaude, le spirituel chroniqueur qui a trouvé souvent des traits uniques : comme celui des marchands anoblis qui ont des couronnes fermées… même le dimanche !...

Ce n'est pas à Valvins, dans la résidence d'été de Mallarmé — comme on vous l'a dit à tort, — mais à Nogent que s'est éteint Villiers de l'Isle-Adam dont il va vous parler, dernière bonne action, dévouement posthume envers le pauvre mort, dont il assista de tant d'amitié et de secours les suprêmes mois, et qu'il disait — nous l'entendons encore ! — à propos de Mallarmé : « C'est un ange ! »

180 Babiole, bagatelle.

181 Elémir Bourges (1852-1925) : écrivain. Ami personnel de Rodenbach qu'il retrouvait en villégiature à Fontainebleau.

Tirage de la tombola — Jeux du hasard — 18 février 1890


EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889
A PARIS
TOMBOLA
DE L'EXPOSITION
QUINZE MILLIONS DE BILLETS
Prix du billet : UN FRANC
BILLETS

On vient enfin de tirer la tombola de l'exposition et le gagnant du gros lot, cette fois, n'est point un malheureux ni un pauvre. C'est M. Joseph Levy, de la maison Z. Levy et fils, de Hugueneau, qui, avec cinq billets seulement, a gagné au tirage trois lots, dont le gros lot. Celui-ci consiste en pièces de joaillerie d'une valeur de deux cent mille francs.

En tous cas cette triple chance au profit d'un seul détenteur de billets prouve contre le système par série adopté pour le tirage et qu'on critiquera vivement, sans efficacité. Il est vrai qu'ici le cumul n'a pu nuire à personne, puisqu'en même temps que ses parures de 200,000 francs M. Levy n'aura gagné qu'un volume et une boîte de papier à lettres, de quoi répondre aux innombrables félicitations de tout Israël, car l'heureux gagnant est juif. Voilà un nouvel exemple pour les enquêtes de M. Drumont sur l'accaparement général des sémites : le hasard lui-même est gagné et acheté par eux …

Que de déceptions et de rêves de Perrette évanouis depuis le tirage de cette fameuse tombola où même les gagnants n'auront pas été servis selon leurs souhaits ; car les journaux comiques cachent une vraie psychologie sous le rire quand ils nous montrent un invalide gagnant des paires de chaussettes et M. Reyer un piano mécanique !

Du reste, il suffit de consulter la liste des numéros gagnants, avec l'indication des lots, que les camelots vendent à quatre sous, pour se convaincre que la commission de la tombola a agi dans l'esprit le plus facétieux en acquérant, parmi l'encombrement énorme, mais souvent pittoresque des objets exposés, les 5,000 lots nécessaires. Imaginez, en effet, l'état d'esprit du détenteur de billet qui bondit de joie en apercevant que son numéro est sorti, puis, un instant après, découvre que l'objet à retirer par lui est « un perchoir en bambou à usage de perroquet. » Au lieu de gagner, il y perd ; car, ayant déjà le perchoir, il se devra à lui-même d'acquérir quelque ara rouge ou vert. Dans ces conditions, là, le sort est aussi ironique et ruineux pour lui que le consommateur disant un jour dans un café, au garçon qui allait verser : « Beaucoup de café ; je vous dirai pourquoi tout à l'heure » Puis, ayant obtenu ce qu'il voulait, il ajouta : « Et beaucoup de lait aussi ; je vous dirai pourquoi tout à l'heure. » Et, servi à son désir par le garçon ahuri, il déclara, en regardant sa tasse bien pleine et qui débordait : « Parce que j'aime beaucoup le sucre... »

Analogue encore est le cas de celui qui aura gagné le lot suivant : « 42 paires de gants de laine pour enfants », et ne pourra en tirer profit que moyennant la dépense préalable et beaucoup plus forte d'une jeune famille en proportion. Que fera aussi le gagnant de trois maillots de danseuses, d'un modèle de frégate, d'une lunette astronomique ? Il y a encore parmi les lots une vingtaine de coffres-forts qui, par une véritable ironie du sort, seront échus à des pauvres ; puis vingt verrous qui auront sans doute été gagnés par des vagabonds ou des gens sans domicile. Décidément, c'est trop ridicule, ces loteries, et chaque commission de tombola fait tout ce qu'elle peut pour multiplier les anomalies. Mais il y a, de la part de cette commission d'achats, ceci, qui est un chef-d'œuvre : il s'agit de trente médailles de bronze mises également en loterie, de sorte que trente personnes auront été médaillées par le hasard. N'est-ce pas le coup le plus décisif porté à l'institution des médailles ?

L'affaire de l'*Olympia* — Manet et ses amis — 18 février 1890



Voilà qui est tout à fait pour réjouir le groupe dissident des peintres français présidés par M. Meissonier, le grand peintre de petits tableaux, de qui la barbe florie[182] — comme d'un Charlemagne de la peinture — est devenue le signe de ralliement après avoir été le signe de la scission. Mais déjà ici les tiraillements recommencent et les susceptibilités. On s'est refusé à l'admission de M. Raffaëlli, qui s'était permis sur le maître des irrévérences d'atelier. Ah ! ces peintres ! Sont-ils assez encombrants, et bruyants, et avides de tapage attirant à leurs toiles peintes, comme si c'étaient des enseignes de foire ! On fait même du bruit au nom des morts, et depuis ces derniers jours,il n'est question que de l'*Olympia* de Manet. C'est toute une affaire qui remonte à l'exposition du centenaire. M. Antonin Proust[183], ancien ministre des beaux-arts, avait présidé à son organisation et y donna une place importante à l'œuvre de Manet, tout un panneau au centre duquel apparaissait son propre portrait à lui, M. Proust, peint par Manet, qui l'avait représenté en costume de ville : redingote noire, chapeau de haute forme sur la tête, canne à la main, fleur à la boutonnière. On trouvait un peu bizarre que M. Antonin Proust, organisateur de cette exposition, se fût réservé à son portrait et à lui-même cette place d'honneur au centre des autres œuvres de son ami, plus importantes.

C'est ainsi que cette fameuse *Olympia* elle-même était reléguée tout au-dessus, rose et fraîche avec ses chairs d'azalées, tandis qu'à côté médite un chat noir, précurseur peut-être de celui de Salis[184].

Mais les ambitions de M. Antonin Proust étaient plus hautes : il avait rêvé de voir son portrait entrer au Louvre et d'ainsi éterniser ses traits aimables côte à côte avec le portrait du maréchal Prim par Henri Regnault ou celui de Mme Récamier par David, ce qui, on l'avouera, est une société agréable et enviable, d'autant plus que c'est pour des siècles.

Voilà pourquoi, avec cette secrète pensée, M. Antonin Proust se montra fort zélé pour la gloire de Manet et le projet formulé par quelques amis d'acheter une œuvre de lui à Mme Manet, la veuve du peintre, demeurée dans une situation difficile et précaire. Malheureusement lesdits amis, Claude Monet, Degas, Mirbeau, Pissarro, etc., avaient jeté leur dévolu non pas sur le portrait de M. Proust, mais sur cette *Olympia*, jugée par eux un chef-d'œuvre, en tous cas significative de sa manière et des progressives évolutions de la peinture vers les recherches de la lumière non grevée de gris suspects ou de bruns qui la déflorent. Dès lors, et d'un seul coup, M. Antonin Proust se trouva très refroidi : il déclara qu'on se pressait trop, que le moment n'était pas venu encore pour Manet

182 Blanche.

183 Antonin Proust (1832-1905) : journaliste et homme politique, artiste, critique d'art, collectionneur, commissaire d'expositions. Connu pour avoir été le premier « ministre de la Culture » de la République, en qualité d'éphémère secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Source : Wikipédia.

184 Patron du cabaret *Le Chat noir.*

d'entrer au Louvre ; au reste, le règlement ici le sert à merveille, car celui-ci édicte qu'on admettra seulement les peintres morts depuis dix ans ; il faudrait donc attendre en tous cas jusqu'en 1893. Or, le groupe d'artistes ne s'arrête pas pour si peu et entend que le règlement, pas plus que « la garde qui veille aux barrières du Louvre », ne puisse interdire l'accès des galeries nationales à un maître aussi personnel que leur ami et d'une aussi décisive influence sur l'évolution artistique moderne.

Que va faire le ministre, à qui l'on est allé offrir l'*Olympia*, achetée 17,000 francs par ledit groupe d'artistes ? Le procédé en tous cas à quelque chose d'anormal. Que deviendra le Louvre s'il suffira à un groupe quelconque d'acheter un tableau pour l'imposer au musée ? Si le ministre, d'autre part, accepte la donation, mais, respectueux de la lettre du règlement, envoie l'œuvre au Luxembourg ou dans un musée de province, nous entendrons de beaux cris sur l'ignorance du public, des bureaux de l'administration et des ministres eux-mêmes. Mais alors pourquoi s'adresser à eux ? Telle fut du reste la contradictoire habitude de Manet lui-même toute sa vie.

Très élégant de mise et d'allure, il aurait beaucoup voulu plaire aux « « bourgeois » et souffrait en réalité de la foule riant et regimbant devant ses tableaux à l'ouverture du Salon.

Zola, qui fut un de ses intimes, l'a dit : « Il aurait voulu plaire… il a toujours rêvé le succès tel qu'il pousse à Paris, avec les compliments ds femmes, l'accueil louangeur des salons, la vie luxueuse galopant au milieu des admirations de la foule. » Tous ceux qui l'ont approché savent combien il était sensible aux éloges et friand de succès. Ce qui le prouve mieux que tout le reste, c'est sa jalousie ou ses mots d'atelier féroces contre ceux de ses confrères qui réussissaient plus vite : à propos de Puvis de Chavannes, au moment où on lui décernait une médaille d'honneur, il s'écriait : « Jamais je ne voterai pou un homme qui sait modeler un œil. »

Un jour, comme Vollon[185] demandait à Cabanel[186] où il achetait ses couleurs, Manet, qui l'entendit, proféra : « A la parfumerie hygiénique ! » Courbet lui-même ne trouvait pas grâce : « Il nous embête à la fin avec ses modèles, disait Manet. Son idéal, à lui, c'est une bille de billard. »

Malgré tout cela, il demanda la croix et la porta, très fier, au grand mécontentement de ses amis intransigeants, mais non décorés, dont un d'eux lui fit de durs reproches : « Tu n'as donc pas le sentiment de ce que tu étais pour nous. Tu étais grand comme Garibaldi ! Et, maintenant, pour qui veux-tu qu'on te prenne ?... » Après la Légion d'honneur, le Louvre ; c'est dans la logique, et on ne fait que suivre ses secrets désirs. Ceux-ci vont-ils devenir une réalité et pourrons-nous admirer l'*Olympia* au Louvre ? Il est vrai que M. Fallières pourrait très bien refuser en se retranchant derrière l'avis de Gautier et de Saint-Victor, qui n'étaient cependant pas des sots et s'abstinrent d'admirer, ou de Daumier[187], qui disait : « Manet me dégoûte de la peinture compliquée de l'école, sans me faire aimer sa peinture à lui. » Voilà pourquoi plus d'un redoute cette apothéose d'un artiste trop encore dans la dispute humaine pour être jugé équitablement et sûrement. Même les pusillanimes y voient un danger pour le Louvre vénérable aux murs duquel on veut inscrire de force les mots pleins de menace : « *MANET, Técel, Phares.* »[188]

185 Antoine Vollon (1833-1900) : peintre réaliste.

186 Alexandre Cabanel (1823-1889) : considéré comme l'un des grands peintres académiques du Second Empire.

187 Honoré Daumier (1808-1879) : graveur, caricaturiste politique et social, peintre et sculpteur.

188 Jeu de mots sur la devise « Mane, Thecel, Phares », soit « compté, pesé, divisé ». Cette expression se trouve au chapitre 5 du *Livre de Daniel*. Il s'agit d'un message menaçant adressé à l'usurpateur Balthazar et qui signifie : « Dieu a compté ton règne et y a mis fin. Tu as été pesé dans les balances et trouvé léger. Ton royaume sera divisé et donné aux Mèdes et aux Perses. »

L'exposition culinaire — La cuisine française — Un nouveau livre de bibliographie gastronomique — 24 février 1890

La gaieté est une question d'estomac, disait un jour Labiche. Donc, pour être gai, il faudrait manger des aliments de qualité sûre et manger sobrement. Dans ce sens, les expositions culinaires ne sont point précisément hygiéniques, car elles réveillent en nous le goût latent des fines mangeailles.

« On redevient sauvage à l'odeur des forêts », a écrit Sully-Prudhomme. Par analogie, nous pourrions dire : « On redevient gourmand à l'odeur des pâtés ».

Or, il s'en trouve d'appétissants et d'alléchants à la présente exposition des cuisiniers français ouverte au Pavillon de la ville de Paris. Comme le dit avec une certaine emphase l'exposé du catalogue, « le cuisinier français a pu prouver au monde qu'il est un artiste et que, comme tel, il a droit à la considération et à l'estime que méritent ceux qui consacrent leur vie à la recherche du beau et du bon ».

Artistes, les cuisiniers français le sont à coup sûr dans l'arrangement des pièces ; ils prennent même des leçons de modelage pour travailler, comme de vrais sculpteurs, la stéarine et la graisse avec quoi sont fait les socles et les supports, pleins de bas-reliefs, de rocailles, d'oiseaux symboliques, d'angelots bouffis qu'on dirait copiés sur des *Assomptions* de Murillo. Nous entendions un membre du jury dire d'un des exposants : « C'est un modeleur hors ligne, c'est le premier artiste de notre corporation ». Ne se serait-on pas cru plutôt à l'école des beaux-arts et qu'il s'agissait d'un concours de Rome pour la statuaire ?

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de trouver beaucoup d'art à la façon dont on a érigé telle pièce pour le buffet en pyramide qui contient à elle seule tout un lunch : tartelettes à l'oriental, soles vénitiennes, filet de bœuf et jambon d'York à la gelée, suprêmes de poulardes, chaud-froid de cailles, côtelettes de foie gras, buisson de truffes, salade japonaise pour finir, ô Francillon ![189] survivance d'une pièce médiocre grâce à l'éternité probable d'une bonne recette culinaire que Dumas fils a trouvée sans doute dans les papiers de son père, grand gourmand devant l'Eternel qui était aussi heureux d'un plat difficile cuit à point par lui-même que d'une scène de drame ou de roman bien achevée.

Qu'aurait-il dit, à l'exposition qui nous occupe, de ces savoureux envois de la maison Chevet du Palais Royal : des asperges en faisceaux, des pommes en or qui ont l'air de venir du Paradis terrestre, des jambonneaux emmaillotés dans mille bonnes choses, des langoustes devant lesquelles on songe à cette oraison funèbre : « Elles avaient un intérieur si agréable ! », des langoustes arrangées comme des parures, de dos incrusté (telle la tortue de des Esseintes) de truffes, de conserves, de piments ?

Et, ci et là, partout des apothéoses de homards et d'écrevisses qui, presque dans tous les ensembles, figurent la pièce principale, énorme et monumentale, tandis que les entrées, la volaille ou le foie gras se cachent dans des timbales, des turbans, des pâtés de dimension moindre et harmonisée. Et c'est naturel, car les rouges crustacés forment un motif éminemment décoratif, à preuve que Grévin

189 La salade Francillon est inventée par Alexandre Dumas fils. Elle est décrite dans la pièce de théâtre du même nom (1887). Le célèbre restaurant Le Brébant, qui l'avait aussitôt mise à la carte, la rendra populaire.

imagina, il y a quelques années, un ballet dont il dessina les costumes et qui fit courir tout Paris : les ballerines étaient habillées en langoustes, homards ou écrevisses, selon leur taille, et l'apothéose se groupait en un rouge buisson de femmes.
Or, la composition d'un buffet, comme on le voit ici, doit être aussi réglée comme par un metteur en scène : les hors-d'œuvre, les entrées, les rôts, les pâtisseries prennent place avec harmonie et proportions pour former un ensemble correct, qu'il s'agisse comme ici d'un buffet pour une réception considérable, de noce ou de soirée, de quoi nourrir deux ou trois cents personnes, ou comme là de quatre services seulement pour une douzaine de personnes.
Comme vous le voyez, c'est vraiment très artistique, cette mise en scène de la table où les cuisiniers français excellent. Certes, chaque pays s'entend instinctivement à faire la cuisine qui lui convient, et c'est précisément parce que celle-ci dérive d'un instinct, des conditions du climat et du sol qu'elle demeure *nationale*, caractéristique de chaque peuple et réfractaire à l'unification que la vie moderne a introduite en tant d'autres matières. Ailleurs donc on aura des cuisines plus substantielles, plus saines, des menus plus abondants, mais le cuisine française se caractérise par ses nuances, ses délicatesses, sa mise en scène de goût choisi où l'art intervient. On fait joli, on fait beau, tandis qu'ailleurs on se soucie uniquement de faire bon. Voilà aussi une physiologie du goût international qui pouvait faire suite à celle de Brillat-Savarin[190] et des autres qui ont écrit sur les sensibilités du palais et ses exigences, et ils sont nombreux, ces écrivains-là, non moins infatués que les autres, à preuve ce traiteur qui comparaissait un jour comme témoin devant la justice ; il avait dans ses loisirs et ses vacances de casseroles écrit un petit traité de cuisine pratique. Or, interpellé sur son nom, puis sur sa profession, il répondit d'une voix fière : Auteur !



Si littérature il y a, cette littérature est si considérable qu'un érudit français, M. Georges Vicaire[191], vient précisément de publier chez Rouquette la *Bibliographie gastronomique*, un très amusant volume qui dresse le répertoire de tous les manuels et livres concernant la table, c'est-à-dire près de trois mille ouvrages. Et encore n'y relève-t-il pas tous les naïfs manuels aux recettes primitives, au style plus candide encore, avec des trouvailles dans ce goût-ci : « L'anguille *demande* à être écorchée vive ».
En tous cas, les livres de cuisine remontent loin ; le premier, c'est le *Viandier* de Guillaume Tirel, dit Taillevent, premier queux du roi Charles V, qui l'écrivit en 1375. Un des plus anciens aussi, c'est le traité de Platine, bibliothécaire du Vatican en 1470, *De Honesta Voluptate*, qui parle de la vertu des viandes et « aultres gentilles par quoy l'homme se peut maintenir en prospérité ».
La *Bibliographie gastronomique* nous énumère aussi non seulement les ouvrages sur la cuisine, mais les écrits littéraires qui se rapportent à la table, et ici les indications sont amusantes, non moins anciennes, parfois.

190 Jean Anthelme Brillat-Savarin (1755-1826) : avocat et magistrat de profession, gastronome et auteur culinaire
191 Georges Vicaire (1853-1921) : bibliophile et bibliographe.

Voici un poème du dix-septième siècle, par Le Cordier, à la gloire d'un fromage délicieux, le Pont-Levesque, « demy bleu et marqueté de rouge un peu » ; puis l'histoire en plusieurs chants du cuisinier se vengeant de l'oignon, qui l'avait fait pleurer, en lui écorchant la peau !

Tout cela peut nous mener jusqu'aux temps actuels, où Monselet[192] chanta le porc en un sonnet célèbre, où le père Dumas[193] se vanta d'être un maître queux accompli, tandis qu'ailleurs, jusque dans le nouveau monde, Mme Beecher Stowe, l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, à qui on demandait un jour comment elle avait fait son beau livre, répondit : « C'est en faisant ma soupe ! ».

192 Charles Monselet (1825-1888) : écrivain épicurien, journaliste gastronomique, romancier, poète et auteur dramatique. Surnommé « le roi des gastronomes » par ses contemporains. Source : Wikipédia.

193 Auteur d'un *Grand dictionnaire de cuisine* (1873).

Caisse de secours des journalistes — Fêtes à l'Hôtel Continental — 10 mars 1890

A côté d'innombrables réceptions intimes il y a aussi maintenant toute une série de fêtes publiques qui presque toutes sont des prétextes à charité et à bonnes œuvres. Paris a toujours aimé de faire le bien en s'amusant. C'est un peu, à vrai dire, réaliser ce que Saint Vincent de Paul appelait : « le diable demandant l'aumône au nom du bon Dieu », que de mettre des bourses de velours aux mains de nos friponnes femmes de théâtre. Mais si les malheureux y trouvent leur compte ! Or, il est à remarquer que les artistes et comédiens ne font jamais défaut quand on fait appel à leurs dévouements pour la misère. Leur concours gratuit est assuré d'avance. Les plus fameux, qui ne se dérangent que pour les fortes sommes, chantent pour rien dès qu'il s'agit des pauvres. On l'avait vu lors de la fête Paris Anvers ; on l'a revu cette semaine dans les beaux salons de l'Hôtel Continental, à deux reprises, car on vient d'y donner deux fêtes de charité, également dignes d'intérêt et également réussies. La première a été donnée par la presse pour la création d'une caisse de secours au profit des veuves et orphelins des journalistes. Utile institution, car le journalisme ne mène à tout qu'à condition d'en sortir, selon la boutade spirituelle de Girardin. En tous cas il mène rarement à la fortune ; ce n'est pas que la copie ne soit suffisamment rétribuée ; dans les grands journaux le tarif est 6, 7 et 10 sous la ligne. Certains chroniqueurs en vue, comme Caliban et d'autres touchent 250 francs par article. Quelques-uns, comme Henri Fouquier, avec d'innombrables pseudonymes (Scaramouche, Nestor, Colomba, l'Homme nouveau de l'*Illustration*, etc.) se multiplient et gagnent au moins 100,000 par an. Néanmoins la plupart vivent au jour le jour et dissipent tout leur gain dans le luxe, la table, l'enjeu surtout, car ces journalistes en vue, les Fouquier, les Wolff sont connus précisément comme des passionnés joueurs et des piliers de cercles. Donc, même pour ceux-là, la création d'une caisse de secours aux veuves et orphelins ne sera pas toujours inutile, et quels services ne rendra-t-elle dans les cas ordinaires des journalistes quelconques, s'usant vite, pour des salaires juste suffisants, à des besognes fatigantes, souvent éreintantes en ce Paris où les journaux se font la nuit, de 10 heures à 3 heures du matin, qui est seulement le moment où l'on met sous presse. Combien, à ce dur métier, tombent prématurément, laissant sans ressource une femme et des enfants ! La caisse de secours qu'on vient de fonder y pourvoira un peu.

Car la recette a été superbe en cette belle fête à laquelle le personnel de tous les théâtres a prêté son concours. Quant à la ville de Paris, elle avait prêté le concours de ses serres merveilleuses, le concours de ses palmiers et jolis arbres qui faisaient des salons de l'Hôtel Continental un jardin d'hiver féerique et verdoyant.

Le grand intérêt de la soirée, en dehors des intermèdes et des danses, résidait dans une *Revue*, la *Revue libre*, ainsi appelée sans doute à cause de certaines licences permises dans ce huis clos où même la censure n'avait point eu le droit d'introduire ses ciseaux, ou à cause de l'affranchissement de toute règle scénique et dramatique, vu le nombre invraisemblable de collaborateurs : tous des journalistes, appartenant à toutes sortes de journaux, qui chacun avaient apporté leur scène, leur couplet, leur personnage. Voulez-vous la liste des auteurs de la *Revue libre*, c'est invraisemblable : MM. Arsène Alexandre, Allais, Aurio ; Berto-Graivil, Blondeau, Maxime Boucheron, F. Bourgeat,

Alfred Capus, Donnay, Gndillot, Grosclaude, Jules Jouy, Lebeau, G. Lefèvre, Edmond Lepelletier, Lordon, Monréal, G. Montorgueil, Armand Silvestre, Raoul Toché et Vanderem.

La Revue libre, comme toute revue qui se respecte avait un compère. Et c'est ici qu'éclate l'invention délicieuse, l'invention géniale des auteurs. Ce compère c'était Chincholle[194], Chincholle en personne, que ses reportages boulangistes dans le *Figaro* ont rendu immortel. Il a paru en personne, en chair et en os — acclamé, on devine combien ! — mais un court instant, réclamé déjà par le général, dont il restera le Dangeau. Heureusement que M. Dumery, de l'Odéon, l'a remplacé aussitôt et nous a donné un faux Chincholle assez illusionnant. Que de scènes amusantes, comme celles à l'Odéon, entre le directeur et Emile, ce fameux Emile que tout le monde connaît, huissier rébarbatif et important, omnipotent presque, à qui tous les auteurs et comédiens font patte de velours à preuve dans son cabinet d'attente, au théâtre, ces portraits et ces photographies aux murs, signés de tous les noms illustres d'aujourd'hui et d'hier, autographes flatteurs et affectueux : « A mon cher Emile... »

Bien amusante aussi la scène de la Conciergerie, celle des critiques, où l'on a vu Sarcey, La Pommeraye, etc. aux prises avec Jules Lemaître, dont M. Galipaux, du Palais-Royal, s'était fait le Sosie cocasse et délicieux.

Enfin la scène désopilante du camelot criant le *Pater*. Car la pièce de Coppée a été pendant des semaines l'unique cri du boulevard. Le poète avait accordé au *Soleil*, par amitié pour M. Hervé, son collègue à l'Académie, le droit de reproduire son petit drame dans le supplément littéraire du dimanche. On y avait ajouté son portrait ; on tira à plusieurs centaines de mille exemplaires, et on réalisa une vente bruyante, au moyen d'innombrables camelots qui se mirent à crier le *Pater*, en même temps que « règles du jeu de piquet » ou « l'art et la manière de ne jamais perdre aux courses ». Promiscuité fâcheuse qui s'achemina vers le ridicule grâce aux cris fantaisistes et bizarres des vendeurs : « Le *Pater*, grand monologue en vers… Le Pater, par M. Coppée, poète français... » Et puis la dégringolade lente du cours, qui avait commencé à dix sous, tomba à six ; maintenant les rares derniers exemplaires sont offerts pour deux sous, pour un sou ; demain il y aura une prime pour ceux qui prendront le *Pater* au passage.

D'autant plus qu'il y a concurrence : on crie maintenant : « *Mater*, réponse en vers au *Pater*… »

La Revue libre nous a donné une amusante satire de cet article de Paris imprévu et inusité jusque-là dans la marchandise des camelots.

194 Charles Chincholle (1843-1902 : journaliste et écrivain. Considéré comme le premier grand reporter français.

Eventails et autographes — 17 mars 1890

Ainsi sans cesse se renouvellent les modes féminines ; seul l'éventail demeure, sceptre du joli sexe, encore que le caprice s'en multiplie à l'infini depuis la lointaine origine où l'Amour le fit d'une aile agrandie pour l'offrir à Psyché. Nous l'avons pu juger, l'autre jour, à la pittoresque exposition d'éventails que nous avons admirée dans l'hôtel de la comtesse des Allains, rare et unique collection disposée avec goût sur des tapis de peluche : éventails du dix-huitième siècle pour la plupart, teints de fantaisies adorables, au bas desquels on peut lire des signatures comme celles-ci : Boucher, Watteau, Lancret, Fragonard. Que n'y voit-on à côté quelque autographe de Dorat, de Gentil Bernard, du chevalier de Bouflers ? Et comment cette idée n'est-elle pas venue encore à des poètes d'illustrer aussi des éventails, puisque des peintres comme Watteau ne l'ont pas dédaigné ?[195]

Piquante collaboration qui assurerait à plus d'un écrivain une sorte d'immortalité restreinte, mais vivante et plus amusante que l'immortalité sépulcrale des anthologies. Cela se réaliserait d'autant mieux que jamais le goût des autographes n'a plus sévi. La manie de l'album est prospère. Jules Verne racontait un jour ce qui lui arriva dans une tournée de conférences, en province ; quand il arriva dans le salon du Cercle il trouva devant lui une pile d’albums. Presque toutes les jeunes femmes de la ville avaient envoyé le leur. Impuissant à réaliser tant de demandes, il en choisit un au hasard, comme en une sorte de tombola.

Et ce n'est pas que les artistes en vue dont un bout d'écriture suscite tant de convoitises : à preuve M. de Rothschild, qui, ayant été visiter une petite galerie de tableaux chez un collectionneur, fut prié aussi d'inscrire son nom sur un album en souvenir de sa visite. Même, pour lui faire honneur, son hôte lui présenta une grande page toute neuve, à la suite des autres où des noms étaient déjà inscrits. Mais M. de Rothschild, d'un air effrayé, tourna les feuillets et choisit un des coins les plus encombrés où enfin il traça son nom, en disant avec un sourire : Jamais un Rothschild ne met ainsi sa signature sur une page blanche…



195 Stéphane Mallarmé a écrit un quatrain sur l'éventail d'Anna Rodenbach. Illustration : éventail de Madame Hérold.

Les Indépendants — 25 mars 1890

[…] voici une troisième salle claire[196], fraîche, imprévue, papillotante comme un marché de fleurs. C'est la salle des néo-impressionnistes, apôtres du ton fragmentaire et pontifes du Pointillé. Là s'alignent côte à côte MM. Seurat et Signac, qui en furent les inventeurs ou plutôt les vulgarisateurs, car en dehors du livre de M. Rood[197] il y a un peintre anglais, inconnu ici, qui, lui, fut le véritable inventeur du ton simple. Il peignit fort peu, mourut de misère, mais ses quelques toiles curieuses sont aujourd'hui disputées à gros prix en Angleterre[198].



C'est de lui que M. Seurat apprit le secret du pointillé que nous le voyons appliquer maintenant à des marines ou paysages souvent lumineux non moins que ceux de M. Signac, son rival. Dans les tableaux de figures ils sont moins heureux. Le *Dimanche* de celui-ci est dur, et quant au *Chahut* de M. Seurat, il y a là des intentions dont on pourrait suspecter la sincérité, à voir tout à côté une affreuse et grasse matrone vue au moins dans les milieux décrits au long des *Sous-Offs* de M. Descaves[199] (qui, entre parenthèses, vient d'être acquitté par le jury). Or, M. Seurat intitule cela candidement : « Jeune femme se poudrant ! »

Le contingent des peintres du pointillé ne s'augmente pas, à Paris du moins ; mais un renfort est venu de Belgique : une grande partie des œuvres vues aux XX[200] et déjà jugées précédemment dans ce journal, c'est-à-dire les paysages rêvés de M. Robert Picard, les portraits de M. Van Rysselberghe, les envois de MM. Finch, Vandevelde, Lemmen, Dario de Regoyos, qui occupent au moins un tiers de la salle.

Devant cette exposition des néo-impressionnistes — comme devant toute formule d'art nouvelle — les uns s'irritent, d'autres rient, d'autres admirent[201] sensations diverses et inévitables, car Théophile Sylvestre avait raison de le dire : « Les ouvrages de l'art sont des questions d'esprit ou de sentiment, c'est-à-dire des questions de préférence : ce ne sont pas des affaires religieuses. »

196 Salon des Artistes indépendants au Pavillon de la Ville de Paris.

197 Ogden Rood (183-1902) : physicien américain, principalement connu pour ses travaux sur les couleurs. Source : Wikipédia.

198 Il pourrait s'agir d'une histoire inventée par Rodenbach afin de discréditer les pointillistes français.

199 Lucien Descaves (1861-1949) : écrivain naturaliste et libertaire. *Sous-Offs* est un ouvrage antimilitariste.

200 Le Salon des XX est une exposition d'art fondée à Bruxelles en 1884, par l'union de 20 artistes, le Groupe des XX. Il accueillit de nombreux peintres d'avant-garde.

201 Coquille possible : « admirent les sensations ».

La désaffectation du Champ de Mars — 31 mars 1890

En débit de la paradoxale affirmation de Caliban, qui disait un jour : « les théâtres sont comme les vieux bas, ils ne vivent que de reprises », on a remarqué au contraire que les reprises de pièces à grands succès laissent le public indifférent. Les grands succès ne se recommencent pas. On aurait dû s'en souvenir pour ne pas décider, comme le conseil municipal l'a fait hier, la désaffectation du Champ de Mars et le maintien des bâtiments de l'exposition.

Il y a là toute une machination où M. Alphand est pour quelque chose et les élections municipales pour beaucoup. A ce dernier point de vue, il s'agissait de donner raison aux 7e et 15e arrondissements, c'est-à-dire aux habitants des quartiers de Grenelle et de Javel qu'aurait contrarié la restitution du Champs de Mars à son état primitif, c'est-à-dire sa restitution à l'autorité militaire, qui en avait la disposition comme terrain d'exercices et de manœuvres. (On sait que l'école militaire et plusieurs casernes sont proches).

D'autre part, M. Alphand aurait vu avec douleur son œuvre préférée, sa grande exposition de 1889, disparaître totalement, rêvant d'en éterniser du moins le souvenir en conservant les palais en torchis, comme les pâtissiers leurs pièces montées en plâtre. C'est alors qu'on trouva le projet qui vient d'être adopté par le conseil municipal et qui consiste en ceci : la ville de Paris devient concessionnaire de la totalité du Champ de Mars, y compris les monuments qui y sont édifiés. En échange de la propriété du Champ de Mars, la ville de Paris s'engage, moyennant une subvention de huit millions, à organiser près du village d'Issy un champ de manœuvres contenant 63 hectares. Dans le cas d'une autre exposition universelle, l'usage gratuit du Champ de Mars reviendra, durant ce laps, à l’État.

Tel est le projet qui vient d'être ratifié et aboutira à ceci : on va démolir les galeries des expositions diverses immédiatement. Le but secret est même de démolir toutes les constructions. M. Tony Révillon s'en est ouvert de façon piquante : « Jeter tout par terre et conserver le reste ! » c'est-à-dire qu'on rêverait de créer les Champs-Élysées de la rive gauche, un grand parc, une vaste promenade d'arbres et de parterres qui descendrait des pentes du Trocadéro jusqu'à la façade de l'école militaire.

Pour y parvenir on sacrifiera sans regret toutes les constructions demeurées debout, même la galerie des machines, qui suscite des enthousiasmes cosmopolites ; on en est déjà à la trouver encombrante et inutile, puisqu'elle n'est point une œuvre d'art et qu'on pourrait toujours, avec les chiffres, la reconstruire intégralement.

Les galeries latérales à dômes bleus sont promises au même sort. En attendant, la ville de Paris les louera pour des exhibitions diverses, et c'est ici qu'apparaît le danger de voir la grande exposition de 1889 donner suite à des comptoirs de bazar, des déballages de soldes, des échoppes de camelots. La belle féerie s'achèvera en guignols. Et ce sera triste, comme de voir à Saint-Malo, dans les palais de pierre de Duguay-Trouin et des grands hommes de proue de naguère, une foule de petits ménages et de petites gens qui y grouillent.

L'exposition de 1889 aurait dû disparaître sans lendemain ; elle aura l'air d'une foire royale tombée dans la misère. Et de temps en temps on en abattra un pavillon, et ce sera long avant d'en arriver au

but souhaité d'un grand parc qui sera seulement, lui, le cimetière fleuri et doux qui s'indique à ce grand endroit commémoratif.
Ce sera long, car à Paris les ruines sont récalcitrantes : voilà vingt ans que la Cour des comptes a été incendiée et on ne s'est pas encore décidé à la démolir ; elle étale toujours au bord de la Seine le noir souvenir de ses pierre brûlées, couleur de momies. Les Tuileries, il a fallu près de dix-huit ans aussi pour qu'on dispersât les ruines et qu'on plantât, sur le terrain nivelé, le jardin qui y verdoie aujourd'hui.
Et l'Opéra-Comique, que de tergiversations avant d'en décider la reconstruction sur l'emplacement toujours béant et sinistre ! Au Champ de Mars nous aurons, sans doute, pendant vingt ans le même spectacle : des pavillons s'effritant, tantôt vides, tantôt loués, puis finalement abattus ; une sorte de campement d'année en année restreint, avec des airs permanents de congé et de débandade.
Mieux valait en finir d'un coup, d'autant plus qu'au point de vue militaire un terrain d'exercices à proximité des casernes convenait plus qu'une lointaine esplanade à Josy, où l'on ira peu.
Toutes ces bonnes raisons tombent sous les sens ; mais il y avait M. Alphand à contenter et aussi deux arrondissements importants, et voilà pourquoi le Champ-de-Mars, sous la direction de la ville, va bientôt se rouvrir et essayer des petits divertissements variés.
A la mort de Turenne on appela les généraux sans talents qui se partagèrent son commandement : La monnaie de M. de Turenne.
Nous allons avoir la monnaie de l'exposition de 1889. Déjà les fontaines lumineuses apprêtent leurs robes de couleur, et de grandes affiches annoncent pour le 30 mars la réouverture de la tour Eiffel, qui depuis plusieurs jours recommence ses œillades de lumière électrique à la ville qui l'avait un peu oubliée... La tour Eiffel reprend ses réceptions et va encore avoir ses *five o'clock*.



La semaine sainte — 9 avril 1890

La semaine sainte est une semaine curieuse dans Paris, où l'on sent, plus qu'à aucun autre moment de l'année, l'influence persistante et profonde de la foi religieuse dans les esprits et dans les mœurs. Le jeudi saint, les églises ne désemplissent pas de fidèles, visitant les tombeaux, y apportant eux-mêmes des bouquets, des ex-voto, baisant les crucifix déposés tout auprès sur une table, parmi des lingeries d'autel. Les mondaines ont dépouillé les couleurs voyantes et les bijoux pour s'habiller de noir, ou encore de violet et d'aubergine, qui rentrent dans le deuil pénitentiel. Le vendredi saint est honoré avec non moins de rigueur, et l'observance du maigre est presque unanime. Où sont les défis de naguère, les bruyantes protestations comme ce dîner gras du prince Jérôme et de Sainte-Beuve qui fit un si joli tapage jadis ? Où est l'esprit sceptique de Voltaire ? où même celui de M. Edmond About, qui en descendait, a-t-on dit, — qui en dégringolait plutôt ? Un vent de mysticisme a dispersé leurs ironies, et voici le jeûne et l'observance du jour de la Passion si universelle que toutes les boucheries et boutiques de comestibles ferment le jeudi soir pour ne se rouvrir que le samedi suivant. Ces jours-là sont vraiment les vacances des bouchers et des charcutiers. Tout au long de l'année leurs projets de voyage, de plaisir sont pour cette date. Les plus riches s'absentent : les autres, c'est-à-dire la plupart, ont un programme formel et traditionnel qui consiste en ceci : ils vont au théâtre le jeudi soir ; le vendredi, promenade au Bois de Boulogne ; ils font de leur côté le tour du lac, et l'allée des Acacias leur appartient tout l'après-midi, sans partage. Le soir, ils dînent au restaurant, mais aucune viande ne figure au menu ; or, ce n'est pas un spectacle sans drôlerie de voir les maîtres ès-aloyaux et gigots discuter sur l'opportunité d'une sole au vin blanc ou d'une carpe au bleu.

Quant au théâtre, tous font relâche, au grand ennui des comédiens, qui ne savent comment employer leur soirée ; car il est prouvé que les comédiens en congé dans leur propre théâtre s'empressent d'aller au spectacle dans un autre théâtre, à peu près comme ce légendaire dragon en permission qui courut vite louer un cheval pour faire une promenade et un peu d'équitation à sa guise.

Mais, si tous les théâtres sont fermés, il y a les concerts spirituels, qui sont considérés comme un spectacle maigre, les concerts spirituels dont Groselande donnait jadis cette définition amusante : On appelle Spirituels les concerts que les gens habitués à passer leur soirée au théâtre viennent machinalement entendre le seul jour de l'année où les autres spectacles font relâche ; il est plus spirituel encore de ne pas y assister.

Une fête du *Figaro* — Maquettes animées — 14 avril 1890



Villiers de l'Isle-Adam, qui, lui aussi, ne travaillait pas pour le présent, a montré un jour dans un livre extraordinaire : *L'Eve future*[202], les temps proches où la science, maîtresse d'elle-même et de tout, en arriverait à construire des automates parfaits, et il décrit une femme faite ainsi par Edison, qui donne des mouvements, une voix, tout l'illusion textuelle de la vie.

Eh bien, le pauvre Villiers, malgré son ironie féroce et outrancière, n'avait pas été trop loin. L'Eve future est née, et nous l'avons vue mardi soir à la charmante soirée dont le *Figaro* nous a donné la surprise. Le programme portait simplement : *Maquettes animées* de M. Georges Bertrand, dont l'inauguration devait avoir lieu à l'Alcazar d'hiver pour les invités du journal. Cela n'avait l'air de rien du tout. Et c'est un prodige, un nouveau monde ! Christophe Colomb est assurément devancé, car les êtres qu'on nous a exhibés sont autrement curieux et subtils que les Américains. Figurez-vous des marionnettes, mais en rien semblables à celles si féeriques de Holden, qui sont en ce moment au Musée Grévin, ni à celles du petit théâtre des marionnettes, dont nous vous parlâmes souvent : celles-ci ont des dimensions de 60 à 80 centimètres ; celles de Holden, 20 centimètres environ. Toutes celles-là sont des poupées plus ou moins bien articulées et maniées par des fils ou des claviers.

Ici les maquettes animées sont grandeur nature ; ce sont des sosies prodigieux, des exemplaires humains, des automates si perfectionnés qu'ils défient les jumelles et stupéfient par leur illusion de vie. On nous a montré d'abord un violoncelliste ; de la taille d'un homme ordinaire, la figure expressive et qu'on jurerait vivante, avec une longue chevelure blanche qui lui retombe souvent vers les yeux, comme d'habitude ; le musicien est assis, son instrument entre les jambes. Soudain le piano commence, et un instant après le violoncelliste, à son tour, entame son morceau… C'est invraisemblable, hallucinant ; il a posé l'archet sur les cordes, le manœuvre, le ralentit, l'accélère, son bras bouge à l'unisson ; la main gauche opère sur les cordes, glissant sur celle-ci, appuyant sur celle-là, avec ce spécial tremblement, ce trémolo de la main des joueurs de violoncelle. La tête remue en cadence, se penche, se relève, suit les intonations de l'air, - puis, quand les dernières mesures ont été jouées, se renverse, s'épanouit, puis salue à plusieurs reprises.

L'auditoire est ahuri ! C'est vraiment très inquiétant, ces féeries-là ! On croit rêver ! On expérimente ses yeux d'un autre côté. Est-ce qu'on n'est pas devenu fou soi-même ?

M. Jules Simon, dans une loge, rit du côté de M. Meilhac[203], devenu soudain songeur ; M. Ritt, le directeur de l'Opéra, paraît ravi et songe sans doute aux bonnes économies nouvelles qu'il pourra faire avec un orchestre pareil de musiciens postiches.

---

202 *Vera* et son roman *L'Eve future* ont probablement exercé une influence sur *Bruges-la-morte* de Rodenbach.
203 Henry Meilhac (1830-1897) : auteur dramatique, librettiste d'opérettes et d'opéras.

Puvis de Chavannes applaudit chaleureusement, pour l'auteur sans doute, M. Georges Bertrand, qui est un peintre de beaucoup de talent, élève du maître et jadis médaillé au salon, qui a quitté momentanément ses toiles mortes pour ces tableaux vivants.

Le reste est de plus en plus extraordinaire. On a vu ensuite un sauvage exécutant une danse de guerre, avec des bonds prodigieux et affolants, d'une ressemblance saisissante avec certains Singalias ou Peaux-Rouges aperçus au Jardin d'acclimatation. Quelle élasticité de membres ! Quels bonds de jeune animal vierge ! A quoi pourra-t-il servir dans les cirques d'avoir des clowns, des hommes-caoutchouc admirablement disloqués, si on peut leur substituer, sans que le public s'en aperçoive, des automates qui font mieux qu'eux ?

Et pour le ballet que nous vîmes ensuite, clôturant la première partie, l'observation est plus juste encore : pourquoi encore de vraies danseuses si celles-ci leur sont absolument semblables et dansent avec autrement de grâce, de légèreté vaporeuse ?

Voici en effet, dans un doux paysage, sous un clair de lune nacré, quatre coryphées, avec Stella pour ballerine principale. La musique joue et la troupe s'anime : les danseuses ont la taille des danseuses ordinaires, le costume traditionnel, jupe de tarlatane, maillot rose, mules de satin, décolletées et les bras nus. Regardez Stella : quelle science ! quels gestes déroulés en cous de cygnes ! Quelle sûreté de mouvements ! Son pas de valse est exquis, et ses pointes, et ses jetés-battus, comme elle trille du pied ! Certes, Rosita Mauri[204] ne fait pas mieux, *elle ne fait pas aussi bien*. Et c'est ce qui trouble et affole dans ce spectacle : l'artificiel devenant le vrai plus vrai, le postiche devenant la nature parfaite.

M. Jules Simon, dans sa loge, paraît de plus en plus ahuri. Il songe qu'on va peut-être inventer ainsi des orateurs automates parlant mieux que lui, et qu'il n'ira plus à Berlin. Mlle Réjane[205], au premier rang des fauteuils, tremble pour les actrices,qu'on ne va pas manquer de fabriquer et qui lui feront une concurrence sérieuse dans la comédie. Car on fabriquera tout, sans aucun doute : voici déjà un chanteur comique qui est le sosie parfait de Paulus[206] ; il peut faire une tournée en province, et les plus fins s'y tromperont ; voici encore une scène espagnole, voici un violoniste dont les mouvements passionnés feraient illusion à Paganini lui-même. Ah ! Les extraordinaires mimes vraiment, les prestigieux automates aux rouages compliqués, aux muscles de fer, aux articulations d'acier, aux membres de son et de loques, mais qu'un esprit invisible *crée* chaque fois à sa fantaisie ; créatures inanimées qu'il anime soudain et qu deviennent alors les frères et les sœurs de l'Eve future devant lesquelles Edison s'écrierait aussi, comme dans le livre de Villiers : « Oui, ce serait à croire que nous sommes sur la limite d'un champ d'expérience… confinant vraiment au fantastique ! »

204 Rosita Mauri Segura (1850-1923) : danseuse et pédagogue espagnole.

205 Réjane (1856-1920) : comédienne. Un moment, rivale de Sarah Bernhardt.

206 Jean-Paulin Habans, dit Paulus (1845-1908) : créateur de *En revenant de la revue*, hymne du boulangisme. Avec Thérésa et Ouvrard, une des premières véritables vedettes du café-concert. Source : Wikipédia.

L'arrivé du Docteur Bernheim à l'Hôtel-Dieu. — Hypnotisme et suggestion. — Les occultistes à Paris. — Leurs chefs et leurs revues. — 21 avril 1890

Le docteur Bernheim[207] vient d'arriver à Paris, et sa présence a donné un regain à la discussion de toutes les questions de magnétisme et d'occultisme, qui sont de plus en plus à l'ordre du jour. Décidément la vie est monotone et chaque retour du temps est marqué par les mêmes incidents ; notre siècle finit comme le précédent, qui connut à son déclin la grande querelle du magnétisme, quand Mesmer, en habit lilas pâle et une baguette à la main, fascinait les foules autour de ses baquets.

Aujourd'hui Paris possède de nombreux opérateurs scientifiques dans ce genre, sans compter les Donato et autres innombrables imprésarios de « sujets » dociles ; il y a des cliniques célèbres, comme celles de Charcot, de Dumontpallier, de Bérillon. Or, c'est précisément là que vient de se produire le docteur Bernheim, professeur de la faculté de Nancy, qui passe pour le représentant le plus autorisé et le plus fort de la science hypnotique.

Il a fait des expériences extraordinaires : sur des suggestibles éveillés, il a créé des souvenirs fictifs, constituant ce qu'il appelle des *hallucinations rétroactives*. C'est-à-dire qu'il suscite ainsi la mémoire et le souvenir d'événements imaginaires que lui seul suggère au sujet. Vous voyez d'ici la conséquence au point de vue, par exemple, d'un faux témoignage. Que deviendront, si ses expériences sont sincères et vraies, les dépositions en justice qu'un témoin suggéré pourra faire de bonne foi sur des faits qu'il croira avoir constatés réellement et dont on lui aura donné l'hallucination rétroactive ? Il est vrai qu'un juge d'instruction disait dernièrement : « Je ne veux même pas savoir que l'hypnotisme existe. » C'était à propos de l'affaire Gouffé et de cette Gabrielle Bompard, qui servait en fait de sujet à des expériences hypnotiques. Qui sait si nous n'allons pas assister, à sa comparution en assises, à des expériences sur la matière ? Voyez-vous quelque témoin à décharge cité par la défense, quelque docteur en renom de la science magnétique se mettant à hypnotiser l'accusée et à lui suggérer une attitude meurtrière vis-à-vis du président ou du ministère public.

En tout cas, la question de l'hypnotisme devient d'une importance telle que dans une église de Paris, pendant tout le le carême, le P. Le Moyne a consacré sa prédication à l'examiner au point de vue de la responsabilité, de la morale et de la foi.

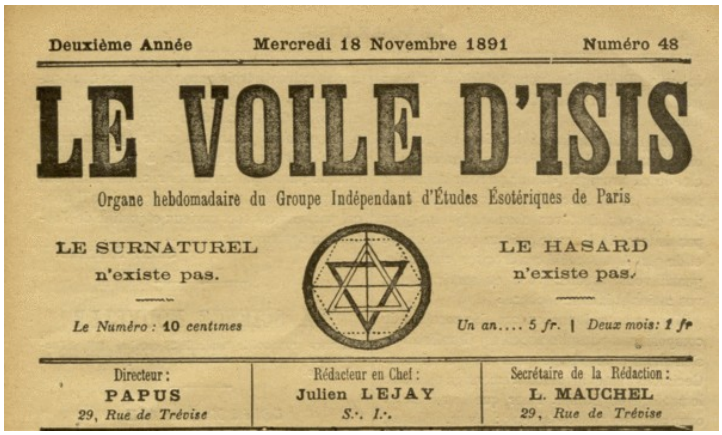
Un des cas rapportés des expériences du docteur Berheim à l'Hôtel-Dieu est bien curieux : devant un malade, dormant d'un sommeil naturel, il lui dit, sans le réveiller : « Je sais bien pourquoi vous dormez. Votre voisin ne vous a pas laissé dormir la nuit ; il toussait, gémissait, chantait, s'agitait. Puis il a ouvert la fenêtre, ensuite il est allé arranger le feu en faisant un tel ramage que tous les malades se sont plaints. »

Là-dessus un silence puis, quelques instants après, il réveille le malade et lui demande : « Vous dormez donc toute la journée ? » — « Non ! mais je n'ai pu dormir la nuit… Et il se met à raconter

207 Hippolyte Bernheim (1840-1919) : professeur de médecine et neurologue. Célèbre dans l'histoire de l'hypnose et de la psychothérapie. Source : Wikipédia.

tout ce que le docteur lui avait raconté durant son sommeil : l'histoire du voisin bruyant, de la fenêtre ouverte, du feu arrangé…

Ces phénomènes de suggestion ne laissent pas que de rencontrer quelques scepticismes mais la grande partie du public y va de toute sa croyance et de tout son enthousiasme. Ah ! les éternels recommencements. Paris à nouveau s'engoue de magnétisme, de spiritisme, de sciences occultes, voire de tables tournantes. L'autre soir, dans un salon, nous nous serions crus vers 1840. Des hommes graves ont élargi leurs mains autour d'un guéridon ; l'un a tapé les trois coups fatidiques sur le bois, avec un air d'ausculter, attendant la réponse. On a évoqué des esprits, magnétisé les dames, lu dans les mains en suivant les lignes — cette géographie mystérieuse des passions !… A vrai dire, aucune expérience n'a réussi, mais on a prétendu que c'était à cause de nous, qui étions le mauvais esprit contrariant.


Deuxième Année — Mercredi 18 Novembre 1891 — Numéro 48

LE VOILE D'ISIS

Organe hebdomadaire du Groupe Indépendant d'Études Ésotériques de Paris

LE SURNATUREL n'existe pas.

LE HASARD n'existe pas.

Le Numéro : 10 centimes

Un an.... 5 fr. | Deux mois: 1 fr

Directeur : PAPUS, 29, Rue de Trévise

Rédacteur en Chef : Julien LEJAY, S.·. I.·.

Secrétaire de la Rédaction : L. MAUCHEL, 29, Rue de Trévise

Du reste, la statistique en a été faite : Paris compte à l'heure actuelle plus de trente mille initiés aux sciences occultes. Car celles-ci sont diverses et les initiés se subdivisent en nombreux groupes : il y a les occultistes purs, les kabbalistes, les théosophistes. Les premiers forment le *groupe indépendant d'études ésotériques*, ayant pour organe attitré un journal hebdomadaire : *Le voile d'Isis*. Il se publie d'ailleurs une quantité de revues ésotériques et parmi les principales l'*Etoile*, d'Albert Jhouney, un poète qui s'est tourné tout entier du côté de cette science ; l'*Aurore*, de Mme la duchesse de Pomar ; sans compter le *Lotus* disparu, où collabora beaucoup Olympe Audouar, et l'*Initiation*, la plus importante, que dirige Papus[208], un grand maître en occultisme qui donne des horoscopes à qui les demande et fait des conférences de propagande occultiste à la salle des Capucins, où un autre initié et mage, le romancier Lermina, alterne avec lui. Au passage Saulnier il y a aussi un local de conférences à la tribune duquel, le vendredi soir, on se livre à des discussions et des étude contradictoires sur les mystères de la doctrine.

Quant aux kabbalistes, ils sont également nombreux et ont des chefs notoires : le marquis de Saint-Yves, Stanislas de Guaïta, qui a publié un livre : *Au seuil du mystère* ; enfin M. Joséphin Péladan, le Sar, comme il s'appelle, le grand mage, l'adepte de la magie blanche et de la magie noire, comme ses romans nous le disent et son physique le révèle d'ailleurs au moindre passant : une chevelure immense, « un rassemblement capillaire que la police devrait interdire », nous disait un jour le peintre Raffaëlli ; puis des costumes indescriptibles ; la dernière fois que nous le vîmes, c'était avec un grand manteau rejeté sur l'épaule à l'espagnole et un pantalon d'un bleu hurlant, comme celui des gendarmes ; sans compter les détails occultes : une cravate de dentelle chipée à Barbey d'Aurevilly, et des gilets de soies fleuries…

208 Gérard Encausse, dit Papus (1865-1916) : médecin et occultiste, cofondateur de l'Ordre Martiniste avec Augustin Chaboseau. Une des figures pittoresques et hautes en couleurs de la Belle Époque. S'est défendu d'être un thaumaturge ou un inspiré et s'est présenté comme un savant, un expérimentateur. Source : Wikipédia.

Ainsi il donne des consultations à domicile, reçoit les femmes nostalgiques, leur tire des horoscopes ou évoque devant elles les esprits. On dirait un reporter d'outre-tombe. Il parvient à interviewer les plus illustres morts. Il est le grand chef des kabbalistes.

Quant aux théosophistes, ils sont moins nombreux ; d'ailleurs vous figurez-vous que ce sont les adeptes de Bouddha.

Vous ne vous imaginiez pas trouver en notre an de grâce des bouddhistes à Paris ; que serait-ce si vous saviez les adhérents et les lecteurs de la revue qui est leur moniteur officiel : la *Revue théosophique*, dirigée par Mme la comtesse d'Adhémar ? C'est toujours ainsi des femmes qu'on retrouve dans tous les groupes de l'occultisme, et souvent des moins ignorées : ainsi Mme Edmond Adam[209] est aussi une occultiste et croit résolument aux esprits. Un jour, dans son salon, au milieu d'une causerie, en entendant frémir au plafond le lustre — le lustre s'agite sans cesse de plaintes de cristal dans le silence des chambres — elle eut un sursaut et, croyant y percevoir des bruits magnétiques :

« Vous entendez, fit-elle toute effarée, on assiste à notre conversation… »

Du reste, voici une lettre adressée un jour par elle à un de nos amis et qui est bien curieuse, bien topique de son habitude d'évoquer les esprits :

« Cher Monsieur,

De la patience renouvelée sans cesse, la volonté de donner une part de sa vie au mort, c'est-à-dire de la puissance vitale, vous arriverez à matérialiser de plus en plus l'esprit que vous évoquez et à lui donner la force de manifestations. Seulement, vous le voyez, cela le fatigue et il n'est pas en situation, étant mort de mort violente, de vous donner des révélations. Il ne peut que retrouver des forces qu'il n'a pas épuisées et vous parler de lui dans le passé.

Il vaudrait bien mieux évoquer un vrai mort ; celui-ci ne l'est pas définitivement, il a les impulsions premières de sa vie à épuiser ; si vous pouviez évoquer Victor Hugo ou George Sand ou un autre grand mort, vous auriez peut-être des révélations, des conseils. Mais cela sera comme bon vous semble.

Mille sympathies.

Juliette Adam. »

Vous voyez que Mme Adam promet toujours, même dans ses lettres, des *révélations* !

Mais ce n'est pas que les femmes qu'on trouve ainsi dans ce courant spirite : il paraît que la moitié des élèves de l'école polytechnique connaissent et admirent Lucas, Saint-Yves d'Alveydre, Eliphas Levy[210], et suivent la bannière où s'étale le pentacle stellaire. Est-ce que chaque année les adeptes ne célèbrent pas avec solennité l'anniversaire de leur grand théoricien, Allan Kardec, par un pèlerinage à sa tombe au Père-Lachaise et par un grand banquet où sans doute on fait tourner les tables !

Enfin la littérature elle-même s'en imprègne, puisqu'en dehors et au-dessus des romans de Péladan, des ouvrages de Jhouney et Guaïta, des innombrables revues spéciales, voici dans l'admirable drame posthume de Villiers de l'Isle-Adam qui vient de paraître chez Quantin, *Axël*, voici un des quatre actes, un des quatre chants, devrait-on dire, qui s'intitule le *Monde occulte.* L'action est censée se passer en ce siècle, vers l'an 1828, mais c'est presque de la divination chez ce Villiers,

209 Juliette Adam (1836-1936) : femme de lettres, polémiste, salonnière féministe et républicaine.

210 Eliphas Lévi (1810-1875) : ecclésiastique et figure de l'occultisme.

extraordinairement visionnaire, de jeter dans le drame les questions occultes qui allaient repassionner l'attention de demain. Et Axël d'Auërsperg apparaît semblable aux adeptes et aux initiés nouveaux, lui qui a lu le trait des causes secondes et à qui Maître Janus enseigne les arcanes du réel savoir :

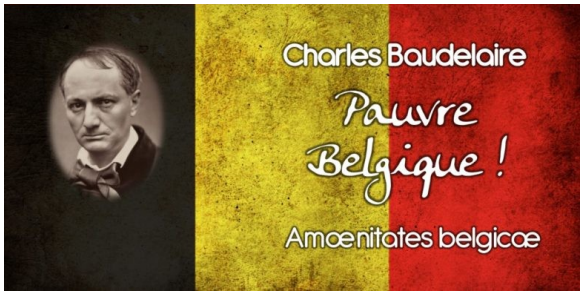
— « Homme, si tu cesses de limiter une chose en toi, c'est-à-dire de la désirer, si par là tu te retires d'elle, elle t'arrivera, féminine, comme l'eau vient remplir la place qu'on lui offre dans le creux de la main. Car tu possèdes l'être réel de toutes choses en ta pure volonté et tu es le dieu que tu peux devenir. »

Puis Maître Janus ajoute ailleurs à son élève :

« Accomplis-toi dans ta lumière astrale ! Deviens ta propre fleur ! Tu n'es que ce que tu penses : pense donc éternel ! ».

N'est-ce pas curieux, tous ces étranges et souffrants élans de la pensée moderne qu'on a voulu en vain destituer de la croyance et qui a besoin quand même d'infini et de merveilleux ? Aussi ce mouvement vers les sciences occultes, qui est général en ce moment à Paris, se rattache — malgré ses apparences çà et là ridicules et réjouissantes — à des causes profondes en même temps que ce mouvement parallèle vers le mysticisme —, revanche enfin de l'âme qui s'atteste elle-même et se prouve en dehors de la matière et de la tombe.

Un manuscrit inédit de Baudelaire sur la Belgique — 2 mai 1890



C'est ainsi que nous venons de découvrir dans une de ces éphémères revues un manuscrit inédit de Baudelaire qu'il sera amusant de vous signaler, puisqu'il est relatif à la Belgique. Ce n'est pas un livre, mais seulement l'argument d'un livre, quelque chose comme un scénario, une table des matières, une liste de chapitres, projet d'un livre dont Baudelaire rassembla les notes de 1864 à 1867 durant un séjour en Belgique à l'hôtel du Grand Miroir.

On sait qu'à ce moment il était déjà malade, et très malade, de la maladie nerveuse et mentale qui peu après l'emporta. Ceci suffit à destituer de toute valeur générale ses observations sur la Belgique. Il a vu notre pays *en malade*. Mais, dans le détail, il rencontre souvent un trait curieux, piquant, exact, en dépit du parti pris féroce, injuste et parfois grotesque. Mais n'y a-t-il pas amusement et plaisir à voir de soi une caricature dont l'outrance même supprime la perfidie ou la malignité ? Et ce nous sera une sorte de kermesse de nous voir déformés ainsi, mais un peu ressemblants quand même, dans cette âme malade de Baudelaire devenue pareille aux miroirs de foire, concaves ou convexes, qui parodient les visages. Voici d'abord, dans le chapitre intitulé Bruxelles, cette physionomie de la rue : « Premières impressions. On dit que chaque ville, chaque pays, a son odeur. Paris, dit-on, sent ou sentait le chou aigre. Le Cap sent le mouton. Il y a des îles tropicales qui sentent la rose, le musc ou l'huile de coco. La Russie sent le cuir. Lyon sent le charbon. L'Orient en général sent le musc et la charogne. Bruxelles sent le savon noir. Les chambres d'hôtel sentent le savon noir. Les trottoirs sentent le savon noir. Lavage des façades et des trottoirs, même quand il pleut à flots. Manie nationale, universelle ».

N'est-ce pas tout à fait amusant ? Et n'est-ce pas aussi une manie, la manie des étrangers et des voyageurs, qui les fait toujours généraliser et conclure d'un détail rencontré ou d'une fugitive sensation à un état de chose permanent ? C'est ainsi que Baudelaire demeure ahuri de la bizarre construction des mâchoires dans le visage belge, et plus loin il ajoute : « Le sourire, impossible à cause de la récalcitrance des muscles et de la structure des dents et des mâchoires ». Voilà une chose dont nous ne nous étions jamais douté, ni que le sourire nous fût impossible. Et cependant on a bien l'envie de l'essayer en lisant de pareilles drôleries.

Des notes de meilleur aloi sont celles sur la vie, tabac, cuisine, vins. Voilà des sujets de piquant intérêt. Et voyez le parti pris de dénigrement et la flagrante inexactitude. Il dit : « Tout est quatre fois plus cher qu'à Paris, où il n'y a de cher que le loyer. Ici tout est cher, excepté le loyer ». C'est le contraire qui est vrai, et, par une évidence logique, partout le loyer est en proportion de la cherté ou du bon marché des vivres. A Paris aussi, où tout : viande, pain, légumes, est beaucoup plus cher qu’en Belgique. Les prix d'hôtel en sont une preuve publique que chacun a pu faire. Mais ceci est plus juste peut-être et fort joli en tous cas : « La question des vins. Le vin, objet de curiosité et de

bric-à-brac. Merveilleuses caves, très riches, *toutes semblables*. Vins chers et capiteux. Les Belges *montrent* leurs vins. Ils ne les boivent pas par goût, mais par vanité ».

Tout est poussé ainsi à la charge baroque et s'achève parfois en boutade vraiment réjouissante, comme l'argument sur les langues en Belgique, qui se termine ainsi : « On ne sait pas le français, mais tout le monde affecte de ne pas savoir le flamand. C'est de bon goût. La preuve qu'ils le savent très bien, c'est qu'ils engueulent leurs domestiques en flamand ».

Le chapitre sur la littérature est à méditer ; il y constate le crédit nul de la poésie au profit des chroniqueurs, des annalistes, des savants, dont déjà le prince de Ligne disait qu'il n'avait pas grand respect « parce qu'il suffit de rester chez soi pour le devenir ». Tout le monde ici est *annaliste*, observe Baudelaire, et il les définit ainsi : des gens qui ramassent un tas de papiers (comptes de frais pour bâtiments et autres choses, entrées de princes, comptes rendus des séances des conseils communaux, copies d'enchères), et puis revendront tout cela en bloc comme un livre d'histoire.

Ici la satire a des tons justes, comme dans le chapitre sur l'impiété belge, « un fameux chapitre celui-là », et sur le libre-penseur belge, « dont la principale caractéristique est de *croire que vous ne croyez pas ce que vous dites*, puisqu'il ne le comprend pas » !

Que de drôleries encore à glaner : « La Belgique a son Carpentras, sa Béotie dont Bruxelles plaisante. C'est Poperinghe ! »

Et ci et là des personnalités incisives et cruelles : Altemeyer, celui que Proudhon appelait *cette vieille chouette*, puis « le célèbre Boniface ou de Fré (Paul-Louis Courier belge). Ma première entrevue. Il était ivre. Il a interrompu le piano pour faire un discours en faveur du progrès et contre Rubens, en tant que peintre catholique ! »

Il y a beaucoup de pages dans ce goût-là, et l'on annonce la publication de la suite de ce manuscrit, que les précédents possesseurs avaient eu le tact de ne pas faire paraître, car chacun y sent bien la gageure et le paradoxe risible, dont il faut avoir plus de pitié que de colère, puisque le grand poète, quand il l'écrivit, était déjà frappé à mort. Il était de plus en exil, exilé volontaire de son pays, qui semble n'avoir pas été le meilleur pour lui. Or, ses notes cursives, un plan télégraphiquement rédigé d'un livre à faire, n'ont par elles-mêmes aucun mérite littéraire et d'écriture et par conséquent n'intéressent ni la gloire de Baudelaire ni personne, sauf nous-mêmes, qui pouvons-nous en amuser comme d'un postiche et d'une caricature de nos visages et de nos mœurs.

Le Paris électoral — Candidats fantaisistes — 2 mai 1890

[*suite de l'article précédent*] Par contre, on pourrait aussi aisément exercer sa verve vis-à-vis des Français politiciens, par ce temps d'agitation électoral, car c'est dimanche qu'ont lieu les élections pour le conseil municipal, et tout Paris est de nouveau bariolé d'affiches. Plusieurs fois l'an recommence maintenant ce carnaval : la ville s'habille en arlequin, clinquant costume de papier devant lequel s'arrêtent les badauds pour connaître les professions de foi aussi pompeuses et drolatiques parfois que des parades. Il y en a à tous les coins de murs : carrés jaunes, rouges, verts, bleus, qui forment des tapis sur les marches de l'Opéra, des vitraux aux parois des monuments publics, des bandages herniaires aux arbres des avenues, des pansements aux chevaux cabrés des promenades. A côté des déclarations de candidats sérieux il y a toujours, à chaque élection, un certain nombre de candidats fantaisistes. Heureusement pour la réputation cette vieille gaieté française, qui, sans cela, se trouverait bien compromise. Quelques-uns de ces candidats facétieux avaient même l'habitude de récidiver, devenus candidats perpétuels, comme si c'était à l'Académie même qu'ils postulaient. Parmi ceux-ci on connaît Salis, le patron du *Chat noir*, et ses abracadabrants programmes ; puis Maxime Lisbonne, ex-colonel de la Commune, qui rédigea aussi des affiches funambulesques. Cette fois les nouveaux candidats fantaisistes ne manquent pas. Il y a surtout un citoyen Camé, Léon, qui se présente aux élections du quartier du Jardin des Plantes et dont l'affiche, copiée à votre intention, est une merveille : « Camé (Léon), fumiste en chambre et à froid. Candidat antiseptique. Aux citoyens électeurs de tous les partis : Assez de pourriture municipale ! L'antiseptique s'impose !

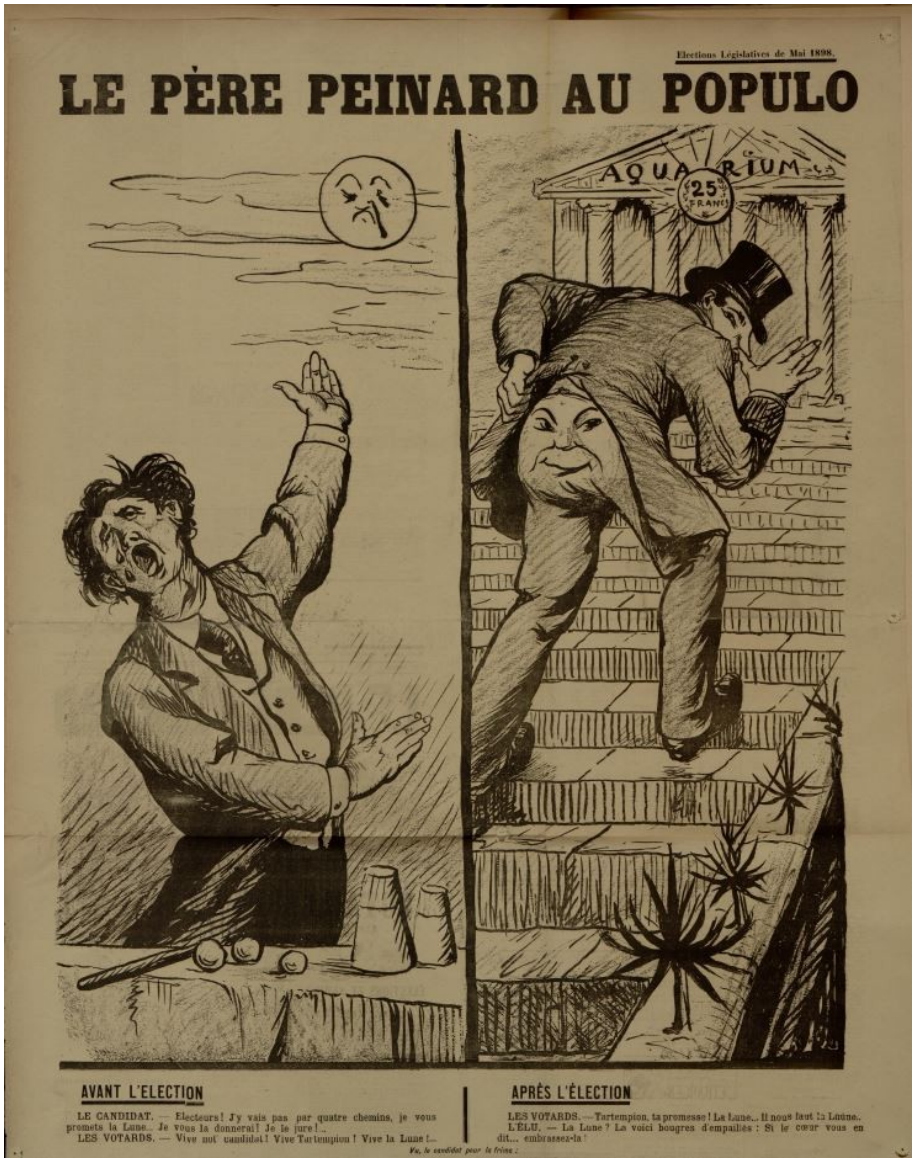
« Je viens donc avec confiance solliciter les suffrages de ceux d'entre vous qui ne savent à qui donner leur voix. Seul j'ai le courage de mon opinion. — Laquelle ? direz-vous.

« Pour n'embarrasser personne et obtenir les voix des uns et des autres, je vous avouerai bien nettement que je les ai toutes. Je tutoie le citoyen Maxime Lisbonne et j'ai voté pour Joffrin ; j'ai acclamé M. Carnot le 14 juillet et crié : « Vive Boulanger ! » le 27 janvier. J'ai souhaité la bonne année au prince Victor et au prince Napoléon et j'ai déposé ma carte à la Conciergerie le lendemain de l'incarcération du duc d'Orléans. Vous êtes donc bien certain d'être toujours représenté par un ami du gouvernement, quel qu'il soit. Mon patriotisme, assez puissant pour se soumette à tous les partis, aura certainement le mérite de vous plaire. Vous voterez tous pour moi, braves citoyens électeurs, car ma place, à moi Camé (Léon), est à l'hôtel de ville comme représentant du quartier du Jardin des Plantes. Aux urnes donc, pour le plus loyal des candidats parisiens ! »

N'est-ce pas un chef-d'œuvre de fumisterie boulevardière, cette profession de foi ; or, elle offre moins de différence qu'on ne croit avec les affiches des candidats sérieux. Car parmi ceux-ci on en trouve qui promettent, à la fois de grands travaux et la suppression de l'emprunt, ce qui a l'air aussi d'une plaisanterie à froid ; puis on voit de jeunes écrivains comme M. Rodolphe Darzens[211], troublé sans doute par les lauriers de M. Barrès, se porter aussi candidat au conseil municipal, rédiger aussi

211 Rodolphe Darzens (1865-1938) : journaliste sportif, directeur de théâtre, écrivain et poète symboliste. Ami de Félicien Rops.

des affiches ronflantes où il promet de réaliser une diminution des contributions et un abaissement dans le prix du gaz.
Enfin la merveille des candidatures, mais celle-ci également sérieuse, c'est la candidature de Pezon, le célèbre propriétaire de ménagerie, qui se présente à Vincennes et résume ainsi ses titres et sa politique : « Pezon, dompteur ; républicain libéral. » On reconnaît de suite l'habitude de rédiger des programmes. Vous voyez bien que les candidats fantaisistes ne sont guère différents des candidats réels et que les uns et les autres sont aussi divertissants pour le dilettante et l'étranger qui passent.



Impressions d'un curieux — 5 mai 1890



A cause de la représentation en plein air annoncée bruyamment pour le 1er mai, tout le reste de la vie parisienne a pour ainsi dire fait relâche cette semaine ; même la cérémonie du vernissage, qui a été moins nombreuse et brillante que de coutume au Salon de peinture. Il est vrai que la Société des artistes français n'envoie plus d'invitations pour ce jour-là ; seuls les exposants entrent avec deux tickets de dames et la presse avec des cartes strictement personnelles. L'entrée est payante au prix de dix francs. Cela fait un public moins trié, plus mondain et cosmopolite, au lieu du public exclusivement artiste qui se retrouvait naguère à l'ouverture annuelle du Salon. Il est vrai que l'institution même du vernissage est bien dérivée de son ancienne raison d'être. Autrefois on vernissait réellement, et les peintres n'auraient confié ce soin à personne. Sur de hautes échelles, ils étendaient eux-mêmes au fil de leurs toiles le précieux vernis qui devait leur donner tout l'éclat et la transparence désirables. Aujourd'hui des ouvriers spéciaux font ce travail en masse sur les panneaux à la fois, mais plusieurs jours à l'avance, si bien que le jour du vernissage on ne vernit plus rien du tout. Il est vrai que le dictionnaire révèle au mot vernir un sens figuré et piquant dans l'espèce : « donner une apparence flatteuse, brillante ». Et le dictionnaire cite comme exemple : « Les éloges des journaux vernissent les auteurs et leurs ouvrages (Boiste)». C'est évidemment dans ce sens que la veille des ouvertures de Salon s'appelle encore aujourd'hui le vernissage, puisque dès ce moment paraissent d'innombrables critiques de plus en plus difficiles devant la grandissante et kilométrique extension de la peinture. Il y a présentement en France 24,000 peintres. Comment vivent-ils ? Ce sera bientôt plus lucratif d'être mendiant, à preuve celui qu'on a arrêté hier au Jardin des Plantes, trouvé porteur de 1,500 francs et au domicile de qui on a découvert un titre de rente 3 p.c. De 1,000 francs et 16,000 en obligations de chemins de fer. Combien de peintres, exposant en ce moment au palais de l'Industrie, n'en gagnent pas autant ! D'autant plus que cette période d'alertes n'est pas précisément profitable à l'art. On ne songe pas à se laisser séduire par un tableau et à l'acheter quand on entend, comme jeudi, dans ce même palais de l'industrie, des bruits de troupes massées dans les annexes et de cavalerie qui attendent. Il est vrai qu'on a eu plus de peur que de mal. Grâce à un soleil splendide, Paris avait des airs de fête ; aux fenêtres des grands restaurants, rue Royale et au boulevard, des sportsmen avaient l'air d'attendre l'arrivée d'une cavalcade ; Caran d'Ache[212] braquait ses jumelles du haut des cabinets de chez Larue. Il a pu y contempler le spectacle d'une légère bagarre : une brusque arrivée de gardiens de la paix, refoulant tout le monde devant

212 Emmanuel Poiré, dit Caran d'Ache (1858-1909) : dessinateur humoristique.

eux. Ah ! Ces gardiens de la paix, que le peuple de Paris hait d'une haine vivace et profonde, ils le méritent vraiment un peu, et nous demandions quelle est la ville du monde où l'on tolérerait leurs excès. Il paraît du reste qu'une interpellation va se produire au Parlement à ce sujet. En effet, ils ne se contentent pas de faire circuler et d'arrêter au besoin les récalcitrants. Voici ce qui se passe : un cordon débouche et soudain s'élance devant soi, dans la rue, pleine de promeneurs et de curieux. Malheur à ceux qui n'ont pas fui aussitôt à toutes jambes : les agents courent aussi, au pas de charge, bousculant, frappant à coups de pied et à coups de poing dans le dos et sur la tête tous ceux qu'ils peuvent atteindre. C'est sauvage et inouï, une vraie chasse à l'homme, et à la femme aussi, car les femmes ne sont pas épargnées. Devant le restaurant Larue nous avons vu une vieille, inoffensive, foulée aux pieds ainsi ; il y a eu une clameur de protestations ; un de nos confrères, M. Lordon, a crié tout haut que c'était indigne du haut d'une fenêtre. Mal lui en a pris : une demi-heure après, l'ayant guetté, on l'arrêtait au moment où il montait en voiture.

Dans ces brutales bousculades tout le monde a été pris : M. de Lesseps, sur la Place de la Concorde ; puis le maréchal Mac Mahon lui-même, rue de Rivoli, que des gardiens de la paix ont bousculé et projeté en avant parce qu'il n'avançait pas assez vite. Son aide de camp n'eut que le temps de crier : « Ne touchez pas à ce monsieur... c'est le maréchal Mac Mahon ! ». On s'informa s'il n'avait pas ressenti de mal, et lui un peu ému et souriant : « Non ! Non ! C’est véritablement curieux ! ». Pour d'autres ce l'aura été moins qui n'avaient point un nom pareil pour se protéger contre la brutalité de la police de la République. Décidément celle-ci forme un personnel détestable qu'il sera grand temps d'épurer : on n'a pas oublié le récent scandale de l'arrestation de Céline de Montaland par un gardien de la paix ; hier c'est un autre, notoirement connu comme un ivrogne dans son quartier et maintenu en fonctions, qui rentre chez lui en sortant de service, ivre, et qui tue d'un coup de revolver son propre fils. Hier, en masse, ils se sont montrés également sauvages, distribuant force coups à des curieux inoffensifs, tandis que la nuit et le soir ils laissent les escarpes opérer à l'aise, comme le chante avec une gaîté si macabre la ballade des « Sergots » de Jules Jouy.

Décidément, plutôt que d'user d'une pareille répression disproportionnée, il aurait mieux valu employer le moyen du général Lobau, qui sous Louis-Philippe débusqua soudain, de derrière ses troupes, une compagnie d'arroseurs et dispersa les rassemblements sous le jet des lances, salutaires douches qui changent les manifestations en hilarités et font les héros trempés et transis comme Léandre ![213]

213 Type d’acteur répandu au théâtre où il figure le jeune amant.

Les souvenirs de M. Legouvé — 19 mai 1890



[…] M. Ernest Legouvé[214] qui aime la littérature et les vers au point de s'être fait une réputation pour les dire merveilleusement et les faire paraître mille fois plus beaux qu'ils ne le sont en réalité. Il fut longtemps le grand liseur de France. Sa voix était une boîte à double fond pour escamoter les hémistiches faibles et y substituer des hémistiches éclatants et jolis comme des fleurs. Mais quand il écrit lui-même cela ne suffit plus. Et tout son bagage littéraire se réduit à peu.

Littérairement, M. Legouvé est né vieillard et paraît continuer son ascendant, notoire par ce vers désormais célèbre : « Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère ! » Mais le nouveau Legouvé est arrivé lui-même à la vieillesse. Et maintenant, académicien souriant, il joue les vieillards au naturel et non sans charme. Il vient de publier un livre, de mémoires, au titre suranné : *Fleurs d'hiver, fruits d'hiver*, mais qui contient de fort jolis souvenirs littéraires sur ses amis. C'est un peu l'esprit des autres, mais qu'importe, s'il s'est fait l'entomologiste de ces fins papillons et les a piqués à notre intention du bout de sa plume. Il y a sur Labiche[215] surtout des anecdotes et mots exquis dont le charme suffit pour qu'on prenne ce livre, réconfortant et sain de franche gaieté à cause de lui, car on pourrait dire de Labiche ce mot de Mme de Sévigné sur Nicole : « Il faudrait le mettre en bouillon. »

Avec non moins de pittoresque, M. John Lemoine quand il entra à l'Académie, déclara que sa gaieté était comme ces sources d'eau naturelle qu'on peut mettre en bouteilles et avoir chez soi. De la gaieté à domicile !

A preuve ce mot à un dîner, comme une voisine lui demandait ce qu'il pensait de Shakespeare, Labiche, prenant un air sérieux et embarrassé et lui répondant : « Est-ce pour un mariage ? »

M. Legouvé cite encore un bien fin mot d'Emile Augier. Sandeau, son grand ami, le rencontra un jour :

— Tu ne sais pas, mon vieux ? Je crois que je deviens sourd !

— Sourd ! Répliqua Sandeau. Tiens ! mon rêve !

214 Ernest Legouvé (1807-1903) : écrivain, dramaturge, poète, moraliste et critique. Fils du poète Gabriel-Marie Legouvé (1764-1812). Source : Wikipédia.

215 Eugène Labiche (1815-1888) : dramaturge. Célèbre pour sa contribution au genre du vaudeville et à ses pochades passionnelles et domestiques. Source : Wikipédia.

L'exposition d'horticulture — 26 mai 1890

Le mois de mai est certes le plus brillant, le plus chatoyant, le plus gai de toute l'année parisienne ; c'est le temps des modes nouvelles, des verdures neuves ; car les parcs et le jardins publics sont en même temps habillés de frais par le nommé Printemps, qui est un couturier expert. Que de fleurs sur les chapeaux et sur les branches, ces fleurs qui deviennent ici un luxe grandissant et une vogue unanime ! Non seulement celles qu'on trouve au coin des rues, les bouquets populaires des éventaires et des petites voitures ambulantes, mais celles des fleuristes qui ont vitrine sur rue.

Or, jamais on ne vit tant de fleuristes : chaque jour il s'en installe de nouvelles en des magasins somptueux dont les étalages sont aussi soignés et minutieux que ceux des bijoutiers. Est-ce que tel bouton n'est pas rare comme un joyau et presque aussi coûteux ? C'est une fête pour les yeux que les fleuristes en ce moment, surtout que leurs plantes : tulipes, bégonias, roses, hortensias, azalées sont présentées dans des vases cossus de cristal, de majolique[216] ou, ce qui est plus encore de la dernière mode, des vases de cuivre rouge au col étroit d'où les tiges fleuries s'érigent avec un contraste très pittoresque.

Du reste l'amour et la mode des fleurs ont pris en ces dernières années un développement inouï ; dans les chambres mortuaires, aux enterrements, les bouquets, les gerbes, les guirlandes, les couronnes affluent en amas invraisemblables ; pour les mariages, c'est aussi une folie de fleurs ; sans compter le plaisir quotidien, chez les riches, dans les salons et les boudoirs, de coûteuses corbeilles aux rubans assortis, et chez les pauvres d'un pot de giroflées ou d'une touffe de violettes en un humble verre d'eau.

Mais où l'enchantement des fleurs éclate vraiment en symphonie ardente, c'est à l'exposition d'horticulture qui vient de s'ouvrir au Pavillon de la ville de Paris, transformé en une immense serre. Des lots de palmiers et de plantes exotiques coupent les massifs nuancés des fleurs.

Ce qui fait le plus d'effet ici ce sont toujours les rhododendrons aux larges houppes rapprochées et les azalées qui se fusionnent et s'intercalent sans interstices de façon à simuler de loin des soies voyantes et brodées. Des pétunias aussi, des pélargoniums ; puis, dans une tente spéciale, des collections de rosiers à haute et basse tige. Une exposition très curieuse, c'est celle d'un horticulteur de Yeddo[217], célèbre, paraît-il, dans son pays, qui porte le nom de Davaria. Ses plantes sont plus japonaises par la forme que par l'espèce : il y a par exemple des fougères qui apparaissent toutes contournées, la racine tordue autour de la mousse ; les plantes n'ont plus leur forme naturelle et normale, mais sont transposées en des formes lointaines et imprévues : telle a la forme d'un bateau, telle autre d'une couronne ou d'une petite pagode. Ici une plante à l'air d'être changée en poupée. Tout le caprice de la fable se retrouve dans cette horticulture japonaise, aussi compliquée et aussi pittoresque que leur imagerie. Les plantes sont aussi des kakemonos.

Mais le triomphe est toujours pour les orchidées (les fleurs fantastiques!) dont on trouve ici des échantillons admirables. Car, par un parallèle mouvement d'idées, les fleurs aussi, comme les arts, ne savent plus ou ne veulent plus être simples. La naturelle culture d'une espèce n'intéresse plus

216 Faïence hispano-mauresque.
217 Ancien nom de Tokyo.

davantage les horticulteurs que les sentiments naturels n'intéressent les écrivains. Nous tenons pour le compliqué et l'artificiel. Or, les orchidées, ne sont-ce pas des fleurs décadentes ? N'ont-elle pas, au lieu de l'eau limpide des arrosoirs, absorbé du haschich ou la liqueur de quelque fiole coupable, pour rêver, elles aussi, des paradis artificiels et s'apparaître à elles-mêmes délicieusement déformées comme des fleurs-oiseaux ou des fleurs-bijoux !

Toutes les grandes maisons françaises exposent : les Regnier, les Duval, les Brousse, les Truffaux ; mais, de l'avis unanime, elles sont battues ici à Paris par les merveilleux envois de deux maisons bruxelloises, les maisons Peeters et Block, exposant des orchidées uniques, de forme neuve, de nuances trouvées, qui sont les chefs-d’œuvre de l'exposition actuelle, une des plus belles pourtant qu'on ait jamais vues, au dire des connaisseurs, et ils sont aussi exigeants que nombreux. Même pour les profanes cette exposition de fleurs aura été d'un charme spécial, car ne retrouve-t-on pas dans les fleurs un reflet des modes, un peu de l'âme d'un temps ? Giles Fletcher a écrit avec exquisité : « Ce jardin est taillé comme une belle dame, » et les arbres, en effet, au XVIIIe siècle (ne le voyons-nous pas à Versailles) avaient l'air de porter paniers et d'être en des falbalas de verdure. Les fleurs aujourd'hui deviennent compliquées comme nos rêves, et dans quelques-unes, comme les orchidées, nous voyons vraiment nos rêves faits fleurs.



A la Plaza de Toros — L'interdiction des picadors — 26 mai 1890



[*suite de l'article précédent*] En contraste avec leur amour raffiné des fleurs rares, les Parisiens sont aussi par moments friands de choses cruelles et de spectacles sanglants : l'empressement à chaque exécution, l'avidité à suivre les audiences d'assises, à se jeter sur les journaux quand il y a, comme cette semaine, une série de crimes — la série à la rouge ! — tout cela en serait la preuve et que les extrêmes civilisations sont tout près de la barbarie, selon le mot de Rivarol, autant que les métaux les plus brillants sont voisins de la rouille. Mais il y a une preuve surérogatoire, c'est la passion pour les combats de taureaux, qui s'était déjà tout acclimatée ici. On comprend le dépit qu'a dû causer le nouvel arrêté de la préfecture de police interdisant les picadors[218] désormais. Quel tumulte jeudi dernier à la Plaza de Toros de la rue Pergolèse : nous en avons les oreilles bourdonnantes ! Nous arrivons à 3 ½ heures sans défiance, comptant sur le spectacle ordinaire. Dans ces immenses arènes, qui contiennent 25,000 personnes quand elles sont tout à fait remplies — comme l'an dernier, pendant l'exposition —, voici les 10 ou 15,000 personnes qui composent le public habituel, cette année, de chaque représentation, le jeudi et le dimanche. La musique joue ; le cortège paraît, ce cortège éblouissant de cavaliers, de picadors avec leur longue pique, de toréadors aux costumes dorés, argentés, brodés sur soie verte ou lilas, se drapant dans leurs manteaux éclatants ; le premier cavalier de la Plaza dans un carrosse aux valets royaux, tout un groupe étrange, bariolé, strict, comme composé par les siècles, où l'on sent qu'aucun n'est inutile, que tous sont nécessaires à l'harmonie du groupe. C'est l'expérience accumulée dans les Espagnes qui a définitivement arrêté ainsi la composition du groupe des Plaza de Toros, un groupe formel et harmonieux comme un sonnet, dont les règles sont aussi le résultat des siècles. Après le défilé le combat commence ; mais à la suite des passes brillantes du premier cavalier de la Plaza, qui monte avec une grâce et une sûreté admirables, voltigeant en des prestesses d'abeille aux flancs du taureau, on ne voit point venir les picadors ; le public s'inquiète ; il crie et réclame : « Picadoros ! ». Ceux-ci ne paraissent point. Le bruit grandit. Alors l'administration fait circuler devant les gradins une pancarte annonçant que le préfet de police a pris un arrêté défendant désormais l'intervention des picadors. La nouvelle met le public en fureur : cris ; tumulte ; imprécations ; sifflets stridents ; et, tandis que les toréadors continuent leur jeu de *capa* avec le taureau, on leur crie : « non ! non ! », on leur jette toutes sortes d'objets à la tête ; on les siffle : tout à coup on lance dans la piste les coussins qui remplacent ici les petits bancs pour les dames. C'est une avalanche !... Les protestations ont continué ainsi durant toute la représentation. Un grand

218 Rodenbach écrit la plupart du temps « picadores ». La graphie académique a été restaurée.

nombre de spectateurs, privés des picadors sur lesquels ils comptaient, ont redemandé leur argent avec violence ; mais il n'y avait là que des employés espagnols qui n'ont rien compris et rien restitué. Que va-t-il advenir ?

Ainsi émondées de leur principal intérêt, qui[219] sont les évolutions équestres des picadors, les courses de taureaux risquent fort de péricliter. Pourtant il y a des intérêts financiers à sauvegarder : les promoteurs de l'entreprise y ont engagé neuf ou dix millions ; d'autre part, l'intérêt des pauvres, car l'Assistance publique, qui prélève un droit, comme on sait, sur la recette de tous les spectacles, touchait ici une moyenne de 40,000 francs par mois, ce qui n'étonnera pas quand on saura que la *Plaza* encaissait à chaque représentation une cinquantaine de mille francs. Mais, d'autre part, M. Vacquerie, dans le *Rappel*, ce qui est étonnant pour un romantique (Olé ! Olé ! Gautier et Dumas, *Tras los Montes !*[220]) et la société protectrice des animaux ont fait ces derniers jours une campagne violente pour la fermeture des arènes, et cela avec la faveur d'une partie du public, à cause de l'accident qui a marqué la réouverture de la Plaza cette année. Les taureaux n'ont pas les cornes nues ; on les entoure tout entières de linges, de caoutchouc ; mais cela peut devenir plus dangereux encore, car le volume en est pour ainsi dire doublé et la blessure sera deux fois plus béante si le taureau, rendu furieux, enfonce corne et fourreau à la fois. C'est ce qui s'est produit à la première course ; le cheval ainsi atteint et perforé s'est tout répandu hors de lui et ses entrailles ont jonché le sol.

Voilà la raison de la campagne menée ces derniers jours et de la mesure prise. Celle-ci sera-t-elle maintenue ? Une fois adoptée, il semble qu'il ne peut pas y avoir de raison de la rapporter[221]. Mais l'autorité fait-elle autre chose que suivre l'opinion publique ? Or, celle-ci pourrait tout aussi bien se passionner en sens inverse et réclamer bientôt à grands cris, la rentrée des picadors, d'autant plus que l'esprit français conserve toujours un vieux fond de tendresse pour les choses d’Espagne depuis le Cid jusqu'à Figaro.

219 Coquille possilbe : « que sont ».
220 *Voyage en Espagne. Tras los montes* de Théophile Gautier
221 Coquille possible : « de la reporter ».

Exposition du peintre Raffaëlli — 4 juin 1890



Une intéressante exposition des œuvres de M. Raffaëlli[222] vient de s'ouvrir dans cet entresol de la maison Goupil, boulevard Montmartre, où ces artistes se retrouvent volontiers. La cause de cette exposition particulière est une petite indiscrétion que nous allons risquer : on a remarqué l'absence de M. Raffaëlli aux deux Salons de cette année. En voici le motif : lors de la scission, M. Raffaëlli eut l'imprudence, à propos de M. Meissonier, de risquer une appréciation qu'un reporter publia. Aussi lors de la constitution de la nouvelle société qui expose au Champ de Mars, quand il fut question de M. Raffaëlli, très en vue et dont la participation s'imposait, M. Meissonier regimba et menaça de se retirer si l'on appelait M. Raffaëlli. O les petitesses des grands hommes !

L'artiste n'aura pas à s'en plaindre, ni nous non plus, puisqu'on a pu grouper chez Goupil 61 œuvres, dessins, aquarelles, pastels, peintures à l'huile, sculptures. Ceci est même le nouveau et le plus intéressant de son exposition ; il y a huit sculptures fondues à cire perdue et qui sont une innovation dont il est à coup sûr le créateur, au point qu'il en pourrait et devrait prendre brevet. Car on ne sait pas les résultats industriels et pécuniaires que cette invention pourrait avoir.

Ce sont des bronzes, mais non plus en volume comme les sculptures ordinaires ; au contraire, tout en surface : des bas-reliefs sans fonds, uniquement des silhouettes d'êtres et d'objets traités en ombres chinoises quant aux lignes extérieures, mais modelées néanmoins et se détachant en relief sur un fond de toile, de soie blanche ou de métal. C'est comme un tableau au fond incolore et unifié sur lequel les personnages se dégagent en saillies de bronze, et parfois aussi des accessoires significatifs. Ainsi on voit une toile encadrée et sur cette toile un vrai chiffonnier modelé puissamment qui y est fixé ; devant lui, son chien ; derrière, un seul arbre, en bronze également, solitaire et nu. Indication sommaire et pourtant suggestive d'un paysage vaste et froid, où l'homme va seul, abandonné, triste. N'est-ce pas que c'est curieux et d'un impressionnisme inédit, qui prouve qu'il y a toujours du neuf à trouver par les artistes chercheurs.

Indépendamment de ses bronzes, il y a des dessins où M. Raffaëlli réalise puissamment le *caractérisme*, comme il a dit, car l'artiste s'est fait polémiste pour lui-même, brochurier, écrivain, très lettré d'ailleurs, instruit, causant avec charme et profondeur (vous l'avez entendu en Belgique dans des conférences), très goûté et très répandu dans le monde parisien, chez les hommes de lettres surtout : Goncourt, Daudet, etc., qui voient en lui un réaliste de la peinture, mais en réalité qui met de la poésie, sans le vouloir peut-être, dans ses paysages de banlieue parisienne : terrains vagues, berges moroses, murs monotones et gris, herbe lépreuse, fleurs phtisiques, usines d'où neigent des poussières noires, toute cette zone mélancolique dont il est le peintre par excellence et qu'il étudie à loisir dans cette banlieue d'Asnières où il est allé habiter tout exprès.

222 Jean-François Raffaëlli (1850-1924) : peintre, sculpteur et graveur. Illustration : portrait de Rodenbach.

En en même temps qu'il garde dans ses tableaux de sites et de figures, son dessin si caractéristique et condensé, sa palette s'éclaircit et fournit maintenant des colorations fines et subtiles qui intensifient le réalisme de son dessin par la poésie de la lumière. Car la lumière et les vibrations de l'air deviennent quand même la grande préoccupation et la grande conquête des peintres actuels. Et Degas avait raison qui disait un jour, à propos de l'initiateur de ces recherches, ce mot saisissant : « Manet est celui que le monde fusille, mais dont on vide les poches. »

Un concierge sportsman — 23 juin 1890

Figurez-vous qu'un journal de courses, *Auteuil-Longchamps*, pour attirer les acheteurs au numéro, ces feuilles n'ayant guère d'abonnés, avait offert une prime splendide : un cheval, un cheval vivant, un cheval de course, à celui qui dans trois épreuves successives donnerait, dans leur ordre d'arrivée, les trois premiers chevaux. Il s'agissait du prix de Diane, du Jockey Club et du Grand-Prix. Trois mille concurrents se présentèrent ; néanmoins la promesse du journal *Auteuil-Longchamps* ne paraissait guère hardie ; car rien n'est plus difficile que de pronostiquer l'ordre d'arrivée des chevaux quand il faut le faire pour trois chevaux et pour trois courses successives, étant donnés surtout les arrangements et petites combinaisons machinées entre jockeys, bookmakers, etc., — en dehors de la valeur propre des chevaux inscrits. Eh bien, le hasard a des jeux bizarres. Quelqu'un s'est trouvé qui a rempli les conditions du concours et deviné exactement. C'est déjà fabuleux, mais où l'aventure prend décidément les allures de l'opéra bouffe, c'est que l'heureux gagnant de la prime n'est autre que M. Constantin, concierge au 37 de l'avenue d'Antin. Oui ! Parfaitement ! Un concierge[223]. Qu'est-ce que nous vous disions un jour que les « pipelets » stigmatisés par Eugène Sue s'étaient désintéressés il y a belle lurette des romans et feuilletons de Montépin ou de Richebourg, plus friands désormais de savoir quel favori arrivera au poteau que de connaître la fin des amours de l'héroïne ? Décidément les chevaux font une concurrence redoutable et déloyale aux feuilletonistes. M. Constantin en est la preuve encore ; quand il s'est présenté au bureau de *Auteuil-Longchamps*, on lui a offert 7,000 francs en échange du cheval gagné ; mais il a refusé avec hauteur, déclarant qu'il ne voulait point d'argent, mais *son* cheval, qu'on lui a alors désigné comme se trouvant à Maisons-Laffitte, chez l'entraîneur Henri Balls. Pour comble, ce pur-sang prédestiné s'appelle Belleville. Vous voyez que nous sommes en pleine démocratie. Du coup le concierge est devenu sportman, et l'an prochain, si Belleville est vainqueur du Grand-Prix, il sera présenté au président de la République. Rencontre de deux grands cordons, celui de la loge[224] et celui de la Légion d'honneur !

Enfin, comme le hasard ne fait rien à moitié, dans l'immeuble de l'avenue d'Antin dont M. Constantin est concierge habitent précisément deux propriétaires d'écuries bien connus : M. le marquis de Bouthillier et M. Hocquart. Aux prochaines courses, concierge et locataires vont se faire concurrence : on les donnera à égalité, et si M. Constantin est vainqueur il pourra reprendre le mot de je ne sais quel valet de chambre à propos d'élections — cette autre piste — disant déjà : « *J'annule* monsieur ! »

223 Des personnages Anastasie *Pipelet*, concierge bavarde, et son mari, dans *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue.
224 La loge du concierge.

La question de l'eau — Paris port de mer — 8 juillet 1890

Enfin ! Voilà qu'on va nous en donner, de l'eau potable, et pas tout de suite même, mais la promesse est certaine, et avant trois ans, sera tenue quand auront été exécutés les travaux enfin décrétés et votés par le Sénat cette semaine, à savoir l'adduction des eaux de la Vigne et de Verneuil. Encore faut-il voir si les habitants de l'Avre, qui sont furieux de voir capter leurs sources, ne vont pas susciter de complications et les défendre par la force, comme ils en annoncent l'intention. Le meunier de Sans-Souci ne voulait pas céder son moulin au grand Frédéric ; les riverains de l'Avre ne veulent pas céder leur rivière aux Parisiens. Et cependant ceux-ci aussi consentent à y mettre le prix, sans marchander, à indemniser les riverains, convertir les moulins, aux frais de la ville, en moulins à vapeur, établir un service d'eau suffisant, même un lavoir. Tour cela est indifférent aux riverains de l'Avre ; ils veulent garder leur rivière. Ils annoncent qu'ils la défendront par la force. Ce serait drôle et tout à fait « moyenâgeux ». Lutte de ville à ville ! Voyez-vous les bourgeois de Paris partir en guerre contre les riverains de l'Avre et se disputer la rivière comme Troyens et Grecs se disputant le corps de Patrocle !

Car nous sommes bien décidés à avoir de l'eau de source quand même ! Il ne fallait pas qu'on nous prouvât, comme on l'a fait, qu'en absorbant de l'eau de Seine, comme cela a lieu chaque été (en ce moment même il y a quatre arrondissements pour lesquels l'eau de source manque et à qui l'on distribue l'eau de Seine) nous absorbions en même temps des myriades de microbes pernicieux, notamment ceux de la fièvre typhoïde. On a fait à cet égard des expériences effrayantes. A la caserne de la Pépinière, en temps ordinaire il y a un ou deux cas de typhus par mois, l'été. Au mois de juillet dernier l'eau de Seine y remplaça l'eau de source ; immédiatement il y eut 21 cas de typhus. Aussi la question de l'eau est une des grandes préoccupations dans les ménages parisiens. D'abord, à chaque instant l'eau manque ; les concierges viennent crier dans les cours ou prévenir les bonnes qu'on va fermer les conduits pour des réparations ou quelque autre motif et qu'on sera sans eau jusqu'au soir. Au point de vue de l'hygiène, le Parisien, toujours ingénieux, essaie de remédier au mal en purifiant lui-même son eau ; car les eaux de table qu'on essaya un moment, comme l'eau de Saint-Galmier[225], sont elles-mêmes nuisibles et falsifiées. On use de désinfectants qui parfois rosissent l'eau ; puis de filtres, les filtres Pasteur surtout ; ou bien on recourt au moyen héroïque qui est de ne plus absorber que de l'eau bouillie préalablement, car la cuisson seule supprime tous les microbes ; les filtres en diminuent seulement le nombre ; mais il faut convenir que l'eau est fade, fanée et ne rafraîchit guère. Mais tout vaut mieux que le danger de l'eau de Seine, dangereuse entre toutes, ce qui se comprend aisément. Est-ce qu'elle n'est pas comme un réceptacle de toutes les immondices de la grande ville ? Est-ce qu'elle ne charrie pas toutes ses eaux sales, avec, par surcroît, son lot de cadavres et de noyés ? Aussi au sortir de Paris, voyez au fil de la Seine, vers Sèvres et Meudon, cette écume à la surface, ce tatouage suspect, cette buée qu'on écumerait comme un bouillon !

225 L'eau de source Badoit.

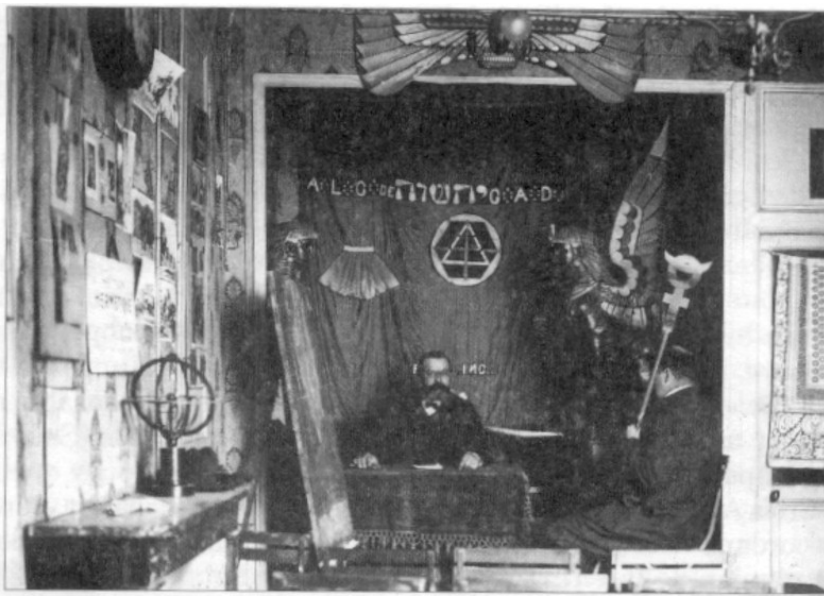
Enfin nous allons voir, de par la grâce du Sénat, qui a voté sans discussion le rapport de M. Cornil, deux sources nouvelles s'ajoutant à celles de la Vanne et de la Dhuys que nous possédons déjà. Elles sont situées à 100 kilomètres de Paris. La dose maintenant est suffisante, car elles fourniront une moyenne de 1,262 litres à la seconde, soit 110,000 mètres cubes par jour, ce qui, comme on voit, est une jolie distribution.

Voilà donc la question de l'eau résolue ; il reste une autre question aquatique qui promet de l'être : celle de Paris port de mer ; car mardi dernier les présidents de toutes les chambres syndicales ont été reçus par le ministre, qui leur a déclaré qu'il comprenait l'importance attachée à ce projet par le commerce et l'industrie et en commencerait la réalisation dès qu'un tiers du capital nécessaire serait souscrit. Réalisation qui serait utile et serait aussi bien agréable, s'il faut en croire la joie lyrique de ce bourgeois de Paris, allé en train de plaisir à Granville et qui disait à sa femme en se promenant sur la jetée : « Comme s'est amusant ! Aussi, quand nous aurons Paris port de mer, je serai toujours sur la digue ! ».



Une conférence occultiste —16 juillet 1890

Hier soir, énorme affluence au n° 29 de la rue de Trévise pour la conférence annoncée de M. Papus, un des grands maîtres de l'occultisme. Tous les mages de paris n'étant pas là, puisque la statistique en compte actuellement le chiffre invraisemblable de 35,000. Mais un grand nombre d'initiés ou de curieux se pressaient dans la salle et débordaient dans les couloirs et l'allée cochère. Impossible d'entendre l'orateur, que nous voyons gesticuler derrière une porte vitrée, tandis qu'autour de lui sont rangés les sujets sur lesquels il doit pratiquer les expériences annoncées. Mais ces séances se renouvelleront, et alors nous vous parlerons en détail et à fond de ce si curieux mouvement vers les sciences occultes que nous vous avons déjà signalé il y a plusieurs mois et qui grandit, soutenu par une série de groupes : les ésotériques indépendants, les altruistes, les kabbalistes, et par une série de publications et revues : l'*Etoile*, le *Voile d'Isis*, l'*Aurore*, l'*Initiation*, qui défendent l'ésotérisme, affirment contre Charcot et les autres savants officiels l'existence des fluides et entendent faire reconnaître l'alchimie comme une science. Curieux mouvement analogue à celui qui se produisit en 1850, mais mieux fédéré et plus fort, avec l'appoint d'une foule d'écrivains qui s'y sont enrôlés : Albert Jhouney, Lermina, Stanislas de Guaita, qui a publié : *Au seuil du mystère*, et, surtout, Péladan, le Sâr, le Mage par excellence, dont vous savez les costumes kabbalistiques propices à l'évocation des esprits et aux horoscopes, mais dont l'ensemble n'a pas le don d'en imposer aux simples mortels, à preuve ce concierge qui le vit un jour — tandis qu'il allait visiter un ami habitant la cour — et, trompé par ses immenses cheveux, le débraillé de sa mise, dont il n'appréciait pas le pittoresque, lui cria d'un ton rogue : « Pas de musicien dans la cour ! »



La revue des troupes — 22 juillet 1890



[…] on a pu contempler M. Carnot, toujours irréprochable, ayant toujours l'air d'avoir été dessiné par Caran d'Ache. Et comme M. Carnot est un homme heureux, il a eu, en rentrant à l'Elysée, dans sa belle voiture à la Daumont, la bonne réclame d'un simulacre d'attentat. Réclame réciproque d'ailleurs, car le pseudo meurtrier, lui aussi, n'a agi qu'aux seules fins de se faire connaître et de se rendre l'attention publique bienveillante. Le moyen peut paraître bizarre, mais il est infaillible. Tirer à blanc sur le président de la République devient une recette inoffensive et sûre pour se faire connaître instantanément. Autrefois Alcibiade était forcé de couper la queue de son chien. Le Parisien, né malin, a trouvé mieux : il suffit de prendre pour cible le plastron correct de M. Carnot. Notoriété garantie et immédiate pour le peintre méconnu, l'écrivain qu'on ne lit pas, l'avocat sans cause, le médecin sans clientèle, — surtout pour l'inventeur sans commandes. Car c'est un inventeur, ce Martial Jacobs qui a tiré à blanc l'autre jour dans la direction du président. Il faut savoir que chaque Parisien aujourd'hui se croit inventeur. C'est une manie « fin de siècle ». Autrefois Murger disait : La moitié de Paris passe sa vie à demander cent sous à l'autre moitié qui la dédaigne.

Ce Martial Jacobs, lui, cumulait les inventions, car il avait découvert à la fois un système nouveau de sommiers élastiques, des semelles-chaufferettes pour préserver les pieds de l'humidité, etc. Du reste, les inventeurs ne reculent pas devant la peur du ridicule et les idées baroques leur sourient jusqu'aux prochains mécomptes, qui les tournent vite vers la manie de la persécution.

Ils ne rêvent que poursuites, violences, procès. Tous les jours on en rencontre, de ces Icares qui ont inventé des ailes en papier à cigarettes. L'autre soir nous étions consultés par un dessinateur qui prétendait avoir découvert des procédés radicalement neufs de reproduction ; l'an dernier nous avions un concierge, employé à la compagnie du gaz, qui assurait avoir inventé un petit appareil portatif pour descendre sans danger par les fenêtres des plus hauts étages en cas d'incendie ou par agrément. Il se mourait de chagrin de ne pas voir son système acheté des millions par l'Etat ou quelque compagnie américaine. Nous vous avons signalé récemment la maladie du jeu, qui est ici grandissante et universelle, l'immoral désir de gagner beaucoup d'argent et vite sans travail. La maladie de l'invention est parallèle et provient des mêmes causes. C'est aussi une des formes de l'unanime appétit des richesses. A cet égard, c'est un trait de mœurs significatif que le semblant d'attentat perpétré par ce Martial Jacobs, lequel existe à des milliers d'exemplaires en ce Paris où tout le monde tire des coups de pistolet pour attirer l'attention sur soi et où tout le monde invente quelque chose, à preuve que ceux qui n'inventent rien font ce que M. Maurice Barrès reproche à M. Renan : *ils s'inventent eux-mêmes !*

Une heure chez Maurice Barrès — 11 août 1890



[…] M. Maurice Barrès[226], encore un député-littérateur, qui, lui aussi, durant toute la session, s'est tenu silencieux et coi. Au moment proche des vacances, il vient de lancer à son tour l'idée d'une réforme et d'un projet de loi d'une utilité non contestable et sagement démocratique : il s'agirait d'abaisser le tarif d'affranchissement de trois sous à deux sous pour toute la France, comme en Angleterre et en Belgique. Nous doutons que M. Maurice Barrès attache à cette réforme grande importance, et elle semble plutôt une nouvelle et joyeuse ironie de cet humoriste habile, qui aime à se moquer des autres et de lui-même. A quelqu'un qui s'étonnait de le voir se mettre en peine d'une chose aussi insignifiante que l'abaissement du timbre et des correspondances, il répondit en riant : « Ne suis-je pas homme de *lettres* ?… »

Mais son projet de loi sur l'affranchissement postal n'est pas le seul moyen que M. Maurice Barrès ait d'attirer sur lui l'attention en ce moment, il y a sur son compte une fine et délicieuse satire qui vient de paraître : *Une heure chez M. Barrès, par un faux Renan.* C'est la contre-partie, dans la même édition coquette à couverture bleue, de la plaquette que M. Barrès avait publiée lui-même : *Huit jours chez M. Renan*, qui fut commencement de sa fortune littéraire et politique, fortune extraordinairement rapide, car M. Barrès, qui a 27 ou 28 ans à peine, est connu partout, répandu, recherché ; il collabore au *Figaro* ; il est devenu député de Nancy, où il a conquis des sympathies immédiates avec son air imberbe de Camille Desmoulins ou de Lamartine jeune, le teint jaune, la taille fine, la parole prudente. Il a vite quitté le Quartier-Latin, qui vit ses débuts, pour s'installer dans les quartiers aristocratiques ; mais ici encore son goût de l'anormal l'a conduit — aux seules fins de se faire remarquer — dans une maison à l'aspect de couvent, rue Legendre, près de la place Malesherbes, où il occupe l'étage supérieur et travaille dans un atelier de peintre qui fut occupé jadis par Bastien-Lepage.

Curieux type où la raillerie avait beau jeu à s'exercer. C'est ce qui a tenté l'auteur d'*Une heure chez Maurice Barrès*, lequel n'est autre que M. Beauclair, déjà connu dans ce genre par ce chef-d'œuvre qui eut jadis un énorme succès : *Les déliquescences*. L'ancien Adoré Floupette est devenu le faux Renan d'aujourd'hui, qui rencontre, au sortir de la Chambre, M. Maurice Barrès. Or, celui-ci prend pour M. Renan en personne ce passant qui lui ressemble énormément — au physique s'entend, — mais n'est en réalité qu'un brave notaire de province. La conversation s'engage et, comme M. Barrès parle presque tout le temps, il ne s'aperçoit point de son erreur. Or, ce qu'il dit est constamment délicieux ; quel piquant et fin pastiche de la manière de l'auteur de l'*Homme libre* et de *Sous l'œil*

226 Personnage à gauche sur l'illustration.

des Barbares. Ecoutez comme M. Barrès y parle avec une supériorité affectueusement dédaigneuse de ses électeurs :

« Ce sont de braves ouvriers, dit-il, heureux d'avoir un représentant connu. Périodiquement ma signature paraît dans un journal très répandu, au bas d'un article traitant le plus souvent des questions sociales… à un point de vue élevé… Je ne pense pas qu'ils aient jouissance à me lire… Mais ils constatent que je m'occupe d'eux... »

C'est vraiment d'une raillerie charmante et d'une imitation bien textuelle du modèle, car M. Maurice Barrès n'inventerait pas mieux que cet ironique paradoxe sur l'avantage et la commodité qu'il y a pour un député à être plutôt dans l'opposition. Car les députés gouvernementaux, « il leur faut, dit-il courir les ministères, demander de l'avancement pour celui-ci, une augmentation pour celui-là ; ils reçoivent le matin cinquante lettres exigeant une réponse, et, si le département est proche de Paris, vingt visites au moment du déjeuner, ce qui bouleverse l'estomac. Mais moi, je suis de l'opposition. Un fonctionnaire se garderait bien de m'écrire, de peur d'être révoqué. Mes électeurs ne me demandent rien, sachant que je ne puis rien obtenir. »

Le pastiche est topique, et quand M. Barrès lui-même voudra railler à propos de la politique et de ses fonctions de député, il ne trouvera point de choses plus facétieuses. Et la plaisanterie se poursuit sur le reste, sur l'amour, sur la littérature, où l'auteur « renanise » encore avec un scepticisme onctueux : « Si j'ai créé une phrase harmonieuse, ce n'est point parce que j'y constate mon talent que j'éprouve du plaisir. Je songe qu'elle me vaudra l'estime de quelques lettrés, l'admiration de quelques inconnus et l'envie de mes confrères. »

Le dernier mot est délicieux : « la joie de susciter l'envie des confrères », c'est du plus subtil et du plus raffiné, et le malin parodiste, M. Beauclair, note ici avec des traits durables le patelin égoïsme de ces virtuoses de l'analyse comme, ailleurs dans les *Déliquescences*, il avait surpris sur le vif le puéril plaisir des décadents parmi toute prosodie et tout métrabolis[227], comme un enfant qui rit d'avoir brisé ses jouets.

En tous cas, *Une heure chez M. Maurice Barrès* est une piquante, mais aimable moquerie du jeune député-écrivain et même en général de tous les députés-littérateurs.

227 Définition non trouvée.

Le bourreau de Paris — 25 août 1890



La mort la plus facile c’est la mort des assassins, à ce que prétend M. Deibler[228], le bourreau de Paris, tout radieux en ce moment de six petites guillotines toutes neuves qu’on vient de lui confectionner sous ses yeux. Mais quelque chose, malgré cela, manquait encore à son bonheur complet. M. Deibler n’était pas décoré et il a demandé le ruban. Non pas le ruban rouge, dont la couleur aurait impressionné ses clients dans leur dernière promenade, mais le ruban violet, qui est de demi-deuil et aurait l’air d’une politesse anticipée envers eux. Là-dessus, cris, scandale, hilarités inextinguibles. On a prétendu que c’était à l’instar des hommes de lettres que M. Deibler voulait être officier d’Académie, que lui aussi se livrait à un *travail de tête* et s’était fait une spécialité de *mots de la fin*.

Vérification faite, il paraît que M. Deibler n’a pas demandé la décoration, ni non plus le bourreau d’Alger, qui est son beau-père. Dans ce métier-là on se marie en famille, comme chez les dompteurs. La vocation y existe aussi probablement, à preuve le nom même de ce bourreau d’Alger, qui est à coup sûr un nom prédestiné : il s’appelle Raseneuf.

Or, il n’y a rien de plus vrai et de plus décisif que les noms : demandez-le plutôt à ce coiffeur de notre voisinage qui porte sur sa vitrine ce nom authentique et prédestiné aussi : Poilras.

228 Anatole Deibler (1863-1939) : bourreau de Paris. Successeur de son père. Il occupa la fonction d'exécuteur en chef durant 40 ans.

Compensations de Nègres — Les Somalis au Jardin d'acclimatation — 1er septembre 1890



Tandis que les Parisiens s'en vont, les étrangers arrivent et parmi eux il est curieux de constater quelle énorme quantité de nègres. La semaine dernière, à la Comédie-Française, à une tragédie du répertoire pourtant, *Mithridate*, où ils devaient entendre peu de chose, il y en avait plus de vingt à l'orchestre, mis élégamment et d'énormes diamants aux doigts. Depuis que les blancs veulent coloniser et occupent l'Afrique, les noirs viennent s'installer ici. Or, les Parisiens ont un goût prononcé pour ceux qu'Alphonse Daudet a appelé « les pauvres pays chauds ». Il suffit de voir l'affluence qui court admirer chaque jour les Somalis au Jardin d'Acclimatation. Il semblait que la curiosité dans ce genre dût être émoussée après l'exposition de 1889, où nous avons pu contempler tant de villages et spécimens divers de peuplades noires ou jaunes. Eh bien, non ; l'intérêt se renouvelle toujours et le public parisien, quand il s'agit de cela, est toujours prêt à renouveler le mot légendaire du maréchal Mac-Mahon à une inspection de Saint-Cyr : « Ah ! c'est vous le nègre… Continuez ! »

Au Jardin d'Acclimatation aussi les nègres « continuent » et, après y avoir vu successivement, les années précédentes, des Nubiens, des Fuégiens, des Cyngalais, voici maintenant les Somalis, au nombre de vingt-six, originaires de la pointe extrême de l'Afrique orientale, entre le golfe d'Aden et l'océan indien, un pays brûlé, calciné, où ils vivent indisciplinés, belliqueux, toujours en lutte contre les tribus voisines et aussi contre la nature hostile : un climat meurtrier, tous les fauves : lions, léopards, tigres, et aussi des serpents qui y pullulent. Musulmans fanatiques, ils ont le Coran pour unique loi et pour seul code. Mais avant l'invasion arabe ils ont dû connaître d'autres civilisations, antérieures et lointaines. La gloire de l'Egypte et de Rome a rayonné dans ces obscures et mystérieuses retraites des Somalis, car un explorateur célèbre qui a voyagé au pays des Somalis et a publié un beau livre sur eux, M. Georges Révoil[229], raconte qu'il a découvert dans leurs tumuli des objets qui dénoncent ce commerce lointain avec les grandes puissances mortes, c'est-à-dire qu'il a trouvé dans les sépultures entre autres des poteries émaillées de bleu et de vert qui ne peuvent dater que de l'époque des Ptolémées et des fragments d'émaux et des poteries rouges remontant aux Romains.

Un indice de la pénétration jusque parmi ces peuplades de la domination grecque et romaine n'est-pas leur costume ? Hommes et femmes se drapent dans une pièce de cotonnade agrafée à l'épaule, un véritable péplum à la mode de l'antiquité et porté immémorialement par la race.

Avec ces allures nobles et guerrières, on trouvera un peu barbare le procédé de l'administration du Jardin d'Acclimatation, qui les parque vraiment comme des bêtes dans ces grands espaces enclos de grilles qui servent d'ordinaire aux autruches et aux zèbres. Mais, avec toute la suite qui les

229 Georges Révoil (1852-1894) : explorateur de l'Afrique, photographe et diplomate français.

accompagne, dromadaires, moutons, antilopes, etc., on ne peut pas non plus les laisser circuler en liberté. Trois d'entre eux se sont évadés l'autre nuit, désireux de voir Paris d'un peu plus près sans doute et de s'en donner à cœur joie, comme le *Brésilien* d'Offenbach, mais il s'est trouvé à la porte des Ternes un malencontreux douanier pour les arrêter. Etant donné leur costume sommaire, il n'a pu leur mettre la main au collet, mais, aidé de gardiens de la paix, il leur a fait réintégrer le campement.

Ces Somalis sont superbes, d'un teint qui varie tantôt noir et luisant comme les bronzes, tantôt rouge clair, s'appareillant alors avec leurs cheveux, qu'ils portent volontiers longs et rougis à l'aide de la chaux. Les femmes aussi se teignent de cette façon et vont nu-tête, sauf les femmes mariées, qui sont coiffées d'un madras.

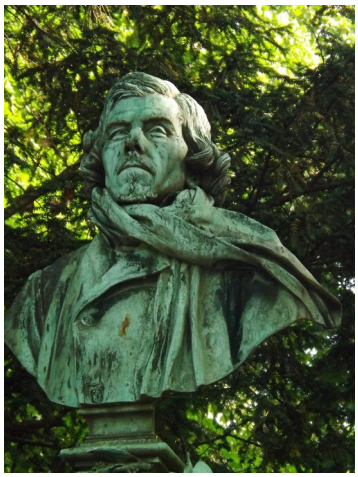
Quant aux femmes, chose curieuse, elles ne sont pas dans cette race, comme dans la nôtre « la plus belle moitié du genre humain ». Non seulement au point de vue des corps, vite épaissis, mais même des visages, sans relief ni expression, au lieu que ceux des mâles respirent l'audace, la fierté, même l'intelligence. Cette laideur presque générale des femmes ailleurs que chez les blancs explique l'enthousiasme du roi Dinah-Salifou, l'an dernier, à l'endroit des Parisiennes, au point que, pour en donner la preuve à ceux de son royaume, il n'imagina rien de mieux que d'acheter quelques « sydonies », c'est-à-dire des figures de cire aux vitrines des coiffeurs.

Mais si les femmes des Somalis, comme celles de tous le peuples noirs, sont moins belles, leurs enfants, en revanche — et il y en a tout un lot —, sont simplement adorables. Leur teint n'est encore que bruni et inégal, comme d'une patine inachevée, jolie teinte mordorée où rient leurs dents blanches et d'énormes yeux clairs — et si naïfs ! Nous en avons vu un jouer avec une plume, inquiet et effaré comme s'il avait tenu dans sa main tout un oiseau.

Quelques artistes sont allés au Jardin d'Acclimatation prendre des croquis de ces curieux échantillons humains, mais les naturels, ayant posé longtemps, quand ils vinrent voir leurs portraits, ne se reconnurent pas. Ces images ne leur disaient rien, loin de les représenter à eux-mêmes. Eugène Delacroix d'ailleurs racontait déjà en 1825, après son voyage au Maroc, l'ahurissement des Musulmans qu'il avait peints d'après nature et qui n'y comprenaient rien.

C'est que le dessin est une habitude de l'œil et que l'art demande une initiation.

Le monument Delacroix — 13 octobre 1890



[…] La toilette n'est cependant pas tant à dédaigner, puisque Baudelaire, à propos de Delacroix (dont on a inauguré le buste dimanche), raconte que c'était un dandy et qu'il avait, avec le concours de son ami Bormington, travaillé à introduire parmi la jeunesse élégante le goût des coupes anglaises.

Aujourd'hui voilà Delacroix en costume de bronze, du moins pour ce qu'on en peut voir, car c'est un buste seulement qu'on vient de lui ériger au Luxembourg. Il est vrai qu'il se complète par tout un monument, œuvre de Dalou[230], et l'une des meilleures œuvres de ce maître, qui avec Falguière et Rodin mérite une trinité glorieuse au sommet de la belle école de sculpture française.

Le Temps, dans une allure d'efforts admirables, élève vers l'artiste la gloire, une femme éternelle qui lui dépose des palmes, tandis qu'au pied le génie des Arts tend les mains dans un mouvement d'applaudissement commencé qui aura son retentissement au bout des siècles. La poésie des lignes est admirable et le groupement parfait, tandis qu'autour se développe le marbre blanc d'une vasque dont l'eau s'alimente de six fontaines. Vraiment un des plus artistiques monuments qu'on ait faits, et si bien encadré au bord d'un grand rideau d'arbres anciens, en ce Luxembourg vénérable qui fut cher à tous les grands artistes d'autrefois et où Delacroix lui-même a dû souvent rêver. Maintenant il est là, en ce buste où il revit avec sa tête de conquête et de dédain, telle qu'on la connaît si bien par les divers portraits que l'artiste a laissés de lui, celui du Louvre entre autres. Il aimait à se portraiturer lui-même, comme s'il s'éclairait ainsi sur lui, se connaissait mieux et se faisait mieux connaître. Le portrait d'un peintre par lui-même n'est-ce pas son examen de conscience ?

Malgré cela on ne le comprit que tard. C'est le sort du génie, et Delacroix est, de tous les peintres du siècle, celui qui posséda le plus de génie en lui. L'ignorance, l'envie s'en mêlèrent. Les étiquettes d'écoles aussi, toujours fausses, alors qu'il n'y a jamais d'écoles, mais, sur la route de l'art, des tempéraments accentués et originaux. Entre ceux-là le rassemblement des imitateurs est ce qu'on a appelé des écoles. Ainsi Delacroix passait pour romantique et il s'en défendait ; il n'aimait pas Hugo et ne lisait que les écrivains classiques. Mais la légende est plus forte que l'histoire, et aujourd'hui, dans son apothéose, c'est comme chef romantique qu'on le sacre et qu'on le reconnaît.

M. Bourgeois, qui a pris la parole dimanche et qui est un des ministres des beaux-arts les plus affinés et les plus compréhensifs qu'on ait eu depuis longtemps a salué et caractérisé ainsi la génération romantique : « Aptitude aux vastes idées, amour de la passion et de la vie, haine des conventions, sens de l'histoire, union de la tradition nationale et du progrès, désintéressement des vues, culte de la forme, elle eut tout ce qui produit les œuvres durables. »

Il aurait été plus simple de voir que Delacroix ne pouvait appartenir à aucune école ni ressembler à personne, parce qu'il avait du génie. Du génie, il eut la prodigieuse abondance ; le catalogue de son

230 Jules Dalou (1838-1902) : sculpteur.

œuvre, même incomplet, se monte à des milliers d'ouvrages ; il disait lui-même qu'il avait des esquisses pour peindre pendant deux cents ans et des projets pour quatre cents ans. Il posséda aussi l'universalité, ayant tout peint : les héros,les dieux, la religion, l'histoire, la légende, depuis les tigres jusqu'aux fleurs, tout un monde intérieur qu'il exprima.

Injuste quant au fond, on fut non moins injuste quant à la forme, lui reprochant éternellement de ne pas savoir dessiner, lui qui allait trois fois par semaine disséquer à l'amphithéâtre de Clamart et savait toute l'anatomie, désarticulant telle forme pour obtenir, par une exagération *volontaire*, un effet d'expression sur une tête ou un effet dramatique dans une composition. Mais, dès son vivant, son art, consacré aujourd'hui par le suffrage unanime, avait déjà été compris dans son intégrité et diagnostiqué par quelques souverains, et c'est une chance de plus aujourd'hui pour l'éternité de sa gloire : Baudelaire lui a consacré une étude admirable qui ne périra pas, et Théophile Sylvestre[231] aussi, ce suprême critique oublié aujourd'hui et qui était en plus un écrivain de premier ordre. Il a trouvé de son côté, à propos de Delacroix, plus d'une expression de génie, comme lorsqu'il parle de sa santé délicate, « qu'il soignait comme un guerrier panse son cheval ».

Ainsi on a toujours les admirations qu'on mérite, et Delacroix obtint vite de la gloire dans ces deux vastes cœurs.

Il est vrai qu'il eut aussi un admirateur plus humble, dont le zèle pourtant fut beaucoup plus efficace pour sa renommée : c'est ce photographe de la foire de Saint-Cloud chez lequel le peintre entra un jour par badinage. Il prit lui-même diverses poses, braqua, puis changea l'appareil, donna des conseils l'opérateur ; puis, le portrait fait, remit un louis au photographe stupéfait et hésitant.

— Pardon, fit celui-ci, monsieur est de la partie, n'est-ce pas ?

— Mais oui, mon ami. Je suis peintre. Je m'appelle…

— Nadar ! J'en suis sûr.

— Non : je suis tout bonnement Eugène Delacroix !

— Eugène Delacroix ! Ah ! monsieur, je me souviendrai toujours de vos bontés, de vos leçons. Quel excellent photographe vous auriez fait !

Et depuis ce jour, durant quinze ans, on put voir, dans toutes les foires de Paris et de la banlieue, à la baraque du photographe une large bande de toile s'étaler avec cette inscription : « Arthur Bourdillat, photographe forain, élève de M. Eugène Delacroix. »

Quelle réclame ! Et comme il est étonnant que le moyen oublié n'ait pas été repris par un de nos innombrables peintres en mal de notoriété !

231 Théophile Silvestre (1823-1876) : critique et historien de l'art.

La vente des livres dans les gares — 27 octobre 1890



Une question plus ou moins littéraire a été débattue, jeudi dernier, au Palais-Bourbon et y avait amené, contre l'habitude, un certain nombre d'écrivains peu familiers du lieu. Il s'agissait de la discussion annoncée sur le monopole de la maison Hachette. L'énorme maison de librairie du boulevard Saint-Germain possède, en effet, le monopole de la vente des livres dans toutes les bibliothèques de chemin de fer, non point par une concession du gouvernement, mais par contrats passés avec les compagnies. N'importe, il y aurait moyen, paraît-il, pour l'Etat de ne pas homologuer ces contrats et de mettre ces bibliothèques des gares en adjudication publique ?

Voilà du moins le vœu que les écrivains ont émis par voie de pétition, une pétition signée de noms illustres, qui a servi de base à l'interpellation de jeudi, portée à la tribune par M. Maurice Barrès. C'était le début à la Chambre du jeune écrivain que nous avons déjà signalé, et ce début avait piqué toutes les curiosités. On trouvait même qu'il se faisait un peu attendre. On conjecturait quelque chose de très piquant et de très inédit. Car M. Barrès a toujours eu des façons peu ordinaires. Tout jeune il lança une revue, les *Taches d'encre*, et, pour la faire connaître, avait imaginé ce moyen de réclame tout à fait américain : des hommes-sandwichs promenaient des affiches où on lisait ceci : « M. X. ne lira pas les *Taches d'encre* ». Et c'était chaque fois un nom très connu : M. Grévy[232], ou M. Meissonier, ou quelque autre.

Au début du boulangisme M. Barrès publia dans la *Revue indépendante* un article où il déclara au général que la jeunesse littéraire était avec lui. Puis il en fit une seconde mouture pour le *Figaro*. Aussi, dès l'organisation du parti, il fut envoyé à Nancy pour diriger un journal révisionniste, avec son ami intime M. Paul Adam[233].

Tous se portèrent candidats, et M. Barrès passa, tandis que M. Adam échoua. Cela et d'autres causes amenèrent la brouille entre eux, brouille violente, que M. Paul Adam rendit publique et vulgaire dans un article amer qu'on peut lire en la *Grande Revue* de M. Arsène Houssaye.

Quant à M. Maurice Barrès, il s'est recueilli depuis son élection et tenu prudemment à l'écart dans les remous des partis. Il a eu le tort de débuter dans une question qui intéresse les littérateurs, et peut-être aura-t-il l'esprit de rester exclusivement leur avocat au Palais-Bourbon.

Avocat subtil et spirituel, qui d'emblée a imposé silence et attention. Il est vrai que sa jeunesse plaidait déjà pour lui. Le visage glabre, le profil fin, avait-il l'air jeune, l'autre jour, à la tribune ! Son discours a été sobre, net et d'une élégance sans trop d'ironie. Il se trouvait cependant, plus que

232 Jules Grévy (1807-1891) : Président de la République de 1879à 1887.
233 Paul Adam (1862-1920) : écrivain et critique d'art.

jamais, « sous l'œil des Barbares », comme il a intitulé un de ses livres. Mais il a su ne pas le faire sentir et l'oublier lui-même.

Il a eu le tact aussi de ne pas nommer l'insignifiant roman : *Fanny Bora*, de M. Georges Bonnamour[234], à propos duquel a recommencé toute cette campagne contre le monopole de la maison Hachette, déjà inaugurée il y a dix ans quand celle-ci refusa *Une vie* de M. de Maupassant. M. Barrès s'est contenté de citer la proscription des œuvres de MM. Zola, Mendès et aussi Drumont. Car les œuvres du farouche tombeur des sémites ne se trouvent dans aucune des gares (ce qui prive d'une vente importante), et cela de par la volonté de la maison Hachette, qui a peur de mécontenter une partie de sa clientèle, juive sans doute.

En revanche, M. Barrès a cité un cas très piquant et qui a déridé la Chambre entière : il se trouve que M. Yves Guyot, le ministre même qu'il interpellait, a vu jadis un de ses ouvrages proscrit des bibliothèques de chemin de fer par la librairie Hachette. C'était une étude sociale sur la prostitution, parfaitement morale, mais dont le titre avait éveillé des scrupules.

Et cela est très légitime, très naturel dans un endroit public comme une gare, où passent des femmes, des enfants. Voilà ce que le ministre aurait dû répondre. Il a préféré discuter en droit et dire que les compagnies étaient maîtresses de faire des traités avec la maison Hachette et celle-ci, de son côté, libre de ses décisions et de sa vente.

Il a invoqué l'exemple de l'Angleterre, de l'Espagne, à quoi M. Barrès a répliqué : « Dans les bibliothèques des gares de ce pays on ne vend que des oranges ».

C'est du Barrès tout pur, subtil et ironique, qui a percé malgré lui et malgré tout. Au vote il a même failli réussir : 204 voix contre 231. Mais la plupart des écrivains dont il semblait assumer les griefs ne s'en plaindront pas. Car pour eux la proscription de leurs livres par la maison Hachette est un moyen de réclame dont ils usent largement pour attirer les lecteurs friands de scandale. Jadis on se targuait d'un prix de vertu pour faire claironner son œuvre, la recommander et lui attirer des lecteurs. Maintenant c'est le prix Montyon[235] à l'envers, un « prix de vice », qui est bien plus efficace et lucratif. On multiplie les communiqués : « La 2e édition du livre de M. X..., dont la vente est interdite dans les gares, paraît aujourd'hui chez l'éditeur Y... ».

Ainsi va le monde, et M. Maurice Barrès, qui n'en ignore[236], a joué la petite comédie d'avoir l'air de porter à la tribune les justes plaintes des écrivains.

Excellente occasion de début pour lui, un début qui le maintient encore plutôt dans les lettres que dans la politique, ce dont il est fort soucieux sans doute, car l'hiver dernier, entrant un samedi soir chez Leconte de Lisle, qui reçoit ce jour-là, comme un silence se faisait, le jeune député se tourna vers le maître et lui dit : « Est-ce parce que je suis là qu'on cesse de parler littérature ?... ».

234 Georges Bonnamour (1866-1954) : homme politique et écrivain.
235 Trois Prix littéraires décernés par l'Académie, dont l'un s'intitule « Prix de Vertu ».
236 Coquille possible : « qui n'en ignore rien ».

La Société contre l’abus du tabac — 27 octobre 1890



A chaque octobre nouveau, aussi régulièrement que la rentrée des tribunaux ou la visite des fumistes, la Société contre l’abus du tabac recommence ses petites vexations[237].

Comme les ramoneurs font pour les cheminées, elle aussi veut nous empêcher de fumer. Et, avec mille détails, horribles, elle nous décrit les suites épouvantables de la douce habitude. Impossible d’ailleurs de lui échapper. Des vieillards très bien mis et très polis distribuent devant les casernes, les usines, les cafés, à tous les carrefours de petits papiers roses que vous croyez anodins : quelque prospectus de restaurant peu coûteux ou de tailleur qui fait crédit, d’autant plus qu’on vous glisse ces petits papiers avec des paroles engageantes : « Prenez donc ceci… Vous vous instruirez… » Horreur ! toute une page de dictionnaire de médecine, une énumération de maux comme sur les bouteilles d’eau minérale, tout cela pour le cigare embaumé dont vous avez coutume d’accompagner la demi-tasse ou pour cette douce cigarette chantée par Banville et dont Coppée dit qu’elle est la récompense du repas. N’importe, la Société contre l’abus du tabac est impitoyable, c’est aussi une Armée du salut dont les zélateurs ne nous font pas quartier. Et même en ce moment la Société ne se contente pas de faire tenir ses petits papiers roses aux passants. Elle les a fait parvenir jusqu’à l’Académie de médecine, où, profitant de la discussion du rapport de M. le docteur Lagneau sur les causes de la dépopulation en France, elle a prétendu faire inscrire parmi celles-ci l’usage du tabac. Et M. le docteur Dujardin, en son nom, a avancé des preuves : des œufs ont été couvés dans un endroit où l’on avait fait brûler du tabac sur un réchaud ; les poussins ont été malingres et bien moins nombreux.

L’Académie de médecine, qui n’est pas ennemie de la gaîté, allait sans doute céder et inscrire le tabac parmi les causes de dépopulation de la France, quand M. Brouardel prononça : « Et l’Allemagne ? »[238]

Aussitôt on eut la vision des brasseries où la délicieuse bière de Munich s’accompagne des forts cigares de Hambourg et des pipes de faïence où brûle un tabac riche et odorant. Et la proposition de la Société contre l’abus du tabac vite s’en alla aussi en fumée.

237 Georges Rodenbach était lui-même un fumeur assidu.
238 Allusion probable à la guerre franco-prussienne de 1870.

Le chauffage à Paris — Les poêles mobiles — Rapport du docteur Chantemesse — 25 novembre 1890

Les premiers froids revenus donnent une actualité à la question du chauffage, qui à Paris est une question épineuse et capitale. Les habitudes et sans doute la disposition des cheminées n'ont pas accrédité l'emploi des poêles usités en Belgique ou en Allemagne. Aussi les étrangers qui traversent Paris l'hiver ou y séjournent se plaignent tous du froid dans les appartements, que chauffent insuffisamment de maigres bûches sur des chenets ou du coke dans de grandes grilles. Déjà Henri Heine en souffrit et parlant de ce feu brillant, mais sans calorique, il concluait par une poétique image : « Poêles allemands, femmes allemandes, comme, avec moins d'éclat, vous réchauffez plus doucement et plus sûrement ! ».

Or, depuis ces dernières années des industriels avaient imaginé de construire et de répandre aussi dans le public parisien des poêles qui supprimeraient les grilles ouvertes ou les chenets. C'est l'invention des poêles dits poêles mobiles et à combustion lente. Les avantages de ce nouveau système de chauffage semblaient considérables : d'abord il chauffait réellement, non plus seulement les environs immédiats de la cheminée, mais toute la chambre, et avec une température égale de calorifère, grâce à l'air chaud qui sortait de bouches de chaleur et se répandait uniformément. Puis ce système était économique au premier chef, puisque le combustible se consumait lentement dans ces poêles chargés le matin et brûlant jusqu'au soir, l'anthracite ou charbon maigre s'y calcinant insensiblement. Or, une économie à cet égard est vite importante à Paris, où le charbon se vend 58 et 60 francs les 1,000 kilogrammes. Enfin les poêles mobiles, comme leur nom l'indique, étant montés sur des roulettes, pouvaient se transporter d'une pièce à l'autre, tout allumés, en bouchant momentanément d'un couvercle le tuyau qu'on réappliquait de suite sur une autre cheminée. C'était d'une facilité merveilleuse : chaleur égale et réelle, économie, absence de poussière et de fumée au point de vue des meubles et, pour ceux qui travaillent, jamais de préoccupation, d'entretien ou de dérangement au long du jour, le poêle chargé brûlant continuement et automatiquement jusqu'au soir.

Aussi le vogue fut immédiate, et, en ce moment, si vous circulez vers les boulevards, avenue de l'Opéra ou rue de Richelieu, vous ne verrez que de somptueux magasins, pleins de dorures et de lumière électrique, qui offrent en vente ces poêles mobiles d'un système à peu près identique, mais où la fantaisie et le brevet s'exercent en décorations variées de nickel, de vitraux, de chaînettes, etc.

Il y a des modèles gracieux et qui peuvent figurer dans l'ameublement d'un salon élégant ; d'autres plus simples dont l'emploi s'est généralisé dans presque tous les ateliers parisiens de modes, de couture, de lingeries.

Dans ces magasins de poêles on peut voir d'ordinaire une grande armoire de verre où volettent, captifs, de petits oiseaux, tandis qu'un des poêles de la firme rougeoie, tout allumé, au-dessous d'eux. Or, savez-vous la raison de cette mise en scène ? C'est pour prouver, soi-disant, que ces petits oiseaux sont très heureux, très bien portants et nullement incommodés par le poêle. Seulement, on ne nous dit pas combien de ces bestioles meurent le soir ou la nuit et combien il en faut souvent renouveler la troupe.

Car ces poêles si vantés, si en vogue, si unanimement vendus et achetés sont, paraît-il, tout simplement meurtriers et mortels. Déjà l'Académie de médecine, au mois de février 1889, avait reçu une communication à ce sujet ; c'est même à la suite de ce premier éveil donné que les marchands imaginèrent, pour rassurer, la mise en scène des petits oiseaux, efficace d'ailleurs auprès du public toujours crédule quand il y va de son intérêt. Et chacun se disait : « Puisque ces frêles volatiles, ayant de petits poumons, un peu de sang et un court écheveau de nerfs, supportent sans malaise ce genre de chauffage, qu'est-ce que ces médecins venant nous parler de péril grave ? »

Aujourd'hui des milliers de cas ont donné tort aux confiants, et le danger est si certain, les accidents déjà si nombreux qu'un des premiers médecins de Paris, le docteur Chantemesse, agrégé à la faculté de médecine et médecin des hôpitaux, vient d'en référer au comité consultatif d'hygiène publique de France, en un savant et péremptoire rapport. Outre les cas d'empoisonnement aigus, ces cas mortels qui ont déjà souvent été rapportés dans les faits divers, il y a les cas infiniment nombreux d'intoxication chronique. C'est-à-dire que ces poêles à combustion lente, où l'on brûle de l'anthracite, dégagent dans les appartements (précisément à cause de la lenteur de la combustion) des gaz délétères et surtout l'oxyde de carbone, produit en quantité considérable. Ainsi l'oxyde de carbone dans une cheminée ordinaire se chiffre par une moyenne de 1 à 3 ; avec les poêles à combustion lente on monte à 16-7050. Or, l'oxyde de carbone est un gaz toxique des plus dangereux, d'autant plus dangereux qu'il est sans odeur, extrêmement diffusible et ne trahit sa présence d'aucune manière.

En ce moment les médecins soignent donc quantité énorme de malades pour des troubles pathologiques divers qui, à leur insu, ont pour cause première un poêle mobile. L'intoxication chronique donne des céphalalgies tenaces, des névralgies, des nausées, des courbatures, l'anémie, des troubles nerveux et psychiques, pouvant aller jusqu'à la paralysie, tout cela, dont souvent on ignore les causes et qui provient simplement d'avoir respiré de l'oxyde de carbone en étant resté fréquemment dans une pièce chauffée par un de ces poêles. Rien qu'autour de nous nous avons plusieurs amis dans ce cas qui n'ont découvert la cause de leur mal que par le rapport si bien fait et si décisif du docteur Chantemesse.

C'est donc véritablement la maladie et la mort que débitent ces magasins si nombreusement achalandés. Que va faire l'autorité ? Est-ce que le préfet de police ne fermera pas d'office ces bazars somptueux, si nuisibles à la santé publique ? On inspecte et l'on prohibe dans les abattoirs et les halles les viandes d'une fraîcheur douteuse et tous autres aliments d'ailleurs. On défend aux pharmaciens la vente de poisons. Et l'on autorisera la vente de ces poêles qui sont scientifiquement et irréfutablement prouvés des engins de mort ! En tous cas, ceux qui les fabriquent se sentent menacés, car ils ont apposé sur tous les murs de grandes affiches : « Poêles mobiles. Avis au public, » un peu grotesques d'ailleurs, où ils prétendent que cette campagne de l'Académie de médecine et des médecins n'a de raison que parce que les poêles mobiles empêchent les refroidissements, les rhumatismes et par conséquent leur enlèvent des clients ; que d'ailleurs les médecins sont d'accord avec les marchands de charbon, qui vendent moins à cause de leur invention et sont furieux. Ce factum est signé : « Des clients reconnaissants et fidèles. »

Les constructeurs de poêles mobiles savent si bien le continuel dégagement d'oxyde de carbone et par conséquent le graduel empoisonnement de ceux qui le respirent que nous savons de source

certaine qu'eux-mêmes en ce moment font des recherches pour trouver un avertisseur, sorte de manomètre ou cadran, ou bien une sonnerie électrique qui prévienne au moment où la présence de l'oxyde de carbone sera trop forte dans une pièce, quelque chose donc comme une voie mécanique qui dise : « Prenez garde ! Vous vous intoxiquiez tout doucement, mais maintenant la dose est excessive et vous pourriez mourir sur le coup ! »

Décidément il est temps que l'autorité intervienne, sinon attendez-vous à lire des faits divers retentissants. Auparavant, c'est à la justice qu'on s'adresse : un de ces constructeurs de poêles, dont la firme est déjà célèbre et qui possède les plus fastueux dépôts de son système sur plusieurs points de Paris, vient d'être assigné en responsabilité à la suite d'un accident survenu rue Neuve des Mathurins, où neuf personnes réunies dans un atelier ont été prises de céphalalgie, de crises nerveuses et d'autres maux par suite d'intoxication. Décidément les inventions nouvelles ne sont pas heureuses et sont loin des saines bûches d'antan. Grand merci du progrès[239] s'il est toujours, comme disait Hugo, une roue « qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un » !



239 Coquille possible : « au progrès ».

Le Monument de Flaubert — Le règne des reporters — 2 décembre 1890

L'inauguration du monument de Flaubert a été plutôt un événement parisien, bien qu'elle ait eu lieu à Rouen. Ici la presse entière en a profité pour refleurir la mémoire du grand écrivain et le mettre à la place qu'il occupera définitivement, c'est-à-dire au premier rang des prosateurs de notre siècle, côte à côte avec Chateaubriand, et destiné comme lui à devenir classique. Dans sa ville natale, au contraire, ç'a été une indifférence qui a confiné à l'insolence. Tandis que les maîtres du roman contemporain, comme MM. de Goncourt, Zola, Maupassant s'étaient dérangés avec une centaine de fidèles et d'amis littéraires, la population de Rouen s'est abstenue unanimement, à part les quelques personnages officiels qui étaient dans l'obligation de figurer à la cérémonie. Il est vrai que la pluie s'en est mêlée, ce mauvais temps légendaire à Rouen chaque fois qu'on y honore un grand homme. Au deuxième centenaire de Corneille, qui est né là aussi, M. Mounet Sully récita des vers de circonstance qu'un vent de tempête lui prenait aux lèvres, et à l'inauguration de la statue de Boïeldieu il y eut de si excessives averses que les revues de fin d'année en firent mention par un tableau spécial où l'on ne voyait que des parapluies.

Il est vrai aussi que Flaubert ne fut jamais aimable pour ses concitoyens. Il disait volontiers : « La haine des Rouennais est le commencement de la sagesse. » Même un jour il donna une forme publique à ses sentiments dans la fameuse lettre virulente adressée au conseil municipal, qui avait fait des difficultés pour accepter le don commémoratif d'un buste de son ami Louis Bouilhet. Mais cela n’est pour rien ou pour peu de chose dans l'abstention de la population à la fête de dimanche. En réalité, Flaubert ne représente rien à leurs yeux. Pour la province, le plus souvent, la gloire littéraire importe peu. Elle échappe, surtout quand elle est de la qualité de celle de Flaubert, c'est-à-dire une gloire choisie, raréfiée, restreinte à une élite, et qu’aucun honneur officiel n'avait sacrée aux yeux de la foule. Ah ! Si Flaubert avait été de l'Académie française ! Il lui serait arrivé ce que Sainte-Beuve confesse : « Seulement du jour où je suis entré à l'Académie mes compagnons de collège ont commencé à me considérer ».

Faute de cela, Gustave Flaubert fut toujours pour ses concitoyens « le fils Flaubert », comme on l'appelait, c'est-à-dire un homme dont le principal titre de considération était d'avoir pour père un praticien distingué, le docteur Flaubert, médecin en chef des hôpitaux et personnage municipal.

Ce n'est, d'ailleurs, pas la faute unique de la province. A Paris même, comme M. Edmond de Goncourt l'a rappelé dans son discours, tel critique déclarait sa prose déshonorante pour le règne de Napoléon III et tel autre, par une allusion ignoble contre sa terrible maladie, déclarait son style *épileptique*...

Aussi Flaubert, ayant au cœur le triple airain du poète latin, regardait comme néant tout ce qui est en dehors de l’œuvre elle-même. Il connut plus que personne la joie littéraire, l'ivresse de la création, indifférent, pour le reste, au succès, au gain, à tout ce qui éperonne la convoitise des autres. Il le fit bien voir quand un reporter vint l'interroger pour le présenter au public lors de l'apparition[240] de la *Tentation de saint Antoine*. Il le mystifia avec férocité, racontant qu'enfant il

240 Coquille probable : « la parution ».

était si beau que la duchesse de Berry, pour l'embrasser, fit arrêter son carrosse ; qu'il avait, dans un défi, mangé quinze aloyaux et tué en duel trente carabiniers...
C'est la seule fois que Flaubert eut les honneurs du reportage, et du premier coup il ôta l'envie de recommencer. Mais si les reporters ne lui plaisaient guère, il ne plaisait pas non plus aux reporters. On ne peut pas être à la fois un écrivain durable et un « homme du jour »….

***

Ah ! Si Flaubert avait eu pour lui les reporters ! Ceux-ci, plus que jamais, sont les maîtres du temps et les vrais dispensateurs de la gloire. La critique a presque tout à fait disparu, vaincue par le reportage. Quand un auteur connu publie un livre nouveau, au lieu d'en raconter le sujet et d'en discuter la manière ou le style, on en profite pour dire sur quel papier l'auteur écrit, avec quelle plume, dans quelle chambre et après quel déjeuner.
Les reporters sont errants et innombrables en ce moment dans les rues de Paris, tout autant que les chiens dans les rues de Constantinople.
A quelques-uns il arrive parfois d'être écrasés ou quelque autre malheur, comme celui d'un journal du matin condamné cette semaine à un mois de prison pour son extraordinaire idée d'aller interviewer tous les jurés de la prochaine session d'assises où doit comparaître Eyraud, afin de publier un verdict préalable sur lui et sa coaccusée.
Ce qu'il y a de non moins extraordinaire, c'est que la plupart ont répondu aux questions avec empressement, surtout un pharmacien de la rue du Bac qui s'est répandu en discours prolixes sur la responsabilité. Pensez donc : quelle réclame ! Et quelle importance soudaine il allait prendre !
Aujourd'hui on publie des interviews à propos de tout et à propos de rien ; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que si le nombre des interviews est considérable, le nombre des interviewés est minime. Tout au plus une trentaine de personnages plus ou moins notoires où figurent parfois M. Ohnet et Paulus avec M. Renan ou M. Zola. Celui-ci est chéri des reporters. Pas de jours qu'il n'en reçoive plusieurs, prêt à répondre sur tous les sujets. Y a-t-il une grève : on demande à M. Zola ce qu'il pense du charbon, et il répond en se faisant faire une réclame pour *Germinal*. Y a-t-il la fuite d'un financier comme hier Mary-Raynaud : on demande à M. Zola ce qu'il pense de la bourse, et il répond en se faisant une réclame pour *L'Argent*, son nouveau roman.
C'est surtout à cause des reporters et pour les recevoir que dès l'hiver commençant il s'installe dans son hôtel de la rue de Bruxelles. Gageons qu'il leur offre du madère et des biscuits. Un journal a eu l'idée un jour de demander aux habituels interviewés ce qu'ils pensent eux-mêmes de l'interview. La plupart ont eu des éloges sucrés et pralinés pour une mode qui leur est si avantageuse et lucrative. Mais Sarah Bernhardt, elle, n'a pas été tendre ; elle a appelé crûment les reporters des « bousiers » qui viennent vous demander votre signature pour une œuvre de charité et écrivent ensuite au-dessus : « Bon pour deux mille francs », qu'ils vont toucher chez votre banquier.
Qu'on soit exposé ou non à pareille mésaventure, la plupart attendent les reporters comme les signes extérieurs et certains de leur notoriété. A Cologne, dans la cathédrale, les évêques comptent les années de leur épiscopat par des crosses de bois appendues dans une nef latérale. Ceux du Tout-Paris calculent leur gloire par le nombre des reporters qu'ils reçoivent chaque semaine.
Une chose est frappante et atteste bien le médiocre esprit de ceux qui pratiquent cette besogne d'information, qu'on pourrait anoblir avec un peu plus de sens et de conscience : c'est, comme nous

le disions tantôt, la médiocrité même de ceux dont on nous donne l'avis à tout propos et qu'on popularise ainsi au détriment de plus méritants. Un exemple : à propos de l'inauguration du monument Flaubert, un journal a publié une consultation sur lui donnant, entre autres, l'avis de X. de Montépin, de Chincholle et Monval, archiviste chevelu du Théâtre-Français et compilateur du *Molièriste*, lequel a déclaré n'avoir jamais pu aller jusqu'au bout de la lecture de *Salammbô.*

Quant à l'avis des vrais écrivains, de ceux que Flaubert aurait considérés comme ses pairs : MM. Taine, Huysmans, Rosny, Verlaine, tant d'autres, on ne nous le donne guère. Ceux-ci sont inconnus des reporters, comme le furent Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam.

Au XVIIIe siècle, du moins, ce sont les grands auteurs qu'on allait interviewer. Il est vrai que ceux qui subissaient ces entrevues étaient eux-mêmes des écrivains et y ont trouvé plus d'une fois matière à chef-d'œuvre, comme ce *Voyage à Montbard* par Hérault de Séchelles[241], qui met en scène, de si piquante façon, Buffon dans sa résidence favorite. « Dans la multitude de vers qu'on lui avait adressés, quand on l'appelait génie, créateur, esprit sublime : Ah ! Ah ! disait-il avec complaisance. Il y a de l'idée, il y a quelque chose là ! ». Puis encore : « Il est très intéressant quand il parle de lui, il en parle souvent et avec de grands éloges ».

N'est-ce pas le fond de tous les interviews qui n'aboutissent qu'à divulguer ces éloges et tout ce médiocre fond de vanité humaine…

241 Marie-Jean Hérault de Séchelles (1759-1794) : homme politique, député de Seine-et-Oise à la Convention nationale. Un des principaux rédacteurs de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793.

La Représentation du Gaulois — M. Arthur Meyer — 17 décembre 1890

Nous avons assisté jeudi à une de ces soirées triomphantes comme Paris seul peut être sait en organiser et en réussir : il est vrai qu'il a pour s'aider, ces jours-là, les colonies étrangères, qui y sont toujours largement représentées. Il s'agit de la représentation de *Carmen* à l'Opéra-Comique pour l'œuvre du monument de Bizet[242]. L'idée de ce monument a été lancée, comme on sait par le *Gaulois*. C'est M. Fourcaud[243], son critique musical, un esthète érudit et compréhensif, toujours au courant des choses sur lesquelles il écrit, lié jadis avec Wagner et aussi avec Bizet, qui en fit la proposition, et aussitôt une souscription ouverte recueillit en masse des adhérents et des fonds. En peu de jours on rassemblait trente ou quarante mille francs. Ceci prouvait la popularité du compositeur, dont l'œuvre a été jouée partout, et peut-être le petit remords de l'avoir méconnu d'abord. Aussi voulut-on davantage encore l'honorer, et c'est alors que surgit l'idée de donner une représentation éclatante de *Carmen*, son chef-d'œuvre, pour compléter les fonds nécessaires à sa statue, représentation dont le *Gaulois* prendrait l'initiative.

Vraiment, ces grands journaux parisiens ont une influence, un prestige, une puissance inouïe ! On a vu déjà le *Figaro* à l'œuvre dans des fêtes de charité ou des souscriptions de bienfaisance. Un mot de lui, et l'argent afflue. Le *Gaulois*, qui est son voisin rue Drouot, possède le même pouvoir sur ses abonnés et le public. Il y a peu de mois, lors de la catastrophe de Saint-Etienne, il a demandé des secours pour être distribués aux mineurs par l'entremise de Mme Séverine[244], sa collaboratrice. En quelques jours il recevait quarante mille francs. Maintenant, pour Bizet, les « sommes en démence », comme dit Banville, ont abondé également : quarante-deux mille francs pour la représentation, sans compter une somme égale déjà recueillie par la souscription antérieure. Si cela continue, on pourra ériger à Bizet une statue en or.


Le Gaulois
Un Joli Mécanisme

Et il n'y a pas eu que des recettes énormes pour cette représentation de *Carmen*, il y a eu une fête mondaine d'un éclat incomparable, où pour la première fois peut-être la presse a reçu, comme une grande dame elle-même, toutes les élégantes et les duchesses qui avaient répondu à l'appel du *Gaulois*. On reconnaît bien là l'impulsion et le tour de main de M. Arthur Meyer[245], le directeur du *Gaulois*, qui offre le type d'un directeur de journal bien curieux et bien fin de siècle. Il adore la correction, le chic, les belles manières, le ton des grands clubs. Vêtu avec une suprême élégance, d'habits conformes aux coupes anglaises, une fleur à la boutonnière, ganté de gris-perle, le visage soigné et ses favoris corrects, il arrive toujours à son journal comme en visite chez une duchesse. Il a un cabinet directorial meublé de fauteuils et de marquises Louis XV en soie claire où il vous reçoit parfois en veston, mais un veston, quoique négligé, d'une nuance choisie et d'une

242 Georges Bizet (1838-1875) : compositeur de la période romantique.
243 Louis de Fourcaud (1851-1914) : critique d'art et musical du journal *Le Gaulois*.
244 Séverine, née Caroline Rémy (1855-1929) : écrivaine et journaliste libertaire et féministe.
245 Arthur Meyer (1844-1924) : patron de presse et écrivain. Illustration.

élégance raffinée. Le soir, il est quotidiennement en tenue de soirée. Ces prétentions et ces réalisations d'élégances expliquent l'éclat mondain qu'il a désiré pour la représentation de *Carmen* et qu'il a réalisé avec un succès merveilleux. Toute l'aristocratie, la finance, la politique, les arts s'y coudoyaient, des toilettes exquises, des bijoux rares, — une représentation vraiment unique et qui n'a pas eu sa pareille depuis le soir de la Patti[246] à l'Opéra.

Ce qu'il y a de plus inouï, c'est le concours spontané et gratuit de Paris tout entier pour cette représentation qui, par là-même, avait pu prendre les allures d'une réception : il y avait un magnifique buffet gratuit offert par un glacier de la rue Royale ; des bouquets pour chaque place, jusqu'aux plus hautes galeries, donnés par un fleuriste du boulevard des Capucines ; un programme comprenant les portraits du musicien et des interprètes, offert aussi par l'*Illustration*, et toutes les plantes des serres de la ville de Paris garnissant l'entrée et les escaliers, et toutes les tapisseries du garde-meuble pour portières dans les couloirs, jusqu'aux tentures de velours à fleur de lys qui ont servi au sacre de Charles X.

Sans compter, pour exécutants, des artistes de premier ordre : Jean de Reské, qui est le ténor idéal dont raffolent toutes les Parisiennes ; Lasalle, voix superbe et superbe prestance ; Mme Melba qui a fait du rôle effacé de Micaéla une vraie création, Mme Galli-Marié enfin, la créatrice du rôle, dont la voix n'est plus intacte, mais jouant toujours en vraie gitane, cruelle et coquette, qui avait quitté la villa méditerranéenne où, mariée, elle est retirée maintenant, au premier appel de M. Arthur Meyer.

Quelle puissance vraiment ensorcelante la presse possède-t-elle donc aujourd'hui ? C'est la morale qui ressort d'une entreprise comme cette représentation de Bizet et qui réussit avec le faste d'un conte oriental. Cette puissance est vraiment effrayante, faillible comme elle l'est. Car elle s'exercera presque toujours au hasard et suivant la mode, et non pas selon la justice. Ainsi, à propos même de Bizet, ces honneurs ne sont-ils pas excessifs ? Nous constations un jour cette désinvolture à se déjuger que l'opinion française affiche sans scrupule. Bizet, qu'on déifie aujourd'hui, n'en a pas moins été nié et repoussé, même cette *méconnaissance* fut pour beaucoup dans sa mort prématurée. Ce qu'on n'a pas dit, c'est que *Carmen*, tombée[247] comme l'*Arlésienne*, ici, fut reprise par MM. Stoumon et Calabrési à Bruxelles, où le succès commença. C'est de là que l'œuvre prit son vol vers la gloire où elle plane en ce moment.

Mais, à l'origine, nos critiques parisiens lui reprochaient d'être wagnérienne, si invraisemblable que cela paraisse. Ecoutez plutôt cet extrait textuel : « M. Bizet a voulu donner des gages aux doctrinaires qui s'intitulent les apôtres de la musique de l'avenir, en rompant avec ce qu'on regardait jusqu'ici comme les traditions de goût, la satisfaction de l'oreille, l'harmonie dans le sens concret et spécial. » On croit rêver. C'est la critique d'hier. Aujourd'hui, avec la même ignorance, on proclame Bizet le chef de la jeune école française ! Ni ceci, ni cela ! Vraiment, que de bavardages, et comme c'est à dégoûter de la gloire, si elle se donne ainsi à l'aveuglette, au hasard, par flux et reflux, selon la mode des salons et le caprice des critiques !

Pour les artistes, Bizet restera seulement un homme de joli talent qui a fait des accompagnements délicats pour l'*Arlésienne*, deux œuvres médiocres qui sont la Jolie *fille de Perth* et le *Pêcheur de perles*, et une partition colorée, pittoresque, vivante qui s'appelle *Carmen*, coupée suivant les

246 Adelina Patti (1843-1919) : cantatrice italienne (soprano colorature).
247 Coquille probable. Il manque peut-être des mots : « tombée dans l'oubli ».

vieilles formules, sans grande science harmonique et avec des motifs d'un goût douteux, comme cet air du toréador si populaire qui n'en est pas moins un simple pas redoublé…
Malgré cela, Bizet est proclamé génie et sa statue va s'élever bientôt sur une de nos places, tandis que Balzac et Victor Hugo attendent les leurs. Ah ! si M. Arthur Meyer voulait s'occuper d'eux, car il n'y a plus vraiment que les grands directeurs de journaux qui soient dispensateurs d'une gloire efficace et large.

Le patinage au Bois — Toilettes d'hiver — Union des Femmes de France — 23 décembre 1890

Jamais on n'aura patiné à Paris comme cette année, et les amateurs auront pu quotidiennement, pendant près de deux semaines, chausser ce qu'un poète allemand a appelé de façon pittoresque « le cothurne d'eau ». Ce n'est pas que les Parisiens soient des patineurs excellents ; on voit que l'habitude et les occasions leur manquent. Jadis Musset voulait qu'une duchesse en France sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand ; on peut regretter que nos duchesses actuelles ne sachent pas patiner aussi bien qu'un paysan hollandais.

Néanmoins, elles y tâchent, et c'était charmant, chaque après-midi des deux semaines écoulées, l'aspect de la glace au Cercle des patineurs. C'est un cercle privé, installé dans un coin du Bois de Boulogne, où l'on paie une entrée au profit des pauvres sans pain et sans asile, endroit *selected* où se réunissent les Parisiennes les plus en vue et les élégantes de la colonie étrangère. Beaucoup de Russes et beaucoup d'Anglaises, qui sont les plus intrépides patineuses, les premières surtout ayant dans le coup de patin un élancement, un élargissement qui indiquent l'habitude des grands espaces gelés ; au contraire, les Anglaises sont méthodiques, soigneuses ; elles ont l'air de faire de la calligraphie sur la glace.

Des toilettes originales et spéciales : une prédominance de robes rouges garnies de karacal[248], et aussi (ce qui est apparié au site et très pittoresque) des robes de moscovite blanche avec astrakan blanc. Abondance de fourrures, pour compléter l'impression très russe de ce Paris hivernal. Car on a patiné partout, à Vincennes, aux Tuileries et, quant au Bois de Boulogne lui-même, outre le Cercle des patineurs, qui est privé, le lac aussi était occupé chaque jour par une foule énorme ; il y avait des traîneaux, des glissoirs, une joie unanime et enfantine, comme si on redevenait l'homme de nature dans le froid vif qui cingle le sang et les moelles. Toute gravité disparaît, et celui qui tombe pourrait s'excuser comme ce célèbre patineur nommé Pierre du Chêne qui, encore installé sur son séant, toisait les rieurs en disant : « Eh quoi ! Le premier jour l'*Athalie* de Racine est bien tombée ! »[249]. Une chute d'ailleurs n'empêche pas le « grand huit », les « olivettes », le « dehors dedans », la « pirouette », le « pas d'Apollon » et tous les autres raffinements classés dans les codes du parfait patineur et qu'accomplissait notre compatriote Joseph Stevens, jadis réputé le premier patineur de Paris, quand, sur le lac du Bois de Boulogne, il menait le traîneau de l'impératrice.

Lamartine aussi fut un des rois du patin et a consacré un morceau admirable à son sport favori, ce plaisir de voguer sur une surface plane, brillante, sonore et perfide « avec sa volonté pour seul gouvernail ».

Il aurait pu dire aussi la joie des paysages blancs tout autour et, par-dessus, ce que Rosetti[250] appelait « les ailes rouges de la gelée ». Nous venons de voir ainsi au Bois de Boulogne des couchants admirables : un soleil saignant qui roule ; puis le ciel d'un jaune doux, de citron pâle, avec un croissant en or et en perles.

---

248 Caracal : lynx du désert.

249 Suite à l'opposition des « moralistes » à sa tragédie.

250 Coquille possible : « Rossetti ».

Dante Gabriel Rossetti (1828-1882) : peintre, poète, traducteur, et écrivain britannique.

Dimanche prochain il devait y avoir une grande fête de nuit sur la glace. Mais le dégel est survenu, frustrant les pauvres. Ceux-ci heureusement trouveront quelque compensation dans la vente de charité de l'Union des femmes de France, ouverte hier dans les salons du ministère des affaires étrangères. Cette société, qui comprend l'élite de la bourgeoisie et de l'aristocratie, ouvre ainsi des comptoirs, tire des tombolas, distribue d'abondantes aumônes en temps de paix. Car son but principal est d'être un secours public et patriotique en temps de guerre. La curiosité, c'est que toutes ces élégantes et ces grandes dames offrant hier après-midi leurs marchandises et leurs bibelots, qui sont membres de l'Union des femmes de France, ont dû, pour le devenir, passer un examen assez compliqué, non seulement sur la manière de faire de la charpie ou de verser une potion mais sur l'art de panser, de traiter les plaies, d'arrêter les hémorragies, de remettre les fractures, tout un réel corps de médecine et de chirurgie pratiques. Elles sont bachelières ès-remèdes et guérison. Et la patrie possède ainsi tout un ordre éventuel de sœurs de charité laïques qui se joindraient aux autres à l'heure du danger public.
En attendant, elles soulagent les infortunes et pansent les petites plaies de la pauvreté avec des billets de banque !



Le premier de l'an — Cartes de visite — 5 janvier 1891

En ce Paris toujours hivernal où la Seine roule des banquises, où tous les jours on patine au Bois de Boulogne, le premier de l'an a été joyeux et clair sous un ciel de petite gelée. Encombrement d'équipages, cohue de piétons qui vont offrir des bonbons de chez Boissier ou du chocolat de chez Marquis dans des sacs jolis comme des layettes. Et des pauvres aussi nombreux que les chiens le sont, paraît-il, dans les rues de Constantinople. Ce jour-ci on donne une [*ndr : peu lisible*] carrière aux mendiants, et ce qu'il en pullule, sur toute la ligne des boulevards ! Une vraie cour des Miracles. Et des violoneux à tous les carrefours qui chantent, en plein vent, des complaintes !

C'était très pittoresque, mêlés aux boniments des vendeurs installés dans les baraques, sans compter le nouveau cri des camelots, offrant le grand succès de cette année, une sorte de « question » nouvelle pour faire suite aux « questions romaines » d'antan. « Qu'est-ce que ça dit ? » crient en retour les camelots. Et la même expression s'aperçoit écrite sur un carton polychrome : « Qu'est-ce que ça dit ? » Et la foule répond naturellement : Sadi Carnot ! Et en effet on voit surgir soudain sur le carton, amené par un ressort, le président de la République dans son légendaire frac noir, raide et correct. Comme l'ont popularisé Robida et Caran d'Ache. L'anodine plaisanterie n'a offusqué personne, M. Carnot lui-même, qui est allé se promener sur les boulevards et faire des achats de bimbeloterie aux petits marchands des échoppes — ainsi les seigneurs mêlés au peuple dans les kermesses de Teniers —, en a ri tout le premier. Il a acquis quelques spécimens du joujou nouveau dont son prénom persan fait la vogue.

Une des traditions du jour de l'an qui, à Paris, décline et semble destinée à une prochaine cessation, c'est l'envoi des cartes de visite. Cette année on a compté aux différents bureaux de poste une importante diminution sur les années antérieures.

Le *Figaro* avait eu, un jour, cette idée d'ouvrir une liste de souscription pour les pauvres et les donateurs de 20 francs au moins voyaient leur nom imprimé, ce qui voulait dire qu'ils répondaient ainsi aux cartes reçues. Mais l'hypothèse n'eut guère de succès contre une habitude aussi enracinée. Celui-là était mieux avisé qui, à son seuil, avait placé deux corbeilles avec inscription sur chacune : « *Donnez. — Prenez.* » Il s'évitait ainsi la peine de répondre et satisfaisait en même temps les donneurs de cartes. Car beaucoup de ceux-ci — à part des cas de politesse ou de bon souvenir — n'ont envie que de cartes influentes, notoires, pour les mettre en évidence, les piquer aux cadres de leurs glaces, se targuer de relations huppées. Et cela est parfois utile à porter même sur soi. Aurélien Scholl[251] racontait un jour qu'il avait connu des gens ayant toujours en poche des cartes de maîtres d'armes célèbres, qu'ils présentaient s'ils avaient une querelle dans un cabaret ou dans un bal public. C'était assez pour faire fuir l'adversaire dont ils n'entendaient plus jamais parler.

Mais aujourd'hui ces résultats pratiques deviennent plus improbables, puisque nos usages de plus en plus démocratiques ont supprimé sur la carte de visite — comme dans nos costumes — toute marque de distinction. Plus de qualités ni de profession. Rien que le nom sur un carton pâle et nu. C'est la fin des cartes de visite et c'est la fin aussi de ce beau rêve que Coquelin cadet avait formulé ainsi : pouvoir mettre sur sa carte de visite : « Coquelin cadet, bon garçon. »

251 Aurélien Scholl (1833-1902) : journaliste, auteur dramatique, chroniqueur et romancier.

Au Chat Noir — 12 janvier 1891



Ceci nous ramène au *Chat Noir*, qu'on croyait mort ou empaillé, mais qui vient de se réveiller pour une première sensationnelle. Il attendait son maître et seigneur Rodolphe Salis, qui, comme les gentlemen du Cercle de la rue Royale, ne rentre plus à Paris qu'à la fin de décembre. Il a passé tout son été et l'automne dans son château de la Vienne, près de Chatellerault, un château du XIIIe siècle avec tourelles, mâchicoulis, chapelle et créneaux, parcs, étang avec grenouilles à faire battre par les manants. Le gentilhomme cabaretier y exerce la dîme, en attendant qu'il se présente à la députation avec l'appoint de voix que lui apportera son frère, fabricant d'alcools à Chatellerault.

Qui l'aurait cru, il n'y a pas dix ans, il végétait, rapin obscur, jusqu'au moment où il s'empara de l'idée d'un cabaret artistique qu'avait eue le poète Emile Goudeau et y gagna proprement son million. Aussi il a déjà un suppléant au *Chat Noir*, son frère, paraît-il, qui salue comme lui, a les mêmes redingotes, les mêmes boniments et gagnera sans doute un second petit million. Car la vogue n'est pas près de finir. Et la première de l'autre soir a été presque une solennité. Sarcey est venu, salué au seuil par le patron, qui a crié : « Mon oncle ! » en lui prenant la main. Meilhac aussi est arrivé — oui ! L'Académie, au *Chat Noir* ! — accompagné de Gérôme, le peintre de l'Institut, venu, celui-ci, pour voir dans *Phryné* la reproduction en ombres chinoises de son tableau célèbre sur la comparution devant ses juges de la belle Athénienne, celui-là pour voir dans la même pièce un écho de sa manière, une fantaisie aussi de la Grèce en proie à la blague parisienne, un recommencement de caricature en marge du vénérable Homère. Car c'est ce qu'a fait M. Maurice Donnay[252], l'auteur de cette *Phryné* un peu applaudie avec excès, où, dans des vers de parodie ordinaires, rit une fantaisie assez drôle.

252 Maurice Donnay (1859-1945) : auteur dramatique et poète.

La scène du *Chat Noir*, à Athènes, est assez drôle et le dernier tableau, découpé avec art par le dessinateur Henri Rivière, lui a valu les félicitations chaleureuses de M. Gérôme, dans une accolade où l'Institut et le *Chat Noir* se sont définitivement réconciliés. Vous voyez donc bien que M. Rodolphe Salis lui-même est mûr pour la Chambre, où il introduirait du reste un peu de gaîté et d'esprit, qui y manquent malgré M. Maurice Barrès déjà !

La question Wagner à Paris — 27 janvier 1891


Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes
SAMEDI 3 OCTOBRE 1891
La première représentation de « Lohengrin »
(SUR LA PLACE DE L'OPÉRA)

Ainsi malgré les misères de l'heure, on ne cesse pas de songer aux choses d'agrément et de plaisir qui sont la vie ordinaire de Paris. Une question d'art a même passionné un peu les esprits : Wagner sera-t-il joué enfin ici, sans qu'on ait encore à redouter, comme jadis à l'Eden, les extravagances du chauvinisme et de voir les marmitons plumer les vivants, les beaux cygnes de *Lohengrin* ? Certes, Déroulède est toujours vivant et d'autres aussi, comme Albert Delpit[253], qui nous déclarait un jour que, lui vivant, on ne jouerait jamais Wagner à Paris.

Mais ces haines à la Don Quichotte sont émoussées sans doute et la représentation de *Lohengrin* à Paris paraît de moins en moins éloignée. Et cela à l'Académie de musique, au théâtre subventionné et national ! Les directeurs actuels, qui sont plus malins qu'on ne pense, avaient, l'été dernier, lors de la représentation au bénéfice de Dumaine, joué en matinée tout un acte de *Lohengrin* qui fut fort bien accueilli. Après cet essai heureux, ils annoncent l'intention de monter l'œuvre elle-même. C'est vraiment très habile de leur part, et cette attitude paraît devoir leur assurer le renouvellement de leur privilège, du moins à l'un d'eux, en nom officiel, M. Gaillard. En effet, toute l'opposition de leurs compétiteurs à la direction reposait sur leur abstention de jouer le répertoire moderne, c'est-à-dire l'œuvre wagnérienne dont lesdits compétiteurs étaient précisément les zélés partisans : M. Wilder, d'une part, le traducteur français des drames lyriques du maître allemand ; puis aussi M. Lamoureux, entrant dans une combinaison avec M. Porel, directeur de l'Odéon, M. Lamoureux qui popularisa, comme on sait, par ses concerts du dimanche les œuvres de Wagner et fut déjà le promoteur de cette représentation de *Lohengrin* à l'Eden [*illustration*].

Or, toutes ces candidatures n'ont plus de raison d'être et de valeur d'opposition du moment que les directeurs actuels font ce que leurs adversaires promettaient.

Le ministre lui-même, M. Léon Bourgeois, qui est le ministre le plus artiste et le plus compréhensif qu'on ait eu depuis longtemps, semble favorable au projet, car, en présidant cette semaine la commission des théâtres, à laquelle on a soumis le cahier des charges, il a prononcé quelques paroles significatives, signalant les risques que court l'Opéra actuellement, ramenant sans cesse devant le public quelques pièces fort belles, mais anciennes, que l'on écoute « d'un oreille déjà distraite et bientôt lassée ». Il a ajouté que le public souhaiterait « une série de spectacles moins uniforme, plus *hardie.* »

Tout cela est très caractéristique, et, quel que soit le titulaire de la nouvelle concession de la direction de l'Opéra, on peut prédire qu'il y donnera prochainement *Lohengrin*, en attendant les

253 Albert Delpit (1849-1893) : journaliste et auteur dramatique.

autres partitions qu viendront à leur tour. La victoire de Wagner paraît définitive ici aussi. Les musiciens français eux-mêmes en sont venus à déclarer que s'ils doivent être encombrés par un compositeur allemand ils préfèrent Wagner que[254] Meyerbeer. Les auteurs d'opérettes eux-mêmes en raffolent : Messager, qui débuta aux Folies-Bergère, avant d'écrire la *Basoche*, et qui, excellent pianiste, ne joue que du Wagner ; Audran aussi, l'heureux auteur de *Miss Helyett*, qui regrette de ne pouvoir pas mieux profiter du maître favori et ne désespère pas d'écrire plus tard à son tour un drame lyrique, et Charles Lecocq aussi, qui s'encourt chaque fois qu'il le peut à Bayreuth…

N'est-ce pas amusant ? Et comme cela nous mène loin des temps hostiles, si proches encore, quand, à la salle des Italiens, en 1860, Wagner donna une première audition par fragments de son œuvre. Rires, huées, attaques. Berlioz lui-même ne prit pas sa défense. C'est Baudelaire le premier, le seul pour ainsi dire — éternel honneur de ce poète qui avait un sens artiste impeccable —, qui fit sur Wagner une compréhensive et large étude signée du 18 mars 1861.

Tout le monde la connaît aujourd'hui, mais ce qu'on connaît moins, c'est la si curieuse et si modeste réponse de Wagner datée du 15 avril 1861 :

« Mon cher monsieur Baudelaire, j'étais plusieurs fois chez vous sans vous trouver. Vous croyez bien combien je sus désireux de vous dire quelle immense satisfaction vous m'avez préparée par votre article, qui m'honore et qui m'encourage plus que tout ce qu'on a jamais dit sur mon pauvre talent... »Tout continue sur ce ton-là. « Mon pauvre petit talent », comme cela nous mène loin des emphatiques esthètes d'aujourd'hui, qui disent avec sérénité : « Je suis le plus grand poète du siècle, les autres n'étaient que des précurseurs ! » (Textuel.)

254 Sic.

Les nouveaux mariages civils – 10 février 1891

Un point délicat et affligeant : le mariage sera civil, moins par la volonté des fiancés[255] que pour des raisons politiques : M. Lockroy est député radical, élu par Belleville, ce qui dispense de commentaires.

Le mariage aura lieu à la mairie du XVIe, à six heures du soir, en présence de quatre cents invités, en grande cérémonie et en musique.

Car une mode vient de s'inaugurer depuis quelque temps en matière de mariage, qui a passé inaperçue jusqu'ici et ne laisse pas que d'avoir une importance : il s'agit d'un nouveau cérémonial pour la célébration du mariage civil.

On a trouvé que celui-ci manquait de prestige et de mise en scène. Il ne s'agissait pas seulement de l'entourer d'un meilleur décor pour préparer à la cérémonie du mariage religieux, si poétique et si touchante, qui va suivre. Dans la pensée de ces réformateurs du mariage civil, il s'agit évidemment d'une substitution sacrilège, d'une sorte de sacrement laïc pour lequel ils n'ont su qu'emprunter les éléments mêmes qui accompagnent d'ordinaire la bénédiction nuptiale à l'église.

C'est à la mairie du Temple que cette innovation s'est essayée ; on appelle cela des mariages en musique : l'escalier est garni de fleurs et de tapis ; les « flambeaux de l'hyménée » sont allumés en réalité dans la grande salle du conseil ; un orgue (au riche mariage récent dont nous parlons), dissimulé dans les verdures, a joué pour l'entrée du cortège la *Marche Nuptiale* de Mendelssohn. Puis un silence s'est fait : le maire, ceint de son écharpe, précédé d'huissiers parés et cérémonieux, a pris place. Allocution, lecture du code, formalités légales, etc.

Après quoi un véritable orchestre exécute un madrigal de Monpou et, sur le violon, une romance de Baggici, tandis que les demoiselles et garçons d'honneur faisaient la quête pour les pauvres de l'arrondissement. A la sortie, nouveau jeu d'orgue pour la *Marche du Prophète*[256].

Maintenant il est question de généraliser ce cérémonial à tous les mariages et à toutes les mairies. Le conseil municipal va être saisi de la proposition, qui aurait pu n'être qu'un simple scrupule de décor et d'élégance, mais sous laquelle se devine un nouvel avatar de ce rituel laïc dont la fête de l’Être suprême et le culte de la déesse Raison sont des antécédents significatifs.

255 Léon Daudet et Jeanne Hugo.

256 *Le Prophète*, opéra de Meyerbeer (1849).

Une nouvelle étoile – 16 février 1891



Paris, qui est surtout la ville des contrastes, Paris, que Victor Hugo appelait la Ville-Lumière et qu'avec son vocabulaire il aurait dû plutôt nommer la ville des rayons et des ombres[257], tandis qu'il s'empressera demain aux églises et aux sermons du carême, s'empresse aujourd'hui aux divettes et aux chansons fin de siècle. Nous vous avons signalé, à son apparition, ce lever d'étoile nouvelle dans le ciel parisien, Mlle Yvette Guilbert[258], mais sans prévoir à ce moment jusqu'où l'engouement de nos contemporains irait pour elle. Sachez qu'elle conquiert présentement une popularité telle que si elle s'avisait de prendre le train à la gare de Lyon il y aurait aussi[259] cent mille personnes affolées qui monteraient à l'assaut de la locomotive. Elle n'en est pas encore au cheval noir[260], mais cavalcade déjà sur un âne de la même couleur au Nouveau-Cirque et aussi sur une affiche qui la montre ainsi en selle aux populations éblouies. Chéret, le grand-maître de l'affiche moderne, a donné de son côté un papier merveilleux, à fond indigo, sur lequel se détache la tête rousse si folle de Mlle Yvette Guilbert.

Tout cela peut paraître anodin, mais voici qui est plus grave et caractéristique : la nouvelle divette devait chanter mardi soir chez Mme Buloz ; un bruit, au dernier moment, a fait contremander la fête ; mais enfin l'intention y était : Yvette allait chanter, le soir, à l'hôtel de la *Revue des Deux Mondes*. Oui : vous avez bien entendu, à la *Revue des Deux Mondes* ! Où allons-nous ? Et même on s'est vite rattrapé du mécompte : hier vendredi, au Théâtre d'Application, où M. Bodinier, l'ancien sociétaire de la Comédie Française, a organisé une série de conférences en matinées littéraires, on a entendu enfin Mlle Yvette Guilbert. Public ultramondain, choisi, lettré et aussi[261] trié que celui de ces conférences, public qui n'irait pas au café-concert, mais raffole que le café-concert vienne à lui.

Et, pour comble, Mlle Yvette Guilbert, y est venue, accompagnée d'un introducteur charmant et habile. Le spirituel M. Hugues Leroux[262], malgré sa collaboration au *Temps*, à la *Revue bleue* et autres organes graves, n'a pas dédaigné de présenter Mlle Yvette Guilbert et de broder, entre ses diverses chansonnettes, une gentille causerie à sa louange. Lui, qui a étudié dans un livre les gens de la foire et les montreurs d'ours, se fait montreur d'étoiles.

257 Allusion au titre d'un recueil de Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres* (1840).
258 Yvette Guilbert (1865-1944) : chanteuse du café-concert et actrice.
259 Coquille possible : « aussitôt ».
260 Allusion au général Boulanger qui montait un cheval noir.
261 Coquille possible : « aussi » n'apparaît pas dans le texte.
262 Henri Le Roux, mieux connu par son pseudonyme Hugues Le Roux (1860-1925) : journaliste, écrivain et homme politique, sénateur sous la IIIe République. Se spécialise dans la littérature de voyage et dans les ouvrages concernant les colonies françaises en Afrique. Source : Wikipédia.

L’étoile est curieuse, assurément : variété d’intonations, variété d’expressions du visage. Celles-ci surtout constituent son originalité. Une mimique de clown avant tout, mais nuancée à l’infini. Des yeux qui font le tour de la tête, et une bouche aussi. Un répertoire plus spirituel que les ordinaires chanteuses de café-concert, qui est surtout de Xanrof, un des chansonniers du *Chat noir.* Mais ce qu’on ose chanter maintenant, ce que le public entend et applaudit, ce public pourtant de femmes du monde fines et distinguées ! Il est vrai que la *Revue des Deux Mondes* elle-même s’en mêle et devient fin de siècle[263] à son tour en l’honneur de Mlle Yvette Guilbert. Si l’affolement continue, attendons-nous à voir celle-ci portée en triomphe l’Elysée et remplacer M. Carnot, décidément trop connu […]

263 Synonyme de « décadent » au sens artistique du terme.

La vente Gauguin — Le Journal des Goncourt — 23 février 1891

Ce n'est pas cependant qu'il faille, pour être original, reculer jusqu'aux confins de toute vraisemblance et de toutes formes pour peindre des rêves qui semblent déformés par quelque fièvre typhoïde ou de convexes miroirs de foire. Voilà ce que semble faire pourtant M. Gauguin, un peintre traité de génial dans certains petits cénacles dont M. Octave Mirbeau s'est fait le porte-parole en deux grands articles au *Figaro* et à L'*Echo* de Paris. M. Gauguin, las de ne pas provoquer davantage l'enthousiasme de ses contemporains d'ici, a fait annoncer qu'il partait pour Tahiti, où il construirait lui-même sa hutte et travaillerait pour lui seul. En attendant, ses œuvres seront exposées dimanche à l'hôtel Drouot et vendues aux enchères lundi.



Les « bourgeois » seront ahuris à souhait : plus de lignes, de formes, de tons ; un mélange d'art japonais (car ces génies-là sont très roublards) et de vitraux entrevus en Bretagne. Car M. Gauguin est Breton, il porte un gilet breton jusqu'au cou, sans daigner laisser apercevoir du linge. Des cheveux immenses. Ancien marin. Tout un physique de mise en scène, de bohème « Regardez-moi donc », d'accoutrements peu modestes et peu naïfs. Et l'on voudrait nous faire croire alors à un art, qui, lui, serait naïf sincèrement, spontanément ! Il faut convenir que nous assistons, dans certains petits cénacles, fort peu nombreux du reste, à de singuliers engouements dont il serait facile de triompher. En voulez-vous un exemple : un de ces jeunes peintres excentriques, M. Van Gogh, qui faisait de la peinture presque cubique, entassant la couleur par plaques, par tas à certaines places, était considéré par quelques-uns d'ici comme un extraordinaire artiste. Vous devez le connaître à Bruxelles aussi, car il exposa aux XX. Or, ce Van Gogh qui habitait Anvers, était notoirement fou. Il voulut un jour se couper une oreille et se l'entailla même presque complètement. Enfin la démence lui donna des idées de persécution. Et un jour il se tua d'un coup de revolver. Folie héréditaire, car son frère, qui était employé chez Boussod et Valadon et montrait les œuvres du peintre avec on sait quel lyrisme, est devenu fou aussi et est mort dans une maison de santé au mois de janvier.

Voilà donc un peintre sûrement dément tandis qu'il peignait, et mort fou, dont on présente les œuvres comme des chefs-d'œuvre et les modèles absolus de la peinture nouvelle ! La joyeuse farce ! il ne manquerait plus que de les envoyer à Berlin. Et au fond de tout cela qu'y a-t-il ? Une immense badauderie, un vaste snobisme dont un de ces bons esthètes, interpellé sur ses extraordinaires admirations, faisait l'aveu d'un air piteux : « Que voulez-vous ? Je ne veux pas avoir l'air d'un arriéré !... »

Aujourd'hui même paraît le cinquième volume du *Journal des Goncourt*, avec la préface assez piquante en dix pages, réponse à M. Renan, dont nous avons raconté la colère pour les propos qu'on lui y prête. Il reste après cela deux volumes encore à publier du *Journal*, mais il n'y aura plus dans

ceux-ci — nous a dit M. Edmond de Goncourt — que les choses aimables. Il supprimera les choses désagréables. « J'ai soixante-neuf ans et j'ai déjà assez combattu. »

En attendant, la préface d'aujourd'hui est encore une bataille. Attendons-nous à une piquante missive, miel et vinaigre, de M. Renan.

A moins qu'il ne fasse ce qu'un des journaux allemands, souvent mal renseignés sur la France et fécondes en coquilles, annonçait récemment que M. Renan, le savant bien connu dans toute l'Europe, avait envoyé des témoins au rédacteur en chef du *Journal des Goncourt* !

Un cas curieux de secret professionnel — 2 mars 1891

Une question délicate qui vient de se rouvrir, c'est celle du secret professionnel des médecins à propos d'un livre, l'*Éternelle blessée*, paru chez Lemerre et qui va faire l'objet d'un procès. Non pas au point de vue des mœurs, encore que le livre, racontant un cas physiologique, ne soit nullement à recommander. Mais il se trouve que l'auteur est un médecin, cumul assez fréquent aujourd'hui. Est-ce qu'un rédacteur bien connu du *Figaro*, M. Maurice de Fleury, n'est pas docteur aussi et n'utilise pas sa science et pratique de médecin pour ses articles et ses livres, à preuve *Amours de savants*, qu'il a publié récemment ? Or, M. Vignée d'Octon, l'auteur du roman en question, s'est servi, paraît-il, de son expérience de façon trop peu déguisée et transparente, car dans l'*Eternelle blessée* le mari d'une malade que l'auteur avait soignée a reconnu sa femme et son histoire. D'où colère, scandale, procès dont l'assignation est déjà lancée. Y a-t-il violation du secret professionnel ? Le cas est curieux : médecins et écrivains discutent. L'auteur pourra répondre que le secret professionnel n'est pas violé par lui, mais tout au contraire par le client, qui lui-même se désigne et se reconnaît. D'autre part, on pourra dire que d'autres, sans l'intervention de la victime, auraient reconnu ou pu reconnaître les originaux des personnages. Que deviendra la confiance des malades si leurs médecins sont des auteurs qui les font poser comme des modèles, s'ils prennent des notes en rédigeant des ordonnances ? Cette question du secret professionnel des médecins est grave et liée à un grand intérêt social, le calme et l'honneur des familles. Aussi les tribunaux se montrent-ils stricts et rigoureux dans la matière. Est-ce que le docteur Watelet ne fut pas condamné, il y a quelques années, pour avoir révélé aux journaux les détails de la maladie qui emporta le peintre Bastien-Lepage ? Nous nous souvenons d'un cas où il n'y eut pas de poursuite : le cas du docteur Horteloup, quand on raconta que la duchesse de Chaulnes était morte phtisique, intervenant pour dire publiquement sa vraie maladie. On jugea que c'était pour l'avenir et la tranquillité des enfants laissés par la duchesse et qui auraient pu croire ou faire croire qu'ils avaient hérité d'un germe terrible. Vous voyez comme, dans certains cas, la question est complexe et épineuse. C'est pourquoi elle passionne chaque fois qu'elle est remise en actualité par un épisode comme celui de ce nouveau roman poursuivi.

Un office bouddhique — 2 mars 1891



Nous avons assisté l'autre jour à une curieuse cérémonie célébrée en ce musée Guimet que nous avons décrit déjà lors de son inauguration, ce musée qui devait s'appeler d'abord Musée des religions et être une création de guerre et d'hostilité libre-penseuse, mais qui plus tard est devenu tout simplement un musée d'art fort riche et fort intéressant. Est ce par ressouvenir des préliminaires de sa fondation et de ses premières tendances : on nous y a offert le spectacle d'une cérémonie bouddhique célébrée par deux bonzes japonais. Et ceux qui négligent ostensiblement de pratiquer notre culte se sont empressés de prendre part à cet office de l'Extrême-Orient : MM. Ferry, Floquet, Clemenceau, Spuller et même M. Jules Simon, le cardinal laïc, comme on l'a appelé non sans raison. N'y a-t-il pas là une assez plaisante anomalie, et quel tableau comique pour les revues de fin d'année que nos grands hommes politiques faisant leurs dévotions au Bouddha !

Il y avait aussi des peintres et des artistes, car, toute question de foi réservée, c'était un exotique et pittoresque spectacle, continuant la série des impressions de ce genre commencées à l'Esplanade des Invalides durant l'exposition. Là aussi, à côté du théâtre annamite, il y avait un temple bouddhique où se célébrèrent des offices, mais les bonzes étaient cochinchinois et tonkinois, au lieu que ceux du musée Guimet étaient japonais et, les premiers d'entre leurs nationaux, accomplissaient une cérémonie de ce genre en Europe.

C'est dans la bibliothèque qu'elle a eu lieu, la vaste bibliothèque sise à l'étage, et qu'on avait aménagée, recouvrant de tentures et draperies les rayons de livres. En forme de rotonde, la salle avait un peu des airs de pagode.

Sur l'autel, une magnifique statue de Bouddha appartenant au musée et le portrait de Sin-Ran, le grand maître de la secte Sin-Sou, à laquelle appartiennent les deux bonzes, la plus florissante du Japon et comptant aujourd'hui 19,196 temples. On avait encore disposé des cassolettes, des coupes de faïence, des brûle-parfums et des vases remplis de fleurs, celles-ci non orthodoxes, car, selon le rite, il eût fallu des lotus, mais, les marchés ou fleuristes n'en étant pas approvisionnés, on a dû les remplacer par des mimosas.

Quant aux deux bonzes, ils étaient revêtus de riches ornements : robes blanches avec surplis de crêpe et une sorte de dalmatique brodée et brochée, aux couleurs éclatantes, avec, de-ci de-là, de petits morceaux d'étoffes de couleur différente pour simuler les raccommodages, symbole de vœu de pauvreté que les bonzes ont fait.

L'office en lui-même se compose de récitatifs, de prières dites sur un ton de mélopée triste et traînante qui sont des stances du fondateur de la secte traduites en chinois, invitant les Bouddhas à se rendre dans l'enceinte, et c'est pour cela, pour les recevoir, qu'on a jonché le sol d'une pluie de papiers dorés (simulant des fleurs), car tout ici s'exprime par symboles. Il y a d'autres textes en sanskrit et des hymnes dont la récitation s'accompagne ou s'interrompt d'intermittents coups de gongs (un bassin et une plaque métallique opérant à tout de rôle) dont les vibrations émeuvent, comme si tout à coup le tonnerre eût chanté, a dit magnifiquement Villiers dans *Akëdysséril*.

Quant aux bonzes, ils psalmodiaient à voix rauque, avec des gestes d'une lenteur extrême et quasi hiératiques. Ces deux bonzes sont tout jeunes encore ; ils ont appris le sanskrit à Ceylan et sont venus en Europe à bord de deux cuirassés japonais, comme chapelains. Ils vont retourner dans leur patrie fonder des écoles, s'occuper de politique et de religion, et nous ont paru vraiment fort intelligents et accueillants quand, après la cérémonie, ils ont reçu les invités et se sont répandus avec eux dans les belles galeries du musée Guimet, où ça été un plaisir très artistique de revoir les riches céramiques, bronzes, ivoires, les reproductions de monuments et de temples, les Bouddhas singuliers et extraordinaires que semblaient animer, ce jour-là, un reste d'odeur des brûle-parfums et un écho de gongs.

La Vente Gauguin à l’Hôtel Drouot — 2 mars 1891

Nous avions annoncé la vente Gauguin à l’hôtel Drouot. Elle a eu lieu lundi. Séance pittoresque et tout à fait topique ; on vendait dans la salle d’à côté la collection Noël, où se pressaient de riches amateurs : un admirable Théodore Rousseau a monté jusqu’à 80,000 fr. Il y avait aussi un exquis Corot, des Isabeye, des Barye, des Couture, des Delacroix, des Henner, etc.

Quant à la vente Gauguin, où la présentation de certaines toiles provoqua des acclamations et des *bans* comme dans les brasseries d’étudiants, le spectacle de la salle était plus curieux et plus coloré encore que les tableaux. Tout le groupe symboliste, instrumentiste, décadent formant un ensemble vraiment extraordinaire. La Cour des Miracles de l’art. On ne se doutait même pas que tant de types bizarres existassent. Toute la défroque de Petrus Borel, la bohème de Murger combinée odieusement avec le dandysme de Barbey d’Aurevilly, c’est-à-dire des têtes immensément chevelues, de cheveux non peignés et suspects, des chapeaux de soie aux bords énormes et plats, des chapeaux de rapin ou de brigand d’opéra-comique, vestons de velours, capes provocantes, cravate de dentelle sale, toutes les nippes de l’orgueil, mais ! Ah ! mon Dieu ! que c’était drôle et logique, car ne sont-ce pas les anarchistes de l’art pour qui Louise Michel faisait naguère une conférence, tout naturellement ?

Et voyez la contagieuse nigauderie pour ce peintre qui ne sait rien, a tout rejeté et recommence un art de primitif barbare, supprimant, comme tous ceux de son école, un acquêt de quatre ou cinq siècles de progrès et d’art : les enchères ont monté entre 200 et 1,000 francs, pour aboutir à un total de 10,000.

Tous ne suivent pas le lyrisme truculent des fidèles. Et comme un d’eux s’extasiait devant Paul Arène[264] sur le peintre s’exclamant : « Il a une patte ! il a un œil !...

Le spirituel conteur interrompit : « C’est un homard, alors ? »

264 Paul Arène (1843-1896) : poète provençal et écrivain.

Un détail du voyage de l’impératrice — Caprice de grande dame — 11 mars 1891

Un dernier écho assez curieux du séjour à Paris de l’impératrice Frédéric[265], et tout inédit. L’impératrice aurait désiré aller voir M. Edmond de Goncourt et admirer ses uniques collections du XVIIIe siècle : pastels de Latour, dessins, sanguines, etc., de Watteau, de Boucher, et aussi les rares japonaiseries. Or, mise au courant par hasard, une petite feuille publia tout ce que contenait, à propos de l’Allemagne, les volumes du *Journal*[266], et ainsi se trouva compromise la demande, faite par l’intermédiaire de la comtesse Greffulhe[267], la si exquise mondaine du Tout-Paris, qui est la fille, comme on sait, du prince de Chimay, habituée du *grenier* de la villa Goncourt et venue en ambassadrice pour cela l’autre dimanche.



Un joli détail, pour finir, à propos de l’élégante comtesse Greffulhe : c’est elle qui inventa, pour essayer ses toilettes, de faire confectionner un mannequin qui lui fût exactement semblable : mêmes dimensions, taille, hauteur, formes, silhouette, avec aussi la même tête, une tête en cire, coiffée de cheveux semblables et qui lui ressemble. Ce mannequin est chez elle et essaye à sa place robes et manteaux neufs, dont elle peut ainsi considérer l’effet. C’est sur ledit mannequin qu’elle regarde comment ses toilettes lui vont.

Voilà qui est assurément très fin de siècle et très piquant, et ce dédoublement de soi pourrait servir pour un conte dans le genre d’Edgar Poë ou de Villiers, dont l’*Eve future*[268] était aussi un mannequin où le mélancolique ami d’Edison *essayait ses rêves*.

265 Victoria Adélaïde Marie Louise du Royaume-Uni, princesse royale de Grande-Bretagne et d'Irlande puis, par son mariage avec Frédéric III, reine de Prusse et impératrice allemande (1840-1901). Affectueusement surnommée « Impératrice Frédéric ». Mère de Guillaume II.

266 *Journal des Goncourt.*

267 Elisabeth de Riquet de Caraman-Chimay, comtesse Greffulhe (1860-1952) : mécène aussi bien de la science que des arts, a servi de modèle à Marcel Proust pour le personnage de la duchesse de Guermantes dans *À la recherche du temps perdu*. Amie personnelle de Rodenbach, elle déposa une gerbe d'iris à l'occasion de la mort précoce du poète.

268 La thématique du double féminin y est proche de celle de *Bruges-la-Morte* qui sera publié un an plus tard.

Les tarifs douaniers et le droit des auteurs — Discours franco-belges — 14 avril 1891

Samedi a eu lieu, au local des chambres syndicales, une réunion organisée par le comité de défense de l'exportation française au sujet des tarifs proposés par la commission des douanes et qui mérite doublement d'être signalée ici : d'abord parce qu'il s'y est agi beaucoup de la Belgique, ensuite parce que la littérature et la Société des gens de lettres s'y étaient fait représenter et qu'on a pris la parole en leur nom. Il règne, en effet, un grand émoi dans le monde artistique, depuis qu'on se sent menacé, si les tarifs prohibitifs étaient votés par la Chambre, de la mesure de représailles qui, à l'étranger, dénoncerait aussitôt les autres traités, entre autres ceux relatifs à la propriété intellectuelle et au droit des auteurs.

Déjà la Société des gens de lettres, la Société des auteurs dramatiques, la Société des compositeurs de musique, les Sociétés des beaux-arts se sont réunies, fédérées, ont conféré, envoyé des pétitions et des délégations au gouvernement. A peine depuis quelques années ont-ils obtenu partout, par des lois ou des traités internationaux, la protection de la propriété de leurs œuvres que déjà celle-ci est compromise par des menaces de représailles. Cependant le gouvernement et même la commission des douanes, qui entendent protéger l'industrie française, devraient songer que l'art français est aussi une industrie nationale, et la plus glorieuse. Pourtant, si l'on forçait les nations voisines à dénoncer les traités qui le protègent du coup on le ruine et on le déshonore ! Ainsi s'est exprimé, à la séance des chambres syndicales, le romancier Hector Malot, l'écrivain bien connu d'*En famille*, qui, plus habitué à écrire qu'à parler, s'est fait écouter et applaudir grâce à l'air de bonhomie de cette figure souriante que termine une barbe grise et grâce à l'intérêt de ses renseignements. Si la France, a-t-il dit, veut s'isoler par la protection et qu'on vote les propositions de la commission des douanes ; si, en retour, les nations voisines dénoncent les traités qui garantissent le droit des auteurs, nous en reviendrons au régime antérieur, qui est celui de la piraterie, de la contrefaçon. Celle-ci peut s'exercer, en matière littéraire, de deux façons : par la reproduction du texte en un livre de contrefaçon sur lequel l'auteur ne touchera plus aucun droit et qui arrêtera toute édition française au dehors par son prix inférieur et sa priorité ; car, tandis qu'une œuvre paraîtra ici en feuilleton, on la composera en volume à l'étranger et on la publiera avant, sans attendre la fin de l'œuvre. On *invente une fin*, à sa guise, raconte M. Hector Malot. Cela se fait ainsi en Amérique.

L'autre façon de piraterie, ce sera la traduction, sur laquelle non seulement on n'aura plus de bénéfice, mais plus de contrôle, c'est-à-dire qu'on se trouvera de nouveau en proie aux adaptateurs qui *tripatouillent*, comme dirait Caliban, toute œuvre à leur gré et au gré du public auquel ils s'adressent. Ainsi l'œuvre d'un écrivain français aurait toute sortes de dénouements, d'épisodes divers au cours des différentes traductions qu'on lancerait impunément et gratuitement sous le nouveau régime.

Voilà un des points de vue de la question des nouveaux tarifs prohibitifs.

L'autre point de vue industriel et commercial, a été aussi débattu dans la réunion en question, une réunion nombreuse, présidée par M. Lockroy, député de Paris, et convoquée pour entendre des communications et l'avis des présidents des chambres de commerce françaises à l'étranger. Outre

ceux d'Italie, d'Espagne, etc., on a entendu le président de la Chambre de commerce française de Bruxelles, M. Rolland, et le président de la Chambre de commerce française de Charleroi, M. Valère Mabille. Celui-ci, par sa profonde connaissance des affaires, ses relations internationales, son esprit net, était bien fait pour intéresser vivement l'assemblée.

Il l'a charmée en même temps, car M. Valère Mabille est un orateur aux moyens souples, à la voix chaude, au geste prompt qui groupe devant lui, dirait-on les arguments. On prétend, a-t-il dit, que puisque sur 33 ½ milliards d'affaires la France n'a que 3 ½ de commerce d'exportation, les droits prohibitifs ne supprimeront qu'un dixième de son chiffre d'affaires. D'autre part, les affaires intérieures augmenteront. Soit ! Mais ces quatre ou cinq milliards, qui les paiera ? Les consommateurs français, les employés, les soldats, les ouvriers, tout le peuple, au profit de quelques grands producteurs privilégiés.

Et puis, ce n'est pas de 3 ½ milliards que le chiffre des affaires se trouverait diminué : ainsi on exportait une locomotive du prix de 50,000 francs qu'on n'exportera plus. Mais une locomotive se fait de cuivre, d'acier, etc. Pour l'acier il a fallu du coke ; pour le coke, de la houille, c'est-à-dire qu'il y a six ou sept opérations de commerce intérieur qui se trouveront supprimées. Donc ce commerce *intérieur* lui-même sera diminué de quinze et vingt pour cent.

Donc on appauvrit la France.

Et si la France a besoin d'être riche en affaires, elle a besoin d'une autre richesse : celle des sympathies. Ici M. Valère Mabille a touché la note du sentiment avec beaucoup de délicatesse et d'émotion. Lui, qui aime également se deux patries et qui a apporté ici, aux chaleureux applaudissements de l'assemblée, le témoignage de l'amitié de la Belgique pour la France, a demandé que cette amitié soit payée de retour et qu'un régime de tarifs, inutile et nuisible, ne compromette pas les bonnes relations des deux nations sœurs.

Déjà M. Roland, président de la Chambre de commerce française de Bruxelles, avait parlé dans ce sens, mais surtout avec des chiffres, donnant une statistique très complète et parfois piquante des produits échangés et de l'impôt qui frapperait les produits belges à leur entrée en France. Lui aussi a insisté, devant l'assemblée, très favorable, sur l'allure vexatoire que ces mesures de protectionnisme auraient pour la Belgique et l'accroc que les sympathies françaises en subiraient inévitablement. Il en a donné un exemple qui a beaucoup égayé. La grande distraction des paysans et même des ouvriers belges, ce sont les concours de pigeons. Eh bien, le projet de la commission des douaniers frappe l'entrée en France des pigeons voyageurs d'un droit de vingt francs par cent kilog. — et les taxe comme viande morte ! Ce qu'on a ri !

Concluons, a dit M. Roland : les colombophiles n'enverront plus leurs pigeons en France, mais garderont rancune à ceux qui les ont privés de leur plaisir favori.

Quoi qu'il en soit de la protection et du libre-échange, la réunion de samedi a marqué une bonne journée pour la Belgique, puisqu'ont été acclamés et entourés de spéciales sympathies ceux qui sont venus parler ici en son nom.

Les ouvreuses — 23 avril 1891



[…] pour qu'on pût être vraiment gai au théâtre, il faudrait qu'on supprimât le supplice des ouvreuses. Vous le connaissez, n'est-ce pas, ce supplice qui se présente avec des mots gentils, obséquieux, des gestes prévenants, un petit tremblement de rubans roses sur des bonnets blancs.
A moins qu'on ne soit vite très généreux, sont-elles assez tenaces, encombrantes, impertinentes ! Les ouvreuses, c'est suffisant pour ne pas avoir l'envie d'aller au théâtre.
Elles sont pourtant excusables, les pauvres si tyranniques !
Savez-vous que loin d'être payées par les directeurs c'est elles qui les payent pour faire le service des vestiaires et des petits bancs ? C'est même un revenu sérieux pour certains directeurs. A la Gaieté, par exemple, il y a 52 ouvreuses : elles donnent chacune 50 francs et, en plus, au commencement de la saison 500 francs, auxquels il faut additionner les 2,600 francs formant le cautionnement des 52 ouvreuses. A la Porte Saint-Martin elles payent à l'avance par semestre fr. 4,50 par jour de représentation, soit pour une année un total de 720 francs. On comprend dès lors leurs insistances féroces, puisqu'elles ont déjà une mise de fonds importante dans laquelle il faut rentrer avant tout bénéfice.
C'est pourquoi Antoine[269], dans le plan du théâtre libre qu'il voulait édifier, avait conçu et promis la suppression des ouvreuses comme un des points les plus importants d'une réforme dramatique et les plus capables de mettre le spectateur dans une disposition d'esprit favorable : pour cela on lui aurait ménagé, à côté de son fauteuil ou dans sa loge, le moyen de se débarrasser de son pardessus et de son chapeau. Mais le projet de construire un théâtre libre, qui avait été soumis et d'abord accepté par MM. de Rothschild, échoua, et pour longtemps encore nous resterons sans doute en proie aux ouvreuses.

269 André Antoine (1858-1943) : comédien, metteur en scène, directeur de théâtre, réalisateur et critique dramatique. A donné son nom au Théâtre Antoine à Paris.

Exposition de M. Eugène Carrière — 27 avril 1891



En dehors des vaines et bruyantes manifestations où s'illusionnent les soi-disant écoles, il y a de grands artistes qui, seuls, continuent une œuvre non pas à la mode, mais à leur mode. Voyez en peinture : entre les pointillistes et les néo-primitifs, voici un peintre comme M. Eugène Carrière[270] qui tout doucement s'impose et arrive à la maîtrise. C'est une gloire de demain qui sera unanime et durable. Il a commencé, dans l'ombre, à rallier quelques admirations de choix On peut voir de lui en ce moment chez Boussod et Valadon, au boulevard, une exposition particulière qui comprend une quarantaine d'œuvres. Il y apparaît ce que M. Edmond de Goncourt nous le définissait un jour avec une acuité rare : un Vélasquez du gris. Tous les personnages de ses tableaux apparaissent dans un clair-obscur, mais un clair-obscur de brouillard, de cendre argentée et fine. Ils sont saisis dans un éloignement qui double le charme, où s'est évanoui tout ce qu'il y a d'inutile, de contingent, de quotidien dans la personnalité humaine pour ne plus apparaître qu'avec des gestes essentiels et leur caractère d'éternité.

Silhouettes résumatoires qui constituent, elles, un vrai art symboliste. Il peint presque toujours, dans le cercle de lampe, en des chambres familières, des mères et des enfants. Mais ce n'est jamais telle mère dans ses fonctions sacrées de nourrice, dans les élans ou la sollicitude pensive de son amour maternel, ni, d'autre part, tels enfants copiés pour une jolie pose, pour leurs yeux et leurs mains écarquillés.

C'est la mère ; c'est l'enfant, dans leur synthèse universelle, de tous les pays et de tous les âges.

Et c'est pour cela qu'autant que les visages, son art ausculte et approfondit les mains (il y a par centaines de lui des études de main), les mains révélatrices et caractéristiques, ministres de la volonté, exécuteurs du bien et du mal, les mains qui sont comme les échos du visage et renseignent presque mieux que lui, avec leurs lignes qu'on déchiffre et qui gardent dans la paume comme la géographie avérée des passions.

M. Eugène Carrière comprend et exprime tout cela. On voit de suite de quelle envergure est son art et quelle place il prendra, il a prise déjà dans l'école française contemporaine.

270 Eugène Carrière (1849-1906) : artiste peintre, enseignant et lithographe symboliste.
Illustration : portrait de Constantin, fils unique de Rodenbach.

Le Procès Salis-Péladan — Le cénacle de Barbey d'Aurevilly — 11 mai 1891

Il est facile, dans ces conditions, de cacher son identité et ses antécédents, et les plus malins y sont pris. Demandez-le plutôt au gentilhomme Salis, le cabaretier du *Chat Noir*. Si vous êtes jamais allés dans son cabaret mirobolant de la rue Victor Massé, vous aurez vu au seuil un suisse couvert d'or et de passementeries radieuses, en culotte et bas de soie, un suisse merveilleux et aveuglant qui, à chaque entrée de client, frappait le plancher d'un coup de la lourde hallebarde qu'il tenait avec un imperturbable gravité. Eh bien, ce suisse, qui paraissait si digne et si hautain, tout en s'appelant du simple nom de Guyot, avait eu des malheurs judiciaires — et nul n'en savait rien. On l'a appris seulement parce que ledit suisse, tout récemment, encouragé par l'impunité, a voulu dévaliser la boutique d'un marchand de vin. On l'a pris sur le fait et tout s'est découvert.

C'est dommage, d'autant plus que le suisse a manqué au *Chat Noir* pour recevoir les assignations du Sar Péladan. Ceci manquera à la joie de ce procès, la mention, sur le papier timbré, de l'huissier « parlant à la personne de son suisse... »

Quoi de plus joyeux que cette cause digne des tribunaux comiques. Soyez sûr du reste que l'assignant, M. Joséphin Péladan, ne se plaint nullement, au fond de lui, d'avoir été injurié, mais bénit l'occasion unique d'une réclame nouvelle, lui qui semblait avoir épuisé tous les moyens depuis quelques années, avec une excentricité moins amusante que laborieuse.

A ses débuts, il s'était insinué auprès de Barbey d'Aurevilly, qui, vieux, solitaire et assez délaissé, avait cédé à la douceur de voir un peu de jeunesse et de disciples soudain l'entourer. Entourage assez suspect. Vers la fin, d'Aurevilly désabusé disait : « Je regrette de m'être laissé approcher par ces *bravo*. »

Quant à M. Joséphin Péladan il en parlait avec une compassion plus anodine : « C'est un bas-bleu qui voudrait que je lui fisse un sort. » La désunion fut rapide dans le petit groupe et violente. A la mort même de Barbey d'Aurevilly, tandis que M. Péladan pénétrait dans la triste petite chambre de la rue Rousselet, M. Léon Bloy l'empoigna solidement, et, le traitant des pires épithètes, le fit dégringoler jusqu'à la dernière marche…

Comme d'Aurevilly ne lui avait pas fait un sort suffisant, M. Joséphin Péladan se chargea dès lors lui-même de s'assurer la notoriété. Il a beaucoup imaginé dans ce but : des toilettes d'abord, tel pantalon bleu gendarme, telle mante veste à la doublure éclatante, tel costume Louis XV en soie, avec culotte et jabot de dentelles, dans lequel il se montra, l'an dernier, à l'ouverture du Salon. Puis une chevelure immense, en auvent sur le front ; un visage de cire, savamment entretenu. Il trouva aussi l'appellation de Sar, dont nul ne connaît la signification précise[271] ; heureusement, sinon, il n'y aurait pas d'invention. Mais cela fait allusion à des choses vagues et terribles ; cela sent l'occulte et révèle le mage M. Péladan veut être. Pourtant Sar ne paraissait pas encore suffisant. M. Péladan a trouvé il y a quelques mois cette autre originalité : agir comme un prélat laïc, et carrément il excommunie Mgr Lavigerie, le cardinal Rampolla et même un peu le Pape. Le texte de ces excommunications successives, faites toujours au nom de son soi-disant catholicisme intégral,

271 Mage.

se trouve reproduit en annexe à un nouveau roman de lui, dont le titre seul est trop peu convenable pour être redit ici[272].

Il en est de même de la cause du procès, un gros mot accolé à son nom dans la manchette du journal Le *Chat Noir*, où l'on a coutume de qualifier facétieusement quelque personnalité parisienne. C'est là qu'on a appelé « Notre bon oncle » M. Francisque Sarcey. Là-dessus, assignation de M. Péladan, lettres aux journaux, envoi de témoins de la part du cabaretier Salis, à quoi le Sar Péladan a répondu, en déclinant le cartel, par des raisons qui dépassent en joyeusetés tout ce que l'imagination la plus bouffonne pourrait rêver :

« A cause de certains pouvoirs occultes, il est sûr de tuer son adversaire, ce qui constituerait un assassinat.

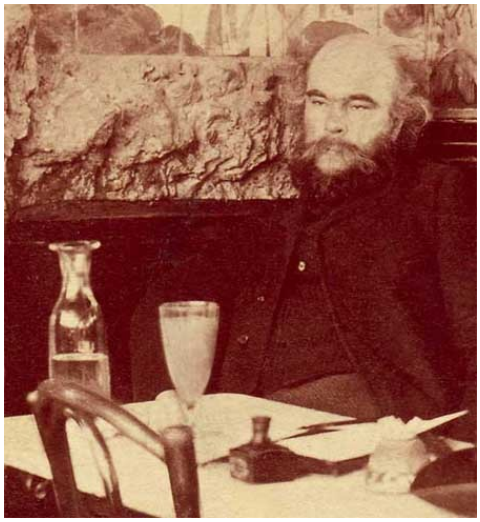
Cet assassinat entraînerait pour lui l'impureté hermétique, et, comme il n'existe pas en ce moment de collège magique pour le purifier, il ne se soucie pas d'une pareille tare. »

« Le pouvoir occulte qui tuerait à coup sûr son adversaire… », vous pensez si l'on a ri ! Quant à M. Léon Bloy, l'ancien ami de M. Péladan, du temps du cénacle chez Barbey d'Aurevilly, il avait une réponse moins compliquée quand on lui envoyait demander réparation. Il menait les deux amis de rigueur qu'on lui dépêchait devant la croisée ouverte, et là, roulant sa voix et ses yeux : « Ceci, disait-il, ceci, messieurs, s'appelle la fenêtre pour témoins ! »



272 *Le Vice suprême* (1886).

Le bénéfice de Paul Verlaine — 25 mai 1891



On a donné jeudi dernier au Vaudeville une représentation au bénéfice et en l'honneur de M. Paul Verlaine. Le poète, malgré une œuvre déjà abondante et délicieuse, était resté, jusqu'en ces dernières années, élagué et en dehors des admirations publiques. Comme tout, aujourd'hui, est affaire de mode, même et surtout les réputations artistiques, comme la badauderie est immense, chacun désormais veut en être, de ceux qui l'admirent. D'autant plus que sa situation de pauvreté ne lui fait guère de jaloux.

Il est célèbre, certes, mais cela aboutit à une vente de 100 ou 150 exemplaires d'un livre nouveau de lui, comme on l'a vu encore récemment quand il a publié *Bonheur*. Et son éditeur, M. Léon Vanier, qui s'intitule glorieusement « un bibliopole », lui donne 125 francs pour deux manuscrits d'œuvres nouvelles. Il est vrai que la bibliothèque Charpentier est intervenue et va publier en un volume de sa collection des poésies triées dans l'œuvre complète du poète.

Cette misère et cette difficulté de vivre ne sont pas toute la faute des circonstances. Même maintenant, Paul Verlaine pourrait, plus qu'il ne le fait, tirer argent de son talent et sa notoriété. Mais n'a-t-il pas écrit dans sa *Prière* :

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Banville nous disait un jour qu'il doit y avoir dans tout poète, fût-il Dante, fût-il Shakespeare, un ange et un casseur de cailloux. Paul Verlaine n'a pas voulu être le casseur de cailloux ; il est souvent l'ange, mais l'ange qui est allé dans la maison de Loth et autour duquel ont grondé les péchés de la ville maudite.

Il s'expose ainsi à ce que les méchants reprennent contre lui le mot que Louis Veuillot eut la cruauté de dire à propos de Lamartine : « Ce n'est plus une lyre, mais une tirelire ». Qu'importe ! C'est affaire aux méchants, cela, et tous ceux qui ont l'âme bonne, tous ceux qui, en outre, aiment l'art applaudiront à l'initiative d'une jeunesse lettrée qui a voulu soulager un peu un exquis poète dans sa lutte contre la vie et contre lui-même. Ah ! la triste vie ballottée et à vau-l'eau après des commencements si tranquilles, si bourgeois même ! Son père était capitaine du génie ; mis à la retraite, il vint habiter à Batignolles avec l'enfant unique de la mère, « la mère charmante ». Une fortune assez importante, mais qui fut mal placée, s'émietta peu à peu. Le poète pourtant s'était marié, eut un enfant, travaillait comme employé dans les bureaux de la préfecture, cependant qu'il rimait sans cesse. Il publia en 1866 son premier volume, d'où émergeait ce vers sinistre et prophétique :

Mon âme pour d'affreux naufrages appareille.

Et les chutes furent profondes ; lui-même les a racontées : « les tribunaux s'en mirent » ; il passa des mois à la prison de Mons : « J'ai longtemps habité le meilleur des châteaux... ». Puis une vie errante, en Angleterre, dans le Nord, dans les Ardennes, enseignant, donnant des leçons. Car, dans la retraite, le repentir avait touché son âme, et c'est là, entre les quatre murs pâles de la solitude, qu'il écrivit tout son livre *Sagesse* et les autres poèmes de confession et de contrition d'*Amour* et de *Bonheur* qui sont les deux volets du premier volume et forment avec lui un triptyque émouvant, le plus sincère et le plus pathétique aveu d'âme et psaume chrétien de toute la littérature moderne.

Et malgré tant de péchés et de perversions avoués, quelle candeur quand même et quelle naïveté d'enfant ! Il y a ainsi des hommes qui vieillissent sans avoir mûri, fruits encore verts sur les rameaux de l'automne. Et Paul Verlaine est resté si enfant ! Il a roulé d'un hôpital à l'autre depuis son retour à Paris vers 1882, sans se plaindre, peut-être même sans trop souffrir, comme un enfant malade qu'on change de lit.

A St-Antoine, à Lariboisière, puis à Broussais surtout, le vaste et navrant hospice tout au bout de Montrouge, où il était obligé de rester couché et recevait ses amis toujours au lit. Quand il allait vraiment trop mieux pour qu'on le gardât à l'hôpital (malgré sa jambe raidie à jamais d'une ankylose qui est la suite d'un rhumatisme), c'étaient alors des séjours en des hôtels antiques et bizarres du quartier Latin. Une seule chambre, une chambre meublée de ces lamentables mobiliers de garni, avec une seule fenêtre donnant sur une cour au jour jaunâtre, comme s'il y pleuvait sans cesse des feuilles mortes. Ah ! La douloureuse existence, et comme, rien qu'à la raconter, il est inévitable d'être pathétique et de vous prendre aux entrailles comme un orgue de barbarie. Mais Verlaine est un enfant, vous dis-je, et il ne souffre pas comme d'autres de tout cela. Il fallait même le voir, chaque mercredi, presque joyeux, quand il recevait. Car il *recevait* dans cette chambrette de la grandeur d'une nappe. C'était inénarrable : on s'asseyait sur la table, sur la cheminée ; on s'empilait sur le lit, dans les couloirs ; on s'asseyait en file dans les escaliers. Et des types extraordinaires : cheveux immenses, cravates inouïes. Mais cela ne durait pas longtemps et vite la réception s'achevait dans un café voisin dont Verlaine est demeuré l'habitué, plus que quotidien. Car — savourez ce mot extraordinaire —, allé un jour pour l'y rencontrer et ne l'y voyant pas, nous demandâmes à un garçon de café si c'était plutôt à l'heure de l'apéritif qu'on pouvait l'y trouver : « Oh ! Monsieur, nous répondit le garçon d'un ton indéfinissable, toutes les heures sont l'heure de l'apéritif pour M. Verlaine ! ». Vous voyez que nous avons encore nos modernes Villon, qui socialement peuvent être réprouvés et avoir manqué leur vie — auxquels cependant semble promise la vie de l'avenir —, et c'est pourquoi nous avons cru intéressant d'en tracer la plaintive silhouette, charbonnée en passant sur le mur de l'actualité.

Le Grand Prix — La morphine aux chevaux — 15 juin 1891



Si Henri Monnier vivait encore, au lieu de nous représenter son immortel Joseph Prudhomme brandissant un sabre, il nous le dessinerait cheminant vers quelque hippodrome et brandissant un numéro du *Jockey* ou d'*Auteuil-Longchamps* qui donne des « tuyaux », avec cette légende digne de lui : « Les chevaux sont les lions du jour. »

Le grand-Prix, couru dimanche dernier, marque la période aiguë de cette fièvre hippique qui dure tout l'été et a fini par devenir quotidienne. Il n'y a pas un endroit suburbain qui n'ait maintenant son champ de courses. En vain a-t-on opposé des entraves à ce qui n'est au fond que la passion du jeu, avec l'herbe pour tapis vert, et les jockeys pour jeu de cartes. En vain le ciel lui-même s'était-il montré contrariant.

Malgré la pluie du matin, les terrains boueux, la piste quasi défoncée, la foule a été immense et des centaines de mille francs ont afflué au pari mutuel et dans la sacoche des bookmakers. Qui veut *Gouverneur* ? *Révérend* ? *Ermak* ? Celui-ci est le grand favori et son nom de héros russe sonne sur toutes les lèvres. Quel homme peut se vanter aujourd'hui dans Paris, quel homme soi-disant connu ou célèbre, d'une notoriété qui approche de celle des chevaux engagés au Grand-Prix ? On comprend dès lors que les propriétaires d'écuries attachent une grande importance au baptême de leurs chevaux et au choix de noms qu'il faut brefs, sonores, capables de retentir simples et clairs à travers une foule. On pille l'histoire, la légende, le dictionnaire à défaut du calendrier, tantôt avec des nuances littéraires, comme M. Lupin ou le baron de Schickler, qui possèdent *Miroir de Portugal*, par exemple, et *Conquistador*, pour faire plaisir à M. de Hérédia, et *Sylvestre Bonnard*, du nom du roman de M. Anatole France[273].

Quant au vainqueur du Grand-Prix de cette année, il s'appelle d'un nom sans prétention : *Clamart*, et personne n'avait songé à lui. Son propriétaire avait trois chevaux engagés dans la course. Encore prévoyait-on un peu *Révérend*, mais celui-ci a fait le jeu de *Clamart*, qui est arrivé bon premier. Donc la plupart des parieurs ont perdu encore une fois leurs enjeux. Mais ils sont résignés et prêts à dire comme le personnage de Molière : « S'il nous plaît d'être battus. » Quant aux gens sages, ils se méfient de plus en plus de ces courses, qui ne sont peut-être qu'un simulacre, un jeu réglé, où le vainqueur, sauf accident, est désigné d'avance. A chaque instant une réclamation éclate, une affaire de ce genre est portée devant les tribunaux : l'autre jour on a plaidé devant le tribunal de Pau à propos de la plainte d'un parieur prétendant que la jument *Hollandaise*, arrivée seulement seconde dans la course des pavillons, avait été retenue.

273 Anatole France (1844-1924) : écrivain et critique littéraire considéré comme l'un des plus grands de l'époque de la Troisième République.

On a du reste imaginé mieux : retenir les chevaux est imprudent, parce que des parieurs qui ont pointé dessus, et qui suivent leur train avec insistance, pourraient s'en apercevoir.

Voici maintenant ce qu'on fait : dans des courses récentes que nous ne préciserons pas (les propriétaires et hommes de chevaux aimant à se faire innocenter par les tribunaux en cette matière, où la preuve contre eux est impossible), on a imaginé, afin de paralyser le cheval le meilleur qui gagnerait infailliblement, mais auquel les combinaisons de pari et d'argent veulent attribuer seulement la seconde ou la troisième place, on a imaginé, au lieu de le retenir pendant la course, de lui donner au moment du départ une piqûre de morphine à la patte, qui soudain le calme, l'annihile et met à tous ses nerfs vibrants une sourdine, de manière à l'empêcher d'arriver bon premier au poteau.

La morphine appliquée au jeu des courses et aux combinaisons du pari, n'est-ce pas merveilleux ? L'idée en est venue d'expériences analogues dans les maisons de santé, où, quand on doit mâter des fous trop furieux et qui entrent en lutte avec leurs gardiens, on leur fait une piqûre qui d'emblée les abat et les vainc mieux que la camisole de force, mais appliqué aux chevaux et aux courses, le procédé devient joyeux.

La seringue Bravat tient ainsi en échec les meilleurs pronostics, et savoir à quel cheval on l'appliquera constituera désormais le vrai *tuyau*.

Ainsi de plus en plus la morphine devient la reine du monde, comme dirait M. Dubut de Laforest[274] dans le style du roman qu'il vient de publier sous ce nom, la morphine dont des procès récents comme le meurtre de Mme Dida, les exploits de la bande Lourdan ont prouvé la contagieuse et terrible influence en cette fin de siècle agitée. Qu'allons-nous devenir si l'on fait maintenant des chevaux eux-mêmes des morphinomanes ?

274 Jean-Louis Dubut de Laforest (1853-1902) : écrivain qui publia un grand nombre de romans sur des sujets jugés audacieux pour l'époque et dont certains parurent sous forme de feuilletons dans la presse. Source : Wikipédia.

Au Cirque Molier — 15 juin 1891



Un joli exemple de décadence, c'est ce cirque Molier, dont nous vous avons déjà décrit les représentations uniques de chaque été dans cette piste exiguë, avec des loggias que le Tout-Paris se dispute pour voir des femmes aimables et des hommes du monde en costume d'écuyères et clowns. Marie-Antoinette, il est vrai, jouait les bergères et ne dédaignait pas, au théâtre de Trianon, de représenter une blanchisseuse ou une soubrette accorte. M. Molier, que ses amis appellent « don Molieros » pour son air de capitan vainqueur, a l'amour des choses foraines… L'été il voyage même dans une roulotte… Sa troupe n'est plus aussi brillante qu'à l'origine. Le comte de La Rochefoucauld, qui s'était fait applaudir naguère dans le travail des barres fixes, n'a pas reparu cette année. En revanche, on a assisté au travail athlétique, la vraie lutte romaine, par MM. Vazelles, Saint-Martial et Saint-Marin, celui qui s'est rendu célèbre comme homme masqué dans des luttes mémorables. Les esprits sévères auraient tort peut-être de rechigner. Car récemment nous faisions cette découverte assez curieuse, au hasard de lectures anecdotiques : l'homme masqué est une création à succès qui remonte fort loin.

Tout se recommence déjà en 1867 : il y eut les arènes de la rue Le Pelletier, et le héros d'alors qui attira à son spectacle tous les mondes, sans compter les célébrités du moment, Dumas, Barrière, Villemessant[275], n'était autre que M. Julian[276], Méridional, arrivé tout bouillant de Marseille, peintre médiocre, et devenu, depuis, le placide directeur de l'Académie — féminine surtout — qui est célèbre sous le nom d'atelier Julian. Un jour il fit annoncer dans les journaux qu'un homme du monde — vous voyez bien que tout se recommence — désirant garder l'incognito défiait le plus fort lutteur de l'arène, mais qu'il lutterait masqué.

Il parut au soir annoncé, superbe, en maillot gris-perle, en caleçon de velours noir, un cachemire rouge serrant la taille et un masque noir sur le visage. Son rival était Marseille, un athlète de la troupe de M. Julian, partisan des « luttes héroïques à outrance », qu'il s'agissait de faire revivre. L'homme masqué le tomba. Paris ne parla que de cet événement. Qui était l'homme du monde ayant lutté avec un masque ? Le nom du vainqueur mystérieux qui arrivait en voiture de luxe et repartait de même, conduit par un cocher correct et muet ? On lança des noms ; on alla même jusqu'à soupçonner le prince Napoléon. C'est plus tard seulement que l'identité de l'homme masqué fut établie : c'était M. Charavet, et voyez comme ces plaisirs sont anodins au fond et peuvent mener à des carrières sérieuses ; tandis que Julian est devenu directeur d'une grave académie, M. Charavet, l'homme masqué, est aujourd'hui médecin à Nice. Peut-être que les gymnasiarques du cirque Molier finiront à l'Institut.

275 Hippolyte de Villemessant (1810-1879) : journaliste et patron de quotidiens dont *Le Figaro*.

276 Rodolphe Julian (1839-1907) : peintre, graveur et professeur, fondateur de l'Académie Julian ouverte aux femmes. Fernand Khnopff l'a fréquenté dans sa jeunesse.

Pourboires et moustaches — 15 juin 1891



Nous voilà menacés d'une série de grèves partielles, après le succès de celle des employés d'omnibus, qui était vraiment légitime. Toutes les corporations y passeront à leur tour, les boulangers demain, les garçons coiffeurs bientôt qui se plaignent de fermetures trop tardives, et même ceux qui n'ont à se plaindre de rien, comme les garçons de café. On inventera des griefs au besoin. Ainsi les garçons de café ont une existence facile, un salaire important, car, s'ils doivent verser au préalable en arrivant le matin, une somme au patron pour la caisse et le droit de servir, ils la récupèrent et bien au-delà avec les incessants pourboires. Seulement, ils y mettent de la fierté, refusant cette façon de rémunération qui ressemble à un produit d'aumônes, demandent à être payés par le patron, qui augmentera le prix des consommations dans la proportion du pouvoir supprimé. C'est un simple changement de comptabilité qui aura pour chacun le même résultat. Seulement, la corporation aura imposé une de ses volontés qui est la suppression du pourboire ; l'autre réclamation, non moins impérieuse, c'est le droit à la moustache. Les garçons de café entendent user de leurs avantages, laisser aux vils cabots les joues éternellement rasées et le menton bleui. Ils veulent ne plus se faire remarquer en dehors de l'exercice de leurs fonctions par ses uniques favoris dont ils partageaient la mode avec les avocats et magistrats et avec M. Jules Ferry. Celui-ci s'obstina longtemps à porter ces favoris, que les garçons de café méprisent et n'acceptent que par force majeure. Lui les portait par goût, en dépit des quolibets, des caricatures incessantes où on le représentait à la tribune de la Chambre une serviette au bras, portant le verre d'eau traditionnel de l'orateur sur un plateau. A la fin il se lassa dans sa résistance et se résigna à laisser pousser sa barbe.

Par contre, Mounet-Sully eut toute la peine du monde à supprimer la sienne pour la reprise de son rôle de Gérald dans la *Fille de Roland*. Il fallut toute son amitié envers l'auteur, M. Henri de Bornier[277], pour l'y décider.

Si la question de la moustache et de la barbe a une si grande importance pour des hommes tels, on comprend que les garçons de café en fassent une question de grève.

Nous nous rappelons le bon Théodore de Banville, que les mauvais temps de l'hiver dernier avaient empêché, à cause de son catarrhe chronique, de sortir durant plusieurs jours et d'aller chez son barbier. Il nous dit avec résignation, une résignation où pétillait son esprit habituel : « Bah ! j'écoute ma barbe pousser… ça me distrait… » Les garçons de café entendent vouloir se donner ce plaisir-là.

277 Henri de Bornier (1825-1901) : dramaturge, poète, écrivain et critique théâtral.

Un livre sur Rops — 22 juin 1891



On vient de publier, en une édition de luxe, à la librairie Conquet, un livre bien curieux et bien intéressant sur un de nos compatriotes célèbre ici : il s'agit de l'œuvre lithographié de Félicien Rops, continuant l'œuvre gravé, déjà publié par M. Eugène Ramiro[278], un pseudonyme sous lequel se cache un très esthète avocat du barreau parisien, attelé à la renommée du maître-aquafortiste. Celui-ci est pourtant assez indifférent : « Mon paillon[279] craint la grande lumière, écrivait-il un jour ; je suis un inconnu et j'apporte même une certaine coquetterie à l'être en un temps où les peintres sont tous notoires ou notaires. » Dans son ancien atelier de la rue de Grammont, il avait crayonné sur le mur la phrase connue de Montaigne, affichant l'amour de son art « même si pas un n'y prend goût. » Aujourd'hui son atelier est place Boieldieu, devant l'espace béant de l'ancien Opéra comique incendié, très haut, au sixième, dans les toitures, un vaste atelier, lumineux et gai, occupé jadis par de Nittis. Plus d'inscription, mais une couleur vert pâle, très claire, au rebours des habituels fonds d'ocre ou de bitume des anciens ateliers, dont l'artiste d'ici a horreur, avec la seule préoccupation d''une lumière savamment distribuée et nuancée par des jeux de stores. Là il travaille tous les jours, avec une visière verte, nécessaire à la minute de son travail, étonnamment jeune encore malgré ses cinquante-six ans, le teint vif, l'œil allumé, les cheveux tumultueux, l'esprit alerte, délié, abondant.
Sans cesse s'accumule une production déjà énorme et toujours renouvelée : il fait maintenant des planches au vernis mou, où le procédé s'efface, où la forme se synthétise, se hiératise : ce seront ses chefs-d'œuvre. Il médite aussi une illustration de Baudelaire qui lui est commandée, Baudelaire qui fut son ami et lui a consacré ces vers fameux :

….… combien j'aime
Ce tant bizarre monsieur Rops
Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est comme
La pyramide de Chéops !

Ils s'étaient connus en Belgique, et c'est précisément de ce temps-là, de l'œuvre produite par Rops avant son départ pour Paris, que nous entretient le nouveau livre paru sur ses lithographies. A cet égard, ce livre est spécialement intéressant pour la Belgique, dont il fait pour ainsi dire l'histoire

278 Eugène Rodrigues-Henriques, alias Erastène Ramiro (1853-1928) : avocat et homme de lettres. A écrit plusieurs ouvrages consacrés à Rops, notamment celui qui fait l'objet de cet article : *L'Œuvre lithographié de Félicien Rops, orné de sept reproductions de lithographies en taille-douce*, Hachette (?), Paris, 1891.
279 Grosse paillette. Plusieurs autres significations sont possibles compte tenu du sujet de l'article.

anecdotique et satirique de 1856 à 1861. En effet, toutes les lithographies de Rops produites entre ces deux dates se rattachent à la publication de l'*Uylenspiegel*, où elles parurent, fondé à cette époque par MM. Hallaux, Jouret le musicien, Emile Leclercq, Charles De Coster.

L'iconographe parisien, dans sa préface, s'étonne qu'une collection complète en soit devenue introuvable, non moins que du *charivari belge*, où parurent les autres dessins de Rops. Chose incroyable, s'écrie-t-il, et que cette œuvre d'art ait été « dédaignée à ce point ». Patiemment, il l'a reconstituée presque en entier, soit 250 lithographies. Il y a des pièces : Un monsieur et une dame, un *Enterrement au pays wallon*, reproduites ici, qui sont de premier ordre.

Les autres sont des illustrations satiriques sur le monde artiste, les théâtres, les hommes du jour dont il publie des charges, surtout sur la garde civique, où Rops qu'on appelle à ce moment un Gavarni belge, trouve un thème neuf et fécond ; des revues sans équilibre, des bivouacs avec une poussée vers un tombeau de faro…

Puis des dessins aussi sur les questions et les hommes politiques, mais sans prendre parti, cherchant le pittoresque ou le rire. Un jour, à propos d'une planche sur les moines, Louis Defré le félicite : « Je ne mérite pas vos éloges, lui réplique Rops en une lettre délicieuse que le livre de M. Ramiro nous divulgue. Je hais le monsieur pour lequel il faut « une religion bonne pour le peuple », le mangeur de prêtre dont notre grand Flaubert a tracé un schéma si net dans M. Homais. »

N'est-ce pas là un Rops tout imprévu ? Du reste M. Ramiro note une autre surprise : « On a si souvent accusé Rops d'être un fabricant d'obscénités qu'il est juste de constater dans que cette seule branche de son art il a pu produire 250 lithographies sans qu'on en découvre une licencieuse.

Les bureaux de placement — Les Mystères de Paris — 30 juin 1891

[…] Le but poursuivi — et pour lequel le conseil municipal et le Parlement sont déjà saisis —, c'est la suppression des bureaux de placement tenus par des placeurs qui exploitent, et la création de bureaux de placements gratuits. Pour cela il faut l'intervention officielle et déjà, dans tel arrondissement, le 6e, par exemple, fonctionnent à la mairie des bureaux de placement gratuits. Les solliciteurs sont interrogés sur leur profession ; il y a des salles d'attente ; puis on cherche parmi les offres d'emploi qu'on a reçues. Depuis deux ans que ce bureau est installé, plus de sept mille personnes s'y sont présentées dont les deux tiers ont été placées. Actuellement plus de dix personnes par jour y sont fournies d'emplois, ce qui, à 15 francs par placement, économise aux travailleurs 150 francs par jour, soit 4,500 francs par mois qui sont gagnés sur les bureaux de placement. C'est la mort de ceux-ci que les travailleurs poursuivent, voulant que le système des bureaux de placement gratuits dans les mairies se généralise, avec des affiches, dans des cadres grillagés, contenant toutes les offres d'emploi, à consulter aux points les plus fréquentés de chaque arrondissement. Il est peu probable cependant qu'on arrive à la suppression complète des bureaux de placement, qui semblent indispensables par exemple pour le personnel de la domesticité. Il y en a des centaines à tous les coins de Paris. Quelle matière à observations étonnantes pour qui entre un après-midi dans un de ces bureaux de placement où attendent des femmes de chambre, des cuisinières, des valets de chambre sans place ! Mme Alphonse Daudet qui prépare un nouveau livre : *La journée d'une Parisienne*, y notera ce petit frisson de peur et de pitié de la mondaine qui s'aventure là pour s'approvisionner en domestiques.

Quelle psychologie de la vie du peuple, de l'inouï encombrement de la grande ville et de son fallacieux prestige ! Combien de servantes débarquées de la province ou de l'étranger, sur l'appât de gages supérieurs, et là échouées pendant des jours sur les banquettes d'une antichambre noire, sans trouver un engagement ! Et, sitôt placé, l'agence réclame à chaque sujet, dès la première huitaine, 4 p.c. ou 5 p.c. des gages de l'année. En réalité, donc, la plupart ont constamment la moitié de leurs gages absorbée par les agences, à moins de rester longtemps dans le même service, ce qui est rare.

Voulez-vous un détail de mœurs bien parisien : les bureaux de placement de domestiques sont assidûment fréquentés par les directrices matrimoniales, qui engagent les plus jolies servantes en leur promettant 150 ou 200 francs par mois, et les ramènent chez elles, où il y a toute une garde-robe, des manteaux, des chapeaux variés dont on les affuble pour les exhiber aux clients, qui sont presque toujours de province et arrivent sur la promesse d'énormes dots consignée dans les annonces des journaux. On leur fait verser au préalable des sommes graduées, puis on leur montre l'héritière, qui n'est d'ordinaire qu'une bonne sans emploi et refuse naturellement le naïf postulant. Seulement, la bonne est d'ordinaire bernée à son tour, car la directrice ne la paye pas au bout du mois et, pour dépister les plaintes et la police, a soin de déménager régulièrement, avec un mobilier qui ne lui appartient pas. Unanime friponnerie ! Ah ! ces étonnants dessous de la vie quotidienne, et quels autres « Mystères de Paris » que ceux d'Eugène Sue il y aurait à écrire aujourd'hui pour un romancier fureteur et sensible aux documents !

La Ménagerie au Jardin des Plantes — Menace de disparition — L'Histoire du Muséum — 6 juillet 1891



Le succès permanent de ces exhibitions d'animaux dans les foires devrait donner à réfléchir à ceux qui méditent en ce moment la suppression ou le morcellement du Jardin des Plantes. Ç'a été un cri d'alarme quand on l'a su menacé, ce jardin aimé de beaucoup de Parisiens et qui est une des promenades obligatoires des étrangers de Paris. L'idée est d'autant plus malencontreuse et imprévue qu'il allait célébrer son centenaire. Le vieux jardin, qui s'appelait le Jardin du Roi, ne possédait pas d'animaux d'abord. On l'avait respecté, malgré ses antécédents, parce qu'il était le seul à l'usage du peuple, donnant des herbes pour ses maux et permettant de s'instruire aux savants qui devaient les soulager. On y avait créé des chaires illustres pour Jussieu, Fourcroy, Geoffroy Saint-Hilaire[280]. Cela correspondait à ce goût pour la nature si en honneur en cette fin de dix-huitième siècle et auquel avaient contribué les écrits de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Ce fut celui-ci qui regretta, au Jardin des Plantes, l'absence des animaux, que Buffon, de son côté, avait mis à la mode, et demanda à la Convention, la translation de la ménagerie de Versailles. Mais celle-ci s'était appauvrie et la note officielle qui en fait le recensement énumère seulement « un lion, un zèbre, un babili[281] et un chien, *ami du lion* ».

Le contingent s'augmenta d'une façon imprévue, raconte M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire dans un livre qu'il a écrit sur la vie de son père. Celui-ci, travaillant dans son cabinet, fut prévenu un matin qu'un ours blanc, une panthère et d'autres animaux l'attendaient à la porte du Muséum. Le lendemain, nouvelle caravane ; le jour suivant aussi. C'était l'administration de la police, ayant pris un arrêté pour défendre l'exhibition d'animaux vivants, qui lui envoyait ces envois[282].

Tel fut le commencement de la collection, et les premiers gardiens furent les possesseurs expropriés de ces animaux à qui on donna, en compensation, le droit rémunéré de les garder et de les nourrir gratuitement. Aujourd'hui, les gardiens du Jardin des Plantes sont des fonctionnaires importants et décorés, ce qui n'exclut pas certaines surprises. Un jour, l'un deux, à qui nous avions demandé un renseignement, nous répondit avec ce petit accent flamand qu'on ne perd jamais, puisque notre ami Victor Wilder l'a conservé intact après plus de trente ans de séjour à Paris. Mais ici, quelle invraisemblance : ce fonctionnaire, décoré de la Légion d'honneur et des médailles militaires — Un Belge ? Eh oui ! il nous raconta qu'il s'était engagé dans la Légion étrangère et, après des exploits, avait obtenu cette sinécure heureuse de n'avoir qu'à se promener entre les parterres du Jardin des Plantes. Pourtant il parlait avec un petit regret de Louvain, sa ville natale, surtout de sa bière, dont il avait l'air de garder un souvenir particulièrement nostalgique. Et voyez l'ironie des choses : son

280 Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844) : naturaliste.
281 Mot non trouvé.
282 Ce redoublement du mot « envoi » semble montrer que Rodenbach ne relisait pas tous ses articles avant impression.

uniforme de gardien, bleu foncé avec des ornements de laine rouge, est presque textuellement l'ancien uniforme de la garde civique !

Aujourd'hui, plus qu'à l'origine, la collection d'animaux est importante. Il y a une série de fauves, dont un lion superbe donné par M. Grévy[283]. Est-ce un symbole ? car « le roi du désert », déchu aussi, demeure fier dans sa cage étroite. Quant au chat-pard[284] de Sarah Bernhardt, qui eut l'honneur d'inspirer une ballade à Bergerat, il est mort. Il paraît du reste qu'un mauvais sort s'attache aux bêtes. Ce mauvais sort a pris, il est vrai, un moment la forme d'un gardien qui revendait les viandes livrées pour les animaux et laissait ceux-ci littéralement mourir de faim. Mais depuis un malaise subsiste, et c'est un des arguments mis en avant par ceux qui proposent la suppression de la ménagerie.

Que diront les bonnes, les tourlourous[285] et les enfants, — les enfants qui ont des discours spéciaux pour les bêtes comme ceux que Victor Hugo a notés dans l'*Art d'être grand-père* ? Surtout que les bêtes n'allaient[286] pas tarder à répondre à la conversation, quand les hommes parleront leur langue, car nous possédons un savant sérieux, le docteur Garner, qui vient de publier des notes extraordinaires sur la langue des singes qu'il a étudiée et découverte. Il paraît prouvé que les singes parlent. Voyez quelle fut leur stupéfaction quand le docteur leur parla dans leur propre langue. Il paraît que les termes les plus fréquents sont « ce qui se boit », et le thème le plus ordinaire de conversation est aussi « le temps qu'il fait ».

Une seule difficulté : ils articulent en *la* dièse, ce qui est, paraît-il, très difficile au larynx humain. C'est alors — quand la conversation sera possible — qu'on fréquentera le palais des singes au Jardin des Plantes, déjà si en vogue aujourd'hui !

Cela va peut-être préserver la ménagerie menacée, sans qu'il faille recourir aux gros ou aux grands mets, comme Lakanal[287], qui défendit le Muséum contre les prétentions de Napoléon : « L'arbre de la liberté serait-il le seul qui ne pût être naturalisé au Jardin des Plantes ? »

Il est de fait que les autres arbres y poussent merveilleusement, et, en ce moment encore, on peut y voir, superbe, étageant ses branches, un immense pin dont un écriteau nous dit qu'il fut planté en 1774 par M. de Jussieu. Plus que centenaire ! On vit vieux au Jardin des Plantes. Chevreul le savait bien et a dû plus d'une fois regarder avec défi le vieil arbre, son aîné. Le savant Becquerel, mort récemment, avait aussi son habitation-là. Peut-être y reviendront-ils car le Muséum aime à posséder ses gloires. A preuve ce détail peu connu et topique, quoique macabre : lorsque Cuvier fut mis en bière, on lui passa une broche de fer à travers la tête, rivée à la bière, afin qu'on ne pût *voler sa tête*, comme on avait volé celle de Bichat — pour les collections. Celles-ci n'en sont pas moins très intéressantes : zoologie, botanique, etc., et constituent avec les immenses serres un magnifique ensemble que la ménagerie complète. Aussi faut-il espérer qu'on renoncera au projet de supprimer les animaux qui sont la vie, la couleur et comme l'illustration dans le texte de ce curieux et fréquenté Jardin des Plantes.

283 Jules Grévy (1807-1891) : Président de la République française du 30 janvier 1879 au 2 décembre 1887, date de sa démission à la suite du scandale des décorations.

284 Félin sauvage d'Amérique.

285 Fantassin au pantalon rouge.

286 Coquille possible : « ne tarderont pas ».

287 Joseph Lakanal (1762-1845) : homme politique. Député à la Convention, organisa l'Instruction publique et sauva le Jardin des Plantes.

Un syndicat médical — 30 juillet 1891

[…] La mode est aux syndicats, à tel point que des corps de métiers manuels, elle gagne les professions libérales. Il vient de se fonder une association syndicale professionnelle des médecins de la Seine. A quand la grève des médecins, pour faire suite aux autres ? En attendant, la circulaire de convocation a paru et les statuts sont arrêtés en seize articles. Il s'y agit d'abord de rapports plus confraternels et suivis à établir, puis du règlement des conflits qui peuvent surgir, ensuite de se concerter pour la poursuite de l'exercice illégal de la médecine. Ce dernier point paraît le plus important et a sans doute décidé surtout de la création d'un syndicat des médecins.

Cette profession, plus qu'aucune autre, est en proie aux parasites, à la concurrence déloyale. Nous ne parlons même pas des charlatans de toute espèce qui pullulent avec des remèdes cachés, des panacées occultes. Mais, même parmi ceux qu'on va consulter comme médecins, que de supercheries ! Que de soi-disant médecins, avec plaque sur leur maison et leur porte, qui en prennent publiquement le titre et n'ont jamais obtenu un diplôme. Voulez-vous un exemple caractéristique ? Il y a deux ans a comparu devant le tribunal un individu prévenu d'exercice illégal. Il avait commis l'imprudence de mettre sur sa carte de visite : membre de l'Académie de médecine. Quelqu'un eut la curiosité de vérifier, il n'en était pas. D'un point de repère à l'autre, on arriva à son point de départ : il avait commencé par être garçon au bal Bullier ; là il avait entendu causer des étudiants en médecine.

Il se frappa le front, tenant son idée. Il se lia avec quelques-uns, les écouta, retint des bribes d'argot médical. De là, pour se *perfectionne*r, il alla se faire engager comme domestique chez un médecin où il resta un an. Après quoi, satisfait de lui-même, il s'établit, loua un appartement cossu où on lui fit crédit, à cause de sa profession de docteur, mit une plaque annonçant ses heures de consultations, et attendit. Grâce à des annonces habiles, quelques clients vinrent, qui se trouvèrent mieux à la suite de leurs visites chez lui. Ceci amena d'autres malades, nombreux bientôt. Il devint, grâce à des rumeurs de voisinage, un médecin de quartier achalandé. Pourtant il ne savait rien ; on découvrit plus tard, lors du procès qu'il possédait seulement deux prescriptions dont il faisait usage exclusivement et à tour de rôle, anodines d'ailleurs.

Cependant ses ambitions étaient plus hautes. Il fit des visites à des confrères illustres, à des membres de l'Académie de médecine, dont l'un, qui figura comme témoin, médecin célèbre et sénateur, l'avait invité, reçu à sa table. Il fréquenta tout le haut monde médical, sans que personne eût jamais un doute à son égard, ce qui prouve que les médecins entre eux ne parlent jamais de médecine.

Notre homme, lui aussi, rêva de l'Académie et arbora le titre de membre, sans vergogne, comme il avait arboré, sans plus de droit, celui de docteur.

Cet excès le perdit, sans quoi il aurait continué à faire fortune, à passer pour un médecin d'élite et à traiter une très nombreuse clientèle, avec ses deux ordonnances invariables !

Le cas sans doute est fréquent, et c'est une des raisons du syndicat médical qui vient de se former. Mais si l'article des statuts qui prescrit de poursuivre les faux médecins sera facile à exécuter, le premier article, qui prescrit la fraternisation des vrais médecins, sera d'un accomplissement moins

aisé. M. le docteur Desprès pourrait là-dessus donner des détails édifiants, lui qu'une campagne sans merci poursuit en ce moment et qui va faire l'objet d'une interpellation au conseil municipal. En réalité, on lui en veut d'avoir été l'adversaire véhément et non encore désarmé de la laïcisation des hôpitaux : alors on se rabat sur des prétextes : son refus d'endormir les malades au chloroforme pour les opérations ; son refus aussi d'appliquer la méthode antiseptique, si en vogue ailleurs, et que lui juge nuisible. La question est de savoir si un chirurgien, un médecin sont libres dans leur service, maîtres du traitement et de la méthode dans les hôpitaux. La question, comme on le voit, est délicate, et il est curieux de savoir, après l'interpellation au conseil municipal, quel sera l'avis du conseil de surveillance.

Du reste, un autre incident de cette semaine qui prouve le désaccord hostile des médecins — au moment même de la fondation du syndicat, — c'est la première séance de la nouvelle Société d'hypnologie qui s'est tenue en ce vieil hôtel Panckouke, le local des sociétés savantes. On y a vu aux prises, une nouvelle fois, les deux écoles rivales en matière d'hypnotisme : celle de la Salpêtrière et celle de Nancy, représentée ici par le docteur Bernheim, dont la dispute menace de devenir célèbre comme celle des glückistes et des piccinistes au siècle dernier[288].

288 Querelle des Gluckistes et des Piccinnistes (1775 et 1779) : polémique esthétique qui divisa le monde musical parisien entre les défenseurs de l'opéra français (Gluckistes) et les partisans de la musique italienne (Piccinnistes).

Le dimanche parisien — Chemins de fer de banlieue — Le Métropolitain — 3 août 1891



La terrible catastrophe de Saint-Mandé[289] a marqué d'une croix noire les dimanches d'été parisiens, d'une gaîté si folle et si bruyante. Comme les bourgeois de *Faust*, les Parisiens tiennent à faire leur promenade hors des murs, pas trop loin, juste au point où apparaissent les premières verdures, mais avec un souvenir encore de la ville ; guinguettes, foires, canotages et chevaux de bois. Ce serait une curieuse monographie à écrire, la psychologie des dimanches parisiens. Ce jour-là l'esprit du peuple parisien se montre à nu dans le coup de folie que lui ont donné le grand air, les horizons vastes, le petit vin et la liberté de tout un jour. On ne peut se figurer ce que cette liberté hebdomadaire apparaît exquise et précieuse à ceux qui, quotidiennement, sont prisonniers d'un bureau, d'un emploi, d'un négoce. Un de nos confrères, devenu un chroniqueur brillant et qui avait commencé sa vie comme ouvrier, nous a raconté un jour l'espèce d'enivrement contagieux que communique le dimanche à la foule des travailleurs et des petits bourgeois. C'est au milieu de cette joie que la mort est tombée, écrasant des enfants qu'on a retrouvés défunts en des robes blanches, et des jeunes femmes à la tête en bouillie dont les mains intactes continuaient à tenir un gros bouquet de fleurs des champs…

Mais l'insouciance de ce peuple parisien est si grande, si vif aussi son amour du plaisir et des banlieues que, dès demain et les prochains dimanches, les trains suburbains seront encore pris d'assaut. Chose caractéristique et qui a toujours fait notre émerveillement, c'est combien les Parisiens ont ce que nous pourrions appeler le *sentiment de foule*. Dans les plus épouvantables cohues ils se retrouvent, se placent, opérant le triage et aboutissant à l'ordre. Ce public fait pour ainsi dire lui-même sa police. Il faut les voir, ces trains du dimanche, dans toutes les gares de ceinture ou limitrophes, envahis, bondés, les impériales, les escaliers, les marchepieds, les fourgons ! Cela offre l'apparence d'un gâchis, et c'est d'une ordonnance très appropriée. Car les accidents sont infiniment rares et la collision de dimanche est due à une vraie fatalité si l'on songe à la multiplicité inouïe des trains, qui se succèdent pour ainsi dire toutes les cinq minutes sur toutes les lignes, et quel réseau, quels infinis moyens de communication dans tous les sens !

Et cependant il semble qu'il en faille encore davantage pour la quantité sans cesse croissante de voyageurs, puisque, précisément cette semaine, le conseil municipal vient de discuter et d'adopter le projet du Métropolitain. Il y a longtemps qu'on en parlait, si longtemps qu'on ne croyait plus à son exécution. Seule une « scie » de café-concert fort en vogue le réclamait encore. Le voilà voté à une belle majorité. Nous aurons toute une série de trains intérieurs, en tranchée ouverte ou couverte, qui

289 Catastrophe ferroviaire du 26 juillet 1891 qui fit 50 morts, soit une semaine avant cet article.

se mettront en communication avec les différentes gares. Le réseau du chemin de fer du Nord va être prolongé jusqu'à l'Opéra. Une ligne circulaire, partant de l'Arc de l'Etoile, sera raccordée à la gare Saint-Lazare, aux gares de Vincennes et de Lyon. Une autre ligne s'étendra au long des boulevards extérieurs : Batignolles, Clichy, Rochechouart, La Chapelle.

Quant à la ligne des grands boulevards, un amendement a été voté stipulant que le Métropolitain ne pourrait jamais emprunter cette voie. Pour le reste, on espère des travaux promptement menés, car, si les omnibus et tramways sont innombrables, leur marche est bien lente et les arrêts trop nombreux. Il faut une heure et demie presque pour atteindre les gares extrêmes de Vincennes, de Lyon ou de Montparnasse.

Or, le mouvement vers ces gares est de plus en plus grand, d'abord parce que le goût du voyage croît sans cesse et aussi parce que le voyage lui-même se démocratise, parce que les grandes compagnies le mettent à la portée de toutes les bourses. En France le prix ordinaire des places est fort élevé. Mais les billets circulaires des voyages d'été organisés vers les différentes parties de la France sont d'un bon marché fabuleux. On peut voir en ce moment sur nos murs des affiches alléchantes, illustrées de plages mondaines ou de paysages bleuâtres, avec le prix de parcours réduit jusqu'à d'invraisemblables limites. Il y a des trains de plaisir de Paris pour toutes les villes de France et de toutes les villes de France pour Paris moyennant une dépense comme celle-ci pour l'aller et le retour : Blois, 6 francs ; Tours, 9 francs. Pour la forêt de Fontainebleau, 15 francs, mais avec deux repas et une promenade en voiture, en même temps que le parcours.

On organise même ainsi des voyages à forfait pour des distances plus longues : ainsi une belle affiche inviteuse de la compagnie de l'Ouest, avec les côtes bleues de la Manche, offre un voyage de huit jours au mont Saint-Michel et à l'Ile de Jersey, en visitant Granville, Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, dans les conditions suivantes : transport en chemin de fer et en steamer (pour le voyage jusqu'à Jersey), aller et retour ; plus les repas et le séjour dans les principaux hôtels des villes parcourues, la visite des monuments, des places dans les voitures publiques pour des excursions, etc. Prix : 130 francs en première classe et 117 seulement en seconde classe !

On va en Touraine et sur les bords de la Loire pour 45 francs ; on va dans toute la Bretagne : La Broisée, Saint-Nazaire, Lorient, Quimper, Vannes, etc., avec un billet valable durant un mois, pour 40 francs !

Ce bon marché excessif donnerait à croire que cette mode unanime du voyage, et du voyage lointain est en décadence. On dirait une liquidation de paysages démodés. Au lieu de courir du pays, on en arrivera bientôt peut-être à préférer un bois tranquille avec un peu d'arbres et d'eau pour le temps des vacances, à moins qu'on n'en arrive à rester chez soi tout simplement comme le souhaitait Pascal : « tous les malheurs proviennent de ce qu'un homme n'a pas su rester tranquillement assis dans sa chambre. »

La jeune génération littéraire — L'antidéroulédisme — 10 août 1891



Au moment où le chauvinisme français s'exalte des ovations et des apothéoses décernées à la flotte en Russie, il n'est pas sans intérêt de faire une remarque d'actualité sur l'état d'esprit de la jeunesse française, la jeunesse littéraire, voulons-nous dire, qui ne prend plus goût décidément à ces effusions et parades internationales. A tort ou à raison (nous signalons sans juger), l'idée de la patrie va s'affaiblissant dans la jeune littérature, qui est évidemment l'avant-garde des idées de demain. Les jeunes revues sont significatives à cet égard. Tous n'y sont point également sincères, et quelques-uns y ont trouvé l'occasion d'articles bruyants. Nous ne disons pas cela pour M. Remy de Gourmont[290], qui est un peu artiste, un philosophe, et pas irréfléchi, approchant déjà de la quarantaine, auteur d'un beau livre : *Sixtine*.

En plein calme d'esprit, il a écrit, il y a quelques semaines, cet article : *Le joujou patriotisme*, paru dans le *Mercure de France* et qui déchaîna si forte colère. M. de Gourmont, qui était attaché à la Bibliothèque nationale, fut révoqué, un peu sur la dénonciation peu noble de M. Henry Fouquier[291]. Il est vrai que de la part d'un fonctionnaire français ces idées ne manquaient pas d'audace : « Y a-t-il nécessité (écrivait-il encore depuis le premier article) que la France n'ait en sa vie politique et sociale qu'un seul but : reprendre à l'Allemagne ladite province, antérieurement chipée ? »[292].

Ce courant d'idées dans la jeune littérature française se préparait depuis longtemps, et par étapes : on s'est d'abord attaqué à la vie militaire, au régime de garnison et de caserne ; l'école néoréaliste a donné là-dessus une série de romans, écrits avec haine, une colère non déguisée contre l'enrôlement, les promiscuités souffertes par les miliciens du service obligatoire : c'est *Le Cavalier Misery* de M. Abel Hermant ; *Le Nommé Perreux* de M. Bonnetain ; les *Misères du sabre* et *Sous-Offs* surtout, qui fit le plus de tapage, de M. Descaves ; *Biribi*, de M. Darien, toute une série d'œuvres dont la liste seule serait longue.

Là on s'attaquait à la vie militaire ; par une seconde étape, toute logique, la génération qui suit s'attaque maintenant à l'*idée militaire*. Et voici des brochures au titre topique qui étonne : « *Désarmement ? Parfaitement* ». Or, savez-vous, dans telle jeune revue littéraire, les lignes de compte rendu qu'on y consacre : « Fantaisie pleine de bon sens, dans laquelle l'auteur se raille des braillards du patriotisme et démontre la sottise, au point de vue social, des idées revanchardes. Il n'est pas mauvais que soient dites de temps à autre ces choses que pensent tant de gens ».

N'est-ce pas qu'il y a là dans l'esprit français une évolution bien imprévue et caractéristique ? Il s'est formé ce qu'on pourrait appeler « l'antidéroulèdisme ». A rebours de l'auteur des *Chants du soldat*, dont on a pu dire avec esprit : « Il ne marche pas, il défile, » voici que l'esprit nouveau s'atteste plus

290 Remy de Gourmont (1858-1915) : romancier, journaliste et critique d'art, proche des symbolistes.
291 Henry Fouquier (1838-1901) : journaliste, écrivain, dramaturge et homme politique.
292 L'Alsace.

pacifique et plus pédestre, *musa pedestris*. Et les jeunes revues prennent résolument la contre-partie du programme des anciennes, la *Revue* de Mme Adam[293], par exemple, laquelle se jugeait elle-même tout récemment de façon piquante en écrivant à un de nos amis, M. Léon Daudet : « Vous savez bien que je suis un vieux Déroulède en jupons ».

C'était pour refuser au fils d'Alphonse Daudet[294], fort gentiment du reste, une partie de son livre : *Germe et poussière*, qui vient de paraître chez Charpentier et qu'elle avait accepté de publier auparavant dans la *Revue*. Mais, au dernier moment, elle en élagua un fragment, parce qu'il contenait l'éloge de Wagner ! Dans ce livre on trouve aussi des pages lyriques sur Kant, Schopenhauer, sur bien des choses et des noms longtemps suspects. Et Traban, un des personnages de ces trois dialogues, dit même : « Les Allemands excellent dans les deux formes d'activité mentale que j'associais aux mathématiques : la métaphysique et la musique ».

Comme on le voit, il y a là une psychologie nouvelle d'une partie grossissante de la race française qui s'intéresse davantage à l'idée d'humanité qu'à l'idée de patrie, comme déjà M. Renan, qui fut ici un précurseur, selon les propos au dîner Magny[295] que lui prête M. de Goncourt en son *Journal* et contre lesquels il protesta avec la grande colère qu'on sait, parce que, tout en étant d'un esprit sans frontières, il ambitionne au fond de lui, comme Sainte-Beuve, un siège au Sénat français.

293 Juliette Adam (1836-1936) : femme de lettres, polémiste, salonnière féministe et républicaine.

294 L'écrivain et homme politique Lucien Daudet.

295 Repas qui réunissait à Paris, à partir de 1862, un cénacle de journalistes, d'écrivains, d'artistes et de scientifiques au restaurant Magny puis, après la guerre de 1870, au restaurant Le Brébant, boulevard Poissonnière.

Les bibliothèques — 24 août 1891

[…] On peut en juger par les curieux rapports que les bibliothécaires de Paris viennent d'adresser au préfet de la Seine. Nous en avons pris connaissance, et c'est d'un intérêt très vif, très explicite sur les mœurs et l'état d'esprit de la population. Au moment où tous les éditeurs se plaignent surtout, crient au krach du livre et se prétendent encombrés par une production sans débouchés. Pour y remédier, un éditeur va essayer en octobre des volumes à dix sous ; c'est une révolution nouvelle dans le livre, de plus en plus démocratisé. Dire que c'avait été déjà une révolution énorme que le volume à 3 fr. 50 créé par l'éditeur Charpentier, le père de l'éditeur actuel.

De plus en plus on ira au volume populaire. C'est qu'en effet le peuple lit vraiment ; on le voit bien par les rapports des bibliothécaires. Pour une seule de ces bibliothèques, celle des Batignolles[296], durant le cours d'une année on voit qu'il y a eu 177 employés parmi les visiteurs, alors qu'on compte seulement 11 commerçants, 15 artistes, 8 hommes de lettres ; par contre 72 ouvriers. Tout ce monde des humbles aime vraiment à lire, puisqu'après une journée de travail ils viennent encore s'installer dans ces salles de lecture, de huit à dix heures du soir. Il est vrai qu'elles sont fort bien pourvues : les classiques, les maîtres modernes, histoire, théâtre, science. C'est le roman qui l'emporte, dans les curiosités, et comme auteur, partout, c'est Dumas père qui est le plus demandé. Il y a ainsi dans Paris 64 bibliothèques publiques constamment ouvertes et qui, certes, sont une des causes — en même temps que les journaux, les suppléments littéraires — du krach de la librairie. Les 50,000 exemplaires tirés et invendus de *Dette de laine*, le dernier roman de M. Georges Ohnet, peuvent s'expliquer par le fait de ses autres romans gratuitement disponibles dans toutes les bibliothèques, car il ne faut pas tabler sur une amélioration du goût public.

Il y a aussi des bibliothèques d'art industriel qui sont d'une utilité très pratique — au nombre de dix —, situées surtout du côté du faubourg Saint-Antoine, dans les quartiers industriels, où les ouvriers peuvent consulter estampes, volumes, photographies, tous les documents relatifs à leur métier de tourneur, ébéniste, constructeur, décorateur, etc.

Tout le public de ces bibliothèques populaires s'occupe consciencieusement et très sérieusement, plus peut-être que celui de la Bibliothèque nationale, un peu distrait aujourd'hui et folichon à cause de l'idée qu'a eue l'administration de mettre à la porte un registre, comme en Angleterre, pour les demandes et offres de travaux. Cela peut servir aux érudits d'être aidés ainsi par des fureteurs de bibliothèque ou des spécialistes, et ceux-ci, souvent humbles, gagnent aussi à ces occasions de collaboration rétribuée.

Mais le Français, né malin, qui « créa le vaudeville », apporte toujours en ces choses graves sa plaisanterie plus ou moins drôle. Donc le registre de la Bibliothèque, qui ne devait contenir que des offres et demandes de travaux d'érudition, est devenu un livre d'annonces d'une gaîté abracadabrante et digne du *Chat Noir* : une dame, mariée à un professeur, conduirait dans Paris dames ou demoiselles étrangères. — Un écrivain offre de vendre un roman de cape et d'épée. L'acquéreur pourrait signer. Discrétion garantie. — Une jeune femme « qui représente bien »

296 C'était le quartier de Rodenbach à cette époque.

disposerait de quelques heures, parlant le français, l'anglais et l'allemand. — On offre aussi des traductions hébraïques, coptes, tartares.
D'autres fumisteries plus joyeuses encore : On demande une étude sur la production du ricin dans le Gard. — Puis ceci, qui est écrit par un facétieux faussaire ; « M. Ch. Nauroy (or, M. Nauroy est ce fantaisiste candidat perpétuel à l'Académie qui se présente à chaque élection et n'a jamais rien promis) recevrait avec grand plaisir les communications sur le saint-simonisme et les saints-simoniens, sur lesquels il prépare un volume.
Vous pensez si l'on s'amuse ! Et le registre en question, qui est posé sur un lutrin près de la porte d'entrée intérieure, est assurément le livre le plus lu en ce moment à la Bibliothèque nationale.



Exposition des insectes — 31 août 1891

[…] Sans aller jusque-là, et quitte à cheminer tout simplement jusqu'aux Tuileries, nous avons pu contempler un spectacle très intéressant en cette saison où toute la vie politique et intellectuelle de Paris semble chômer : il s'agit de l'exposition des insectes qu'on vient d'ouvrir sur la terrasse de l'Orangerie, laquelle est décidément dévolue au règne animal, puisque, chaque printemps, l'exposition canine attire au même emplacement toute la société élégante. Cette fois ce sont les infiniment petits, présentés avec une louable équité, puisqu'il y a, en même temps, les insectes utiles et les insectes nuisibles, avec la preuve de leur concours sauveur ou destructeur, quelque chose comme l'actif et le passif des animalcules. C'est très curieux et très instructif, par moments très effrayant. Il y a tel flacon contenant, dans de l'alcool, des larves parasitées trois jours après la mort, qui n'est pas précisément pour mettre en gaieté. Non plus que pour mettre en appétit, toutes les projections, sous le microscope, de la goutte d'eau striée d'infusoires et d'anguillules : de la goutte de vinaigre avec ses millions de vibrions, de la miette de fromages où pullule une animalité infinitésimale.

Mais la philosophie y trouve son compte, à noter combien, même parmi ces infiniment petits, tout au bas de l'échelle vivante, presque aux confins de néant, là où les êtres ne sont plus qu'une poussière de vie, ils ont le même instinct de combativité, de haine, d'envie. — Ah ! Les formidables batailles dans la goutte d'eau, les assauts, les fureurs !

Et les insectes ne s'attaquent pas seulement les uns les autres. Il y a ici, tout au long des vitrines et des étalages, l'histoire, le tableau vivant pour ainsi dire de leurs opérations diverses, contre les végétaux surtout : des feuilles devenues de la dentelle par le travail des larves, celles du rosier par le diptère, celles du poirier par le tigre ; puis les branches, le tronc lui-même attaqués, le bois solide qui, envahi des larves, devient comme du liège, des éponges, tout cellulaire et ravagé de cavernes comme un poumon de phtisique ; là le puceron lanigère produit des tumeurs et on juge, par des spécimens, de cette épidémie ravageant tous les pommiers de Normandie. Le phylloxera tient aussi une grande place et laisse constater ses multiples ravages sur les parties diverses de la vigne et comment le cep s'étiole.

L'exposition la plus scientifique, la plus parfaite est celle d'une maison de Vienne, Lenoir et Forster, qui montre dans des sortes de thermomètres de verre des formations successives d'insectes : œuf, embryon, larve, et de chaque période un état parfait, comme diraient les graveurs.

Ici des sauterelles d'Algérie, avec leur air égyptien et de momie, leur tête comme d'une tête de mort. Puis tous les insectes étiquetés, de merveilleux papillons passés au fil de l'épingle dont s'éternisent, sous verre, les ailes de pastel ; des libellules, des nécrophores aussi, qui mangent les cadavres d'oiseaux et de petits mammifères et qui, quoique macabres, sont, de la sorte, bienfaisants dans le vertigineux travail du cosmos. A côté, d'autres qui sont utiles également, mais d'une façon moins horrible : les vers à soie, pour lesquels on expose de nouveaux systèmes de culture ; les abeilles, avec des centaines de ruches en bois ou en osier, de systèmes variés, qui nous ramènent à de douces visions et aux miellés enchantements de Virgile.

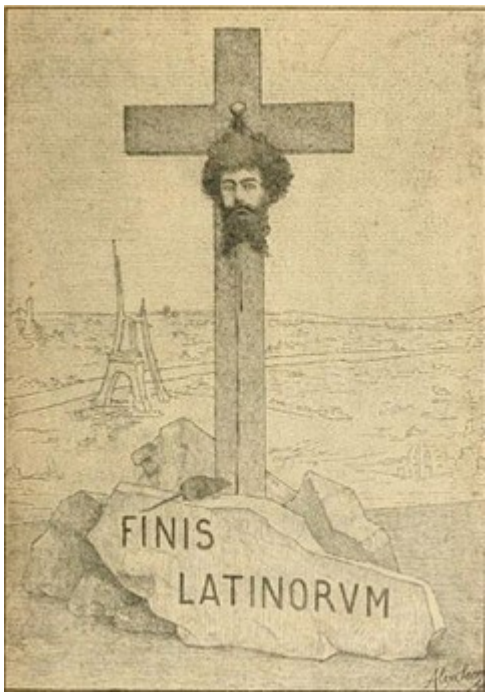
La note comique ne manque jamais : il y a toujours un Tartarin ou un Tribulat Bonhomet[297] qui tient à faire part de ses exploits. Voici deux boîtes, avec cette inscription sur l'une : « Commune de Prouville, Pas de Calais. Instituteur M. Verdure. 5,300 hannetons détruits pendant l'année scolaire 1890-1891 par les élèves de l'école de garçons. 44 élèves ». Sur l'autre boîte une inscription analogue, sauf qu'il s'agit de 5,600 papillons mis à mort par les mêmes 44 élèves, sous la conduite du même instituteur. Est-ce que le programme des études comprend, là-bas, de telles hécatombes ? Et le diplôme porte-il sur l'art de tuer les hannetons et les papillons ? Voilà une classe bien extraordinaire ! Et le professeur, donc, qui a fait l'envoi de ces deux boîtes, où l'on voit en effet l'amas innommable d'ailes fripées, d'ailes mortes, et quelle odeur de catacombes ! Un passant a écrit sous le nom du susdit instituteur : « C'est le Deibler des pauvres papillons ! ». N'est-ce pas mélancolique ? Et oui, car tout est attristant ici : voilà-t-il pas des livres où nous constatons les dégâts commis par l'anolium, dont la larve grossie se hérisse, et qui mange vite le papier où l'on croyait avoir sauvé son rêve du néant. Mais il est prouvé aujourd'hui que tous nos livres modernes, faits pour le bon marché, bâclés vite par la machine et l'industrie, seront complètement piqués des vers et perdus au bout de 30 ou 40 ans, sauf peut-être les exemplaires sur papier de Hollande, et encore !

Le ver, partout le ver, l'infiniment petit qui triomphe, voilà ce qu'on voit et ce qu'on sent à cette exposition des insectes, qui précisément en tire un intérêt poignant, cette sorte d'emphase philosophique que Victor Hugo a mise dans un de ses poèmes : *L'Épopée du ver*, et dont cette exposition, pour un esprit analogique, pourrait être l'illustration et les planches en couleur.

297 *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet et *Tribulat Bonhomet* de Villiers de l'Isle-Adam.

La Rose-Croix esthétique — Le sar Péladan — 31 août 1891

[…] Voyez par exemple, M. Joséphin Péladan, qui vient encore une fois de défrayer toute la chronique avec un nouveau tour de sa façon. Il faut avouer qu'il a une ingéniosité, une faculté d'invention inépuisable, quoique laborieuse, pour se singulariser. Nous avons eu déjà l'occasion de vous en parler. Il arriva du Midi se ranger dans la suite de Barbey d'Aurevilly, si adroit qu'il parvint à obtenir du maître une préface pour son premier roman, et de Félicien Rops des eaux-fortes pour frontispices. Il publia dans la suite quelques autres romans, non sans un certain talent déclamatoire, une obscurité d'hermétiste et de prophète en chambre ; en somme, du roman feuilleton avec de la magie élémentaire, Xavier de Montépin mâtiné d'Eliphas Lévi. Mais le second dosage lui réussit plus que l'autre et il devint ainsi le point de départ d'un retour à la kabbale, à l'occultisme.



Cette idée-là était dans l'air. Après le naturalisme, la modernité crue et nue, il y aurait un reflux vers l'idéal, le mysticime qui, chez les âmes sans foi, devait aboutir à une religion inverse et au satanisme. C'est ce qu'on a vu, et dans cette évolution M. Joséphin Péladan a sa part, toute question de littérature réservée. C'est si vrai que, désespérant sans doute d'arriver à la renommée ou à la gloire par le talent, ce qui est long, M. Péladan, depuis ces dernières années, s'est ingénié à attirer de force l'attention par ses actes et ses propos de mage. Car il s'est proclamé mage, en même temps que sar, et maintenant pour Paris il est le Sar, même tout court, universellement connu, grâce à d'autres récidives qui supposent une imagination devant laquelle il faut s'incliner avec admiration. Vous savez ses procès, ses assignations à son ancien ami M. Léon Bloy, qu'il a accusé d'avoir assassiné Barbey d'Aurevilly, ses assignations à Rodolphe Salis, patron du *Chat noir*, à la revue la *Plume*, au journal la *France*, mais toujours il fait défaut, assigne de nouveau, refait défaut, réassigne, — jusqu'à ce que le président biffe l'affaire. Vous savez aussi ses excommunications laïques contre Mgr Lavigerie, le cardina Rampolla, presque contre le Pape. Tous ces documents forment des annexes et sont restitués comme tels dans les rééditions de ses livres, car M. Joséphin Péladan est excellent homme d'affaires, et nul plus que lui ne s'entend à de retors contrats avec les éditeurs. Chaque fois qu'il a inventé quelque manigance bruyante, la maison Dentu met en vente de nouveaux tirages ; c'est ainsi qu'on peut voir en ce moment, avec son dernier roman *La Gynandre*, des rééditions du premier : Le *Vice suprême*, orné d'un dessin de couverture représentant un paysage de Paris en ruines, dans le recul des âges, avec, seul, un tronçon de la tour Eiffel ; mais à l'avant-plan une croix où règne à jamais la tête décapitée du sar Joséphin Péladan ! Ce serait exquis, si d'aucuns n'y pouvaient voir, avec raison, une sorte de sacrilège.

Mais cela c'est toujours pour faire suite à la magie, qui est le propre du Sar. A preuve sa dernière invention de cette semaine, qui est la plus belle : on a pu lire aux *Petites Affiches* l'acte de société

qu'il a tissé[298] pour la reconstitution de la Rose-Croix du Temple, ou Rose-Croix esthétique. Les anciens Rose-Croix étaient des hermétistes qui pratiquaient l'alchimie, la magie, avaient le secret de faire de l'or et celui de la pierre philosophale. Sans préjudice de ces cumuls, les nouveaux associés ont pour but principal d'organiser chaque printemps un salon idéaliste. On a déjà des adhésions : MM. Redon, Cosin, Desboutins, Blanche — et deux Belges aussi : MM. Constant[299] Meunier et F. Khnopff. C'est parfait, et nous aurons un salon artistique ; mais en quoi de Rose-Croix esthétique et conforme au second chapitre du Bereschit ?[300] Ceci est le secret du Sar ; mais la seule annonce du projet a déjà causé grand vacarme, surtout qu'il s'est associé des noms sonores pour son acte de société : M. le comte de La Rochefoucauld[301], qui fait de la peinture en amateur et dont ce nom a déjà retenti ailleurs, au cirque Molier, pour de triomphants exercices aux barres fixes ; puis M. le comte de Larmandie[302], qui fut un orateur boulangiste ; enfin M. Elémir Bourges, le romancier de talent du *Crépuscule des Dieux*, qu'on s'étonne de trouver en cette affaire.

Quoi qu'il en soit du prochain salon des Rose-Croix, sachons gré à M. Péladan, dans nos temps d'armements et de pessimisme, de nous susciter des heures joyeuses et d'égayer nos rues moroses de ses gais travestis : culottes de soie, capes éclatantes, cravates de dentelle, cheveux immenses, l'air d'avoir joué les pages de la Renaissance italienne au théâtre des Batignolles !

Mais ces costumes-là ne valent pas encore l'idée qu'il avait eue autrefois à Marseille avant de venir habiter à Paris : il s'y promenait solennellement paré d'un baudrier écarlate — un baudrier de suisse d'église ou de guerrier — avec, dedans, son parapluie !

298 Coquille possible : on pourrait également lire « pissé » dans l'article imprimé !

299 Constantin Meunier (1831-1905) : peintre et sculpteur réaliste belge. Sensibilisé au monde ouvrier.

300 Il faudrait lire : « mais en quoi le salon de la Rose-Croix esthétique est conforme au second chapitre du Bereschit ? »

301 Comte Antoine de La Rochefoucauld (1862-1959) : artiste peintre et collectionneur d'art. Promoteur du renouveau du rosicrucianisme en France à la fin du 19e siècle.

302 Léonce de Larmandie (1851-1921) : poète, romancier et auteur dramatique très proche de Péladan. Secrétaire général de la Société des gens de lettres.

Un gorille assassiné — 12 octobre 1891

De grandes affiches apposées sur toutes les colonnes Morris annonçaient l'exhibition à la salle des conférences du boulevard des Capucines de deux gorilles, « la première arrivée vivante en Europe ». Or, hier on n'en exhibait plus qu'un et le prix était descendu de un franc à deux francs qu'il était les jours précédents où l'on pouvait voir le couple — Paul et Virginie, c'étaient leur nom — jouer, se donner à manger, se prendre la main avec des airs presque humains.

Que s'était-il passé ? Un drame, que le barnum de l'exhibition nous a conté sous le sceau du secret, mais qui s'ébruitera, puisque la justice informe. En voici la primeur : la veille, une heure avant l'ouverture réglementaire, des messieurs s'étaient présentés pour voir les gorilles. On leur observa que c'était trop tôt. — « Tiens ! Et nous leur apportions des gâteaux, firent-ils. Enfin ! nous reviendrons tantôt. Donnez-les-leur en attendant. »

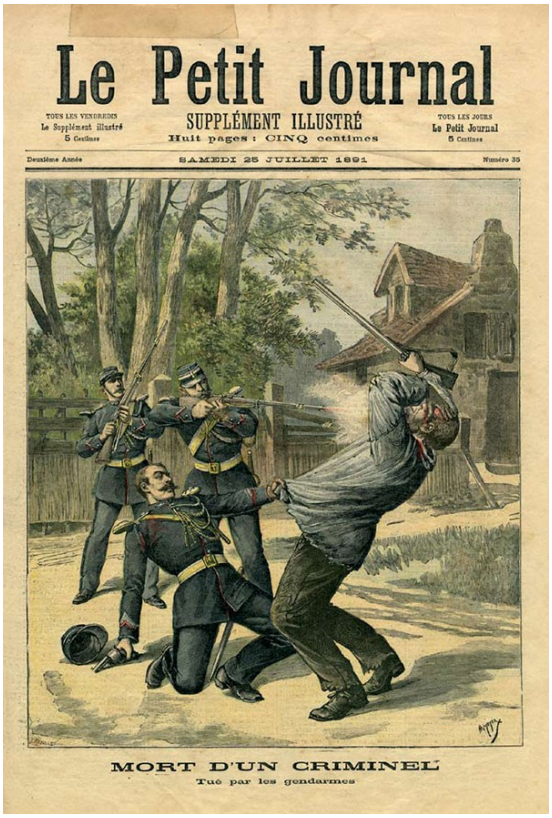
Cela semblait naturel. Leur ton était aimable. L'employée du contrôle donna un des gâteaux au gorille mâle. Peu après celui-ci poussa des cris, se roula, donna des signes de violente douleur. Était-il empoisonné ?

On courut chercher des docteurs, des vétérinaires. Mais le traitement des gorilles est peu connu. Leur constitution assez vague. On essaya des médicaments variés. On administra même au malade un purgatif — ô Molière ! — qui opéra outre mesure…

Le soir, le gorille mâle était mort, décédé dans sa cinquième année, ou plutôt assassiné par quelques mauvais plaisants ou un rival d'exhibition qu'on recherche…

Hier nous n'avons plus vu que la femelle, qui doit avoir de six à sept ans, d'un mètre de taille environ, mais si désolée, si affligée, repoussant loin d'elle les petites pommes, les quartiers d'orange, tous les fruits touchés, toutes les friandises dont on l'accable, se cachant la tête dans ses mains, sa tête aux grands yeux si tristes, qui nous regardaient par moments l'air vraiment de demander qu'on compatisse et d'être une veuve !

Paris-Bondy — L’Armée du vice — Une Loi urgente — 20 octobre 1891


Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

SAMEDI 25 JUILLET 1891

MORT D'UN CRIMINEL

Tué par les gendarmes

Le cas tragique de M. Henri Titard, rédacteur à *La France*, trouvé mourant, les yeux crevés, contre les grilles de la Bourse, victime d'une attaque nocturne en plein centre de Paris, élucide une situation de plus en plus grave et alarmante.

La forêt de Bondy n'est plus à Bondy, suivant le proverbe d'antan. « La forêt a marché », comme il est dit dans *Macbeth*, et ainsi s'est réalisé l'aphorisme de Villiers de l'Isle-Adam dans *Claire Lenoir* : « Les villes sont semblables aux forêts et il n'est pas difficile d'y rencontrer des bêtes féroces ».

Seulement, les bêtes féroces jusqu'ici se contentaient de la banlieue et des quartiers excentriques. Maigre pitance, insignifiants reliefs, qu'un peu d'argenterie et de meubles à emporter des villas qu'on dévalise à Auteuil, à Courbevoie ou à Sèvres. Pourtant les rôdeurs s'en arrangèrent. Nul n'ignorait l'existence de ces cent mille rôdeurs, hommes et femmes, vivant de la débauche, du vol, de l'assassinat, résolus à ne point travailler. Mais cette armée du vice demeurait aux portes de la ville, dans la banlieue, sur les boulevards extérieurs, et il suffisait de ne pas aller la tenter ou la débusquer dans ses quartiers favoris : le voisinage des fortifications, les berges de la Seine, certains coins de Charonne et de Belleville. Nous nous souvenons d'excursions faites ainsi, il y a une dizaine d'années, dans ces milieux tragiques, mais soigneusement travestis, les mains noircies. Le vicomte Othenin d'Haussonville, pour son travail sur la misère et l'enfance à Paris, endossa aussi la blouse et la casquette, avide de documents.

Sinistre enquête qu'on faisait là : bals de barrière, cabarets aux groupes inquiétants, mines patibulaires, rixes et agressions partout, le couteau vite tiré, en ces rues noires où les réverbères semblaient projeter à terre des traînées de sang.

Aujourd'hui la lie n'est plus au fond du verre. Elle arrive à la surface, visible pour tous les yeux. L'armée du vice, cette fois, est dans Paris. Elle ne l'entoure plus seulement d'une enceinte d'alarmes. Elle y est entrée, elle bivouaque à tous les coins de rue. Elle campe chez les marchands de vin, dans des hôtels suspects et, dès le soir venu, prend possession des trottoirs, menace, dévalise, tue.

Il n'y a là aucune exagération. Et tous les Parisiens le savent, sans trop s'en inquiéter, grâce à cette légèreté insouciante qui est dans l'esprit français. On en est quitte pour prendre toujours un fiacre désormais en rentrant du cercle ou du spectacle et pour ne jamais sortir sans avoir un revolver chargé dans la poche de son pardessus. Vous voyez donc bien que nous sommes comme en pleine forêt et qu'il convient d'être armé sérieusement et de faire la police soi-même et pour soi. Car nos

bons sergents de ville, qui sont, le jour, d'une brutalité révoltante et se précipitent à coups de poings sur ceux qui crient « vive Wagner » ou « à bas Wagner », avec une impartialité d'ailleurs remarquable, deviennent, le soir tombé et dans des quartiers moins fréquentés que l'Opéra, d'une prudence et d'une abstention notoires. Certes, leur nombre est insuffisant ; il faudrait doubler ou tripler la police parisienne. Mais ceux qu'on possède ont soin de ne pas s'exposer et s'éloignent vite au premier cri d'appel, sachant que les meilleurs coups de couteau seront pour eux. « Crève, bon passant, crève ! », fredonnent-ils en détalant, s'il faut en croire une des chansons les plus célèbres de Jules Jouy au *Chat noir*. C'est ainsi que chaque nuit il y a plusieurs attaques nocturnes sur tous les points de Paris où des passants, même pas tardifs, sont dévalisés et laissés pour morts sur le pavé.

Faudra-t-il recommencer à sonner le couvre-feu et à organiser des rondes de nuit ? N'a-t-on pas toute une garnison pour faire des patrouilles, s'il le faut ? Et n'a-t-on pas aussi un Parlement qui vient de rentrer et pourrait bien, une fois, faire chose utile en votant un projet de loi qui permettrait de gigantesques rafles et une déportation en masse à Nouméa ?[303] Car ces cent mille rôdeurs qui organisent la débauche et en vivent, qui terrorisent, volent et assassinent, on ne peut pas les atteindre à moins de les surprendre en un fait précis : délit et crime. Tout au plus sont-ils en état de vagabondage. Eh bien, qu'on érige leur profession en délit, et qu'on les atteigne, qu'on les frappe, qu'on les emprisonne, qu'on les relègue, qu'on invente (s'il le faut) une guillotine à vapeur pour ces cent mille brigands de vingt ans dont étaient Berland et Doré[304] et, peu auparavant, Alonzo et le hideux Sellier, les assassins d'Auteuil[305]. Précoce et patibulaire engeance ! Où donc le temps des criminels gracieux, des voleurs ingénieux et polis, comme celui qui se présenta naguère chez la duchesse d'Uzès, en son absence, comme l'accordeur de piano, et, laissé seul avec le Pleyel par le valet de chambre confiant, se décida, entre des tapotements de cordes et de touches plus ou moins compétents, à « s'accorder » aussi quelques bibelots de prix ?

303 Bagne de Nouvelle-Calédonie.
304 Les assassins de Courbevoie (1891).
305 Cette affaire criminelle est surnommée « le crime de la rue Poussin » (1889). Les deux assassins furent exécutés.

Décadence du latin et du grec — 20 octobre 1891

Une autre transformation qui sera plus heureuse peut-être, c'est celle qui se prépare dans l'enseignement moyen et dont la rentrée des classes, cette année, marque pour ainsi dire le point de départ. Il s'agit des études classiques, du grec et du latin traditionnels, dont depuis longtemps on commençait à nier l'utilité. Il est certain que les langues anciennes perdent du crédit. Les savants en *us* sont démodés.

L'habitude des citations latines chez ceux qui se piquaient de littérature apparaît aujourd'hui terriblement surannée. Voulez-vous un détail topique et pratique : en France même les médecins ne rédigent plus en latin leurs prescriptions.

Les lettres antiques restaient l'apanage des écrivains : nous nous souvenons avoir entendu Hugo citer, tout en causant, des vers de Virgile, même d'Horace, et les admirer beaucoup, contredit par Paul de Saint-Victor, qui répliquait au maître : « Il n'y a que les Grecs ! La littérature de Rome est l'*empaillement* de la littérature d'Athènes. »

L'université aussi continue ce culte traditionnel, en partie du moins ; car il y a, ici également, des courants divers, une tendance classique et une autre moderniste, celle-ci d'influence grandissante qu'à partir de la rentrée on vient d'inaugurer dans les lycées, parallèlement aux humanités ordinaires, un enseignement moderne. Il y a deux routes maintenant, et l'enfant, comme Hercule, n'a qu'à choisir : celle hérissée de cailloux qui porte sur un écriteau : *Latin*, ou l'autre pleine de fleurs plus accessibles qui porte écrit : *Français*.

Les deux enseignements, et c'est là la nouveauté, constitueront également des humanités, mises sur le même pied, avec des classes pareilles jusqu'à la rhétorique, même origine et mêmes titres pour les professeurs, mêmes sanctions, mêmes diplômes à la fin des études.

On fait l'essai du système nouveau au lycée Montaigne où d'emblée 40 élèves s'y sont ralliés. Même chose au lycée Janson-de-Sailly à Passy qui est un établissement superbe, modèle, et dont l'adhésion à l'innovation est un symptôme grave. Pourtant les proviseurs ont été conviés à laisser toute liberté aux familles ; eux-mêmes personnellement imbus de l'enseignement traditionnel de l'université, tiennent d'ailleurs presque tous au latin, au grec, aux humanités classiques.

Mais il n'y a pas à se dissimuler que la cause est perdue. Avant peu d'années le latin et le grec seront presque délaissés dans les lycées, et M. Bourgeois — un ministre des Beaux-Arts et de l'Instruction très intelligent, très perspicace — le sent si bien qu'il n'a décrété l'essai de ce nouvel enseignement moderne que parce qu'il était imposé par les familles de plus en plus et pour n'en pas laisser l'initiative à l'enseignement privé.

Il convient de dire que dans cet enseignement moderne — dénué de latin et grec — il ne s'agira pas que du français : l'anglais, l'allemand remplaceront les langues mortes, et ils ont d'ailleurs aussi leurs classiques et leurs chefs-d'œuvre. Ainsi nous ne verrons plus tant d'écrivains d'ici publier avec aplomb des traductions d'œuvres étrangères dont ils ignorent totalement la langue. C'est ainsi qu'un vrai connaisseur de Shakespeare parlait un jour devant nous de son auteur favori et en récitait de mémoire des passages à M. Jean Aicard[306], qui venait précisément de publier sa traduction

306 Jean Aicard (1848-1921) : poète, romancier et auteur dramatique.

nouvelle d'Othello. Celui-ci ne répondit pas, l'air embarrassé et de ne pas comprendre. A la fin il avoua qu'il n'entendait pas l'anglais et avait fait sa traduction… en compilant les autres. Le cas est pareil pour M. Haraucourt, qui a traduit *Le Marchand de Venise* joué à l'Odéon, pour des traducteurs d'Ibsen, d'autres œuvres encore, lesquels d'ordinaire ne savent que le français — et encore !

Jusqu'ici les Français ne possédaient que leur langue, c'est pourquoi le nouvel enseignement se crée, à preuve ce joli mot de M. François Coppée. Quand il était encore archiviste de la Comédie-Française, nous lui amenâmes un jour une dame anglaise, curieuse du musée de Molière qu'on y garde, qui lui demanda s'il parlait ou lisait l'anglais :

— Non, Madame, fit le poète français avec désinvolture : j'apprends tous les jours le français.

Les Manufactures de l’Etat — La Question d’un nouveau Directeur — Sèvres et les Gobelins — 3 novembre 1891



Il y a en ce moment une question qui, sans précisément passionner l’opinion publique, soulève des tiraillements, des difficultés et ne manque pas d’intérêt pour les amateurs d’art : il s’agit des manufactures de l’Etat. Connaissez-vous la manufacture de Sèvres, où se fabrique la porcelaine célèbre de ce nom, sise et installée admirablement dans des jardins et des bois qui sont l’aboutissement de la forêt de Saint-Cloud, au bord de la Seine ? Or, malgré son luxe d’installation, malgré la royale dotation que la République lui continue, soit six cent mille francs par an, l’antique manufacture est dans une décadence que chaque jour accentue. On s’en aperçoit en ce moment surtout où il s’agit d’y nommer un nouveau directeur. Les candidats, en présentant leur programme, se sont chargés de mettre à nu tous les vices de l’institution. D’ailleurs, la faute en est un peu aux directeurs précédents ou aux ministres qui les ont choisis. Ce furent presque toujours de simples administrateurs, comme M. Deck, parfois un géologue comme M. Brongniart ou un collectionneur ahuri comme ce bon Champfleury, suffisamment heureux de vivre par les collections comme si c’était ses propres céramiques. Mais le plus souvent les directeurs de Sèvres furent des chimistes exclusivement préoccupés de conserver le bleu fameux ou d’inventer quelque teinte et quelque pâte. La céramique pour eux n’était, semble-t-il, qu’une expérience, un produit technique au lieu d’un art industriel. Ils cherchaient à réaliser des biscuits parfaits, une porcelaine exemplaire au point de vue des pores, du grain, de la forme au tour et au moule. C’est ainsi que la plupart se sont évertués à inventer ou à retrouver des procédés, par exemple celui de la pâte tendre, qui est perdu. Celle-ci fut d’abord en grande vogue, et les services de fine porcelaine aux ramages Pompadour où l’on servait à déjeuner aux petits levers étaient façonnés en pâte tendre. Puis on oublia jusqu’au secret de sa fabrication quand la vogue vint à la pâte dure.

C’est Macquer[307] qui l’inventa et la soumit au roi, à Noël, car ce jour-là, tous les ans, il était d’usage de faire dans les appartements du château de Versailles une exposition des plus belles porcelaines de l’année. Le roi y choisissait ses cadeaux. Or, Macquer présenta à Louis XV une porcelaine dont le mérite était d’affronter le feu. C’était le début de la pâte dure. On plaça sur la table une cafetière décorée où l’eau bouillait, grâce à la flamme d’un réchaud. Quand Mesdames vinrent dans l’après-midi, la cafetière toujours sur le feu était intacte. « Le roi, dit Macquer, en signe d’approbation, m’a donné un petit coup sur la main. »

Dès lors il ne s’agit plus que de porcelaine dure et on oublia jusqu’au moyen de fabriquer de la pâte tendre.

307 Pierre Joseph Macquer (1718-1784) : médecin et chimiste.

Or, voyez l'erreur : aujourd'hui on affirme que toute la décadence de la céramique de Sèvres provient uniquement de l'abandon de cette pâte tendre d'autrefois, puisque la porcelaine dure est « indécorable ». Voilà du moins ce qu'affirme M. Bracquemond[308], dont il a été question ces derniers jours comme directeur artistique de la manufacture. M. Bracquemond est le célèbre graveur qui a tracé, entre autres, des portraits définitifs de nos écrivains en vue, par exemple ce magnifique portrait gravé de M. Edmond de Goncourt qu'on retrouve chez tous les jeunes romanciers parisiens. M. Bracquemond, qui habite déjà Sèvres, où il vit en ermite, est de plus, un céramiste savant, et il a même publié sur la manufacture de l'Etat une brochure sévère. C'est pourquoi son avènement à la direction serait chose piquante et le point de départ de transformations radicales. Avec l'émail de la porcelaine dure, a-t-il écrit, aucune liberté, ni improvisation, ni verve, n'est permise. Par contre, elle exige une minutie de travail, un soin et jusqu'à des pratiques mécaniques qui ne profitent pas à l'œuvre d'art.

Une œuvre d'art, la porcelaine de Sèvres ne l'est presque plus. Les praticiens travaillent toujours dans les mêmes moules. Il suffit de visiter les ateliers, si admirablement aménagés pourtant, pour s'apercevoir que la routine officielle les a envahis. Les ouvriers travaillent indifférents et lents comme des fonctionnaires. Ils se sentent inamovibles. De la part des décorateurs, artistes, peintres, nulle invention, nulle verve primesautière. On répète les anciens modèles, on respecte la tradition académique du lieu. Voyez, dans le musée contigu, cet énorme vase qui vaut, dit le gardien, 30,000 francs. Il est imposant, éclatant de dorures ; mais, tout autour, en forme de cartouche, quelle banale et piteuse peinture néo-grecque, toujours encore dans le goût de l'école de David, — au lieu de quelque Puvis de Chavannes ou d'un Rodin qui enchanteraient tout à coup l'argile et le kaolin[309].

M. Bracquemond, qui est un très pur artiste, n'entend accepter la direction de Sèvres qu'à condition d'y être maître et d'y pouvoir moderniser, transformer, abandonner la porcelaine dure et ses monotones décorations pour s'occuper moins d'une pâte parfaite que de dessins, motifs et peintures vraiment artistiques. Oui, mais pour cela il faut en revenir à la pâte tendre dont le secret était perdu. Or, ce secret a été retrouvé, paraît-il, mais M. Vogt, le chimiste-inventeur, aspire de son côté à la direction de l'établissement et réserve, ce qui est assez légitime, ses perfectionnements techniques et ses secrets pour le cas seul où il serait choisi.

Actuellement le ministre s'était arrêté à une sorte de jugement à la Salomon, en proposant la direction scientifique à M. Vogt, la direction artistique à M. Bracquemond, avec M. Baumgart comme directeur général, chargé surtout d'administrer et de conduire le personnel. Mais M. Bracquemond refuse, jugeant qu'il n'aura pas, dans ces conditions, la liberté de réaliser ses opinions.

Dès lors, il est probable que l'ancien état de choses subsistera, et la manufacture de Sèvres restera ce qu'elle nous apparaissait l'autre jour : surtout un musée, avec des galeries où sont des collections précieuses. Sous des vitrines, des céramiques et poteries de tous temps et de tous pays, de très curieuses, par exemple, d'Espagne, du Mexique, etc. Et puis la collection historique des sèvres depuis l'origine : porcelaine toute fleurie et comme poudrée d'abord puis éclatante d'or sous l'Empire ; aujourd'hui composite, empruntant leurs flambés aux Japonais, et ci et là.

308 Félix Bracquemond (1833-1914) peintre, céramiste, graveur et décorateur d'objets d'art.
309 Base de la fabrication de la porcelaine : argile blanche, friable et réfractaire.

Quant aux ateliers, ils continueront à être somnolents comme nous les avons vus, fours éteints, avec une trentaine d'ouvriers, dont quelques femmes, lithographiant des bordures d'or sur des assiettes bleues ou ajourant à dentelle des tasses de pâte nue. De temps en temps un émoi quand M. Carnot commande un des inévitables vases de Sèvres qui constituent ses présents ordinaires.

D'ailleurs, il n'y a pas que la manufacture de Sèvres qui soit tombée à cette déchéance, c'est le cas de toutes les manufactures de l'Etat. Celle des Gobelins, où se fabriquent les célèbres tapisseries est dans le même cas. Le directeur, M. Galland, vient d'offrir sa démission à la suite de difficultés analogues. Ici aussi on s'est trop préoccupé des procédés, des détails techniques. On vantait surtout les teintures, à cause des eaux de la Bièvre et de secrets chimiques bien gardés. Aujourd'hui on fait teindre les fils dans le Nord, où cette fabrication est désormais plus perfectionnée. D'autre part, au point de vue artistique, on s'en tient aux vieux modèles ; à peine quelques Baudry[310] d'un style académique et froid. Où sont les Lebrun du XVIIe siècle, les Boucher du XVIIIe » ? Hélas ! rien ne se recommence. La faveur s'en va. Les frais sont énormes : un mètre carré de tapisserie coûte 4,000 francs à l'Etat.

La tapisserie ancienne est moins chère que la nouvelle, et combien plus artistique et précieuse ! C'est là, pour la manufacture des Gobelins, une situation inextricable qui ne peut aboutir qu'à la fermeture de l'établissement, — comme peut-être aussi pour la manufacture de Sèvres.

Curieuse expérience que celle de l'Etat voulant, dans ces deux manufactures, fabriquer et monopoliser — et ne travaillant qu'avec perte.

A moins que ce soit seulement la loi du temps, la décadence après une gloire universelle, qui ait atteint Sèvres et les Gobelins, dont les produits se démodent.

Dans ce cas, il serait inutile de vouloir les rajeunir et les moderniser. Il n'est jamais bon, comme dit l'Ecriture, de mettre du vin nouveau dans de vieilles outres.

310 Paul Baudry (1828-1886) : peintre académique du Second Empire.

La Société des gens de lettres — Emmanuel Gonzalès — Le roman-feuilleton — 3 novembre 1891

Dimanche dernier a eu lieu au cimetière de Montmartre l'inauguration d'un buste en l'honneur de M. Emmanuel Gonzalès[311], le *caballero*, comme l'appelle M. Claretie, qui fut romancier et président de la Société des gens de lettres. C'est lui qui fonda pour ainsi dire et organisa cette Société de gens de lettres[312] qu'on attaque souvent faute de la bien connaître et sur la nature de laquelle le public s'égaie non moins souvent. Elle n'est nullement une société littéraire et son comité n'entend en rien représenter les lettres françaises.

C'est seulement une association financière dont la création s'imposait depuis que la propriété littéraire est reconnue, sans restriction, suivant la formule d'Alphonse Karr : la propriété littéraire est une propriété. Mais, malgré les lois ou les conventions internationales, les auteurs ne peuvent tout savoir, tout lire, par conséquent surveiller leur droit de propriété, en percevoir les fruits et poursuivre ceux qui y portent atteinte. C'est pour cela que la Société des gens de lettres fut créée. Elle administre pour ses membres.

Elle sert d'intermédiaire entre eux et les journaux pour la reproduction. Elle offre à ceux-ci, moyennant un prix d'abonnement, le droit de choisir des feuilletons dans ses catalogues, et aux auteurs elle paye le montant de ces reproductions, qui est d'un sou la ligne. Ces droits de reproduction dans les journaux de Paris, de province, de l'étranger sont importants pour les écrivains populaires et aboutissent pour eux, rien que de ce chef (c'est-à-dire pour leurs ouvrages déjà anciens), à des vingt et trente mille francs par an.

Il va de soi que l'écrivain qui devient membre de la Société des gens de lettres abdique à cet égard et substitue la Société à lui-même pour la perception de ce droit. Cela a donné lieu récemment à une anomalie piquante : M. Emile Zola avait autorisé le journal la *Révolte* à reproduire ses romans socialistes gratuitement. Peu après il devenait président de la Société des gens de lettres. Celle-ci, malgré la permission octroyée précédemment par l'auteur, a poursuivi la feuille — et c'était son droit. Cela a suffi pour mener gros tapage conte la Société des gens de lettres et contre M. Zola. Celui-ci, en inaugurant le buste d'Emmanuel Gonzalès, y a fait allusion : « Il est stupéfiant, lorsque le plus petit corps de métier est loué de se constituer en syndicat, qu'on s'étonne de voir les écrivains s'associer pour se défendre, taxant les journaux, ne tolérant plus qu'on les volât. »

Et c'est pour en avoir eu l'initiative qu'il a loué Emmanuel Gonzalès, plutôt que comme écrivain, « l'aimable romancier — a-t-il dit seulement — qui a amusé toute une génération ». Mais qu'en reste-t-il de tous ces princes du roman-feuilleton dont Ponson du Terrail[313] fut le roi ? Ou l'immense retentissement de *Rocambole* ? Ce qu'on ne sait pas, c'est l'accroc qui arriva durant la publication dans le *Petit Journal*. Un jour, au cent cinquantième feuilleton, un des personnages mourait.

311 Emmanuel Gonzalès (1815-1887) : romancier, feuilletoniste et dramaturge.

312 La Société des gens de lettres a été fondée en 1838 par Honoré de Balzac, George Sand, Victor Hugo et Alexandre Dumas père.

313 Pierre Alexis Ponson du Terrail (1829-1871) : écrivain populaire et l'un des maîtres du roman-feuilleton. Célèbre pour son personnage Rocambole. Il a écrit 200 romans et feuilletons en 20 ans. Source : Wikipédia.



Les jours suivants, les lettres pleuvent à la rédaction : récriminations, plaintes, désabonnements ! Pourquoi est-il mort ? Quelle idée absurde de le faire disparaître ? C'est le personnage *qu'on aimait le plus*. Le secrétaire de rédaction était affolé. Ponson du Terrail se trouvait en voyage. On lance cent télégrammes. Enfin Ponson est avisé du mauvais effet produit. C'est juste ! Il s'était trompé ! Comment avait-il pu faire cette erreur ? Mais il n'était pas à s'embarrasser pour si peu. Et peu de jours après, un feuilleton de la suite de *Rocambole* commençait ainsi :

« Ceux qui ont pu croire à la mort de notre vaillant capitaine, roulé à la rivière par ses ennemis, se trompaient. Car, en excellent nageur qu'il est, il regagna l'autre rive, et nous n'avons qu'à suivre maintenant le cavalier qui chevauche sur la route, enveloppé dans son grand manteau, pour reconnaître en lui notre ami… »

De nouveau le tirage haussa avec frénésie.

Or, savez-vous l'erreur que Ponson du Terrail avait commise ? Il possédait des marionnettes, des poupées de bois pour figurer ses innombrables personnages, et chaque fois qu'un d'eux disparaissait de l'action du roman il le jetait dans un coffre qui était comme l'hypogée des personnages morts. Il s'était simplement trompé de marionnette.

Le budget des beaux-arts — L'Opéra à la Chambre — 16 novembre 1891

Il peut paraître étonnant en un pays artistique comme la France, que la Chambre s'occupe si peu et si rapidement des questions d'art. Celles-ci reviennent périodiquement, chaque année, à l'occasion de la discussion du budget des beaux-arts, et hier les tribunes étaient garnies d'un public moins officiel que d'habitude, artistes, gens de lettres et quelques-unes de nos jolies femmes de théâtre, dans l'attente d'une joute oratoire qui les intéressât.

Mais nos députés ne s'occupent guère des questions d'art et votent de plus en plus sans discussion les crédits. Ce qui doit paraître plus anormal, c'est que même les députés littérateurs s'abstiennent et négligent cette occasion de plaider pour l'utile intervention de l'État en cette matière. Ni M. Déroulède ni M. Henri Fouquier ne demandent la parole, même M. Maurice Barrès, qui n'a pas récidivé depuis son unique et bref discours sur le monopole de la maison Hachette quant aux bibliothèques des gares, l'air un peu désorienté du reste au Parlement, et dans la situation de répondre comme Lamartine, à qui on demandait où il siégeait : « Au plafond ! »

Un seul chapitre du budget entraîne chaque fois une discussion, toujours pareille : c'est celui de la subvention pur les théâtres nationaux, qui se monte au chiffre respectable de 1,575,000 francs. C'est ce poste surtout qui est critiqué et qu'une partie de la Chambre rêverait de voir disparaître. Non qu'on en veuille précisément à l'Académie nationale de musique, à sa gestion ou à son cahier de charges. La querelle est d'une autre nature et plus délicate. On y trouve, au fond, la vieille animosité de la province contre Paris. Ce sont toujours des députés des départements qui mènent la campagne, sans trop cacher qu'on prend ombrage de cette faveur excessive dont la capitale jouit seule et que le pays entier paye. Mais Paris, n'est-ce point la France ? Et celle-ci ne peut-elle pas s'enorgueillir de ce qui fait la parure de celle-là ? Or, les députés de la Creuse et de l'Auvergne ne l'entendent pas ainsi. Demandez-le plutôt à M. Cousset, qui, cette fois encore, a réclamé avec persévérance la réduction de la subvention à 400,000 francs.

Le procès est facile à faire de ce système quasi officiel et les abus nombreux à signaler : un trafic honteux de billets, la vente à la porte et dans les agences, la supercherie du petit carton « loué » appendu aux loges : la quasi-impossibilité d'obtenir en location une de ces loges dont on hérite comme d'un fief, qui ne s'obtiennent que par le décès d'un titulaire ou grâce à des protections de ministres et d'ambassadeurs. On a vu des légations étrangères en conflit pour une loge à l'Opéra qui, encore un peu, créait des difficultés internationales.

Pour y remédier, M. Cousset, l'annuel « tombeur » de l'Opéra, propose de mettre les loges aux enchères, ce qu suffirait à produire une somme énorme (étant donné les compétitions et l'argent si abondant ici) et du coup autoriserait la suppression du crédit.

Mais ce raisonnement manque de l'atmosphère de Paris. C'est le tort de beaucoup de ces députés de juger ces questions parisiennes avec un esprit provincial. Comme on l'a dit, l'Opéra — quant au public des loges — est comme un cercle où les gens du même monde se retrouvent et vont précisément parce qu'ils sont sûrs de se rencontrer. Y introduire des éléments étrangers, bousculer ces arrangements et ces habitudes, c'est abolir du coup les grands jours de l'Opéra. Certes, cela est assez peu démocratique, mais il faut convenir que Paris est avant tout une ville de luxe. Du reste, le

ministre des beaux-arts a imaginé, dans le nouveau cahier des charges du prochain directeur, un moyen de tout concilier qu'il a exposé hier aux applaudissements de la Chambre : le nombre des représentations sera porté de 192 à 242 par année.

De plus, le petit public pourra désormais franchir plus aisément les portes de cet établissement de luxe ; il y aura, le dimanche, quarante représentations populaires pour lesquelles les prix seront très diminués : les fauteuils d'orchestre ne coûteront que 2 fr. 50.

C'est parfait, mais les marchands de billets qui sont le fléau de tous les théâtres parisiens ? On l'a bien vu encore pour la grande représentation de ce soir en l'honneur de Meyerbeer. Les places font prime afin surtout de voir toutes les reines vieillies du répertoire. — ah ! Combien se survivent : Marie Sasse, Viardot et l'illustre Falcon elle-même, qui vit toujours, chaussée d'Antin, aujourd’hui grand'mère, — qui toutes vont couronner le buste du vieux Meyerbeer, dont la gloire aussi est sur le déclin et fait moins parler déjà de sa musique que de ses papillotes ou de son âge légendaire sur lequel il trottait si volontiers dans les promenades de Spa.



Au Chat Noir — Aristide Bruant — 16 novembre 1891

[…] Si l'art tient lieu de place au Parlement, ce n'est pas une raison pour que les parlementaires s'en désintéressent au dehors, et l'on a pu voir ce fait insolite et extraordinaire : le président de la Chambre des députés, M. Floquet, assistant jeudi soir à une première du *Chat Noir*. Cela sera moins anormal quand M. Rodolphe Salis, le patron du lieu, sera devenu à son tour — ce qui ne peut tarder — membre de la Chambre, élu par cet arrondissement de Châtellerault où son père fabrique des alcools et où lui-même, devenu millionnaire, a acquis un château du XIIIe siècle, le château de la Vienne, avec tours, mâchicoulis et créneaux, parc et étangs, qu'il ne fait pas battre par des manants, mais où il convie à des fêtes moyenâgeuses ses futurs électeurs. M. Floquet[314] ne l'a pas encore appelé « honorable », mais il ne l'a pas non plus rappelé à l'ordre, pas plus que M. Clovis Hugues — le député d'hier à côté du député de demain —, lequel vient au *Chat Noir*, à défaut du Palais-Bourbon, satisfaire ce qu'il appelle lui-même « son vice », qui est de parler en public. Ici il a parlé en vers, un poème lyrique et un peu socialiste.

— « Je regrette de ne pouvoir voter l'affichage », lui a dit M. Floquet, avec bonne grâce et esprit.

N'est-ce pas tout à fait Rambouillet, et le cabaret de Montmartre n'est-il pas tout converti déjà à l'esthétique du boudoir bleu de Julie d'Angennes ?

Il y a loin du cabaret initial où le *Chat-Noir* fut d'abord installé, boulevard Rochechouart. Décidément, cette maison porte bonheur, car celui qui l'a reprise à tout aussitôt conquis aussi la notoriété et un commencement de fortune qui va être rapide. Il s'agit de M. Aristide Bruant[315], dont les journaux ont signalé cette semaine l'admission à la Société des gens de lettres, où il eut pour parrains M. Méténier, son confrère en argot, et M. François Coppée, membre de l'Académie française, qui n'a pas craint de recommander le chansonnier cabaretier par une lettre trop flatteuse où il l'appelle un moderne Villon. Si cet enthousiasme s'explique peu par une ressemblance de talents, peut-être faut-il en trouver la raison dans une ressemblance de visage. M. Aristide Bruant, au physique, est le Coppée des pauvres : même figure glabre, au profil fin, au teint mat, à l'œil vague.

Mais M. Aristide Bruant se différencie par ses costumes : il faut le voir, le soir, dans sa taverne bondée, se promenant de long en large, toujours la cigarette aux lèvres, vêtu d'un costume de velours noir avec des bottes et une chemise de flanelle rouge, — l'air d'un Breton de chromolithographie ou d'un brigand d'opéra comique. Il a rimé une foule de chanson en argot, très violentes, souvent obscènes, sur tout le monde bizarre qui pullule en ce Montmartre vicieux et dont il avait pour ainsi dire les modèles à sa porte . On peut dire de cette poésie qu'elle est elle-même les boulevards extérieurs de la littérature. Et on pourrait s'en aigrir en songeant à l'abandon d'un maître comme M. Leconte de Lisle. Mais qu'y peut-on ? la mode est dans ce sens : M. Aristide Bruant s'est fait entendre au Théâtre d'Application ; M. Méténier a conférencé sur lui aux Capucines. On l'invite

314 Charles Floquet (1828-1896) : homme politique, avocat au barreau de Paris, plusieurs fois député, préfet, sénateur, ministre et président du Conseil. Le scandale de Panama (septembre 1892) dans lequel il est impliqué met un terme à sa carrière.

315 Aristide Bruant (1851-1925) : chansonnier de Montmartre et écrivain. Ses chansons populaires, sa présence en scène, sa voix rauque et puissante et sa carrure ont fait de lui un monument de la chanson réaliste.

même dans les salons, où il contre-balance la gloire de Mlle Yvette Gilbert. Attendons-nous à son entrée au faubourg Saint-Germain cet hiver.

En attendant, c'est dans sa taverne qu'il triomphe : *Le Mirliton*, une taverne encombrée aussi d'un bric-à-brac d'antiquaire, où le public ordinaire est dressé à accueillir tout nouvel arrivant d'un refrain en chœur : « Oh ! la, la, c'te gueule qu'il a ! » Il paraît que c'est très spirituel. Après quoi, M. Aristide Bruant, d'une voix grasse et chaude de gorge, entonne les *Petits joyeux* ou à *Saint-Lazare*, tirés d'un volume qui s'appelle *Dans la rue*. On vend aussi ces chansons à part, autour des tables, en même temps qu'on fait la quête avec insistance… Il ne faut pas oublier le commerce, n'est-ce pas ? Le bock d'ailleurs se vend quinze sous, et on refuse du monde. Vous voyez bien que nous sommes chez Villon et que M. François Coppée cache toujours des ironies sous ses attendrissements.



Les Fleurs à Paris — Exposition de Chrysanthèmes — 23 novembre 1891

C'est avec la saison d'hiver aussi que recommencent les fleurs. Cela peut paraître paradoxal, mais le printemps et l'été étaient seuls fournisseurs de bouquets dans les temps naïfs de l'horticulture et avant que les envois quotidiens de Nice défiassent neige et frimas. A tous les coins de rue vous verrez des charrettes chargées de fleurs dont les marchandes s'approvisionnent à l'aube, sur le carré des Halles à la criée ou près des paysans arrivés de la banlieue avec leurs roses en bottes et leurs violettes toutes nouées en petits bouquets. Ah ! Cette vente de fleurs aux Halles, vers quatre heures du matin, que nous vîmes un jour, dans la demi-clarté, parmi une foule ruée aux achats, se disputant des tas, des monceaux de fleurs qu'on allait détailler ensuite aux plus lointains carrefours. En ce moment il y a surtout les chrysanthèmes, dont on vient d'ouvrir, au local de la Société d'horticulture, une exposition merveilleuse où tout Paris défile. Les Parisiens adorent les fleurs ; il n'est pas d'intérieur qui n'ait sa gerbe luxueuse dans le vase de majolique d'un salon ou son petit bouquet humble dans le verre d'eau d'une mansarde. Or, les chrysanthèmes sont la fleur en vogue. Il y a en ceci des modes comme pour le reste. Mode subite et tardive si l'on songe que dès 1789 M. Blanchard, négociant à Marseille, apporta en France des chrysanthèmes, la fleur qu'on nommait en Chine *kik*, *kikl* ou *kikku*, et la cultive au Jardin des Plantes sans attirer l'attention. (Ainsi la *draisienne*, essayée dès 1820 au Jardin du Luxembourg par le baron de Drais, au milieu des rires, et qui n'était autre que le premier de ces vélocipèdes si en vogue aujourd'hui). Mais, quant aux chrysanthèmes, ils gardèrent, dans l'intervalle, quelques dévots : le capitaine Bernet, vers 1827, qui, dans se retraite de Toulouse, trouva deux espèces célèbres : l'Infante d'Espagne et la Fée Rageuse ; puis un jardinier célèbre, Saltes, établi à Versailles ; enfin Robert Fortune, qui, en 1862, importa du Japon (étape décisive) cinq variétés et, du coup, au lieu des chrysanthèmes symétriques, suscita les chrysanthèmes japonais, ébouriffés, crêtes d'oiseaux, buisson de dards dont on peut voir, à l'exposition présente, des spécimens panachés et variés à l'infini, depuis le safran jusqu'à la rouille, depuis la neige jusqu'à la groseille. Banville fut le poète des roses. Qui sera le poète des chrysanthèmes ? Ou quel La Bruyère de la botanique écrira leurs *caractères* ?

Ce n'est pas cependant que les[316] chrysanthèmes dont la Société d'horticulture se préoccupe : elle expose aussi des cyclamens, la fleur au joli nom qui faillit amener la guerre dans le clan des poètes décadents, jadis. Chacun accusait l'autre de lui avoir volé *son* cyclamen. Encore un peu on avait la guerre des deux cyclamens, comme on eut la guerre des deux Roses[317].

Enfin voici des collections magnifiques d'œillets, la fleur un peu compromise dans la politique et qui visa trop à la popularité : œillets, œillades ! Un moment elle fut hors de prix, si demandée, d'une telle consommation, que le coût, d'ordinaire minime, en devint excessif.

Aujourd'hui l'œillet est revenu à son point de départ et ne se souvient même plus ; il y a le général de Linière qui donne son nom à une variété ; plus loin voici une autre variété qui a emprunté son nom à Masséna. Et c'est tout...

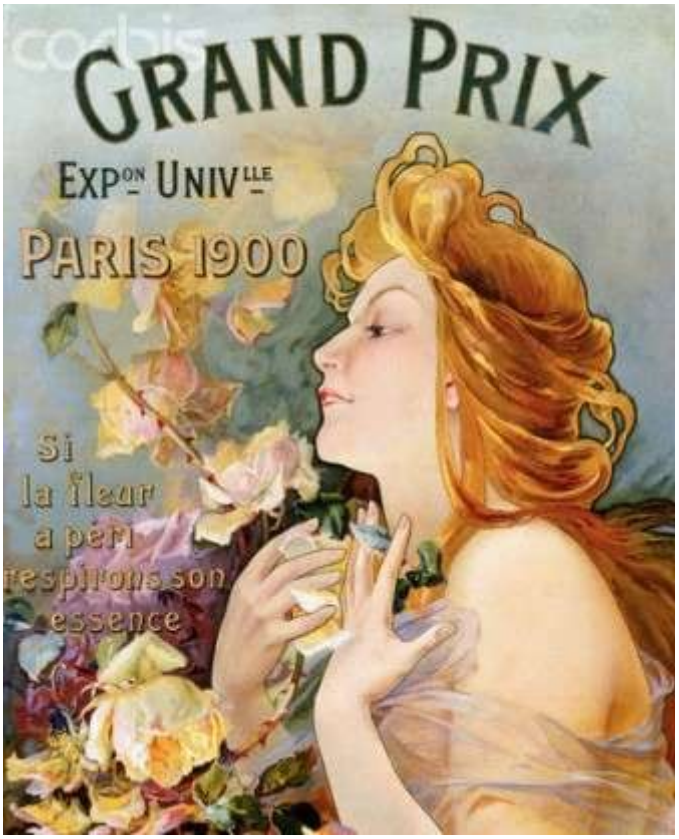
316 Coquille probable : « des chrysanthèmes ».

317 Allusion à une célèbre polémique qui opposa les deux principaux courants occultistes représentés par Stanislas de Guaita et Joséphin Péladan.

Ah ! L'ingratitude des fleurs, et aussi des jardiniers ! Tous courtisans du succès : on voit, au premier plan, un œillet que le jury a médaillé de première classe, portant cette inscription : « Nouveauté, *Président Carnot* ». L'espèce nouvelle ainsi baptisée est un œillet foncé, presque noir. On dirait, comme son homonyme, l'œillet toujours en frac !

Malgré la curiosité d'une exposition florale (souvent un peu excessive et qui fait donner raison à Calchas[318]), les fleurs ainsi prodiguées et assemblées ne valent pas celles que les grands fleuristes des boulevards savent si bien présenter derrière leurs vitrines closes. Ces fleuristes-là, ce sont les Worth et les Doucet de l'horticulture, les grands couturiers pour fleurs, qui ont l'art suprême de les habiller, d'épingler autour d'elles nœuds et rubans. Les merveilleuses corbeilles, avec de la soie ou de la moire si bien appairées ! Les lis virginaux, les orchidées fantastiques dont beaucoup viennent de Belgique, de Gand surtout ; les violettes épiscopales, dont Nice est inépuisable... Ce sont des merveilles que ces étalages des La Brousse, des Duval, des Regnier, des Truffaux.

Par contre (car les fleurs ont leurs destins extrêmes et opposés, comme les hommes), nous avons vu parfois, dans les rues de Paris, quelqu'une de ces « petites vieilles » chantées par Baudelaire, tenant un panier exigu où il y avait des débris de fleurs, d'humbles bouquets jetés, recueillis dans la boue et revendus quand même par la pauvresse qui en vivait... Il y a des ramasseurs de bouts de bouquets comme il y a des ramasseurs de bouts de cigares…



318 Devin grec dans les récits de la Guerre de Troie.

La police parisienne — Double danger — Veilleurs de nuit — 30 novembre 1891



Chacun connaît la boutade célèbre de Louis Veuillot : « J'aime mieux rencontrer un voleur qu'un sergent de ville : le voleur ne me prend que ma montre, le sergent de veille me prend ma liberté ». Mais tous les deux ne s'en tiennent plus là : le voleur d'aujourd'hui n'en veut pas qu'à la montre, ni surtout le sergent de ville qu'à la liberté. On en peut juger par le cas de cette pauvre Mlle Fernandez, une très honnête modiste du boulevard Haussmann, surprise, rouée de coups, menée au poste, au cours d'une rafle, et qui en demeure malade, névrosée pour toujours peut être, compromise quand même aux yeux de ses ennemies. C'est abominable, après déjà l'exemple de Céline Montaland[319], l'artiste de la Comédie-Française, à qui pareille mésaventure arriva et qui mourait un an après, des suites sans doute de l'émotion ressentie. Ce système d'agent des mœurs faisant « le coup de filet » dans une rue, au hasard, est détestable et il est sans remède, car le préfet de police, qui est leur chef, peut aisément les couvrir et se jouer de toute responsabilité. Ailleurs, en Belgique par exemple, le chef de police relève du conseil communal. Ici le préfet est un agent du gouvernement. Aussi le conseil municipal a beau multiplier les interpellations, voter des ordres du jour de blâme, réclamer la révocation de tous ceux qui ont coopéré à l'arrestation arbitraire, le préfet de police continue à n'en faire qu'à sa guise. On l'a bien vu à la dernière séance, où M. Lozé, préfet de police, qui est un ancien procureur général de province, s'est agréablement moqué de l'indignation du conseil et du public parisien d'une façon qui pourrait un jour lui en cuire. Comme on se plaignait à bon droit de ces scandaleux excès de la police en général et de la police des mœurs en particulier, il a répondu d'un ton patelin : « Oui ! Il y a des abus, des erreurs, mais c'est parce que la police n'est pas assez nombreuse. Donnez-nous un surplus de personnel ».

La vérité est que la police parisienne est mal recrutée, et pour en juger les façons, l'inouïe brutalité que ce bon enfant de peuple parisien peut seul tolérer et qu'aucune autre capitale de l'Europe n'accepterait, il suffit, par exemple, de sortir un jour de manifestation de 1er mai, de mouvement populaire ou d'élection. Pour un étranger, c'est un spectacle invraisemblable : les agents se ruant, sans raison, sur les passants, les faisant avancer plus vite à coups de poing sur la tête et à coups de pied dans le dos. Que si vous vous arrêtez pour allumer une cigarette neuve à l'ancienne, vous serez infailliblement bousculé et battu sous prétexte qu'il faut circuler. Puis soudain un élan, et tout le cordon d'agents se précipite, maltraite et empoigne, dans une véritable chasse à l'homme.

Voilà pour l'attitude générale. Quant au reste, il y a chaque jour des méfaits privés commis par quelque sergent de ville, depuis ce Prévost, l'assassin du bijoutier Lenoble, qu'on exécuta, jusqu'au sergent de ville des Halles qui, l'autre jour, à force de pourchasser les marchands ambulants et d'en être la terreur, envoya rouler et mourir sous les roues d'un omnibus un petit garçonnet vendant des

319 Céline Montaland (1843-1891) : actrice.

bottes d'oignons ou des légumes. Il y a aussi le malheureux Titard, relevé, l'œil crevé, à la Bourse et qui, interrogé avant de mourir par le commissaire, déclara : « Ce sont les vôtres qui m'ont mis dans cet état ». Et on prétend que c'est dans une rixe avec des agents, ayant levé le parapluie vers eux, qu'ils s'en saisirent et le lui enfoncèrent jusqu'au crâne, après quoi on le déposa plus tard derrière la grille de la Bourse, pour faire croire à une attaque nocturne. Ceci encore est un des points délicats de la police parisienne, car si (selon le mot de Veuillot) il y a le danger du sergent de ville qui vous prend votre liberté arbitrairement, il y a toujours, et pas même atténué, le péril du voleur, qui vous prend votre montre et le reste.

Pour y remédier il y a bien la proposition prochaine de M. Georges Berry, un de nos conseillers les plus zélés et les plus intelligents des besoins de Paris, qui soumettra le projet d'une nouvelle organisation nocturne : on rénovera la vieille coutume du Moyen Âge, les veilleurs de nuit, non pas pour sonner le couvre-feu, mais pour intimider au moins les rôdeurs et assassins.

Il y aurait 6,000 veilleurs qui feraient le service d'une nuit à l'autre, c'est-à-dire que 3,000 auxiliaires appuieraient chaque nuit les agents ordinaires. Ce serait un renfort précieux, qui ne coûterait que 4,000,000. Or, on trouverait instantanément cette somme, à raison de dix francs par tête, souscrite par les marchands et négociants seuls, pour la protection de leurs magasins. Seulement, le projet veut que ces veilleurs soient assermentés et puissent arrêter, dresser procès-verbal en cas de flagrant délit. Ceci, avec la composition probable de cette police nocturne qui ne vaudra pas mieux que la diurne, ne fait que déplacer les inconvénients et ramène au dilemme de Louis Veuillot : on échappe au danger des rôdeurs pour tomber dans celui des agents. C'est pire, puisque ceux-ci pourront estampiller et rendre officiels leurs méfaits. Ah ! Comme Rivarol avait raison de dire que les extrêmes civilisations sont toutes proches de la barbarie, car la plupart déjà ne sortent-ils pas armés ici, comme si l'on était entouré de bêtes fauves ?

M. Whistler au musée du Luxembourg — 7 décembre 1891



[…] Même les plus grands y échappent difficilement[320], comme M. Whistler[321], le peintre anglais, qui, guidant un jour au musée de Londres le peintre français Monet, venu pour voir les Turner, ne le conduisit que devant les médiocres tableaux de ce grand peintre et passa hâtivement devant ses chefs-d'œuvre. Cependant Whistler a lui-même assez de talent pour braver, sans petitesses, les comparaisons. Paris vient de reconnaître ce talent une nouvelle fois et se donne l'occasion de pouvoir l'apprécier d'une façon permanente. Nous allons avoir au Luxembourg un tableau du peintre anglais. Il est déposé, en attendant, chez Boussod et Valladon, où nous avons eu l'occasion de l'admirer. C'est là qu'est venu, avant de se décider à l'achat, le ministre des beaux-arts, M. Bourgeois, qui a eu devant l'œuvre un mot fort joli et même un peu profond : « Oui ! A-t-il dit, voilà bien où ont mené soixante années de vie régulière. » Telle est, en effet, l'impression ressentie devant ce *Portrait de la mère de Whistler*, si admirablement calme, honnête, honorable jusqu'à la vertu et à la sainteté. Quelle ligne idéalement chaste que celle de ce long corps maigre, à peine entrevu dans la robe noire, une des plus belles lignes, comme courbe et comme audace tranquille, que la silhouette d'un portrait ait jamais révélée.

Et cette tête songeuse qui regarde déjà des choses éternelles ! Voilà pour le côté psychologique de l'œuvre. Au point de vue pictural, M. Whistler y élucide triomphalement son système : par uniquement des symphonies de couleurs, de nuances calmes où dominent des argents pâles et ce gris de cendre morte qui restera le gris de Whistler, comme il y a le roux de Rembrandt et le rose de Fragonard. Le peintre, dans ces accords de tons, part surtout d'une idée. Et ici ce gris du mur, ce noir doux broché de fleurettes blanches, demi-deuil,[322] de la tenture, ces cadres immuables sur le fond et dont la bordure blanche est un écho des dentelles aux poignets emmaillotant les mains si frileuses et des dentelles, sur la tête, du bonnet en halo, tout cela est pour établir l'état d'âme du portrait, qui est lui-même dans un crépuscule de vie, et pour être, au dehors, comme la cendre des années envolées du cœur maternel.

Au Luxembourg, en attendant le Louvre, ce portrait s'offrira comme un chef-d'œuvre. M. Whistler le laisse au gouvernement français pour 4,000 francs, somme sans signification et afin d'empêcher en Angleterre ses ennemis de dire qu'il a donné aux musées français un tableau qu'il ne pouvait vendre. Car M. Whistler, si haut coté à Paris, n'est pas prophète en son pays, où on le connaît

320 A la jalousie entre confrères.

321 James Abbott McNeill Whistler (1834-1903) : peintre et graveur américain, lié au mouvement symboliste et impressionniste. Fautivement écrit « Wisthler » dans tout l'article !

322 Coquille possible : la virgule semble superflue.

davantage par des aventures bruyantes : son procès avec le célèbre critique Ruskin[323], où un juge prononça cette parole mémorable ; « On a parlé beaucoup depuis le commencement de ce procès de la beauté. Je désire savoir si la beauté est indispensable à une œuvre d'art ? … » On connaît aussi ses démêlés avec ce riche amateur pour qui il peignit la fameuse « salle des paons » et qu'il portraitura en dindon. Mais, comme peintre, il est loin d'avoir là-bas la situation de premier rang qu'il a conquise ici. Peut-être même lui en veut-on un peu de ses succès parisiens, comme jadis l'Allemagne à Henri Heine ?

323 John Ruskin (1819-1900) : écrivain, poète, peintre et critique d'art britannique.

Le vieux Paris — 24 décembre 1891



Il n'y a pas qu'une Société protectrice de l'enfance et une Société protectrice des animaux, Paris possède aussi une Société pour la protection des édifices précieux, qui cherche à conserver les monuments historiques, les façades historiées, tout ce qui a des souvenirs ou une légende, tout ce qui subsiste de la vielle ville de plus en plus sacrifiée aux alignements et aux transformations rectilignes. Or, ces vestiges sont nombreux encore et précis.

Ces amis des monuments en ont donné la liste, un inventaire des maisons à sauver, parmi lesquelles il en est de haut intérêt, comme l'hôtel du ministre Lully, au coin de la rue des Petits-Champs, l'hôtel d'Aumont, rue de Jouy, construit par Mansart, la maison de François Ier au Cours la Reine, etc. Dans cette nomenclature figure aussi la maison pompéienne de l'avenue Montaigne, qui pourtant ne pourra être protégée.

La nouvelle est désormais certaine : le célèbre palais du prince Napoléon, inutilisable dans l'état où il est, doit être transformé par son propriétaire actuel en un immeuble de rapport facile. Et la pioche va faire son œuvre un peu sacrilège, tuant les souvenirs dans les pierres sacrifiées. Or, que de souvenirs ici, dans cette maison comme un temple, si archaïquement aménagée, avec un atrium, des bassins, une piscine, de grands sphinx dont l'un peut se voir aujourd'hui chez M. Arsène Houssaye qui le reçut du prince, avec un théâtre enfin qu'on inaugura en donnant un prologue de Théophile Gautier et le *Joueur de flûte sans flûte* d'Émile Augier.

Sur la scène : Favart, Madeleine Brohan, et Got, Samson, dans l'éclat de la jeunesse et du talent. Dans la salle, tout le Paris du temps, illustre et spirituel ; peu de monde officiel, mais tous les grands hommes de l'art et de l'esprit, faisant un parterre inouï à ce théâtre renouvelé de Pompéi et imbu de toutes les grâces païennes, où l'on voyait, dans le fond, peint par Gérôme, un Homère aveugle conduit par un jeune Ionien. On peut y voir encore cette œuvre maîtresse et, dans les deux pendentifs, L'*Iliade* et l'*Odyssée*, deux figures symboliques par M. Frans Verhas, notre compatriote, un peu en vogue alors dans ce milieu et qui peignit aussi, dans le même temps, les plafonds de l'hôtel de M. Arsène Houssaye, à l'avenue de Friedland.

Mais la gloire du palais pompéien fut éphémère. Le prince s'en lassa : il avait besoin d'argent, au surplus. Mis aux enchères, le palais échut à un voisin, le comte de Quinsonnas, et alors les destinées baroques commencèrent pour lui. M. de Lesseps et d'autres en voulurent réaliser une affaire et l'exhiber après l'avoir transformé en une sorte de musée. Vite un tourniquet à la porte, et des entrées : un franc tous les jours, cinq francs le vendredi. Ceci fut le jour élégant. On se rua, les premières semaines, avide de curiosités inconvenantes, de confidences surprises aux plis des rideaux, cherchant ci et là quelque indiscrétion sur le prince, sur Rachel.

Puis le palais pompéien tomba plus bas encore : des barnums s'en emparèrent pour y donner des concerts. L'ouverture se fit par un dîner étonnant, un dîner pompéien dont le menu avait été emprunté aux tablettes de Lucullus, à cent francs par tête, sans le vin. Mais c'était Chevet qui signait lui-même tous les plats !

Souvenirs de gourmandise, de luxe, de folie, d'amour, de génie, tout cela, d'ici quelques semaines aura disparu avec les murs ouvragés, avec les pierres peintes, dans un bruit et dans une poussière de démolition, comme si les vieilles demeures (à l'instar des marquises de révolution dont parle Louis Bouilhet) tombaient aussi « avec un nuage de poudre ».

Conférence sur la photographie – 24 décembre 1891



Qui peut prévoir jusqu'où nous mèneront les inventeurs ? Tous les dimanches, au Conservatoire des arts et métiers, se donnent des conférences sur la photographie, qui est, depuis ces dernières années, la science la plus progressive et la plus féconde en merveilles. Or, la dernière a été une conférence d'un vif intérêt, donnée par M. Lippmann, qui avait déjà piqué toutes les curiosités rien que par la seule annonce, à l'Académie, de ses découvertes sur la photographie des couleurs. Chose curieuse, c'est un poète, M. Charles Cros, l'auteur du délicieux *Coffret de santal*, en même temps un ingénieur de premier ordre et un inventeur génial, qui le premier donna des indications décisives sur la photographie des couleurs, comme il en avait incontestablement donné le premier (et avant Edison) sur le phonographe, en un mémoire déposé bien auparavant à l'Académie.

Quoi qu'il en soit, M. Lippmann présente aujourd'hui ses travaux complets sur la question, et a projeté sur un écran l'image colorée du spectre obtenu par lui. Cette image colorée, il l'a réalisée maintenant nette et fidèle, parce qu'avec le concours de la lumière il obtient à la surface du gélatino-bromure des plaques d'argent tellement minces, quasi immatérielles, qu'il en faut trois cents pour arriver à l'épaisseur d'une feuille de papier. Ainsi les objets s'y reflètent en couleurs par un phénomène analogue à celui des bulles de savon.

Les expériences sont désormais concluantes, le procédé est découvert, et, fragile, peu maniable encore, il ne tardera pas à se compléter par des perfectionnements qui le vulgariseront, le mettront à la portée de tous.

Nous aurons maintenant des instantanés en couleur, ce qui ne va pas manquer de développer cette rage de la photographie d'amateurs qui sévit déjà à tous les coins de rues et de promenades. Qu'importent ces petits ridicules ! La suite de conférences données au Conservatoire des arts et métiers a suffisamment prouvé la série d'inappréciables et merveilleux services rendus par la photographie, qui a ici toutes sortes de spécialistes. Les uns se vouent aux applications astronomiques : on dresse la carte du ciel, on a déjà photographié plus de cent milliers d'astres.

Un autre, le savant M. Marey, de l'Académie des sciences, a attaché son nom, lui, à des travaux bien curieux : les mouvements, ou plutôt des phases de mouvement jusqu'à l'échelle d'un centième de seconde, étudiées sur l'homme courant, le cheval au galop, l'oiseau qui vole. L'éclair lui-même a été photographié !

Il y a d'autres applications qui sont médicales, pour les études microscopiques, celles des tissus et des microbes. Puis pour les étapes des maladies, les variétés d'une affection, le développement d'un cas chez le même sujet. La photographie a servi beaucoup à la Salpêtrière, dont les malades ont

fourni un recueil photographique, dirigé par MM. Charcot et Bourneville, qui est du plus haut intérêt scientifique.

Sans parler des applications militaires, du service d'aérostation, qui se complète d'appareils pour obtenir des instantanés de plans de terrains et d'armée ennemie en marche, il y a aussi notre préfecture de police qui utilise puissamment la photographie, et c'est une visite extraordinaire que celle du service d'anthropologie du Dépôt que dirige l'aimable M. Bertillon et de voir les milliers de portraits de voleurs, escrocs, assassins, qu'après mensuration des prévenus sans identité on retrouve aussitôt.

On pourrait bien signaler aussi le rôle de la photographie dans presque tous les ateliers d'artistes de Montmartre et des Ternes, et les services rendus par les instantanés pour quelque portrait difficile. Que sera-ce maintenant que M. Lippmann, depuis dimanche dernier, a livré le secret de la photographie en couleur !

La peinture n'a qu'à bien se tenir. Sa rivale gagne du terrain, et le Conservatoire des arts et métiers, où elle a maintenant une chaire en permanence, s'affirme déjà comme l'école des beaux-arts de la photographie.

Un poète maudit — 28 décembre 1891



[…] Un autre mort qu'il convient de mettre à part, parce qu'il eut une existence à part aussi et toute exceptionnelle, c'est ce poète Arthur Rimbaud, dont on était sans nouvelles depuis quinze ans et qui vient de mourir à l'hôpital de Marseille, au moment où, revenu en France, il cinglait vers Paris. Cette fin ne pourra qu'être utile à la sorte de gloire dont l'avait nimbé l'absence, autant que son œuvre est peu compacte. Cette œuvre, tout entière écrite entre 18 et 25 ans, venait précisément d'être réunie en volume le mois dernier. On y trouve les germes d'un talent qui aurait pu être magnifique, mais elle est atroce, trop pleine de péchés et de blasphèmes pour que nous y insistions. Mais l'histoire de sa vie est si extraordinaire et fantastique, c'est un tel exemple du désarroi, de l'à-vau-l'eau, de la méchanceté d'âme où dérive une partie de la jeunesse lettrée d'aujourd'hui, qu'il est instructif de relever quelques étapes de cette destinée unique.

Arthur Rimbaud était né à Charleville, presque à la frontière belge, en 1854. Son père était officier. Il fit ses études au collège de sa ville natale, puis s'enfuit à Paris en 1870. C'était le 2 septembre — la guerre —, Sedan, tous les malheurs publics ! Comme il avait voyagé sans argent et sans payer sa place, on le cueillit à la descente du train pour le conduire à Mazas[324]. Revenu chez ses parents, il émigre, de nouveau, peu après, pour Paris. Affreusement bohème et féroce, son génie naissant, qui éclate malgré tout, lui suscite des sympathies quand même : Victor Hugo, qui l'aperçoit, lui met la main sur la tête et prononce avec attendrissement : « Shakespeare enfant. » Mais le jeune Rimbaud s'écarte, l'air mauvais, et grommelle : Qu'est-ce qu'il veut, ce vieux *birbe !* » Théodore de Banville lui avait loué une chambre. Au bout d'une semaine Rimbaud avait vendu le pot à eau, les chaises, tout le mobilier. Puis des coups de couteau, du sang, la rixe avec le photographe Carjat — et plus tard avec Verlaine, ce qui amena celui-ci — les tribunaux s'en mirent, dit-il lui-même — à de longs et irréparables malheurs.

Quant à Rimbaud, il commence sa vraie existence aventureuse ; il vit à Londres, en Hollande où il est recruteur d'hommes pour l'armée coloniale ; à Hambourg, à Copenhague, où il est administrateur du cirque Loisset ; à Aden, en Perse, en Arabies où il fait le commerce des peaux. Et depuis plus de quinze ans, plus un volume, plus un vers, plus une communication avec Paris et ses amis, — c'est-à-dire le dédain absolu de l'œuvre qu'il a laissée derrière lui : des poésies et ce livre des *Illuminations* que la jeunesse d'aujourd'hui a repris et tant démarqué. Existence extraordinaire et vite indifférente à la littérature jugée vaine, lui qui pourtant doit être considéré comme le point de départ et l'initiateur de tout ce qu'a produit le clan décadent et symboliste.

---

324 Prison parisienne.

Or, il revenait enfin ici, lui qu'on croyait mort, quand il est tombé en route, à Marseille, où il est décédé, à l'hôpital, la semaine dernière[325], fin douloureuse, tragique, conforme à l'existence de celui qu'on a appelé un *poète maudit* et qui portera ce nom définitivement dans un nimbe de légende, si l'avenir se montre plus soucieux de son œuvre qu'il ne le fut lui-même.

325 En réalité, le 10 novembre 1891.

Mœurs parlementaires et autres — L'amour de la grossièreté — Chez Aristide Bruant — 25 janvier 1892



C'est plus que jamais le moment de répéter la belle parole de Rivarol : « Les extrêmes civilisations sont toutes voisines de la barbarie, comme les métaux brillants le sont de la rouille. » Les scènes violentes du Palais-Bourbon, qui ont monopolisé toute l'attention de cette semaine, en sont un signe grave. Les lois violées dans le lieu même où on édicte, quelle ironie des choses ! Et n'est-ce point un retour, en effet, à une légère barbarie que cette promptitude à se faire justice à soi-même par la force ? La juste vengeance des lois, on n'en a cure, et le code ne paraît plus destiné à protéger que ceux dont les biceps seraient malingres.

Du reste, depuis toujours les séances du Parlement français offrent à l'étranger et au dilettante le spectacle d'une agitation et d'une véhémence qui déconcertent. Ailleurs il y a des Chambres placides et cérémonieuses. Ici on dirait d'une classe indisciplinée qui, à chaque instant, regimbe et s'affole. A peine quelques-uns demeurent à leurs bancs. Comme l'orateur, ici, ne parle pas de sa place, mais du haut de la tribune, celle-ci est toujours assiégée, entourée d'une foule de députés qui envahissent l'hémicycle[326]. Au moindre mot dissonant, tout vibre ; les interpellations se croisent, les gestes se tendent vers l'orateur. Nous avons assisté ainsi à plus d'une séance de vacarme où la cloche du solennel M. Floquet sonnait en vain dans la tempête. Nous avons vu la chute du cabinet Tirard ; nous avons vu, à Versailles, la séance de démission du maréchal Mac-Mahon et de l'élection du président Grévy, où M. Jolibois resta un quart d'heure à la tribune, les bras croisés, devant les huées de la Chambre et les vociférations de Gambetta, qui lui montrait le poing. Ces spectacles sont extraordinaires pour qui n'a point l'habitude du caractère français, mais, au fond, il y a plus de bruit que de haine, et les querelles entre députés n'ont guère plus de conséquences que ces merveilleuses querelles entre cochers parisiens où l'injure a des trouvailles de génie parfois et qui finissent par des rires quand on croyait les voir s'achever par des coups de couteau.

A la Chambre ç'a été plus grave et on est venu jusqu'aux coups de poing. « Frappe, mais écoute ! » disait déjà Thémistocle, ce parlementaire de l'antiquité.

En France, on s'était montré jusqu'ici plus endurant, et la plupart se contentaient de répondre par la phrase légendaire dont M. Guizot — beaucoup l'ignorent — est l'inventeur : « Vos injures ne s'élèvent pas à la hauteur de mon dédain ».

Cette rhétorique, pour trop emphatique qu'elle fût, valait encore mieux que la boxe et la savate, et, mieux que les gros mots, les grands mots étaient supportables, ceux « d'honorable » et « d'éminent », reproduits à tout propos — et même hors propos, — comme ce journaliste disant dans un bulletin de santé sur un illustre personnage : *l'éminent moribond !*

326 Illustration : Jean Jaurès.

Aristide Bruant — 25 janvier 1892

[*suite de l'article précédent*] Aujourd'hui la grossièreté des mœurs nous envahit, et voyez comme les exemples sont contagieux. Deux jours après la mémorable séance de la Chambre, il y a eu une séance générale des étudiants dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, aux fins de décréter la fondation d'une « Maison des étudiants », à solder par le moyen d'un emprunt de 300,000 francs. Eh bien, la discussion a tout de suite pris la même tournure qu'au Parlement. La *gifluenza*[327], comme on a dit spirituellement, a sévi là aussi. Et, pour ne pas laisser étrangler la discussion, on a failli étrangler les opposants, sous l'œil navré des muses et des tranquilles déesses que Puvis de Chavannes a groupées là, parmi de doux paysages, dans cette admirable page décorative de la Sorbonne.

Ils sont loin, les goûts distingués, les belles manières, cette ancienne politesse française que les romantiques encore avaient gardés tout intacts, car Hugo et, après lui, Banville furent délicieusement polis. Aujourd'hui les signes se multiplient de cette grossièreté croissante, et nul n'y prend garde : ce n'est pas que dans les assemblées publiques, mais pour les plaisirs d'art eux-mêmes que la vogue va aux moins distingués. Marie-Antoinette se contentait de s'habiller en bergère, ce qui était bien un peu un signe de décadence. Nos grandes dames d'à présent courent les cabarets de Montmartre pour entendre chanter en argot. Le *Chat Noir* ne suffit plus. Il apparaît déjà fade et suranné. Le *Mirliton* est la dernière mode. C'est là que règne le chansonnier Aristide Bruant, dont nous vous avons parlé déjà, en costume de brigand d'opéra comique, rouge et noir, au fond d'une salle enfumée où il chante d'affreux couplets en langue verte sur les héros et héroïnes des boulevards extérieurs.

Or, il se trouve que les grands-ducs de Russie, curieux des mystères de Paris et des quartiers excentriques, ayant visité ceux-ci avec l'inspecteur de la sûreté, le merveilleux Rossignol, mis à leur disposition, furent conduits par lui en fin de compte chez Bruant, un vendredi soir, pour voir ce public spécial qui accueille le tout venant par le refrain déjà célèbre : « Oh ! là ! là, c'te gueule qu'il a ! » Or, depuis lors, figurez-vous que le vendredi de chez Bruant est devenu *selected*, comme le mardi de la Comédie-Française ou le samedi de l'Opéra-Comique créé par le Prince de Sagan[328]. Ce soir-là la taverne du boulevard Rochechouart reçoit les grands cercles et le faubourg, — et le bock coûte cent sous.

Voyez-vous la contagion et l'amour de la grossièreté concordant avec de plus en plus l'abandon de tout art élevé et des plaisirs nobles ; du reste, voici le signe topique et inouï : Mme Aubernon, qui tient un des derniers salons littéraires, un salon qui a servi pour le *Monde où l'on s'ennuie*, un salon où règne Caro, où l'on a joué Dumas et Becque, — eh bien, Mme Aubernon, elle aussi, a invité chez elle Aristide Bruant.

327 Calembour sur « influenza » (grippe).

328 Charles Guillaume Frédéric Boson de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan (1832-1910) : officier de cavalerie et dandy.

Les cuisiniers et Carême - 1er février 1892

[…] En France, faire preuve d'esprit est le meilleur moyen d'avoir raison. Voilà ce que savent sans doute les cuisiniers parisiens, et voilà pourquoi ils ont rédigé et adressé au conseil municipal une requête fort piquante. Ils ont conscience de l'importance de leur corporation, qui, chaque année, organise au Pavillon de la ville de Paris[329] une exposition culinaire où les menus assortis, les services variés, les pâtés et buissons les plus mirobolants ne sont, hélas ! que la friandise des yeux. Mais ce n'est point assez pour les cuisiniers parisiens d'être primés et médaillés comme les « bœufs gras »[330] dont ils ont accommodé les entrecôtes et les roastbeefs sanguins. En nos temps d'ambition démocratique, il leur faut davantage, et leur requête a pour but précisément de demander une reconnaissance et des honneurs plus officiels, plus éminents. Ils demandent, pour un des leurs, qu'on donne son nom à une rue, une rue avoisinant les Halles, en attendant mieux, une statue probablement ou le transfert de ses cendres au Panthéon. Malheureusement, ce cuisiner qui doit personnifier, par les honneurs qu'on lui rendra, l'importance de la corporation, porte un nom malheureux. Il s'appelle Carême[331]. Or, la rue Carême, sauf pour les érudits, n'éveillera pas des idées de ripailles et de bonnes gourmandises, bien au contraire. Et la rue Carême ferait grise tache dans les chansons vineuses de Raoul Ponchon. Quoi qu'il en soit, la requête des cuisiniers au conseil municipal est sérieuse et débute ainsi :

« L'Académie de cuisine, comprenant l'élite de l'art culinaire français et composée de membres de toutes les fractions ou sociétés de cuisiniers, a l'honneur de solliciter du conseil de bien vouloir donner le nom de Carême à l'une des rues de Paris des environs des Halles.

Antoine Carême est un enfant de Paris, né dans la rue du Bac, en 1784, mort le 12 janvier 1834[332]. Il laissa de nombreux ouvrages sur la cuisine et la pâtisserie, toujours très utiles à consulter. Il fut le novateur de la cuisine artistique sur les débris de la cuisine gloutonne et barbare des anciens ».

Cette dernière phrase est magnifique ! Vous entendez bien : avant Carême, c'est-à-dire avant 1820 environ, cuisine gloutonne et barbare ! De la cuisine gloutonne, cela se comprend assez mal. De la cuisine barbare, voilà ce qu'ont eu les belles époques de la France et les grands rois. Louis XIV, Louis XV n'ont mangé que de la cuisine barbare !

Enfin Carême vint... qui, selon la requête, paraît le Malherbe de la cuisine française. Mais quel malencontreux nom ! Et si le conseil municipal accède, la rue Carême, autour des Halles, aurait l'air d'une ironie.

---

329 Probablement les Halles de Paris.

330 Allusion au Bœuf Gras, importante figure festive que les bouchers ou garçons bouchers exposent et font défiler solennellement en musique, généralement au moment du Carnaval.
Il peut s'agir d'un animal vivant ou d'une représentation sculptée. Source : Wikipédia.

331 Marie-Antoine, dit « Antonin » Carême (1784-1833) : pâtissier et chef français. Connu comme « le roi des chefs et le chef des rois », fut le premier à porter cette appellation de « chef ». Praticien précoce et représentant éminent du concept français de la haute cuisine, est considéré comme le fondateur de ce style grandiose, recherché à la fois par les cours royales et les nouveaux riches de Paris. Source : Wikipédia.

332 1833.

S'il fallait absolument honorer le baptême d'une rue de la corporation des cuisiniers, que n'a-t-on élu Vatel[333], dont le nom sonne mieux, qui est un héros de l'honneur de la profession, mort l'épée à la main ?

Mais Carême a des titres sérieux : il fut tour à tour cuisinier chez le prince de Talleyrand, chez le prince régent d'Angleterre, le prince de Wurtemberg, les empereurs de Russie et d'Autriche, chez M. de Rothschild. Et puis, si l'humoriste a raison que le plus grand service à rendre à l'humanité c'est d'inventer un plat nouveau, quelle reconnaissance ne faut-il pas avoir pour Carême, qui les inventa tous, puisque avant lui, affirment les cuisiniers parisiens, la cuisine était barbare et qu'il créa la cuisine artistique ? Donc gloire à Carême, malgré son nom, et que le vœu de l'Académie de cuisine[334] s'accomplisse !

333 François Vatel (1631-1671) : maître d'hôtel des grandes cours de France. Passé à la postérité pour s’être suicidé pendant une réception alors que la livraison de la pêche du jour avait du retard. Source : Wikipédia.

334 Allusion ironique à l'Académie culinaire de France créée en 1883 par le cuisinier Joseph Favre.

La mode des œillets verts — 1er février 1892

[…] Une invention dont les auteurs, eux, ne bénéficieront sans doute pas, c'est celle des œillets verts, la nouvelle fleur à la mode, en grande vogue unanime, qu'on peut voir présentement à tous les étalages de nos riches fleuristes.

La fleur nouvelle n'est pas le résultat d'une culture spéciale : c'est matériellement, chimiquement qu'on l'a obtenue, et par hasard : une ouvrière qui teignait en vert des fleurs et des feuilles en papier laissa tomber par mégarde un peu de sa matière colorante dans la vase où trempaient des œillets blancs.

Peu après, à sa grande surprise, elle vit les corolles perdre leur blancheur et insensiblement verdir jusquà un vert définitif et inquiétant, ce vert curieux et charmant que nous voyons maintenant à tous les œillets aux vitrines. Il suffit, ayant mêlé à l'eau cette matière colorante, de laisser baigner la tige vingt-quatre heures dans la solution, après y avoir pratiqué quelques entailles pour hâter l'inoculation. L'œillet rouge était démodé, pour excès politiques[335]. L'œillet vert triomphe, il est d'un aspect très artistique, d'un ton charmant et choyant pour l'œil. Nous n'aurons plus désormais des fleurs de serre, mais de laboratoire. Le camélia bleu, le dahlia bleu, après lesquels le jardinier et le poète soupiraient, inaccessible chimère, seront à la portée de tous, grâce à la chimie, qui déjà, sans vulgariser son pouvoir, opérait ci et là, car à Vichy, paraît-il, on pouvait voir, sur la promenade, des hortensias bleus, colorés ainsi artificiellement, par un arrosage de fer mélangé d'ardoise pilée. Ainsi de plus en plus la science accule la poésie, puisqu'ici elle fait mentir ce vers, un des rares qu'on lui attribue, de ce délicieux esthète M. de Montesquiou-Fesenzac (un proche parent du des Esseintes d'*A rebours*, le roman de M. Huysmans) :

Le paradoxe bleu du fol hortensia.

335 Autrefois, symbole de la fête des Travailleurs, célébrée dans la majorité des pays le 1er mai.

Un nouveau chimpanzé — 15 février 1892



A côté d'un homme-machine, voici une machine-homme, l'autre phénomène nouveau de cette semaine, c'est-à-dire le chimpanzé arrivé de Guinée que nous avons pu admirer au Jardin des Plantes. Il n'est pas facilement abordable, comme de juste. Nous avons raconté, à propos des gorilles exposés au boulevard des Capucines l'an dernier, la farce cruelle, les gâteaux empoisonnés qui amenèrent la mort de l'un deux. Le chimpanzé, lui, est mieux protégé et il faut une carte spéciale de M. Milne-Edwards[336], attentif à son pensionnaire. Celui-ci ne demanderait pas mieux pourtant, semble-t-il, que de recevoir des visites pour se distraire un peu. Il a l'air bien triste, avec son crâne rond, ses bras courts, ses yeux gris qui regardent loin... Il est vrai qu'il est un peu un condamné à mort. Ses geôliers du Muséum avouent eux-mêmes qu'il vivra tout au plus six mois ou un an. On a fait des tentatives multiples sur ceux de son espèce.

Toujours, malgré des soins attentifs, une température factice de 25 degrés qui leur restitue celle du continent noir, ils s'anémient et meurent de congestion pulmonaire ou de phtisie... pauvres Millevoye[337] qui expirent à la chute des feuilles du Jardin des Plantes, les feuilles de ces arbres plantés par M. de Jussieu et qui, eux, sont centenaires. Hélas ! Le chimpanzé actuel n'a pourtant que quatre ou cinq ans ; il mesure environ un mètre et mange encore avec appétit : des soupes d'orge et de farine, des œufs, du bœuf et du mouton, car il n'est pas végétarien comme le poète Maurice Bouchor[338].

Il fait une promenade deux fois par jour dans le corridor longeant sa cage, surveillé par son gardien, qui a forte besogne, car notre chimpanzé a un caractère détestable, toujours méchant et irrité ; on le serait à moins. L'autre jour, au cours d'une de ses promenades, il a saisi tout à coup le manche d'un balai dans un angle du couloir et s'est mis à en bâtonner un visiteur qui était venu l'examiner. Justes représailles, qui prouvent d'une façon miraculeuse l'intelligence des chimpanzés ; le visiteur n'était autre qu'un savant, fort connu, sur lequel l'animal avait vengé ses pareils et son propre supplice d'être interné ainsi au profit de la science, qui dans six mois, quand il mourra, ne saura rien de plus. En attendant, le chimpanzé s'est vengé et notre savant demeure couvert du petit ridicule d'avoir été accablé de coups de bâton par un adversaire auquel il ne peut pas demander réparation.

336 Alphonse Milne-Edwards (1835-1900) : médecin et zoologiste.
337 Charles-Hubert Millevoye (1782-1816) : poète romantique auteur de *La chute des feuilles*. Le poème est en ligne.
338 Maurice Bouchor (1855-1929) : poète et dramaturge.

Paris sous la neige — Les marquises obligatoires — 22 février 1892

Paris a eu, cette semaine, son premier lot de neige pour cet hiver, et, sans manifester l'étonnement des nègres, des « pauvres pays chauds » qui nous restèrent après l'exposition, les Parisiens ont toujours une joie surprise de voir la grande vile s'habiller comme en mariée. Paris est charmant sous la neige, au long des quais surtout, où les tours, les palais, les jardins apparaissent ouatés et calfeutrés d'hermine. Mais cela ne serait agréable qu'à vol d'oiseau. A cause du mouvement énorme de passants et de voitures, Paris est peut-être la ville la plus désagréable du monde dès qu'il a plu ou neigé. Fondrières, mares, cloaques ! Les fiacres chavirent, les piétons s'enlisent. Regardez, dans les rues étroites, les vitrines étoilées de boue.

Il faut convenir que le service de la voirie est aussi mal fait que possible. Nous l'avons bien vu cette semaine. Un Français d'esprit observateur nous disait un jour : La France est le pays le plus riche. Mais nulle part on n'est plus mal servi pour des millions. » Cela est vrai surtout pour les administrations, où la bureaucratie insolente triomphe, où l'autorité s'éparpille, où chacun s'arroge un commandement qu'il atermoie. Du temps des autorités « à poigne » comme M. Haussmann, même comme M. Alphand, tout marchait plus rapidement et sûrement. Cette fois on a laissé le dégel opérer de lui-même, bien que le service de balayage coûte annuellement plus de vingt millions et forme une armée de 5,000 employés. On aurait pu aussi recruter la masse des 20,000 ouvriers sans travail qu'il y constamment sur le pavé de Paris. Heureusement qu'il y a un projet à l'étude qui nous promet pour l'avenir une circulation aisée et, à sec, malgré les pluies ou les neiges de l'hiver. Il s'agit du[339] projet curieux : la marquise obligatoire, élaborée par ce comité d'études sociales et politiques du troisième arrondissement présidé par M. Tante, le maire. C'est ce comité qui a déjà inventé, en matière de mariage, cette innovation du mariage civil en musique qui fut appliquée pourla première fois dans son arrondissement. La réforme de la marquise obligatoire rallierait une adhésion plus unanime. Le projet, qui sera présenté prochainement au conseil municipal, s'inspire du pittoresque et de l'utilité. Dans les embellissements quotidiens de Paris, une chose demeure laide et choquante : ce sont les bannes ou stores de toiles que les commerçants abaissent au devant de leurs boutiques pour protéger contre le soleil et les intempéries leurs vitrines ou leur étalage en plein air, car, à rebours des magasins d'autrefois, aux hauts comptoirs de chêne, où la montre était nulle et dédaignée, ceux d'à présent changèrent d'aspect. « La montre, comme dit le rapport du comité en question, s'afficha, papillotante, réclamière ; l'étalage déborda dans la rue, sur le trottoir, où la vie commerciale semble de plus en plus se concentrer. On n'achète plus de propos délibéré, on achète en passant, et le succès est à celui qui sait solliciter le mieux.

« L'étalage, plus que jamais, a donc besoin d'être garanti. On a la banne, on a le store. La protection est suffisante ; mais il est une cause de continuel encombrement, puis c'est fort laid, nous le reconnaissons tous. En ce cas, comment ne pas s'employer chacun pour arriver à trouver un moyen de concilier toutes les exigences, y compris les exigences architecturales ? Pourquoi n'obligerait-on pas les propriétaires anciens et nouveaux à faire installer des marquises ? Elles donneraient aux rues

339 Coquille probable : « d'un projet ».

un cachet plus gracieux, sans parler des avantages qu'elles offriraient aux détaillants et sur lesquels il est inutile de s'appesantir.

En conséquence, nous proposons qu'il soit décidé qu'à l'avenir il ne pourra être construit de maison sans marquise. Les maisons existantes seront pourvues de marquises d'ici à deux ans. »

Que dites-vous d'un tel arrêté, catégorique comme ceux du Comité du salut public ? Les marquises obligatoires ! Ainsi le veut le comité d'études sociales du troisième arrondissement, qui méritera d'être appelé le comité de confort public. Il n'est pas à espérer que la mesure préconisée puisse devenir universelle, mais sans doute qu'elle se réalisera en partie ; quelque chose comme une grande extension de la rue de Rivoli ; c'est-à-dire qu'on aura un trottoir couvert dans tous les quartiers du centre. On pourra devenir indifférent au mauvais service du balayage, renoncer à séduire les cochers récalcitrants, aller à sec d'un trottoir à l'autre, renoncer au parapluie, qui prendra rang parmi les vestiges historiques du temps de Louis-Philippe. Mais quel bouleversement dans les habitudes du Paris actuel ! Que fera M. Deibler, qui ne va jamais accomplir ses fonctions de bourreau, place de la Roquette, sans tenir son parapluie sous le bras, ayant moins peur de la pluie de sang qui l'arrose inévitablement chaque fois que de la vraie pluie sur sa légendaire redingote ? A lui aussi le projet des marquises obligatoires doit donc sourire.



Un Conseil de l'Ordre pour les médecins — 1er mars 1892

Ceci est un argument et un exemple pour le projet dont il est de plus en plus question qui consisterait à créer un conseil de l'Ordre pour les médecins comme il en existe un pour les avocats. Certes, les difficultés pratiques sont nombreuses. Où finit l'art de guérir ! Où commence le charlatanisme ? Et les médecins de Louis XIV, allant à la file tâter le pouls du malade, selon leur rang dans la faculté, pour prescrire en consultation un bouillon, ne paraissent pas d'une science édifiante. Aujourd'hui, dans l'esprit des auteurs du projet, il y a aussi des arrières-pensées : on voudrait secrètement atteindre l'hypnotisme, l'Ecole de Nancy, qu'on juge peu sérieuse. En dehors de ces questions de personnes et de ces détails, il reste vrai que la création d'un conseil de l'Ordre pour les médecins serait très utile, si pas aux médecins eux-mêmes, du moins aux malades et au public.

La question du médecin est une des grosses questions de la vie à Paris. Les grands médecins, célèbres ou notoires, sont peu abordables sous tous les rapports.

Le prix des honoraires est fort élevé : cent ou deux cents francs pour une visite à domicile.

Quant à leurs heures de consultation chez eux, c'est un ou deux louis ; mais encore faut-il des formalités préliminaires : au docteur Potin il faut écrire plusieurs jours à l'avance et, avec des précautions, on vous répond pour vous fixer une audience ; le docteur Charcot fait faire le diagnostic par ses secrétaires, puis on passe dans son cabinet, où il vous entretient un moment pour vous dire le traitement. Cela a donné lieu plusieurs fois à des récriminations, à des scènes de malades qui entendaient être examinés par le docteur Charcot lui-même.

Quant aux médecins d'abord et de prix plus accessibles, comment et à qui se fier ? On peut compter qu'un quart au moins de ceux qui exercent n'ont nul diplôme ni études et ne sont pas médecins du tout. Rien que pour cela un conseil de l'Ordre des médecins serait nécessaire, aux fins d'établir, comme pour les avocats, un tableau qui renseignerait sûrement, un tableau dressé par ressort de faculté ou même par département. Ainsi deviendrait-il difficile pour d'autres que pour[340] d'authentiques médecins l'exercice public de la médecine, et le cas ne pourrait pas se renouveler (qui a beaucoup d'analogues tous les jours) dont les tribunaux connurent il n'y a pas longtemps et qui, sans cela, paraîtrait une invention de vaudevilliste : ce garçon du bal Bullier[341] se liant avec des étudiants en médecine venus là, concevant l'idée de leur faire concurrence, entrant comme domestique chez un médecin, puis, muni de bribes médicales, d'un peu d'argot pharmaceutique, s'établissant à son tour, attirant la clientèle, à qui il donnait invariablement et dans tous les cas une des seules trois ordonnances qu'il connût, réussissant, gagnant gros, ayant train de maison et voiture, reçu partout, même chez des médecins en vue, membres de l'Académie. Alors il voulut aussi en être et mit sur ses cartes de visite : « Membre de l'académie de médecine. » Un de ses clients eut l'idée de vérifier les bulletins de l'Académie. La supercherie mit sur la trace de tout le

340 Coquille possible : le « pour » semble superflu.

341 Le bal Bullier était un bal situé à Paris, créé par François Bullier au milieu du 19e siècle, et qui ferma ses portes définitivement en 1940. Il était situé 31 avenue de l'Observatoire au niveau de l'actuel 31 avenue Georges Bernanos dans le quartier du Val-de-Grâce.

reste. Et le tribunal correctionnel a condamné le médecin achalandé, qui n'était autre qu'un ancien garçon du bal Mullier.

Oui ! mais s'il guérissait ? Observe-t-on. Vous voyez bien que l'établissement d'un conseil de l'Ordre, quoique urgent ici, rencontrera bien des objections.



La viande de cheval — 7 mars 1892

Ce qui prêterait aussi aux inépuisables plaisanteries de Gyp, c'est le banquet des hippophages qui vient d'avoir lieu à Paris dimanche dernier. Il s'agit des amateurs de la viande de cheval, voire d'âne et de mulet, laquelle fut longtemps réprouvée, mais commence à être en grand honneur. La statistique, gardienne de la vérité, constate qu'en 1891 on a abattu et livré à la consommation 21.500 chevaux.

L'innovation fut difficile et, par une de ces ironies éternelles de la vie, le plus zélé des hippophages, le propagateur de l'usage de la viande de cheval, fut in vétérinaire, précisément ce M. Decroix[342] que le banquet de dimanche a fêté. Au lieu de s'occuper de guérir les chevaux, il s'occupa de les faire abattre. Imaginez un médecin à la tête d'une ligue de l'anthropophagie !

Quoiqu'il en soit, ledit vétérinaire, vers 1860, se trouvait avec son régiment, car il appartenait à l'armée, sur les frontières du Maroc. Les troupeaux de bœufs avaient été consommés ; les vivres étaient rares. Il abattit son cheval et en mangea le filet. Il le trouva si bon que, du coup, il jura de ne plus manger que de cet animal. De retour à Paris il fonda des comités, trouva des alliés en M. de Quatrefages et autres savants qui proclamèrent les qualités nutritives de ladite viande. On fonda des boucheries spéciales de cheval, de mulet et d'âne. Il y en a maintenant dans tous les quartiers de Paris, et la viande s'y vend de 30 à 40 centimes la livre, au lieu de fr. 1,5 à 2 fr. Il existe à Pantin un abattoir approprié, avec écurie pour 200 chevaux.

Et il ne s'agit pas seulement de viande économique, utile aux pauvres ; les gourmets la prétendent succulente, et au banquet récent des hippophages, dont nous parlons, on a servi un menu dont le seul texte rend rêveur :

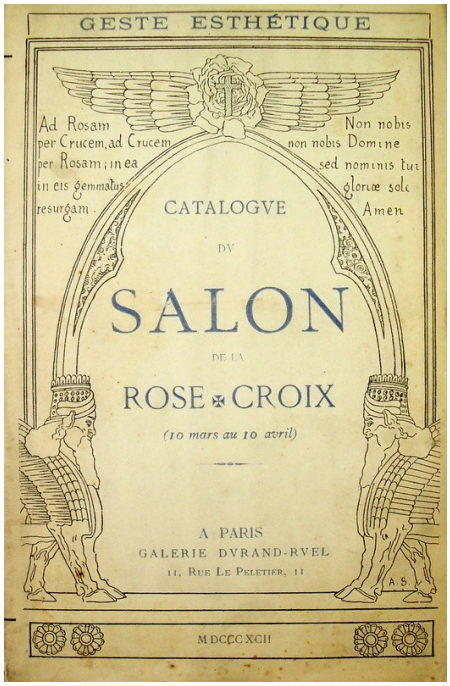
« Pot au feu de cheval — saucisson de cheval, d'âne et de mulet – cervelle de cheval au beurre noir — cheval à la mode — rognons de cheval sautés — langue de cheval — filet de cheval à la Decroix — haricots panachés à la graisse de cheval — salade à l'huile de cheval ».

Déjà Brillat-Savarin s'écriait : « La découverte d'un mets nouveau est plus précieuse pour l'humanité que la découverte d'une étoile ».

Qu'aurait-il dit de M. Decroix, vétérinaire et protagoniste de l'hippophagie, qui, lui, a inventé non plus un mets, mais un menu tout entier ?

342 Emile Decroix (1821-1901) : vétérinaire militaire et philanthrope.

Salon des Rose+Croix — M. Joséphin Péladan — L'évolution idéaliste — 14 mars 1892



M. Joséphin Péladan a choisi avec à-propos l'époque du carnaval, le temps des masques et des bouffons, pour ouvrir son fameux salon la Rose+Croix. Non pas qu'il n'y ait en cette exposition — hâtons-nous de le dire — des envois intéressants et des tendances très louables, mais son organisateur ne pourra empêcher qu'elle n'ait un caractère de tapage et de drôlerie dont nos pessimismes trop indurés s'empressent de s'égayer.

Il faut convenir que si M. Joséphin Péladan a voulu être une des joies de ce temps, il y a parfaitement réussi. Gardez-vous de le croire inconscient, illuminé d'une sorte de démence mystique. Tout est prémédité au point, et sa raison calcule et soupèse avec soin. Demandez-le plutôt chez Dentu, où, quand il s'agit de faire un contrat pour ses livres, il argumente, débat, ruse et triomphe des plus vieux routiers de la librairie. Car l'argent et les succès d'argent le préoccupent vivement. Or, dans l'immense encombrement actuel et la production excessive, il eut vite fait de comprendre qu'il était malaisé de se faire connaître uniquement pas sa littérature et d'écouler celle-ci pour elle-même. Il fallait chercher un autre moyen, et il trouva en sa qualité de Méridional pire. Car les gens du Midi actuel ne sont plus ceux d'autrefois, hâbleurs, exubérants, lassant vite, découvrant aussitôt tout leur jeu. Aujourd'hui les Marseillais qui tentent encore la conquête de Paris sont tout différents : impassibles, d'un aplomb inaltérable, disant et faisant des choses énormes, non plus avec des gestes affairés, mais sans gestes, froids, réservés, impénétrables. C'est ainsi que pour son coup d'essai M. Joséphin Péladan se promenait gravement à Marseille orné d'un baudrier de velours rouge avec, dedans, son parapluie. Arrivé à Paris, sa rencontre avec Barbey d'Aurevilly autorisa et exagéra les excentricités de costume ; il lui chipa ses cravates de dentelle (un peu de son style aussi), arbora des pantalons bleu-gendarme, puis une autre fois la culotte et pourpoint de soie d'un page au temps des Valois, sans compter une chevelure immense disposée comme une vraie cornette de nonne autour de sa pâleur de cire.

Puis ses innombrables innovations, manifestes littéraires, excommunications laïques et autre joyeusetés, en cette qualité de *Sar* qui est sa meilleure trouvaille et lui a valu aujourd'hui une telle popularité que son nom même y a sombré. Les plus savants orientalistes consultés ne savent trop ce que le mot désigne, mais qu'importe. Le Sar, cela suffit ; le Sar, tout le monde comprend qu'il s'agit de M. Joséphin Péladan. Celui-ci est vraiment célèbre — sous son autre nom. On en rit un peu, mais on le connaît, quelques-uns le discutent. En attendant, ses livres commencent à se vendre et il pourra bientôt sans doute quitter son modeste rez-de-chaussée de la rue de Naples, où il n'y a qu'un encensoir et un calice sur la cheminée, faisant face, dans l'unique pièce, à un humble lit en fer. D'autant plus que le Salon de la Rose+Croix qui vient de s'ouvrir, sous son patronage, chez Durand-

Ruel, rue Le Pelletier, constitue jusqu'ici sa plus mirifique invention et réclame. Déjà le règlement du nouveau Salon était une pure merveille débutant ainsi : « Sous le Tau, la Croix grecque, la Croix latine, devant le Graal, le Beauséant et la Rose crucifère ; en communion catholique avec Joseph d'Arimathie, Hugues des Païens et Dante, le septénaire des commandeurs assemblé... » Les conditions d'admission étaient non moins édifiantes. Les peintres des sujets seraient repoussés, quelle que soit l'exécution, *même parfaite* :

1e La peinture d'histoire ;
2e La peinture patriotique et militaire ;
3e Toute représentation de la vie contemporaine et publique ;
4e Le portrait ;
5e Toute scène rustique ;
6e Le paysage ;
7e La marine, les marins ;
8e Toute chose humoristique ;
9e L'orientalisme ;
10e Tout animal domestique ou se rattachant au sport ;
11e Les fleurs, les fruits et autres exercices que les peintres ont d'ordinaire l'insolence d'exposer.

Cette seule énumération et le style qui l'englobe sont déjà pour dérider les plus moroses, mais pour ahurir en même temps les peintres qui ne sont pas lyriques et initiés aux arcanes. Que faut-il interpréter alors : Le dogme et les théogonies. Car, dit le Sar dans la préface du catalogue de son Salon, « on pourra quelques jours fermer l'Église, mais le musée ? Le Louvre officiera, si Notre-Dame est profanée. Oui ! Le Strauss a nié, mais Pascal affirme. L'Humanité ira toujours à la messe quand le prêtre sera Bach, Beethoven, Palestrina ». Il faut demander pardon de citer ce charabia blasphématoire dont toute une école, qui se dit catholique, assume avec inconscience les excès.
Ils vont même jusqu'aux autels, puisque le matin de leur vernissage ils ont fait célébrer une messe à Notre-Dame où ils ont tenu devant eux, pendant l'Evangile de saint Jean, leur écusson qui figure sur les affiches, les programmes, catalogues, et représente une couronne ornée de trois autels en guise de fleurons, avec le Graal posé sur un pied d'or. Sur le calice, la Rose au naturel avec la Croix noire au centre. Les deux ailes du Graal se détachent sur le fond de l'écu.
Les Rose+Croix auraient voulu, outre leur écusson, avoir pour leur messe l'exécution de la messe de Palestrina et, à défaut d'elle, Parsifal à l'orgue de Notre-Dame. Mgr Richard, sollicité, refusa. Mais les Rose+Croix auront quand même l'exécution de ces œuvres aux diverses soirées qu'ils organisent à partir du 17 mars, dont l'une — dit un programme couleur soleil « sera dite wagnérienne, l'autre dite de Beethoven, une autre dite de César Franck avec en plus la messe du pape Marcello de Palestrina et le Fils des Etoiles, wagnérie kaldéenne en trois actes du Sar Péladan. »
En attendant ces spectacles alléchants, le Salon vient de s'ouvrir au milieu d'une cohue, d'un luxe de carrosses et de toilettes, d'un déchaînement de fanfares et de cors, les Roses+Croix ayant leurs sonneries, l'air de l'ordre dont on remet la musique luxueusement imprimée : l'air du grand-maître, pour le Sar Joséphin Péladan ; l'air du grand-prieur, pour le comte Antoine de la Rochefoucauld.

Tous deux figurent d'ailleurs en leur Salon, ce dernier avec un tableau symbolique. Il se repose de ses exercices légendaires aux barres fixes, naguère chez Molier, en peignant l'*Ange de la Rose+Croix.* C'est papillotant, aveuglant. On dirait un déluge de confitures. Du Monticelli par un gymnasiarque ! Et vraiment l'influence de Monticelli, le grand coloriste marseillais dont la gloire monte, est souvent sensible ici. D'autres se plaisent plutôt aux tons à la détrempe, aux couleurs molles, argentines, fondues, mieux appropriées à leurs scènes archangéliques et de rêve.

Car c'est là que le Sar Péladan veut guider ses cohortes : « Formons une sainte milice pour le salut de l'idéalité. », dit-il avec un zèle d'apôtre. Et c'est pour cela sans doute qu'il s'est fait représenter par M. Léon (nous pensions que le portrait était interdit) vêtu d'une tunique violette de disciple qu va parmi les gentils. Seulement, un peu avant lui et ses amis, M. Puvis de Chavannes, depuis vingt ans, a fait de l'idéalité, et M. Gustave Moreau aussi. Aujourd'hui tout le monde en veut faire et la formule est en proie aux badauds, aux incomplets. Prenez garde, disait un jour M. Alfred Stevens : quand on fait cet art-là, on a toujours l'air d'avoir presque du génie.

Quelques-uns ont cependant du talent : M. Maurin, dans son beau triptyque l'A*urore* ; M. Hodler, dans ses âmes déçues ; M. Fillier, dans ses imaginations gothiques, quoique trop empruntées aux enluminures de missel. Car tous ces artistes qui prétendent à redevenir ingénus ont toutes les astuces, les combinaisons lointaines, les dosages habiles. Un art où il y a, à la fois, du Monticelli, du Puvis, du Redon, des Japonais, des vitraux bretons avec leurs traits délimités au plomb, des gothiques, des Assyriens et surtout des préraphaélites anglais. Art composite avant tout. N'importe ! Cela vaut mieux qu'un art bassement réel, et quelle revanche pour l'idéal, après Courbet et M. Emile Zola, qui l'avaient avili vers la terre ! Toute la jeunesse artistique d'aujourd'hui, malgré des errements, des folies, du puffisme[343] parfois, prend un grand essor vers le ciel. Et le procédé puéril du *pointillé* (dernière forme du naturalisme en art, qu'il tendait à faire plus lumineux, c'est-à-dire plus juste, plus vrai) est déjà abandonné. Les modes vont vite aujourd'hui en art, et écoutez comme M. Léon Bloy en parle : « Enfantillage décrépit de ces prétendus novateurs pointillistes ou luminaristes, dont Rembrandt n'eût pas voulu pour broyer son chocolat et qui ne paraissent en fin de compte que d'incultes manœuvriers du matérialisme. »

Ceci est extrait du denier numéro d'une revue, *Le Saint Graal*, et d'un article que M. Léon Bloy y consacre à notre compatriote M. Henri De Groux, fixé ici, et à son *Christ aux outrages*, dont il se déclare féru.

D'autre part, un autre de nos compatriotes, M. Fernand Khnopff, qui expose au Salon des Rose-Croix, obtient grand succès, le plus grand succès peut-être d'entre tous les exposants avec ses dessins évocateurs, subtils et si personnels, et surtout cette noble figure du *Silence*[344], proclamée, d'une voix, le chef-d'œuvre de l'exposition, bien qu'elle y apparaisse un peu comme une ironie avec ce geste calme de se taire en ce lieu visiblement tapageur et friand de bruit.

343 De l'anglais « puff » : triomphe de l'égoïsme fondé sur l'argent et l'absence de scrupules.
344 *Du Silence*, 1889. Un titre d'après une plaquette de Rodenbach.

Le dernier livre de M. Drumont — 17 mars 1892

[…] Voilà, certes, qui donnerait matière à fâcheuses interprétations sur les mœurs juives de la part de M. Edouard Drumont, le farouche ennemi des Sémites de qui le nouveau livre, *La dernière bataille*, est le grand événement de librairie du moment. Car au point de vue des éditeurs c'est une grosse affaire qu'un ouvrage de lui : avec son œuvre de début, la *France juive*, il a commencé l'enrichissement de son premier éditeur, M. Savine, puisque les tirages ont atteint le 156e mille. Maintenant c'est à la maison Dentu qu'il a publié son dernier ouvrage, sur lequel les avis sont partagés. M. Alphonse Daudet le qualifiait l'autre jour assez exactement : « C'est le livre d'un brave homme ! » Et il est bien en place pour connaître l'auteur, qui a précisément vécu depuis un an tout près de sa villégiature d'été, à Champsrosay, un pays de bois et de légères collines au bord de la Seine. C'est là, dans une rustique maisonnette, l'air lui-même un peu sauvage, la barbe inculte d'un paysan du Danube, que M. Edouard Drumont a écrit *La dernière bataille*. Aussi, dans cette solitude et ce recul favorable, il a très bien revu certains *coins* du vieux Paris, certains souvenirs du siège. Mais cela ferait presque un livre à part, un livre de souvenirs, dont le ton contraste avec ses habituelles polémiques et la dernière partie de ce même ouvrage, qui contient précisément le chapitre à sensation, un chapitre sur l'affaire du Panama[345]. Son jugement est sévère pour M. de Lesseps, et la légende du « grand Français », trop vite entérinée par la badauderie publique, en sort assez détériorée. Il est vrai que cette légende est due surtout à la presse, qui n'a pas cessé de recevoir, durant toute cette campagne financière, de quoi ne pas laisser refroidir son zèle à l'égard de l'entreprise. Les plus minuscules journaux ont coulé des jour d'or durant l'émission du Panama. Certes, à leur point de vue, les gazettes pourraient soutenir qu'elles ont donné leur publicité et ont pu, en échange, se la faire payer. Mais le public, qui l'ignore et croit encore au « sacerdoce » de la presse, n'a pas eu de défiance et la petite épargne y a été de ses économies. M. Edouard Drumont s'indigne en racontant la suite des opérations qui ont ruiné cette petite épargne, sans tenir compte que celle-ci ne s'est précipitée de ce côté que sur l'appât des primes de 500,000 francs. Or, ce but et cet espoir sont au fond assez immoraux de vouloir ainsi s'enrichir d'un coup, sans travail. C'est une chance qu'on risque et dont on peut bien subir les périls aussi.

Certes, comme on le disait, M. Edouard Drumont a fait le livre d'un brave homme ; mais, précisément parce qu'il est honnête, l'écrivain a des candeurs et s'appuie souvent sur des sources plus que suspectes, comme ces renseignements qu'il avoue lui-même tenir d'un ancien chef de travaux.

Or, toujours serviteur congédié est l'ennemi du maître. Ainsi il raconte des détails passablement invraisemblables sur l'insalubrité et la mortalité dans l'isthme de Panama. Lui qui n'est pas allé dans le pays, il le décrit avec assurance et minutie : « Pour bien le comprendre, il faut se figurer le chaos,

345 Le scandale de Panama est une affaire de corruption liée au percement du canal de Panama qui éclaboussa plusieurs hommes politiques et industriels français durant la Troisième République et ruina des centaines de milliers d'épargnants. Le 6 septembre 1892, Edouard Drumont, journaliste antisémite et antiparlementaire qui avait reçu des documents confidentiels, révéla le scandale dans son quotidien *La Libre Parole*.

dit-il, non plus le chaos des premiers jours du monde, mais un chaos avec des apparences de civilisation, un chaos dix-neuvième siècle… !! »

Aussi on y meurt comme des mouches et les journaux du lieu, l'*Isthmus* par exemple, ne publient guère que des annonces d'objets mortuaires, ceux dont on fit le plus grand usage : « Attention ! J'ai l'honneur d'informer les habitants de cette ville, MM. Les directeurs des hôpitaux et les villages de la Ligne que je suis en mesure de fournir constamment des cercueils de toutes dimensions. Prix : de 6 dol. À 100 piastres. Rue Bolivard. Jean Laoué, fabricant. »

Il y a d'autres détails d'un macabre non moins naïf que M. Edouard Drumont consigne avec non moins de sérieux, comme celui du malade à l'hôpital qui, la nuit, se lève un moment et trébuche au pied de son lit sur un cercueil déjà préparé. Ceci est du ressort du *Petit Journal* et fait une concurrence déloyale à M. Xavier de Montépin.

D'ailleurs, en supposant que tout cela vrai, c'est l'histoire de toutes les conquêtes militaires ou géographiques dans l'humanité. Quand on va civiliser des terres brûlantes, en Afrique, par exemple, ou tracer des canaux, comme à Panama, à travers des terrains insalubres, il est évident qu'on n'a pas les commodités de l'Hôtel Terminus et que la santé s'en ressent et la mortalité aussi. C'est une loi générale ; on pourrait dire du progrès ce que Victor Hugo a dit de la création C'est une immense roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.



En tous cas, les auteurs de l'entreprise du Panama, si coupables soient-ils, ne sont pas des juifs, cette fois, ce qui contredit un peu la thèse habituelle de M. Drumont. Aussi veut-il quand même rattacher ceux-ci à l'histoire, en leur imputant la suppression de l'économat central et la mise en coupe réglée de tous les employés. Fraudes nouvelles ajoutées aux fraudes initiales, ce qui prouve qu'il y a des coquins partout, comme nous le savions depuis longtemps avant l'invention de cette question nouvelle s'ajoutant maintenant à toutes les autres questions qui divisaient déjà les citoyens. On est sémite ou antisémite, sauf M. Andrieux, l'ancien préfet de police, Parisien spirituel et sceptique en gants gris-perle, qui donnait l'autre soir, à la *Salle des Capucines*, une conférence sur la question et a préconisé la réconciliation. S'adressant aux femmes : « Vous avez des frères et des maris, a-t-il dit, dans l'un ou l'autre camp. A vous de rapprocher les deux partis. » Car il y a désormais deux partis : aux élections les candidats devront s'expliquer sur ce point, à moins qu'ils n'en fassent la seule raison de leur candidature et de leur programme, comme le dessinateur Willette, le pierrot décorateur du *Chat noir*, allié imprévu de M. Drumont : il se présenta à Paris aux élections d'octobre, ayant lui-même dessiné et rédigé son affiche de candidat antisémite, affiche irrévérencieuse où l'on reconnaissait le profil d'un baron de la finance fort connu sur un corps de porc et coiffé d'une couronne d'or !

Hélas ! Pierrot-Willette[346] n'a pas été élu et les riches banquiers juifs n'achèteront jamais ses lunaires imaginations, au lieu que son complice,M. Edouard Drumont, retire de sa bonne et un peu lourde prose de jolies rentes. *La dernière bataille*, en ces quelques jours, s'est écoulée à 60,000 exemplaires et atteindra sans doute les 166,000 de *La France juive* et de *La fin d'un monde*. C'est peut-être l'un des plus hauts chiffres d'édition qu'on ait jamais atteints. M. Zola lui-même, interviewé ces jours derniers à l'occasion de son nouveau roman, *La bête humaine*, et qui en a profité pour énumérer les différents tirages de ses romans antérieurs, n'a pu citer que 155 éditions pour *Nana* et 117 pour l'*Assommoir*. Car aujourd'hui toute question littéraire ne se juge qu'à ce point de vue. A la première représentation de *M. Betzy* M. Zola demandait à ceux qui l'abordaient, à propos de son ami M. Alexis, non pas : « La trouvez-vous bien ?… » mais ce propos textuel et topique : « Croyez-vous que cela fasse recettes ? »

Et M. Léon Hennique[347], un réel écrivain pourtant, à propos de la chute de son drame *Amour* à l'Odéon, s'en prenant à M. Francisque Sarcey, lui reproche non pas de critiquer âprement son œuvre, mais de dissuader le public d'y aller et de diminuer la location. Affaire d'argent, toujours ! A quoi d'aucuns répondent qu'il faut vivre avant d'être intransigeant et d'avoir un idéal hautain ; mais ceci rappelle un peu trop le scepticisme d'un des personnages de Labiche qui disait à un autre : « Vous êtes honnête ? — Vous avez donc de quoi ? »

346 Adolphe Léon Willette (1857-1926) : peintre, illustrateur, affichiste, lithographe et caricaturiste.
347 Léon Hennique (1850-1935) : romancier naturaliste et auteur dramatique.

Bal à la dynamite — Chez le Président de la Chambre — 21 mars 1892



Il semble que l'antique lieu commun « danser sur un volcan »[348] ne se soit jamais aussi exactement réalisé (même à Naples) que dans le Paris actuel. La saison mondaine bat son plein, en dépit des sandwichs à la dynamite[349] qui accompagnent ou menacent d'accompagner ceux au foie gras dans les buffets bien servis. L'autre soir, chez Mme de Munkacsy, en ce luxueux hôtel de l'avenue de Villiers (tout chêne et vieilles tapisseries) où cinq cents personnes étaient rassemblées dans les salons et le vaste atelier pour applaudir Ondricek[350] (le violoniste hongrois qui a supplanté Paderewski, dans la mode de cet hiver), les familiers savaient par les terreurs de la maîtresse de céans qu'une lettre lui avait été remise au dernier moment et que la fête était menacée d'explosion. Le même fait s'est renouvelé ailleurs. Les fumistes s'en mêlent. Et Lemice-Terrieux, de joyeuse mémoire, a des occasions nouvelles de faire valoir son ingéniosité. Malgré tout, on n'en dansera pas moins, et le président de la Chambre n'a point voulu en quitter sa part. M. Floquet, qui est au Parlement un président décoratif, avec sa grosse tête un peu emphatique, ses favoris blancs et ses gilets à la Robespierre, apparaît, dans la vie privée, affable et cordial. Sa femme, elle, est charmante, pleine de distinction et de culture, digne petite-nièce de cette Charlotte de Werther dont Goethe raffola. Son bon goût assurément est pour une part dans la réussite de la fête donnée au Palais-Bourbon, un spectacle avec ballet : *Psyché et l'Amour*, tout comme jadis à la cour de Louis XIII et d'Henri IV. Seulement, ce dernier, quand il donnait des ballets au Louvre ou à Saint-Germain, y faisait danser les plus beaux hommes de sa cour. M. Floquet n'a pas exigé tant de la part de ses invités et s'est contenté des plus jolies ballerines de nos théâtres.

En voilà assez pour que M. Floquet se soit créé des titres à aller représenter la France au grand congrès international de la danse qui doit se tenir, à Londres, en mai prochain et sera une des vives attractions de la saison. Il s'agit d'y décréter une chorégraphie universelle, commune à tous les pays civilisés, une écriture corporelle semblable partout, quelque chose comme le volapük de la danse.

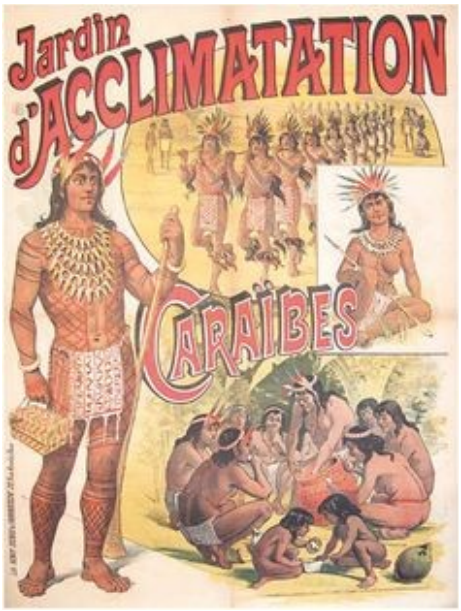
L'honorable M. Floquet paraît désormais avoir tous les titres à être le délégué de la France à ce congrès, lui qui donne à danser chez lui, et pourra parler avec compétence de la chorégraphie française, mieux que pour avoir lu *Les Petites Cardinal* ou vu des Degas et des Forain.

348 Danser sur un volcan : ne pas se rendre compte ou ne pas se soucier d'un danger imminent.

349 Sandwich avec du haché de bœuf, des oignons, du ketchup, de la sauce piquante (Worcestershire sauce), des piments, d'où son nom.

350 František Ondříček (1857-1922) : violoniste et compositeur tchèque (et non hongrois).

Exhibition de Caraïbes — 21 mars 1892



Une danse qui n'aura pas beaucoup de chances de faire adopter, pour ce volapük des pieds, une partie de ses éléments, c'est le *pono*, la danse favorite et nationale des Caraïbes, la curieuse peuplade exhibée, en ce moment, au Jardin d'Acclimatation. Ils viennent de la Guyane, où leur race se perd de plus en plus. Ils sont partis de Paramaribo. Transportés jusqu'à Saint-Nazaire par un paquebot de la Compagnie transatlantique, et, au Jardin d'Acclimatation, ils séjournent dans ce nouveau local, une sorte de hall, faisant suite au magnifique jardin d'hiver, où ils sont parmi des collections de bananiers, de cocotiers et de palmiers. C'est un peu d'illusion du pays natal. Le type est curieux : le corps souple, élégant ; la figure intelligente. On ne se douterait pas de la férocité légendaire de la race et qu'elle fut parmi les anthropophages les plus avides. Ici ils se contentent de nos nourritures, qui paraissent leur agréer beaucoup, et en échange de quoi ils se livrent à leurs musiques, à leurs danses, spécialement à ce *pono*. Le danseur tient un long fouet, qu'il brandit et fait claquer en détonation, sautillant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Il a l'air de prendre un plaisir extrême à cet exercice, plus même que les spectateurs et ne point supporter avec malaise cette sorte de captivité où on les exhibe. Seule la température, fraîche avec persistance, les fait souffrir : une toute jeune fille, et la plus gracieuse de la caravane, vient d'être emportée en une nuit par une embolie.

On l'a inhumée ici, dans la terre — d'exil, pour elle —, sans pouvoir pratiquer ce qui est resté la coutume grandiose de la peuplade : attacher le cadavre aux branches d'un grand arbre où bientôt, transformé en pièce anatomique par les intempéries et les bêtes, il apparaît tel qu'une harpe d'ossements gémissante au vent, comme dans *Vamireh*, le nouveau roman de M. J. H. Rosny[351], qui y décrit, chez ces préhistoriques déjà, l'arbre aux squelettes.

On aurait pu joindre à la dépouille de la jeune Caraïbe — victime du jeune hiver — le pauvre chimpanzé, exhibé aussi, lui, mais au Jardin des Plantes, et dont nous avions prédit la mort. Le froid l'a tué, ce pauvre Edgar, et l'autopsie a révélé chez lui une tuberculose généralisée. Il n'a pas vécu longtemps dans ce Paris où il avait été entraîné malgré lui. Millevoye de sa race, il aura du moins connu la gloire ; il a eu des Premier-Paris et, pour sa mort, une bonne presse. Mais comme il aurait mieux aimé l'obscurité — dans ses forêts natales.

351 Rosny Aîné (1856-1940) : écrivain d'origine belge comme Rodenbach. *La Guerre du feu*, adaptée au cinéma, est son œuvre la plus connue.

La panique — Littérature révolutionnaire — Les journaux anarchistes — 4 avril 1892



Malgré cette définition de la dynamite donnée par l'esprit parisien, qui ne perd jamais ses droits : « Un bruit que les vitriers font courir », il est certain que la population tout entière a été prise de panique sérieuse à la suite des récentes explosions. Dans chacune de nos rues on voit des architectes, des ingénieurs examiner les façades, prendre des mesures, afin de boucher les soupiraux et toute ouverture pouvant servir à loger, du dehors, des engins. Nos concierges, qui sont déjà, par nature, une race taquine et désagréable, sont obligés, par ordre du propriétaire, à surveiller plus étroitement nos allées et venues.

Heureusement que ces mesures vexatoires vont se trouver un peu atténuées par la capture du déjà légendaire Ravachol[352], à la sortie de ce petit restaurant du boulevard Magenta où il venait de déjeuner avec un bouillon, une poule au riz (presque la poule au pot de Henri IV, qui paraît cependant acquise aujourd'hui même aux anarchistes) et des choux de Bruxelles, le tout arrosé d'un litre de vin, ce qui s'explique par ce fait que Ravachol avait du reste sur lui une centaine de francs, c'est-à-dire une jolie monnaie, comme un simple bourgeois. Du reste, un de ses complices, Chaumartin, était plus encore dans l'aisance, gagnant à son usine de Saint-Denis treize francs par jour, ce qui fait des salaires de près de quatre cents francs par mois, comme n'en touchent pas beaucoup d'employés parisiens. Celui-ci était instruit, possédant un vrai laboratoire, expert en manipulations chimiques et doué en connaissances variées. Un homme tout à fait intelligent, marié, presque à l'aise. Alors pourquoi anarchiste ?

Ce monde des anarchistes, pour l'observateur et le notateur des mœurs, est extrêmement curieux. C'est un monde surtout international plutôt que parisien, et la preuve en est dans les expulsions de ces derniers jours, qui ont frappé une trentaine d'étrangers. Pourtant les Russes, assez nombreux à Paris et dont beaucoup sont affiliés aux nihilistes, n'ont guère de ramifications avec eux.

Il y aurait de curieuses enquêtes à faire, à écrire, quelque chose comme la monographie de l'anarchiste. C'est un homme d'ordinaire concentré, silencieux, presque rangé, ayant seulement, pour se trahir, des conciliabules mystérieux, le soir ou la nuit. Il est plutôt de mise convenable. Les anarchistes sont tout le contraire des socialistes, gens de réunion publique, de manifestations, de diatribes, chez le marchand de vin, dans des groupes ; ceux-ci plus ouvriers et brutaux, sans culture.

On peut les étudier dans des romans fort bien documentés, curieux, écrits avec un style étrange et coloré, les romans de M. J-H Rosny, un des plus grands talents de la génération montante. Le premier, il a étudié ces mœurs révolutionnaires parisiennes, en 1887 et 1888, dans les deux livres *Le bilatéral* et *Marc Fane*, qui mettent en scène et en mouvement les différentes sectes du parti révolutionnaire, leurs chefs, leurs intrigues. Le héros de ce dernier roman, Marc Fane, est, lui,

352 François Claudius Koënigstein dit Ravachol (1859-1892) : ouvrier et militant anarchiste. Mort sur l'échafaud.

possibiliste (praticabiliste, dit le romancier — pour mettre un masque aux ressemblances), qui cherche à proposer des solutions pratiques et pacifiques aux problèmes sociaux, par exemple des associations harmoniques, des ligues pour le loyer, la boucherie, la boulangerie ; une coopération non à vingt ou trente membres, qui fait des capitalistes au petit pied, mais des syndications compactes pour un but commun, où les corps de métier s'entraideraient les uns les autres.

Mais ces solutions, nées dans la cervelle bouillonnante de ce Marc Fane, un ancien télégraphiste, hanté de grands rêves, ne sont guère du goût de la masse. A les proposer, il perd toute influence ; il se voit soupçonné et succombe enfin dans une de ces réunions publiques, houleuses et véhémentes, rappelant les réunions tenues naguère à la salle Lévis par cette mémorable société d'anarchistes qui s'appelait : *La panthère des Batignolles*. Ici aussi l'apôtre de remèdes pratiques et successifs est hué, jeté à bas de la tribune, chassé comme un mouchard. Car cette accusation est toujours le dernier mot dans les discussions populaires. A côté de ces livres, qui sont de l'art en même temps que des documents sur les milieux révolutionnaires, il y a les journaux anarchistes, plus dangereux et nuisibles qu'utiles à la cause. On a su par eux, en saisissant les listes d'abonnés, les noms d'un grand nombre d'affiliés. Ces journaux sont surtout le *Père Peinard*, qu'on voit fréquemment citer dans les affaires de ces derniers jours et dont des numéros enveloppaient les bombes. Il est surtout écrit en argot, cette « langue verte » des boulevards extérieurs, à qui le chansonnier Aristide Bruant voudrait assurer la naturalisation dans les lettres françaises.

La feuille coûte « deux ronds » et porte en sous-titre : Réflecs[353] hebdomadaires d'un gniaff (gniaff veut dire cordonnier). Chose bizarre : un académicien, M. François Coppée, publie lui aussi de temps en temps dans un journal du matin quelque chose d'à peu près pareil : « Les propos du Père Coin-de-Rue », qui est aussi un gniaff. Voyez-vous le poète des *Humbles* plagier le journal anarchiste (car celui-ci en est à sa quatrième année, n° 159), et lui emprunter son sous-titre pour en faire l'annonce de plus bourgeois entretiens. Le *Père Peinard* se paie le luxe de planches et d'illustrations non moins significatives que le texte : la dernière porte pour légende : « A quand la première culbute ? ». Et l'on voit, dans une église envahie, le prédicateur précipité de la chaire, tandis qu'un compagnon s'y est installé, les poings levés, et qu'une foule hurlante applaudit à la chute.

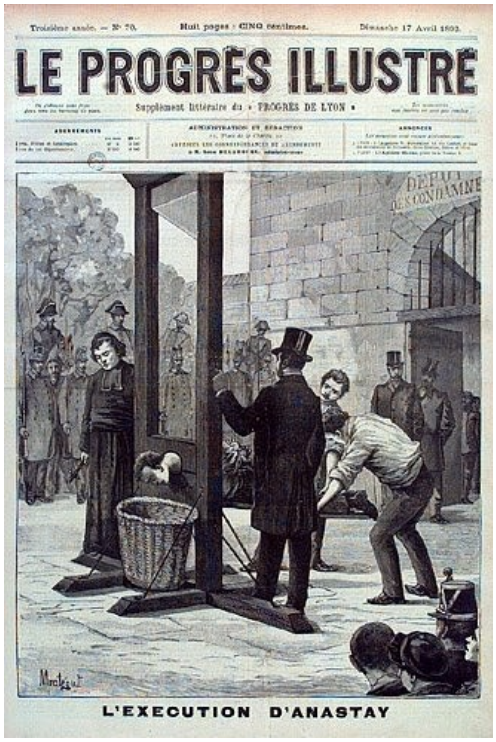
Un autre journal similaire, c'est la *Révolte*, « organe communiste-anarchiste », qui, lui, n'est pas illustré, mais s’accompagne d'un supplément littéraire (sic). Parfois, à côté d'articles révolutionnaires de Bakounine, Merlino, etc., d'études bizarres sur, par exemple, l'exploitation chez les bêtes, on y voit le nom, qui certes étonne et détonne, de quelque écrivain notoire ou célèbre dont on reproduit un passage saillant, utile, comme cette diatribe, dans le dernier numéro, de M. J.-K. Huysmans sur l'Argent, tirée de son roman *Là-Bas*.

C'est d'ailleurs la seule trace de littérature qu'on puisse trouver dans la *Révolte*, poncive[354] et emphatique qui se contente de parler de ses « martyrs », non moins que dans le *Père Peinard*, qui, lui, du moins, est drôle avec son argot de faubourg (drôle mais hideux), dans sa guerre aux « ratichons » et sa joie d'avoir vu « la turne où perchait Bulot, une belle turne farcie rien que de bourgeois, sauter comme une crêpe ».

353 Sous-titre du *Père peinard*.

354 Adjectif formé sur le mot « poncif ».

La badauderie parisienne — Exhibitions diverses - 11 avril 1892


Troisième année. — N° 70. Huit pages : CINQ centimes. Dimanche 17 Avril 1892.

LE PROGRÈS ILLUSTRÉ

Supplément littéraire du « PROGRÈS DE LYON »

L'EXECUTION D'ANASTAY

Victor Hugo a dit cette parole souvent répétée, sans qu'on lui en attribue toute la paternité : « Les Parisiens s'intéressent même à ce qui se passe derrière un mur. » Juste satire de la badauderie parisienne, qui est inépuisable. Le petit restaurant du boulevard Magenta où s'est opérée l'arrestation de Ravachol et le garçon Lhérot, qui y a contribué, viennent d'en faire l'expérience lucrative. Les curieux ne cessent pas d'affluer : on veut s'asseoir à la place où s'est assis l'anarchiste, on veut serrer la main des patrons du lieu comme de sauveteurs de l'ordre public. Henri Monnier, s'il était encore de ce monde, aurait des mots et des légendes de dessin à noter tout à fait épiques.

Un autre signe, qui est ici une exploitation odieuse, de la badauderie parisienne, c'est l'exhibition dans les cafés-concerts du boulevard de Strasbourg de Mlle Gonzalès, la danseuse de Lyon qui fut la maîtresse d'Anastay[355]. De grandes affiches incessamment promenées l'annoncent aux populations, et hier soir, tandis que l'assassin inaugurait sa dernière nuit, la femme pour qui il s'endetta et qui a une part dans ses responsabilités dansait, oui ! dansait devant un public plus insensible encore qu'elle-même, car ses nerfs ont fini par la trahir et il a fallu l'emporter.

Ce matin c'est pour Anastay que la curiosité se sera ruée place de la Roquette, car pour le Paris nocturne — le mondain et le populacier — les exécutions sont des fêtes dont il est friand et le condamné un homme du jour qu'il faut avoir vu.

La notoriété ici prend un peu ce caractère de l'exhibition d'un phénomène, ce qui est trop d'inconvénients quand il s'agit d'un garçon de café qu arrête un anarchiste, d'une danseuse espagnole ou d'un condamné à mort.

355 L'officier Louis Anastay avait assassiné la baronne Dellard, sa bienfaitrice, pour la voler et entretenir ses nombreuses maîtresses. Guillotiné le 9 avril 1892.

Feuilles nouvelles — La Libre parole de M. Edouard Drumont — La Salle juive au Musée de Cluny — 25 avril 1892



« Le choléra à Paris », telle est la manchette qu'un nouveau journal avait trouvée mettre en gros caractères dans son numéro d'hier matin. Aussitôt émoi, enquêtes, alarmes dans la population. L'histoire se réduit à quelques cas de cholérine à l'hôpital Beaujon, comme il y en a en permanence aux changements de saison.

N'importe, le nouveau journal avait eu sa nouvelle à sensation. Et la *Libre parole* bénéficierait de cette réclame retentissante. Car, dans leurs luttes pour la vie, les gazettes ne reculent devant rien et les fausses nouvelles leur sont plus profitables que les bonnes. On n'imagine pas les manchettes inventées par certains journaux pour tenter l'acheteur (on appelle manchette l'en-tête en caractères d'affiches, sous le titre, et qui annonce quelque nouvelle à sensation).

Il est vrai que la manchette inutilement et presque méchamment alarmiste de la *Libre Parole* pourrait s'expliquer autrement : la nouvelle feuille est antisémite ; elle est fondée par M. Edouard Drumont, qui en est le rédacteur en chef et y publie, depuis le premier numéro paru mercredi, un article de tête chaque matin. Dans ces conditions, il est vraisemblable que l'annonce de choléra à Paris n'est que pour en imputer bientôt la faute aux juifs.

Quoi qu'il en soit, M. Edouard Drumont y reprend quotidiennement sa campagne et son métier de journaliste, car, avant ses bruyants pamphlets, il passa de longues années dans la presse et sans éclat. Il collaborait à des revues vagues, à des journaux problématiques : le *Moniteur du bâtiment*, où il était payé en quittances honorables insolvables qu'il récupérait lui-même ; la *Revue théâtrale*, au prix de 2 fr. la colonne ; la *Chronique illustrée*, où il était nourri les jours d'article. Plus tard il passa au *Bien public*, où il fit, durant quatre ans, la critique littéraire. Il fit aussi de la critique d'art au *Petit Journal*.

Ce fut donc longtemps un des écrivassiers incolores, aptes à toute besogne dans les couches inférieures de la presse.

Et des livres aussi, dans ce temps-là, sans grand relief ni succès : un roman, *le Dernier des Trémolin*, que personne ne regarda ; les *Fêtes nationales de Paris*, couronné par l'Académie. Oui, le farouche M. Edouard Drumont recevant des lauriers de papier peint du doucereux M. Camille Doucet.

Puis tout à coup la découverte de la question antisémite créée ou recréée par lui, et c'est la *France juive* avec deux cents éditions, la *Fin d'un monde*, etc. ; c'est la popularité immense, les ventes énormes, les gros succès d'argent. Aujourd'hui M. Edouard Drumont a 48 ans. De taille moyenne, les cheveux noirs, la barbe hirsute, le nez fort et très myope, voyant peu malgré des lunettes. On dit

qu’Henri Monnier, à la fin de sa vie, à force de contempler son Joseph Prudhomme, avait fini par lui ressembler textuellement. Ce qui est curieux, c’est que M. Edouard Drumont, à force de voir le juif partout, a fini, lui aussi, par avoir l’air d’un sémite. Et dans son genre de vie aussi, étriquée, économe : il a une maisonnette de campagne, sur la route de Fontainebleau, aux murs nus, sans luxe ; à Paris il occupe un petit pavillon au fond d‘une cour, rue de l’Université, où il écrit et fait des armes, très fort à l’escrime, comme il convient à celui qui a eu le plus de duels après MM. de Cassagnac et Aurélien Scholl. Il se donne pourtant comme un « catholique pratiquant », tout en avouant qu’il vécut en païen jusqu’au moment des décrets. Et quant à sa haine contre Rothschild, il confesse qu’elle date d’une visite qu’il fit au château de Ferrières avec un gendarme de sa famille. Nous avons cependant vu là, nous, de bien délicieuses choses et qui n’incitaient point à la haine, comme ce joli petit éventail de Mme de Pompadour. Mais M. Edouard Drumont n’est pas sensible, lui, aux choses d’art. C’est ainsi que dans le premier numéro de la *Libre Parole*, après un article de tête où il ne fait que délayer le thème antisémite de ses livres, il s’en prend encore, à propos de bibelots, à la baronne Nathaniel de Rothschild, qui a fait don d’objets d’art judaïque au Musée de Cluny, dont le directeur M. Darcel, s’est empressé d’accepter l’offrande et qu’il a placés dans des vitrines. Il y a des choses du culte, dont quelques-unes assez bizarres, il est vrai, des tapisseries magnifiques où se déroule l’histoire d’Esther, des châsses où reposait le texte de la loi, un meuble de marqueterie de 1464 provenant de la synagogue de Parme.

Cette curieuse collection fut formée par le chef d’orchestre Strauss, qui conduisit les bals de l’Opéra et des Tuileries sous l’Empire. A sa mort la baronne de Rothschild l’acheta pour la somme de 35,000 francs et vient d’en faire don au musée de Cluny. Y a-t-il là matière à récriminations ? Ce parti pris rappelle le cas de cet écrivain parisien fort commun, mais besogneux, qui avait demandé un secours de 2,000 francs aux Rothschild. On lui en donna mille. Là-dessus notre auteur alla partout pestant et vitupérant contre ce coquin de Rothschild « qui l’avait filouté de *mille* francs ».

L’antisémitisme de M. Edouard Drumont est un peu fait de racontars et de raisons de ce genre, et sans plus de contrôle que la nouvelle du « choléra à Paris », produite avec fracas dans la *Libre Parole*.

Mais il faut lancer à tout prix, n’est-ce pas, un journal qui est nouveau et trouve avec peine un public dans l’encombrement de la presse actuelle ; car, outre tant de gazettes déjà existantes, il en paraît incessamment de nouvelles ; rien que pour cette semaine voici deux nouveaux organes quotidiens : la *Libre Parole*, de M. Edouard Drumont, et la *Marseillaise*, qui va grossir d’un essaim nouveau cette immense ruche du journalisme qu’est déjà l’hôtel Colbert, à l’angle de la rue du Croissant et de la rue Montmartre, où s’élaborent, côte à côte et à tous les étages plus de vingt journaux, depuis la *France*, à l’entresol, jusqu’à l’*Intransigeant*, au cinquième.

Toujours les anarchistes — M. Elisée Reclus — 3 mai 1892

Aujourd'hui premier mai, date où mon cœur s'arrête...
Du hameau paternel c'était aussi la fête...

C'était également, comme en cet idyllique début de *Jocelyn*, la fête de Paris à cette date jolie du 1er mai où la grande ville renaît de l'hiver, arbore ses toilettes nouvelles, ses fleurs fraîches aux branches des marronniers, le long des avenues. Ce fut naguère le plus délicieux moment de Paris et le plus bruyant, grâce au débarquement des étrangers qu'attiraient ce printemps, la saison mondaine et le salon de peinture coïncidant. Aujourd'hui le « ravacholisme » (car le mot est crée, comme le nom d'une nouvelle secte) est en train de détruire tout cela.

La panique est dans la population entière, et la plus inoffensive boîte de sardines devient suspecte. Les lettres anonymes éclatent (quand ce n'est pas de la dynamite) dans les intérieurs paisibles, pleines de menaces qui le plus souvent ne sont que des mystifications, mais l'effet de terreur est pourtant sûr. Aussi pas mal de Parisiens sont partis vers de calmes villégiatures, en prévision de la journée de dimanche, qui paraît, cependant, devoir être anodine. L'exode va grandissant. Bientôt « y aura plus qu'les anarchiss », comme chantait jadis au *Chat noir* ce pauvre Mac-Nab[356], qui fut ainsi un prophète en chambre. En attendant, il n'y en a déjà plus que pour eux. Qu'est-ce que les fêtes, les premières, les livres, les ouvertures d'expositions quand, d'un instant à l'autre, un bruit d'explosion peut retentir, plus affolant que celui du canon ? Qu'importent les interviews ordinaires de M. Sardou, de M. Zola ou de M. Renan, le plus zélé et le plus empressé, vis-à-vis des reporters, à donner son opinion sur rien ou sur lui-même ? Les reporters ont changé maintenant leur petit Bottin de poche. Les chefs de groupes socialistes, les industriels, les survivants de la Commune, les socialistes étrangers ou émigrés, les initiateurs des écoles collectivistes sont seuls interrogés et entendus dorénavant.

Cela ne va pas sans une monotonie que seul a rompue M. Elisée Reclus, par des déclarations curieuses, habilement surprises. Le grand géographe, qui passe pour le théoricien de l'anarchie, habite Sèvres, tout près du romancier Léon Cladel, son ami. Sa maisonnette s'érige sur les hauteurs, où souvent nous l'avons vu, faisant sa promenade au soir tombant. Il est de taille moyenne, maigre, d'une silhouette plutôt chétive, si ce n'était la tête, qui apparaît vaste avec sa longue barbe blanche et sa chevelure hirsute. Au reporter qui tenta de l'interviewer et voulut l'amadouer, en l'abordant, avec ce qualificatif de « maître », bêlé par tous ses pareils, et qui d'ordinaire caresse si délicieusement la vanité des hommes du jour, M. Elisée Reclus riposte : « Ne m'appelez pas « cher maître » ; il ne faut pas prononcer ce mot. Il n'y a pas de maîtres. Ce mot, d'ailleurs, sonne mal. Je ne l'aime pas ! ». Il n'aime pas davantage les interviews. Et c'est au long d'une conversation qu'il croyait ne pas devoir être publique que le célèbre géographe-politicien a émis, sur le socialisme et l'anarchie, ses opinions, connues d'ailleurs.

356 Maurice Mac-Nab (1856-1889) poète et chansonnier.

Le congrès des revendications féminines — 24 mai 1892

Dans ce calme et ecclésiastique quartier de Saint-Sulpice, dont l'air délicieusement suranné semblerait hostile aux idées nouvelles, nous avons eu, cette semaine, à la mairie de cet arrondissement, le congrès international des revendications féminines. Les hommes, eux, ont, depuis longtemps, éprouvé le peu d'utilité des congrès, dont la séance principale est d'ordinaire le banquet de clôture. Les femmes y croient encore pour la réussite de leur émancipation. Donc nous avons vu tout leur état-major, depuis Mme Clémence Royer, un peu rentrée dans l'ombre, savante et philosophe darwiniste qui naguère étala avec tapage son incrédulité scientifique et anthropologique, jusqu'à la princesse Ghika et Mme Léonie Rouzade, au verbe enflammé et convaincu, qui parle, avec emphase, les yeux blancs, mais scandant sa phrase de coups de poings, d'extirper les erreurs du cerveau de la femme et d'obtenir l'égalité absolue.

On n'a pas revu ici Mme Astié de Valsayre et autres excentriques des réunions publiques qui avaient organisé jadis ce fameux meeting de femmes à Clignancourt. L'élément tapageur, socialiste, interlope du mouvement féminin n'a pas paru à ce congrès, d'une tenue sage, ordonnée, où chacune n'a pu parler qu'à son tour et durant un quart d'heure, par crainte du proverbe arabe : « Cheveux longs, langue trop longue ».

Les toilettes mêmes des congressistes avaient un air apparié, sobre : Mlle Maria Deraismes donnait le ton avec ses cheveux blancs vénérables, en robe de soie noire tranquille. Pas de couleurs voyantes : des vêtements noirs, tout au plus gris, comme Mme Chiliza Lévy. On a discouru avec une éloquence de la même couleur ; on a plaidé au sujet de la position de la femme devant la loi, car il y avait dans l'assistance plusieurs « avocates », heureuse compensation, puisque la justice refuse obstinément de les entendre. On l'a encore vu récemment quand le journal la *Lutte* fit venir pour le défendre en assises Mlle Bibesco, licenciée en droit de la faculté de Paris, aujourd'hui à Bucarest. Le président refusa de lui accorder la parole, comme n'étant pas inscrite au tableau de l'ordre, lequel est souverain maître et inscrit qui lui agrée, repousse qui lui déplaît, à preuve en 1851 son rejet de la demande de l'abbé Lacordaire.

Quoi qu'il en soit, on a réclamé au congrès féministe non seulement l'égalité au barreau, mais encore dans les droits civils, les salaires, les droits envers les enfants, enfin dans les droits politiques. Car le mouvement féminin actuel, assagi, débarrassé de Louise Michel et de ses pareilles, a déjà un air presque parlementaire et ne va pas à d'autres fins qu'à entrer aussi dans le bénéfice du suffrage universel. On a donc voté « l'éligibilité de la femme », et le député Lavy[357], d'autres citoyens présents ont promis de transmettre ce vœu. C'est le commencement d'une campagne qui aboutira à présenter un candidat féminin pour la présidence de la République. M. Carnot n'a qu'à bien se tenir, et les Caran d'Ache de demain trouveront de quoi s'inspirer.

357 Aimé Lavy (1850-1921) : l'un des fondateurs du parti ouvrier en 1876.

Toujours les antisémites — Un duel tragique — La solidarité militaire — 27 juin 1892

En signalant ici, il y a deux mois, la naissance de la *Libre Parole* et en traçant, à cette occasion un portrait intime de son directeur, M. Edouard Drumont, nous ne pensions pas que les événements dussent aussi vite confirmer nos appréhensions. Voici qu'aujourd'hui la courte campagne du nouveau journal antisémite aboutit à ce duel mortel d'hier. L'émotion en a été considérable et, il faut bien le dire, la réprobation unanime contre ceux qui, en réveillant des querelles de religions dangereuses, surtout par une série de personnalités véhémentes, suscitent la haine entre bons Français. Ces derniers temps ont été néfastes pour M. Edouard Drumont. Hier condamné par la cour d'assises de la Seine à trois mois de prison pour ses imputations contre M. Bordeau, vice-président de la Chambre, et sévèrement qualifié par le ministère public, qui a appelé son œuvre : le *Bottin de la diffamation*. Aujourd'hui il est tenu pour moralement responsable des attaques dirigées contre les officiers juifs de l'armée française et des duels successifs qui en sont résultés jusqu'à la mort du capitaine Mayer.

C'est dans ce bal public de l'Ile de la Grande-Jatte, dont nous vous parlions l'autre jour à propos des fréquents duels parisiens, que la rencontre a eu lieu. Il s'en produit ainsi chaque mois dans le même local, au moins une quinzaine, sans grave conséquence d'ordinaire. Ici on avait affaire avec des tireurs experts : l'officier avait même dirigé les cours d'escrime à l'école polytechnique. Mais l'expérience a déjà prouvé que le hasard souvent bouleverse en cette matière toutes les probabilités. Est-ce que M. Floquet, gras, massif, sexagénaire, n'a pas failli atteindre mortellement le général Boulanger ? Est-ce que Clovis Hugues, qui n'a jamais manié une épée, ne tue pas son adversaire, lequel était un tireur coté ? Ce qui est à craindre, c'est que la série de duels militaires commencée par les attaques de la *Libre Parole* ne s'arrête pas à ce dernier, malgré son dénouement tragique. Il y a déjà d'autres provocations en perspective. C'est le cas ordinaire quand des militaires sont mêlés à une affaire. L'armée, comme il convient, a l'honneur chatouilleux.

Des cascades de provocations, s'engendrant l'une de l'autre, se sont déjà produites dans des matières analogues où l'épée demandait raison à la plume. Quelques jeunes romanciers, par exemple, ont passé par cette expérience au moment où les romans militaires, il y a quelques années, furent à la mode. M. Abel Herment, le gendre de l'éditeur Charpentier, avait débuté par le *Cavalier Miserey*, où étaient plus ou moins portraiturés les officiers du régiment de cavalerie où il avait servi. La plupart lui envoyèrent des cartels et il eut à aller sur le terrain successivement avec plusieurs. M. Descaves aussi, quand il publia *Sous-Offs*, son roman qui fit tapage, fut menacé de devoir se battre avec tous les sergents de l'armée française, si l'autorité militaire n'y avait mis bon ordre. Mais un jour qu'on donnait une conférence sur le livre nouveau, au boulevard des Capucines, tous les sous-officiers de la caserne de la Pépinière y descendirent et faillirent mettre le local à sac. M. de Pène jadis, l'ancien rédacteur en chef du *Gaulois*, dut lui aussi s'aligner contre plusieurs officiers désignés par le sort à la suite d'une attaque collective de la part du journaliste. Dans l'espèce présente, et au milieu des duels déjà innombrables qu'ont suscités les polémiques de M. Ed. Drumont dans le livre et le journal, on a fait cette remarque piquante que les personnes le

plus souvent attaquées par le pamphlétaire sont précisément celles qui ne lui ont jamais demandé raison, c'est-à-dire les Rothschild, contre lesquels il a pourtant accumulé toutes les sortes d'accusations. Il est vrai qu'il paraît tant de libelles contre eux : « La vérité sur les Rothschild » est un cri courant du boulevard, où des camelots vendent sans cesse des brochures qui les concernent. Mais cela fait songer à ce mot que nous disait un jour Banville : « Quand on veut dire la vérité sur quelqu'un, on ne dit jamais que des mensonges. »

Nous nous souvenons d'un autre bien beau mot sur les Rothschild, de ce pauvre Villiers de l'Isle-Adam, qui regrettait un jour devant nous de n'avoir pas eu un peu plus le sens pratique de la vie et adopté la règle de conduite des Rothschild.

— Ne voir que des gens riches — et heureux !

Rage et choléra — La question de l’eau — 11 juillet 1892

Gavarni a dit un jour ce mot piquant : « C’est imprimé, donc c’est faux. » Malgré cela les nouvelles alarmantes des journaux ne manquent pas d’effrayer la population parisienne. Hier c’était la rage dont on nous menaçait en affichant des arrêtés de police draconiens sur les chiens sans domicile et en état de vagabondage. Pour la gent canine, ç’a été une véritable Terreur et, dans cette Conciergerie nouvelle qui s’appelle la fourrière, combien ont été incarcérés ! Aujourd’hui c’est d’un ennemi plus dangereux encore, parce qu’il est invisible, que nos gazettes chaque matin nous menacent. Il y aurait peut-être lieu de se rappeler, pour le choléra, l’aphorisme de Gavarni. En tous cas, les bruits sont exagérés. Mais toute la crainte provient ici de ce qu’il n’y a pas même un institut, similaire à celui de Pasteur pour la rage, où l’on puisse s’inoculer un vaccin qui réagisse. Comme il est loin le moment où tout Paris s’émut de la nouvelle qu’un médecin espagnol, le docteur Ferran, avait découvert le remède du choléra ! Seul notre savant M. Brouardel[358] se souvient de sa vive polémique avec son confrère étranger, et l’Académie des sciences tient toujours sans emploi la somme de cent mille francs du prix Bréhant pour celui qui découvrira le vaccin que M. Ferran prétendait naguère avoir trouvé. Il est vrai de dire que pour l’épidémie légère qui sévit en ce moment, et plutôt cholériforme que cholérique, il ne faudrait même pas un vaccin tueur de bacilles. La contagion n’est pas dans l’air, elle est dans l’eau. On a constaté sûrement que les cas coïncident, dans les communes suburbaines et même dans certains quartiers de Paris, avec l’introduction de l’eau de Seine. La compagnie des eaux, qui, comme on le sait, fournit d’eau les habitants par le moyen de conduites et de robinets, en arrive chaque année, au temps de la sécheresse et des chaleurs, à être dépourvue d’eau de source. On substitue alors l’eau de Seine. Pensez donc qu’elle sorte de boisson ce doit être, cette eau de Seine, déduite d’un endroit qui est voisin du grand égout collecteur, c’est-à-dire une eau où s’est extravasée toute l’ordure d’une grande ville, ses résidus, ses pestilences, sans compter ses noyés ! Et c’est cette eau qu’on donne à boire aux Parisiens sous prétexte que dans l’Yonne il y a de la sécheresse et qu’ainsi il manque en moyenne 75,000 mètres cubes d’eau de source par jour ! Rien que cela ! Et pour tranquilliser la population on lui conseille de faire bouillir l’eau avant de la boire (on a déjà reconnu l’inanité de tous les philtres, qui laissent quand même passer des microbes), sans tenir compte que l’eau bouillie dépose, est lourde et perd toute sa propriété de désaltérer. On déclare aussi que les travaux d’adduction de l'Avre s’avancent et que dans deux ans ils seront terminés. On aura alors de l’eau de source fraîche et pure, mais déjà on annonce qu’on ne pourra pas encore garantir leur suffisance en présence des gaspillages qu’on commet. Et ce sera toujours la même situation : quand il y aura la canalisation de l'Avre et que l’eau sera bonne, on boira davantage, ce qui nous amènera encore à en manquer et à retomber dans l’eau de Seine, par conséquent dans le choléra. C’est ainsi que pour la rage Pasteur a eu beau inventer ses vaccins et son traitement : « les chiens mordent davantage », prétendait un jour un humoriste sceptique. Rien ne change et tout revient au même.

358 Paul Brouardel (1837-1906) : spécialiste de médecine légale.

Les diamants de la couronne — La Caisse des invalides du travail — L'enfance abandonnée — 21 juillet 1892

[…] Il est vrai que le peuple n'en demande pas davantage, tandis que, en haut lieu, on s'en tient à donner des lampions pour assurer en même temps le pain : *panem et circenses*[359]. C'est ainsi qu'on vient de déposer un projet de loi pour la fondation d'une caisse des invalides du travail dont le capital est fourni par le produit de la vente de diamants de la couronne[360]. Ils ont toute une histoire déjà longue, ces fameux joyaux, sans emploi, captifs, longtemps gardés dans des caves, inutiles et comme détrônés eux-mêmes. Enfin, en 1887, on les vendit et leur aliénation produisit plus de sept millions. C'est ce capital, avec les intérêts composés, porté aujourd'hui à dix millions, qui formera la caisse de secours des invalides du travail. Et voyez comme toute initiative est lente à aboutir : déjà en 1848, après la prise des Tuileries, on avait affiché sur les murs extérieurs : *Hôtel des invalides du travail*, c'est-à-dire l'affirmation d'une idée qu'on songe aujourd'hui seulement à réaliser, grâce aux diamants de la couronne. Encore ceux-ci ont failli avoir une autre destination. On se les est disputés énergiquement. L'art, qui est un roi aussi, les revendiquait comme son légitime héritage. Et il fut question de les attribuer à une caisse des musées. L'autre jour encore M. Lafenestre, le conservateur du Musée du Louvre, déplorait d'avoir vu échapper ce bel appoint en revenant de Londres, où il était allé, envoyé par l'État, mais n'avait rien pu acquérir à la déjà célèbre vente Sidney, où, comme à la vente Secrétan, les enchères furent poussées follement. Or, le Louvre n'a pas de budget fixe et dispose tout au plus de 100,000 à 150,000 francs par an.

C'est qu'en ce moment l'agréable est sacrifié à l'utile et que, de plus en plus, les fonds disponibles et les préoccupations sont orientés vers des projets d'organisation et d'amélioration sociales. Tandis que l'Etat créera avec les diamants de la couronne une caisse des invalides du travail, l'initiative privée s'occupe dans chaque arrondissement de ce qu'on pourrait appeler les invalides momentanés, c'est-à-dire ceux qu'une maladie, qu'un chômage passager laissent sans ressources. Mais, comme il faut toujours ici se méfier, trier les mendiants des vrais besogneux, ne pas laisser les secours s'égarer et tomber à faux, on a organisé la « curatelle des pauvres », c'est-à-dire que les arrondissements sont divisés comme un damier et qu'on a fait appel au dévouement de citoyens riches et inoccupés, lesquels se chargent de faire des enquêtes et un rapport sur la situation de ceux que la mairie désigne et qui habitent dans leur zone. C'est d'un fonctionnement facile et qui rend de grands services pour la distribution efficace des crédits municipaux.

La loi, de son côté, cherche aussi à distinguer et à trier parmi ceux dont elle a à s'occuper. Ainsi, la condamnation conditionnelle, qui, cette fois est une contrefaçon française de la législation belge et étrangère, a donné, après une année d'expérience, d'excellents résultats dont il est permis de juger

359 La Fête du 14 juillet.

360 Les joyaux de la Couronne de France ou diamants de la Couronne de France : ensemble de bijoux de la Monarchie française, du Premier et Second Empire et de la République française dont l'origine remonte à François 1er. Objet d'un vol en 1792 lors de la Révolution, revendue en partie à la fin du 19e siècle, la collection est aujourd'hui dispersée. La pièce la plus célèbre est le diamant blanc ou le « Régent » conservé depuis 1887 au musée du Louvre. Source : Wikipédia.

d’après la statistique qui vient de paraître. C’est-à-dire que durant l’année 1891, sur dix mille affaires déférées aux tribunaux correctionnels, la loi Béranger a été appliquée à 1,258 inculpés, sur lesquels 23 seulement ont commis durant l’année un nouveau délit et par conséquent purgé la peine. Ceci étaye l’opinion, répandue chez beaucoup, que la promiscuité des prisons ne fait qu’enrôler définitivement dans l’armée des délinquants ceux qui, autrement, n’y étaient pas destinés.



C’est pourquoi dans la question des jeunes détenus[361] et de leur moralisation, le comité qui s’est constitué pour leur défense plaide énergiquement contre le système de leur réclusion en commun. Ce comité discute en ce moment un rapport de M. Rivière, son secrétaire, un ancien magistrat, fort au courant de ces questions, qui préconise sans hésitation l’isolement et la cellule gaie, saine, ouverte au directeur, au médecin, à l’aumônier, aux membres des sociétés de patronage ; l’isolement, mais interrompu par des cours, à l’école, du jardinage, des exercices physiques. En tous cas, point de travail en commun, qui est funeste pour cette enfance abandonnée ou pernicieuse, tout au moins dans les débuts. Après un temps d’observation on pourra faire le tri, réunir les bons éléments. C’est une question de tact, d’expérience, conclut la société de défense des enfants traduits en justice, qui comprend des médecins, des députés, des magistrats, très attentifs, on le comprend, à cette question grave : « Donnez-moi l’éducation des enfants pendant cent ans, disait Leibnitz, et je changerai la face du monde. »

361 Illustration : pénitencier pour enfants.

Legs bizarres – 21 juillet 1892

[…] C'est une remarque qu'on n'a point faite : il n'est point de ville où règne un pareil intérêt, une pareille sensiblerie pour les bêtes. Je ne parle pas des gens de lettres. Là c'est au point qu'un reporter publie en ce moment des notes sur les écrivains et leurs bêtes favorites. On sait que Barbey d'Aurevilly pleura la veille de sa mort en embrassant Démonette, sa belle chatte. On ne sait pas que Léon Cladel, depuis des années, n'est plus entré dans le jardin de sa maison de Sèvres depuis qu'il y a inhumé Paf, son grand chien.

Il n'y a donc rien d'étonnant au legs bizarre dont le troisième arrondissement vient d'être gratifié et qui ne pourrait surprendre ou égayer que des étrangers : une dame Lelièvre vient de donner par testament à la caisse des écoles une somme de 9,500 francs à condition que la municipale se charge de l'entretien de sa tombe et de son chat. La tombe, soit ! Déjà l'an dernier un vieux célibataire fort riche constituait par dernières volontés un grand nombre de prix de vertu à condition que les rosières[362] vinssent couronner son sépulcre. Mais le chat ! Oui, parfaitement, et même un entretien soigné et précisé : « Chaque jour cinq centimes de viande et vingt centimes de foie et de lait. » Ainsi s'exprime le testament olographe au sujet dudit chat, qui s'appelle By et dont un vétérinaire fut chargé par le maire d'établir l'identité pour ne pas qu'il pût y avoir substitution de chat, afin de continuer cette rente, qui ne doit qu'être viagère et au profit du seul By. Le vétérinaire a envoyé son rapport : « L'animal est un chien[363] dit de gouttière, âgé de sept ans environ. Son œil gauche reflète une teinte verdâtre jaune, tandis que du côté droit il est d'une teinte gris bleu. «

Comme Mme de Sévigné, alors, qui posséda deux yeux de différente couleur aussi. Voilà donc un signalement qui empêche toute supercherie. Moyennant cela, l'édilité a accepté le legs et mettra en pension l'heureux By.

Car pour les bêtes aussi, paraît-il, la vie en commun est mauvaise, comme pour les jeunes détenus. Il y avait à Montrouge un refuge, en 1884, où l'on dépensa plus de 70,000 francs pour hospitaliser les chiens perdus. Or, réunis à l'hospice, ils devenaient tous malades et se communiquaient les uns aux autres des ulcères dont ils mouraient. Pour eux aussi on pratique maintenant le système de l'isolement. Demandez-le plutôt à Mme Marie Huot[364], qui a voué son existence aux bêtes malheureuses et s'y est rendue célèbre. Elle les installe chez elle, puis les distribue dans des maisons sûres. Elle recueillit, à son départ pour Londres, les chats de Louise Michel, des chats calédoniens, rapportés de la « Nouvelle ». Car les chats étrangers sont aussi choyés que les indigènes. Nous avons vu, l'autre après-midi, le comte de Montesquiou-Fezensac[365], le gentilhomme de lettres, tout

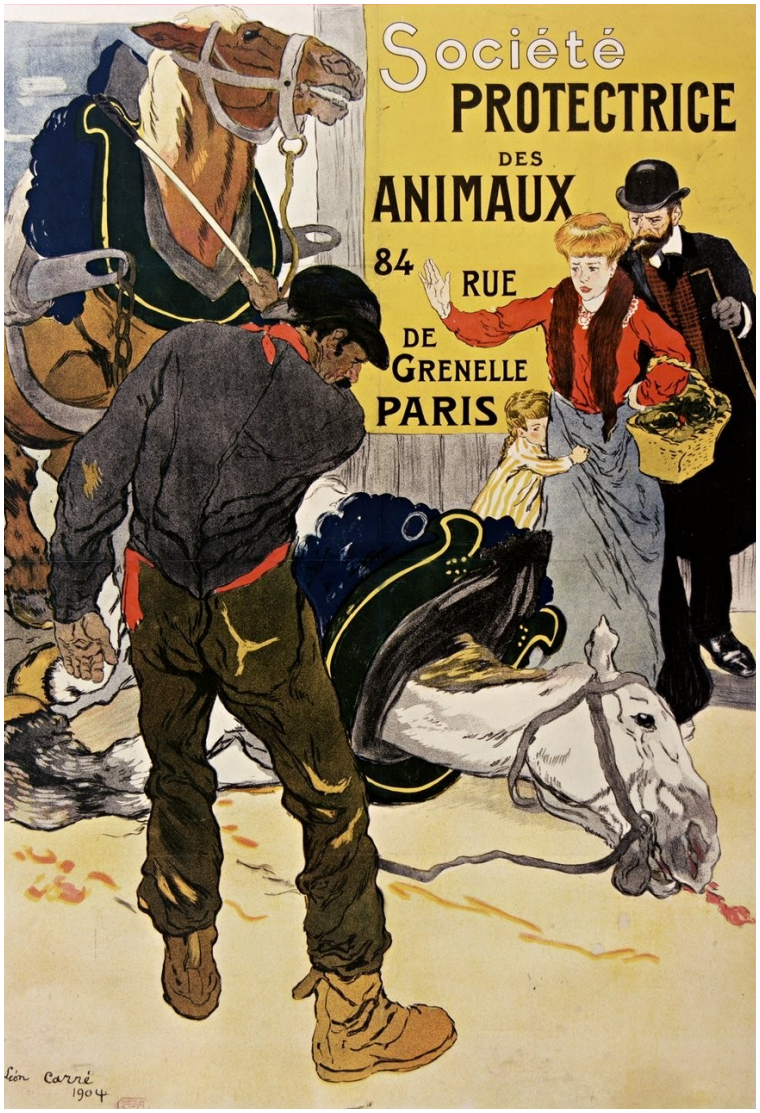
362 Jeune fille récompensée pour sa réputation vertueuse.

363 Trait d'humour ou coquille : « chat de gouttière ».

364 Marie Huot (1846-1930) : poétesse, femme de lettres, journaliste, féministe et militante pour les droits des animaux.

365 Robert de Montesquiou (1855-1921) : écrivain, critique et dandy. Serait l'un des modèles du baron de Charlus de la *Recherche du temps perdu* de Proust. A consacré un long article à Rodenbach, *Le Pasteur de cygnes*, dans son étude intitulée *Diptyque de Flandre - Triptyque de France. Au pays des ciels sonores (Alfred Stevens, Georges Rodenbach) - Au-delà des formes (Adolphe Monticelli, Rodolphe Bresdin, Stéphane Mallarmé). Paris, Éditions E. Sansot, 1921.*

occupé et préoccupé par une nichée de jeunes que lui donnait l'extraordinaire chatte exotique, au pelage court, inquiétant, presque un pelage de singe, qu'il possède.
Et, d'autre part, est-ce que le célèbre jurisconsulte Accolas, mort récemment, ne possédait pas de son côté six chats que, comme ceux de Louise Michel, on distribua dans des foyers amis, et ils sont nombreux ?
Car les chiens et les chats sont si universellement chers et choyés qu'il y a peu d'années, à la Société protectrice des animaux, il faillit y avoir une scission parce qu'on proposait d'étendre la protection des membres à tous les animaux.



Un inventeur — 21 juillet 1892

[*suite de l'article précédent*] Il est vrai que les comètes et les astres partagent avec les chiens et les chats l'engouement de nos contemporains. Comme pendant à Mme Lelièvre, léguant sa fortune au troisième arrondissement sous la condition d'entretenir son chat By, une autre testatrice a légué récemment cent mille francs à qui mettrait la terre en communication avec Mars. C'est cette manie interplanétaire qui a sans doute inspiré M. Deloncle[366], lequel ayant proposé une grande exposition en 1900, comme nous vous l'annoncions la semaine dernière, a voulu du premier coup lancer *un clou* qu fut égal à celui de la tour Eiffel en 1889, et correspondant à ce goût grandissant des foules pour les aspects du ciel. Donc il s'agissait de cette lune pour ainsi dire à portée de nous. Les enfants pleurent de ne pas pouvoir prendre la lune. On la leur offre dans un seau. M. Deloncle avait rêvé quelque chose d'analogue : un miroir colossal, en cristal, de trois mètres de diamètre, et d'un poids de huit tonnes, qui aurait mis la lune à proximité et nous aurait permis d'en contempler les paysages, les volcans, les solfatares[367], absolument comme dans un roman de M. Jules Verne. Malheureusement, les astronomes consultés viennent de ruiner cette belle chimère.
Jusqu'à 400 mètres il y a des émanations, les buées de la terre qui roulent des ondes opaques comme une eau et empêcheraient de voir les sites de la lune, lesquels sont du reste insignifiants, prétendent-ils. Il faudrait donc commencer par élever une montagne de 4,000 mètres pour y dresser le fameux miroir où l'on verrait la lune.



A moins d'avoir recours à cet excellent Capazza[368], l'inventeur que le Tout Paris du boulevard connaît bien, lieutenant fidèle de Bergerat-Caliban[369], qu'on peut voir avec lui chaque après-midi au Café américain. Or, Capazza vient de faire à l'usine à gaz de La Villette une ascension pour inaugurer son nouveau système de parachute : à 1,500 mètres de hauteur il a déchiré son aérostat, et le parachute, développé par-dessus, a bénéficié du gaz et s'est arrondi en parfait parapluie, grâce à quoi l'aéronaute a fait une descente sûre et calme en 12 minutes.
Mais ce n'est là que le début de Capazza : il faut l'entendre annoncer ses autres inventions aériennes, qu'il vous dessine du bout d'une allumette brûlée sur le marbre d'un coin de table, et avec des chiffres à l'appui. Car tout est mathématique dans ses projets. Il raconte souvent un certain *planeur* de son invention qui est un plan incliné, dirigeable dans l'air par sa volonté, et du fait d'un calcul de pesanteur de l'air. Et ce petit homme jaune aux cheveux noirs tumultueux, tortille sa moustache et, avec un accent du Midi, car il est de Marseille, je crois, vous raconte des inventions énormes et vertigineuses que, moyennant quelques millions, il prétend réalisables comme un simple jeu. Nous verrons bien et qui sait si le *clou* tant

366 Patronyme de plusieurs hommes politiques.
367 Fumerolles. Dépôts soufrés d'un volcan.
368 Louis Capazza (1862-1928) : inventeur, aéronaute et fondateur de l'Aéro-Club de Belgique.
369 Emile Bergerat, dit Caliban (1845-1923) : poète, auteur dramatique, considéré à son époque comme un « excellent chroniqueur » à l'esprit « verveux et paradoxal ». Source : Wikipédia.

cherché pour l'exposition de 1900, et qui déjà ne pourra pas être le gigantesque miroir où se serait prise la lune, qui sait si Capazza ne la[370] trouvera pas ? Peut-être son *planeur* qui mènerait dans les airs les étrangers des deux mondes, quelque chose comme les ascenseurs de la tour Eiffel, mais horizontaux et libres. Peut-être une autre surprise, car Capazza ne paraît pas à court : il est inventeur. C'est sa profession avouée. Et sa descente en parachute, l'autre jour, n'est qu'un petit tour anodin et pour se mettre en train.

370 Coquille possible : il faudrait lire « le » qui se rapporte à « clou ».

Le voyage circulaire – 28 juillet 1892

[…] Horrible façon de voyager[371], à coup sûr, que ce rassemblement en troupeau humain, qui brûle les étapes, comme les Anglais nous en ont donné l'exemple. Nous avons parcouru un jour un guide anglais dans Paris qui s'intitulait *Paris in four days* ! Paris en quatre jours, et que des caravanes entières suivaient ponctuellement. Voulez-vous savoir le programme de la première journée : Louvre, ruine des Tuileries et jardin, place de la Concorde, Champs-Élysée (le jour et le soir), palais de l'Industrie, Elysée, Arc-de-Triomphe, Fortifications, Bois de Boulogne, Jardin d'acclimatation, parc Monceau, église russe, Saint-Augustin, Chapelle expiatoire, Madeleine, les boulevards, l'Opéra, colonne Vendôme, Saint Roch, Palais-Royal, jardin du Palais-Royal.

Rien que cela en une journée ! Et un itinéraire du même genre durant quatre journées consécutives. On comprend peu, après cela, comment les bons Anglais, fidèles à ce guide, peuvent au surplus jouir des amusements innocents et variés de Paris, comme il le leur conseille, ou se délasser au café, à propos de quoi le même guide délicieux recommande la politesse. « Il faut dire *s'il vous plaît* aux garçons de café, aux garçons d'hôtel. »

Décidément, voyager suivant la prescription de pareils guides est bien ennuyeux. Et il vaut mieux alors simplement rêver de voyager, devant les belles affiches de papier rouges et bleues, qui s'étalent en ce moment sur tous les murs de Paris : on s'imagine qu'on est déjà de retour, ce qui est le meilleur du voyage, prétendait le bon Banville, qui en profita pour ne pas se déplacer et conclure : « Je suis toujours celui qui est revenu ! »



371 Cet extrait suit une longue description des promotions des Chemins de fer pour des destinations multiples à tarifs réduits.

Une rentrée du docteur Charcot — 5 septembre 1892



Ce qui fait autant de victimes que les massacreux révolutionnaires aujourd'hui, ce sont les grands médecins. A Paris surtout ils ont presque tous la soif du bruit, de la réclame et inventent de temps en temps quelque système nouveau pour lequel les malades deviennent des sujets d'expérience. Entre tous le docteur Charcot aime à faire parler de lui. Quant à lui, il parle peu. Une consultation chez lui est aussi difficile à obtenir qu'une audience de ministre. Et quand on l'a obtenue, on est introduit non pas auprès de lui, mais auprès d'autres médecins, ses secrétaires. Ceux-ci font le diagnostic. Lui ne s'en charge pas. Il se contente, quand ce diagnostic lui est remis, de vous prescrire le traitement. Le diagnostic est toujours le même, car chez lui tout est maladie nerveuse. Ah ! méfiez-vous des spécialistes ! Mais quant au traitement, il faut varier, car ceci est le moyen d'entretenir une publicité et une gloire qu'ont commencée les fameuses représentations des dimanches de jadis, où l'on présentait des malades comme des animaux savants.

Sauf les baquets et l'habit lilas, le docteur Charcot recommença Mesmer et les grands spectacles de la névrose.

Or, de temps en temps il faut réveiller l'attention publique. C'est pourquoi M. Charcot fait de nouveau quelque bruit. Il y a trois ans il lança bruyamment son projet de suspension pour les maladies nerveuses. On commença par un malade de marque, M. Alphonse Daudet, qui, à peine hissé et pendu par les bras dans l’espace, cracha le sang et faillit en mourir. Aujourd'hui le docteur Charcot préconise un autre système : il a remarqué que les ataxiques se trouvaient à merveille du déplacement, de la trépidation des trains. Il recommande un casque électrique qui donne des secousses au crâne, ou mieux encore un fauteuil trépidant, monté sur ressorts. Villiers de l'Isle-Adam découvrit un jour l'Etna chez soi. M. Charcot préconise l'express chez soi. Car il n'en est pas l'inventeur, cette fois. Le célèbre abbé de Saint-Pierre avait trouvé cela avant lui au XVIIIe siècle, et le dictionnaire Larousse lui-même le prouve, car, au mot *trémoussoire*, on peut lire : « S.m. machine propre à donner du mouvement, à prendre de l'exercice sans sortir de sa chambre, et qui consiste dans une sorte de fauteuil inventé par le célèbre abbé de Saint-Pierre. »

Mais M. Charcot, qui avait compté sans la curiosité des chercheurs, vient de lancer l'idée comme sienne, au risque d'aggraver nombre de malades.

Aussi, revenu de toutes ces fantaisies de médecins, un de nos amis, longtemps souffrant, lança un jour cette boutade dans un dîner où la conversation roulait sur les médecins parisiens et le danger des spécialistes :

— « Moi, je me suis guéri en consultant… un vétérinaire ! »

La fermeture de la morgue — 21 septembre 1892



Le Français n’est pas seulement né malin, comme a dit ce bon Boileau, qui était un habile courtisan, il est aussi né badaud. Et à un point aussi ridicule que charmant. On connaît la boutade de Victor Hugo : les Parisiens s’intéressent même à ce qui se passe derrière un mur. On connaît moins celle de Michelet, commençant un jour une de ses leçons au Collège de France en disant : « Messieurs, je viens d’assister à un spectacle admirable : j’ai vu au jardin du Luxembourg toute une foule regarder un ballon d’enfant que le vent emportait. » Or, pour justifier son enthousiasme et que ce spectacle était vraiment solennel, Michelet toujours lyrique, ajouta : « Ce n’est rien, un ballon d’enfant qui s’envole, mais pour la foule qui le contemple, qui le suit des yeux au fond de l’espace, il y a comme une aspiration inconsciente vers l’éther, l’immensité, l’infini. »

A côté de ces curiosités-là il en est d’autres, plus étranges, parfois malsaines, comme celle qui pousse quotidiennement à la morgue des défilés ininterrompus de visiteurs, pas toujours respectueux ni édifiants, au point que notre conseil municipal (lequel n’est pas cependant un modèle de pruderie et de délicatesse) s’en est ému et va proposer la suppression de l’exposition publique des cadavres. Seul Michelet trouverait encore à propos de cette curiosité-ci moyen de l’anoblir et d’y voir un besoin de la foule de méditer sur ses fins dernières, comme le voulait Pascal, et de communier avec la mort. Mais dans la réalité, il s’agit tout simplement d’une curiosité vaine, si elle n’est pas maladive, d’un caprice de désœuvrés ou d’un entraînement de malfaiteurs qui vont là s’aguerrir avec les pâleurs hideuses et voir pour ainsi dire la tête de leurs prochaines victimes. Le plus grand nombre entrent à la morgue pour « rigoler ». Le Parisien est gai de nature, au point que la mort elle-même ne l’attriste pas. Revenez un dimanche par les trains de ceinture bondés de monde. Quand le convoi passe, dans le soir mélancolique, devant un des vastes cimetières de la banlieue, au lieu d’un assombrissement soudain dans cette foule des compartiments et des

impériales, c'est un surcroît de gaieté et tous font, en passant, la nique aux morts. C'est ainsi que jadis nous visitâmes un jour les catacombes de Paris, de lugubres souterrains s'étendent[372] durant plusieurs kilomètres et dont les parois sont toutes tapissées de têtes de mort et d'ossements en trophée. On marchait à la file en une troupe nombreuse, chacun tenant un bout de bougie. Eh bien, c'étaient des plaisanteries, des quolibets interminables à l'adresse des crânes vides et grimaçants de chaque côté, au point qu'on allait parfois jusqu'à y introduire la cire allumée pour les éclairer du dedans.

A la morgue de pareilles facéties sont impossibles, grâce à la cloison de verre qui sépare ici les vivants et les morts ; mais, si la gaîté ne peut se traduire en actions, elle se rattrape sur les propos. L'argot des souteneurs se croise avec l'anglais des touristes, car la morgue est une des curiosités de Paris, renseignée par les guides, et les omnibus de l'agence Cook y débarquent leurs caravanes. Cela aboutit à environ un million de visiteurs par an, presque autant que le musée Grévin. Et combien y a-t-il de morts en représentation pour cette curiosité si friande ? Un millier environ, mais dans ce chiffre un quart est composé de nouveau-nés, débris, etc. Ce qui est souvent reconnu par des renseignements commerciaux, de famille et d'autres. L'exposition publique n'a donné, d'après la statistique, que 40 résultats, c'est-à-dire 40 cas où des passants ont reconnu derrière la glace un cadavre et permis ainsi d'établir son identité. Mais les partisans de la fermeture déclarent que dans ces 40 cas même il s'agit d'amis, de connaissances venus non au hasard, mais précisément pour faire des recherches sur des disparus. C'est à vérifier, car le fait de la reconnaissance des cadavres est si important au point de vue de l'état civil, des crimes, etc., qu'il faudrait, même si la reconnaissance était très rare, maintenir l'exposition publique, malgré toute répugnance ou tous scandales. Du reste, cette exposition elle-même est déjà aujourd'hui très restreinte ; On n'y a recours que quand tout indice manque : papiers, adresse de chapelier, tailleur ou autre sur les vêtements et boutons, initiales au linge. Elle est aussi très améliorée dans le sens des convenances et de la décence. Jadis le corps était nu sur la dalle, recouvert d'un tablier de cuir. L'eau y coulait d'un robinet. Maintenant le corps est dévêtu, mais il est recouvert des vêtements qu'il avait. De plus, il y a les appareils frigorifiques, qui permettent de conserver les cadavres plus longtemps et en meilleur état. Néanmoins c'est encore horrible, mais c'est précisément ce « goût de l'horrible » qui dort au fond des foules et les attire là comme aux exécutions capitales et comme aux drames de l'Ambigu où il y a des assassinats[373]. Ce goût de l'horrible n'exclut pas la gaîté. La morgue de Paris en est la preuve, elle dont le conservateur-directeur, M. Clovis Pierre, est — vous ne le devineriez jamais — un chansonnier ! Oui, un joyeux chansonnier, survivant de tous les caveaux bachiques d'autrefois, qui rime des strophes et des refrains à l'amour et jus de la treille quand ses grands registres nécrologiques lui laissent un peu de répit. Déjà M. Maurice Rollinat, avant d'écrire les *Névroses*, avait passé un moment comme employé à la morgue et y avait pris son goût du macabre. Voyez-vous l'ironie des choses : le lugubre petit pavillon gris de la morgue, en surplomb près de la Seine, devenu un nid de poètes !

372 Coquille : « s'étendant ».

373 Le théâtre de l'Ambigu-Comique est une ancienne salle de spectacle parisienne, fondée en 1769 sur le boulevard du Temple. Représentant le plus fidèle des traditions dramatiques de ce qu'on appelle « le boulevard du crime ».

L’escroquerie au mariage — agences matrimoniales — 21 septembre 1892



Un sujet plus gai que la morgue et d’une actualité toute vive, quoique permanente, c’est ce qu'on a appelé l’escroquerie au mariage. On vient de découvrir le chef-d’œuvre du genre, et cette affaire Beauvais dont l’instruction à peine commence, promet pour le tribunal correctionnel des débats d’une drôlerie auprès de laquelle les tribunaux comiques de Jules Moineaux[374] paraîtront fades. Il s’agit de braves bourgeois vivant dans un calme appartement du boulevard Saint-Germain : le père, la mère, le fils, la fille et deux plus jeunes enfants. Ils avaient imaginé, pour avoir de l’aisance dans le ménage, de pratiquer l’escroquerie au mariage, mais démocratiquement, dans les prix doux. Ils ne visaient point les fortes sommes ni d’allécher des gogos de marque. Ils se rattraperaient sur la quantité. Donc, en quelque journal de Paris, un journal populaire à un sou, et de gros tirage, ils faisaient insérer la classique annonce : « Orpheline honnête, 21 ans, 500,000 francs, épouserait un monsieur sérieux. Ecrire aux initiales A. C. poste restante. » Puis le nom de quelque ville de province : Lyon, Lille, Rouen. Alors les Beauvais demandaient aussitôt au directeur du bureau de poste de ces localités de leur transmettre leur correspondance, en donnant un faux nom et l’adresse de l’appartement provisoire qu’ils louaient pour ces manèges. Or, les lettres aussitôt affluaient. Les Beauvais répondaient en demandant trente francs, moyennant quoi leurs correspondants recevraient la photographie de la jeune fille en question. La seconde étape c’était de demander encore trente francs moyennant quoi ils verraient la jeune fille elle-même. Ne fallait-il pas la faire venir de province, par conséquent aller la chercher, l’accompagner, donc rentrer dans ses débours ? On la montrait, en effet, mais pas longtemps : c’était d’ordinaire à la gare même, au Nord ou à Saint-Lazare, mais quelques minutes à peine, le temps d’une présentation, entre deux trains, car la jeune fille devait continuer son voyage, était attendue chez des parents. On se reverrait. « Au revoir ! » Et la jeune fille, toujours la même, qui était la propre fille des époux Beauvais, âgée de 16 ans, disparaissait prestement, laissant dans l’âme éblouie du gogo la vision fugitive de sa grâce blonde et de ses 500,000 francs supposés. C’était tout : le gogo n’avait plus jamais de nouvelles. Il écrivait, il allait au domicile indiqué : inconnu. Alors il se doutait de l’escroquerie : trois louis, mais il avait vu une jolie fille. Beaucoup se plaignirent néanmoins, car le nombre des dupes fut énorme : on en connaît jusqu’à présent 1,200 qui ont porté plainte, ce qui permet de supposer que le double au moins s’est laissé prendre. Ce qui, à trois louis par tête, représente déjà la somme rondelette de près de 150,000 francs. Vous voyez que le métier est lucratif, malgré la concurrence. Car le nombre est infini des agences matrimoniales soit clandestines, soit avouées. Car quelques-unes opèrent au grand jour et sans escroquerie d’ailleurs. Il y a des frais d’inscription, soit ! Mais si le client les paie

374 Jules Moinaux (1815-1895) : écrivain et humoriste, dramaturge, chroniqueur et librettiste.
Père de Georges Courteline.

bénévolement ? On peut toujours prétendre à la fin que la jeune fille riche ne trouve pas le client à son goût. Mariage d'argent n'exclut pas inclinations des cœurs. Et l'agence fonctionne, encaisse ! Ce qui est plus curieux, c'est la façon dont on recrute le personnel. Les bureaux de placement des domestiques sont surtout visités dans ce but. On embauche les servantes jeunes, avenantes, délurées ; puis on les dresse, on les habille, car dans ces agences, à dots et à inscriptions modestes, il y a toute une garde-robe dont on les affuble : toilettes sombres, ingénues ou voyantes, selon le rôle qu'elles ont à jouer. Quels dessous dans cette vie parisienne si fourmillante. Et comme on les devine à peine quand vient au grand jour une affaire comme celle des époux Beauvais qui en découvre un coin ! Du reste, l'escroquerie au mariage est la plus répandue aujourd'hui, ce qui s'explique en un temps où l'effort vers la richesse est unanime. Elle est aussi variée, car à côté de l'affaire Beauvais nous aurons bientôt aussi devant le tribunal correctionnel l'affaire Agapian, cette veuve qui, elle, pratiquait l'escroquerie au mariage sur un grand pied. Elle occupait un appartement somptueux rue de Turin, se donnait, elle, comme ayant une dot de un million deux cent mille francs, et à la suite d'une annonce en ce sens dans le *Petit Nord*, amorça un riche distillateur de la région qui, sur cette belle perspective, dépensa pour elle 50,000 francs en cadeaux, bijoux, etc. Elle retarda toujours la célébration du mariage et la liquidation de la dot, en prétendant que sa grand'mère était mourante, que ses papiers tardaient à arriver de Constantinople, etc. Cela dura des mois ; on s'était fiancé pourtant. Et les cadeaux, les bijoux s'accumulèrent jusqu'à la fâcherie, les soupçons, la débâcle. Alors on découvrit que la fausse Mme Agapian avait déjà au moins dix fois recommencé la même aventure ; elle poussa même plusieurs fois jusqu'au mariage ; elle avait chez elle un véritable atelier de fabrication de faux actes civils et notariés. Et jusqu'ici elle avait toujours été impunie. Car ce qui fait l'excellence de l'escroquerie au mariage et la rend vraiment une industrie florissante, c'est sa presque immunité, étant donné que presque toujours les dupes hésitent à se plaindre et à confesser publiquement qu'ils n'ont été sensibles qu'à l'amour du lucre. Aussi verrons-nous prochainement un long défilé de victimes en correctionnelle, que leur grand nombre ne rendra que plus penauds.

Le règne du reporter — 3 octobre 1892



Il n'y a pas que des scissions d'amis, il y a aussi des scissions de journaux. Sait-on que le plus grand nombre de feuilles parisiennes nouvelles sont ainsi le résultat de ruptures, du départ de quelque rédacteur qui a appris ce qu'il fallait savoir, les avantages et aussi les vices d'un journal où il a passé, et en fonde aussitôt un autre, sans les vices, en ayant soin d'embaucher le meilleur de la rédaction antérieure ?

C'est ainsi qu'on peut voir des milliers d'affiches en ce moment sur tous les murs de Paris pour l'apparition d'une feuille nouvelle : *Le Journal*, qui est d'informations, mais surtout littéraire, avec Mme Adam annoncée pour la politique étrangère et M. Bergerat (qui se consolera de ses échecs au théâtre en constatant ceux des autres) installé dans le feuilleton dramatique. A cela s'ajoutent sur l'affiche plus de cent noms où de très obscurs et problématiques coudoient les plus célèbres, une liste plutôt de parade qu'effective. Au-dessus s'étale le nom du nouveau directeur, M. Fernand Xau[375]. Or, M. Fernand Xau est le notoire reporter, d'abord attaché au *Gil Blas*, d'où il passa avec MM. Mendès et consorts à l'*Écho de Paris* quand celui-ci s'organisa par suite d'une scission à celui-là.

Maintenant nouvelle scission, nouvelle cascade, nouveau journal. Et tous les derniers journaux parisiens se fondent de cette manière. Ainsi, pour choisir un autre exemple, l'*Éclair*, dont le succès fut si rapide et si décisif, est né dans des conditions pareilles : M. Denécheau, son directeur actuel, après avoir été employé, commis, exerça comme reporter au *Matin*, y étudia le mécanisme de cette feuille, puis, l'ayant quittée, résolut de fonder un journal analogue, mais à *meilleur marché*. Il s'associa avec un financier, M. Caret, comme bailleur de fonds, et, après un premier essai maladroit qui s'appelait le *Peuple*, lança l'*Eclair*, si vite répandu, notoire, unanime, presque adéquat au *Matin*, son prototype, et ne coûtant que la moitié, c'est-à-dire un sou.

Est-ce cette expérience qui a décidé de son côté M. Fernand Xau ? Lui aussi, comme M. Denécheau, le directeur de l'*Eclair*, fut reporter. Il avait même ce titre, mais avec des galons. L'emploi s'appelait au *Gil Blas*, puis à l'*Echo de Paris* : chef du grand reportage. Et pour passer d'un journal dans l'autre on lui fit des offres, des surenchères comme à une cantatrice : vingt-cinq mille francs par an et un coupé au mois ! Sans compter les petits bénéfices que le métier comporte ! Or, le métier est peu lourd. La plupart des interviews sont données toutes faites.

Et, de plus, le chef du grand reportage, dans un journal, a ce qu'on appelle « des rabatteurs », c'est-à-dire de jeunes reporters qui sont à la chasse aux nouvelles, lui rapportent des documents, de la copie dans laquelle il n'y a d'ordinaire qu'à tirer.

375 Fernand Xau (1852-1899) : cofondateur du *Journal.*

Mais leur ambition va plus loin, et voici que les directeurs des nouveaux journaux parisiens sont des reporters. Signe du temps et de l'évolution générale que subit en ce moment la presse française, dans le sens démocratique et du bon marché. La feuille à un sou devient la règle. *Le Rappel* l'a compris quand il a fait cette révolution intérieure d'y abaisser son prix. L'*Eclair* doit à cela son succès. L'*Echo de Paris* a supplanté le *Gil Blas* parce qu'il se vendait deux sous au lieu de trois, et la gazette nouvelle de M. Xau, *Le Journal*, a l'ambition de détourner à son tour l'*Echo de Paris* pour qu'il ne se vendra plus qu'un sou.

D'autre part, la matière tend à ne plus être que d'information. Des nouvelles, des renseignements, des opinions, des dépêches, des Bourses, et un reporter à la tête. Pourtant cela est peu français, c'est américain à l'excès et ne paraît pas devoir s'acclimater longtemps sur le boulevard. Mais, en ce moment, il semble moins utile aux jeunes journalistes de savoir bien écrire ou bien penser que d'être prêts à se faire inoculer des maladies terribles, comme M. Stanhope, du *New-York Herald*, ou à évaporer des assassins, comme M. Georges de Labruyère[376].

C'est le règne des reporters, vous dis-je. Ils deviennent déjà déserteurs de nos journaux. Ils deviendront présidents de la République. Et M. Carnot, en 1894, pourra, si cela continue, céder la place à M. Fernand Xau ou à M. Charles Chincholle, qui a résumé dans le titre merveilleux d'un de ses livres ce nouvel idéal de journalisme, de littérature et même de gouvernement : *Phrases courtes*.

376 Georges-Joseph Poidebard de Labruyère (1856-1920) : journaliste et compagnon de la féministe Séverine.

Les habitués des quais — 17 octobre 1892



Mais où son originalité [*de Xavier Marmier*] a surtout éclaté c'est dans l'article de son testament où il lègue mille francs aux étalagistes des quais, du Pont Royal au Pont St-Michel, pour banqueter en son honneur après sa mort. Et cela, dit-il, parce qu'il leur doit les moments les plus *mouvementés* de sa vie. On voit que M. Xavier Marmier[377] était peu écrivain et assez large sur la valeur des locutions. « Des moments mouvementés », ceux qu'il passa à fouiller les boîtes des bouquinistes ? Ceci laisse à penser, si l'expression est préméditée, le calme dans lequel a vécu ce bon M. Marmier.

Il est vrai que les clients ordinaires des étalagistes trouvent à cette flânerie au long des quais une volupté particulière. Il y a une quantité d'amateurs, de bibliophiles, de collectionneurs plus ou moins désœuvrés dont la promenade en ces parages est quotidienne. On finit, paraît-il, par y trouver un plaisir analogue à celui de la chasse. Certes, le gibier est rare. Beaucoup de livres quelconques : vieux bouquins sans valeur, rossignols de la salle Drouot et des ventes de bibliothèques qu'on s’achète au poids du papier, ou volumes modernes « bazardés » par les critiques, les journalistes, un peu excusables, eux qui reçoivent en hommage une dizaine de livres nouveaux par jour et ne peuvent cependant pas louer des garde-meubles pour les conserver. Mais les confrères aussi vendent parfois les livres qu'on leur envoie, et plus d'un auteur a eu la désagréable surprise de trouver dans les boîtes des quais un de ses ouvrages avec dédicace, sa signature soigneusement laissée pour augmenter par son autographe le prix du volume, mais le nom du destinataire coupé par celui-ci ou

377 Xavier Marmier (1808-1892) : homme de lettres, voyageur et traducteur des littératures européennes du Nord.

savamment bu par quelque acide ou eau chimique. L'accident arriva à M. Xavier Marmier lui-même, qui racheta l'exemplaire et le renvoya, richement relié cette fois, au critique avec un billet : « Vous le garderez peut-être pour la reliure. »

Mais parfois dans des fatras, les bibliophiles, spécialistes, collectionneurs, trouvent un volume de hasard, une brochure ignorée ou rare qui rentrent dans leur spécialité, et la seule possibilité de ces trouvailles explique de quotidiennes recherches. Les habitués du quai Voltaire sont des sortes de pêcheurs à la ligne !

Rentrée unanime — Le Quartier-Latin — 25 octobre 1892

Octobre et ses premières brumes automnales sont bien le décor qu'il faut pour encadrer ce mot si mélancolique : la rentrée. Mais c'est surtout pour la population des écoles qu'il est synonyme de la fin des joies. Encore les lycées de Paris sont-ils plus bruyants et plus animés que ceux de la province. A Condorcet, à Charlemagne, à Janson de Sailly surtout, ce nouveau lycée modèle qui s'élève à Passy, la vie scolaire se passe en travaux variés où l'étude n'a pas seule place.

En ces dernières années la promenade, les jeux, les exercices physiques surtout ont pris une part prépondérante dans la formation de la jeunesse. C'est un peu à l'influence des modes anglaises, accréditées et prêchées ici par M. Paschal Grousset, de retour de Londres, où il émigra après la Commune, et qui naturalisa à Paris le lendit[378] en même temps que le foot-ball. L'ancien révolutionnaire, devenu l'esthète de la gymnastique, a beaucoup fait dans ce sens pour la saine discipline et la forte éducation physique de la jeunesse. Et cela rend désormais l'école et le lycée plus joyeux. Je n'ai jamais vu un maître d'armes qui soit mélancolique, disait Fantasio. Alphonse Karr le savait bien, qui écrivait il y a déjà quarante ans : « Condamnez donc les enfants à tirer de l'eau, à jouer aux barres, à donner de l'élasticité à leur corps. Punissez-les dans leurs muscles et non dans leurs cerveaux ». Aujourd'hui la routine a cédé, et voici que l'antique pensum lui-même a presque disparu. Pour les indisciplinés, on le remplace par quelque exercice physique prolongé dont la durée fait la punition, quelque chose, en plus doux, comme la brouette dans les maisons de correction militaires. Mais plus de séquestration, de vie à l'ombre durant les récréations et les promenades ; plus ces cinq vers à copier qui menaient à un sûr affaissement. Encore parfois les mères venaient au secours, quand il s'agissait d'élèves externes. Et on connaît ce dialogue exquis d'un pion examinant la punition d'un élève : « Mais ce n'est pas votre écriture. On l'a imitée. Qui a écrit cela ? ». Et l'enfant, confus, de répondre tout bas : « C'est maman ».

Plus heureux, certes, dans leur vie d'études, mais une vie affranchie, sont les étudiants, dont octobre marque aussi la rentrée, d'autant plus que le Quartier-Latin, en dépit de la chanson pessimiste de M. Lepère, l'ancien ministre, existe toujours, non plus en rues étroites, comme cette rue La Harpe où l'on se donnait presque la main au quatrième étage d'un côté de la rue à l'autre. Tout est neuf, élargi, vaste ; l'antique Sorbonne a été démolie ; le Collège de France offre ses pierres toutes récentes et blanches encore, sa décoration à peine terminée, avec le Dante en bronze de M. Aubé dans son petit square de gazon et le Champollion de M. Bartholdi qui vous accueille au seuil du vestibule. Là aussi tous les cours ont repris et la foule, où il n'y a pas que des étudiants, mais des femmes aussi, des gens du monde, des prêtres, se partage entre le cours si fin de M. Deschanel, les leçons savantes de M. Bertheld, la philosophie transcendante de M. Théodule Ribot ou l'érudition aimable de M. Gaston Boissier, occupant avec éclat cette chaire de poésie latine où il succéda à M. Havet et où Sainte-Beuve aussi enseigna, avec moins de succès pourtant que M. Boissier, puisque c'est là qu'un jour il braqua un pistolet sur son auditoire mutiné.

378 Rencontres sportives entre différents établissements scolaires.

Dupleix de la Dignan — Ces bons souscripteurs — 25 octobre 1892

Une chose dont l'effet est toujours aussi sûr sur le public que les refrains de chansons, ce sont les boniments de financiers. Il leur suffit de louer un local, d'ouvrir une soi-disant banque, de lancer des prospectus et des annonces d'affaires lointaines avec gros intérêts pour que les capitaux affluent. C'est ce qu'avait fait un personnage bien connu des Bruxellois, Dupleix de Cadignan[379], qui, lui, fonda deux maisons de banque, l'une rue Vivienne, l'autre rue Feydeau.

Facilement il recueillit des sommes considérables. Il vient, cette semaine, d'échouer devant le tribunal correctionnel, qui lui a infligé deux ans de prison. Mais, longtemps, il put vivre au large, mener grand train : à une fête des fleurs au bois de Boulogne ne le vîmes-nous pas un jour en galant équipage, conduisant deux chevaux tout harnachés de roses, la voiture elle-même capitonnée, jusqu'aux roues, de fleurs rares ? Et il avait quelque allure, malgré sa tête à longs favoris qui lui donnait un air de gérant de café. Maintenant c'est 300,000 francs dont on lui reprochait le détournement. Or, savez-vous comment la justice a été mise sur la piste ? On a découvert dans le logis de cette Louise Dubois, la fille galante assassinée rue Taitbout, une reconnaissance d'une somme de 24,000 fr. Signée de lui. Voilà le genre de clientèle et d'opérations.

Il est vrai que ces sortes de banquiers rassemblent les clientèles les plus diverses. N'avons-nous pas vu l'autre jour la pauvre Desclauzas, l'artiste du Gymnase, qui a perdu ainsi 25,000 francs, confiés à l'aveuglette ? Et n'a-t-on pas raconté qu'au temps des affaires Philippart, tous les matins, quand on dépouillait la correspondance, on tirait des enveloppes des billets de 100, 500 et 1,000 francs, si nombreux qu'on les jetait en tas dans des corbeilles à papier, comme de vieux chiffons ?

Il y a sur cette éternelle crédulité des souscripteurs une histoire bien amusante de Villemessant, le fondateur du *Figaro*, que Dupleix de Cadignan aura pu vérifier à son tour, car les gens ni les choses ne changent.

Donc Villemessant avait recommandé une certaine valeur ; puis, l'ayant reconnue de mauvais aloi, il fit aussitôt passer dans sa feuille un « avis au lecteur » où il mettait en garde ses abonnés contre l'affaire. Le lendemain il reçut la lettre suivante :

« Monsieur, je vous remercie du bon avis que vous nous donnez et je vais me mettre tout de suite en garde contre l'affaire en question. Je vous avais dit de m'acheter pour mille francs d'action de cette affaire, mais, comme elle est mauvaise, je vous prie d'avoir la bonté de ne m'en acheter que pour cinq cents. Agréez, etc. ».

379 Auteur de malversations financières. En 1886, mêlé de près à l'affaire Vandersmissen (cf. article Wikipédia), un crime d'honneur qui défraya la chronique bruxelloise.

La série rouge — La salle des dépêches des journaux — L’exposition culinaire — Menu socialiste — 14 novembre 1892

La vie d'une grande ville est un peu comme une table de jeu : il y a des séries. Tantôt la chance, une suite de réussites, d'événements heureux ; puis la déveine ; des coïncidences répétées ; une série rouge, couleur de sang. Or, l'endroit où les coups sont marqués, pour ainsi dire, qui constitue le tableau indicateur, c'est la salle des dépêches des journaux. Tous les journaux n'en ont pas, mais le *Figaro*, rue Drouot, le *Petit Parisien*, au boulevard Montmartre, le *Journal*, la feuille littéraire nouvelle, rue Richelieu, d'autres encore. Or, le flâneur aime volontiers y entrer un moment : c'est comme un « journal » des journaux » pour les yeux, une revue de la semaine illustrée, toute en photographies et dessins. On y voit le portrait des hommes du jour et des divettes du soir, et la reproduction des événements, cérémonies, faits divers joyeux ou lugubres. C'est une vraie lanterne magique. Or, cette semaine, ç’a été la lanterne tragique. Nous n'avons eu que crimes, attentats : ici un viol horrible et le cadavre d'une fillette de treize ans ; là, un fou qui tue net un concierge ; plus loin, dans rue du Château-des-Rentiers, une femme coupée en morceaux, des paquets de viscères retrouvés ailleurs, pour clôturer par l’épouvantable explosion de dynamite qui a fait cinq victimes. C'est tout cela dont on peut voir le fac-similé et des dessins explicatifs, des photographies minutieuses, dans les salles de dépêches des journaux, converties en cabinets d'horreur. Rivarol avait bien raison de dire que les extrêmes civilisations sont toutes voisines de la barbarie, car l'on croirait plutôt à des documents arrivés du Dahomey[380] et du théâtre de la guerre que pris sur le vif de la vie parisienne.

Mais, malgré cela, Paris garde sa physionomie de fête et de joie, vite oublieux même de sa peur, et c'est comme la Seine quand on retire quelque noyé lugubre apparu au fil de l'eau : un stationnement sur les quais… Un peu d'émotion, puis l'eau se refait, se cicatrise, continue sa route indifférente — et le fleuve humain aussi.



Or, dans ce recommencement de saison hivernale, les expositions diverses s'organisent et s'ouvrent. C'est un des charmes de Paris, ces expositions incessantes en tous genres : nous avons en ce moment l'exposition si intéressante des *Arts de la femme*, déjà signalée ; demain ce sera l'exposition d’horticulture, chrysanthèmes et cyclamens ; aujourd'hui voici l'exposition culinaire et l'exposition d'enfants.

L'exposition culinaire n'est pas une nouveauté, puisque la Société des cuisiniers français la renouvelle chaque année au Pavillon de la ville de Paris. Mais elle et toujours intéressante, parce que cette société est ingénieuse, inventive, artiste même, puisque nous entendions un membre du jury dire d'un des exposants : « C'est un modeleur hors ligne, le premier artiste de notre corporation. » Le modelage ici a lieu

380 A cette époque, la France y menait une guerre de conquête coloniale.

dans la stéarine[381] et la graisse, afin d'obtenir des socles harmonieux, des pyramides élégantes. Le cuisinier français se préoccupe plus de faire joli que de faire bon. C'était bien[382] pour Vatel de se tuer à cause d'un retard de la marée. Qu'est-ce que le poisson, la viande même ? Un accessoire, aux yeux de nos cuisiniers actuels. C'est un peu ce qu'ils ont laissé entendre dans leur requête au conseil municipal quand ils demandaient qu'on donnât à une rue le nom de Carême, le maître-queux célèbre du prince de Talleyrand, des empereurs d'Autriche et de Russie, disant de lui : « Il fut le novateur de la cuisine artistique sur les débris de la cuisine gloutonne et barbare des anciens. » C'est que le Français n'est pas très grand mangeur ni gourmand ; il est surtout gourmet, aime moins les grosses pièces, les plats de résistance que hors-d'œuvre, entremets, desserts multiples, ce qu'un vieil auteur de livre de cuisine qui s'intitulait le *Viandier* appelle « gentillesses par quoy l'homme se peut maintenir en prospérité ». Il paraît, du reste, que nous mangeons beaucoup trop, en général.

On avait calculé à un chiffre beaucoup trop élevé autrefois, soit cent dix-huit grammes, la quantité d'albuminoïdes nécessaire à la réparation de nos organes. Or, le docteur Germain Sée[383], qui est un de nos professeurs les plus éminents et a fait sur l'estomac, son fonctionnement, la répartition des éléments des études et des travaux de spécialiste très avisé, vient de publier le *Formulaire alimentaire*, et il réduit l'ancien chiffre de près de moitié. Ces sortes d'expériences intéressent même les politiciens, car nous avons vu M. Edouard Lockroy s'en emparer pour conclure qu'il faudra assurer bientôt à tous les citoyens ce minimum, c'est-à-dire cinquante-neuf grammes d'albuminoïdes fixés par la science ; telle est la ration dont l'Etat, au besoin, l'Etat socialiste, devra fournir chaque homme, comme on fournit du poids nécessaire de charbon une locomotive ou une machine. Il n'y a pas lieu de s'étonner que M. Edouard Lockroy s'ingère dans ces questions moins de politique que d'hygiène et de cuisine. Est-ce que son père, Philippe Lockroy, l'ancien acteur et dramaturge, n'était pas légendaire comme exposant aux concours culinaires ?

Ce n'était pas des plats de sa façon qu'il apportait, mais des fruits merveilleux, des pommes, des poires uniques, pour lesquelles il fut maintes fois médaillé et se trouvait plus fier que de tous ses succès au théâtre. Mais où les cultivait-il ? Ah ! voilà le drôle et le délicieux : il habitait un cinquième étage et, sur son balcon, il avait trouvé moyen de planter des arbres fruitiers, un verger suspendu qui n'avait rien à envier aux jardins de Sémiramis. Cela fait songer à l'histoire que nous racontait un jour Paul Arène, prétendant que pendant le siège[384] le gardien des tours de Notre-Dame avait semé du gazon sur la plate-forme d'une des deux tours, transformée ainsi en vaste prairie ; il avait fait monter une vache par l'escalier tournant, et tout le temps du siège il se nourrit ainsi de laitage, un verre toutes les deux heures, sans avoir rien su des horreurs de la famine.

Le père Lockroy, lui, aura sans doute vécu des produits de son verger, à moins qu'il ne les ait envoyés à l'exposition des cuisiniers français, qui même alors, peut-être, s'évertuaient à des timbales, turbans, rôts, pâtés de cheval, de rat et de macaroni centenaire !

381 Corps solide de couleur blanche obtenu par saponification des graisses naturelles végétales ou animales. Source : Wikipédia.

382 Coquille possible : « c'était bien la peine ».

383 Germain Sée (1818-1896) : médecin passé à la postérité pour ses travaux sur l'ergot de seigle.

384 Siège de Paris de 1870-1871 lors de l'invasion prussienne.

Une exposition de bébés — 14 novembre 1892

[*suite de l'article précédent*] Une exposition plus neuve à Paris, c'est l'exposition des enfants : force, santé, poids, dit le prospectus affiché sur tous les arbres de l'avenue Kléber ; car c'est à Passy, qu'elle s'est ouverte hier, avec des prix de 1,500 et de 1,000 fr.

Mode apportée ici par une Anglaise et qui pourrait bien tomber dans la spéculation ; pensez donc : on paie trois francs d'inscription. Il suffit donc d'avoir un nombre d'exposés plus grand que le tiers des prix alloués pour travailler avec bénéfices. Alors l'organisation des expositions d'enfants deviendrait une profession. Il y a un danger à cela : c'est que l'appât des primes ne pousse des parents rapaces à élever leurs jeunes enfants dans la perspective de ces concours. On créera alors des gaveuses pour bébés comme celles qui fonctionnent pour les volailles au Jardin d'acclimatation, quitte à voir lesdits bébés, gras à point pour le concours et primés pour leur force et leur poids, mourir après !

Voilà qui ne serait point pour remédier à la dépopulation dont on se plaint. Car le poids n'est pas une preuve unique de santé, en dépit de ce que pensent les paysannes de Caux[385] ; là, de voisine à voisine, pour se demander comment va l'enfant, elles disent : « Combien pèse-t-il ? ».

Il serait plutôt prudent d'écarter le pèse-bébé et les prix de force pour s'en tenir aux prix de beauté. Car il y en avait de charmants, parmi les enfants exposés : teints de lait et de rose, yeux vastes d'azur neuf, bouches en fleur dépliée. Et déjà si différents. Ah ! Cette verve de la nature à varier ses effigies ! Néanmoins, il vaudrait mieux ne pas les exposer du tout et transformer ainsi nos nouveaux-nés en bêtes à concours. Déjà si tôt la manie de paraître et d'être, de se distinguer, d'occuper la presse et les reporters ; on interviewera l'enfant à son premier balbutiement. Quelle précocité effrayante ! Nos fillettes de trois à quatre ans ont des cartes à leur nom ; elles font des visites et en reçoivent. J'en sais qui ont « un jour » et donne des *five o'clock*. Il y a des journaux spéciaux pour enfants où l'on publie les portraits de ceux qui ont deviné le rébus ou la charade. Or, Oscar Comettant publia le *Nouveau-né*[386]. Il ne manquait plus que de l'exposer !

385 Pays de Caux en Normandie.

386 Oscar Comettant (1819-1898) : compositeur de musique classique, musicologue et voyageur français.
Le Nouveau-né : périodique fondé en 1881 qui avait pour objectif de conseiller la mère dans les soins à donner à son enfant.

La panique parisienne — Magistrats et Propriétaires — Le Bourreau de Paris — 21 novembre 1892

Dans la psychologie du Parisien qu'il nous plaît parfois de dégager ici, il y a une nuance spéciale et curieuse : c'est que le Parisien, en tant qu'individu, ne pense pas du tout et n'agit pas du tout comme le Parisien en tant que foule. On voit cela par exemple les soirs de premières représentations, où une pénétration réciproque s'opère, où le public devient un personnage unanime, impressionnable, artiste, malgré souvent des éléments médiocres qui le composent en majorité.

On le voit surtout à propos des récents attentats à la dynamite et des inquiétudes qu'ils ont semées dans la population. Le Parisien, isolément, est brave, courageux jusqu'à l'héroïsme parfois et ne recule jamais devant un danger réel ; ainsi en ce moment au Dahomey[387], et l'exemple de ce capitaine Crémieu-Foa, qui va mourir en héros à l'ennemi, en est une suffisante preuve. Mais devant le danger possible, au lieu du danger réel, la vaillance défaille, et le Parisien, brave en tant qu'individu, devient poltron en tant que foule. Le savant Lombroso a publié des considérations sur ce qu'il appelle le crime des foules. Nous expérimentons ici en ce moment ce qu'on pourrait appeler la panique des foules. Car la peur, contagieuse aussi, est partout et se traduit (puisque les immeubles surtout sont exposés) par ces universelles réclamations de locataires dans les maisons où il y a quelque magistrat ou fonctionnaire spécialement honnis par les anarchistes.

Ainsi la maison de la rue de Clichy où demeurait un avocat général et que Ravachol avait choisie pour son horrible exploit est encore presque toute inhabitée, quoique réparée et remise à neuf. Ailleurs, à l'avenue Kléber, où habite le procureur général M. Quesnay de Beaurepaire, tous les locataires ont réclamé par une lettre collective adressée au propriétaire, et l'un d'eux, M. Coleman, un notoire négociant en jambons, a même été jusqu'à plaider mais sans succès.

Le plus topique et le vraiment comique dans cette guerre faite aux magistrats et fonctionnaires, c'est le cas du pauvre M. Deibler, le bourreau de Paris, congédié par son ancien propriétaire et récusé par son nouveau propriétaire. Il y aura procès aussi. Celui-ci prétend qu'il ignorait sa qualité. Ce à quoi Mme Deibler, qui parle toujours pour son mari, riposte : « Mais son nom est connu dans l'Europe entière ». En réalité, le propriétaire, après signature du bail, a pris peur parce que tous ses locataires, et ils sont sept, ont donné congé unanimement. Et pourtant M. Deibler est un locataire et un voisin modèle : voilà dix-neuf ans qu'il habitait, 3, rue Vicq-d'Azir, au troisième étage, sans déranger personne, sauf qu'il se levait parfois un peu tôt pour « ses affaires », comme il dit par un charmant euphémisme. Assez casanier, pour le reste, et s'amusant chez lui avec des tortues, il en a trois, dont l'une vient manger dans sa main, presque comme des Esseintes[388], sauf qu'il n'a pas le moyen d'incruster de pierreries la carapace de la sienne. L'emploi n'est pas lucratif : M. Deibler ne touche que cinq mille francs par an. C'est pourquoi il n'a pas fait fortune et tient bon, quoique blanchi dans le métier et doux de nature.

387 Actuel Bénin. Colonie française de 1894 à 1958.

388 Personnage principal, esthète, excentrique et décadent du roman de Joris-Karl Huysmans, *A Rebours* (1884).

Il serait presque de force à murmurer aux condamnés, comme cet extraordinaire bourreau anglais dont nous parlait Villiers de l'Isle-Adam : « Soyez tranquille, je ne vous ferai pas de mal ».
Cependant on pourrait être plus adroit qu'il ne l'est et parfois le déclic s'est fait attendre. C'est que M. Deibler, en dépit d'une longue carrière déjà, est toujours ému. Malgré cela, et malgré les ennuis multiples qu'il subit maintenant depuis l'exécution de Ravachol, il garde son singulier emploi. Peut-être l'aime-t-il ? On nous a donné un jour au Théâtre-Libre une pièce, *Monsieur Bute*, où il s'agit d'un ancien bourreau révoqué et qui meurt de la nostalgie de la guillotine. C'est peut-être une vocation, et en tout cas c'est une tradition dans la famille de M. Deibler. Il a même épousé la fille d'un bourreau, son confrère d'Alger, qui porte, comme tel, un nom prédestiné et macabre : il s'appelle Raseneuf.
Devant la coalition des propriétaires le gouvernement s'est ému pour son fonctionnaire et va lui attribuer un logement officiel, à défaut d'uniforme. M. Deibler gardera sa légendaire redingote noire boutonnée, constamment nettoyée de son sang par les benzines, pour laquelle il demanda un jour le ruban d'officier d'académie ? Mais il va avoir ses appartements gratuits au quoi d'Orsay, comme les ministres et le grand chancelier de la Légion d'honneur. Heureuse solution d'un conflit qui aurait mal tourné au cas où M. Deibler eût entendu avoir un domicile chez ses propriétaires récalcitrants. S'il ne s'était pas résigné de bonne grâce, c'est lui, lui, le bourreau, entendez-vous, qu'on aurait exécuté !

Une maison hantée — 12 décembre 1892



[…] Mais, au milieu de ce positivisme qui atteint même les enfants, on constate en même temps dans les foules une crédulité, une promptitude à s'effrayer, à voir partout spectres et revenants qui n'a rien de l'esprit fort. On peut en juger de nouveau en ce moment où il est question d'une nouvelle « maison hantée », rue de la Sourdière. Le locataire est un marchand drapier du nom d'Albat qui se prétend en butte aux esprits. Ils ne se sont pas attaqués à lui, mais à un lapin qui se préparait, dans une casserole de cuivre, à devenir une excellente gibelotte[389]. Les esprits l'ont précipité sur le carreau. Et aussi toute la batterie de cuisine, qu'ils ont décrochée à plusieurs reprises. Tapage, charivari énorme, qui a laissé tous les locataires pantelants. Le voisinage s'en est mêlé. La foule aussi, qui a voulu voir, organiser le guet.

Tout Paris a menacé d'aller en pèlerinage se rendre compte que la maison était bien effectivement hantée et écouter le bruit des esprits. Car on y croit. Le pauvre Villiers de l'Isle-Adam nous disait un jour, à propos de ces vagues tapotements que l'ouïe trop tendue, dans trop de silence, le soir, croit percevoir à l'intérieur des cloisons et des murailles : « C'est le bruit de l'infini ! ». La foule y croit précisément de cette façon pour la nouvelle maison hantée, comme l'an dernier boulevard Voltaire où tous les reporters s'installèrent en permanence pour interviewer les esprits qu'on entendait marcher dans les murs.

389 Mets du Nord de la France s'apparentant à un ragoût de lapin au vin blanc.

C'est que jamais la croyance au surnaturel, au merveilleux n'a été en telle recrudescence. Savez-vous qu'il y a dans Paris des centaines, des milliers de somnambules dont les cabinets sont très achalandés, même par un public distingué, instruit, élégant. On y trouve des femmes jalouses qui tiennent à savoir, des spéculateurs qui veulent se renseigner. Et aussi des malades, car les somnambules ont des recettes de guérison. On en a publié une d'une guérisseuse de Ménilmontant, très célèbre et dont la lucidité enthousiasme tout son faubourg : c'est pour les rhumatismes, la goutte et toutes les douleurs. « On prend trois petits chiens d'un mois. Tuez-les en leur faisant boire du cognac. Écrasez leur graisse avec des vers rouges semblables à ceux qu'on emploie pour la pêche à la ligne. Faites cuire le tout au bain-marie pendant 72 heures à l'époque de la pleine lune ». Beaucoup emploient la précieuse pommade. On la jure infaillible. Ne riez pas. A part « l'époque de pleine lune », qui trahit bien sa somnambule, en quoi, réplique-t-on, la graisse des petits chiens d'un mois ne pourrait-elle pas guérir autant que les graisses des petits cochons préconisées par M. Brown-Séquard, qui est un médecin, un savant, un académicien ?

La science donc s'allie avec l'occultisme et le plagie. Le fait est qu'ils sont près de s'accorder : les occultistes sont souvent des médecins et le surnaturel pour eux n'est que l'inconnu. « Or l'inconnu, qui est le mystère d'aujourd'hui, sera la science de demain »[390]. Ainsi l'a dit ce docteur Encausse, en occultisme Papus[391], que vous avez précisément pu entendre à Bruxelles cette semaine. Il nous aura fait défaut pour diagnostiquer le cas de la nouvelle maison hantée de la rue de la Sourdière. Heureusement que les revues occultistes ne manquent pas : L*'Initiation*, *Psyché*, la *Renaissance symbolique*, le *Voile d'Isis*, où nous pouvons trouver l'explication de la taquinerie dont le lapin et les casseroles du marchand drapier ont été victimes de la part des esprits.

390 Illustration : séance de spiritisme chez l'astronome Camille Flammarion, frère de l'éditeur de *Bruges-la-morte*.

391 Remarque étonnante dans la mesure où Rodenbach évoque souvent Papus et les sciences occultes avec une certaine considération.

Le premier de l’An — Mendiants et Pauvres — Le Paris de la Misère — Asiles de nuit — 10 janvier 1893



Le jour du premier de l’an la préfecture de police autorise par exception la mendicité sur la voie publique, et c’est alors, tout au long des boulevards, dans toutes rues, une série de mendiants qui leur donnent un aspect de Cour des Miracles. On dirait une route de pèlerinage ou une résurrection du vieux Paris plein de « miséreux », aux allures de moyen âge. Les uns chantent des complaintes, de vieux airs marmonnés, d’autres jouent dolemment de l’orgue ou de l’accordéon ; beaucoup étalent des plaies, des infirmités plus ou moins sincères. Car la mendicité, surtout en ce jour d’étrennes où le Parisien est prodigue, constitue un métier lucratif. C’est presque une profession ici, et l’une des plaies, d’ailleurs de la bienfaisance privée et publique. Il y a des artistes de la pauvreté qui pratiquent leur art avec une évidente maestria, comme disait un jour ce délicieux ironiste qui s’appelle Emile Goudeau. Il prétendait même qu’ils s’étaient constitués en syndicat et, au premier mécontentement, feraient aussi leur grève générale. Or, Paris sans pauvres ne se comprendrait plus.

Mais il faut distinguer les mendiants des pauvres. C’est bien ceux-ci auxquels il faut rapporter le propos légendaire des guenilleux : « Faites-moi des rentes, et vous verrez si je mendie ! » Quant aux mendiants, ils continueraient encore, pour augmenter ces rentes. Ce sont, eux, des professionnels, ayant tous les trucs, jusqu’à acheter sur le carreau du Temple une défroque de soldat, pour apitoyer mieux, grâce au chauvinisme, comme l’a raconté M. Georges Berru, le zélé conseiller municipal de la chaussée d’Antin, qui s’est fait une spécialité de l’étude de la misère à Paris.

Or, à côté de ces mendiants qui sont des industriels, dont on ne saurait assez dénoncer et poursuivre l’exercice illégal, il y a les vrais pauvres, les douloureux pauvres que la misère, la mauvaise chance, l’ignorance, l’encombrement formidable de Paris traquent et abattent. Pauvres gens, ceux-ci, surtout en ce temps de froidure. Il y a quelques mois, Mme Séverine, faisant appel à la charité en vue de l’hiver proche, parlait — avec son habituel lyrisme un peu emphatique et ses tremolos de violoncelle — des jours imminents où l’on trouverait les malheureux, pris par le froid, étendus dans les fortifications avec sur la tête un mètre de glace. Nous y sommes presque. On a ramassé pas mal de pauvres sans asile, n’ayant guère mangé, et tués par le froid.

C’est horrible, en ce Paris éclatant, luxueux, dépensier jusqu’à la folie, et ce n’est pas reprendre le mot du pharisien que de songer à tant de bonbons, sachets de fondants, fleurs ruineuses, dilapidées en cette semaine des étrennes, quand tant d’autres n’avaient pas de pain. Or, la faim, comme disait Hugo, c’est le crime public. Et pourtant on constate que la plupart se plaignent moins de n’avoir pas mangé, par ces jours âpres de gelée, que d’être dans domicile et sans gîte pour la nuit. Pensez donc :

rôder, errer en plein air par ce temps de bise et de gelée. Il y a bien des asiles de nuit, et plusieurs : rue Labat, rue Saint-Jacques, rue de Crimée, et aussi boulevard de Charonne. Mais on y fait queue dès l'après-midi, et avant que le soir soit tombé on y affiche : « Complet », comme pour les omnibus. Restent les espèces d'asiles de nuit privés, dans lesquels on trouve un gîte moyennant deux ou quatre sous. Nous en avons vu ainsi naguère à la Villette, dans d'affreux hôtels garnis, aux vastes salles où les hôtes couchaient sur des matelas alignés et relevés au moyen d'une corde que, dès l'aube, on détachait. Alors les matelas retombaient, et tous les dormeurs, éveillés à la fois devaient vider les lieux. Rien n'est émouvant, attirant presque comme ces pérégrinations au Paris de la misère, que le voyageur, que l'étranger ne soupçonnent même pas, car Paris est la ville, avant tout, des formidables contrastes, et c'est dans ce sens que Victor Hugo, le poète de l'antithèse, fut vraiment le poète de Paris. Ce Paris de la misère, M. O. d'Haussonville[392], entre autres, la visité et en a rapporté des livres d'enquête et de renseignements impressionnants. Mais il n'a pas tout vu. Cet enfer attend son Dante.

Quels cycles à parcourir depuis la rue Galande, la rue Maubuée jusqu'aux asiles voisins des Halles, comme ce navrant « Pilon » où, pour vingt centimes, des centaines d'hommes et de femmes viennent quelques heures reposer leur corps sur des bancs et sur des tables, de minuit à six heures, et comme ce logement de la rue Censier où, chaque soir, s'empilent 800 à 900 femmes, pour deux sous ! En plus des asiles de nuit officiels, il y a ainsi 400 établissements dans lesquels s'abrite au hasard une clientèle de plus de 30,000 individus sans domicile. Et le pire, c'est qu'il ne s'agit pas seulement de malheureux appartenant au dernier échelon social, épaves du peuple, sans instruction, intelligence ou appui. Cette population contient toutes sortes d'éléments : gens de province que l'appât fallacieux de gains considérables attira ici (dans la statistique on constate que, parmi les étrangers, les Belges sont les plus nombreux, soit 1,200 par an), ouvriers sans travail, domestiques sans place, chanteuses, institutrices errantes, femmes mariées, battues et malheureuses, qui fuient leur foyer, convalescents sortis de l'hôpital et qui n'ont pu trouver encore d'emploi, gens ruinés, déclassés. Ah ! que de luttes, de vices, de malheurs aboutissent là ! Que de drames muets ! Surtout quand il s'agit, comme on l'a constaté, d'hôtes de marque qui parfois viennent échouer jusqu'en ces asiles de nuit où ils jettent à l'employé, puisqu'il faut donner son nom, un vieux nom glorieux qui reluit soudain dans ces ténèbres de misère. Dans le registre de l'asile du boulevard Charonne figure le nom d'un des descendants du prince de Ligne qui s'y présenta un soir. Une autre fois un des entrants donna son nom : marquis de Marquemont ! La statistique par profession constate en outre, sans compter les journalistes[393], etc., qui forment le plus fort contingent, 51 instituteurs, 15 clercs d'avoué et de notaire, 83 pharmaciens.

C'est lamentable et ce serait révoltant s'il ne convenait de dire que beaucoup sombrent dans ces extrêmes dénuements par leur faute, accourus dans ce vertigineux encombrement de Paris avec la naïve foi d'y faire fortune, pauvres papillons vite brûlés à ce vaste et cruel flambeau de Paris.

392 Othenin, comte d'Haussonville (1809-1884) : historien et homme politique.
393 Coquille : « journaliers ». Cf. article du 19 janvier 1893.

Une carte de visite originale — 10 janvier 1893

En cette semaine de nouvel an où les cartes de visite pleuvent, que deviendraient les facteurs si tout le monde faisait comme ce poète qui s’appelle Stéphane Mallarmé ? Celui-ci, non content, dans sa poésie, d’avoir renouvelé les images et les mots, sait encore renouveler les cartes de visite. Car, pour quelques amis, sur l’enveloppe même qui contient sa carte, il compose l’adresse en un quatrain amusant. En voulez-vous un exemple, c’est l’adresse même de la carte amicale qu’il nous adressait l’autre jour :

Va-t’en message, il n’importe
Par le tram, le coche ou le bac
Rue, et 2, Gounod, à la porte
De notre Georges Rodenbach.

Ce qu’il y a de merveilleux, c’est, dans l’encombrement postal, qu’on déchiffre vite des adresses rédigées ainsi. Qui donc disait que M. Mallarmé est obscur et sa poésie une partition compliquée ? La jolie et spirituelle revanche : il se fait lire à vue par les employés de la poste[394].



394 Rodenbach dans son salon rue Gounod.

M. J.-K. Huysmans et les sciences occultes — 19 janvier 1893



Tandis que l'américanisme nous envahit d'une part, dans la politique surtout et dans les mœurs, d'autre part nombre d'esprits éprouvent le besoin d'un recul, d'une évasion, hors du temps présent, dans le passé et du[395] lointain. N'est-ce pas à cette nostalgie que correspond le curieux spectacle donné en ce moment par une fraction importante de la jeunesse lettrée d'aujourd'hui, tout entière retournée à l'occultisme, à la kabbale, à la magie ? On se croirait en plein Moyen Âge ! Et, cette semaine, il n'a été question que d'envoûtements, d'influences fluidiques, d'incubes et de succubes aux malfaisants sortilèges. Tout cela à propos d'un ecclésiastique de Lyon, l'abbé Bouland, prêtre interdit, qui vient de mourir, par suite des manœuvres, a-t-on prétendu, des occultistes, qui, réunis en tribunal d'honneur, avaient prononcé sa condamnation dès le 22 mai 1887. On la laissa d'abord suspendue, pour lui laisser le temps de s'amender. Aujourd'hui elle aurait reçu sa sanction, et le prêtre coupable, voué aux sciences maudites, puni enfin et assassiné par l'envoûtement des Rose+Croix. Voilà ce qu'on imprime sérieusement en notre temps, voilà ce dont on s'accuse non moins sérieusement, car on a pris à partie nominalement un occultiste renommé, M. Stanislas de Guaita, l'auteur d'un livre notoire : *Au seuil du mystère*, comme l'auteur de cet envoûtement et de cette mort.

Celle-ci a fait d'autant plus de bruit que ce prêtre interdit et satanique avait des relations nombreuses, importantes, et servit plus ou moins de type, de modèle au chanoine Docre, un personnage du dernier roman, *Là-bas*, de M. J.-K. Huysmans, qui fit tant de bruit . Celui-ci, qui est un écrivain de beaucoup de talent et appartint d'abord à l'école de Médan et au groupe naturaliste, s'est de plus en plus tourné vers ces choses de magie et de satanisme, et avec plus de sérieux que la Sar Péladan, dont il est difficile de trier les opinions d'avec ses fumisteries laborieuses. Mais M. J.-K. Huysmans, un esprit grave, équilibré, étonne davantage dans sa croyance de plus en plus divulguée aux sciences occultes et démoniaques.

Ainsi récemment encore à propos d'une maison soi-disant hantée, rue de la Sourdière, où l'on a fini par découvrir qu'il s'agissait d'une jeune parente nouvellement arrivée qui bousculait ainsi toutes les casseroles dans la cuisine, M. J.-K. Huysmans, consulté, avait déjà déclaré que ce devait être un medium inconscient, un être détraqué qui perd son fluide vital, dont s'emparent les larves, c'est-à-dire des microbes spirituels, puisant leurs forces au hasard des volontés défuntes !

Quant au chanoine Docre, on a positivement affirmé qu'il est mort envoûté, victime des manœuvres des gens qui se livrent au satanisme. Voyez-vous une instruction judiciaire s'ouvrir dans ce sens ? Et cela n'a-t-il pas tout à fait sa petite odeur de Moyen Âge, comme si, au lieu du code, nous avions encore des grimoires ?

395 Coquille probable : « et le lointain ».

Les coquilles — 19 janvier 1893

Les « coquilles » des journaux[396] sont parfois bien amusantes et inoffensives, puisque le lecteur, d'habitude, peut aisément lui-même les rectifier. C'est pourquoi nous n'avons jamais protesté ici, quant à nous ; mais dans notre dernier feuilleton il est une faute qu'il importe de signaler pour la dignité de notre petite corporation. En effet, à propos des asiles de nuit, de leurs statistiques et de ceux qui y figurent les plus nombreux, on nous a fait dire que c'étaient les *journalistes*, quand nous avions cité les *journaliers*[397].

Voilà ce que c'est que de soigner ses manuscrits. Louis blanc, qui remettait une copie très nette, qu'on imprimait avec une grande quantité de fautes, se plaignit un jour à son directeur : « C'est précisément à cause de cela, dit celui-ci ; vous écrivez trop bien, nos protes n'y font plus attention ! »

Ce qui prouve que les « coquilles » sévissent en France comme en Belgique et non moins compromettantes parfois, et bizarres, puisque récemment le nouveau procureur général, ayant dit lors de son installation qu'il pouvait se vanter d'avoir toujours entretenu d'excellentes relations avec le *barreau*, un journal, le lendemain, imprima le *baron*, et cela au moment des affaires financières, Rothschild, Panama et chèques.

Et hier un autre journal, les ministres nouveaux s'étant réunis, annonçait qu'il y avait eu un *conseil des sinistres* !

396 Elles fourmillent dans *Le Journal de Bruxelles.*

397 Cf. article du 10 janvier 1893 sur les « asiles de nuit ».

Hiver triste — Facéties des croque-morts — Les pompes funèbres — 30 janvier 1893



Au milieu de toutes ces affaires, désastres, conflits politiques et financiers, l'hiver parisien est triste, les fêtes raréfiées, et la France pourrait dire comme ce personnage de comédie assistant au contrat de mariage de sa fille : « On ne parle ici que de mort ». Peut-être le carnaval qui arrive va-t-il nous rendre un peu de rire et des grelots de folie ? Il y a bal masqué ce soir à l'Opéra, et les Parisiens sont gens à danser volontiers sur une musique qui s'appellerait la valse du krach, comme Johann Strauss en composa un jour pour les Viennois, au lendemain d'un terrible effondrement des banques.

Mais alors il faudrait faire danser des croque-morts, ainsi que les tableaux de Willette, non plus parce que le choléra arrive, ainsi que l'imaginait le dessinateur du *Chat Noir*, mais parce qu'ils auront réussi dans leurs revendications. Qu'est-ce que les croque-morts peuvent bien revendiquer ? Une chose insignifiante en apparence, mais le poète n'a-t-il pas dit que le superflu parfois est le plus nécessaire ? Or, ce superflu, ici, vous ne le devineriez jamais. Le croque-mort parisien est un être jovial, facétieux. On a pu en voir un type amusant copié sur nature dans l'*Assommoir* de M. Zola. Il est turbulent, très susceptible sur ses droits et prérogatives. Or, l'administration des pompes funèbres voulut être autoritaire et, pour la bonne correction des convois, exiger de ses employés qu'ils fussent rasés, ce qui seyait mieux avec leurs costumes et uniformes. Là-dessus grands cris et réclamations. Rasés ? Eux, rasés ? Comme les domestiques, alors, ou comme les comédiens ? Mais ils

n'entendaient point être des figurants de funérailles, tandis que le mort joue le premier rôle. Ils étaient avant tout des citoyens, des citoyens libres, et ils entendaient se donner à leur fantaisie le luxe de moustache, favoris ou barbes. Sans quoi, la grève ! On n'aurait qu'à porter ses morts soi-même. Une transaction intervint dont le texte proposé par le président du conseil administration est d'un comique délicieux, encore que la matière soit funéraire et macabre : « Le port de la barbe entière sera interdit, ainsi que le collier, la mouche, la barbiche, le fer à cheval, le menton devant toujours être rasé. La moustache pourra être portée seule ou reliée aux favoris, sans être relevée à l'aide de cosmétique ni roulée pour former des pointes ».

N'est-ce pas d'une drôlerie extravagante et digne d'Hervé, tout ce luxe de détails capillaires et pilaires qu'on croirait plutôt rédigés par des coiffeurs !

Pourtant, malgré la transaction consentie, les glabres demeurèrent les préférés de l'administration : d'où fureur des barbus, nouvelle menace de grève et constitution d'un syndicat pour que le travail soit réparti indifféremment, car il y a des convois riches et des convois pauvres, d'où dépendent les pourboires, qui sont le plus net de leurs bénéfices. C'est si vrai que l'été, comme beaucoup de personnes riches habitent la campagne et s'y font enterrer quand elles meurent, apparaît aux employés des pompes funèbres leur saison morte. Pour eux, c'est saison morte quand il y a peu de morts ! Ironie des mots, ironie des choses !

Ainsi quand la précédente administration des pompes funèbres, dirigée par Vafflard, céda ses affaires à Langlé, il y a quelques années, il y eut dans le contrat de reprise cette clause extraordinaire et authentique : « La précédente administration se réserve toutefois les funérailles du prince Jérôme ». Par malheur, le prince est mort à l'étranger, et l'ancienne administration, qui avait compté faire merveille pour son convoi, en fut pour son espoir.

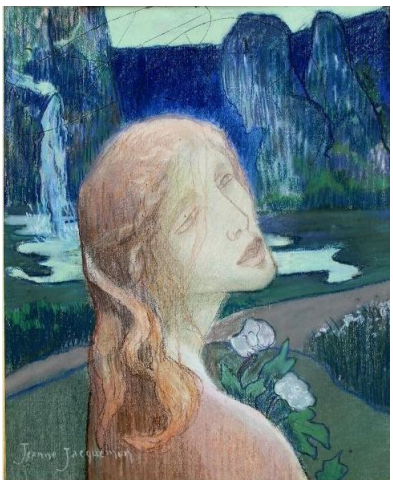
Du reste, c'est le rêve ardemment caressé par tous les entrepreneurs funèbres, quelque enterrement de roi ou de prince pour illustrer leur carrière.

On a cité l'exemple de l'un deux qui vécut vieux et tour à tour escompta ainsi la mort de Charles X, de Louis-Philippe, de Napoléon III. Il avait même fait construire le char d'avance. Mais l'exil lui enleva successivement toutes ses victimes illustres. Il se rabattit alors sur des défunts de moindre envergure. Le char servit au duc de Morny, puis une seconde fois (bizarrerie des rapprochements !) à M. Thiers.

C'est parce qu'il n'y a plus autant de convois d'apparat que les croque-morts, paraît-il, sont tous hostiles à la République, pas tant toutefois qu'à la poésie, depuis que Victor Hugo a eu le mauvais goût de se faire conduire au Panthéon dans le corbillard des pauvres.

Comme on le voit, les croque-morts sont ce qu'on appelle des mécontents, à l'heure présente. Et s'ils protestent si violemment contre l'ordonnance de se faire raser, c'est qu'ils veulent prouver une fois de plus, fût-ce par la grève, que du côté de la barbe est la toute puissance.

Une peintresse symboliste — 6 février 1893



Le petit groupe des artistes symbolistes a aussi rallié des éléments féminins, une peintresse surtout qui y a pris d'emblée le premier rang, Mme Jeanne Jacquemin[398], dont vous pourrez juger bientôt le talent à Bruxelles, au cercle des XX[399], où elle est invitée et exposera toute une série de pastels. Parmi les femmes-peintres de Paris c'est, en ce moment, la plus intéressante. Découverte, dans la presse du moins, par le très artiste et très subtil Jean Lorrain[400], elle fut saluée ensuite par Mme Séverine[401] comme une sœur en idéal. Pastels étrangers, maladifs, pervers un peu comme de Japonais, candides comme de primitifs. Ne ressemble pas cependant à Hokusaï[402], encore moins à Cimabue. Car ses personnages, à elle, ont moins l'air de sortir d'un triptyque que du péché, mais repentants déjà, presque pieux ; ils en sont à la période d'épuration.

L'artiste fait souvent elle-même ses cadres, coloriés, argentés, patinés en tons de fleurs, d'aubes et de vitraux. D'un goût très personnel et très harmonisé. Pour bien juger ses œuvres il faudrait — mieux que chez Le Barc de Boutteville[403], où elle repose à Paris, mieux qu'au Musée moderne, où elle exposera à Bruxelles — les voir plutôt dans sa maisonnette de Sèvres, qui, *tout entière, est leur cadre.* Teintures, plats anciens, étoffes et chasubles disséminées, feuillages morts dans des vases accordés, tout cela, où se détachent ses rares pastels, est comme un fond nécessaire, une nature morte indispensable tout autour. Œuvre et décor sont à l'image de la peintresse qui s'y extériorise vraiment, en un « narcissisme » de subtile décadence. On prétend qu'elle ne fait, dans ses têtes émouvantes, que reproduire son propre visage.

En tous cas, peint ses propres visions, des rêves, des symboles, des allégories mystiques, car elle est avant tout mystique et — signe particulier —, porte à son corsage tout un trousseau de médailles bénites !

En tous cas, parmi nos peintresses actuelles, et malgré l'effort de celles qui exposent en ce moment rue de Sèze, elle est, comme vous en pourrez juger à Bruxelles, la plus artiste, la plus curieuse et valait ce rapide croquis à la plume que nous venons d'en esquisser.

398 Jeanne Jacquemin (1863-1938) : artiste peintre, dessinatrice et graveuse liée au mouvement symboliste. Très proche de Georges Rodenbach à qui elle dédie *Le Cœur de l'Eau* inspiré de ses poèmes (illustration : MBA de Tournai).

399 Le Groupe des Vingt (ou Le Cercle des XX) est un cercle artistique d'avant-garde fondé à Bruxelles en 1883 par Octave Maus.

400 Jean Lorrain (1855-1906) : écrivain scandaleux de la Belle Epoque.

401 Séverine, née Caroline Rémy (1855-1929) : écrivaine et journaliste libertaire et féministe.

402 Katsushika Hokusai (1760-1849) : peintre et dessinateur japonais. Son œuvre influença de nombreux artistes européens.

403 Le Barc de Boutteville, du nom de son propriétaire, est une galerie d'art parisienne d'avant-garde active à la fin des années 1890.

L'art et les timbres-poste — 6 février 1893

Une exposition qui sera intéressante, c'est l'exposition d'un projet de timbre-poste imaginée par une jeune revue. M. Roger-Marx, qui est un très fin esthète en même temps qu'il est inspecteur des beaux-arts, est un de ceux qui poursuivent avec zèle l'introduction de l'art dans l'industrie et dans toutes les choses de la vie. Il fut un des principaux promoteurs de la renaissance en France de l'art industriel et l'admission au Salon du Champ de Mars des objets d'art industriel : grès, poteries, émaux, en même temps que les œuvres d'art proprement dites.

Or, il a réclamé aussi une vignette d'art pour un nouveau timbre-poste. Pourquoi pas ? N'est-ce point un moyen de propagande, de vulgarisation artistique ? Or, nul n'y a songé. Et les timbres-poste, en tout pays, sont loin d'avoir un cachet artistique. Donc, en application de la réclamation si juste de M. Roger-Marx, nous allons avoir une exposition de vignettes et projets de timbres qui seront tous publiés, clichés au quart et devant être, ainsi réduits, de la dimension ordinaire des timbres. Il y aura lieu aussi d'essayer des innovations quant à la teinte, les tons francs employés jusqu'ici étant plutôt vulgaires et laids.

On trouverait mieux dans les nuances intermédiaires, les tons fanés.

Mais la vignette d'art ne sera facile à réaliser que pour la France, puisque les autres pays seront tenus par l'obligation d'un portrait de souverain, forcément froid, mais traditionnel et quasi nécessaire sans doute, puisqu'il est de fondation. Le premier timbre, en effet, qui nous vient d'Angleterre, date de 1841 et reproduit le profil gauche de la reine Victoria. Auparavant l'expéditeur n'affranchissait pas, c'est le destinataire qui payait au facteur le prix du transport de la lettre avant l'invention du timbre. Et celui-ci doit son origine à une histoire très touchante, laquelle pourrait peut-être servir aux nombreux concurrents qui répondront, par l'envoi de vignettes d'art et de maquettes, à la réclamation de M. Roger-Marx.

Une pauvre femme d'Angleterre possédait un fils unique qui résidait en France. Des nouvelles de cet enfant, elle n'en pouvait avoir que par correspondance ; mais, chaque fois que des lettres de lui arrivaient, comme elle était pauvre et n'en pouvait acquitter le prix, elle les rendait au facteur, après les avoir couvertes de baisers. Car son fils écrivait ; donc il vivait, et se portait bien. Un jour Rowland Hill[404], ayant assisté à cette scène, paya le facteur lui-même, tout ému ; puis, dans la suite, conçut l'idée de faire payer le port par l'expéditeur, anticipativement, « au moyen d'un petit signe extérieur », apposé à l'extérieur de la correspondance. Il publia un opuscule dans ce sens, réclamant une taxe uniforme de dix centimes. L'idée du timbre-poste était née. Aujourd'hui on exige pour lui qu'il soit artistique par surcroît.

404 Rowland Hill (1795-1879) : réalisa en 1839 la Réforme postale qui bouleversa les régimes postaux européens.

La nouvelle société des romanciers français — Auteurs et éditeurs — 28 février 1893

Les romanciers français avaient aussi élu, il y a quelque temps, une commission qui vient de prendre des décisions importantes et d'élaborer des statuts catégoriques. Par ce temps de syndicats universels, il était à prévoir que les écrivains, de leur côté, suivraient la mode, pour se mettre aussi en grève quand l'intérêt de la corporation l'exigerait. Les patrons, ici, ce sont les éditeurs, affreux capitalistes qui exploitent parfois sans vergogne les pauvres travailleurs de la plume.

Avoir imposé la reconnaissance de la propriété littéraire, même à l'étranger, n'est pas suffisant. Il faut obtenir de l'éditeur l'exacte rémunération de son labeur. Car déjà La Bruyère disait : « C'est un métier de faire un livre. » Il faudrait, à vrai dire, s'entendre sur le sens qu'il convient de donner à cette appréciation du travail littéraire. Beaucoup d'écrivains, et parmi les meilleurs, ont renoncé à considérer la littérature comme un métier, et, s'ils étaient sans fortune, ont au contraire cherché une carrière parallèle, comme M. J.-K. Huysmans ou M. Dierx, qui sont fonctionnaires dans les ministères, ou M. Mallarmé, qui est professeur d'anglais. Ce n'est point une raison cependant d'abdiquer les bénéfices éventuels qu'une œuvre d'art peut rapporter et de laisser les éditeurs accaparer le plus clair de la vente de ses ouvrages. D'autant plus que les éditeurs délicats et scrupuleux sont rares. Où retrouver la délicatesse d'un Charpentier qu fit ceci avec M. Emile Zola. Le célèbre romancier d'aujourd'hui avait débuté dans la vie sans un sou ; il était employé chez l'éditeur, chargé de l'expédition des livres. Le soir et les jours fériés il écrivait : il lança un ou deux livres. Alors l'éditeur, son patron, qui l'avait deviné, lui assura une pension annuelle qui lui permettait de se livrer tout entier à sa production littéraire, soit dix mille francs par an pour un ou deux roman. L'ex-employé se mit à la besogne. Peu d'années après, le succès vint, déjà important. Que fit l'éditeur ? Un traité le couvrait, dûment signé. Il pouvait garder pour lui seul tout le produit de la vente des livres de M. Zola moyennant la rente annuelle convenue. Eh bien, non ! Il déchira le contrat qu liait l'écrivain, puisque la rente s'était accrue dans des proportions imprévues, et lui donna désormais une part dans la vente, c'est-à-dire 50 centimes par exemplaire.

Mais en dehors de quelques éditeurs scrupuleux et sûrs comme celui-là, il y en qui exploitent sans vergogne les auteurs, d'autant plus que le contrôle jusqu'ici était impossible. C'était pure affaire de confiance et de loyauté ! Nulle preuve, nulle garantie. L'éditeur déclare avoir tiré autant d'exemplaires de votre ouvrage ; il peut en avoir tiré le double ; il déclare en avoir vendu autant et vous paie sur ce pied ; il peut en avoir vendu le double. Quelques auteurs se sont risqués à réclamer la communication des livres de l'éditeur : un éditeur, et des plus notoires, s'est trouvé de la sorte pris en flagrant délit, par une indiscrétion, de renseignements falsifiés sur la vente et le tirage. Mais tout éditeur aura vite fait de rompre avec un auteur si méfiant et de le mettre à la porte de chez lui. Voilà pourquoi les romanciers français viennent de se réunir en une société nouvelle : 20 francs d'entrée et 10 francs de cotisation annuelle. C'est un syndicat de défense. Ce que l'auteur isolément ne pouvait pas faire, un comité le pourra, et chez tous les éditeurs uniformément, ce qui supprimera le côté offensant de la mesure. Ceux-ci devront avoir des livres à la disposition permanente de ce syndicat

de romanciers. Ainsi un contrôle sérieux pourra être établi, de force, mieux qu'avec les moyens imaginés précédemment, comme le vieux système de la griffe de l'auteur (rendu un peu difficile, depuis qu'il y a des tirages à cent mille) ou comme le système émis par M. de Goncourt, de l'impôt d'un centime par exemplaire, c'est-à-dire que l'éditeur, sous peine d'amendes énormes, devrait faire à l'Etat la déclaration exacte de son tirage, et ce léger impôt serait une perte moindre pour l'auteur que celles approuvées par les fausses indications des éditeurs quant au tirage. Ceci serait peut-être le moyen suprême, plus encore que la publicité des livres chez les éditeurs que réclament en ce moment les romanciers français de la nouvelle société. Quoi qu'il en soit, celle-ci s'est mise résolument à la besogne : M. Zola est à sa tête ; MM. Hector Malot, Jules Caze, Paul Perret, Toudouze, Alexis font partie du comité, et leur initiative doit être bonne pour les auteurs, à en juger par la fureur de certains éditeurs comme Alphonse Lemerre, qui dans des interviews se sont laissés aller à de vifs emportements.

Les étudiants de Paris — Tapage autour des chaires — 6 mars 1893

A défaut des bérets rouges et des bousingots[405] de Paul de Kock[406] ou de Gavarni, nous avons les bérets de velours des étudiants ; ceux même qui portent des chapeaux « à colonnes lumineuses », comme disait ce pauvre Louis Davyt, sont au fond des descendants toujours ressemblants des antiques sorbonnards et escholiers, chez qui recommence de temps en temps cette épidémie héréditaire de faire du tapage et de rosser le guet. Nous l'avons bien vu cette semaine. Le Quartier Latin est en ébullition. Or, le Quartier Latin est un pays puissant. Les étudiants constituent une corporation redoutable et redoutée. On en pouvait juger au bal donné, l'autre soir, par l'Association[407] : le ministre des affaires étrangères (excusez du peu !) avait prêté les somptueux salons de son hôtel du quai d'Orsay, et le président avec Mme Carnot n'ont pas cru pouvoir se dispenser d'y assister, en même temps qu'un grand nombre d'autres notabilités. Cela suffit à juger de l'influence des étudiants. Qu'est-ce, s'ils se fâchent, protestent contre des professeurs, des règlements, quelque chose qui les gêne ou les offusque ? Ah ! M. Larroumet[408] vient d'en faire



l'expérience dure. Il y avait beaucoup de dames à son cours. Les étudiants n'aiment pas cela. Ils sont un peu mondains en général. Cela a suffi pour déchaîner une tempête contre le professeur. D'autant plus que celui-ci est médiocre et antipathique à cause de sa trop rapide et injuste fortune. Ancien normalien, nommé chef de cabinet de M. Lockroy par la protection de M. Francisque Sarcey, il devient aussitôt directeur des Beaux-Arts. Mais déjà il dut quitter ce haut poste pour des raisons féminines. Le directeur des Beaux-Arts, qui a les théâtres dans ses attributions, passait pour galant, trop galant, dans ses bureaux de la rue de Valois. C’est le même reproche qui l'atteint à la Sorbonne, sans compter qu'on y trouve son enseignement vide et nul. En tous cas, devant le tapage organisé à son cours, il n'a pas eu une minute de génie ou une minute d'esprit comme jadis ce bon Lerminier[409], sifflé aussi à sa sortie et qui, à l'entrée du Pont des Arts où il y avait un péage, se retourna vers les manifestants qui s'acharnaient :

« Messieurs, dit-il, vous pouvez continuer à me suivre. Votre passage est payé ! ».

A défaut d'une boutade, M. Larroumet aurait pu inventer quelque chose d'analogue à l'idée de Sainte-Beuve qui, devant son auditoire mutiné, tira un revolver et menaça de se brûler la cervelle si on continuait à le huer... Hélas ! M. Larroumet n'a rien trouvé, et, pour tout le monde, il est considéré comme un homme amoindri...

---

405 Ancien chapeau de marin en cuir verni, plat, et dont un bord légèrement relevé fait le tour. Source : Wikipédia.

406 Paul de Kock (1793-1871) : romancier, auteur dramatique et librettiste.

407 Il s'agit probablement de l'Association générale des étudiants de Paris fondée en 1884.

408 Gustave Larroumet (1852-1903) : historien d'art, écrivain et haut fonctionnaire.
Il a écrit l'éloge funèbre de Rodenbach publié dans *Le Figaro*. On peut supposer que Larroumet n'avait pas eu connaissance de cet article dénigrant de Rodenbach à destination de son public bruxellois. Illustration.

409 Eugène Lerminier (1803-1857) : juriste et journaliste.

Le docteur Poirier, du moins, s'est montré plus crâne et a dominé le tumulte, lui qui, deux jours après, avait à subir même mésaventure à l'École de pratique, pour des griefs non moins futiles. On lui reprochait d'avoir favorisé, en l'admettant dans son laboratoire dès la première année, un jeune étudiant, le fils de M. James de Rothschild... Toutes les haines antisémites en ont profité pour éclater là. Puis on reprochait encore au docteur Poirier de pousser à la vente d'un traité d'anatomie[410] dont il est l'auteur. Là-dessus satires et chansons de quartier :

J'ai découvert
Que le biceps s'insère
Par deux tendons divers
A l'omoplate ;
Dans mon traité,
Que je vous ordonne d'acheter,
Nous les avons teintés
En écarlate.

Vous voyez que le Quartier Latin en est toujours aux chansons, charivaris, petites émeutes et coups de main contre le guet ; car, cela aussi, il l'a tenté cette semaine, après avoir cassé l'enseigne et les vitres du journal *La Nation*, qui avait tancé les étudiants pour leurs manifestations bruyantes et intempestives contre les professeurs et le public des cours en Sorbonne. « Vous cessez d'être drôles, avait-on imprimé ; mais vous risquez fort de devenir des drôles ». Il n'en fallait pas autant pour que les étudiants descendissent du quartier, sur la rive droite, en monômes belliqueux.
Tout cela est affaire de trop de jeunesse et aussi de la mi-carême qui est proche : or, les étudiants ont décidé cette année de participer à la cavalcade et mêleront aux chars des blanchisseuses des groupes d'estudiantins et de basochiens[411]. Ils commencent un peu trop tôt la mascarade et à s'entraîner pour un groupe important dont ils entendent, longtemps à l'avance, justifier l'appellation et pénétrer les rôles : « l'Armée du chahut ».

410 *Traité d'anatomie médico-chirurgicale par Paul Poirier.*
411 Dans ce contexte, le sens probable est : « hommes de loi ».

Un livre sur la Belgique — 21 mars 1893



[…] Encore qu'il faille se méfier de l'opinion des étrangers sur un pays, à preuve la boutade de Voltaire revenant de la Hollande : « Canaux, canard, canailles », il est intéressant de connaître des jugements d'écrivains français sur la Belgique. Nous avons déjà parlé ici des notes posthumes de Baudelaire, d'une partialité que la maladie excuse ; puis, l'an dernier, de celles de Victor Hugo, lors de la publication du volume *France et Belgique*, relation d'un voyage accompli par le poète en 1835. Aujourd'hui nous trouvons dans un nouveau livre qui vient de paraître : *Sur les chemins de l'Europe*, un très intéressant chapitre relatif à la Flandre et d'une haute curiosité, puisqu'il est signé de ce grand nom : Michelet[412]. Piquant parallèle à établir avec les impressions d'Hugo, d'autant plus qu'elles sont contemporaines, coïncidant avec le même instant. C'est en 1835 que l'auteur de *France et Belgique* accomplit son voyage. Michelet, lui, voyagea en 1834 dans notre pays. L'œuvre paraît aujourd'hui seulement ; car ce prodigieux producteur, tout à des œuvres de suite et de plus haute envergure, n'avait pas le temps de songer à publier ces notes rapides, une distraction, eût-on dit, et les copeaux de dessous l'établi où cet infatigable ouvrier multiplia les madriers, les solives, les poutres solides du temple de gloire qui gardera son nom.

Mais sa veuve restait, cette admirable veuve qu'est Mme Michelet. Déjà c'est par pur enthousiasme littéraire qu'elle avait épousé l'homme descendant les pentes de la vie et presque un vieillard, elle-même plus jeune que lui de trente années. Restée seule, il y a vingt ans, elle se voua toute à sa mémoire. Elle n'a même pas quitté cet appartement de la rue d'Assas pour y bien entretenir son culte, pour que rien n'y fût changé, dérangé, comme s'il n'était qu'absent et allait revenir tout à l'heure. Aujourd'hui elle travaille elle-même à la place où il s'asseyait, dans les chambres de cette maison curieuse, au n° 76 de la rue, qui fait encoignure et dont toutes les fenêtres boivent la lumière et le vaste espace des jardins du Luxembourg qui sont devant, en même temps qu'elles reçoivent tour à tour la visite du soleil dans sa course circulaire de la journée.

Ainsi Michelet s'était réalisé pour lui-même le conseil qu'il donne, dans son livre sur la mer, de se faire construire des villas en hémicycle, afin que le soleil allât de fenêtre en fenêtre. Et ce n'est pas que les chambres où il a vécu dont Mme Michelet s'inquiète et prenne soin. Elle a fait ériger à son cher mort au Père-Lachaise un tombeau touchant et magnifique, encore qu'un peu emphatique, où l'on voit l'historien tout en marbre, dans un lit de marbre aussi, dont la blancheur éblouissante tranche sur un parterre omnicolore de fleurs sans cesse entretenues et renouvelées, comme une douleur toujours saignante en rouges pétales…

412 Jules Michelet (1798-1874) : historien. Libéral et anticlérical.

Enfin, chaque année, à la fête anniversaire de la Saint-Jules, la veuve publie un ouvrage posthume qu'elle a colligé avec soin, trié entre les innombrables papiers que ce prodigieux travailleur a laissés. C'est ainsi qu'elle en annonce déjà un prochain d'un intérêt neuf et inattendu : *l'Art chrétien*, qui nous révélera un Michelet inédit, religieux, seulement pressenti par cette phrase de son *Histoire du moyen-âge* : « Touchons ces pierres avec précaution ; marchons légèrement sur ces dalles. Un grand mystère s'est passé ici. Je n'y vois plus que la mort, et je suis tenté de pleurer. » Ce sera l'épigraphe du prochain livre sur nos cathédrales, restituée en tête de l'ouvrage par Mme Michelet, qui, volontiers, coordonne, dispose et même un peu collabore à ces papiers posthumes, par exemple, au moyen de notes, comme on en trouve quelques-unes, parfois piquantes, au bas des pages du voyage en Flandre.

Or, ce voyage en Flandre est en réalité un voyage en Belgique. Michelet verse dans l'erreur de son temps, puisque Dumas, Hugo, comme lui, appelaient tout le pays entier, même Liège, Namur, Dinant. Michelet qui commence par Lille et Bruxelles, termine aussi par là.

Mais lui ne s'est pas borné au pittoresque de nos villes, à leurs monuments, à leurs souvenirs d'art. Il y voyage aussi en historien et cherche, par la topographie des lieux, à reconstituer les agitations du passé, des luttes, à retrouver la raison d'être des mœurs, des guerres, des tyrannies, des institutions. Dans chaque ville il compulse ses antécédents, sa généalogie. Il visite les bibliothèques. Il va voir les archivistes, mais ceux-ci, paraît-il, lui témoignèrent certains mauvais vouloirs. Jalousie de métier, sans doute, que Mme Michelet précise dans une de ces notes dont nous parlions, signée de ses initiales : « Ces mauvais vouloirs dont se plaint Michelet ne tenaient-ils pas aussi à ce que la plupart des archivistes se réservaient la primeur de ces documents pour leurs travaux personnels ou pour les publier eux-mêmes ? » Il nomme pourtant M. Lenz, l'archiviste de Gand, dont il a reçu une cordiale assistance.

Quoi qu'il en soit, il a des vues profondes sur l'histoire des villes, sur la condition des habitants dans le passé. Au moment où l'on parle en Belgique de l'habitation comme principe du droit électoral, cette remarque de Michelet est curieuse. Il constate que, naguère, la corporation, comme l'individu, était représentée par une maison. « Cette maison répondait des fautes de l'individu ; elle était en quelque sorte l'individualité du membre de la ville ; ainsi la veuve occupant devait un homme au service militaire. »

Il y a aussi dans ce livre, à propos d'Ypres, une vision d'historien admirable, fougueuse rêverie évocatoire qui saisit Michelet pour avoir contemplé dans le soir ce vaste monument des Halles devant lequel il s'extasie, « dentelé au comble comme d'un peigne délicat qui mordait dans le ciel sombre ». Et il explique l'apogée, la chute proche et irrémédiable, par la cause des eaux, dispute de rivières qui étaient les grands débouchés pour la production, et que Bruges, Gand accaparèrent aux dépens de leurs rivales plus faibles.

De Bruges Michelet parle aussi, avec une compréhension intime. Il a senti son charme mortuaire et mystique, dit un mot des béguinages, qu'il a visités, est sensible à la grâce de Malines et de son carillon, que Baudelaire, lui appela « la musique mécanique » de l'air.

Sur l'art aussi il a des notes caractéristiques, car, tout en s'enflammant du génie de Rubens, il dit avec une profonde justesse que le vrai peintre d'Anvers n'est pas ici, mais bien Quentin Metsys[413], et

413 Quentin Metsys (1466-1530) : peintre flamand du mouvement artistique des primitifs flamands, l'un des pionniers de l'école d'Anvers.

il a des moments étonnants pour parler de lui, comme lorsqu'il nous montre dans le S*aint-Jean-Baptiste décapité* (qui figure aujourd'hui au musée) la belle Hérodiade non troublée et comme *accoutumée à de pareils présents*.

Comme on le voit, ces notes sur la Belgique sont pleines de moelle, de pittoresque. C'est, en voyageant dans le présent, revoyager dans le passé, en ressusciter tout l'appareil et la cendre morte. On comprend que cet historien, d'autant plus clairvoyant qu'il est un poète, dise de lui-même, et magnifiquement, durant ce voyage qui se prolonge : « Ces pensées me *ralentissent*. »

Le Sar Péladan et la Rose+Croix — 10 avril 1893



[…] A cette Bourse-là, les peintes exposant aux Indépendants ou à la Rose+Croix ne sont guère cotés, et ce n'est pas dommage. Pour ceux du Salon de la Rose+Croix c'est même assez légitime. Ah ! ce pauvre Sar Péladan ! quelle piteuse déchéance que son[414] IIe Geste esthétique, comme il dit en son langage selon l'Ordre ! L'exposition de l'an dernier avait présenté quelque curiosité, mais la trahison de l'archonte Antoine de La Rochefoucauld[415] est survenue ; elle a entraîné la défection de MM. Swabe[416], Maurin qui étaient parmi les meilleurs exposants. Elle a aussi privé le sar de la salle de Durand-Ruel, qui est excellente au point de vue de la lumière et située en plein centre.

Le second Salon de la Rose+Croix, cette année, est donc installé au Champ de Mars, mais non pas dans les pavillons des Arts libéraux, bien aménagés. C'est dans la galerie du dôme central, d'une hauteur vertigineuse, d'une lumière aveuglante, que la présente exposition s'est inaugurée. Il ne resterait plus qu'à exposer les tableaux en plein air. Mais il ne faut pas incriminer que la défectuosité du local. A part notre ami Fernand Khnopff, dont tous les artistes et amateurs d'art parisiens ont trié ici et admiré les envois : des dessins méticuleux et profonds, l'*Offrande* et ce principal tableau, d'après une devise anglaise[417], au fond si évocateur, à la tête pensive et délicieuse, à part un ou deux autres comme M. Aman Jean[418] et M. Willette, tous les exposants sont médiocres, nuls, désespérants de banalité et d'impuissance.

Décidément le sar Péladan n'a pas de chances, malgré ses appels et ses extraordinaires boniments. Il poursuivait avec son Ordre — c'est lui-même qui parle — quatre buts individualistes : la recherche de l'être d'exception ; le cohortement des êtres d'exception en caste intellectuelle ; la conquête pour

414 Coquille : « sa ».
415 Bailleur de fonds des Salons de la Rose+Croix.
416 Coquille. Carlos Schwabe (1866-1926) : peintre symboliste allemand naturalisé suisse en 1888. Vécut la plus grande partie de sa vie en France.
417 *I lock my door upon myself* d'après un poème de Christina Rossetti.
Pièce maîtresse de l'exposition (*illustration*).
418 Edmond Aman-Jean (1858-1936) : peintre, graveur et critique d'art.

cette caste de son existence indépendante ; enfin l'organisation dans l'Occident de cette caste indépendante jusqu'à former un Etat à travers les Etats.

Or, loin de pouvoir réaliser ces buts magnifiques, il n'a même pas pu réaliser de grouper quelques bons tableaux. Il est vrai qu'il vient, à son tour, d'être excommunié laïquement par MM. Stanislas de Guaita et Papus, qui sont grand-maître et archonte d'une autre branche, dissidente, de la Rose+Croix. Or, cette excommunication de M. de Guaita est grave et périlleuse, s'il faut en croire ceux qui l'ont accusé d'avoir ainsi condamné à mort le chanoine Boullan[419], ce chanoine de Lyon, interdit, qui est mort récemment (de par ces maléfices, a-t-on dit) et avait servi de modèle au chanoine Docre de *Là-Bas*, le roman magique et satanique de M. J. K. Huysmans. N'est-ce pas extraordinaire, dans notre Paris actuel, toutes ces histoires de magie, d'occultisme, d'envoûtement, et quelle arrière-suite du romantisme, tous ces visages d'écrivains d'aujourd'hui superposés à la Notre Dame de Victor Hugo et grimaçant en gargouilles sataniques !

Mais malgré cette excommunication, le sar Péladan demeure serein et radieux, et le jour de notre visite à son salon de la Rose+Croix nous avons pu le voir traversant la vaste salle — en costume truculent : justaucorps de lainage violet, un violet épiscopal, d'où dépassait le col d'une chemise de satin jaune et un jabot de dentelle, un peu fripée, non moins que ses gants gris perle, prétextant l'excuse d'avoir remué de vagues décors dans le théâtre en toile qui est au fond et où s'entendront prochainement *Babylone*, tragédie en 4 actes, et le *Fils des Etoiles*, cette wagnérie en 3 actes pour laquelle M. Jules Claretie[420] répondit, avec esprit et délicieusement, à l'auteur que, en France, l'art dramatique ne chevauche pas encore sur un cygne.

419 Joseph-Antoine Boullan, généralement connu comme sous le nom d'Abbé Boullan (1824-1893) : prêtre condamné pour satanisme.

420 Jules Claretie (1840-1913) : romancier, dramaturge français, critique dramatique, historien et chroniqueur de la vie parisienne. Il fait jouer *Le Voile* de Rodenbach à la Comédie-Française.

La Ligue contre le Tabac — 18 avril 1893

Peut-être, à force de recommencer le passé, va-t-on ramener aussi les fumeurs au tabac à priser et à la tabatière, si chère aux marquis et aux abbés galants, surtout que la Ligue contre le tabac qui sévit ici en permanence se montre moins sévère contre ce mode d'absorption nasale, pur prétexte à politesses réciproques et à délicate chiquenaude sur un jabot. Mais point de cigares, de pipes, de cigarettes, dit la Ligue avec conviction dans ses solennelles assises, comme celles qu'elle vient de tenir au Grand-Hôtel cette semaine. Elle récompense ses fidèles comme l'Académie récompense la vertu. Mais on prétend que les brevets qu'elle donne ne sont pas non plus très sûrs ni véridiques. Les malicieux affirment que ses zélateurs, voire son président, fument comme des Turcs ; mais ils pourraient répondre comme le président d'une société végétarienne surpris un jour en flagrant délit de trahison, attablé devant un authentique gigot, qui s'écria : « Je viens de changer d'opinion. »

Quoi qu'il en soit, la Ligue contre le tabac ne jouit guère d'une grande influence : à peine 2,500 adhérents sur trente-huit millions d'habitants. Nul peuple n'est plus fumeur que le peuple français. Echanger de la fumée est pour lui concomitant à échanger des idées. M. Maurice Barrès le savait bien, qui disait en revenant de Nancy où il avait fait réussir sa candidature à la députation : « J'ai fumé de maigres cigares avec le peuple. »

Pourtant la cigarette est toujours préférée. Il n'y a pas d'ouvriers qui n'ait le besoin impérieux, au milieu de sa besogne, de s'interrompre pour « en griller une. » Et ils ont un art spécial, une aptitude rare à se rouler une cigarette en un instant, avec de la poussière de tabac ramassée dans le coin des poches, à la maintenir, sans la coller, toute intacte et close entre les doigts. Ce goût est si violent qu'on a remarqué chez presque tous les assassins à la Roquette, tandis qu'on vient de les éveiller à l'aube pour les conduire à l'échafaud le désir d'allumer une dernière cigarette qu'ils savent bien ne pas *pouvoir finir*. C'est que la cigarette, à ces minutes suprêmes, correspond à un état psychologique, s'accommode avec un état de nerfs qu'elle calme peut-être par la crispation des doigts qui la roulent, des lèvres qui la mordent. Banville a élucidé cela avec humour à propos de Napoléon III et de la cigarette, tant reprochée, qu'il alluma après avoir remis son épée sur le champ de bataille de Sedan. Et nul plus que Banville ne pouvait le faire, lui qui fut un exquis virtuose de la cigarette, qu'il créait instantanément sous ses doigts agiles et avec une forme incomparable.

En cela il fut un maître aussi, dont les disciples ont continué le culte avec la même ferveur, car si la Ligue contre les fumeurs, dans sa réunion de l'autre jour au Grand-Hôtel, a attribué, au tabac tous les torts : d'amaigrir, de paralyser l'intelligence, de vicier l'haleine, de carier les dents et même de dépeupler la France, il y a M. François Coppée, d'autre part, qui pense que la cigarette est la récompense du repas et M. Stéphane Mallarmé qui nous disait un jour que la fumée de tabac est indispensable par moments pour mettre de la distance entre la foule et soi.

Pelléas et Mélisande, de M. Maurice Maeterlinck — 24 mai 1893



Loin aussi du naturalisme et tout à fait dans l'évolution présente des esprits est l'art de M. Maurice Maeterlinck, dont on a représenté mercredi dernier au théâtre des Bouffes le dernier drame *Pelléas et Mélisande*. Vous connaissez l'œuvre, qui a été publiée en Belgique, analysée, discutée : cette histoire à la fois naïve et dramatique, dans le goût de l'histoire et de la complainte de Geneviève de Brabant, où Golaud (qui s'appelle là Golo) jaloux, de son frère Pelléas, le tue parce qu'il aime la petite princesse Mélisande, sa femme rencontrée au seuil d'une forêt, triste d'avoir laissé tomber sa couronne dans une source où plus tard elle laissera choir aussi son anneau nuptial. L'intérêt, pour cette œuvre connue, était donc d'en voir l'effet à la scène et de juger si ses mérites dramatiques égalent ses mérites littéraires. L'expérience a suscité des avis divers dans la critique du lendemain et aussi dans le public qui assistait à la représentation. Certaines scènes ont porté réellement, les plus longues surtout, comme le duo d'amour au pied de la tour et l'autre dans la forêt, comme la scène où Golaud fait épier sa femme et son frère par l'innocent petit Yniold, et qui est d'un puissant effet dramatique, enfin la scène finale où la petite princesse Mélisande, frappée en même temps que Pelléas, mais qui, elle, n'est pas morte sur le coup, doucement agonise de l'air d'un pauvre lys blessé dont l'âme qui va partir déjà s'effeuille, si douce et petite que tout à l'heure, quand elle sera décédée, c'est à peine si le silence s'en allégera.

Ce qui, à la scène, produit mauvais effet et dérange l'émotion, c'est la fréquence des tableaux, souvent courts et transitoires, comme les divisions géométriques d'une image d'Epinal, dont cet art dramatique, dans une certaine mesure, participe. L'impression dans ce sens s'accentuait encore par le fait du rideau des Bouffes, qui dans le silence souvent descendait avec un grincement, avec un bruit de cordes et de poulies.

Nous voudrions pour les drames de M. Maeterlinck un rideau d'étoffe souple sur tringle, s'écartant par le milieu et sans bruit, comme dans le théâtre wagnérien dont on avait déjà repris, d'ailleurs, le système d'obscurité en l'étendant de la salle jusqu'à la scène. L'éclairage, en effet, fut constamment sourd, sobre, clair-obscur de lune infusant dans des arbres noirs, les arbres d'une forêt, servant de fond et qui avait un peu l'air d'une fresque de Puvis de Chavannes, mais vue dans un crépuscule. C'est l'œuvre de M. Paul Vogler, un habile peintre impressionniste. Ce décor alternait avec un autre plus sommaire encore, un vague papier de tenture formant des cloisons et des portants latéraux, dans des tons neutres, gris et soufre, parsemés de grandes fleurs comme certains cotons anglais ou tissus japonais. Quant aux costumes, c'étaient aussi des tuniques aux couleurs pâles, comme dans les albums de Walter Crane[421] et nos peintures symbolistes, qui s'harmonisaient avec le ton de

421 Walter Crane (1845-1915)) : artiste majeur anglais. Théoricien, écrivain, et socialiste convaincu. L'un des principaux acteurs du mouvement artistique des Arts & Crafts.

mélopée, la déclamation nue et sans plis adoptée par les interprètes. Ceux-ci ne méritent que des éloges : Mlle Meuris d'abord, qui achève par cette création de se mettre au premier rang, elle qui avait déjà été si délicieuse au Théâtre Libre dans le *Canard sauvage* d'Ibsen. Elle a été une princesse Mélisande subtile et émouvante, avec sa pâleur de lys exsangue, ses frêles mains vraiment malades, comme elle dit, sa voix presque insexuelle, tout son être presque incorporel,et son air de passer en poupée de cire inconsciente et tragique à travers une sombre histoire dont elle est la fatalité. Mlle Aubry aussi, qui jouait Pelléas en travesti, a eu pour exprimer l'amour ingénu et ignorant du jeune prince des accents, des lueurs, une chaleur de sang et de voix, surtout dans ce couplet de la chevelure qui est exquis : « Tes cheveux vivent, tes cheveux m'aiment plus que toi... »
Enfin Golaud a trouvé un pathétique interprète dans M. Lugné-Poë, un très intelligent comédien, très moderniste, très lettré, à qui revient le mérite de cette représentation, qu'il a menée à bonne fin presque sans ressources et à travers des difficultés et des déveines. Représentation très artistique, en fin de compte, et dont la Belgique aurait le devoir de se réjouir, puisqu'elle fut tout à l'honneur d'un des siens dont la réputation et le talent la glorifient ici.

La passion du jeu — Les grands cercles et les courses — 30 mai 1893



[…] Ce n'est pas que M. Henri de Bornier qui fasse encore des tragédies. La vie réelle nous en offre à chaque instant de plus dramatiques que le théâtre. Que penser par exemple de ce marchand de vin de Montrouge, ruiné, menacé de la faillite, qui s'arme d'un revolver et, sans trembler, loge une balle dans la tête de sa femme, puis tue successivement un fils de quatorze ans, ses deux filles, et achève enfin cette hécatombe par lui-même ? Et nul délire d'alcool ou de folie. En tout calme et préméditation. Parce qu'il est ruiné, parce qu'il ne pourra plus vivre, nourrir les siens, ayant fait des dettes, dilapidé tout son avoir à jouer sans arrêt sur les champs de courses, où la chance lui fut contraire. Ah ! cette terrible passion du jeu, et du jeu surtout sous cette forme provocante, du jeu en plein air, le jeu enfiévrant des courses, source de tant de ruines, de malheurs, de morts, depuis que la passion s'en est follement développée, en ces dernières années, parmi la population parisienne !

Car justement, cette semaine, outre le cas de toute cette famille du marchand de vin coupé, ainsi disparue épouvantablement, n'avons-nous pas vu deux autres exemples non moins lamentables ? L'autre jour on fait une rafle au bois de Boulogne, dont les fourrés sont envahis par une population interlope qui y pullule. Or, parmi les arrestations on trouve une femme, séparée de son mari, lequel est un négociant important et lui servait une rente annuelle de 25,000 francs. Elle l'avait toute perdue sur les hippodromes et maintenant vivait des pires métiers, rôdeuse de barrière et du bois de Boulogne…

Et la troisième victime ? Un ancien soldat, probe, bien famé, qui avait reçu un dépôt de trois mille francs. Il céda à la tentation d'aller jouer aux courses, perdit. Il s'est tué.

C'est vraiment un mal grave dont la contagion s'étend. Il faudra qu'on finisse par défendre le pari mutuel, dont les affaires énormes sont significatives, soit 225 millions pour l'an dernier. Déjà on a fermé dans Paris les agences, les succursales parce que le scandale devenait trop public. Ce n'est pas assez : la tentation reste forte. Les hippodromes sont proches. Des trains de ceinture, omnibus, chars à bancs spéciaux y conduisent en quelques minutes et pour quelques sous. Il y a des courses tous les dimanches. Et la foule des petits employés, bourgeois humbles, ouvriers aussi va y perdre, en un après-midi, peut-être pas ce que Musset appelait « la sueur d'une année », mais certes la sueur d'une semaine. C'est immoral, assurément, quand cet état de choses n'aboutit pas aux crimes, suicides, effusions de sang dont nous parlions tantôt. Certes, il serait bien difficile de supprimer tout à fait le jeu. C'est une passion très parisienne, et enracinée. Il est partout ici. On a calculé que dans le Bottin il y a déjà 75 cercles où l'on *cartonne*. C'est le jeu, c'est-à-dire la cagnotte, qui leur permet ce luxe d'installation, de valets, cette table succulente et si bon marché (nulle part on ne dîne mieux à Paris et pour si peu d'argent que dans les grands cercles). Les cotisations en effet sont minimes.

Au Jockey-Club on ne paie que 400 francs, et 100 francs pour la Société d'amélioration de la race chevaline. Aux Mirlitons 300 francs ; et au Cercle de la rue Volney aussi. Au Cercle de la rue Royale 500 francs, c'est-à-dire de minimes sommes, étant donné le confort, le grand luxe, les avantages de ces cercles.

Mais ils vivent par le jeu, qui alimente aussi à l'infini de petits cercles, sans compter les innombrables tripots clandestins où se satisfait cette passion grandissante. Murger disait autrefois : « La moitié de Paris passe sa vie à demander cent sous à l'autre moitié qui refuse. » Aujourd'hui, on ne cherche plus à les emprunter, mais à les gagner au jeu. Les courses offrent pour cela un moyen proche et permanent, ouvert à tous. C'est là le danger. Jadis, quand le jeu de la roulette fonctionnait au Palais-Royal, jusqu'en 1836, où une loi le supprima, il y avait une consigne pour ces maisons de jeu d'admettre le moins possible d'ouvriers autour du tapis vert.

Aujourd'hui la pelouse est un tapis vert public, accessible à tous, dressé en plein vent et qui fascine, attire ceux qui passent. Il faudra y porter remède, comme à une épidémie qui menace Paris. Et voulez-vous la preuve que tous ici en sont plus ou moins atteints ? Un philosophe a observé ceci : « Je reconnais, disait-il, les travailleurs et les joueurs à ce détail ; ceux-ci disent un louis, ceux-là disent vingt francs, c'est-à-dire une somme qui représente un effort, un gain obtenu par accumulation. »

Or, tous les Parisiens aujourd'hui disent : un louis !

La visite au service anthropométrique de M. Bertillon – 3 juillet 1893



Le congrès[422] ne s'en est pas tenu à des discussions et à des théories ; comme corollaire à l'un des points de son ordre du jour, la méthode relative à l'organisation d'une statistique scientifique et uniforme de la récidive, il est allé visiter en corps une des choses les plus curieuses et les plus utiles du Paris actuel : le service anthropométrique de M. Alphonse Bertillon[423], au palais de justice, que M. Le Jeune était déjà allé étudier en détail, personnellement. Il est souhaitable, en effet, que ce service s'établisse partout comme ici, où il a déjà rendu des services considérables, au point de vue de l'identité des personnes arrêtées et, par conséquent, de la répression dans les cas de récidive, qui est la grande préoccupation du droit pénal moderne. Il s'agit surtout d'atteindre ceux qu'en argot policier on nomme « les chevaux de retour »[424]. C'est ce qu'a voulu et réalisé M. Bertillon avec une énergie qui a dû vaincre bien des inerties et des mauvais vouloirs. Il appartenait aux services de la préfecture de police, où il entra après avoir fait son service militaire et suivi un peu des cours de médecine à Lyon. Or, quand il fut dans l'administration, il remarqua la banalité, l'insuffisance des signalements, qui ne permettaient presque jamais de reconnaître les récidivistes, dissimulant leur nom véritable. C'est alors qu'il eut l'idée de créer un dossier de toutes les personnes arrêtées, comprenant d'abord leur photographie ; mais ce renseignement est fragile, car le physique se modifie au bout de quelques années, et, d'autre part, la ressemblance peut être parfaite entre deux portraits obtenus d'individus différents. M. Bertillon découvrit un renseignement décisif : la mensuration aux parties osseuses, la classification des signalements d'après les rapports des mesures. Or, il paraît qu'ici la nature ne se recommence pas : les différences sont caractéristiques quand on prend la mesure du squelette et le rapport entre certains membres du corps et certaines dimensions osseuses.

Sur cette base M. Bertillon organisa tout un service : chaque individu amené au Dépôt est immédiatement photographié ; puis ses employés, qui sont d'ordinaire des agents de la sûreté, procèdent à la mensuration, qui est une opération très rapide, grâce à des instruments spéciaux, et dure au plus deux ou trois minutes. Dès lors, l'individu a sa fiche qui s'ajoute aux deux cent mille fiches à peu près que M. Bertillon a déjà réunies dans son installation, sous les combles, au palais de justice. Malgré ce nombre énorme, les fiches individuelles recherchées peuvent être découvertes rapidement, au moyen d'une méthode d'élimination très ingénieuse. Le résultat pratique, c'est que

422 Le congrès de droit pénal.

423 Alphonse Bertillon (1853-1914) : criminologue. Fondateur en 1882 du premier laboratoire de police d'identification criminelle et créateur de l'anthropométrie judiciaire, appelée « système Bertillon » ou « bertillonnage ». Ce système d'identification fut rapidement adopté dans toute l'Europe, puis aux États-Unis, et utilisé en France jusqu'en 1970. Source : Wikipédia.

424 Récidiviste.

5,000 récidivistes ont été ainsi reconnus malgré de faux noms et une identité mensongère, et cela dans une proportion croissante : en 1884, 49 seulement ; en 1891, 600 ; en 1892, 680.

Le résultat encore, c'est que depuis la création de ce service les voleurs internationaux, les pickpockets organisés en bandes, ont diminué dans la proportion de 90 à 15. Il leur est maintenant impossible de changer d'état civil à chaque arrestation ; on les reconnaît vite pour des récidivistes en retrouvant leur ancienne fiche d'après la mensuration nouvelle ; ils ont alors à craindre les majorations de peine ou la relégation. C'est pourquoi ils préfèrent désormais les capitales étrangères, où, en cas d'arrestation, ils courent moins de risques.

Bertillon a expliqué à M. Le Jeune et aux membres du congrès le fonctionnement de son service, dont il est sûr d'ailleurs comme d'une opération arithmétique. Et l'expérience lui a souvent donné raison contre toute apparence. Ainsi il raconte volontiers ce fait d'une vieille femme, qui soutenait que son fils, arrêté comme dangereux récidiviste, n'avait pas de casier judiciaire et qu'il était pris par le service anthropométrique pour son frère, lequel avait subi plusieurs condamnations. M. Bertillon persista à déclarer que celui qui avait été mesuré était bien le même que celui qu'on tenait, et la cour d'assises, s'en rapportant à ses affirmations, condamna l'individu à la relégation perpétuelle. Or, lorsqu'il fut parti, la vieille déclara à M. Bertillon : « Il avait juré qu'il me crèverait la peau si je ne disais pas comme lui, mais vous aviez raison ; maintenant que le voilà parti, j'en suis bien contente ».

Après de telles expériences, on comprend que M. Bertillon croie sont service anthropométrique infaillible. Il a essayé de faire partager sa conviction aux membres du congrès de droit pénal qui en ont fait la visite. Et, sans pousser le zèle jusqu'à les soumettre eux-mêmes à la mensuration, il les a du moins fait photographier en groupe.

Ceci prouve que si Paris est le centre de toutes les fêtes et de tous les plaisirs, comme nous le peignons souvent, il travaille aussi à des choses sérieuses, utiles ; il est toujours « ce vieillard laborieux » dont Baudelaire nous parle en un de ses poèmes.

Au quartier latin — La police parisienne — 10 juillet 1893



Nous avons eu nos « journées » de juillet, mais ce n'est pas celles-ci qu'on pourra surnommer « les glorieuses »[425]. Un quartier important de Paris a été, toute la semaine, en état de trouble, en état d'émeute ; le sang a coulé. Il y a eu mort d'homme.

Tout en nous gardant de toucher à ces événements par le côté politique où ils ont dérivé par la suite, nous ne pouvons nous empêcher de les avoir suivis en curieux, en observateur, pour vous livrer une fois de plus des notes sur cette psychologie de la foule parisienne si légère, brusque, inconsistante, changeante et impressionnable comme la mer. Or, cette fois encore tout le mal initial provient d'un fait que nous avons déjà plusieurs fois signalé ici et qui, en notre qualité d'étranger, nous a plus frappé et choqué : c'est que Paris est loti d'une police que les autres capitales toléreraient malaisément.

Ce délicieux Villiers de l'Isle-Adam, parmi les mille facéties de sa conversation, nous racontait un jour qu'en Tunisie il y avait beaucoup d'épileptiques. Ne sachant qu'en faire, on avait imaginé de leur donner un uniforme (puisqu'ils étaient atteints du même mal) et de les organiser en un corps dont on pourrait disposer les jours de mouvements populaires. Ces malheureux sans raison ne parlaient pas. Ils savaient tout au plus proférer un cri : Oi-oi ! Et quand on les lâchait en bande, ils s'élançaient en poussant tous ensemble leur cri. On les appela les Oi-oi. Et c'étaient ces épileptiques qui étaient chargés du maintien de l'ordre.

Eh bien, on pourrait croire vraiment que ce sont aussi des Oi-oi qui ont été recrutés pour composer la police parisienne, surtout ce qu'on appelle les brigades centrales et d'où est provenu tout le mal. Celles-ci forment des compagnies à part ; il y en a quatre, composées de cent hommes chacune, et qu'on lance, dans les moments critiques, à titre de soutien et de renfort.

Les gardiens de la paix déjà sont d'un manque d'affabilité et de zèle qui est notoire. Le bon chansonnier Jules Jouy a fait sur eux des ballades d'une juste et populaire satire :

Quand les sergots restent chez eux,
C'est encore ce qu'ils font de mieux.

La chronique quotidienne fut maintes fois scandalisée de leurs excès : on connaît les arrestations inouïes comme celle de Mme Montaland, du Théâtre-Français ; on se rappelle le député Baudin et d'autres récemment « passés à tabac », une opération familière et qui consiste à rouer de coups l'individu qu'on vient d'arrêter. Ravachol eut à la subir quand, arrêté et ligoté, on l'eut emmené au

425 Allusion à la Révolution de juillet 1830, surnommée « Les Trois Glorieuses ». Illustration : Félix Vallotton, *La charge* (1893), paru dans *L'Estampe*.

commissariat. Là des agents le frappèrent durant un long temps, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé sur le carreau. Même les équipées joyeuses, comme les toutes proches visites académiques d'Achille Leroy et de Maxime Lisbonne dans la légendaire patache[426], ne trouvent point grâce. On les arrêta sous prétexte d'un costume de général bolivien porté par l'un deux et les coups de poings plurent sur la tête de tous.

Voilà ce que Paris sait, proclame depuis longtemps, ce qu'il supporte mal, ce dont il se plaint parfois en se résignant tout aussitôt, parce qu'il est bon enfant et débonnaire. Mais cette longue indignation a éclaté, et il y faut voir la seule cause des troubles, au moins quant à ceux des premiers jours, car par la suite ils ont dégénéré et évolué dans un sens politique.

Rien ne serait arrivé sans cette intervention intempestive et, dès le début, violente à l'excès de la police ou plutôt des brigades centrales, qui firent la charge qu'on sait, se ruèrent sur le café d'Harcourt[427], qui est un nid d'étudiants, et tuèrent cet inoffensif Antoine Nuger, qui n'était qu'un curieux et n'avait en rien les intentions et les allures d'un révolutionnaire. Tout cela pour un de ces plus bruyants que dangereux monômes d'étudiants[428], réunis place de la Sorbonne, pour une bénigne agitation locale qui se serait consumée sur place, comme ces punchs que les étudiants font flamber les jours de liesse et qui s'éteignent vite faute d'alcool.

426 Voiture hippomobile.

427 Ancien Café d'Harcourt, place de la Sorbonne. Le 3 juillet 1893, Antoine Nuger fut tué en terrasse par le jet d'un pyrogène de la police. Sur le boulevard Saint-Michel des étudiants protestaient contre le « Père La pudeur », le sénateur Bérenger. La veille, celui-ci avait condamné le fils d'un membre de l'Institut et des dames qui avaient participé à un bal en tenue plus que légère. A l'arrivée des forces de l'ordre, les étudiants se réfugièrent dans l'établissement dont ils furent évacués avec la plus grande violence.

428 Le monôme est une manifestation étudiante française qui peut être aussi bien festive que démonstrative en fonction des établissements et des occasions. Apparu à la fin du 19e siècle, il revêt initialement la forme d'une pittoresque procession en file indienne, les participants se tenant par la main ou la main sur l'épaule, rythmée par des chants. Source : Wikipédia.

La mort de Guy de Maupassant — 10 juillet 1893



Ce fut peut-être le cas aussi de ce malheureux Guy De Maupassant, qui vient de mourir à la maison de santé du Dr Blanche et dont trop de voyages, de courses en voiture et en bateau, trop d'exercices physiques, a-t-dit, avaient exaspéré la névrose. La vérité est que la folie dont il est mort était un peu constitutionnelle chez lui et héréditaire[429]. Son frère, Hervé de Maupassant, avait déjà, il y a quelques années, succombé au même mal, mal terrible et qui seul a pu si vite avoir raison de ce gars normand à la forte encolure, au riche teint allumé de cidre, râblé, endurci aux fatigues, rompu à tous les sports et dont les prouesses, dont il se vantait, étonnèrent longtemps. Tel on le voit en ce pastel de lui par Gervex qui figure à la présente exposition des écrivains du siècle.

Mais déjà il y a quatre ou cinq ans, bien qu'il n'eût pas atteint la quarantaine, il nous apparut subitement vieilli, la moustache grisonnante, maigre, le ressort intérieur cassé, eût-on dit. La maladie terrible opérait dans l'ombre. Et lui-même dut en avoir par minutes la sensation dès ce moment-là. Il suffit de lire *Le Horla*, qui, à ce point de vue, est cruel de frisson avant-coureur. Il avait dû sentir ce que Baudelaire a constaté pour lui-même : « Le vent de l'aile de la folie s'est rapproché de moi. »

Parallèlement ses manies augmentèrent. Jamais il n'aima beaucoup Paris et le monde littéraire. Encore était-il assidu jadis aux après-midi du dimanche chez Flaubert, rue du Faubourg St-Honoré ; c'était son parrain, et il trouva, de plus, en lui un parrain de lettres qui l'éduqua, l'aima, durant sept ans lui corrigea sa copie, lui apprit à écrire. En ce temps-là Maupassant était attaché au ministère de la marine, où il n'obtint point d'avancement « parce qu'il manquait de style », disait le rapport d'un fonctionnaire supérieur.

Il débuta par *Boule de Suif*, qui d'emblée le lança, le mit au dernier rang du groupe des soirées de Médan avec lequel il avait débuté. Il voyait beaucoup dans ce temps-là les naturalistes de la suite de M. Zola : MM. J. K. Huysmans, Céard, Hennique, et dînait hebdomadairement avec eux dans une extraordinaire gargotte de Montmartre. Mais bientôt son goût de solitude commença et cette sorte d'aversion du monde littéraire, un peu maladive, qui lui faisait répondre, en 1891, à M. J. Huret, lors de son enquête littéraire : « Je ne suis pas un homme de lettres, monsieur ; je suis un homme du monde ». Et il lui offrit de lui faire visiter sa garde-robe.

Avant d'en arriver là il avait longtemps habité La Guillette, à Etretat, où il recevait encore des amis de Paris, quand ses migraines, de longues migraines qui duraient parfois toute une semaine, ne l'en empêchaient pas. Il souffrait aussi de maux gastriques ; il se droguait, se médicamentait lui-même, à l'excès et au hasard.

La misanthropie s'accentuait à mesure, proportionnellement sans doute avec le progrès intérieur du mal. Il quitta Etretat pour Cannes, où il commença à vivre surtout en bateau, ce joli yacht *Bel Ami*

429 La syphilis est la cause principale de la mort de Maupassant.

où il se trouva enfin seul. Il y écrivait, s'y sentait heureux, jusqu'au soir de la grande et brusque fêlure dont il eut certes conscience, dans un éclair. Il voulut se tuer, à sa fenêtre, devant la mer ; mais son domestique François avait ôté les balles du revolver, et son rasoir, dont il voulait se taillader la gorge, fut impuissant.

Alors on le ramena ici, tout de suite l'ombre de lui-même ; il commença cette agonie de deux ans. D'abord il fut calme, même avec des visions poétiques et la vague conscience, seulement triste, du vide qui s'était produit en lui. Un de ses amis qui le vit à ce moment nous a raconté qu'il disait avec une infinie mélancolie : « Où donc sont mes pensées ? ». Et il cherchait, furetait autour de lui, comme s'il avait perdu un objet usuel, précieux. « Mes pensées ? N'avez-vous pas vu mes pensées ? ».

Tout à coup il souriait : il les avait retrouvées. C'étaient ces papillons dont le vol maintenant se rapprochait, revenait... Et il faisait le geste de les poursuivre, de les attraper au passage. Hélas ! La cage de verre du pauvre cerveau est restée vide de ses papillons, vide de ses pensées...

La paralysie générale est venue ; les convulsions ; depuis des mois on nourrissait le pauvre écrivain déjà méconnaissable, avec la sonde. Il est mort maintenant, et c'est une délivrance pour lui et ceux qui l'ont aimé.

Quant à son œuvre, en survivra-t-il une partie ? Tourneur en nouvelles, a-t-on dit ; certes, car, mieux que l'art du roman, il avait l'art de courts récits, gais, sains, amusants : « Pour aérer le regard et lire limpidement pour lire », a dit M. Stéphane Mallarmé.

L’inventeur du télégraphe — 19 juillet 1893



La fête du 14 juillet serait incomplète et ne ressemblerait pas à elle-même sans une inauguration de statue. Le héros promu dans le bronze cette année ne jouit pas d'une notoriété considérable : il s'agit de l'inventeur du premier télégraphe, ce Claude Chappe[430] qui, comme tous ses confrères en inventions, d'ordinaire, fut très malheureux et alla se noyer dans le puits même de la maison du télégraphe.

Son appareil était commode et fort ingénieux déjà, avant l'application de l'électricité. C'était un télégraphe aérien. Sa machine jetait dans l'air de grands bras noirs ; elle était installée dans des belvédères sur les tours et les clochers. On peut encore en voir au sommet de l'église Notre Dame des Victoires. Il y en eut à Sainte-Eustache jusqu'au moment du siège, où un obus l'emporta. Dans le système de Chappe la transmission des dépêches était rapide ; ce n'était pas l'instantanéité actuelle, mais de Calais à Paris, par exemple (soit une distance de 68 lieues), il ne fallait que trois minutes, au moyen de 33 télégraphes ; de Lille, 2 minutes, par 22 télégraphes, et toutes les villes de province furent bientôt reliées à Paris par des appareils du système Chappe, qui demeura le mode unique de communication jusqu'en 1839.

Une publique reconnaissance était donc due au malheureux mais si utile inventeur, d'où l'idée d'une statue à laquelle le personnel des postes et des télégraphes de la France entière a collaboré en souscrivant, par petites cotisations, pour une somme de 35,000 francs.

A ce premier télégraphe se rattache un souvenir littéraire, curieux et peu connu. En 1819 Victor Hugo, qui n'avait alors que 17 ans, publia précisément sous ce titre : *Télégraphe*, une plaquette qu'il a, depuis, rachetée et retirée du commerce et qui était sa vraie œuvre de début : une saillie contre les gens du nouveau pouvoir et tel baron anonyme qu'il comparait au télégraphe, lui qui agite aussi de grands bras et « annonce un grand secret qu'il ne sait pas lui-même » !

430 Claude Chappe (1763-1805) : inventeur du sémaphore.

Le Paris électoral — Affiches et candidats — 7 août 1893



Les petits métiers parisiens.
Le Colleur d'affiches.

Un concours général d'une autre sorte qui vient de s'ouvrir, avec un zèle non moins fiévreux, c'est celui entre candidats pour les élections, qui sont prochaines. Ici il s'agit de décrocher le prix, c'est-à-dire la majorité absolue. Les accessits ne comptent pas. C'est retomber dans le cas dont Villiers de l'Isle-Adam disait : « J'ai frisé le succès, mais le fer n'était pas assez chaud ». Donc, pour réussir, nous voyons en ce moment nos candidats déployer une ardeur sans répit et rendre de nouveau à la ville sa physionomie de Paris électoral si amusante à l'œil et même à l'esprit. La guerre des affiches recommence. Car les colleurs ici ne sont pas des fonctionnaires communaux, indifférents et impartiaux. Ils se passionnent ; ils sont à la solde des partis et des candidats. Aussi colle-t-on partout les papiers multicolores. N'a-t-on pas arrêté l'autre jour un candidat qui affichait sur la tour Saint-Jacques ? Or, il y a toute une catégorie de monuments que des arrêtés de police préservent : les églises, ceux qui revêtent un caractère d'art, etc. Mais on passe outre souvent. Les socles de statues, les statues elles-mêmes sont toutes habillées de ces vêtements de papier. Il y a tel candidat qui a l'outrecuidance de coller son programme sur le dos de bronze de Diderot au boulevard Saint-Germain... Seule la statue de Jeanne d'Arc est chaque fois préservée. Elle le fut même au temps de la campagne boulangiste, où nous eûmes une bataille d'affiches extraordinaires, comme on n'en verra plus jamais, par le nombre d'abord des placards opposés, puis par la violence des injures, le prudhommisme des déclarations, qui est d'ailleurs commun à toutes les élections et à tous les candidats. « Votez pour Jacques, disait-on, parce que c'est un nom simple et bien français ». Il semble qu'on aurait pu dire la même chose du candidat adverse et que le nom de Boulanger était un peu dans les mêmes conditions. Mais l'électeur est gobeur, d'ordinaire ignorant de tout, et les boniments ne sauraient assez descendre au niveau le plus bas. M. Renan, qui s'était un jour présenté à la députation, racontait en riant ce dialogue entre électeurs qu'il avait surpris devant une des affiches apposées par lui où son nom s'étalait en larges lettres :

— Qui est-ce ? Qu'a-t-il fait ?

— Il paraît qu'il a écrit des livres. *La vie de Jésus*, m'a-t-on dit.

— Oh ! Alors je ne vote pas pour lui. Je n'aime pas les cléricaux !!

On comprend dès lors que la plupart des candidats, plus obscurs que ne l'était M. Renan, se croient obligés de faire crier leur nom par des affiches jusque sur les toits. Il y a tel candidat, avocat et directeur du *Voltaire*, dont le nom imprimé sur une courte bande jaune se répète ainsi des milliers de fois, en ce moment, sur toutes les marches de l'escalier de l'Opéra, en petites affiches collées côte à côte, formant un tapis de papier sans intermittences, presque sans coutures, avec toujours ce nom représenté à l'infini. Nous nous souvenons qu'une grande dame, qui reçoit beaucoup — pourquoi ne

pas la nommer ? C'est Mme Aubernon de Nerville —, nous disait un jour l'agacement qu'elle éprouvait à se voir citer sans cesse par les gazettes pour le moindre déplacement, dîner, pour la moindre de ses fêtes ou de ses sorties. Et une agence aux aguets, comme l'*Argus*, avait soin de lui envoyer chaque fois l'extrait du journal. « Toujours ce nom, ce nom partout, répété, imprimé, reproduit, renvoyé comme un volant par des raquettes. Cela m'agace, me crispe, toujours mon nom. Je finis par le prendre en horreur, ce nom ! ».

Les candidats, eux, n'ont pas ces délicatesses et ces pudeurs, et, à Paris, voilà d'ordinaire comment ils s'arrangent pour bien faire connaître leur nom dans leur arrondissement : d'abord quinze mille bandes multicolores, un peu partout ; puis dix mille bandes avec encore leur nom, mais en beaucoup plus gros caractères, et dans leur quartier principalement ; enfin 5,000 professions de foi sur des affiches de 60 centimètres sur 80. Ce qui fait en tout, pour chaque candidat, quelque chose comme 30,000 placards. Or, comme il y a en France un millier de candidats à la députation, vous calculez le total. Quel affolement, d'autre part, pour la poste, si la mode introduite par le général Boulanger d'envoyer sa carte de visite à tous les électeurs s'était continuée !

Ce qui a disparu aussi, et est plus regrettable, ce sont les affiches de candidats fantaisistes. Est-ce que ceux-ci feraient définitivement défaut ? La gaieté est morte. Autrefois elle se survivait, à Montmartre. Le fameux colonel Lisbonne avait sollicité un mandat pour désintéresser ses 1,370 créanciers. Salis se posait comme candidat « à la révision tous les trois mois ».

Aujourd'hui tout le monde est sérieux, même M. Maurice Barrès, qui, sûr de son échec à Nancy, ne s'y présente pas et sollicite les suffrages des électeurs de Neuilly, où cet été il s'est installé, en prévision de cette candidature, dans une villa contiguë au Bois de Boulogne. Il a eu soin de faire savoir aux électeurs qu'il n'était pas décadent, ni dilettante, ni rien de tout cela et tenait la politique pour une chose beaucoup plus sérieuse que cette futilité qu'on appelle la littérature. Le grand reniement comme on voit.

Par contre, nous avons vu une affiche d'un candidat qui se déclare négociant en beurre et, au-dessous, cette mention : « Candidat réaliste ». Serait-ce un pseudonyme de M. Emile Zola, qui brûle d'envie d'entrer au Parlement et déclara à tous les reporters, en ajoutant qu'il s'exerce à l'éloquence ? Il ferait bien de méditer la parole de Baudelaire : « Un artiste ne doit point s'occuper de politique, sinon ce serait un homme comme les autres ».

Les réunions publiques — M. Clemenceau orateur – 15 août 1893

La proximité des élections n'aura pas beaucoup changé l'habituelle physionomie du Paris estival, bien entendu au point de vue des habitants, car au point de vue de la ville elle-même elle apparaît avec une toilette différente, cette toilette d'Arlequin que lui font les affiches multicolores des candidats. Ceux-ci seuls, du reste, paraissent émus et agités. On constate partout, en province, dans les campagnes, l'indifférentisme politique. Que dire alors de Paris, où, pour les curieux de psychologie de foule comme nous, cette période électorale ne nous a apporté jusqu'ici aucune scène caractéristique, originale et mouvementée.

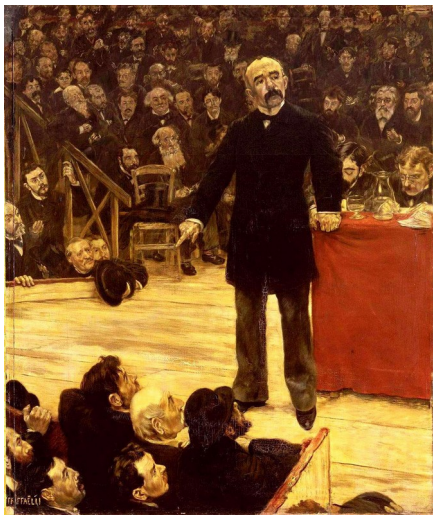
Les réunions publiques ont lieu dans des préaux d'écoles, et généralement les adversaires du candidat qui y développe son programme n'y viennent pas. Il n'y a guère de discussions contradictoires, par conséquent la réunion est toute placide. Quelques autres réunions ne l'ont pas été, envahies par les révolutionnaires, qui ont empêché les orateurs de parler, crié, donné des coups ; mais sans caractère et sans relief. Il est fini le temps des tumultueuses et épiques réunions publiques dans ces salles célèbres qui s'appelaient la salle Favié et la salle Levis, de la rue Levis, où siégeait ce groupe révolutionnaire au nom solennel et significatif : « La Panthère des Batignolles »[431]. Tous les groupes socialistes y venaient en nombre : possibilistes, allemanistes, guesdistes, blanquistes, anarchistes, pour s'y disputer la suprématie et la conduite du parti. Aujourd'hui les scissions les ont trop émiettés et destitués d'influence. C'est plus qu'un souvenir, conservé très vivant et très évoqué dans deux livres à lire par les curieux de ces mœurs révolutionnaires parisiennes, le *Bilatéral* et *Marc-Fane*, du romancier si plein de talent qui s'appelle J.-H. Rosny.

S'il est vrai que c'est la passion qui rend éloquent, on expliquera par cet indifférentisme politique grandissant le manque d'accents oratoires chez la plupart de nos candidats. Certes, ils ont tous cette parole française si aisée, limpide et spontanée que servent surtout une diction chantante, une voix pleine de charme. Mais la personnalité manque à tous ces boniments qui de plus en plus sont faits dans ce « jargon parlementaire » que la *Revue-Bleue* dénonçait si justement l'autre jour. Malgré le nivellement de la vie moderne et son tumulte qui mêle toutes les classes, tous les éléments d'une ville, d'un pays, comme les vagues dans la mer, il est curieux de constater cette permanence de ce qu'on pourrait appeler l'esprit de corps et qui se traduit par le langage. Il y a un jargon judiciaire, inaliénable, qui n'est pas seulement inhérent aux huissiers, dont les assignations, les pièces de procédure sont rédigées en un idiome de convention passablement démodé et ridicule, mais s'étend à tous les actes et à tous les acteurs de la vie judiciaire, jusqu'aux plus hauts magistrats et aux arrêts des cours suprêmes.

La vie politique a aussi son jargon, ses lieux communs dont elle est presque exclusivement composée. On connaît ses expressions immanquables : « le sein de l'assemblée ; étrangler le débat ; élargir la discussion, fixer les responsabilités, ouvrir la porte à tous les abus. » C'est ce qui fait que l'art oratoire est si en déclin, est devenu au Parlement une chose insupportable. A peine compte-t-on

431 Groupe anarchiste.

encore quelques orateurs de talent, M. Clemenceau par exemple, qui nous a donné, cette semaine, deux grands discours.



Pourtant son éloquence n'est pas littéraire du tout, ou du moins elle l'est de façon latente et appréciable par les seuls initiés. Ainsi dans sa plaidoirie à la cour d'assises, à propos des faux papiers, quand il fait cette évocation des déportés de la Nouvelle-Calédonie armés contre les indigènes révoltés, à qui on vient dire : « Prenez ces fusils. C'est encore de la France… », il y a dans ce dernier membre de phrase : c'est encore *de la France*, au lieu tout simplement de : c'est encore la *France* qu'un médiocre eût dit, une nuance infiniment subtile et magnifique, faite pour charmer tous les artistes. Mais en outre l'éloquence de M. Clemenceau vaut par son exemption précisément de tous les lieux communs ordinaires de la politique, des clichés, des expressions toutes faites. Lui va chercher ses phrases dans la passion. Et c'est ce qui fait que sa parole a un don de vie si intense, apparaît comme la vie elle-même. Et avec toute la force d'expansion de la vie en même temps qu'avec sa force mathématique.

C'est une violence résultée d'un calcul comme celle du boulet de canon. Et nous ne pouvons mieux nous représenter cette éloquence que comme une projection de ce genre, qui continue le chemin engendré d'elle-même et dont la force est d'aller toujours sans déviation jusqu'au point d'arrivée. C'est aussi du discours « en bloc », selon son expression, dans le fameux discours à propos de *Thermidor*[432]. Sans compter que les qualités physiques de cette sorte de tempérament oratoire, M. Clemenceau les possède aussi. Un visage dur, établi par plans nets, une tête géométrique et qui a quelque chose d'implacable, des yeux durs ou courts, vite éteinte par sa volonté, la petite flamme de la passion. Une bouche mâchant les mots comme des cartouches. Et un geste si spécial, si moderne, une façon d'appuyer sans cesse la main à plat, la paume sur la tribune, les doigts élargis, comme pour affirmer une évidence, un théorème, une volonté puissante et définitive.

Toutes réserves faites, naturellement sur le fond de son discours, ses opinions, ses sophismes, ses haines, la nature de sa politique, qui ne nous regarde point. Mais il nous a paru permis et intéressant, cette semaine où il vient de prononcer deux discours retentissants, de silhouetter l'artiste de la parole, l'orateur si moderne et plein de talent qu'il nous est encore apparu l'autre jour devant le jury, à la cour d'assises de Paris.

Aussi bien les orateurs deviennent rares, assez rares pour qu'on salue encore ceux en qui survit ce don précieux et magnifique de l'éloquence.

432 Pièce de Victorien Sardou (1891) frappée d'interdiction pour sa critique de la Révolution française.

Le docteur Blanche — M. Charcot et la Salpêtrière — 21 août 1893



[…] Quelqu'un qui eût été bon à consulter là-dessus[433], c'est ce docteur Blanche[434] qui vient de mourir, la même semaine que le docteur Charcot, réunis dans la douloureuse actualité des nécrologies. Bien différents cependant l'un de l'autre, comme science et comme individus.

Le docteur Blanche n'avait aucune prétention au dogmatisme. Il avait continué à diriger la célèbre maison d'aliénés fondée par son père, à qui Jules Janin[435] consacra des feuilletons ; il avait étudié dans des mémoires académiques les homicides commis par des aliénés, fait des rapports aux différentes juridictions de la Seine dont il était l'expert ; mais il croyait plus encore pour guérir aux soins simples, à la douceur, à l'isolement. Il est vrai que la terrible maladie dont il était le spécialiste héréditaire laisse d'ordinaire peu d'espoir, et si la maison de santé des deux docteurs Blanche, celui qui vient de mourir et son père, qui était l'ami de Louis-Philippe, est célèbre, c'est moins aux cures qu'il faut l'attribuer qu'à la célébrité des pensionnaires qu'elle reçut. Autrefois ce fut Gérard de Nerval qui écrivait à Maquet : « Venez me voir chez Blanche, mon cher Maquet. Venez me voir. Blanche vous laissera entrer. Et d'ailleurs, s'il faisait des difficultés, eh bien, n'hésitez pas : brûlez-lui la cervelle. Vous me rendrez service ». C'est chez le docteur Blanche qu'il eut un jour ce mot extraordinaire en se plaignant de Jules Janin : « Il fait huit colonnes complètes sur Lassailly[436], parce qu'il est devenu fou, *et moi, qui suis bien plus fou que Lassailly*, il ne parle même pas de moi ». Outre Gérard de Nerval, la maison du docteur Blanche reçut ces autres naufragés de la marée parisienne : Cadès, André Gill, le grand caricaturiste, et récemment ce pauvre Guy de Maupassant, qui y est mort, après avoir erré durant deux ans sous les grands arbres de la maison de Passy. Cette maison est d'ailleurs doublement historique, car, bâtie en 1610 par Lauzun, elle appartint au siècle dernier à la jolie marquise de Lamballe, qui y donna des fêtes éclatantes auxquelles participa sa royale amie Marie-Antoinette. Singulière ironie des choses : ces fêtes galantes avant la guillotine et la folie.

Pour posséder un tel immeuble, le docteur Blanche avait dû trouver de beaux bénéfices dans sa spécialité ; en effet, c'est à lui qu'on attribuait ce mot étonnant qui courut les salons, l'autre hiver : « Nous avons 75,000 livres de rente, *sans compter les fous !* ».

Une physionomie non moins parisienne, malgré son masque glabre d'empereur romain, c'est le docteur Charcot, qui vient de mourir aussi et à qui ses travaux, ses expériences à la Salpêtrière avaient conquis une célébrité universelle. Certes, il passe pour avoir fait des travaux supérieurs sur les localisations cérébrales, les cases séparées pour la sensibilité, la mémoire, etc. ; il a toute une

433 Article précédant celui-ci, sur la folie du cocher Moore.
434 Emile Blanche (1820-1893) : aliéniste.
435 Jules Janin (1804-1874) : écrivain et critique dramatique.
436 Charles Lassailly (1806-1843) : écrivain romantique.

école de disciples autour de lui acquis à ses démonstrations sur l'hypnotisme, la suggestion, etc., considérés comme des états de pathologie. Il a, le premier, fait entrer la science dans un domaine obscur où s'agitait encore l'ombre des possédés de Loudun et qui jusqu'ici avait appartenu au charlatanisme. Il faut convenir cependant qu'il n'échappa pas tout à fait lui-même aux habitudes de l'école. Sans aller aussi loin que Mesmer, à la fin du dernier siècle, en habit lilas, une baguette à la main, opérant autour de ses fameux baquets, tandis qu'un orgue séraphique extasiait davantage les femmes hystériques dociles à sa volonté, le docteur Charcot ne se priva pas de mise en scène et d'un certain appareil ses conférences du dimanche à la Salpêtrière, où il admit aussi le public et, devant lui, exhiba ses sujets les plus intéressants, ses phénomènes les plus décisifs, depuis la période des contorsions épileptiformes, rire clownesque, jusqu'à celle de l'insensibilité qui permet les équilibres invraisemblables et les aiguilles traversant les chairs. On alla là comme au spectacle, et le docteur Charcot fut célèbre. De tous les coins du monde les malades pèlerinèrent vers lui. Hélas ! Que de déceptions ! M. Charcot fut un médiocre guérisseur, un médiocre médecin. Il avait d'ailleurs le mépris du malade. Ces consultations si courues, si difficiles à obtenir dans cet hermétique hôtel du boulevard St-Germain, qu'on accordait comme des audiences chez le roi, aboutissaient d'ordinaire à ceci : le malade, après longue attente, était introduit non pas auprès de lui, mais auprès d'un de ses élèves, qui l'examinait. Après, seulement, il était conduit à Charcot qui, lisait le résultat de l'examen, écrit par l'élève, et d'après cela prescrivait le traitement.

Parfois le malade s'étonnait : « Je ne m'occupe pas du diagnostic ; cela regarde mes élèves », ripostait Charcot, cassant, les mâchoires dures. Et c'était deux cents francs pour cette visite qui n'avait guère de résultat pour le pauvre malade.

De temps en temps, afin de réveiller le bruit s'assoupissant des anciennes « matinées » de la Salpêtrière, Charcot lançait quelque invention nouvelle en matière de maladies nerveuses et de nature à faire partage. Ce fut, il y a quelques années, la pendaison recommandée pour les ataxiques, à qui la brusque secousse d'être enlevé de terre, par-dessous les bras, à une grande hauteur, pourrait rendre le mouvement des membres. Or, il fallait une victime célèbre pour lancer le coup. On eut l'idée de solliciter M. Alphonse Daudet, que sa maladie nerveuse faisait particulièrement souffrir en ce moment-là. On lui appliqua le nouveau système, et il faillit en mourir, crachant le sang aussitôt, affreusement démantibulé.

Plus récemment Charcot inventa, toujours pour les maladies nerveuses, « le casque trépidant ». Il avait remarqué que les trépidations du chemin de fer étaient bonnes aux malades de sa spéciale clientèle. Le casque trépidant, à l'électricité, devait leur donner à domicile cette trépidation des convois ; c'était donc le chemin de fer chez soi, un peu comme dans la fantaisie de Villiers de l'Isle-Adam où l'on avait « l'Etna chez soi ». Quelle matière pour les ironistes que nos grands médecins parisiens, et quel Molière de demain s'illustrera facilement rien qu'en les peignant comme ils sont !

Un catéchisme socialiste — 19 septembre 1893



[…] Voici maintenant que des écrivains ne dédaignent pas d'intervenir d'une manière plus militante dans ce mouvement d'idées catégoriquement révolutionnaires. Ainsi d'un jeune romancier, M. Tabarant[437], que vous avez connu à Bruxelles, où il fut un moment rédacteur au *National* et publia son premier livre, un roman naturaliste ; depuis il a donné ici une adaptation du *Père Goriot* de Balzac au *Théâtre-Libre* et un autre roman : l'*Aube*, non sans un talent réel d'évocation et de pittoresque, qui met en scène un drame d'amour dans le cadre reconstitué des temps de la Révolution.

Or, M. Tabarant, avide d'une propagande plus efficace que celle de ses livres, va publier dans très peu de jours un catéchisme socialiste qui sera tiré à 200,000 exemplaires et répandu pour un prix modique dans les villes et les campagnes. C'est, cette fois, une contrefaçon française, car l'idée lui en est venue sans doute du fameux catéchisme analogue publié naguère en Belgique par M. Defuisseaux[438]. Celui de M. Tabarant sent son lettré. Quoique rédigé dans une forme simple, il a des élégances latentes, un tour de bon ouvrier du style, en dépit d'une certaine phraséologie geignante qui est la rhétorique de l'école. Les divisions en sont comme d'un véritable catéchisme, c'est-à-dire par demandes et réponses, en cinq entretiens. Les doctrines ? Un résumé de tous les ouvrages des théoriciens révolutionnaires, une énumération des réformes voulues : « La reconnaissance du droit au travail, dit le catéchisme socialiste, la fixation d'un minimum de salaires et d'un maximum de travail, la création d'une caisse de retraite pour tous les non-possédants âges de cinquante ans, la suppression des impôts de consommation, etc. ». Mais toutes ces réformes, ajoute-t-il, laissent intactes les revendications finales du socialisme.

L'idéal, c'est le communisme, que le catéchisme de M. Tabarant définit ainsi :

« Le communisme est l'état social où, toutes les forces productives étant mises en commun, l'essor de toutes les forces intellectuelles et morales étant assuré, chacun jouira d'une répartition des richesses conforme à la libre expression de ses besoins». Programme un peu vague et nébuleux, mais qui se précise par la conclusion :

437 Adolphe Tabarant (1863-1950) : journaliste, écrivain et critique d'art socialiste libertaire. A écrit de nombreuses études sur les peintres impressionnistes. Illustration : Tabarant se trouve à l'avant-plan.

438 Alfred Defuisseaux (1843-1901) : avocat et homme politique socialiste et républicain belge. Auteur du *Catéchisme du Peuple* rédigé en mars 1886.

— Qui es-tu ?
— Je suis le peuple.
— Que veux-tu ?
— Tout.
— Que t'offre-t-on ?
— Rien.

Voilà bien plutôt de la littérature, un peu démodée même, car qu'est-ce que cette fin, sinon la vieille antithèse d'Hugo, les mots opposés de rayon et d'ombre ?[439] Partout ainsi M. Tabarant se révèle l'écrivain qui soigne ses effets, cherche même à faire « le malin et le spirituel », comme il est dit dans un conte de Coppée :
— Qu'est-ce qu'un économiste ?
— C'est un bourgeois imbécile, mais éminent.
— Qu'est-ce qu'un conservateur ?
— C'est un vieux monsieur généralement très mal conservé.

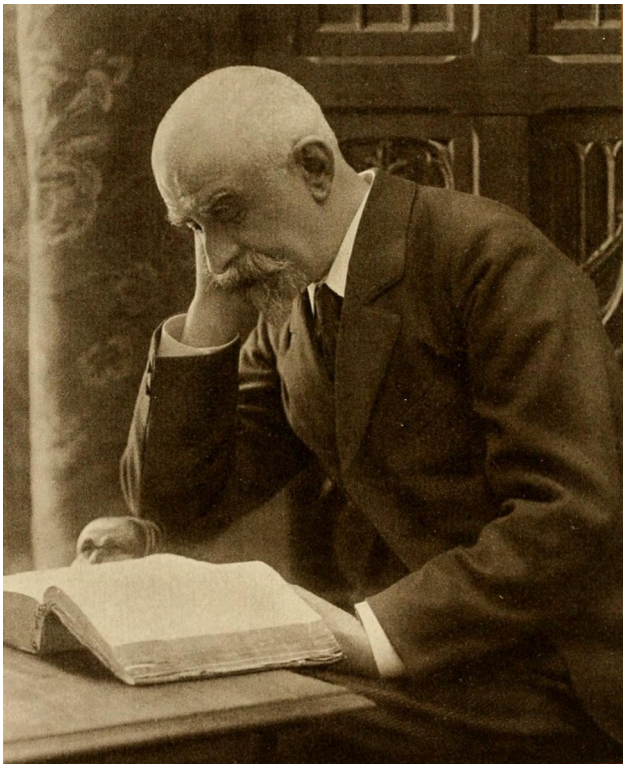
On peut juger par ces citations que le catéchisme révolutionnaire de M. Tabarant sera moins dangereux qu'il ne le voudrait. Ses courtes notes ressemblent moins à de petites marmites de dynamite qu'à ces boulettes dont parle M. Péladan dans *Curieuse* et avec lesquelles il prétend qu'on donne la mort à distance à ses ennemis.
En tout cas, il ne faut pas nier, il faut signaler comme une des curiosités du temps présent et de la mode actuelle cette alliance entre le jeune monde artiste et le monde révolutionnaire.
En voulez-vous une dernière preuve qui date d'hier ? On vient d'ouvrir chez Le Barc de Boutteville, le marchand de tableaux impressionnistes et symbolistes, une exposition de portraits des artistes du XXe siècle organisée par une jeune revue : les *Essais d'art libre*, et qui fait suite à la grande exposition des écrivains du siècle dont on sait le succès, tout l'été, chez Georges Petit. Il y a là les effigies de tous les jeunes nom de la littérature : d'Esparbès, Paul Adam, Rachilde, aussi les effigies de tous les jeunes noms de la peinture, dont deux très curieux portraits de Cézanne et de Van Gogh, par eux-mêmes. Eh bien, on y a joint, comme s'ils étaient les maîtres, les patrons, les éducateurs à la fois de tous ces nouveaux écrivains et peintres, les portraits des chefs européens du socialisme : Karl Marx, Bakounine, Elisée Reclus !
Le buste de Verlaine rit dans un coin, ironiquement, car il songe sans doute que lui seul est la poésie et que (comme il a dit) tout le reste est littérature !

439 Recueil de Victor Hugo : *Les Rayons et les Ombres* (1840).

Un nouveau décoré : M. J.-K. Huysmans — 19 septembre 1893

[…] Quant à M. Huysmans, dès dix heures du matin, il quitte quotidiennement, pour se rendre au ministère, son cinquième de la rue de Sèvres, aux si curieux meubles et bibelots archaïques, où il vit, où il travaille devant le toit de tuiles d'un ancien couvent des Prémontrés. Son père déjà habitait là, Gottfried Huysmans, qui était originaire de Bréda, en Hollande, mais vécut à Paris, où il fut peintre, en même temps qu'il dirigea un atelier de brochage décrit par son fils dans *les Sœurs Vatard*. Celui-ci est donc parisien, et il a l'amour de Paris, comme il en a l'accent. C'est peut-être pour cela qu'il déteste tant les Méridionaux, dont l'accent l'horripile, et aussi les gestes, et tout d'ailleurs. Ils ont l'œil trop verni, nous disait-il un jour.

L'écrivain, qui vit solitaire, a ainsi des mots cruels, une attitude volontiers féroce que dénonce son nez busqué et embusqué, un nez de proie, qui lui donne, avec son visage maigre, aux cheveux courts et gris, un air de vautour. Et certains de ses mots ont l'ampleur, la force définitive des mots corrosifs de Barbey d'Aurevilly. Ainsi ce qu'il disait une fois à propos de M. Paul Bourget dont le style neutre, incolore, sans trouvailles, lui fait horreur : « On dirait qu'il écrit avec de la gomme à effacer. »



La prochaine exposition de 1900 — 27 septembre 1893

En ce moment où la saison parisienne chôme encore, on est tout aux projets, les uns immédiats, comme ceux relatifs à la prochaine arrivée des marins russes dont le comité de la presse a déjà presque arrêté le programme, toujours à peu près pareil et monotone : dîners, bals, représentations, illuminations et feux d'artifice ; d'autres projets, plus lointains, préoccupent aussi déjà, comme celui de la grande exposition universelle de 1900, qui vient de recevoir un commencement d'exécution par la nomination du commissaire général, M. Alfred Picard. Cette nomination a étonné, car on s'attendait à voir encore le précédent titulaire, M. Berger, commissaire général en 1889, investi de ces fonctions, qu'il avait occupées avec éclat. Il est rompu à ce mécanisme des grandes expositions, possède des relations nombreuses, importantes ; il n'eût pas manqué de s'entourer encore une fois de collaborateurs précieux, de trouver quelque attraction décisive et triomphante. Pourquoi le gouvernement l'a-t-il élagué ? C'est un mystère d'autant plus étrange que le gouvernement l'avait d'abord agréé et lui avait donné sa parole. Mais, M. Berger étant député de Paris, on voulut attendre les élections pour ne pas, dans le cas où il échouerait, entamer par cet insuccès le prestige du commissaire général. Or, il a passé à une forte majorité et attendait donc très prochainement l'arrêté de nomination, quand il a paru au profit de M. Alfred Picard. Celui-ci n'est pas un inconnu dans le monde des expositions universelles, encore moins dans le monde scientifique. C'est un ingénieur éminent, ancien élève de l'école polytechnique. Pendant la guerre il se distingua brillamment au siège de Verdun, où il avait été chargé de la direction du génie. Actuellement il est président de la section des travaux publics, de l’agriculture et de l'industrie au conseil d’État. Mais ce n'est pas qu'un fonctionnaire important ; déjà en 1889 il prit une part active à l'organisation de l'exposition et publia à son sujet un rapport de haute valeur qui a été son meilleur titre pour sa nomination aujourd'hui au poste décisif de commissaire général pour 1900.

Cette nomination faite, il reste à décider le point très délicat de l'emplacement, sur lequel on n'est pas du tout d'accord. Il faut des terrains vastes ; il faut, d'autre part, une situation assez centrale. Ces deux conditions sont assez difficiles à réaliser ensemble, sauf au Champ de Mars combiné avec l'Esplanade des Invalides ; mais on répugne à choisir de nouveau le même emplacement où plusieurs pavillons, galeries, entre autres la fameuse galerie des machines, subsistent encore. Cela aurait un peu l'air de la même exposition rouverte. Pour offrir du neuf à la curiosité internationale déjà blasée par tant d'expositions, il faut avant tout un cadre neuf. On a proposé les bois de Vincennes, le rond-point de Courbevoie, Auteuil, mais tout cela est trop éloigné. Reste le bois de Boulogne, qui serait un décor incomparable, mais on craint de trop le détériorer, d'en devoir sacrifier en partie la magnifique futaie, ce qui est impraticable, même sans le veto d'Alphand, qui est mort et n'y aurait jamais consenti, lui dont on peut dire qu'il a doté d'arbres Paris, les arbres qu'il aimait comme de Laprade, sans rien avoir d'un poète, mais avec l'intelligence d'un bon fonctionnaire qui avait à cœur la parure de la grande ville.

En tous cas, le nouveau commissaire général, M. Alfred Picard, aura son mot à dire, important, sur l'emplacement à choisir, et la désignation de celui-ci ne va sans doute pas tarder non plus.

Exposition des Paï-Pi-Bri — Les végétariens — 27 septembre 1893

[…] La nouveauté la plus attrayante[440], c'est l'installation, en même temps, d'une factorerie modèle comme il s'en élève tout au long du continent africain et contenant les spécimens des produits échangés : cotonnades, écailles, chaussures, de la part des Européens ; huiles de palmes, ivoire, de la part des indigènes, cet ivoire dont on a calculé que l'exportation est si considérable qu'elle représente annuellement 850.000 kilogrammes, soit une somme de vingt millions, et suppose, annuellement aussi, la destruction de 75.000 éléphants.

Eh bien, le pays de ces Paï-Pi-Bri[441], présentement exposés, est précisément le plus abondant en éléphants de toute la côte africaine et celui où se pratique surtout cette chasse si lucrative.

Les Paï-Pi-Bri n'en sont pas moins restés très sauvages, quoique leurs forêts soient souvent traversées ainsi par des caravanes de chasseurs et d'explorateurs. Ce sont quelques-uns de ceux-ci, comme Martinier, de Barral et ce Segonzac, impliqué en ce moment dans une mystérieuse affaire, qui ont même permis et organisé la présente exhibition au Jardin d'acclimatation. Ils sont 69, tous musculeux, souples, la peau cuivrée, la chevelure laineuse et drue. Les femmes sont parées d'une multitude inouïe de verroteries, perles, dents d'animaux, en colliers, bracelets, cercles, anneaux. Elles ont une façon très particulière de tenir leur enfant, dans le dos, soutenu par l'étoffe de la tunique dont elles s'enveloppent les reins, de façon, ainsi, à garder les bras libres, à vaquer à leurs travaux, à la cuisine surtout, où on les prétend très expertes, de vrais cordons bleus, si cela pouvait se dire sans drôlerie à propos de négresses.

Comme religion, les Paï-Pi-Bri ne pratiquent que le fétichisme. Tout leur devient dieux, et un explorateur, invité un jour chez un roitelet de la côte, apercevant à terre, dans sa case, une bouteille, y lut avec joie et stupéfaction sur une étiquette jaunie : *Chambertin*. Il allait donc chez son hôte noir déguster un vin français, un cru précieux ? Malheureusement le flacon était vide. Le souverain Paï-Pi-Bri en avait fait un fétiche.

Comme nourriture, cette population est uniquement ichtyophage ; elle voit autour d'elle pourtant des antilopes dont la chair est succulente, mais elle dédaigne de les chasser. Elle préfère les poissons très nombreux et savoureux qui pullulent dans les bancs de la côte.

Les Paï-Pi-Bri s'en tiennent à ces poissons, aux fruits, aux légumes. Et voyez comme Rivarol a raison de dire que les extrêmes civilisations et les barbaries sont toutes proches. N'est-ce pas un régime semblable qu'on est en train de nous préconiser, quelques-uns d'adopter déjà ? M. Maurice Bouchor, le poète des marionnettes, est un végétarien scrupuleux, et même à Chicago, comme il vient de nous le raconter avec gaîté dans *La Revue Bleue*, il s'en est tenu à ses menus ordinaires, malgré toutes les difficultés. M. Francisque Sarcey aussi nous a fait part récemment de sa conversion à la doctrine végétarienne, nous donnant des détails précis, intimes, à savoir que depuis qu'il s'en tenait aux légumes, etc., il n'avait plus la tête lourde, congestionnée, ne dormant plus au spectacle.

440 Au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne.
441 Une partie de la Côte d'Ivoire.

Moment propice pour la campagne dont une certaine Mme Maillart se donne comme le dieu et dont Grosclaude s'est fait l'autre jour le réjouissant prophète. Elle aussi, qui assure avoir été dix-huit fois mère et vouloir instaurer la médecine naturelle, déclare, dans un prospectus que les médecins et journalistes ont reçu et qui est un chef-d'œuvre de comique : « Les hommes, devenant moins sages, allumèrent de plus en plus l'inflammation dans leur sang et eurent la triste idée, après le déluge, de faire usage de la viande. »
L'excellente Mme Maillard trouvera dans mes Paï-Pi-Bri de précieux exemples et complices en faveur de sa réforme gastronomique et médicale.



La fête des coiffeurs parisiens — Le coiffeur-député Chauvin — 9 octobre 1893



Autrefois c'étaient les salles de rédaction des journaux dont on disait qu'elles mènent à tout, à condition d'en sortir. Aujourd'hui ce sont les salons de coiffure. Ainsi du moins doit le penser le coiffeur Chauvin[442], élu député de Paris, et qui vient de faire ses débuts dans la vie publique, cette semaine, à l'occasion de la grande fête annuelle organisée par le syndicat des coiffeurs parisiens. Car l'honorable M. Chauvin, quoi qu'on en ait dit, n'a pas cédé son fonds, et sa présence même a été une preuve de sa fidélité à ses confrères. Il a fait un discours, en effet, pour prouver que s'il y avait le métier de la politique, il entendait l'intéresser à la politique du métier. C'est-à-dire que le métier de coiffeur est en train de se gâter de par l'obstination des Parisiennes actuelles à vouloir ressembler à la Vénus de Milo tout simplement. M. Chauvin s'est élevé avec force contre la coiffure grecque, trop simpliste, qui n'exige nuls postiches et fait péricliter les affaires. Il est chauvin — son nom l'indique — et prêche pour la coiffure à la française, c'est-à-dire les cheveux ondulés et les coques. Il faut qu'on en revienne là. Encore un peu, le nouveau député-coiffeur déclare qu'il en saisira les pouvoirs publics. Il y aura une coiffure obligatoire, dans l'idéal socialiste, une coiffure d'Etat.

Discours très drolatique, non moins que la réunion elle-même, qui se tenait dans la salle du Grand Orient et ménageait, outre le discours du nouvel élu, la surprise d'un concours de coiffures. Un des artistes capillaires a essayé une nouvelle disposition qu'il a baptisée en la présentant sur l'estrade : coiffure de l'Alliance ![443] C'était encore la coiffure française, mais mitigée d'une entente un peu russe.

Ce qui est curieux dans ce monde de la coiffure où les ambitions, les vanités, les amours-propres professionnels existent presque comme dans le monde des arts — ne sont-ils pas *artistes* capillaires ? — c'est la catégorie des modèles. Car ces coiffeurs ont aussi des modèles, pour ces sortes de concours, et se montrent exigeants dans le choix.

Modèle pour coiffure est une profession parisienne. Il faut pour cela être jolie d'abord, d'une certaine nuance de beauté, régulière, placide, se rapprochant un peu des sydonies ; il faut ensuite avoir des cheveux qui se prêtent, doués de qualités diverses : finesse, élasticité, nuance à reflets. Et une peau, une ligne de cou, des épaules qui fassent bien repoussoir au travail exécuté. Un coiffeur ambitieux (car on distribue des diplômes, on confère une sorte de maîtrise comme dans les

442 René Chauvin (1860-1936) : député socialiste de la Seine. Garçon coiffeur à ses débuts, il créera la Chambre syndicale des coiffeurs.

443 Alliance franco-russe : accord de coopération militaire signé entre la France et l'Empire russe qui fut en vigueur de 1892 à 1917.

anciennes corporations) s'inquiète d'un bon modèle comme un jockey pour la course s'inquiète d'un bon cheval.

Et c'était très pittoresque, à cette fête du syndicat des coiffeurs, de voir le défilé des modèles, circulant, après le concours, parmi les groupes des danseurs étalant les compliqués échafaudages dont les concurrents leur avaient surmonté le chef.

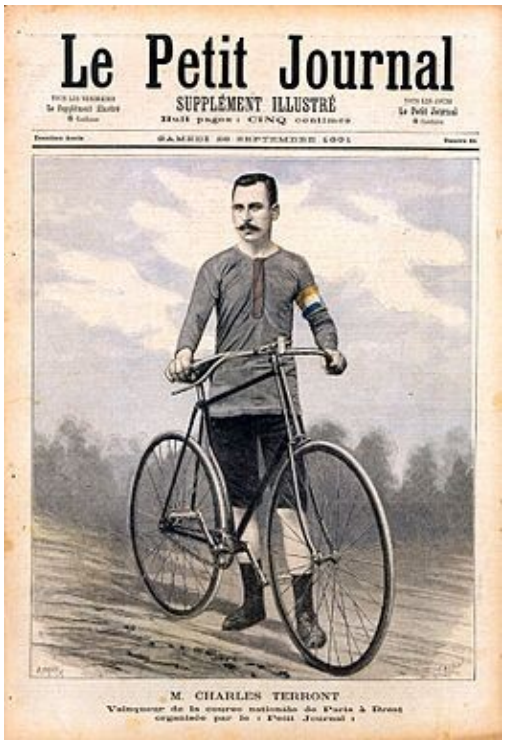
Mais, malgré toute la virtuosité déployée et que des professionnels pouvaient peut-être admirer, elle est vraiment peu esthétique, cette uniforme coiffure française préconisée par M. Chauvin, attendue par tous les coiffeurs, ses confrères, moins préoccupés d'art que d'une mode entraînant des ventes de postiches, lucratives. Aussi cette mode n'est pas près de prévaloir. Les Parisiennes ne s'en laissent pas conter pour les choses de leur coquetterie. Chacune se coiffe à l'air de son visage. Il n'y a pas la mode pour elle, mais *sa* mode. Et c'est ainsi qu'en ce moment même, outre les coiffures françaises, il y a les coiffures grecques ; il y a la manière en bandeaux très lisses et très plats, ramenés très bas sur le front vers les yeux et les tempes ; puis aussi une sorte de coiffure à la Botticelli très en vogue dans un certain monde artiste et qui donne aux femmes un air d'anges de Primitifs.

Comme on le voit, la campagne de M. Chauvin n'est pas en passe d'aboutir, ni les coiffures en frégates du siècle dernier en passe de ressusciter. Les coiffeurs en seront pour leur espoir de postiches. Du moins ils trouveront une compensation dans la mesure qui vient d'être prise à l'Opéra cette semaine et sera sans doute étendue bientôt aux autres théâtres : la défense pour les femmes de garder leur chapeau aux fauteuils d'orchestre. Elles seront donc obligées d'être tête nue au spectacle, et par conséquent de se faire coiffer par un coiffeur. Heureuse innovation qui va un peu relever les affaires de la corporation. Et demandez si les affaires vont à cette nuée de jeunes gens qu'on peut voir chaque jour, si on se promène par hasard du côté de la rue Richelieu, stationnant devant le bureau de placement des garçons coiffeurs.

Mais qu'importe dorénavant ! Autrefois on disait au petit pioupiou[444] de France qu'il avait peut-être le bâton de maréchal de France dans sa giberne. Maintenant le jeune garçon coiffeur songe qu'il a peut-être dans sa boîte de peignes et rasoirs l'écharpe de député, comme celle dont on a fait présent, lors de la fête du syndicat, l'autre soir, au coiffeur Chauvin, qui, d'attendrissement, s'en est essuyé les yeux.

444 Jeune fantassin.

En bicycle de Saint-Pétersbourg à Paris — Le recordman Charles Terront — Les femmes vélocipédistes — 19 octobre 1893


Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
M. CHARLES TERRONT

Avant l'arrivée ici de l'amiral Avellan[445] et nos impressions personnelles sur les fêtes parisiennes, qui promettent d'être splendides, nous venons d'avoir déjà cette semaine une petite réjouissance franco-russe, une sorte d'avant-goût, une avance d'hoirie sur l'enthousiasme de la réception prochaine. Il s'agissait, cette fois, de la réception du célèbre recordman Charles Terront[446], qui a voulu de son côté participer à l'entente et arrivait en droite ligne de Saint-Pétersbourg.

Il a couvert cette distance énorme, soit 3,000 kilomètres, en 14 jours 7 heures 1 minute, c'est-à-dire un voyage de 343 heures et à un train représentant une moyenne de 200 kilomètres par jour, malgré une pluie presque continue et le mauvais état presque invraisemblable, paraît-il, des routes de la Russie. Mais qu'est ce qui peut effrayer le rude champion vélocipédique qu'est ce Charles Terront ? On se souvient de son match extraordinaire de la Galerie des machines, où il pédala sans arrêt trois jours durant. Il fut aussi le vainqueur de la course Paris-Brest. Aussi sa renommée est européenne, immense. Et partout, durant son voyage de Saint-Pétersbourg à Paris, son passage fut signalé, acclamé. On parle quelquefois de l'organisation internationale des socialistes. Qu'est cela auprès de l'organisation internationale des cyclistes ? Partout des clubs, des affiliés. Ceux-ci, en Russie, se sont chargés de précéder Terront, pour écarter les loups. Plus loin il a trouvé partout sur son passage de bénévoles entraîneurs ; il en est qui l'ont accompagné même depuis Berlin jusqu'à la frontière. Pas une minute le coureur ne s'est trouvé seul. Et à son entrée dans Paris une nuée de coureurs, de vélocipédistes, d'entraîneurs, allés à sa rencontre, l'ont escorté (absolument comme les steamers et les yachts hier à Toulon autour des cuirassés de la flotte russe) jusqu'au vélodrome Buffalo, où à 4 ½ heures sonnant il a fait son entrée sur la piste, au milieu de l'enthousiasme délirant d'une foule nombreuse, tandis qu'une musique jouait l'hymne russe ! Ce vélodrome, situé à Neuilly, hors des fortifications, dans le prolongement de l'avenue de Villiers et du quartier des Ternes, est l'ancien cirque où le colonel Cody, pendant l'exposition de 1889, exhiba ses Peaux-Rouges. Il est assez mal situé, en somme, dans un quartier désert et mal famé et il eût été préférable d'avoir pour vélodrome les anciennes arènes de combats de taureaux de la rue Pergolèse, qu'on s'est résolu à vendre, à démolir, et qui étaient situées dans le vrai quartier vélocipédique, le quartier de la Grande-Armée et de la porte Maillot.

445 Amiral russe.

446 Charles Terront (1857-1932) : coureur cycliste des années 1870-1890, considéré comme la première vedette française du cyclisme.

Charles Terront, à son arrivée, au Vélodrome a fait un tour de la piste en emballage, nullement fatigué, eût-on dit, ni plus éreinté que sa machine. Car, après ces longs et difficultueux records, on s'intéresse autant à la machine qu'à l'homme. Quelques-uns prétendent même que celui-ci n'agit que pour celle-là. Il en est une réclame vivante. Chez tels grands couturiers, chez Worth ou chez Doucet, on engage d'élégantes et jolies jeunes femmes sur lesquelles on essaie les manteaux, les confections, à l'heure où les riches clientes défilent. On les appelle des *mannequins*. Les pneumatiques[447] ont aussi leurs mannequins qui les essaient, les esquintent, en font valoir la solidité inaltérable, l'emploi résistant à travers routes, poussières, pluies et tous accidents de terrain. Considérez, par exemple, pour les machines Rudge, que monte toujours Terront, quelle réclame auront été ses multiples records. Aussi la maison, de son côté, travaille à la gloire de son champion. A toutes les vitrines de ses magasins, rue Halévy, on voit les portraits de Terront, les dépêches de Terront, la biographie de Terront, avec ce titre, sur couverture bleue, qui fait rêver : « Sa vie, ses performances, etc. ».

Quant à Corre, son concurrent du match de la Galerie des machines, il a été associé à la maison pour le compte de laquelle il courait (chaque maison a ainsi, pour ainsi dire, ses jockeys de ce qu'on a appelé le cheval du pauvre) et il tient présentement un important magasin de vélocipèdes boulevard Pereire[448], où il est en train de s'enrichir sans doute, car le commerce est bon ; l'épidémie va grandissante.

Elle gagne surtout les femmes en ce moment. Hier encore une course de dames a été courue au Vélodrome, avec dix partantes. Mais, outre celles-là, qui sont surtout des professionnelles, nos élégantes s'en mêlent. Tous nos boulevards, nos avenues, le bois de Boulogne en sont sillonnés. Gageons que le costume y est pour beaucoup : le goût de se travestir, de donner la démission de son sexe, comme disait d'Aurevilly, de s'habiller un peu en homme, costume équivoque, amphibie, dont on n'a pas encore trouvé une formule coquette, qui oscille entre la jupe et le pantalon, et généralement rend les femmes affreusement disgracieuses... Jusqu'ici il n'y avait à Paris que Mme Dieulafoy[449], la célèbre exploratrice de Suse et d'Ecbatane, qui osât s'habiller en homme, toujours en redingote boutonnée, le ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière, ou en frac, quand elle se rend à l’Élysée et dans les fêtes. Est-ce que la bicyclette va généraliser cette mode bizarre ? Est-ce elle qui va, par le costume d'abord, réaliser l'égalité des sexes ? Joli thème d'opérette que n'ont pas deviné les auteurs des *Bicyclistes en voyage*, qu'on joue en ce moment à la Gaieté, car la vélocipédie a envahi le théâtre comme le reste. Autrefois on redouta un instant un certain cheval noir[450]. A l'avenir on peut prédire à coup sûr que, s'il y a lieu, c'est en bicyclette qu'il faudra marcher sur l’Elysée.

447 Pneus.

448 Rodenbach résidait non loin, rue Gounod.

449 Jane Dieulafoy (1851-1916) : romancière, dramaturge, diariste, photographe et archéologue (épouse de Marcel Dieulafoy). Pour pouvoir voyager dans les pays musulmans, elle avait trouvé l'idée de s'habiller en homme.

450 Allusion au cheval noir du général Boulanger.

Une exposition d'art musulman — 19 octobre 1893



[*suite de l'article précédent*] dans cette renaissance de l’art industriel, l'art musulman apportera sa part contributoire et l'étude de ses merveilleux tapis, verres émaillés, armes, carrelages, broderies, poteries, métaux sera précieuse pour nos artistes.

Les musulmans, en effet, qui, de par leur Coran, ne peuvent se livrer à la représentation de la figure humaine, ont été de merveilleux artistes industriels qui ont fait de vraies œuvres d'art de leurs couteaux, sabres, aiguières, poteries, soies, tapis. On en peut juger à l'exposition qui vient de s'organiser et pour laquelle des collectionneurs ont envoyé des pièces rares, M. Gérôme, par exemple, M. Aublet, le peintre, le spirituel avocat Léon Cléry, grand amateur d'art, M. de Rothschild, le vicomte de Vogüë, et aussi M. Paul Nadar, joignant des étoffes, des costumes, de superbes housses de chevaux à sa collection d'épreuves prises dans le Turkestan par l' « express detective ». Une pièce admirable, c'est le vase de l'Alhambra de Grenade, d'une forme si merveilleusement noble et contournée, en grès comme poncé par les siècles, avec un triple support de cuivre tout travaillé. Très curieux aussi sont les instruments de musique, aux riches incrustations, qui en font des œuvres d'art au seul point de vue du bois, mais aux étranges conformations pour le surplus : pentagones, ou en forme de métier, ou recourbé en cou de cygne, ou bombé selon mi-ventre, comme la mandore du sonnet de M. Mallarmé[451].

Mais le plus beau peut-être, parmi tous ces spécimens si artistiques de l'art industriel des musulmans, ce sont encore leurs tapis, ces tapis inimitables où ils ont réalisé la douceur des teintes fanées, la sourdine des laines, la nuance, les bémols et les dièses des couleurs. Comme tous les autres tapis, en comparaison, sont criards et emphatiques ! Ceux-ci sont en profondeur. On y marche comme sur de la mousse. Surtout ces petits tapis magnifiques qu'ils ont si bien appelés des « tapis de prière », où le corps, dans tant de mollesse tiède, peut perdre conscience de lui-même et tout s'abîmer dans la contemplation. Quel tableau surpasse comme richesse, comme harmonie de tons certains de ces tapis ? Aussi le peintre Aublet a-t-il encadré et mis sous verre l'incomparable petit tapis rose et jaune, qu'il expose dans cette collection d’objets musulmans.

Et c'est presque une leçon, une satire de confrère malicieux vis-à-vis des peintres orientalistes, dont on a groupé dans une salle voisine une série d’œuvres, et Dieu sait si les peintres orientalistes ont pullulé dans ce siècle, et avec médiocrité, sauf Delacroix, Fromentin et Renoir, dont on peut voir ici

451 *Une dentelle s'abolit...*

quelques esquisses joliment impressionnistes. Mais que dire des Benjamin Constant, des Gérôme et de la tourbe des autres ? C'est pour le coup qu'on aime mieux les tapis, qu'on préféra au chevalet le métier, ce large métier aux laines tressées dont on a exposé un spécimen tel qu'il fonctionne dans les ateliers que possèdent en pays musulman les grands magasins de la place de Clichy. Et c’est ici, outre le but artistique, qu'apparaît le second but de cette exposition d’art musulman et du musée qu'on en espère la conséquence : un but colonial, c'est-à-dire relever l'Afrique, parmi les populations conquises par la France, les industries d'art jadis florissantes, rouvrir les anciens ateliers, faire revivre, en ces pays où la main d’œuvre coûte peu, le travail des métaux, de la céramique, de l’émaillerie, des tapis.

But louable assurément ; mais on ne recommence rien. Et les musulmans feront sans doute comme les Japonais d'aujourd'hui, dégénérés, sans plus d'originalité et qui copient ce qui leur vient d'Europe !

Portrait intime de Gounod — Une école nouvelle — Vanité de la Gloire — 24 octobre 1893



Si nulle fenêtre n'est, cette fois, restée fermée ou en deuil par bouderie et mésintelligence, il y en a eu de closes pour cause de décès. Celles du maréchal Mac-Mahon, d'abord, mais il était arrivé au bout de l'âge humain et sa mort est bien près de ressembler à une apothéose ; celles de Gounod[452] ensuite, qui vraiment a mal choisi son moment pour mourir, lui qui fut cependant un habile homme, ayant l'entente de sa gloire et de ses intérêts, le sens retors de la vie. Des nécrologies ont déjà tout dit sur le musicien et son œuvre, cette œuvre qui a inventé, comme déjà celle de Lamartine, une nouvelle façon d'aimer. Lamartine également voulut diviniser l'amour, mettre Dieu dans l'amour, comme plus tard il voulut aussi, disait-il, mettre Dieu dans la politique. Ce mysticisme amoureux de Gounod fit sa gloire, parce qu'il était sincère. Lui-même fut un passionné et en même temps un mystique, commençant par être abbé et finissant avec une tête de vieux moine à barbe blanche, jouant plus volontiers de l'orgue que de tout autre instrument, ne composant du reste que devant son grand orgue, dans ce bel hôtel de la place Malesherbes où depuis des années il répandait sa bonne grâce et son esprit.

Gounod fut en effet un merveilleux causeur. Il avait des idées générales, des aperçus ingénieux, personnels, des mots fins et subtils. « On ne travaille pas, on est travaillé par son art », disait-il un jour. Et ces jolies trouvailles : « La mélodie est une figure, l'harmonie est un paysage. » Dernièrement, quand on représenta au Vaudeville des *Drames sacrés* de M. Armand Silvestre, dont il avait écrit l'accompagnement musical, on remarqua, aux répétitions, qu'une des scènes était trop dénuée de musique, et l'auteur alla avec M. Carré, directeur du théâtre, voir l'illustre maître et demander qu'il daignât ajouter quelques mesures pour cette scène où comparaissait Barrabas. Très grave, Gounod se fit lire la scène en question puis, après réflexion, il se tourna vers ses visiteurs : « Non ! décidément, fit-il, je ne peux rien ajouter pour Barrabas. Cet homme ne mérite pas de musique. » Gounod abondait ainsi en boutades, en saillies délicieuses. On colportait dans les salons son dernier bon mot, comme naguère ceux de M. Renan. Or, ce vigoureux et brillant esprit de Gounod soutint sa situation prépondérante. Sa conversation y aida autant et plus que son œuvre. C'est elle qui charmait, remuait au besoin les transfuges, comme ce bon Saint-Saëns, un moment tourné tout vers Wagner, puis revenu à Gounod, qui terminait de récents billets en l'embrassant. Car ce fut une des manies de Gounod, peut-être un de ses moyens de conquête : il embrassait, il embrassait toujours, non seulement par écrit, mais en action, en réalité. Et il embrassait comme on sacre ! Tous ceux qu'il devinait en route pour la gloire, il les embrassait. C'étaient autant de fidèles. Et il en eut ; il put se croire un chef d'école : non seulement Saint-Saëns, mais Delibes, Guiraud et Massenet avouaient son influence.

452 Charles Gounod (1818-1893) : compositeur. Mac-Mahon est mort le 17 octobre et Gounod le lendemain.

Cela consolait Gounod des triomphes grandissants de Wagner, mais celui-ci était un étranger, tandis que, depuis ces dernières années, un autre mouvement s'était produit dans l'école française elle-même dont il prit ombrage bien autrement : il s'agit de l'école qu'on a appelée les *franckistes*, c'est-à-dire les jeunes musiciens nouveaux faisant cortège à ce maître, César Franck[453], dont ils commençaient à proclamer le génie. C'étaient M. Vincent d'Indy, M. Bruneau, M. Chausson, M. de Bréville. Ils n'avaient guère d'admiration en revanche pour Gounod et sa musique. « C'est du *toc* ! », nous disait un jour un d'entre eux. Gounod sentait l'ennemi, le danger. Et lui si bénisseur, onctueux, patelin, doucereux, ayant l'art d'apprivoiser les âmes, savait être aussi ce lion de l'Ecriture qui a des abeilles et du miel dans la gueule, mais sait rugir. On le vit bien ce dimanche où l'on exécuta une symphonie de César Franck. Gounod, à mi-chemin de l'exécution de l'œuvre, se leva, prononça assez haut pour être entendu : « C'est le contraire de la musique », et quitta la salle.
Cette renommée discrète, mais puissante et rivale, aigrit, assombrit sa fin, lui pourtant qui paraissait en possession d'une célébrité universelle, unique. Et cependant, voyez la vanité de la gloire. Nous habitons précisément la rue qui porte son nom[454]. Or, en donnant notre adresse, ci et là, dans des magasins, maintes fois on nous demanda en entendant ce nom qui ne rappelait rien : « Comment cela s'écrit-il ? »

453 César Franck (1822-1890) : professeur, organiste et compositeur.
454 De 1892 à 1897, Rodenbach a résidé 2 rue Gounod dans le XVIIe.

Le congrès des guérisseurs — Empiriques et médecins — La liberté des professions — 28 novembre 1893

Nous venons enfin d'avoir, cette semaine, ce fameux congrès des guérisseurs annoncé comme une menace de guerre par la Ligue des magnétiseurs, médiums, somnambules, et aussi les rebouteurs, masseurs, électriseurs, qui, eux du moins, sont les plus sérieux dans cette bande innombrable qui prétend guérir sans diplômes Leur but du reste est d'arriver à la liberté de l'exercice de la médecine, tout comme les braconniers seraient partisans au besoin de la chasse. Il est vrai que les braconniers sont souvent des tireurs aussi adroits ou plus adroits que les chasseurs dûment autorisés et munis d'un port d'armes.

Les braconniers de l'art de guérir prétendent de même que le diplôme n'est pas indispensable, et, dans son manifeste, cette Ligue des guérisseurs sans titre disait lors de sa fondation : « Les irréguliers de la médecine ne font aucun tort aux médecins, puisqu'ils ne traitent que les malades que ces derniers sont impuissants à guérir. »

Le trait est piquant, et il s'en est produit plus d'un du même genre au congrès actuel du Cercle des magnétiseurs, rue Saint-Merri. En fait, il y a des rebouteurs célèbres ici qu'on a parfois poursuivis et condamnés pour avoir guéri. Ainsi le zouave Jacob, dont la notoriété est considérable et qui, sans drogue, par magnétisme, par l'intimidation de la suggestion, a opéré des cures notoires. Mais en cette matière la supercherie est facile et la pratique souvent dangereuse.

L'histoire des baquets de Mesmer et du chêne magnétisé de Payferat se renouvelle touts les jours. Un groupe plus intéressant, parmi ces guérisseurs non diplômés qui luttent contre les médecins, ce sont les masseurs, ventousiers, rebouteurs ; ceux-ci n'ont pas figuré en grand nombre au congrès ni pris une part active aux débats. Pourtant ils sont menacés aussi par la loi que vota la dernière Chambre et dont les dispositions draconiennes ont précisément amené ce mouvement de protestation. Et l'on se souvient, par exemple, de poursuites peu lointaines et sévères contre le plus célèbre de ces rebouteurs parisiens qui s'appelle Pomerol et est le bienfaiteur attitré des danseuses et ballerines, des « étoiles », et des « rats » du corps de ballet de l'Opéra. C'est un ancien cocher de l'Urbaine qui, dans la pratique des bêtes, apprit à connaître les gens. Ceci est pour donner raison à la boutade d'un de nos amis prétendant que, abandonné des médecins, il avait été guéri… par un vétérinaire !

Quoi qu'il en soit, personne ne sait comme ce Pomerol masser au point de faire disparaître aussitôt une foulure. Un coup de pouce savant, une friction, un bandage — et dansez, ô ballerines ! Bien vite il remet en place un tendon, guérit une entorse, masse un membre ankylosé qu'il ragaillardit. Un moment le pianiste Paderewski, qui était la grande vogue, la fureur des salons parisiens, il y a deux ou trois ans, se trouva fort affecté ; il avait des crampes dans les doigts. Jugez de son désespoir. C'était fini des cataractes de sons que ses prestigieuses mains faisaient jaillir du clavier en le frappant comme l'eau du rocher frappé par Moïse, finies aussi les délicieuses pâmoisons des femmes. Il ne parlait que de se brûler la cervelle. Le masseur Pomerol, en quelques jours, fit disparaître les crampes maudites. Pourtant ce bienfaiteur fut condamné un jour que le médecin dont il se fait assister d'ordinaire, pour éluder la loi, était absent, et qu'il fut surpris. Car les bons

docteurs veillent à leur monopole, jalousement. Au point que M. Pasteur lui-même, l'illustre savant, ne peut à son Institut faire aucune inoculation rabique, appliquer lui-même aucun traitement de sa méthode sans être assisté d'un médecin, puisqu'il n'est pas diplômé. Des anomalies de ce genre sont pour donner un peu raison à la campagne du présent congrès. Va-t-on empêcher de guérir, comme font Pasteur et Pomerol ? Va-t-on empêcher d'autre part, de tuer, comme ne manqueraient pas de le faire tous ces prétendus guérisseurs, ignares pour la plupart, si on proclamait la liberté de la profession ?

Cette tolérance des empiriques n'est pas qu'une idée contemporaine. Déjà au XVIIIe siècle le bonhomme Mercier plaidait pour eux : « Ils sont les médecins du peuple. Le médecin, qui raisonne, tantôt tue et tantôt guérit. L'empirique en fait autant ; mais du moins il ne raisonne pas ; il se conduit par l'expérience. »

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la Révolution française avait déclaré libre la pratique de la médecine. Les médicastres du congrès n'osent pas pousser leur ambition si loin, mais ils espèrent du moins faire reconnaître leur droit de se faire payer leurs services. C'est surtout une question d'argent qui est en jeu. Et c'est pourquoi les syndicats médicaux, par contre, se montreront impitoyables, useront de toutes leurs influences. La médecine officielle, c'est la verge d'Aaron changée en serpent vindicatif qui va dévorer tous les petits serpents trop remuants des imposteurs et des faux mages qu'un colossal congrès lui désigne imprudemment.

Exposition du peintre Gauguin et la reine de Tahiti à Paris — 28 novembre 1893

C'est sans doute pour échapper un peu à tout ce vain bruit qu'un artiste de talent, un peintre apprécié dans quelques cénacles, M. Gauguin, s'en est allé il y a trois ans dans l'île de Tahiti, d'où il nous a rapporté cette trentaine de toiles exposées en ce moment chez Durand-Ruel, avec quelques curieux bois ciselés. Nous croyons bien d'ailleurs qu'il n'a point choisi cette île, lointaine et troublante, au hasard, et que son aïeule en est issue, s'il faut en croire cette boutade de Félicien Rops, nous disant un jour pour caractériser cet art volontairement primitif et frustre : « Ses ancêtres de Tahiti ont dû essayer de dessiner ainsi, de sculpter ainsi le bois des troncs d'arbres ». C'est en effet de l'art reculé jusqu'aux origines, aux savoureux tâtonnements des formes qui en prenaient un tour chimérique, légendaire. On peut voir en ce moment à l'exposition d'art musulman des peintures naïves de très anciens artistes arabes... C'est un art similaire.

En tout cas, M. Gauguin, logique avec lui-même et son esthétique, ne pouvait mieux choisir que cette île de Tahiti, qui demeure un des coins de l'univers les plus colorés, les plus rudimentaires, en même temps que les plus poétiques, les plus vierges en tout cas. Ce n'est qu'en 1769 que l'Europe entra dans ce paradis, qu'elle dépeupla aussitôt.

L'eau-de-vie fut le premier effet de cette civilisation. Et avec elle, les maladies, la mort. Les Tahitiens étaient cent mille. Ils sont dix mille aujourd'hui. L'île n'en est que plus langoureuse dans cette lente agonie au soleil. Telle nous l'a peinte M. Pierre Loti dans cet inoubliable *Mariage de Loti* où s'érigent dans le blanc des pages de si miraculeux feuillages, où passent des brises si tièdes, de si douces fièvres ; aucune lecture ne donne une plus impérieuse nostalgie de voyage, d'exotisme.


Le Journal illustré

Et cette adorable silhouette de la petite Rarahu[455], couronnée de roses ! Certes, M. Pierre Loti est poète, trop poète même, car la reine de Tahiti évoquée ainsi, et qui se nommait en réalité Marahu, vint ici même il y a quelques années. Elle fut la passante de Paris et de l'actualité, cette reine qu'on jugeait si loin de nous et de tout, et comme d'une autre planète. Et tout à coup voilà que nous trouvions sa photographie aux vitrines entre Sarah Bernhardt et M. Grévy[456] ! C'est qu'elle était très positive, la reine Marahu. Ce n'est même pas Paris, ni M. Pierre Loti qui l'attiraient. Il s'agissait simplement pour elle de demander au gouvernement français une augmentation de sa pension ! Ceci est pour donner raison à l'interprétation que nous apporte de Tahiti son peintre attitré désormais, M. Gauguin. C'est-à-dire que tout rattaché qu'il veuille être au groupe de symbolistes, il est tout près encore des réalistes. Il n'a fait sans doute que copier cette nature embrasée, ces ciels d'indigo, ces feuillages d'un vert acide et corrosif, ces négresses au corps patiné, mais dont la forme est compacte, mal équarrie, si conforme presque avec celle des dieux et bouddhas grossièrement sculptés qui souvent s'y juxtaposent. Les

455 Marau Taaroa, dernière reine de Tahiti (1860-?).
456 Jules Grévy (1807-1891) : Président de la République de 1879 à 1887.

intentions symboliques s'insinuent parfois par tel chien rouge, d'un rouge de chien d'une boîte de jouets, qu'on trouve dans toutes les toiles, qui traverse tous les paysages, de l'air d'une bête de blason...

Malgré ce que nous disons, il y a là une œuvre très intéressante, attestant un original peintre, un coloriste puissant. Et en tous cas l'exemple n'est point banal d'un artiste assez épris de son art, assez curieux de nouveautés pour se séparer de la civilisation, aller vivre trois années dans le recul, la solitude totale de cette terre brûlée des Maoris. Mais quels recommencements d'âme délicieux pour le trop civilisé qu'est chacun de nous ! Quels tons imprévus pour un peintre qui sait toutes les nuances d'ici ! Quels aperçus de sentiments pour un écrivain las de toutes les psychologies d'ici (comme par exemple ce simple dialogue, tout uniment merveilleux) rapporté par un voyageur qui y séjourna et, comme M. Pierre Loti, s'attarda un moment aux charmes d'une petite Tahitienne. Il contemplait donc sa fine main d'idole, aux ongles peints :

— Pourquoi la regardes-tu ?

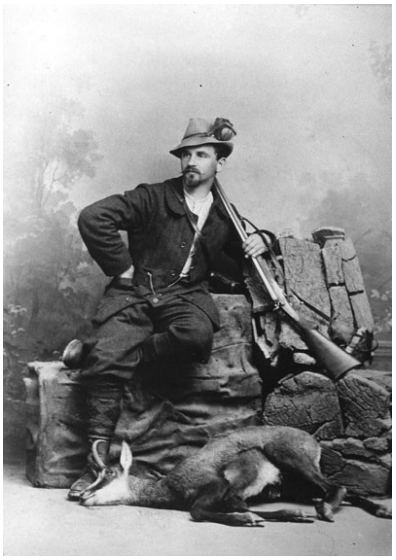
— Parce qu'elle est jolie.

— Elle te plaît ?

— Beaucoup.

— Eh bien, coupe-là !

La chasse démocratique ou féodale — 12 décembre 1893



Il n'y a pas que les choses littéraires qui bénéficient de la vitesse acquise ; il en est de même pour les affaires législatives, où la routine maintient longtemps encore d'anciennes dispositions qu'on voudrait amender. Ainsi en est-il de cette importante question de la chasse pour laquelle M. Naquet[457] vient de prendre une initiative intéressante. M. Naquet est le type du député désintéressé : célibataire et bossu comme Triboulet[458], il se fit l'apôtre du divorce, qu'il introduisit dans le code ; vieux et casanier, il se fait aujourd'hui le propagandiste du droit de chasse plus étendu, à l'encontre de cette loi de 1886 votée par le Sénat et renvoyée à la Chambre, qui voudrait être plus sévère encore, de façon à atteindre surtout le braconnage. Or, la nouvelle proposition de M. Naquet croit aussi remédier au braconnage, mais en remédiant au mal par le mal. C'est de l'homéopathie législative. Il s'agit simplement de transformer, pour cela, les braconniers en chasseurs.

Jusqu'ici c'était difficile, à cause du prix du permis de chasse, qui se monte à vingt-huit francs. Tout en laissant ce chiffre intact, M. Naquet propose de démocratiser la chasse, c'est-à-dire de créer des bons de chasse valables pour vingt-quatre heures et qui seraient mis en vente, comme les timbres, dans les bureaux de tabac, moyennant 50 centimes. Quelque chose comme un ticket pour la chasse, aller et retour, comparable aux billets de chemins de fer. Ainsi par exemple les petits cultivateurs, au lieu de se livrer au braconnage nocturne sur le gibier de leurs terres, auquel on ne peut pas leur enlever de l'esprit qu'ils ont droit, prendront ces bons de vingt-quatre heures et chasseront publiquement, licitement, le dimanche. Certes, la mesure pourra avoir quelques résultats dans des coins éloignés de départements, mais M. Naquet oublie qu'il ne suffit pas d'avoir un bon de chasse, lequel ne sera d'ordinaire qu'un simple permis de port d'arme tout platonique.

Il est passé, le temps des « ouvertures » à la Henri Monnier où l'on chassait sans surveillance à la bonne franquette ; où l'on entendait cent coups de fusil tirés dans la plaine Saint-Denis sur un lapin qui ne s'en portait pas plus mal !

Aujourd'hui presque tous les bois, forêts, lieux de chasse giboyeux sont soigneusement gardés. On lit : « Chasse réservée » à tous les coins des routes. Une véritable féodalité de chasseurs a accaparé les chasses et y règne, le fusil à la main. Il y a quelques années on protesta beaucoup contre ce terrorisme qu'exerçait, par exemple, sous prétexte de droit de chasse, le richissime baron de Hirsch dans une grande partie du parc de Versailles. Ses gardes, qui avaient des instructions sévères et recevaient un franc de prime par bête fauve abattue, tiraient sans pitié sur tous les chiens et même sur les gens qui s'y aventuraient.

457 Alfred Naquet (1834-1916) : médecin, chimiste et homme politique. Promoteur du divorce judiciaire et partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

458 Bouffon de François 1er.

D'autre part, on mena grand bruit contre la prétention de celui qui, ayant loué les bois de Meudon pour la chasse, prétendit les interdire aux Parisiens, ces bois de Meudon si populaires et qui sont le cadre immémorial des idylles du dimanche.

En tout cas la proposition de démocratisation de la chasse par M. Naquet paraîtra bizarre au moment où les propriétaires se montrent de plus en plus sévères et accaparent de plus en plus les terrains favorables. Le gouvernement, pour y remédier, va mettre en adjudication le droit de chasse dans les forêts domaniales de Seine-et-Oise, de la Seine, de Seine-et-Marne.

Quelques chiffres des adjudicataires actuels, qu'on vient de publier, sont significatifs : le marquis de l'Aigle court le chevreuil sur 14,000 hectares. A Rambouillet la duchesse d'Uzès a le monopole de la chasse à courre sur 13,000 hectares. Le droit est, en moyenne, de mille francs par hectare.

Il faut encore citer parmi les plus gros concessionnaires : M. Bessand, propriétaire de la Belle Jardinière ; M. Oller, directeur du Moulin Rouge ; le baron de Rothschild, propriétaire des admirables bois qui entourent son château de Ferrières, où le gibier, les soirs de battues, s'entasse par monceaux dans ces sous-sols si bien aménagés. Il y a aussi un grand nombre de syndicats de chasseurs qui louent, par groupes, des bois et des chasses.

Que pourra faire devant cette organisation quasi féodale de la chasse le porteur du bon imaginé par M. Naquet ? En supposant qu'il ait de quoi faire la dépense d'un fusil, il faudra encore lui assurer une chasse, ce qui paraît de plus en plus introuvable et ruineux en tout cas.

Le permis de chasse coûtera 50 centimes, mais il faudra être millionnaire pour avoir une chasse et tuer un lièvre légalement.

La semaine anarchiste — L'anarchie et la littérature — Les journaux anarchistes — 20 décembre 1893



C'est la semaine des anarchistes, et la littérature elle-même, la presse aussi ont subi le contre-coup de la bombe criminelle du Palais-Bourbon[459]. C'est pourquoi la préfecture a cru devoir interdire la représentation à l'Œuvre de la pièce *Ames solitaires*, comme si elle était elle-même un explosif dangereux. Ce drame était pourtant tout intime et passionnel, comme vous en aurez jugé à Bruxelles, ce qui nous dispense de le raconter après avoir assisté à la répétition qui, elle, ne fut pas interdite. Mais il y avait toutes sortes de motifs de prudence pour en agir ainsi à Paris, et c'est cela peut-être qu'il est intéressant de préciser. D'abord l'auteur est cet Allemand Gérard Hauptmann[460] dont on nous donna déjà au Théâtre Libre, les *Tisserands*, qui constituent une pièce franchement révolutionnaire, un appel direct à la violence, à la guerre sociale, et que traverse une chanson populaire, cruelle et enivrante, un ruisseau couleur de sang. Ensuite le rédacteur de la nouvelle œuvre de M. Hauptmann venait précisément d'être arrêté la veille de la représentation de son adaptation : il s'agit de M. Alexandre Cohen[461], un jeune écrivain, originaire de Hollande, qui appartenait aux milieux politiques avancés, tout en se livrant à des travaux littéraires sérieux. Connaissant différentes langues, il avait traduit en allemand les ouvrages de M. Zola et réciproquement traduit en français des auteurs allemands comme Nietzsche ou comme Hauptmann, dont il s'agissait de jouer cette adaptation d'*Ames solitaires*. Or, outre la condition momentanément spéciale du traducteur et les réclamations possibles que cette condition spéciale pourrait entraîner à la représentation et le public qui y devait venir n'étaient pas pour écarter toute inquiétude. Au spectacle précédent, en effet, qui se composait de l'*Ennemi du peuple* d'Ibsen, nous avions assisté à des manifestations bruyantes, si pas toujours opportunes et clairvoyantes. Ce drame, qui est un exposé d'aspirations tout aristocratiques, fut interprété dans un sens révolutionnaire par une partie du public, cette toute récente jeunesse artistique et littéraire qui ne déguise pas ses sympathies pour les idée révolutionnaires. Même le conférencier chargé de présenter l'ouvrage avait ouvert la voie dans ce sens : l'orateur parla sans scrupule de « la *bienfaisante* anarchie », lui qui, consulté samedi dernier au banquet d'une jeune revue, la *Plume*, sur l'attentat du Palais-Bourbon, récidiva dans le même sens en déclarant que le lancement de cette bombe constituait « un beau geste »[462].

459 Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant lance une bombe dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale.

460 Gerhart Hauptmann (1862-1946) : auteur dramatique allemand, grand représentant du naturalisme. Prix Nobel de Littérature en 1912. Source : Wikipédia.

461 Alexandre Cohen (1864-1961) : homme de lettres néerlandais, traducteur.

462 Il s'agit de Laurent Tailhade. Voici la phrase précise : « Qu'importe de vagues humanités pourvu que le geste soit beau ! » Quelques mois plus tard, il sera lui-même blessé dans un attentat anarchiste.

Il ne faut pas trop prendre au sérieux ces déclarations qui souvent ne sont qu'emphase, dilettantisme révolutionnaire, paradoxe cérébral : mais il n'en reste pas moins avéré que beaucoup de jeunes artiste abondent dans le sens de cette « barbarie lettrée « que M. Caro prophétisait un jour. La mode y est pour beaucoup, le snobisme, le manque d'originalité, la haine du bourgeois que Petrus Borel[463] et quelques romantiques professaient déjà en y donnant un autre sens. Mais, quelles que soient les raisons, le fait subsiste. Et il n'y a qu'à lire les jeunes revues : les *Entretiens politiques et littéraires*, la *Plume*, la *Revue blanche*, etc. On a même fondé une *Revue anarchiste*.

D'ailleurs les journaux avérés du parti ont reçu la collaboration de littérateurs, même de littérateurs notoires comme M. Octave Mirabeau, dont un article à l'*En Dehors* fut jadis intercepté. Ce journal-là a disparu, son rédacteur en chef, M. d'Axa, ayant été condamné à l'amende, à la prison, obligé de se réfugier en Italie.

Mais d'autres feuilles subsistent : la *Révolte*, qui, elle, profite aussi de la collaboration de certains littérateurs, mais d'une façon indirecte : elle extrait de leurs œuvres, de leurs articles certains passages qui, isolés, ont l'air subversifs et de critiquer les mœurs du temps. Ainsi par exemple on coupe dans l'*Histoire d'Israël* de M. Ledrain ou dans les *Idées de Jérôme Coignard* de M. Anatole France d'ingénieux, d'ironiques paradoxes sur la justice, sur les gouvernements. Sans préjudice d'extraits de Marx, de Bakounine ou d'Elisée Reclus. Celui qui dirige la *Révolte* est d'ailleurs un type très curieux : c'est le citoyen grave, un homme taciturne, hermétique, qui vit sous les toits rue Mouffetard, en plein quartier excentrique des Gobelins, dans une mansarde où est son bureau de rédaction.

Mais le journal anarchiste le plus autorisé, c'est le *Père Peinard*, organe officiel des syndicats révolutionnaires, qui est moins littéraire, a le ton peuple, s'écrit en argot parisien, cette langue populacière chère au chansonnier Aristide Bruant. C'est ainsi qu'il coûte « deux ronds », et se donne comme l'expression des « reflecs hebdomadaires d'un gniaff » (ce qui veut dire un savetier). Ses échos portent pour titre significatif « coups de tranchet ». On se réjouit, à chaque explosion nouvelle, de voir des maisons « dépiotées ». Le *Père Peinard* est beaucoup lu par les anarchistes. C'est en saisissant la liste de ses abonnés qu'on eut un jour renom d'un grand nombre d'affiliés.

C'est contre ces feuilles révolutionnaires que le Parlement va voter une nouvelle loi sur la presse dont n'auront rien à redouter les tranquilles journaux comme cette vénérable *Gazette de France* datant de 1672, ou le *Moniteur universel*, qui n'a pas bougé depuis cent ans dans son coquet hôtel du quai Voltaire. Mais il est probable que la *Révolte*, le *Père Peinard* et autres feuilles anarchistes auront bientôt bien de la peine à échapper à la loi et à vivre.

Quant aux tout récents littérateurs qui leur sont des alliés imprévus, qui leur envoient des tirades anarchistes, des paradoxes révolutionnaires, ils ne seront pas longtemps en peine de savoir ou s'exprimer. Car bientôt, sans doute, la mode aura changé. Et ici il faut voir surtout une affaire de mode, inoffensive et puérile. On est anarchiste aujourd'hui comme on fut mystique hier, naturaliste avant-hier. On trouvera vite une autre formule en *iste* pour laquelle on se passionnera, on écrira des articles, on poussera des hurlements dans les salles de spectacle. En attendant, il faut convenir — et c'est une triste constatation — qu'il y eut des plumes en même temps que des clous dans le dernier explosif.

463 Pétrus Borel dit « le lycanthrope » (1809-1859) : poète, traducteur et écrivain.

Une épidémie de variole — 28 décembre 1893

Il n'y a pas que l'anarchie ou le napoléonisme dont la maladie contagieuse sévisse à l'heure actuelle, nous avons aussi une épidémie plus réelle qui marque cette fin d'année : il s'agit de la variole, à laquelle on ne songeait guère, mais qui, fidèle et ponctuelle, fait sa réapparition décennale. On a constaté, en effet, depuis la grande épidémie de 1870 à 1871, qui fit plus de 15,000 victimes, une échelle ascendante et descendante par étapes régulières, ce qui s'explique par le fait de la vaccination, dont l'efficacité ne dépasserait pas dix ans. Or, on ne songe souvent à se faire revacciner que sous la menace d'un commencement d'épidémie. On se prémunit ainsi pour une dizaine d'années, après quoi, comme la plupart, tout en n'étant plus sauvegardés par le vaccin déjà aboli, négligent de se faire inoculer à nouveau, une recrudescence se produit. C'est ce qui a lieu en ce moment ; depuis ces derniers mois deux mille malades environ ont été admis à l'hôpital Saint-Antoine, presque tous des adultes, qui ont déclaré ne pas avoir été revaccinés depuis longtemps. Et presque aucun cas parmi les enfants au-dessous de cinq ans, c'est-à-dire vaccinés depuis peu d'années, ce qui prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, la validité de la vaccination.

Voilà une nouvelle expérience faite ainsi dans nos hôpitaux et constatée par une statistique officielle qui est pour contredire les ligues anglaises contre la vaccination. Il est vrai qu'on se trompe souvent sur le but de ces ligues ; elles ne nient point l'efficacité du vaccin, car l'Angleterre est le berceau même de la vaccination, et ce brave docteur Jenner[464] reçut à titre de récompense nationale 25,000 livres sterling du parlement anglais. Aussi les ligues contre la vaccination entendent-elles seulement protester contre la vaccination obligatoire, et cela au nom « de la majesté humaine ». On a même plaidé des procès dans ce sens ; mais les juges ont ri et condamné les contrevenants. En France il y a une loi similaire qui traîne depuis des années relative à la protection de la santé publique et dont un des articles rend la vaccination obligatoire, ce qui sera beaucoup plus utile et inoffensif que l’instruction obligatoire.

En attendant, l'autorité prend des mesures multiples et excellentes pour aider à la revaccination. Hebdomadairement, dans les mairies et les bureaux de bienfaisance, on vaccine gratuitement. Trois fois par semaine l'Académie de médecine opère environ 150 vaccinations à ses séances et distribue des tubes de vaccin. On fait aussi des revaccinations en masse. Des médecins du service d'hygiène sont allés récemment dans des quartiers populaires, à Belleville, à Montrouge, accompagnés d'une génisse sur laquelle on prenait à même le vaccin ; ils s’installaient en pleine rue, avec un tablier d'opération, et vaccinaient tous les habitants du quartier que l'exemple engageait, les adultes, les enfants, les parents. Dans les administrations on procède de même ; cette semaine on a amené ainsi une génisse au ministère de l'intérieur et tout le personnel, depuis les directeurs jusqu'aux expéditionnaires, huissiers et concierges, a subi la petite piqûre préservatrice. Il y a des établissements spéciaux, très curieux, où des génisses sont préparées ainsi, le flanc ras et piqué comme d'innombrables boutonnières, et vont en ville, ou bien dont le vaccin est vendu dans de petites fioles toutes prêtes et scellées.

464 Edward Jenner (1749 -1823) : scientifique et médecin anglais.

Ces mesures multipliées auront raison sans doute de cette épidémie de variole, bénigne du reste et qui n'entame en rien l'indifférence, la solide gaieté des Parisiens, tout à leurs apprêts de réveillons et d'étrennes. D'ailleurs est-ce que le choléra lui-même, lors de sa première apparition, qui fut terrible, ne prêta pas aux ironies boulevardières, lui qu'on promena, dans une mascarade, en personnage blême coiffé du bonnet blanc du *Malade imaginaire* ? C'est une des caractéristiques du Parisien, ce rire, cette ironie à propos des choses même les plus graves, les plus effrayantes, les plus sérieuses. Et chacun, pour la variole qui règne un peu, répéterait plus ou moins le bon mot du comédien Odry rencontrant Villemot au sortir de deux atteintes successives de fièvre typhoïde, pendant une épidémie de cette maladie.

— Eh bien, Odry, comment va-t-il ?

— Mais très bien, répondit le comédien. Oh ! J'ai trouvé le joint : je fais chaque année une maladie mortelle ; c'est très sain !

Etrennes et jouets — 9 janvier 1894



Le joujou est la première initiation de l'enfant à l'art ou plutôt c'en est pour lui la première réalisation, a dit Baudelaire dans sa *Morale du joujou*. On pourrait dire des enfants : « Dis-moi quel joujou tu aimes, je te dirai qui tu es. »

Et, en effet, un humoriste constatait un jour : demandez à un petit Français ce qu'il veut pour ses étrennes, il vous répondra : un tambour ; à un petit Anglais, il vous dira : un bateau ; à un petit Allemand, il répliquera : un livre.

Aujourd'hui les enfants ont un peu plus l'âme « cosmopolite », comme dirait M. Paul Bourget. Ceux de France aiment à la fois tambour, bateau, livres, non sans une préférence, il est vrai, pour les joujoux militaires : les soldats de plomb abondent et surtout les panoplies contenant cuirasse, képis, épaulettes et surtout la croix de la Légion d'honneur. Et puis une nouvelle mode a germé, correspondant peut-être à un nouvel état d'âme des enfants ; c'est le joujou scientifique. Il y en a en grand nombre, très ingénieux souvent, avec de longues explications, aux termes de physique et de chimie, pour faire réussir l'expérience. Pourvu qu'on n'invente pas le jeu des bombes, qui sera le joujou scientifique par exemple : un petit jeu d'enfant consistant à composer des explosifs de chambre, comme il y a de la musique de chambre. C'est égal, nous aimions mieux les jouets moins scientifiques, moins mécanisés, le bon polichinelle d'autrefois et la naïve poupée, et nous serons plutôt de l'avis de la gentille Cosette des *Misérables* qui, n'ayant pour jouet qu'un petit sabre en plomb, l'emmaillote de chiffons et en fait une poupée.

La crise des vins — 9 janvier 1894

[…] la viticulture française est dans le marasme et cherche avec angoisse quelqu'un qui se dévoue à elle comme a fait M. Méline[465] pour sa sœur l'agriculture. En attendant, les viticulteurs s'agitent eux-mêmes et personnellement ; certains départements retentissent de leur agitation. A Montpellier trente mille vignerons ont organisé un cortège, manifesté auprès des pouvoirs publics, avisé le préfet et le gouvernement. De quoi se plaignent-ils ? La récolte fut superbe. On aurait cru le Midi devenu la terre de Chanaan. Or, c'est justement cette abondance qui nuit. Les vignerons ne vendent pas davantage, bien qu'ils aient abaissé leurs prix jusqu'à huit francs l'hectolitre. Et le consommateur parisien paie son vin aussi cher qu'auparavant ; il pourrait se joindre aussi aux protestations de Montpellier et d'ailleurs. Mais alors qui bénéficie de la récolte exceptionnelle et de la baisse des prix ? L'intermédiaire, comme en toute matière ; le négociant en gros qui a ses magasins au quai de Bercy, ou plutôt ses vignes, devrait-on dire, car les vignerons prétendent que, sous prétexte de coupage, ils fabriquent eux-mêmes du vin qui ne ressemble pas beaucoup à celui qu'on leur livre.

— Que répondent à cela les négociants de Bercy ? D'abord que les Parisiens aiment mieux le vin préparé ainsi, ce qui est possible en un temps où l'artificiel triomphe. Et quant au prix de vente maintenu, ils déclarent que le prix d'achat de l'hectolitre, si diminué depuis le dernier été, n'a que peu d'importance dans le prix total. C'est, par exemple, quinze francs pour un hectolitre acheté chez le propriétaire. Eh bien, il faudra ajouter pour le transport avec retour des fûts vides 8 francs, et pour l'octroi et taxe à l'entrée dans Paris 19 francs. C'est-à-dire que les frais, toujours pareils, dépassent de beaucoup le prix initial d'achat. Et c'est ainsi que le consommateur ne s'aperçoit d'aucune baisse de prix. Tout passe en impôts. Et comme si ce n'était point suffisant, est-ce que le conseil municipal n'avait pas imaginé un nouvel impôt — que la Chambre a repoussé — de 50 centimes par bouteille de vin « champagnisé » à l'entrée dans Paris, et cela pour payer sa police, ses écoles. Et comme si tout cela n'était pas assez terrible contre les viticulteurs, taxe, impôts, octroi et l'oïdium[466] détruisant les récoltes, et le phylloxéra ruinant les vignes, voici qu'ils ont encore contre eux les médecins parisiens. Ceux-ci, depuis ces dernières années, ont imaginé de déclarer le vin rouge très nuisible dans une foule de cas : névrose, neurasthénie, dyspepsie, etc. C'est pourquoi dans tous les dîners les carafes de vin blanc alternent avec les carafes de vin rouge et celui-ci est presque délaissé. Les vignerons du Bordelais ont adressé des pétitions au ministre de l'agriculture, demandé une enquête, mais ils n’ont pas de porte-voix comme les agriculteurs, qui possèdent M. Méline. La place est à prendre : candidat de la vigne ; l'homme raisin pour siéger à côté de l'homme-canon !

465 Jules Méline (1838-1925) : homme politique de la gauche républicaine, président du Conseil de 1896 à 1898. Défenseur du monde agricole, il met en place en 1892 des mesures protectionnistes pour les produits agricoles (Tarif Méline). Source : Wikipédia.

466 Champignon des plantes cultivées.

Une affiche féministe — L’avis de M. Vacquerie — 23 janvier 1894

Le mouvement féministe s’étend, mais il se subdivise, à Paris du moins, en deux courants très distincts. Une partie des femmes du mouvement féministe sont radicales dans leurs revendications : l’égalité des droits, l’admission à tous les emplois, l’électorat et l’éligibilité. Et il faut convenir que parmi celles-ci il y a plus de déséquilibrées et de vaniteuses voulant faire du bruit, comme Mme Astié de Valsayre ou Mme Potonié-Pierre, que de femmes sérieuses, instruites, raisonnables. Celles-ci existent pourtant, même dans le mouvement féministe, et agissent parfois. C’est ainsi que nous venons de voir tous les murs de Paris couverts d’une belle affiche jaune, adressée aux législateurs français. Il y a même une vignette où se voit derrière une colline, un soleil qui se lève.

Cette réclamation est signée du nom de Mme Schmahl[467], qui est la femme d’un employé de chez Hachette, croyons-nous, une femme instruite et sérieuse, qui, au lieu de déclamations vagues, de revendications générales, précise les griefs féminins en matière d’inégalités. Elle a fondé dans ce but un groupe et un journal, l’*Avant-courrière*, et c’est de là qu’est partie la manifestation de cette affiche sensationnelle, dont copie a été adressée à tous les sénateurs, ministres, députés, fonctionnaires et journalistes importants. Qu’y réclame-t-on ? Deux modifications du Code, en attendant mieux. Car Mme Schmahl, pour le moment, ne se place que sur le terrain des droits civils, secondée par Mlle Chauvin[468], docteur en droit, une femme d’étude et de savoir, dont le brillant examen, naguère, fit sensation, et qui écrit non sans talent, non sans érudition. Elle signalait un jour dans une étude qu’au XIIIe siècle il y avait des prud’femmes[469] en la rue au Guet, à Paris, Johanna la Pie et d’autres jurées, le mercredi après la Magdeleine ». Aujourd’hui Mlle Chauvin, non moins ferrée en droit, réclame avec Mme Schmahl sur deux points :

1° Droit pour la femme mariée de disposer du produit de son travail ;

2° Droit d’être témoin dans les actes civils.

Ces deux réclamations très simples, simplement formulées, ont produit beaucoup d’effet. Par étapes ainsi, qui sait si les femmes n’obtiendront pas toute l’égalité ? Qui sait si le suffrage universel ne les amènera pas un jour dans les Parlements ? Il ne faut pas s’en alarmer peut-être, si l’on songe à cette remarque que faisait un jour devant nous M. Auguste Vaquerie[470], un des champions résolus de l’émancipation féminine : Pourquoi pas les femmes fonctionnaires, députés, même ministres, puisque nous avons des femmes reines, et parmi précisément les trônes les mieux occupés ? Et il citait l’Angleterre, l’Espagne, la Hollande. Quoi qu’il en soit, la femme est de nouveau sous l’arbre de la science et le tentateur, aujourd’hui, lui murmure : « Mange ! tu seras semblable à l’homme ! »

467 Jeanne Elizabeth Schmahl (1846-1915) : sage-femme et féministe, engagée dans l'action politique autour du droit des femmes à disposer de leur revenu financier, du droit de témoigner et du droit de vote.
Fondatrice en 1909 de l'Union française pour le suffrage des femmes. Source : Wikipédia.

468 Jeanne Chauvin (1862-1926) : première femme à plaider en France, en 1907.

469 Prud'homme : conseiller, expert dans le domaine juridique.

470 Auguste Vacquerie (1819-1895) : poète, dramaturge, photographe et journaliste. Ami de Victor Hugo.

Un nouveau triomphe de Sarah Bernhardt — 30 janvier 1894



Sarah Bernhardt[471] vient encore une fois, devant le Tout-Paris, de remporter un de ces triomphes dont elle a le secret. Voilà vingt-cinq ans pourtant qu'elle remplit le monde du bruit de son nom et de ses victoires. Mais c'est un tempérament à la Napoléon. Le génie explique tout et reparaît sans cesse, créant l'unité dans une existence vagabonde. Elle aussi voulut toucher à tout, être universelle, comédienne, sculpteur, peintre, écrivain, et le reste.

— Pourquoi diable vous êtes-vous mariée ? Lui demandait un jour Sardou, pendant une répétition de *Fédora*.

— Pourquoi ? Mais parce que c'était la seule chose que je n'eusse point faite.

Donc elle a tout fait, et elle est allée partout. Ses exodes sont célèbres ; voyages au long cours, steamers frétés, trains spéciaux, l'entraînant à travers les deux mondes, vers des villes fameuses ou des cités inconnues. Et, sitôt débarquée, elle jouait, le soir même, dans des salles quelconques, devant des publics insoupçonnés, avec sa troupe de hasard.

Millions vite acquis, aussitôt dépensés dans d'intermittents retours à Paris. Cette exotique existence devait avoir altéré sa voix d'or, dilapidé son génie, pensait-on. La légende s'accréditait. On la disait vieillie, rauque, « déblayant » de plus en plus sa diction, selon une façon spéciale et caractéristique d'elle qu'elle avait trop généralisée, en un mot viciée, dépossédée, à cause de ce trop long contact avec des publics de langue étrangère et qui traduisent en écoutant.

Mais Sarah Bernhardt continuait à croire en elle-même. Cette foi, du reste, ne lui a jamais fait défaut ; et, tout à ses débuts, ignorée, obscure, elle écrivait un jour ce topique billet à M. Perrin, administrateur du Théâtre-Français, pour le remercier d'une représentation à son bénéfice organisée à la suite d'un incendie chez elle : « Merci de la part d'une jeune actrice encore peu célèbre, mais qui espère bien faire beaucoup de bruit. »

Donc, Sarah Bernhardt, après plusieurs années d'absence, eut le regret de Paris et des triomphes que seul il décerne. « Je m'ennuie de vous », écrivait délicieusement un jour Georges Sand à Flaubert. Sarah Bernhardt s'ennuya de Paris. Donc, au commencement de cet hiver, elle réintégra son hôtel du boulevard Pereire, ce joli hôtel égayé des peintures de Clairin, toujours encombré d'amis, de

471 Sarah Bernhardt (1844-1923) : une des plus importantes actrices françaises du 19e siècle et du début du 20e siècle. Trop âgée à ses yeux, elle déclina le rôle principal du *Voile* de Georges Rodenbach joué à la Comédie-Française en 1894. C'est la jeune Marguerite Moreno (1871-1948) qui la remplaça avec succès.

courtisans, de parasites aussi, et de tigres. Sarah Bernhardt a toujours adoré les petits fauves chez elle.

Ç'aurait été aussi le goût de Théophile Gautier : « Les pachas aiment les tigres, moi j'aime les chats ; les chats sont les tigres des pauvres diables ». Sarah Bernhardt, elle, a les moyens de s'offrir des félins. Naguère elle en posséda un d'une espèce rare, un chat-pard qui, devenu trop grand et féroce, dangereux, fut offert par elle au Jardin des Plantes, où l'on pouvait voir sur une cage dans la galerie des fauves : « Chat-pard, offert par Mme Sarah Bernhardt ». En ce moment elle possède de ravissants petits tigres qui ont été chantés par M. Bergerat, barde ordinaire des ménageries de Sarah Bernhardt.

Donc au commencement de l'hiver, réinstallée à Paris, la grande tragédienne recommença de jouer ici, mais à son propre théâtre, ayant loué pour quatre ans la scène de la Renaissance, devenue directrice comme elle le fut, il y a quelques années, à la Porte-Saint-Martin. Mais dirons-nous que l'actrice s'est assagie ? Ç'avait été alors une direction vraiment folle et chaotique : vingt pièces reçues chaque jour, déclarées admirables et qu'on allait jouer de suite, puis rendues le lendemain et jugées ineptes. Cette fois Sarah Bernhardt se produisit d'une manière plus réfléchie : un début honorable avec *Les Rois*, de Jules Lemaître ; puis réapparition dans *Phèdre*, qui fut une reprise victorieuse de son ascendant. On s'étonna presque : toujours sa belle voix, son balancement aérien des vers, toujours elle-même ! On commença à prendre le chemin de son théâtre. Son étoile se reprenait à luire. Et voici que, cette semaine, pour la répétition générale et la première d'*Izeil*, un drame bouddhique, ç'a été le recommencement de tout le délire : pleurs, cris, exclamations, frénésies, coup de folie d'un public qui a senti le génie et ne fait plus qu'un dans le grand frisson. Encore un peu on aurait tout jeté sur la scène vers elle : les bouquets, les éventails, les bijoux. Et nous savons une comédienne du Théâtre-Français qui, le lendemain, lui a envoyé (délicat hommage) ses gants tout craqués d'applaudissements, mis sous enveloppe.

Or, les applaudissements, voilà une chose dont, malgré l'habitude et toutes les sortes de succès, les comédiens ne se lassent jamais. Ils ne parviennent pas à s'en blaser. Et c'est ce qui seul explique que des acteurs peuvent (comme nous l'observait un jour un écrivain de théâtre) jouer cent et deux cents fois de suite, chaque soir, le même rôle dans une pièce à succès, sans en mourir d'ennui et d'impatience. Les applaudissements suffisent à rendre toujours délicieuse cette besogne fastidieuse.

C'est ce qui explique « la claque » dans tous nos théâtres parisiens, une institution dont, sans cette observation, on ne comprend pas bien la raison d'être, et qui agace souvent le public. Aussi Sarah Bernhardt en avait annoncé la suppression à son théâtre, et il semble en effet qu'il ne s'y trouve plus de « claque » avouée et parquée. Un des acteurs qui jouent à ses côtés rencontre récemment un ancien chef de claque qui le complimente sur sa dernière création :

— J'aurais voulu vous applaudir !...

— Mais il fallait le faire.

— Impossible, j'aurais perdu ma place.

Il raconta alors au vieux comédien qu'il faisait partie de « la claque de madame », c'est-à-dire que Sarah Bernhardt avait, dans son théâtre, supprimé la claque... pour les autres, tout en la gardant pour elle, avec ordre de ne l'applaudir qu'elle seule.

Maria Deraismes et le mouvement féministe — 16 février 1894



[…] Un autre décès notoire, c'est celui de Maria Deraismes, qui jouissait d'un crédit important dans le monde des partisans de l'émancipation féminine. Ce crédit, elle le dut d'abord à sa situation mondaine : fille d'un commissionnaire en marchandises du faubourg St-Denis, elle hérita soixante-dix mille livres de rentes, et, se trouvant ainsi entreprenante, se voua à la cause féministe. Non sans des essais littéraires, d'abord, peu heureux : quelques piécettes qui échouèrent complètement. Elle devait, dans la suite, reprendre la plume, mais pour des buts de polémique et d'apostolat : *Eve contre M. Dumas*, en 1872, et le *Théâtre de M. Sardou* firent quelque bruit, parce qu'elle y reprochait avec vivacité à ces auteurs dramatiques de pousser au noir la peinture des femmes dans leurs œuvres. Outre des brochures, Maria Deraismes fit des conférences, créa des ligues, travailla sans cesse pour l'émancipation féminine. C'est elle qui organisa le congrès féministe de 1882, qu'elle présidait de son visage grave, amène, encadré dans de dignes cheveux blancs.

Parmi ce parti féministe parisien qui contient tant d'excentriques, de détraquées, de bohèmes, d'ambitieuses assoiffées de réclame et de bruit, Maria Deraismes apportait un esprit de gouvernement, si on peut dire…

Elle recevait d'ailleurs beaucoup d'hommes politiques dans son salon, M. Clemenceau, M. Yves Guyot, M. Anatole de La Forge. Ici nous touchons à ce qui fut l'erreur, le malheur, la tare de cette existence : Maria Deraismes compromit les revendications féminines et l'autorité qu'elle aurait pu avoir, en ne les séparant pas, en ne se séparant pas elle-même de l'esprit politique, sectaire, antireligieux des hommes politiques qui furent ses amis. C'est ainsi qu'elle fut amenée, en 1882, à se faire recevoir dans la loge maçonnique du Pecq, et non contente de cela, elle en arriva tout récemment à fonder le *Droit humain*, une loge maçonnique composée uniquement de femmes, dont elle était la vénérable, et qui tenait ses séances rue Jacob. Même pour ses funérailles les membres avaient imaginé de faire une démonstration, d'y venir en corps, avec leurs insignes maçonniques, ce qui n'eût pas manqué d'être ridicule et déplorable. Heureusement qu'on eut le tact de s'en abstenir et de faire plus simplement des funérailles civiles à Maria Deraismes. Celle-ci laissera malgré tout le souvenir de son nom à l'origine de ce mouvement d'émancipation féminin, bien qu'elle ait nui aux idées qui lui étaient chères, en les dissociant du catholicisme, qui le premier releva la condition des femmes.

Un legs au Musée du Luxembourg — Le tourniquets des musées — 19 mars 1894

C'est que le temps finit par tout apaiser, atténuer. Ils s'en aperçoivent bien, à l'heure actuelle, les peintres impressionnistes, tant conspués naguère et qui vont entrer tous au musée du Luxembourg, en petite troupe compacte, y prenant place définitivement malgré la nombreuse phalange, faisant bonne garde, des peintres sacrés par le mauvais goût de la foule, comme les Bouguereau et les Lefebvre. Cet événement, qui tient du prodige, n'est point le fait de l'administration des beaux-arts, à laquelle M. Rouzon n'a pas donné l'émancipation des routines qu'on attendait. Il s'agit d'un legs admirable fait par le peintre impressionniste Gustave Caillebotte[472], qui était riche, et dans sa jolie villa d'Argenteuil, où il vécut toujours entre les champs et la Seine, avait rassemblé une superbe collection d'œuvres de ses amis de l'impressionnisme : Manet, Degas, Monet, Renoir, Pissarro, etc. C'est ce contingent de soixante-cinq toiles qu'il vient de léguer en bloc, à sa mort, au musée du Luxembourg. La jolie nique à l'administration des beaux-arts, qui ne pourra pas refuser ce legs, puisque ces artistes sont tous célèbres et que la collection vaut, ne fût-ce que commercialement. Elle représenterait, si on devait l'acheter aujourd'hui, plus d'un million. Et pourtant ces impressionnistes restent les bêtes noires des bureaucrates ministériels, de l'école des beaux-arts, de l'Institut. On se souvient des colères rien que pour l'autorisation accordée de faire une exposition posthume de Manet à l'école des beaux-arts. M. Edmond About la dénonça comme un scandale. M. Gérôme écrivit une lettre de protestation à propos de ces « essais » d'art, le même mot dont s'était servie la *Revue des Deux Mondes* à propos des *Fleurs du mal* de Baudelaire.

Il est vrai qu'on se souvenait des reparties cruelles de Manet, disant du *Friedland* de Meissonier : « C'est étonnant, dans ce tableau il n'y a que les cuirasses des cuirassiers qui ne soient pas en fer » ; puis du *Marceau* de J.-P. Laurens : « C'est l'enterrement du Postillon de Lungjumeau », et aussi devant le *Saint Jérôme* ridé, tanné de M. Gérôme : « Ah ! le beau gant de Suède ! » Aussi fut-il bien difficile d'y faire entrer l'*Olympio*, dont on se rappelle les récents déboires. Or, voici, de par le legs Caillebotte, que nous aurons au musée du Luxembourg quatre tableaux de Manet nouveaux : le *Balcon*, un portrait de femme à l'éventail noir, le *Jeu de croquet*, peint à Saint-Adrien, une esquisse de chevaux de courses. Quant à Degas, dont le Luxembourg ne possédait pas une œuvre — ce qui était vraiment scandaleux —, il figurera avec huit pastels : femme au bain, danseuses, femmes au café, ces œuvres si intenses, aiguës, d'un dessin quasi géométrique, d'une couleur qui vibre avec des retentissements et des correspondances de notes musicales. A ajouter : huit Renoir, ces fraîches toiles aux tons de fleurs, d'azalées, de soleil, entre autres le *Moulin de la Galette*, qui est célèbre ; pus un lot magnifique de seize Monet, tous ces paysages d'eaux, de ciel, de plaines où la lumière est si spontanément capturée : « Je peins comme l'oiseau chante », dit de lui-même Monet. Enfin des Sisley, Cézanne, Pissarro, etc. N'est-ce pas un don admirable que ces soixante-cinq tableaux ?

472 Gustave Caillebotte (1848-1894) : peintre, collectionneur, mécène et organisateur des expositions impressionnistes de 1877, 1879, 1880 et 1882. Architecte naval et régatier. Source : Wikipédia.

Et qu'est-ce qu'on parle d'un tourniquet à établir au musée du Louvre, et aux autres musées aussi sans doute, dont le projet occupe en ce moment l'administration des beaux-arts ? Mesure vexatoire et bien vaine. Il faut laisser les musées, où règne la beauté, ouverts au peuple, à celui qui passe, qui y trouva une minute de joie, d'oubli, qui y sentira peut-être le coup de foudre de l'art et sera le grand peintre de demain.

Il y a là trop de choses graves et solennelles engagées pour qu'elles soient compensées par quelque recette des tourniquets. L'administration se plaint de manquer de ressources, de budget. Il n'y a, comme on l'a dit, qu'à décréter la caisse des musées, et l'argent y affluera comme à l'Académie, à la Société des gens de lettres. N'y a-t-il pas déjà un legs Sévène qui, depuis 1887, attend, immobilisé parce que la bourse auquel[473] il fut destiné par le testateur ne peut recevoir aucun argent ? En revanche, il peut recevoir des tableaux. Et c'est ainsi que l'indifférence et la routine de l'Etat se trouveront compensés en ce généreux pays de France, où il y a des personnes de goût assez éprises d'art et d'esprit assez patriotique pour rassembler de précieuses collections qu'elles destinent aux musées. Nous avons déjà, au Louvre,la merveilleuse salle Lacaze[474] ; nous aurons au Luxembourg la salle Caillebotte, dont la généreuse initiative y fait entrer du même coup tous les impressionnistes.

473 Coquille possible : « à laquelle ».

474 Louis La Caze (1798-1869) : docteur en médecine, philanthrope et collectionneur. Sa donation de tableaux au Louvre fut la plus importante provenant d'un particulier.

Une conférence sur les pays nègres — 21 mars 1894

C'est pour nous changer un peu sans doute de ces programmes habituels que nous avons eu jeudi une conférence très spéciale et très curieuse de M. Jean Hess[475], un de nos explorateurs africains, très connu, qui avait annoncé une causerie sous ce titre alléchant : « Les arts, la poésie, l'amour aux pays nègres. »

Le brillant voyageur nous a dit naturellement, là-dessus, tout le contraire de ce que nous pensions, ce qui était la seule façon de nous intéresser, la seule façon aussi de légitimer tant d'enquêtes personnelles en des pays divers. M. Hess, en effet, a recueilli ses observations tant à Madagascar qu'au Gabon, dans le Haut-Congo, le pays des Pahouins[476], le bassin du Niger. Il a voulu réhabiliter le nègre devant nous. Il a voulu le prouver tendre, intelligent, esthète même. Il y a, paraît-il, les arts nègres. Ce sont des arts industriels, c'est-à-dire ceux que nous recommençons en ce moment. Les nègres, eux, n'en avaient pas perdu le sentiment : ils cisèlent des manches de sabre, des gobelets ; ils font surtout des temples d'un goût très artiste et des fétiches qui sont des bibelots précieux.

La musique aussi ne leur est pas inconnue. La musique nègre dont parlent les boulevardiers est une invention parisienne. En réalité, les peuplades que M. Hess a traversées ont le sens de la mélodie ; peu d'instruments, il est vrai ; un tambour, un violon à deux ou trois cordes ; mais la voix s'en mêle et le concert n'est pas discord. Il y a ainsi des musiciens poètes très doués, qui voyagent comme nos anciens trouvères et troubadours; d'autres se fixent auprès des chefs, auprès des rois, tel ce chantre du roi d'Oys que le conférencier a cité, et y conquièrent souvent un grand pouvoir, une grande influence sur le gouvernement. N'est-ce pas comme Ronsard ou Marot à la cour des Valois ?

Et leur sagesse s'écoule en proverbes. M. Hess en a cité, dont quelques-uns pittoresques et poétiques, par exemple ce dicton des habitants du pays d'Yoruba[477] : « Nous connaissons qui nous aimons, nous ignorons qui nous aime. » Et cet autre, d'une portée morale : « Celui qui n'a pas de honte ne devrait avoir qu'un œil. » Et celui-ci, qui est vraiment trop beau pour ne faire croire qu'il est apocryphe : « Le rêve du chien reste en lui. » C'est « le songe intérieur » des bœufs de M. Leconte de Lisle, « qu'ils n'achèvent jamais ».

Trop de littérature, pourrait-on dire de cette conférence d'explorateur ; dans la partie relative à l'amour chez les nègres aussi. Certes, il est probable qu'ils apportent du sentiment, un désir de plaire, un esprit de famille dans leurs unions. Mais ont-ils vraiment ces nuances, ces peines morales et ces suicides pour des amours contrariées que l'explorateur parisien nous a racontés comme les faits divers nous racontent des fins d'idylles à Montmartre !

475 Jean Hess (1862-1926) : médecin, journaliste et explorateur.
476 Peuple présent dans plusieurs pays d'Afrique centrale.
477 Groupe ethnique surtout présent au Nigeria.

L'abbé Le Rebours — 13 avril 1894



Une vraie victime que l'anarchie aura faite c'est le très distingué curé de la Madeleine, l'abbé Le Rebours[478], à qui la bombe déposée dans son église[479] fit une impression telle qu'il devint souffrant et offrit un terrain tout préparé à cette pneumonie infectieuse qui l'a emporté. Voilà un homme d'élite qui, lui, ne cherchait pas un bruit vain autour de son nom ni des honneurs quelconques. On lui offrit plus de trente évêchés qu'il refusa. Il aurait pu et dû être un des grands dignitaires de l'Eglise, d'autant plus qu'il portait un nom d'ancienne race : c'était le vicomte Le Rebours, allié à toutes les vieilles aristocraties, très répandu et désiré au Faubourg-Saint-Germain, dont il était. Mais il refusa les évêchés, la décoration même ; peut-être un peu dépris et ayant renoncé depuis sa sorte de disgrâce sous Mgr Darboy, qui appartenait à d'autres courants. L'abbé Le Rebours avait gardé intacte la tradition royaliste jusqu'en ces temps derniers où, dans sa cure de la rue de la Ville-l'Evêque, il recevait parfois des amis de la monarchie. Cette cure était presque un musée ; on y trouvait des tableaux anciens, des œuvres d'art de tous genres, des bibelots précieux, des pièces rares, comme certains souvenirs de Madame de France, à qui il avait voué un culte spécial. Ce prêtre avait des goûts artistes qu'il exerça dans son église même : la belle fresque en mosaïque qui environne circulairement le maître-autel de la Madeleine fut exécutée sur ses indications, sous sa surveillance quotidienne. Il s'occupait aussi de la maîtrise et qu'on exécutât de belles musiques religieuses aux offices de la Madeleine.

Vie exemplaire, pleine de bonnes œuvres, d'exemples nobles, d'art pur, que celle de cet abbé Le Rebours, si humble, si délicat, si discret qu'on a pu citer de lui ce trait exquis : un jour qu'une grosse aumône lui était demandée, la trouvant justifiée, il demanda quelques heures de délai, le temps, déclara-t-il, d'aller quérir la somme chez une personne charitable. Puis, le délai écoulé, il donna la somme, de sa propre bourse. C'était pour *éviter des remerciements*. N'est-ce pas comme un trait de la vie des saints ?

478 Abbé Almyre Le Rebours (1822-1894) : curé de l'église de la Madeleine à partir de 1872.
479 Attentat manqué aux portes de La Madeleine le 15 mars 1894.

M. Odilon Redon et son exposition — 13 avril 1894

[…] cet étrange Odilon Redon[480], qui fait en ce moment chez Durand-Ruel une exposition quasi complète de son œuvre, où se peut juger dans son ensemble ce visionnaire et sombre artiste à qui M. J.-K. Huysmans, dans son roman *A rebours*, dédia d'intenses pages critiques qui orientèrent vers cette œuvre toute la jeunesse littéraire. C'est surtout un art pour littérateurs, sauf M. Edmond de Goncourt, qui sait son Japon à fond et déclare que Redon tient vraiment trop des Japonais. En tout cas il eût été pour charmer Poë ou Baudelaire. Rien, dans sa personne, ne trahit pourtant ce visionnaire du chaos, des crépuscules, des heures troubles, des marais de la fièvre, des grottes en clair-obscur de la folie. Cinquante ans environ, grisonnant, le poil jaune, indécis, d'une barbe courte ; taciturne, simple, ne causant presque pas, et plutôt par timidité que par indifférence ou dédain. Vit très retiré.



Son exposition comprend des fusains, des lithographies, même des peintures qui ne sont pas parmi les moins curieuses par certaines intensités de ton, des violets qui surprennent et attestent un étonnant coloriste qui va prendre le plus extrême, le plus paroxyste des nuances, là où elles se décomposent en une chimie exaspérée. Ses fusains le *Secret*, le *Regard*, l'*Araignée en pleurs*, *Orphée* sont des pages obsédantes. Il expose aussi un Christ bien curieux. Ses paysages révèlent d'étranges lignes, une inquiétude, une hostilité de branches, — surtout des saules qu'il affectionne de dessiner, accroupis comme des bêtes sur l'horizon.

Quelques préférences d'art qu'on ait cette exposition d'Odilon Redon en impose et certifie un talent de songe, d'évocation, de terreur, où vit toute une humanité embryonnaire ou damnée, une humanité qu'Odilon Redon a créée, et de par laquelle il est un maître dans l'art de notre temps.

480 Odilon Redon 1840-1916 : peintre et graveur symboliste.

Un discours de M. Berthelot — 20 avril 1894



Nous venons d'avoir une intervention solennelle du savant M. Berthelot[481], qu'on considère comme le grand pontife parisien de la chimie. La chimie est une science plus ou moins ésotérique et occultiste, inconnue des profanes. Il est vrai qu'elle s'est singulièrement vulgarisée depuis qu'elle n'appartient plus seulement aux mages pour la création de l'or mais est descendue jusqu'aux manuels où nos anarchistes actuels lui empruntent des formules simples. Sans doute que M. Berthelot souffrait intérieurement de ce discrédit de sa chère chimie, démocratisée sous forme de poudre verte dans des boîtes à sardines ou à conserves, et ne se vulgarisant que pour des usages nuisibles. Il a voulu la relever, en déduire des buts plus nobles, un proche avenir glorieux et inouï. De là son toast prestigieux à un banquet de chimistes devant lesquels il a évoqué l'aboutissement de cette science, la prodigieuse révolution qu'elle allait accomplir dans le monde, devenu, grâce à elle, aussi amusant et chimérique qu'un roman de Jules Verne.

Et M. Berthelot a parlé ainsi sérieusement, car M. Berthelot est un savant sérieux ou paraît l'être. Ses inventions en chimie sont considérables. Il a fondé la thermochimie. Il est sénateur, au surplus, ce qui ne prouve rien quant à la chimie, mais prouve quelque chose quant à son sérieux. Il faillit aussi être académicien en remplacement de Renan, dont il fut toute sa vie l'intime ami ; c'est à lui qu'il faut attribuer l'évolution des idées de Renan, lequel à sa sortie du séminaire se lia intimement avec lui et perdit en sa compagnie ce qui pouvait lui rester de foi. Il faut croire cependant que si l'influence chimique et positiviste de M. Berthelot s'exerça sur Renan, celui-ci propagea de son côté un peu de sa tranquille ironie, de sa verve de pince-sans-rire sérieux sur M. Berthelot.

Et c'est vraiment comme le résultat de cette latente collaboration, le discours sensationnel que vient de prononcer dans un banquet M. Berthelot. Ce discours aboutit à ceci : si la chimie fait du mal présentement, elle va bientôt nous donner des bienfaits incalculables. Elle tue ; mais c'est elle qui va nourrir. En elle est la solution de la question sociale et des problèmes économiques. Il faut cent ans encore pour réaliser ce qu'il entrevoit, ce qui est déjà, scientifiquement. C'est-à-dire que la chimie obtiendra par ses combinaisons les éléments essentiels de la nutrition. Quelques manufactures et laboratoires suffiront, en remplacement de la culture, des champs, du bétail, de la chasse, de la pêche. En effet, toute l'alimentation humaine : viandes, poissons, légumes, fruits, pain, aboutit à quelques éléments essentiels et irréductibles qui, seuls, sont nutritifs : les matières azotées, grasses et hydrocarbonées.

Donc il suffira de condenser ces matières au nombre de grammes qu'on connaît, après en avoir pris les éléments dans l'atmosphère et l'océan, comme on tire le sucre de la houille, c'est-à-dire la saccharine qui sucre bien davantage que le sucre des betteraves. Voilà un exemple et des

481 Marcellin Berthelot (1827-1907) : chimiste, biologiste et homme politique.

raisonnements qui laissent rêveur. Ainsi ces quelques éléments chimiques qu'on peut réunir sans le secours de nourritures animales et végétales seront aussi efficaces que toutes les nourritures. Et plus de repas. On incorporera cette essence d'alimentation sous forme de globules, de pastilles ou de confitures. Il parait que c'est déjà ce que faisait le fameux jeûneur Succi, absorbant quelques gouttes d'une liqueur essentielle. N'est-ce pas ce que pratiquent tous les jours partiellement les anémiés à qui nos médecins parisiens font prendre ces extraits de viande venus de Chicago et dont cinq ou six gouttes contiennent, prétendent-ils, la puissance d'un vaste rumsteak ?

La réalisation de ce nouvel état social nous a été promise par M. Berthelot pour l'an 2000. Il s'est gardé de nous dire pourquoi cet atermoiement, puisque la chimie connaît dès maintenant les formules à employer. Heureux ceux qui vivront alors ! Plus de lutte pour le pain quotidien. Plus de maladies, ces gastrites surtout dont une alimentation excessive et falsifiée aura ravagé notre époque. Et plus de médecins par conséquent pour achever ceux que leur mal épargne. Mais aussi, hélas ! plus de plaisir, s'il est vrai, comme disait Proudhon, « qu'il faut donner toutes les inventions de Lavoisier pour celle de Noé qui, le premier, enseigna à fouler le vin ! ». M. Berthelot nous annonce que la chimie, au contraire, désapprendra toutes les nourritures. Proudhon l'aurait maudit. Mais n'est-ce pas le complément logique des démocraties : tout le monde ayant cessé de manger, absorbant d'identiques boulettes de matières azotées, grasses, hydratées et pesées au même nombre strict de grammes !

La souscription du nouvel emprunt — 1er mai 1894

L’intérêt de la vie parisienne, c’est que tout y prend un grandissement, un grossissement proportionnel. Comment imaginer, par exemple, que le simple fait de l’émission d’un emprunt devienne un événement public, suscite des cohues, des bagarres, des scènes de mœurs, des tableaux nocturnes où puissent s’intéresser le dilettante et le curieux ? C’est pourtant ce qui vient de se passer pour l’ouverture de la souscription de la ville de Paris, où l’on a fait queue, depuis la veille au soir, toute la nuit, comme s’il s’agissait de représentations gratuites. Or, c’était simplement parce qu’on savait que l’emprunt serait trop couvert — et, en effet, il l’a été quatre-vingt-sept fois — et qu’il fallait tâcher d’’obtenir pour soi une part dans le lot des 138,000 obligations irréductibles qui seraient mises seulement à la disposition du public. Voilà pourquoi vingt mille personnes ont stationné toute la nuit devant l’hôtel de ville, pourquoi les queues se sont organisées pareillement devant toutes les mairies, les agences de la Société Générale, les succursales du Crédit Lyonnais.

Des camelots ont gagné une bonne « nuit » à garder des places pour les petits rentiers, arrivant au matin, vers l’heure de l’ouverture des guichets, et qui les payèrent jusqu’à huit et dix francs. Tous ceux des bas-fonds de Paris ont émergé, les noctambules, ceux qui dorment sous les ponts, sur les bancs des boulevards extérieurs, et cela a fait comme une Cour des Miracles devant les établissements officiels et les maisons de crédit. Il y aurait matière à philosopher sur tous ces va-nu-pieds venant garder des places, sans avoir le sou, pour la souscription d’un emprunt qui atteint dix-sept milliards. Mais nous n’en devons retenir que le pittoresque, le va-et-vient tumultueux de ces petites scènes nocturnes, sorte de sabbat silencieux autour du dieu Argent.

Exposition de Manet — 9 juin 1894

L’exposition de Manet qui vient d’avoir lieu chez Durand-Ruel aura été moins une révélation qu’une consécration pour ce peintre que l’élite et les artistes ont reconnu comme un maître, mais dont l’art demeurera toujours hermétique pour le public. Encore aujourd’hui, malgré le courant créé, on peut entendre devant ses œuvres les plus stupéfiantes remarques, ce qui prouve qu’il n’est pas tout à fait entré dans la gloire, si entrer dans la gloire signifie créer un snobisme autour de soi.
En tous cas, que de merveilles, tant de tableaux personnels, savoureux, d’un dessin qui a d’heureuses audaces, d’une couleur fraîche, franche, vibrante, venue droit sur les toiles de celui qui revendique l’honneur d’avoir cassé les vitres des ateliers et introduit le plein art dans l’art. Telles œuvres influencées de ses séjours en Espagne, comme cette étonnante danseuse à la robe multicolore, traitée en nature morte, comme ses toréadors, ses esquisses de combats de taureaux ; puis telles autres œuvres toutes parisiennes : canotiers en Seine, une rue le 14 juillet, jardins de guinguettes et de casinos, — étonnant mélange qui est pour justifier la définition qu’on donna de lui en ironie : « Manet, ce fils de Goya aux Folies-Bergère. »



En réalité, il ne provenait de personne et il reste un des plus personnels tempéraments de l’école française, un coloriste incomparable qui trouva des bleus exquis, comme en ses études de Venise, et surtout des blancs (on pourrait faire une étude des blancs de Manet), comme en cette femme à la guitare et ces petites filles aux linges clairs marchant dans une allée comme de pompeuses infantes de Velázquez.
Mais ces qualités d’art échapperont toujours au public, ce public dont il souffrait au fond de ne pas obtenir les suffrages. M. Emile Zola, qui fut son ami et dont il a peint un beau portrait en est convenu : « Il aurait voulu plaire… il a toujours rêvé le succès tel qu’il pousse à Paris, avec les compliments des femmes, l’accueil louangeur des salons, la vie luxueuse galopant au milieu des admirations de la foule. » A défaut des Salons, Manet eut les brasseries. Il fut le grand homme du café Guerbois, d’où sa gloire rayonna : « Ce nom de Manet aussi connu que celui de Garibaldi », disait M. Orgas, et d’où il lança à son aise des mots cruels sur ses collègues officiels. Quand on lui demanda son avis sur le Saint-Jérôme de M. Gérôme[482], installé au Luxembourg, il s’écria : « Ah le beau gant de Suède ! »
Aussi les peintres de l’Institut et de l’école prirent leur revanche, après sa mort surtout, quand on accorda l’école des beaux-arts pour l’exposition posthume de ses œuvres. M. Edm. About partit en

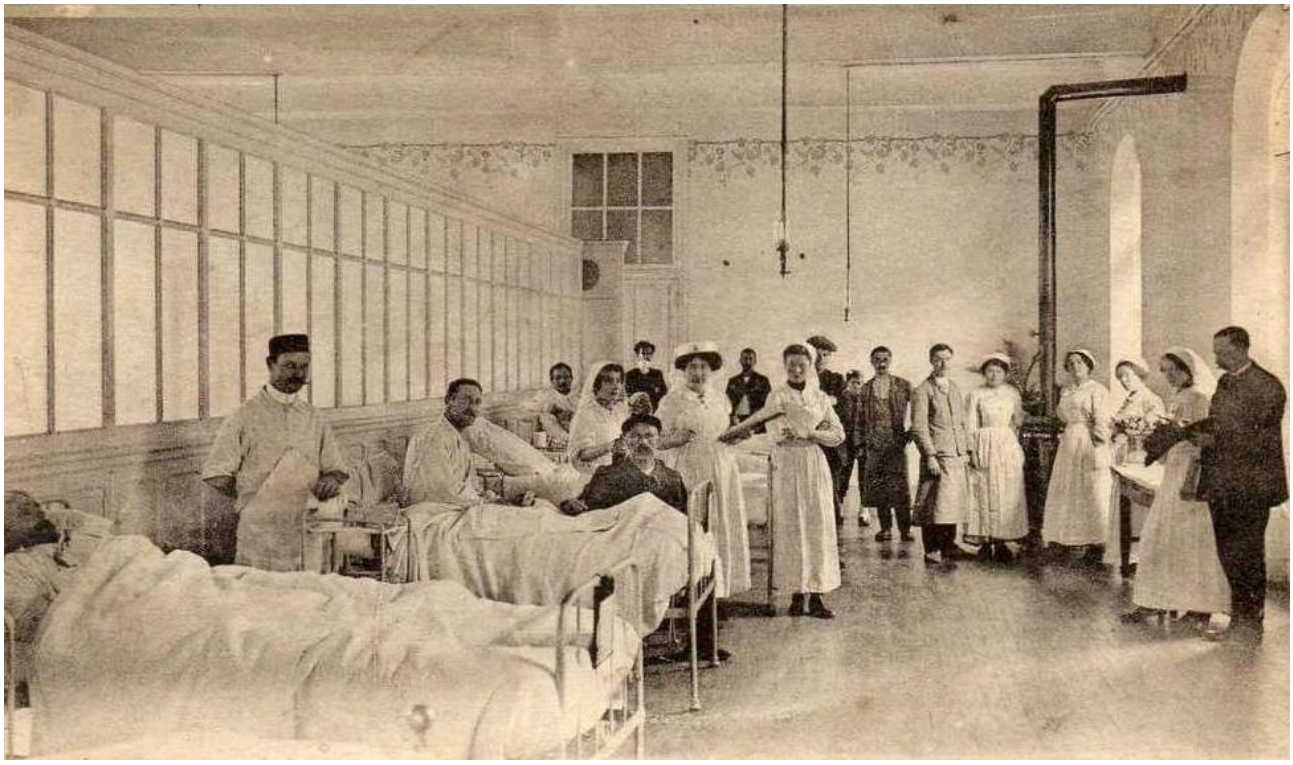
482 Jean-Léon Gérôme (1824-1904) : peintre et sculpteur. Composa des scènes orientalistes, mythologiques, historiques et religieuses.

guerre ; M. Gerôme se plaignit au ministre de ce qu'on estampillât, par l'hospitalité dans un local de l'Etat où lui-même enseignait, « des recherches plus ou moins intéressantes, mais qui ne constituent pas des œuvres d'art achevées ».

Et le plus piquant, tandis que les peintres en vue parlaient ainsi de Manet, c'est qu'il fallut des chercheurs comme M. Faure pour commencer une collection de ses œuvres.

Nous retrouvons précisément les tableaux de cette galerie, avec d'autres, dans la cinquantaine de toiles exposées en ce moment chez Durand-Ruel et qui constituent une des manifestations d'art les plus significatives de ces dernières années.

Les hôpitaux de Paris - 16 juin 1894



Il vient de nouveau d'éclater cette semaine un incident d'hôpital qui prouve l'esprit scientifique étrange dont sont animés nos bons docteurs parisiens. Cette fois, à l'hôpital Bichat, qui est installé du côté de Saint-Ouen et de la plaine Saint-Denis, c'est-à-dire qu'il dessert un quartier d'usines, d'établissements industriels où les accidents sont fréquents. Or, voici ce qui vient de s'y passer. L'interne qui était de garde à cet hôpital y admit une vieille femme qu'on venait d'y apporter, la jambe fracturée. C'est ainsi que les choses se passent à l'ordinaire : l'interne reçoit les malades, les dirige dans tel service, dans telle salle, et le médecin en chef, à sa visite du lendemain, confirme ou modifie la décision prise. Or, ici, le chef de service est le docteur Terrier, un praticien qui n'entend pas perdre son temps à de petites opérations insignifiantes, et la fracture est dans ce cas. Il entre donc dans une violente colère contre son interne, lui déclarant qu'il ne voulait pas de fracture dans son service, qu'il eût, pour une autre fois, à renvoyer ceux qui auraient l'audace de se présenter à l'hôpital en état de fracture. Malheureusement l'interne se cabra contre cette théorie de son chef de service et porta plainte à l'Assistance publique. Cela fait un gros scandale qui nous éclaire une fois de plus sur le sans-gêne et les procédés des médecins en chef de service dans les hôpitaux parisiens. Ceux-ci ont vraiment l'air non pas d'être des asiles pour les malades du peuple, mais des locaux d'expériences, d'observations à la merci des docteurs et chirurgiens.

Ils consentent à y faire telle opération, pas une autre. Ils choisissent les malades, font un triage des cas. Et, avant tout, cherchent moins à guérir les malades qu'à expérimenter sur eux. Aussi à chaque instant un scandale se produit dans le genre de celui qui vient d'éclater à l'hôpital Bichat. Un jour, à St-Antoine, où il y a un médecin un peu maniaque, on fit des expériences sur les cholériques qu'on

y amenait, au lieu de chercher à les sauver, lors de la bénigne épidémie récente d'il y a deux ans : car ce médecin maniaque avait imaginé que l'eau de mer est un destructeur du bacille ; il voulut l'expérimenter et fit ouvrir le ventre à tous les cholériques qu'on apportait pour introduire de l'eau de mer dans l'intestin grêle. Les malades moururent unanimement. Ce fut encore une fois un grand scandale qu'on étouffa vite. Une autre fois c'est à la Salpêtrière, où un docteur fait faire par un médecin de passage une opération qui l'intéressait : l'ablation de goitres à deux malades qui en meurent. C'est chaque année un épisode de ce genre-là, pour prouver combien la vie humaine importe peu à nos médecins insoucieux, curieux surtout d'expériences et de faire une *belle* opération, comme disait un jour un de nos chirurgiens célèbres, ce chirurgien assez distrait qui oublie toujours quelque chose : une éponge, un linge, quand ce n'est pas un de ses instruments, dans le corps de ses opérés qu'on recoud.

Singulier monde que celui-là, le monde des *morticoles*, comme les appelle, dans son nouveau roman qui vient de paraître sous ce titre, M. Léon Daudet. Il le décrit et le dévoile à fond, pour l'avoir traversé, car, avant d'épouser Mlle Jeanne Hugo, on sait que le fils de M. Alphonse Daudet fut étudiant en médecine, fréquenta les hôpitaux et les cliniques, voyagea donc vraiment en ce pays des morticoles qu'il nous peint aujourd'hui avec une ironie glaçante, un pays (qu'on reconnaît vite être Paris) où tout le monde est malade, sauf les médecins.

Une proposition quant à la législation pénale du mariage — 29 juin 1894

Une proposition vient d'être faite qui passionne en ce moment les jurisconsultes, les journalistes, les écrivains, les prêtres aussi, et les femmes. Il s'agit de l'initiative de parlementaire de M. Viviani, qui voudrait faire supprimer les articles du code pénal qui frappent d'une peine d'emprisonnement ou d'une amende l'infidélité constatée d'un des époux. M. Viviani est un jeune député socialiste, ambitieux et hardi, qui ne dédaignerait pas d'attacher son nom à cette réforme comme M. Naquet attacha le sien à la réforme du divorce. Car l'une n'est que la conséquence de l'autre et la continuation de cette désorganisation du mariage tel que l'esprit chrétien l'avait organisé. Avec celui-ci le mariage était un serment, un engagement indissoluble, et les fautes contre lui étaient le péché, péché contre le prochain, péché contre la société. La loi du divorce que M. Naquet obtint après tant de campagne et de prosélytisme a fait du mariage en France un contrat civil qu'on peut rompre, et voilà pourquoi M. Viviani aujourd'hui propose de supprimer les articles du code qui assimilent à un délire et frappent de peines légales les manquements au mariage. Ceux-ci dit-il, ne sont que des manquements à un contrat et, comme pour les contrats ordinaires, les pouvoirs publics n'ont pas à intervenir. C'est au contractant lésé à demander seulement la résolution du contrat (c'est-à-dire le divorce et la séparation) et, s'il le veut, à s'adresser aux tribunaux, mais aux tribunaux civils et pour une faute civile, des dommages-intérêts. Voilà le raisonnement tenu par M. Viviani qui sera porté un jour par le parlement, tandis qu'en ce moment il est déjà l'objet de vives discussions. Il est peu probable que cette campagne aboutisse, et on entendra à la tribune des paroles éloquentes, comme celle de Mgr d'Hulst, proclamer le mariage chrétien et dénoncer cette notion moderne et périlleuse du mariage assimilé à un contrat civil dont l'inexécution n'entraînerait plus que des conséquences civiles. Dans la série d'interviews auxquelles on s'est livré à ce sujet, il est piquant de voir que la police, souvent appelée à des constatations en cette matière reconnaît elle-même que supprimer le délit et toute pénalité, ce sera excuser l'adultère et presque l'autoriser dans les mœurs.

A moins que ce soient les mœurs qui déterminent les lois. Et, en cette matière, il faut reconnaître que la pratique avait déjà presque réalisé ce que M. Viviani veut faire ériger en tête de loi par le Parlement. En effet, depuis des années nos tribunaux parisiens se montrent pour ces sortes d'affaires d'une indulgence extrême. Presque jamais la peine de l'emprisonnement n'est prononcée ; on se contente d'appliquer le minimum de l'amende. A l'action pénale M. Viviani et ses amis du Parlement veulent maintenant substituer l'action civile. On plaidera en dommages-intérêts. Voilà de quoi alimenter la verve de nos vaudevillistes qui s'épuise, tandis que nos moralistes y verront avec raison un indice grave de cette transformation, de cette désorganisation du mariage chrétien que le divorce a commencée et que l'état des mœurs parisiennes achève.

Un Turner pour le musée du Louvre — 29 juin 1894

[…] Heureusement qu'il y a encore une élite qui se préoccupe d'autre chose que du droit de roulage. C'est à celle-là qu'on s'est adressé pour faire entrer au musée du Louvre une toile de Turner, le grand peintre anglais qui n'y est point représenté. Cela n'a rien d'étonnant. Le compartiment anglais au Louvre, une salle étroite et mal éclairée, ne contient qu'un mauvais Lawrence, quelques petits Constable et Bonington insignifiants. C'est que longtemps on ne s'intéressa en France qu'aux choses françaises. Le « comment, monsieur, peut-on être Persan ? » était toujours de saison. Mais, depuis ces dernières années, l'esprit français est sorti de lui-même, a regardé au dehors, s'est enthousiasmé pour les productions étrangères. Au théâtre, dans le roman, nous avons vu la vogue des romanciers russes, la faveur d'Ibsen, hier encore à l'Œuvre on acclamait les *Créanciers* du Suédois Strindberg. En art aussi le même mouvement parallèle devait se produire. Et l'anglomanie sévit ! Nous connaissons des salons, comme celui de la comtesse Fleury, où l'on ne jure que par Burne-Jones.

On a des étoffes de chez Liberty et des meubles de chez Meaple. M. Helleu[483] ne peint que des meubles et des tissus anglais. Dans ces complications, il est inévitable que le compartiment anglais du Louvre s'enrichisse. On va commencer par Turner, non pas encore comme à la National Galery de Londres, où il y en a cent cinquante. On va, ici, commencer par un. Il est vrai qu'on en demande deux cent mille francs. Il appartient à un syndicat d'amateurs ou de marchands qui demandent au public la somme, déduction faite de 60,000 francs et 25,000 qui sont souscrits par l'Etat. Le public apportera-t-il l'appoint qu'on lui demande ? En attendant, le tableau est exposé en ce moment chez le grand marchand de tableaux Sodelmeyer, où l'on peut admirer par surcroît une cinquantaine de tableaux de l'école anglaise, peu connue des Parisiens qui n'ont pas voyagé en Angleterre ou visité la collection de l'amateur parisien M. Groult[484], auquel la plupart de ces tableaux appartiennent. C'est un ensemble admirable, parmi lequel ce Turner qu'il est question d'offrir au Louvre n'est vraiment pas le chef-d'œuvre. Ce tableau, qui fut peint en 1838 pour M. Munro, ami de Turner et son exécuteur testamentaire, s'intitule l'*Ancienne Italie*[485]. Il représente un paysage de ville dans ces lumières ambrées que le peintre affectionne, bain de soleil fluide et tiède où trempent des palais superposés dont la base est comme amarrée en des eaux profondes et transparentes.



483 Paul Helleu (1859-1927) : peintre et graveur.
484 Camille Groult (1832-1908) : industriel et collectionneur d'art.
485 Sous-titré *Ovide banni de Rome.*

C’est du même genre, mais moins beau que cette *Vue de Venise* qui figure dans la même exposition, et où triomphe la prodigieuse virtuosité de ce peintre à créer la féerie de la couleur, l’irradiation de la lumière. La *Baleine* est aussi un morceau bien étonnant, ainsi que ce *paysage*, tous les deux dans une autre manière plus fluide, d’une couleur vaporeuse et comme volatile.
Combien solides, d’autre part, les étonnants portraits de cette admirable école anglaise surtout ce portrait superbe de Georges IV par Lawrence, d’une intensité de vie déconcertante, avec le grain de la peau, tous ses plis, ses pores, jusqu’au trompe-l’œil presque, et d’autre part, ce portrait par Reynolds, d’une beauté si spiritualiste, presque lunaire, et les Gainsborough d’un sentiment si décoratif avec la petite femme de *Conversation* qui est comme du Watteau meilleur, et les Hoppner d’une vigueur si pénétrante, si intimiste, puis encore des Bonington, des Constable d’un si sobre et beau métier.

Ouverture de la pêche à la ligne — 5 juillet 1894

Il n'y a que les pêcheurs à la ligne qui n'admettent point cette trêve du deuil[486], eux dont la manie est, paraît-il, la plus tenace et la plus intransigeante que connaisse l'humanité. Un fil avec une bête à chaque bout, a dit un ironiste qui n'avait pas su comprendre cette volupté de la pêche à la ligne. Il faut croire que l'autorité aussi en est là, puisqu'elle vient de prendre des arrêtés vexatoires pour les pêcheurs à la ligne, et cela au moment même où la pêche à la ligne vient d'être ouverte, depuis une semaine. Il paraît du reste que cette ouverture a été désastreuse : les goujons deviennent rares. C'est la faute d'abord du terrible système du « tout à l'égout ». Comment les poissons vivraient-ils, se multiplieraient-ils dans cette Seine où se déversent toutes les ordures de la grande ville, tous les détritus des usines échelonnées sur ses bords ? Etat de choses déplorable pour « la jeune population de nos eaux, comme a dit avec attendrissement un des chefs de la « Société des pêcheurs à la ligne du cantonnement de Paris ». Tel est le titre ronflant d'une nouvelle société qui a pour but de défendre les pêcheurs à la ligne, et aussi le poisson, mais contre les braconniers seulement. Car il paraît que le braconnage sévit pour le poisson plus encore que pour le gibier. Or, cette société déclare dans ses statuts « qu'elle veut assurer la protection du poisson », ce qui est assez plaisant de la part de pêcheurs qui n'ont d'autre but que de bien pêcher, c'est-à-dire de tuer beaucoup de poissons. Quoi qu'il en soit, elle a à sa tête un marin corse, ancien capitaine au long cours qui, en compagnie de ses collègues, a passé la nuit précédant l'ouverture à faire des rondes sur les berges de la Seine, à faire la chasse aux maraudeurs, de façon à ce que ceux-ci ne pussent pas nuitamment rafler une partie de ce poisson qu'ils entendaient « protéger » jusqu'au lendemain ! Et la police a secondé ces rondes et ces poursuites de braconniers.

Car la pêche est officiellement réglementée ; elle l'est même trop, disent nos membres de la société des pêcheurs du cantonnement de Paris, qui, en ce moment, sont furieux et menacent d'une véritable émeute : c'est qu'on vient de leur interdire la pêche à la *cuiller* et à la *dandinette*, qui sont deux des formes les plus agréables de leur plaisir favori. Ces variétés consistent, au lieu d'avoir un simple hameçon au bout de leur fil, suffisant pour le menu fretin, à y attacher une petite lame brillante en forme de cuiller ou encore un petit poisson en étain qui se dandine dans l'eau (de là le mot *dandinette*), auxquels sont fixés plusieurs hameçons, de quoi attraper les gros poissons, ceux qui se nourrissent d'ordinaire des petits et qui, trompés par la similitude du métal en forme de nageoires postiches, se jettent dessus et s'enferrent.

Les pêcheurs à la ligne sont furieux, car leur sport n'est pas tout à fait désintéressé, et les voilà réduits, de par l'arrêté de la préfecture à renoncer aux poissons importants, tels que la perche, le brochet, la carpe, pour se contenter de ce petit fretin de la Seine qui constitue une friture délicieuse — avec un verre de vin de Suresnes surtout[487] — mais ne permet vraiment pas beaucoup de convives.

486 Les funérailles du Président Sadi Carnot mort assassiné.
487 Vin blanc de la région parisienne.

Une proposition de M. Mallarmé — 1er septembre 1894



Dans le chômage de la vie littéraire, M. Stéphane Mallarmé, qui est un ingénieux esprit, en même temps qu'un visionnaire poète, s'est amusé à lancer au *Figaro* une idée qui lui revenait fréquemment dans ses conversations et à laquelle le congrès de la propriété artistique et littéraire d'Anvers donnait une actualité. Dans le fait que cette propriété a été reconnue aux auteurs ou à leurs ayants droit seulement durant cinquante ans, M. Mallarmé voit une anomalie. Et, après lui, M. Clemenceau, dans la Justice, M. Arsène Alexandre, d'autres chroniqueurs ont abondé dans son sens. Soit, qu'après ce laps les œuvres tombent dans le domaine public, comme on dit, appartiennent à tous. Mais encore faudrait-il, dès lors que quelqu'un se les arroge spécialement ou qu'un éditeur met[488] la main sur elles et médite de les publier à son profit, qu'il acquittât envers tous les autres un léger droit. Il est excessif que cinquante ans après la mort des auteurs les éditeurs puissent publier des livres sans nul droit à payer désormais. Il reste un droit, léger, si on le veut, à acquitter envers tous, puisque l'œuvre appartient à tous. Et M. Mallarmé nous a cité souvent l'exemple de la place publique qui aussi appartient à tous, et cependant l'histrion, l'hercule souleveur de poids qui vient y donner son spectacle, y poser son tapis doit payer une minime redevance. C'est ce dont il faudrait frapper les éditeurs : quelque chose comme *l'impôt sur le tapis*.

On devine les résistances que la pratique en entraînerait, car bien des éditeurs, M. Alph. Lemerre, par exemple, doivent toute leur fortune à ces rééditions d'auteurs anciens, exemptés de droits. M. Lemerre a plus gagné avec son Rabelais, son Montaigne, son Molière qu'avec tous les Parnassiens[489] réunis. On imagine donc quelles jolies sommes, dans le système de M. Mallarmé, on réunirait rien qu'avec les droits des auteurs tombés dans le domaine public. Il y aurait de quoi faire une caisse pour éditer tous les auteurs nouveaux. Mais quel contrôle exercer sur ces tirages-là vis-à-vis des éditeurs quand les vivants sont déjà si désarmés et dans la quasi-incapacité de surveiller la juste vente de leurs œuvres. Voilà ce dont les congrès des droits d'auteur devraient s'occuper un peu plus. Il ne suffit pas de proclamer ces droits d'auteur, de les organiser légalement ; il faudrait aussi trouver le moyen de les exercer par des obligations légales imposées aux éditeurs qui jusqu'ici n'en font que selon leur bon plaisir.

Peut-être pourrait-on assurer la perception des droits — qu'il s'agisse des vivants ou aussi des morts, tombés dans le domaine public, dont parle M. Mallarmé — en combinant la proposition de celui-ci avec une idée de M. de Goncourt, qui voudrait pour assurer l'honnêteté des éditions et calculer les

488 Coquille : « mette la main ».

489 Parnasse : mouvement poétique apparu en France dans la seconde moitié du 19e siècle. Tire son nom du recueil poétique *le Parnasse contemporain* publié entre 1866 et 1876 par l'éditeur Alphonse Lemerre. Se développe en réaction au lyrisme et aux sentiments du romantisme. Source : Wikipédia.

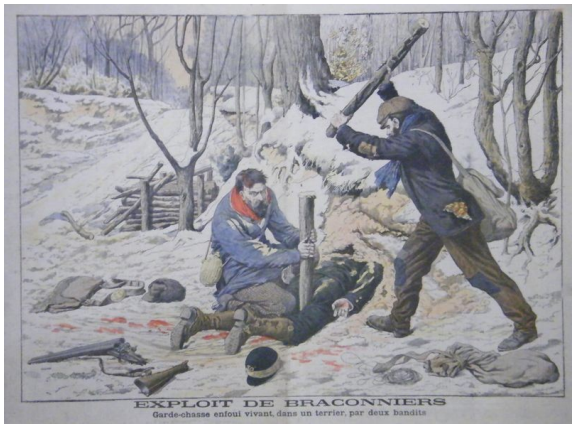
exemplaires vendus, c'est-à-dire le chiffre des droits, que l'éditeur dût faire la déclaration de ses tirages ; l'État frapperait d'un centime de droit chaque exemplaire, avec peines, amendes graves, etc., en cas de fraude.

Autant de mesures excellentes au point de vue des auteurs et qui ne feraient qu'atténuer un peu les grosses fortunes des éditeurs parisiens, les Hachette, les Calmann-Levy, les Lemerre, les Flammarion, tous très millionnaires ! Il est vrai que quelques éditeurs ont périclité, fait faillite. Mais tous les éditeurs qui ont réussi ont des fortunes qui font paraître dérisoires les fortunes des auteurs qui ont réussi. Question de droit d'auteur, question d'argent, dont, du reste, un pur poète comme M. Stéphane Mallarmé ne s'est préoccupé qu'en passant et par badinage, semble-t-il, comme il convient à tous ceux que le beau et l'art essentiellement préoccupent. N'est-ce pas Baudelaire, candidat à l'Académie en remplacement de M. Scribe et interrogé sur la difficulté qu'il aurait à parler de son prédécesseur, à en prononcer l'éloge, qui répondait avec mépris : « Je serai très bref ; je dirai : M. Scribe fut homme de lettres et il gagna beaucoup d'argent. »

L'ouverture de la chasse – Le règne des braconniers — Les grandes chasses — 4 septembre 1894

La chasse s'est ouverte dimanche dernier dans la région de la Seine, et l'on a constaté cette année une recrudescence dans ce sport. Est-ce un résultat de la nouvelle éducation française, imitée de l'Angleterre, et qui de plus en plus s'attache aux exercices physiques ? Est-ce une forme de l'appétit de paraître et du snobisme vaniteux de nos contemporains qui tiennent plus à jeter de la poudre aux yeux qu'à la jeter aux perdreaux ? Toujours est-il que les inscriptions ont été beaucoup plus nombreuses que les années précédentes. Un seul bureau a inscrit 4,000 permis de plus qu'auparavant. Que vont faire tous ces malheureux chasseurs lancés après un gibier de plus en plus rare ? Ç'aura dû être plus que jamais ces « ouvertures » à la Henri Monnier où l'on voyait cent coups de fusil tirés sur un lapin dans la plaine Saint-Denis, lequel lapin continuait tranquillement sa promenade. Du reste, c'était la chasse pleine de bonhomie et de désintéressement ; on prétend qu'on vit en 1830 ce spectacle imprévu : tout un bataillon de la garde nationale, en uniforme, se déployant dans la plaine de Vanves et faisant l'ouverture comme s'il faisait l'exercice.

Mais aujourd'hui l'unique lapin d'Henri Monnier serait lui-même introuvable, déjà découvert et abattu par les braconniers, même avant l'ouverture de la chasse. Nulle part on ne braconne plus qu'en France. Il est impossible de faire entrer dans la raison du peuple que le gibier n'appartient pas à tous, comme les oiseaux qui passent dans l'air. Aussi n'avons-nous pas vu récemment, au conseil général de la Sarthe, un conseiller proposer le vœu que le braconnage soit puni à l'égal du vol ? Ceci est surtout pour atteindre les braconniers qui ne chassent pas par goût ou passion irrésistible, mais par lucre, organisés comme des bandes de cambrioleurs. Ils vont en file indienne poser leur « pantière », un filet de soie très ténu, et raflent toutes les compagnies de perdreaux, tout le gibier endormi ou surpris dans un champ.



C'est ainsi que le dimanche même de l'ouverture, celle-ci n'étant fixée qu'au soleil levant, on pouvait voir offrir et vendre dans Paris, à la même heure, une quantité énorme de gibier, évidemment tué la veille illégalement, mais qu'on pouvait vendre légalement, puisque la chasse était ouverte. Il y a ainsi bien des anomalies dans la loi, comme encore de poursuivre le braconnier ou son complice qui vend du gibier en temps prohibé et aussi le restaurateur qui le sert, sans frapper le consommateur qui a demandé du gibier, qui le mange, et au profit duquel, en définitive, la contravention ou le délit se commet. C'est grâce à cette impunité qu'en tous temps, dans les restaurants bien tenus, on peut manger d'excellent gibier[490] : perdreaux, faisans, lièvres. C'est donc comme si toujours la chasse était ouverte.

490 Coquille possible : « de l'excellent gibier ».

Il n'y a de préservés que les grands terrains clos et surveillés par une armée de gardes qui exercent une surveillance sévère et terrible. Gare à ceux qui s'aventurent ; gare aux chasseurs naïfs, et gare aux chiens ! On a raconté que le baron Hirsch donne à ses gardes un franc de prime par bête fauve abattue, avec prescription d'assimiler aux fauves tous les chiens rencontrés dans sa chasse. Or, sa chasse, c'est un pays immense, c'est toute une partie du parc de Versailles, un de ces nombreux bois, si giboyeux, autour de Paris : Verrières, Fontainebleau, Rambouillet, Compiègne, Saint-Germain, où jadis Mme de Bourbon, Mme de Montespan, la duchesse de Chevreuse, en costume de cérémonie des chasses, montaient à cheval pour courir le cerf aussi. Et la petite meute du roi ne forçait-elle pas 2,651 cerfs (on a conservé le chiffre officiel) en vingt-cinq ans soit un peu plus de cent par années. Aujourd'hui toutes ces chasses appartiennent à des syndicats de financiers qui font bonne garde. Ils voulurent même, il y a quelques années, fermer les bois de Meudon, si chers aux Parisiens et aux idylles du dimanche ; mais on menaça de mettre le feu aux arbres.

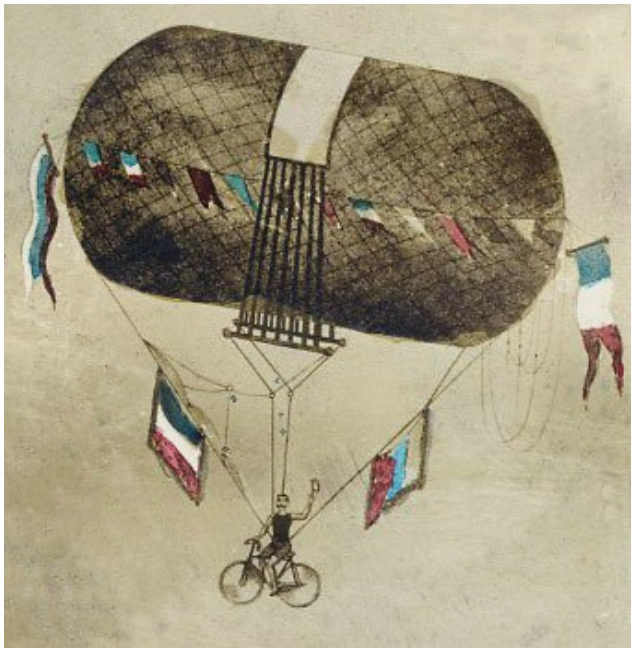
Les bois de Verrières, qui entourent le magnifique château de ce nom, constituent pour les Rothschild une chasse vraiment royale. D'autre part, la forêt de Chantilly est une chasse non moins giboyeuse et vaste où le duc d'Aumale a de fréquents invités. Restent les tirés de Marly, où M. Casimir-Perier a fait l'ouverture en compagnie nombreuse, selon l'habitude et l'étiquette des présidents de la République. C'est même à une de ces chasses, chez M. Grévy, que se rendait le roi Alphonse XII[491] quand lui arriva la mésaventure et l'accueil hostile dont on se souvient à son débarquement à Paris.

Détail caractéristique : les artistes et les écrivains parisiens ne sont presque pas chasseurs. A preuve M. Alexandre Dumas, qui habite aussi Marly, pas plus que son voisin, M. Sardou ; pourtant il a des chiens, mais, au lieu de s'attaquer au gibier, ceux-ci s'attaquent aux passants, si bien que M. Dumas vient d'être condamné (oui, condamné !) à 100 francs d'amende parce que son chien avait mordu un architecte de Marly. M. Sarcey aussi, qui s'était trouvé dans le même cas, s'est fait acquitter ; mais il avait plaidé lui-même, et, comme dit le vieil adage : « Quand le juge rit, la cause est frit »[492].

491 Alphonse XII (1857-1885) : roi d'Espagne de 1874 à 1885.

492 Coquille possible, quoique la rime soit respectée : « la cause est frite ». Nulle trace de cet adage.

Une ascension en ballon dirigeable — Les inventeurs — 4 septembre 1894



[…] Il est probable que les écrivains ont mieux à faire qu'à guetter le gibier, s'il faut en croire Michelet, commençant un jour une de ses leçons du Collège de France : « Messieurs, je viens d'assister à un spectacle admirable ; je viens de voir au jardin du Luxembourg toute une foule regardant un ballon d'enfant que le vent emportait. Ce n'est rien, un ballon d'enfant qui s'envole, mais pour la foule qui le contemple, qui le suit des yeux au fond de l'espace, il y a comme une aspiration inconsciente vers l'éther, l'immensité, l'infini ». Dans ce cas, le spectacle était plus admirable encore hier, à Montmartre, où la foule, nombreuse et haletante, suivait les péripéties d'une ascension qui constituait une expérience nouvelle de transport par voies aériennes et terrestres. C'est la machine d'un nouvel inventeur, M. Gilbert, qu'il appelle aéro-cycle rotateur.

Il s'agit d'une application du cyclisme à l'aérostation. Union bizarre et qui a mal tourné. La nouvelle invention se compose d'un ballon en forme de cylindre et qui, dressé horizontalement dans l'air, jouerait le simple rôle de parachute. Ni soupape, ni nacelle, ni lest. Tout simplement une bicyclette où l'inventeur pédalerait dans l'air, en inclinant, pour descendre, le ballon, dégonflé à mesure, et en coupant dans la colonne d'air. Invention admirable ! C'était le Pégase antique à la disposition de tous, car on a dit que le vélocipède est le cheval du pauvre. Le vélocipède volant devenant maintenant le Pégase du pauvre ! On s'enlèverait[493] dans l'espace à sa guise, on se dirigerait selon son bon plaisir, par l'air ou par les routes. Tout cela était très beau, à en croire l'inventeur. Donc hier après-midi il fit gonfler son ballon aux usines à gaz de la Villette et s'enleva dans un ciel calme, chevauchant sa bicyclette, d'autant plus sûrement que des cordes l'attachaient à l'aérostat par une ceinture de gymnastique. Tout alla bien un moment. Mais quand il voulut faire l'expérience de sa découverte, c'est-à-dire descendre, ce fut vertigineux. Un immense cri sortit de la foule, des vingt mille Montmartrois qui suivaient son vol. L'homme dégringola avec sa machine, ricocha sur les toits et, providentiellement, s'accrocha à une cheminée, où il s'abattit, l'épaule cassée, sans quoi il allait tout entier s'écraser sur un mur d'en face.

Un Icare de plus dans la longue série de ceux qui ont l'attirance de ce *gouffre d'en haut* ! On peut dire qu'il y a en permanence, dans Paris, des centaines de gens persuadés qu'ils vont découvrir le moyen de voler, sans compter ceux qui poursuivent sérieusement, au service d'aérostation militaire, des études sur la navigation aérienne.

493 Coquille possible : « On s'élèverait ».

Nous en avons connu quelques-uns, entre autres cet intéressant M. Capazza, l'aéronaute qui a inventé un parachute spécial, inédit, au moyen duquel il est maintes fois descendu au cours des ascensions à Paris et dans la banlieue.

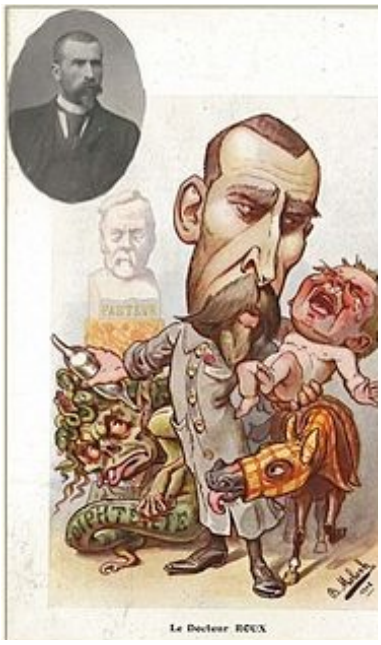
Ce parachute, situé au-dessus de l'aérostat, a l'avantage de profiter du gaz échappé de celui-ci et, se gonflant au fur et à mesure, de permettre une descente lente, un atterrissement sûr. Nous l'avons vu un jour, à la Villette, faire une ascension, quitter son ballon à deux mille mètres de hauteur et descendre avec son parachute, vertigineusement.

Mais lui aussi, ce qui le préoccupe et lui importe, c'est la navigation aérienne, la direction des ballons, qui est résolue par lui, affirme-t-il. Il a inventé un planeur. C'est tout simple : rien que la loi de la pesanteur, le calcul de la résistance de l'air. Et le bouillant, le nerveux Corse au teint brûlé qu'est ce M. Capazza vous dessine, avec une pointe d'allumette brûlée, sur le marbre de la table de café, son planeur, qui est à plan incliné, et quelques chiffres à côté. C'est clair, immanquable, infaillible comme deux et deux font quatre. Il ne reste qu'à construire l'appareil qu'il conduira dans l'air comme un navire. Et plus de guerre ! M. Capazza provoquera le désarmement européen ; puisque avec son planeur, la guerre devient impossible, puisqu'on pourrait diriger des aérostats au-dessus des armées et détruire celles-ci instantanément avec des explosifs.

Espérons que M. Capazza aura plus de chance que M. Gilbert, hier, avec son aéro-cycle rotateur, quand il expérimentera enfin son planeur. Pour cela, il n'attend qu'une chose : le million nécessaire. C'est l'histoire de tous les inventeurs ; ils sont ainsi 156,000 en France (c'est le chiffre exact des brevets d'invention pris depuis la loi de 1844) ayant fait légaliser, monopoliser des rêves, des projets, des chimères, parfois des réalités. Mais dans tous les cas Proudhon avait peut-être raison : « Je donnerais toutes les inventions de Lavoisier pour celle de Noé qui, le premier, a enseigné à fouler le raisin ».

Une invention nouvelle — Le docteur Roux et le vaccin du croup — A l'institut Pasteur — 3 octobre 1894

C'est Brillat-Savarin qui écrivit un jour : « Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité, c'est l'invention d'un plat nouveau ». Mais nos contemporains sont moins gourmands ou moins égoïstes que l'auteur de la *Physiologie du goût*, et on songe davantage à supprimer des maux qu'à inventer des plaisirs. L'invention d'un remède nouveau paraît aujourd'hui le service suprême. On comprend l'émotion unanime qu'à provoquée la divulgation d'une invention du docteur Roux[494], relativement à cette maladie terrible qui s'appelle le croup et qui n'est pas seulement infantile, puisque des adultes, par exemple l'ancien président des États-Unis, Washington, en meurent aussi. Mais le croup s'attaque surtout aux enfants, le croup effroi des mères, dont le nom seul, bref et d'une consonance étrange, terrifie ; le croup, « spectre, assassin, forban », comme l'appelle M. Alphonse Daudet dans une émouvante pièce de son livre de poésies du début, les *Amoureuses*.



Or, il paraîtrait que le docteur Roux nous en aurait délivrés. Et il ne s'agit pas d'un emballement irréfléchi, d'une recherche encore incomplète et qu'on livre trop tôt sans en avouer les tâtonnements et les incertitudes, comme cela arriva si malheureusement en Allemagne à propos de la lymphe des phtisiques de docteur Koch. Le nom du docteur Roux nous est une garantie. Quoique inconnu encore du public et à peine âgé de quarante ans, il est le plus illustre déjà, parmi ses confrères, dans cette légion de médecins, savants, chimistes que M. Pasteur a groupés autour de lui dans son Institut. Il y est tenu simplement pour un homme de génie dont on attend, dans les applications de la méthode microbienne, les plus surprenantes et décisives découvertes. Celle relative au croup pourrait déjà suffire à sa gloire. Or, il y a plus, pour donner confiance, que l'autorité de son nom : il y a des faits, une expérimentation, des chiffres. C'est-à-dire qu'à l'hôpital des Enfants-Malades, depuis six mois, on a appliqué sa méthode à 448 enfants qui y étaient entrés, atteints de la terrible maladie.

La mortalité, auparavant, était de plus de la moitié. On en sauvait une partie par la trachéotomie, et la constitution de quelques autres résistait à une infection plus bénigne. Or, par la méthode nouvelle, il n'y a eu, sur le nombre, que 109 décès, soit moins du quart. C'est un énorme progrès, qui promet des résultats magnifiques quand l'excellence du nouveau traitement sera complétée par des installations meilleures, des pavillons d'isolement et une confection meilleure du vaccin qui prémunit contre l'infection par les microbes. Car ce vaccin, qui est du sérum de chevaux, ne prémunit pas contre l'intoxication, mais seulement contre les microbes. Le docteur Roux l'a expérimenté sur toutes sortes d'animaux : chiens, moutons, chèvres et des chevaux finalement, qu'il a trouvés les plus faciles à immuniser. Or, le croup offre cette particularité qu'il y a d'abord

494 Emile Roux (1853-1933) : médecin, bactériologiste et immunologiste. Un des plus proches collaborateurs de Pasteur avec qui il fonda l'Institut du même nom. Découvrit, entre autres, le sérum antidiphtérique.

apparition de ce qu'on appelle les fausses membranes, lesquelles ne constituent pas encore l'infection diphtérique, mais attestent la présence des microbes. C'est le moment opportun pour l'inoculation du sérum, qui se fait en une seule piqûre sous la peau ; quelquefois on réitère une seconde fois l'injection, et dans les trente-six heures les fausses membranes ont disparu. Les microbes sont atteints. Le sujet est immunisé.

Voilà l'invention, dont la seule difficulté est la cherté du vaccin. Mais on sait que la France est inépuisable quand on fait appel à son cœur. Les dons affluent ; il paraît que même la souscription Carnot, ouverte au lendemain de l'attentat de Lyon pour créer une fondation charitable au nom du regretté président, se déverserait tout entière dans cette nouvelle section de l'Institut Pasteur, qui a déjà reçu tant de donations incessantes.

Et ce sera une jolie idée de joindre, là, le buste de M. Carnot à ceux des autres bienfaiteurs de l'Institut qui y figurent déjà : l'Empereur de Russie, M. Alphonse de Rothschild, Mme Boucicaut, qui furent les bienfaiteurs de l'œuvre et entrèrent pour une part importante dans les 2,580,000 fr. que la souscription produisit. C'est grâce à de telles offrandes que peut fonctionner et produire ses incessants bienfaits cet Institut de la rue d'Ulm si intéressant à visiter, avec ses tables encombrées de cornues, d'éprouvettes, ses casiers où des millions de fiches consignent les cas, ses grands livres contenant les résultats d'ensemble, ses innombrables flacons et tubes de verre aux liquides multicolores où fourmillent les bacilles de toutes les maladies, enfin ses cages alignant des barreaux de fer tout le long des salles où sont ce que M. Pasteur appelle pittoresquement ses *témoins* : chiens, cobayes, lapins, singes, portant, parfois, une tache rouge à la tête, cicatrice de l'opération du trépan, car c'est d'ordinaire au cerveau qu'on les inocule. Une fiche est pendue à chaque cage, renseignant sur la date et la nature de l'inoculation, la date où la rage devra se déclarer, etc. Car c'était surtout de la rage qu'il s'agissait à l'Institut et d'elle que M. Pasteur, malgré ses soixante-dix ans, toujours sa calotte de velours sur la tête, et présent dès le matin dans son laboratoire, se préoccupait principalement jusqu'ici. Et avec une certitude grandissante. La dernière statistique constate qu'il n'y a plus que 1 p.c. de décès sur les 5 à 6,000 inoculations annuelles rien que pour les personnes mordues à Paris.

Dans ces conditions, la morsure par un chien enragé ne devient guère plus dangereuse qu'un rhume de cerveau ; et on peut dire que M. Pasteur a réalisé ce que M. de Balzac, le père du grand romancier, dans son livre l'*Histoire de la rage*, voulait réaliser autrement : il demandait « un projet de loi entraînant la destruction totale de la race canine », ce qui impliquait aussi la disparition de la rage. M. Pasteur y est presque arrivé par des moyens moins sanguinaires. Espérons que l'événement confirmera les déclarations du docteur Roux, son illustre disciple, et que celui-ci, pour avoir vaincu vraiment le croup, méritera aussi d'être nommé « le dompteur de microbes ».

Le congrès de sociologie — Sociologues et socialistes — 10 octobre 1894

Au moment où le congrès socialiste de Nantes vient de se licencier, Paris a réuni un congrès social, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. L'un se compose de savants, l'autre de politiciens. L'un s'occupe du présent, l'autre de l'avenir.

C'est-à-dire que ce congrès social de Paris, dont les séances ont été fort intéressantes, a uniquement discuté de sociologie, une science qui s'en tient à des enquêtes sur l'état social actuel, groupe des observations, ne conclut pas, prévoit à peine, constitue en un mot une science purement théorique, tandis que le socialisme émet des hypothèses, un idéal, construit dans l'absolu, va à la pratique et construit la société de demain.

La sociologie essaie seulement d'analyser la société d'aujourd'hui.

C'est ce que le très distingué organisateur de ce congrès, M. René Worms[495], dans sa communication : *La science et l'art en matière sociale*, a très brillamment défini. Il a montré la nature différente des deux sortes d'études : celles qui s'occupent du réel, celles qui tendent à réaliser un idéal. La caractéristique de toute science, c'est de s'en tenir aux faits, à l'expérience, aux points démontrés, à ce qui est. Au contraire, le socialisme est un art : il préconise ce qui devrait être. Il s'aventure, imagine, crée, tout en se servant parfois des données de la science. C'est ainsi que pour les hypothèses sociales et socialistes les travaux de la sociologie pourront servir de preuves, de causes, de point de repère. Et ainsi la sociologie apparaît une sociologie éminemment moderne, et les savants qui s'y livrent exercent indirectement une grande action sur l'évolution des idées et de la politique.

Voilà du moins ce que M. Worms s'est efforcé de démontrer, ainsi que les autres membres qui ont fait à ce congrès des communications variées. Il y avait du reste des savants distingués, voire illustres, de différents pays, entre autres Sir Lubbock, le savant sociologue anglais, qui a examiné l'arbitrage comme moyen de conciliation entre les nations et aussi entre les classes opposées, et c'est ici par exemple que la sociologie rejoint le socialisme, puisque Karl Marx base son système entier de collectivisme sur la lutte des classes, qu'il prétend contemporaine de toute l'histoire. Un autre Anglais, Sir Galton, a traité du surmenage de l'enfance scolaire, un mal qui n'est guère à redouter en France, puisqu'on a calculé que les enfants jouissaient de 177 jours de congé par an, ce qui ne donne que la moitié du temps aux études. Il y avait aussi des Russes éminents, MM. Novicow, Lilienfeld ; des Autrichiens, sans compter les Français, parmi lesquels M. Tarde, qui est vraiment un de nos savants les plus illustres et les plus dignes de l'être. C'est un Lombroso[496] français. Il a fait aussi des psychologies d'ensemble, des études sur la criminalité ; car la sociologie rayonne en tous sens : l'ethnologie, l'histoire, le droit, l'anthropologie, c'est-à-dire tous les faits sociétaires[497] dans leurs aspects héréditaires et actuels, de façon à établir un diagnostic de la société présente comme ferait un médecin d'un malade dont il examinerait tous les organes, le genre de vie, l'alimentation,

495 René Worms (1869-1926) : fondateur de la Société de Sociologie de Paris, de la Société Internationale de Sociologie et de la *Revue Internationale de Sociologie*.

496 Cesare Lombroso (1835-1909) : fondateur de l'école italienne de criminologie. Auteur de *L'homme criminel* (1876). Son œuvre annonce les théories fondées sur la race avec tous les développements politiques que Rodenbach ne pouvait pas imaginer.

497 Les faits sociétaux.

l'hérédité. A ce malade, on peut dire que les sociologues du congrès de Paris, qui sont pour l’évolution, voudraient appliquer un traitement. Ce sont des médecins. Tandis que les socialistes du congrès de Nantes et d'ailleurs, qui sont pour la révolution, pourraient être comparés à des chirurgiens. Voilà du moins ce qui a semblé résulter de l'opinion la plus commune en ce congrès de sociologues où peu ont souscrit à la conclusion d'un des orateurs, M. Enrico Ferri, qui, lui, a déclaré : la sociologie sera socialiste ou elle ne sera pas.

Les hôpitaux de Paris — 10 octobre 1894



Puisque les experts sont entraînés aujourd'hui en des courants généreux et qu'on se préoccupe avec sollicitude des besoins du peuple, il y a une chose dont l'amélioration serait bien indispensable à Paris : c'est le service des hôpitaux. Certes, la charité officielle et privée s'est exercée magnifiquement. Il y a toutes sortes de refuges, d'hospices, d'asiles, d'hôpitaux pour adultes, enfants, vieillards, aliénés, où des médecins illustres acceptent des postes de chef de service comme un honneur, et qu'ils occupent sans même de rémunération.

Les pauvres sont ainsi examinés souvent, et gratuitement, par des sommités de la science qui, à leur consultation, chez eux, demandent deux, trois et jusqu'à cinq louis.

Le mal n'est pas là ; il est dans la conduite du personnel inférieur, des surveillants, des infirmiers et garçons de salle. On comprend aussi la méfiance des gens du peuple et leur horreur de l'hôpital. L'administration de l'assistance publique est, en ces matières, d'une négligence impardonnable. A chaque instant un scandale éclate. Hier encore s'est ébruitée l'aventure d'un homme d'équipe de la compagnie de l'Ouest qu'on a dirigé sur un hôpital temporaire établi dans un bastion. Il souffrait d'une forte fièvre. A son arrivée l'infirmier lui fit prendre un bain de pied d'eau froide ; puis, comme il avait le délire, on l'attacha à son lit avec des courroies ; puis on lui passa la camisole de force. Il resta ainsi trois jours sans avoir été soumis à un médecin. Puis il mourut. Ceci est l'histoire quotidienne. Une autre fois un garçon de salle se trompe et administre à un malade, comme lavement, de l'eau phéniquée au lieu de l'eau boriquée. Le malheureux meurt, les entrailles brûlées, dans d'atroces souffrances. Une autre fois encore, à un malade qui délire et qu'on attache dans la baignoire, on donne un bain en laissant ouvert le robinet d'eau chaude. L'infirmier s'en va. A son retour le patient était mort, brûlé, cuit épouvantablement.

Si l'on y ajoute les fantaisies de quelques médecins ayant la manie de la découverte, comme celui qui fit une greffe du cancer sur un malade endormi, ou tel autre, fort notoire cependant, directeur d'un grand hôpital, qui pendant la légère épidémie de choléra ouvrait le ventre aux malades qu'on amenait pour leur introduire de l'eau de mer dans l'intestin, parce qu'il avait expérimenté que l'eau de mer détruit le microbe, si l'on ajoute donc ces dangers-là au manque de soins et de surveillance vraiment déplorable du personnel, on comprendra la répugnance de peuple pour les hôpitaux, qui lui apparaissent toujours un peu ces palais de tortures que M. Léon Daudet a peints de façon si tragique et si cinglante dans son roman les *Morticoles*.

Divettes et cafés-concerts — 10 octobre 1894

[…] Qui donc a dit qu'à Paris tout finissait par des chansons ? Tout commence aussi, même l'hiver. En ce moment où les hirondelles nous quittent, nos divettes, qui sont des fauvettes, nous reviennent. Et les diseuses de chansons reparaissent en scène. C'est Judie d'abord, qui fait sa rentrée aux Variétés, Judie qui avant tout est surtout une étoile de la chanson. Nous savons bien qu'elle joue *Lili*, qui est une comédie-vaudeville, mais c'est dans la romance du *Ques aco*, dite si joliment, qu'elle est elle-même et qu'on l'applaudit surtout. Elle est une diseuse incomparable et les années n'ont rien fait à cela, ni les milieux non plus. Car, après l'Amérique, elle émigra au café-concert. N'est-ce pas du reste à l'Eldorado qu'elle débuta, après avoir fait un essai malheureux au Gymnase, dont le directeur, cet excellent Montigny, était son oncle ? Mais il [*illisible*] : « Elle n'a pas de talent. Elle devrait arrêter [*peu lisible*] le théâtre, la pauvre fille ! » Cela [*illisible*] comme les directeurs, même les meilleurs s'y connaissent, et comme il est difficile de deviner un avenir.

Qui aurait prévu la future célébrité de Judie à ce moment ? Il est vrai qu'elle était timide et gauche encore, ne sachant que faire sans doute de ses longs bras et méritant qu'on lui appliquât le mot piquant de Chamfort sur les Anglaises : « Elles sont jolies, mais elles ont deux bras gauches. »

Ce fut le cas aussi d'Yvette Guilbert, qui, tandis que Judie reparaissait cette semaine aux Variétés, rentrait en scène de son côté à la Scala. Quel triomphe ! Quel délire ! Et une file interminable d'équipages au boulevard de Strasbourg devant la petite façade illuminée du café-concert ! Elle aussi, comme Judie, est surtout une diseuse, bien plus qu'une chanteuse. Tout est dans la mimique, l'intensité, l'intention artistique, ce qui est suggéré plutôt qu'énoncé. Le grand succès a été pour la *Pocharde* de M. Jules Jouy, dont elle a fait une vraie scène, une sorte de monodrame.

Aussi son directeur la comble d'or. Elle touche cinq cents francs par soirée et elle chante tous les soirs. De plus, l'hiver elle touche des cachets importants quand elle va chanter dans des soirées, des réceptions mondaines. Ajoutez-y quelques tournées en province ou à l'étranger. C'est un total de 200 à 300,000 francs par an pour l'ancienne petite employée des Magasins du Printemps. Mais la cigale est fourmi aussi. Elle n'est pas prêteuse, mais économe. Elle thésaurise, achète des propriétés, possède un château où son plus grand rêve est d'aller habiter et d'y élever des poules, — absolument comme Judie (est-ce quelles auraient la même âme, ces divettes?), qui gagne aussi les mêmes sommes, « en démence », comme dit Banville, et pareillement possède une maison de campagne à Avallon, où elle médite de se retirer et de ne plus s'occuper que de sa collection de poules, dont elle est très fière.

En attendant, le café-concert encaisse bien et triomphe, d'abord parce qu'il flatte les mauvaises inclinations du public, et aussi peut-être à cause du bon marché de ses places, donnant le moyen aux Parisiens de passer une soirée en musique pour quarante ou cent sous, alors que le prix dans les théâtres se monte de suite à dix ou quinze francs. C'est là une des causes de ce krach des théâtres dont il a été tant parlé et qui entraîna la déconfiture de beaucoup de directeurs, entre autres ce pauvre Koning[498], l'ancien directeur du Gymnase, qui vient de mourir, à 52 ans, seulement, dans une

498 Victor Konig, dit Koning (1842-1894) : auteur dramatique et librettiste.

maison de santé, ruiné et fou, après avoir connu des jours brillants, quand triomphait le *Maître de forges*, source de millions, avec cette belle Jane Hading[499] que Koning épousa, pour s'en séparer après. Jours brillants au point que M. Aurélien Scholl, expert en calembours dans toutes les langues, pour caractériser la fortune et la gloire du directeur Koning, prétendait que les Belges avaient donné son nom à leur Roi ![500]



499 Jane Hading, de son vrai nom Jeanne-Alfredine Tréfouret (1859-1941) : actrice et chanteuse. Illustration.
500 Léopold II.

Verdi à Paris — 18 octobre 1894

Est-ce le froid précoce ou le hasard, mais la saison parisienne, encore en chômage, les autres années à pareille époque, s'est rouverte tout à fait en cet octobre. Car, outre l'événement du Grand Prix d'automne qui a inauguré les toilettes d'hiver encore indécises, nous avons eu cette semaine deux premières importantes : l'*Othello* de Verdi, à l'Opéra, et *Vers la joie*, de M. Richepin, au Théâtre Français.

Le drame lyrique du maestro italien fut représenté à Milan il y a plusieurs années ; il appartient à ce second cycle, ouvert par *Aïda*, ou très noblement, très courageusement après des triomphes dans des opéras de mélodies et de cavatines, le vieux maître, influencé par le génie de Wagner et ses théories, tenta de se rajeunir, d'entrer dans des voies nouvelles.

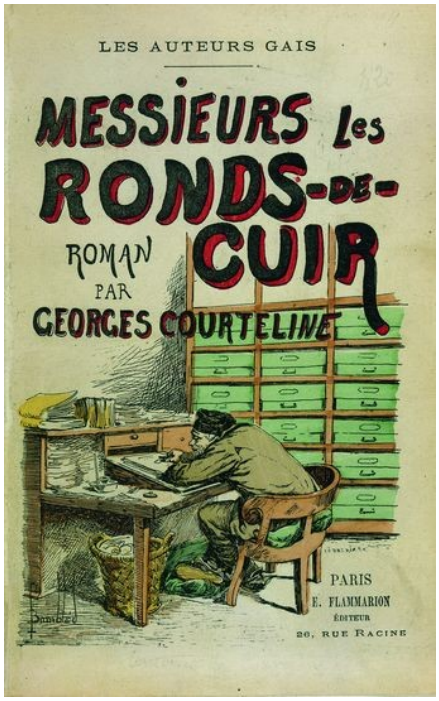
Il est douteux que les œuvres de cette seconde série soient plus durables que les autres,dont, malgré leur instrumentation trop simple et presque puérile, on sentait la sincérité, le jet, la source féconde. Mais cette évolution est un signe de la noblesse de caractère du musicien, de son pur idéal, de sa conscience absolue. C'est, à ce titre, un grand exemple. Il a regardé autour de lui, derrière lui. Il a vérifié cette parole d'un autre vétéran : « Le jour où je ne m'inquiéterai plus des jeunes, c'est que je serai tout à fait vieux. » Pourtant Verdi n'admet pas, ne pratique pas le *leit-motiv* et, malgré une orchestration plus soignée, il est loin encore de s'en tenir à un développement symphonique continu. Des mélopées de récitatif encadrent des mélodies qui, au fond, sont encore des airs de bravoure et ressortissent à l'ancien opéra plus qu'au drame lyrique proprement dit. Mais au point de vue dramatique sa partition demeure remarquable : couleur, pittoresque, passion, surtout au quatrième acte, où il y a la romance du saule, d'un sentiment exquis, et surtout le duo de la mort, qui est d'un effet pathétique et puissant. Le ballet, écrit spécialement par le compositeur pour l'Opéra et intercalé au troisième acte, a paru sans grande originalité.

L'Opéra a fait des merveilles : décors splendides, ente autres au troisième acte, qui se passe dans le grand salon d'honneur du château, et au premier acte, qui étale une merveille de figuration : c'est l'arrivée d'un vaisseau vers la foule qui attend devant la mer. Or, au moyen de trois navires de grandeur différente, on donne au public, par une illusion d'optique très réussie, l'impression qu'un navire s'avance, atterrit et débarque Othello.

Enfin une interprétation admirable : Mme Caron[501], dramatique et plastique en Desdémone, qui a soupiré merveilleusement son « Ave Maria » ; puis Maurel, le créateur de Jago à Milan : M. Saleza, superbe dans Othello, malgré le surmenage dont Verdi l'accabla. Car le célèbre musicien, malgré ses soixante-dix ans, a surveillé minutieusement les répétitions, assis à une table qu'il avait réclamée, avec une lampe et un verre d'eau, très minutieux, très sévère. Mis il peut tout se permettre ; il est le musicien choyé des Parisiens en ce moment ; il venait d'être nommé grand-croix de la Légion d'honneur et M. Casimir-Perier, en lui remettant les insignes dans sa loge, a dit : « Tous les ministres auraient voulu signer le décret. » Il aurait pu ajouter « tous les Français », sauf les musiciens !

501 Rose Caron (1857-1930) : cantatrice fameuse notamment pour ses interprétations du répertoire wagnérien. Rodenbach l'a connue à Bruxelles dans les années 1880.

Les auteurs gais — Revues de fin d’année — Courteline — 31 octobre 1894



[*suite de l'article précédent*] Les revues de fin d’année ont ceci de particulier qu’elles se donnent à tous les moments, sauf à celui que leur titre semblerait devoir comporter. Elles ont commencé à se faire la nique de ne pas attendre jusqu’au moment indiqué et, chacune empiétant à son tour pour arriver bonne première, elles en sont arrivées à paraître dès la rentrée d’octobre, aussi régulières et monotones que les almanachs chez les éditeurs. Cette fois, pourtant, la revue les *Grimaces de Paris*, qui ouvrait la série au Théâtre des Nouveautés, avait des chances d’intéresser et d’amuser davantage puisque ce directeur s’était adressé, non plus à des firmes de spécialistes, aux confectionneurs attitrés de ces sortes d’imbroglios, mais à de vrais auteurs comiques et purs lettrés, M. Courteline[502] et M. Marsolleau. Celui-ci a déjà fait ses preuves avec le *Bandeau de Psyché*, au Théâtre-Français et *Son petit cœur*, au Théâtre Libre. On était sûr de retrouver dans les couplets de la revue son tour ingénieux et gracieux, son art à dérouler, en élégance et en mélancolie, des strophes tendres, des rondeaux prestes. Et, en effet, les couplets de la Chanson française et ceux des Marionnettes dans les *Grimaces de Paris* attestent vite sa jolie marque. Mais on attendait aussi et surtout la « force comique », dans le beau sens où les Latins l’entendaient, de M. Courteline, qui, de tous les auteurs récents, a révélé le plus d’imagination, de pittoresque, de drôleries, dans le genre de la littérature qui fait rire.

En effet, nous avons présentement toute une pléiade d’auteurs gais. L’éditeur Flammarion en publie même quelques-uns sous cette rubrique. Je ne parle pas de ceux qui sont surtout des chroniqueurs facétieux, comme M. Grosclaude ou M. Capus ; non plus des vaudevillistes. Il s’agit de littérature gaie. Or, dans ce genre, outre M. Alphonse Allais, qui a parfois des inventions bien amusantes, ou M. Jules Renard, dont le *Poil de carotte* est d’un humoriste pénétrant, c’est M. Courteline surtout qui a produit une série d’œuvres dont le talent est de premier ordre (tout en faisant les réserves qu’il convient au point de vue de la morale). Demandez à M. Alphonse Daudet, à M. Catulle Mendès[503], à tous, dans le monde littéraire ce qu’ils pensent de la verve de M. Courteline. Il est admiré unanimement. Il a créé un comique nouveau — et qui n’est pas héréditaire. Pourtant il est le fils d’un autre auteur gai, mais ne l’a point imité. Son père est M. Jules Moinaux, qui acquit aussi une célébrité pour ses « Tribunaux comiques », longtemps en vogue.

Son fils, sous ce pseudonyme de Courteline, ne s’est pas attaché, lui, à un milieu spécial : c’est tantôt des militaires inénarrables qu’ils nous a montrés dans le *Train de 8 h 47* ; puis des passants, la rue ; puis aussi des fonctionnaires maniaques et délicieux qu’il a pu étudier sur place ; car cet auteur

502 Georges Moinaux ou Moineau, dit Georges Courteline (1858-1929) : romancier et dramaturge.
503 Catulle Mendès (1841-1909) : écrivain et poète. Ami personnel de Rodenbach.

comique est en même temps lui-même un fonctionnaire français, c'est-à-dire qu'il est attaché dans un ministère, aux bureaux des legs, je crois, ce qui a dû lui être matière à psychologie bizarre et à documents pour asseoir son rire. On est accommodant dans les bureaux de ministère en France pour les hommes de lettres qui y sont en fonction. Ne racontait-on pas autrefois que M. Armand Silvestre[504], sous-chef de bureau aux finances, n'y allait jamais ; mais il avait un vieux chapeau pendu à une patère dans son bureau, et son huissier, bien stylé et pourvu de bonnes gratifications, ne manquait pas de dire, chaque fois qu'un chef, un directeur, un citoyen venait pour s'entretenir avec le fonctionnaire : « Oui, certes, M. Silvestre est venu ; il doit être chez un collègue en ce moment. Voilà son chapeau d'ailleurs… il n'est pas parti. »

-

504 Armand Silvestre (1837-1901) : écrivain, romancier, poète, conteur, librettiste et critique d'art.

L'assistance par le travail — 31 octobre 1894

[*suite de l'article précédent*] A côté du Paris qui rit, il y a le Paris qui souffre, et celui-ci inquiète autant, préoccupe autant. Il n'y a pas de ville où la charité soit plus inépuisable, plus ingénieuse, plus unanime. Par exemple, tous les boulangers donnent un peu de pain, de leur pain rassis, aux malheureux qui entrent leur en demander. Et chez tous les bouchers, quand on se promène à Paris, on peut voir, à certaines heures du jour, une queue qui stationne. C'est aux heures où le bouillon vient d'être fait (car on vend du bouillon dans les boucheries ici) ; alors on distribue des morceaux, des os, des débris de viande aux pauvres qui attendent et les reçoivent, avec quelle joie ! dans des récipients innommables, des tasses ébréchées, un vieux mouchoir, une boîte à conserves...

Mais c'est aussi et surtout des enfants pauvres qu'on cherche à prendre soin. Imaginez cette chose horrible : des enfants, des garçonnets, sans ressources et sans asile, s'ils deviennent orphelins par exemple, ou s'ils sont abandonnés, ce qui arrive dans ce grand abîme de Paris !

Une société excellente s'est formée pour l'assistance par le travail des enfants et des adolescents. Nous venons de recevoir le compte rendu de ses opérations premières car la société n'a que six mois d'existence ; mais l'idée qui préside à son fonctionnement est adroite et peut servir d'exemple, aujourd'hui où il faut savoir faire la charité avec adresse et ne pas laisser s'égarer des ressources dont de grandes infortunes ont besoin. Le système ingénieux ici, c'est la création de bons que chacun peut acheter et placer. Ils sont libellés ainsi : « Maison de travail pour les jeunes gens de 13 à 18 ans sans asile ni travail, 13, rue de l'Ancienne Comédie. Bon d'admission ». Il y a, en dessous, un numéro d'ordre, la date, les noms et prénoms du jeune homme. Donc, vous achetez de ces bons qui se vendent au prix d'un franc ; vous en avez toujours sur vous, et quand, sur votre chemin, un malheureux garçonnet demande secours, vous lui remettez un de vos bons ; vous l'adressez à l'asile. Là il sera immédiatement mis au travail, un travail peu fatigant, et peu coûteux aussi, comme matériel, pour la société : c'est-à-dire triage de graines, haricots, café, fruits, etc. Au bout d'une heure il aura gagné deux sous. Six sous au bout de trois heures, et avec cette petite somme il pourra trouver un modeste déjeuner dans un établissement voisin avec lequel l'œuvre est en arrangement. S'il travaille cinq heures, il a conquis le droit au coucher ; il est hospitalisé désormais, et sauvé presque toujours, car, dans la suite, il sera placé. En effet, ce rapport constate que durant ces premiers six mois d'exercice 91 jeunes gens ont été placés à Paris et 83 dans les départements. Le nombre total des admis fut de 1,350.

N'est-ce pas là, pour les débuts, une œuvre hautement méritoire et dont l'intérêt social est immense ? L'assistance par le travail est ici la seule forme sûre et probe de la charité. Elle écarte du coup les mendiants, les parasites, ceux qui vivent de l'aumône, les industriels qui ont mis la pitié en société et en commandite. Et, d'autre part, cette assistance par le travail assure l'avenir des pauvres qu'on recueille. Et qu'est-ce quand ces pauvres sont des jeunes, presque des enfants ? N'est-ce pas d'eux surtout qu'il faudrait s'occuper, s'il est vrai le mot de Leibnitz qui disait : « Donnez-moi la formation de la jeunesse pendant un siècle, et je changerai la face du monde ».

Un faux tableau — Querelles d’experts — 9 novembre 1894

Au premier acte de la nouvelle pièce de M. Richepin : *Vers la joie*, qu’on joue en ce moment au Théâtre-Français, il y a une dispute de médecins qui semblent un peu contemporains de ceux de Molière, mais sont quand même très modernes, puisqu’après s’être méprisés, contredits, injuriés, ils finissent par se défier pour une opération, tout comme fit récemment notre célèbre chirurgien Péan[505].

Mais dans cette grande comédie de la vie parisienne il y a des disputes plus drolatiques encore que celles des médecins, ce sont les disputes des experts et marchands de tableaux. La corporation est inénarrable de comique, d’aplomb et d’ignorance. Rien de plus drôle qu’un conflit entre experts. Nous venons d’avoir un nouveau cas. Il s’agit d’un tableau de Charles Jacques[506] dont les animaux, les moutons surtout, pour ne pas valoir ceux du Hollandais Mauve, n’en ont pas moins acquis sur le marché une sérieuse valeur marchande. Or, un amateur s’est payé pour sa galerie un Charles Jacques assez coûteux, qui lui était garanti par un expert. Survient, comme toujours, un autre expert (c’est le cas des médecins appelés en consultation) qui déclare le premier un ignare et affirme que le tableau est faux. Suivra toute la série des experts qui se trouveront également partagés, et on ne saura jamais si le Charles Jacques en question est de lui où d’un misérable rapin de Montmartre.

C’est le renouvellement de l’histoire fameuse du Trouillebert[507] vendu pour un Corot, qui avait passé comme tel chez tous les marchands et dans des galeries sérieuses, que tous les experts affirmaient être un Corot et donc le *serait*, sans M. Alexandre Dumas, qui soutint le contraire et eut finalement raison contre tous. Il est vrai que pour les Corot l’erreur est plus possible, d’abord parce que ce bon M. Trouillebert l’imitait et continue encore aujourd’hui à l’imiter sans vergogne, ensuite parce que ces légers frottis, ces brumes éparses, ce rêve de la couleur chez Corot s’avèrent par une facture plus imprécise et pour ainsi dire impersonnelle. Corot lui-même le savait bien, lui qui, un jour, voyant un tableau faussement signé de lui, que l’acquéreur lui avait soumis, mais apitoyé pour le marchand, qui était peut-être un malheureux, mit le tableau faux sur un chevalet, y travailla un moment et le rendit à l’acquéreur avec ce mot délicieux : « Vous voyez ! il fallait si peu de chose pour que ce fût un Corot. »

Mais l’artiste n’est pas toujours vivant pour tout rectifier d’un pinceau prestigieux comme une baguette de fée qui instantanément transforme le mensonge en vérité. Pour les morts, c’est plus difficile. Mais, comme a dit un humoriste, les tableaux des morts finissent toujours par devenir authentiques !

On l’a bien vu avec le tableau connu sous le nom de « Rembrandt, du Pecq »[508]. C’est le soi-disant Rembrandt, merveilleux et inconnu jusqu’alors, découvert au Pecq il y a quelques années par des

505 Jules Péan (1830-1898) : chirurgien. Inventeur de la pince hémostatique.

506 Charles Jacque (1813-1894) : peintre animalier.
Coquille sans doute imputable à Rodenbach : « Jacques » au lieu de « Jacque ».

507 Paul-Désiré Trouillebert (1829-1900) : peintre de l’Ecole de Barbizon.

508 Il s'agit du tableau *Abraham et les anges* qui fut attribué à Rembrandt. L'affaire divisa les experts en 1890.
Aujourd'hui, l’œuvre est exposée à Rotterdam. Elle est de la main d'un des meilleurs élèves de Rembrandt, Aert de Gelder. Le Pecq est une commune des Yvelines où se déroula la vente aux enchères du tableau. Illustration.

marchands qui l'y avaient sans doute porté. D'autres experts intervinrent, protestèrent ; on ne parvint pas à se mettre d'accord sur l'authenticité. En attendant, l'Etat avait failli l'acheter. Cette affaire-là n'a pas réussi du premier coup, mais on garde sans doute le tableau, qui « améliorera en vieillissant », et plus tard ce sera un Rembrandt admiré dans quelque Louvre ou quelque pinacothèque.

Surtout qu'il n'y a pas que l'ignorance, mais le calcul qui s'en mêle et ce qu'on nomme en argot le *truquage.* Ainsi, à la suite de Courbet, il y avait un peintre nommé Pata[509] qui imitait à merveille sa peinture solide. Quand Courbet mourut, les marchands raflèrent tous les Pata, substituèrent une signature à l'autre, et aujourd'hui une quantité de Courbet qu'on croit tels sont des Pata. La même chose pour les Fromentin[510], qui souvent sont des Delamain, lequel peignit dans sa manière les mêmes scènes algériennes.

Pour certains peintres, de facture plus assimilable, il y a des usines de faux tableaux. C'est le cas, par exemple, pour Monticelli[511], le grand peintre de Marseille, longtemps méconnu, vivant en bohème, dont les toiles étaient éparses, se vendaient pour quelques francs. Il y a quelques années on fit des articles sur lui, après sa mort. Guigou et Lauzet publièrent chez Valudon un très beau livre, avec planches gravées, sur son œuvre. Aussitôt la spéculation s'en empara ; tous les marchands voulurent en avoir et, comme il n'y avait ni renseignements du peintre, ni catalogue, ni rien, la contrefaçon fit rage. Nous avons connu des coins où se fabriquaient de faux Monticelli par grosses.

Aussi Balzac avait raison peut-être de mettre seulement sur ses murs des rectangles à la craie avec des inscriptions : « Ici est mon Raphaël ; ici est mon Vélasquez », ce qui était une façon aussi bonne de se suggestionner de ces maîtres que par de faux tableaux.

Et quant aux vivants, le seul moyen d'échapper à la contrefaçon, c'est de faire comme les Américains, toujours pratiques, qui s'adressent directement aux peintres, avec des façons parfois un peu trop commerciales, comme ce marchand de tableaux de New-York qui se présenta un jour chez le peintre Besnard[512], vite ahuri de s'entendre dire : « Monsieur, voici cent mille francs. Faites-moi pour ce prix cinquante têtes de femmes. »



509 Pata Cherubino (1827-1899) : peintre paysager suisse.
510 Eugène Fromentin (1820-1876) : artiste peintre et écrivain.
511 Adolphe Monticelli (1824-1886) : peintre dont l'œuvre a influencé Van Gogh.
512 Albert Besnard (1849-1934) : peintre et graveur. Ami personnel de Rodenbach.

La grève des chevaux de bois — A la foire de Montmartre — 9 novembre 1894



Qu'est-ce qui nous arrive et qui donc a eu la méchante idée de tourmenter les bons chevaux de bois chantés par Verlaine, « plus doux que les moutons » et qui font « du mal en masse et du bien en foule » ?[513] Voilà qu'ils se sont tous mis en grève à la foire de Montmartre, et sans nulle défection. Vingt-cinq manèges vont s'abstenir, ces brillants manèges à deux étages qui tournoient dans un vertige d'étoffes claires et de miroirs. Et les bêtes elles-mêmes, quels beaux caparaçons peints ! De vrais chevaux de cirque, maintenant, et qui piaffaient. Car on les a perfectionnés, depuis les foires d'antan, les naïfs chevaux de bois immobiles et suspendus, les pattes dans le vide. Grâce à un mécanisme, les chevaux des manèges non seulement tournent, mais ont un mouvement de galop, des bonds rythmiques. Manèges coûteux, qui valent jusqu'à cent mille francs et plus. Aussi sont-ils souvent la propriété de grands industriels qui en possèdent plusieurs, en envoient dans toutes les foires, les afferment seulement — comme des bureaux de tabac — aux forains qui les exploitent. Or, ceux-ci avaient à payer une redevance aux municipalités, dont le produit entre dans la caisse des écoles. C'était un droit peu élevé, une cinquantaine de francs. Mais, comme il y avait des emplacements variés, des places, des carrefours, des ronds-points plus lucratifs, l'idée est venue de mettre les emplacements aux enchères, à l'instar, paraît-il, de ce qui se passe dans les kermesses de Belgique. Or, cette « contrefaçon française » n'a guère réussi, puisqu'elle est la cause du conflit. Ces enchères ont abouti pour certains emplacements à des chiffres importants : on a monté jusqu'à mille francs et plus. Les autres se plaignent, protestent. La grève générale a été décidée. Nous n'aurons pas de chevaux de bois cette année. Quel obscurcissement dans cette foire de Montmartre si gaie, si vivante au long des boulevards Clichy et de Rochechouart, et qui était certainement un des coins les plus pittoresques de Paris ! Mais à d'autres le malheur est bon, et les membres de la Ligue antiforaine sont dans la joie, de penser que la fermeture des vingt-cinq manèges leur sera vingt-cinq orgues ronflants et criants de moins dans la cacophonie de la foire.

Car cette Ligue antiforaine, qui est déjà parvenue à faire réduire de beaucoup le temps de la foire, s'est précisément recrutée dans ces quartiers, au long de ces boulevards, où vivent beaucoup de peintres, beaucoup d'artistes que ces bruits dérangent. M. Gérôme, par exemple, ou M. Busnach, qui fut un des plus âpres, sans qu'on sache pourquoi il avait tant besoin de silence pour écrire ses gros mélodrames. Et M. Sarcey aussi, qui dans son petit hôtel de la rue de Douai, n'entendait pourtant que par ricochets et en échos les cuivres, les tambours, les pétards et les orgues de foire. Pourtant il fut un militant dans la Ligue des antiforains et fit même une conférence à ce sujet. Pauvres forains, contre lesquels tout le monde s'unit ; pauvres chevaux de bois, qu'on empêche de tourner ! Du

513 *Chevaux de bois* est un poème de *Romances sans paroles*.

moins il leur reste l'amitié des poètes, qui trouvent parmi eux des rimes, des rêves et même des idées. Car justement cette redevance à la municipalité qui cause la présente grève est ce qui a donné à M. Stéphane Mallarmé l'idée développée récemment par lui au *Figaro* et dans son récent livre, *La musique et les lettres*, quant au fonds littéraire, c'est-à-dire l'obligation pour les éditeurs d'une redevance à l'État pour les œuvres tombées dans le domaine public, c'est-à-dire, ainsi qu'il nous le disait l'autre jour en un seul mot résumatoire et pittoresque, *le droit au tapis*, de même que l'hercule faisant ses tours sur la place qui appartient aussi à tous.

La société des gens de lettres et la statue de Balzac — Chez M. Rodin — 13 novembre 1894

Sans être en matière d'art d'une sévérité excessive, il est permis de trouver que Paris est encombré de statues bien médiocres et indignes d'une ville aussi athénienne. A part peut-être la Jeanne d'Arc de Falguière, toutes sont d'un goût déplorable, y compris ces récents Etienne Marcel ou Chappe qui déshonorent vraiment nos places publiques. La faute en est surtout aux sculpteurs, qui d'abord sont sans génie et puis expédient rapidement ces commandes officielles, dont les commissions se contentent et qu'elles trouvent d'accord avec leur propre vulgarité. Aussi est-ce un étonnement quand un vrai grand artiste est chargé par hasard de l'exécution d'une statue et ne la livre pas rapidement, comme y ont habitué les statuaires ordinaires. C'est le cas de M. Rodin, avec lequel la Société des gens de lettres vient d'entrer en conflit.

Cette Société des gens de lettres est en réalité une sorte de syndicat professionnel, une société financière qui a pour but de toucher les droits d'auteur de ses membres, c'est-à-dire les droits de reproduction, qui se montent à un sou la ligne pour les œuvres non inédites et dont la société exige et poursuit le paiement auprès des journaux, revues, etc., en province et à l'étranger, qui publient quelque œuvre d'un de ses membres. Cette société est régie par un comité qui se compose presque toujours « d'écrivains » comme M. du Boisgobéy ou M. Chincholle. M. Jean Aicard est le président actuel, ce qui renseigne suffisamment. Mais, si elle est telle au point de vue littéraire proprement dit, la Société des gens de lettres a une importance financière : des legs, des prix, de grandes ressources, une caisse imposante.



Et elle prend parfois des initiatives heureuses : c'est ainsi qu'elle décida d'élever une statue à Balzac, alloua 36,000 francs et, grâce à des entremises intelligentes, confia le travail à M. Rodin. Nous allions donc avoir enfin une noble statue, une œuvre d'art. Mais ces messieurs du comité ne comprennent pas qu'un artiste s'attarde, prenne, reprenne son ouvrage, recommence, ait des scrupules. Ils viennent donc d'entrer en grande colère contre M. Rodin. Encore un peu ils lui envoyaient des huissiers, parce qu'il n'a pas vite fini sa statue de Balzac, surtout qu'il a reçu d'eux 10,000 francs d'acompte. N'est-ce pas plaisant ! Et qu'on veuille un chef-d'œuvre à terme, comme une traite ou un billet ! Or M. Rodin a promis un chef-d'œuvre, veut faire un chef-d'œuvre. Et il en est bien capable, pourvu qu'on lui laisse le temps. Il est, à coup sûr, le plus grand sculpteur actuel, celui qui, dans cet art, qui semblait monotone et épuisé par tant de génies, a peut-être apporté la plus bouleversante nouveauté, un rajeunissement qu'aucun autre art n'a connu.

Commencements difficiles, pourtant. Il avait fait un homme au nez cassé, dont on s'esclaffa. L'artiste se découragea, eut des heures noires. C'est alors qu'il vint à Bruxelles, où il séjourna assez

longtemps ; il travailla même à la Bourse de Bruxelles comme sculpteur ornemaniste, et certaines sculptures anonymes se souviennent seules de lui. On rit encore plus tard de ses *Bourgois de Calais*, tant admirés aujourd'hui, et qu'on va inaugurer dans la rade de cette ville. Aujourd'hui M. Rodin a vaincu. Travailleur infatigable, créateur frénétique que ce petit homme à la marche oblique, que dénonce pourtant une tête puissante, agrandie par une longue barbe flave, barbe de fleuve et de satyre.

Et n'est-ce pas, en effet, la solennité d'un fleuve combinée avec le déhanchement d'un satyre qui pourrait résumer son œuvre elle-même ? Chaque jour, sans répit, il est à la besogne dans cet atelier qu'il a au Dépôt des Marbres, rue Saint-Dominique, tout au bout de Paris, près de la tour Eiffel.

Et toutes ses grandes œuvres de demain sont en train : le Victor Hugo pour le Panthéon ; le Baudelaire dont il a déjà esquissé des bustes ; cette Porte de l'Enfer, qui sera son œuvre capitale, vision de damnés, grappe de corps maudits à cette porte qui sera une treille satanique, catalogue effrayant, répertoire des péchés ! Puis enfin cette statue de Balzac qui s'élèvera en plein Paris, sur la place du Palais Royal. On comprend que M. Rodin demande qu'on ne le limite pas par le temps comme un fournisseur, puisqu'il a le sens de l'unique occasion et veut essayer de réaliser un chef-d'œuvre. Or, comme tous les artistes, il est plein de scrupules. Plein aussi de recommencements. Nous savons de même que M. Whistler, par exemple, le grand peintre anglais, fait poser jusqu'à une centaine de fois pour un portrait. Il l'a fait pour le portrait de M. Robert de Montesquiou-Fesenzac, le poète-gentilhomme. Et aussi pour la lithographie de M. Mallarmé qui est en tête de son Florilège. A plus forte raison M. Rodin, qui doit évoquer des morts sur lesquels il n'a que des documents physiques incomplets et qu'il doit restituer dans leur âme autant que dans leur chair, avec leur légende en même temps qu'avec leur identité.

Ainsi pour Balzac, entouré de cent portraits, il a fait une première figure pour l'ensemble, drapée de la célèbre robe de moine dont l'écrivain s'affublait aux heures de travail. Puis il s'est mis à parcourir toute la Touraine, qui est le pays de Balzac, certain qu'il y trouverait des signes de race, des conformations physiques, des éléments du type qui tiennent au sol. Alors il a fait un nu de Balzac qui est un morceau extraordinaire de puissance, de force calme. Mais tout cela sont travaux, reprises, ratures, recommencements, au gré des scrupules, des acquêts du travail, des coups de foudre de l'inspiration. Mais discutez et expliquez tout cela au comité de la Société des gens de lettres ! celui-ci a commandé, payé ; il veut sa statue de suite, faire une fête, prononcer des discours. M. Rodin n'a pas le même point de vue et demande du temps, convaincu de la sage devise : le temps ne respecte pas ce qu'on fait sans lui.

La mort de Francis Magnard — 26 novembre 1894



Une perte inopinée et bien regrettable, c'est celle de M. Francis Magnard[514], le rédacteur en chef du *Figaro*. C'était une des figures les plus intéressantes de Paris. Dans cette course aux honneurs, dans cette universelle et maladive manie de parader et de paraître, voici un homme en possession d'une des plus hautes influences, d'une des plus grandes forces, maître d'un journal qui, à l'intérieur comme à l'étranger, est le moniteur officiel du boulevard, donc lui-même, en réalité, un des rois de Paris, comme on l'a dit sur sa tombe, et qui cependant volontairement s'effaça, demeura simple, refusa décorations, sièges parlementaires, fauteuil académique, tout ce qu'il pouvait obtenir, tout ce qu'on lui offrit. Il ne voulut pas être quelque chose. Il était quelqu'un. Ce petit bulletin politique[515] de chaque matin qui paraissait sous ses initiales, il l'avait inventé, créé. C'était bien la forme, plus rapide et télégraphique pour ainsi dire, qui correspondait à nos goûts actuels, précis et pressés. Elle avait vite détrôné l'ancien article politique, doctrinal, pédant, qui florissait jadis au *Temps* et au *Débats*. Le succès fut rapide et tel que tous les journaux imitèrent, publièrent à leur tour un bref bulletin résumant les affaires quotidiennes : le *Gaulois*, l'*Éclair*, etc. Et même le *Figaro* en ce moment, qui va continuer la rubrique. Mais Magnard en aura emporté le secret. Il avait, pour y réussir, sa longue habitude du journalisme, ses antécédents, car c'est lui déjà qui créa au *Figaro*, où il était entré dès 1863, cette rubrique de la « Revue des journaux », où les deux faces de la question du jour étaient présentées par le témoignage des journaux adversaires. Son bulletin subséquent n'en fut que la suite, le succédané logique.

Après avoir eu l'idée de donner, dans sa *Revue des journaux*, l'avis des feuilles contradictoires, ce qui était comme accorder la parole à l'accusateur et au défenseur, son court bulletin politique fut un peu semblable au résumé du président, impartial, plein de bon sens, de sagesse et d'humour. Tout leur mérite est dans l'actualité, mais quel esprit d'actualité, et qui aura encore cette justesse du coup d'œil, cette franchise d'opinion dont la vigueur se tempérait par un arrière-goût de désenchantement ? Et qui aussi aura encore, avec un sens si net des hommes et des choses, une forme aussi littéraire, des tours de mots et de phrases inimitables, des souvenirs de lecture abondants et incessants ? Magnard avait beaucoup lu, possédait beaucoup de livres.

On a raconté que, au moment de quitter son hôtel de la rue Condorcet pour aller se remettre aux mains des chirurgiens à Neuilly, tant la souffrance l'accablait, près de partir, il entra dans sa bibliothèque et dit d'une voix navrée : « Je veux dire adieu à mes livres ».

514 Francis Magnard (1837-1894) : rédacteur en chef du *Figaro* et dédicataire de *Bruges-la-Morte*.
515 Ancêtre de l'éditorial.

Et maintenant encore il lisait beaucoup, il relisait, et c'étaient des lectures en tous sens, sérieuses, variées, substantielles, souvent imprévues. Ainsi un jour, à propos d'une petite ville hollandaise, l'Écluse, dont nous avions parlé dans des notes de voyage parues au *Figaro*, il nous interrogea sur la petite ville morte. Comment était-elle ? Comment y allait-on ? Il s'y intéressait vivement, et tout cela, il nous l'avoua, parce qu'il venait de relire Commines, le vieux chroniqueur, qui en parlait, qui y était allé.

Sa grande passion, avec les livres, c'étaient les roses. Nous le vîmes mieux que jamais cet après-midi de juin dernier que nous passâmes avec lui à la campagne. C'était chez M. Octave Mirbeau, dans cette jolie maison de Poissy qui domine de clairs paysages, la Seine en méandre, le bouquet aux îles vertes. M. Mirbeau est un passionné des fleurs, qu'il a appelé des amies « violentes et silencieuses » ; une collection d'iris ourlait les chemins, et sur la pente du jardin des sortes de quinconces où se juxtaposaient des roses extraordinaires. Or, ces roses, on en fit une moisson délicieuse pour la table, non pas groupées en bouquets, mais disséminées, posées simplement une à une sur la nappe blanche, comme brodant la fine toile. Magnard arriva pour le dîner. Il fut ravi (et indigné). Lui n'aurait jamais consenti à cette hécatombe exquise.

Chez lui, à Limours ou dans sa villa de Deauville, il n'admettait pas qu'on cueillît ses fleurs ; il sauvegardait jalousement ses collections de roses, qui étaient superbes et rares. Et il en était fier, plus que de ses articles du *Figaro*. Et il s'y intéressait bien autrement ! C'est ce que nous vîmes ce jour-là, où il avait trouvé des complices de sa passion, non seulement M. Octave Mirbeau, mais encore un des autres convives, le comte Robert de Montesquiou, qui venait de publier le *Chef des odeurs suaves*, un poème tout entier floral, un poème vécu, car lui-même est maître en cultures savantes dans son pavillon de Versailles et prouva qu'il connaissait également toutes les roses, toutes les fleurs, par leurs noms, prénoms, généalogies. Magnard rayonnait, et ce fut entre lui et les autres une joute de connaisseurs et de collectionneurs. On ne parla de rien d'autre. On aurait dit un repas d'horticulteur qui seraient des poètes. C'est que Magnard lui-même, journaliste de profession, et journaliste politique, était un de ceux à qui on pourrait appliquer le vers joli de Sainte-Beuve :

Un poète mort jeune en qui l'homme survit.

Est-ce que lui-même ne nous racontait pas, dans un moment d'expansion, sa vie à vingt ans, quand il était employé aux douanes et qu'il s'essayait à la littérature ? « J'avais fait des milliers de vers, » nous racontait-il, et il ajoutait avec son rire un peu amer et revenu de tout : « comme tout le monde !... ».

Or, il habitait avec un de ses cousins, lequel lui fit part, un jour, qu'il s'était lié avec un jeune homme qui s'adonnait aussi à la poésie. Ce jeune homme n'était autre que Villiers de l'Isle-Adam, fraîchement débarqué à Paris. Ce cousin de Magnard invita le jeune Villiers dans leur domicile commun, où, le soir, il y eut des bougies allumées, du vin, des gâteaux. Et ils récitèrent des vers jusque tard dans la nuit. Plus tard Magnard, devenu rédacteur en chef du *Figaro*, n'oublia jamais cette rencontre de leurs deux jeunesses. Il accueillit dans son journal maints contes de Villiers et c'est lui (voyez l'ironie affreuse de la vie!) qui fit donner 500 francs par la caisse du *Figaro* pour payer l'enterrement du pauvre Villiers.

Magnard passa donc par la littérature, et beaucoup. S'il a détruit des vers de jeunesse, il a publié plusieurs romans, dont l'un est curieux : c'est l'histoire d'un positiviste, un médecin qui est un savant et bâtit tout un ouvrage sur les lois et les conditions de l'hérédité. Or, lui qui est un très brave homme et n'a que des ramifications honorables dans sa famille et celle de sa femme, voit tout à coup sont fils, à vingt ans, lui apparaître en coquin. C'est la ruine de son bonheur et aussi de sa foi scientifique, à laquelle les faits personnels donnent un extraordinaire et invraisemblable démenti.

Mais en ces temps lointains il n'aimait pas que la littérature ; la musique aussi. Il fréquentait les concerts du dimanche, qui étaient, croyons-nous, les concerts Pasdeloup. (Voyez, cependant, l'hérédité, parfois : son goût de la musique a eu pour résultat que son fils, M. Albéric Magnard, est aujourd'hui un musicien plein de talent, un compositeur d'inspiration noble et subtile, que vous connaissez bien en Belgique). Donc, en fréquentant ces auditions dominicales, Magnard finit par se lier avec un autre auditeur non moins assidu et que le hasard faisait toujours voisiner avec lui. C'était Tony-Revillon[516], qui s'intéressa au jeune homme quand celui-ci lui eut avoué qu'il écrivait, collaborerait volontiers à des journaux. Son protecteur donna de sa copie à Villemessant, qui tentait le *Figaro*. Bientôt l'employé d'administration entrait tout à fait au journal. C'était en 1863. En 1876 il en devenait le rédacteur en chef. Il n'a pas voulu être autre chose, et il pouvait être tout. L'académie avait fait faire une démarche directe pour lui offrir un fauteuil. Il aurait pu jouer un rôle dans la politique militante. Il a préféré l'indépendance de sa pensée. Et il a gardé celle-ci, haute, intègre, désintéressée, pure. C'est un noble exemple, d'autant plus significatif qu'en ce moment même éclatent des scandales qui prouvent combien une partie de la presse française est contaminée par l'appétit de l'argent, l'absence de scrupules.

Magnard, lui, était un honnête homme, un sage, un dédaigneux, un délicat, ayant vu tant de boue humaine dans ce tragique Paris qu'il en était arrivé à ne plus aimer sincèrement que les livres et les roses.

516 Antoine Revillon, dit Tony-Revillon (1832-1898) : député, journaliste et romancier.

Les prix de vertu – 26 novembre 1894

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que jamais l'Académie n'a décerné tant de prix de vertu. Elle vient encore de tenir sa séance solennelle annuelle et d'en faire un rapport qui conclut à quatre-vingt-dix-huit prix. Au siècle dernier, grâce à la générosité de M. de Montyon, on n'en accordait qu'un, comme l'a observé finement M. Ludovic Halévy[517]. Mais ceci encore, le choix d'un tel rapporteur, n'est-ce pas une précieuse ironie ? Les prix de vertu décernés par l'auteur de la *Vie parisienne* et de la *Grande-Duchesse*, celui qui, avec Offenbach, a mêlé à cette orgie de la fin de l'empire les flonflons et la verve retroussée de l'opérette ! Aujourd'hui l'Académie l'écoute avec onction discourir de la récompense due à la vertu.

Il est vrai qu'il n'a pas manqué de discrètes ironies sur l'abondance de la vertu en un temps où elle se charge de se faire connaître elle-même. On n'imagine pas combien l'Académie reçoit de lettres de sollicitations pour ses prix de vertu. Il y a des tours et des trucs ingénieux ; par exemple de bonnes gens de province qui, pour ne pas augmenter les gages de leurs domestiques, imaginent de leur faire obtenir un prix Montyon. Elles écrivent à l'Académie, vantent le dévouement sans bornes de la vieille servante, du vieux serviteur, depuis trente, quarante ans, afin que le prix de vertu obtenu les dispense elles-mêmes d'augmenter leurs gages.

517 Ludovic Halévy (1834-1908) : romancier, dramaturge, librettiste d'opérettes et d'opéras.

Les cigarettes — 4 décembre 1894



Ce qu'il y aurait lieu de regretter aussi, c'est le tabac, surtout en présence des nouvelles dispositions de la Régie et de M. Poincaré, le ministre des finances. Le monde des fumeurs est en émoi. On sait combien le Français aime la cigarette. Or, la cigarette débitée par la Régie est devenue, depuis ces dernières années, de plus en plus mauvaise, qu'elle s'appelle du vizir ou des élégantes, à plus forte raison du caporal. A cause de la mauvaise qualité des cigarettes toutes faites vendues en paquet, et comme chacun n'a pas toujours le temps ni la patience, en travaillant, en marchant, de rouler soi-même des cigarettes, il s'est formé toute une petite industrie de cigarettes faites à la main, c'est-à-dire du tabac vendu en paquet et très supérieur aux détritus de tabac employés pour les cigarettes de la Régie.

Ainsi dans les cercles, les bureaux de rédaction, etc., les huissiers, les maîtres d'hôtel vendaient des cigarettes faites à la main. Il arriva que les cigarettes en paquets brevetés, celle de la Régie, se vendirent beaucoup moins. D'où déficit dans le budget, alarmes de l'administration de la Régie, intervention du ministre, M. Poincaré, à la suite de quoi des bandes de policiers se ruèrent dans les cafés, cercles, journaux, qu'on soupçonnait, violèrent les tiroirs, saisirent les cigarettes coupables.

Et maintenant on va demander au parlement un texte qui punira « comme fabricants frauduleux les particuliers qui fabriqueront pour autrui des cigarettes avec du tabac de la Régie ».

Voyez l'anomalie : l'administration vend du tabac en paquets, du papier aussi. J'ai le droit d'en acheter et de rouler des cigarettes à la main, pour moi. Mais, si je le fais pour mon voisin, qui n'a pas le temps ou y est inhabile, car il faut, pour rouler une cigarette, un certain tour, un coup de pouce adroit, je deviens un fabricant frauduleux.

Il ne restera d'autre issue que de fumer les paquets confectionnés par la manufacture des tabacs elle-même. C'est précisément ce que la Régie et le ministre désirent. Mai il faudrait pour cela les fournir de qualité meilleure. Sinon on se rejettera sur les cigares. Mais alors ce sera tout à fait fini de l'esprit français. Celui-ci est déjà si dénaturé par la substitution de la bière au vin, le remplacement de l'ancien café blanc et or par la taverne à boiseries et tapisseries !

Que sera-ce si le cigare remplace la cigarette ? Celle-ci joue un si grand rôle dans l'existence du Français ! Un détail, par exemple : il n'est pas un condamné à mort, le matin de son exécution, à qui on fait à la Roquette sa dernière toilette, qui ne demande une cigarette et l'allume avec joie, tout en sachant qu'il ne doit pas la finir. Il y a aussi la cigarette topique roulée par Napoléon III au moment où il venait de remettre son épée sur le champ de bataille de Sedan, et que Banville a si bien montrée indispensable à cette minute-là pour calmer, subir tous les nerfs du vaincu, Banville qui, lui, roulait sa cigarette comme s'il écrivait un quatrain. Que M. Poincaré et la Régie songent à l'importance de la cigarette. Que deviendraient les Français sans la cigarette ? Qu'on le demande plutôt à M. Stéphane Mallarmé, qui la juge nécessaire pour mettre, grâce à sa fumée, de la distance entre la foule et soi !

Le salon du cycle — Le grand prix vélocipédique — Les femmes à bicyclette — 11 décembre 1894



De plus en plus il n'y en a que pour les vélocipédistes. Ils viennent maintenant d'organiser une exposition, le Salon du cycle, qui s'est ouvert hier soir sous la présidence d'un ministre. Voilà les peintres détrônés. C'est que les vélocipédistes, comme l'observait un jour Mr Octave Mirbeau, étant donné que le goût de ce sport est quasi universel, deviennent d'une importance politique considérable. La République ne pourrait plus gouverner si elle avait les vélocipédistes contre elle. Ceci explique suffisamment la présence du ministre du commerce à l'ouverture de ce Salon du cycle. On avait déjà fait une première exposition de ce genre, l'an dernier, à la salle Wagram. Mais on s'y trouvait à l'étroit. Maintenant elle a lieu dans le vaste vaisseau du palais de l'Industrie, ce même local qui avait suffi à toute l'exposition universelle de 1855, où le vélocipède, dans sa période d'obscurité encore et de si lent avènement, ne possédait qu'un petit coin. Aujourd'hui cinq cents exposants l'occupent. Il y a des bicyclettes, tandems, tricycles, et aussi des voitures automobiles dont l'usage aussi se répand, entre autres ces voitures à pétrole qui furent primées au concours du *Petit Journal*. Il y a également des compartiments rétrospectifs où l'on peut voir par exemple le modèle de 1867 qui fut offert au prince impérial.

Puisqu'on en était à faire de l'archaïsme vélocipédique, on aurait pu exposer la « draisienne », empruntant son nom au baron qui l'inventa, sans succès, car ce ne furent que rires et haussements d'épaules quand il l'essaya au jardin du Luxembourg. Il est vrai que la machine manquait encore de pédale[518], dont la découverte n'eut lieu qu'en 1852. Aujourd'hui c'est devenu une industrie florissante aussi bien en France qu'en Angleterre. Il y a toutes sortes de marques françaises également bonnes dont on peut voir les produits au Salon du cycle. Maintenant on raffine, on subtilise sur des détails d'entretien, de commodité, de solidité. Les amateurs trouveront ici des machines d'un démontage spécial et plus rapide, des bandes de cuir plus souples qui mettent à l'abri des accidents de route, des crevaisons du pneumatique.

Mais il n'y a pas qu'un Salon du cycle, qui dans doute deviendra annuel et aura son vernissage, sa critique, ses jours *select* comme le Salon de peinture, voici qu'on nous annonce en même temps un grand-prix vélocipédique pour faire concurrence au grand-prix des chevaux. La proposition en est soumise au conseil municipal, qui la votera sans doute. Ce grand-prix sera de 20.000 francs et international. La Société pour l'amélioration de la race chevaline aura pour rivale la Société pour l'amélioration de la race humaine. Nous aurons le Jockey-Club du vélo. Car le vélo est devenu aristocratique depuis l'acquiescement du prince de Sagan. On sait que l'excellent prince est

518 Coquille possible : « pédales ».

considéré comme l'arbitre des élégances. C'est lui qui établit l'usage du large cordon de soie pour le monocle, lui encore qui mit les élégances de Londres à la mode pour le costume masculin : cols, gants, façon d'habits, cannes, cravates et blanchissage du linge à Londres aussi. On a dit de lui qu'il se faisait blanchir même les cheveux à Londres ! Or, le prince de Sagan s'est rallié au vélocipède. Et l'on peut voir rue Auber, chez un marchand de bicyclettes, le portrait en pied, caricatural, du prince de Sagan en costume de vélo, culotte et chapeau mou, avec une large fleur à la boutonnière.

Assuré de si hautes protections, le vélocipède peut prétendre à tout. On a déjà, pour ses fidèles, remis à neuf toutes les routes de France. A Paris, à cause de l'encombrement des voitures, omnibus, tramways, la circulation est difficile pour eux, périlleuse. L'autre jour encore un vélocipédiste a été écrasé, réduit en bouillie sous les roues d'un omnibus, rue des Saints-Pères. Là-dessus un chroniqueur ingénieux a réclamé « l'autre trottoir » pour sauvegarder les bicyclistes. C'est bien assez d'un seul trottoir pour ces vils piétons. Et ils l'auront, d'autant plus que les femmes s'en sont mêlées. Sans s'inquiéter de décence ou d'esthétique, toutes se mettent à pédaler avec rage. C'est peut-être aussi par goût du costume, ce costume hybride qui leur donne un air de vivandières d'opéra-comique. N'est-ce pas une manifestation latente du mouvement d'émancipation féminine et d'égalité des sexes ? Cette égalité se réalisera d'abord, et comme matériellement, par l'égalité des costumes, et c'est le vélocipède qui nous le donnera.

Quand toutes les femmes, devenues vélocipédistes, seront habillées en hommes, elles deviendront vite électeurs. Où est le temps où cette bonne George Sand scandalisait avec sa redingote de velours noir illustrée par Calamatta ? Il y a quelques années encore nous n'avions que Rosa Bonheur habillée en homme, et cette gentille Mme Dieulafoy qui, après avoir pris le costume masculin pour voyager en Perse avec son mari, en avait gardé l'habitude ici, en allant dans le monde, au théâtre, aux soirées officielles, en frac et cravate blanche, le ruban de la légion d'honneur à la boutonnière et le claque sous le bras.

Aujourd'hui, sous prétexte de vélocipédie, des centaines de femmes circulent dans Paris en accoutrements plus ou moins masculins. Toute licence est permise, puisque le vélo règne. Aussi M. Casimir-Perier, dont les débuts à la présidence rencontrèrent quelque froideur, n'aura pas grand-chose à gagner de multiplier, comme en ce moment, des visites variées : aux étudiants, aux hôpitaux, aux théâtres où se donnent des représentations pour le vaccin du croup. Il ne sera vraiment populaire, et du coup, que le jour où on le verra faire en vélocipède le tour de sa bonne ville de Paris et contredire par son auguste exemple la définition qu'en donna naguère ce trop ironiste Caliban : « C'est le cheval du pauvre ».

Exposition de M. Egoreff — Les occultistes parisiens — 20 décembre 1894



Le monde spirite dans Paris est plus crédule. Nous venons encore une fois de le voir se passionner à propos d'une femme russe, Mme Egoroff, dont on a exposé dans une salle de la rue de la Paix treize dessins symboliques autour desquels un certain tapage a été mené. La curiosité de ces dessins consisterait dans ce fait que l'auteur, il y a six mois, sentit en elle une force irrésistible la poussant à prendre un crayon. Elle obéit et fit les treize dessins en question. Il n'y a que dans le monde ésotérique que des faits aussi merveilleux se produisent. La duchesse de Pomar, par exemple, prétend qu'elle a longtemps communiqué avec l'esprit de Marie Stuart, que celle-ci lui a dit d'être elle-même Marie Stuart, et *qu'elle l'est*. De même Mme Egoroff, qui n'avait jamais dessiné précédemment, serait d'un coup devenue une artiste par une force irrésistible qui ne peut être que la puissance occulte des esprits. Ainsi l'affirme M. Emile Michelet[519] dans la préface du catalogue. Ce jeune écrivain, qui est un poète de talent, est aussi un occultiste convaincu. Il avait déjà publié une brochure : l'*Ésotérisme dans l'art*, avec de bien étranges figures kabbalistiques et triangles du monde intellectuel. Il cherche à y prouver que tous les grands écrivains furent des initiés et que Shakespeare, par exemple, qu'il incline à croire n'être que François Bacon, le savant, fut un occultiste que les magistes doivent révérer autant que Pythagore, ou Khunrath, ou Paracelse.

Mme Egoroff, l'auteur des dessins en question, a eu l'honneur des mêmes assimilations. Malheureusement on sait que cette dame, qui appartient à la nationalité russe, est veuve, et veuve d'un artiste peintre. On sait aussi que déjà du vivant de son mari elle s'occupait de dessin, du dessin ornemaniste, il est vrai, mais les œuvres qu'elle expose appartiennent surtout à ce genre. C'est même par cela qu'elles sont intéressantes.

De vagues paysages surnaturels et de rêve sont exprimés par des volutes, des ornements contournés qu'on dirait des coquillages agrandis ou qui, plutôt encore, ressemblent aux dessins enroulés des châles et des cachemires. Là-dedans, une figure toujours la même, mi-anglaise, dans le goût des têtes de Burne-Jones[520], ou quelque autre figure plus indécise. Mais tout cela un peu somnambulique, ce qui permet des à peu près de dessin et un métier rudimentaire. Ce n'est pas vilain à voir, c'est indifférent, quand on songe aux Anglais, à M. Rops, ou à M. Odilon Redon. Mais Mme Egoroff n'en a pas moins joui de tous les avantages d'une publicité bruyante et savamment menée. On a décrit par le détail ses treize compositions sur *l'Enfant*, *l'Adolescence*, *Dans la vie*, *Chacun porte sa croix*, tout le cycle, toutes les étapes vers l'astral et l'initiative jusqu'à la treizième, dont le chiffre importe et a aussi une signification occultiste. C'est à cause de ce caractère de l'œuvre que Mme Egoroff s'est vue prônée et soutenue à ce point : elle avait déjà l'appoint d'être une femme, puis l'atout d'être Russe, enfin le sacre d'être ésotérique. Tous les mages s'en sont mêlés, et

519 Victor-Emile Michelet (1861-1938) : poète ésotérique.
520 Sir Edward Burne-Jones (1833-1898) : peintre britannique préraphaélite. Ami personnel de Fernand Khnopff.

Dieu sait s'ils sont nombreux, s'ils sont crédules ici. L'autre jour encore un de leurs adeptes, très sérieux, nous tendait une lettre en nous disant d'une voix sacrée :« Ceci est un document unique, inouï. » — « Qu'est ? » — « Une lettre du prophète Elie ! »...

Il n'y a pas longtemps, à Batignolles, il y avait une maison, rendez-vous d'initiés, où Alexandre Dumas père et d'autres esprits venaient tous les soirs. On a publié un livre bien extraordinaire sur ces soirées : *Mes causeries avec les esprits*. On y voit que Dumas père y serrait la main du magnétiseur en disant : « C'est pour toute la société », y donnait des nouvelles de Pierre Dupont « qui n'était pas très heureux », de Mme Thierret, l'ancienne actrice du Palais Royal, qui y vint parfois aussi.

On finira par nous publier des livres posthumes faits par l'esprit d'Alexandre Dumas puisqu'on nous expose en ce moment des dessins de Mme Egoroff, mais faits sous l'influence d'un esprit anonyme.

Ce qui est plus étrange, c'est que des esprits très distingués abondent dans ce sens. Comme Mme Egoroff se mettant à dessiner suivant les injonctions d'un esprit, ne voyons-nous pas dans *Un caractère* le vivant forcé d'écrire sous la dictée de la morte, curieux roman que celui-là, où M. Léon Hennique a transposé ses expériences et ses croyances spirites. « La lampe, une haute lampe de bronze, allumée, fermement traverse l'air tranquille d'une nuit d'août, passe d'une crédence à la tablette d'un secrétaire, cliquette en se posant. »

Un autre romancier célèbre, M. J.-K. Huysmans, est dans le même cas. Il ne voit partout que logis hantés. Comme on lui demandait un jour s'il avait vu Mallarmé, avec lequel il fut très lié, il répondit : « Non ! Je n'y vais plus. Chez lui tous les meubles dansent. Et lui seul ne s'en aperçoit pas ! »

Du reste, pour juger de la contagion occultiste, il n'y a qu'à aller au cimetière du Père-Lachaise le jour anniversaire de la mort d'Allan-Kardec et voir l'interminable pèlerinage à sa tombe.

M. Strindberg — 20 décembre 1894



Depuis quelques mois M. Strindberg[521] est revenu habiter la France, où déjà il séjourna autrefois. Il est fixé présentement à Versailles. C'est un homme de quarante-cinq ans, aux cheveux tumultueux, le visage tourmenté, portant les traces de sa vie agitée. Il a occupé toutes sortes d'emploi : bibliothécaire de l'État, télégraphiste, instituteur ; puis s'est brouillé avec son pays, fut épars, habita l'Allemagne. Mais ce furent surtout ses orages conjugaux qui marquèrent sa vie. Il divorça et publia peu après un livre intitulé : *Mémoires d'un fou*, où il raconte son ménage et prouve à la famille de sa femme tous les torts de celle-ci. Il avait d'ailleurs publié déjà le *Fils de la servante*, une autre autobiographie où il renseigne sur ses origines, son enfance. Nous voilà même des *Confessions* de J.-J. Rousseau. Tout ceci est une mise à nu d'existence, sans réticences, sans pudeur.

Le *Père* est aussi un drame d'âmes cyniques, où l'auteur, une fois de plus, donne carrière à sa misogynie, qui lui vaudra un jour de voir ses brûlantes invectives contre la femme jointes aux aphorismes de Chamfort ou aux maximes de Schopenhauer. Mais M. Strindberg mène la haine féminine jusqu'aux questions d'espèces et de races, avec une mixture scientifique qui y donne un caractère d'absolu et d'irrémédiable. Ainsi le *Père* est un drame conjugal où une femme orgueilleuse, méchante, annihile un homme, le fait passer pour fou, le rend fou. Mais le sujet dépasse l'aventure, s'agrandit jusqu'à la thèse, et avec quelle furie, éloquente, cette thèse est plaidée, criée ! Il y a, au point de vue dramatique, des réserves, des inventions parfois encore du vieux mélodrame, comme les pistolets trop fréquents et la scène de la camisole de force que la vieille nourrice endosse au malheureux, mais en lui rechantant ses chansons de berceau, — mais tout se transfigure par la passion, la colère furieuse qui grondent ici.

Ah ! Quels pessimistes, quels terribles démolisseurs, ces écrivains du Nord, depuis Ibsen et Nietzsche jusqu'à M. Strindberg, qui s'attaque au culte de toutes les femmes : mère, épouse, fille ! Théories néfastes : on pourra dire de cette pléiade comme on l'a dit des « Elisabéthains », en Angleterre, qu'elle fut un tremblement de terre de la poésie.

521 August Strindberg (1849-1912) : écrivain, dramaturge et peintre suédois. Un des pères du théâtre moderne. Ses œuvres se classent parmi deux courants littéraires majeurs, le naturalisme et l'expressionnisme.

Triste fin d'année — Le procès Dreyfus — 29 décembre 1894


Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

HUIT PAGES : CINQ CENTIMES

DIMANCHE 23 DÉCEMBRE 1894

Le capitaine Dreyfus devant le conseil de guerre

L'année parisienne finit mal, tristement impressionnée par toutes ces affaires de trahison, d'espionnage, de chantage qui éclatent au même moment. Certes, il y a eu des scandales analogues à d'autres époques, et l'humanité offre presque toujours, identique, ce que Baudelaire appelait « le spectacle ennuyeux de l'immortel péché ». Mais la simultanéité de ces vénalités diverses, dans la presse, dans l'armée, après déjà la vénalité du Parlement attestée par les affaires du Panama, prouve une profonde corruption dans les mœurs publiques de Paris.

Le procès du capitaine Dreyfus surtout a passionné le public et indigné les masses, qui ont foi encore dans l'armée et le culte du drapeau. Ici le crime s'explique peu, car l'inculpé avait eu un avancement rapide ; capitaine d'artillerie breveté, attaché à l'état-major, il jouissait d'un traitement important, possédait une certaine fortune personnelle et avait épousé Mlle Hadamard, la fille du riche négociant en diamants de la rue Châteaudun.

Mais les juifs ne passent pas pour ne jamais refuser des offres d'argent, et le prix de la trahison est vite fixé. C'est celui dont parlait Villiers de l'Isle-Adam quand il fut sollicité par un riche financier sémite de répondre aux pamphlets de M. Drumont et de défendre la race juive à n'importe quel prix, qu'il indiquerait lui-même.

Le prix est tout indiqué, répondit Villiers, qui refusa : « c'est trente deniers ». On a bien compris dans le public que la trahison du capitaine Dreyfus, dont la situation de fortune était brillante, ne pouvait s'expliquer que par la « juiverie », et c'est pourquoi son cas a été l'occasion d'une reprise d'hostilité violente, d'une nouvelle campagne antisémite, d'autant plus que le capitaine Dreyfus, personnellement et par la famille de sa femme, est allié aux sommités du parti juif de Paris, au grand-rabbin de France, qui porte le même nom, etc.

La condition sociale du traître déroute et dérange ici ce que Montesquieu disait à propos de ces sortes d'affaires : « L'espionnage serait peut-être tolérable s'il était exercé par d'honnêtes gens ; mais l'infamie inséparable de la personne peut faire juger de l'infamie de la chose ». Il est vrai qu'il ne s'agit point, dans cet avis, de trahison, mais d'espionnage ; non point de celui qui vend et compromet son pays ; mais de celui qui, au contraire, sert son pays par des moyens louches, il est vrai, et des manœuvres que seuls les gens sans scrupules se permettent. En tous cas l'avis de Montesquieu pourra être invoqué par cet espion allemand, un ancien lieutenant, qui trouva plus commode et plus lucratif de venir s'installer à Paris, à l'*Hôtel Terminus*, d'où il envoyait des renseignements à Berlin et recevait en retour des indemnités importantes avec lesquelles il menait ici joyeuse vie. Sa mission d'espionnage était précise : il avait à relever la position exacte des nouveaux ouvrages de fortifications, routes et voies ferrées du camp retranché de Paris. C'est-à-dire tenir en règle la carte des environs de Paris, au point de vue militaire. Mais on eut vent de ses

manèges. Hier nous l'avons vu comparaître devant le 8e chambre correctionnelle : c'est un type allemand, gros visage rouge, moustache blonde, fournie et tombante.

On l'a condamné à cinq ans de prison, c'est-à-dire le maximum. Tout cela est bien vilain, mais moins honteux encore que le cas du capitaine Dreyfus, dont il n'y a pas de précédent en France ; car le cas qu'on a rappelé et qui se passa sous l'Empire est différent : il s'agissait d'employés *civils* du ministère de la guerre, qui avaient été soudoyés par ce brillant colonel Czernicheff, aide de camp de l'Empereur Alexandre, accrédité auprès de Napoléon, et qui profita de ses relations, de ses succès dans les salons, à la cour, pour tout savoir, tout pénétrer. C'est sur ces épisodes que M. Georges de la Bruyère publie en ce moment un roman, *Patrie vendue*, qui raconte le seul précédent, approximatif qu'il y ait en France au cas du capitaine Dreyfus.

Une fête en l'honneur de M. Puvis de Chavannes — 3 janvier 1895

On s'apprête à fêter de manière éclatante un des artistes qui honorent le plus l'art français actuel, M. Puvis de Chavannes[522]. On offrira au grand peintre un banquet solennel le 16 janvier prochain, pour lequel tous les derniers ministres des beaux-arts, tout le personnel ministériel des beaux-arts, des peintres, des écrivains, des hommes politiques, le conseil municipal se sont déjà fait inscrire, sans compter les maires des villes pour lesquelles il a exécuté ses grandes peintures décoratives, qu'on invitera. Unanime apothéose, qui a pour but précisément de fêter l'achèvement du cycle de grandes décorations dont le peintre a pourvu tant de monuments officiels depuis un demi-siècle pour ainsi dire. On serait confondu d'étonnement et d'admiration si toutes ses œuvres pouvaient être rassemblées d'un coup dans le même palais, qui n'y pourrait suffire. Car même au point de vue seul de l'immensité du labeur elles confondraient déjà. Il y a les peintures du Panthéon, la grande fresque de la Sorbonne, les décorations de l'hôtel de ville, qui comprennent l'*Été*, l'*Hiver*, un plafond, puis un second plafond représentant l'apothéose de Victor Hugo avec toutes les scènes accessoires pour garnir les tympans et les voussures. Puis les peintures de Rouen, où figure cette admirable scène d'une femme-déesse tordant sa chevelure, sur une grève, comme si elle tordait la mer ; puis encore les grands panneaux du musée d'Amiens, au nombre de six, qui sont parmi le plus important de son œuvre.

D'autres œuvres décoratives à Lyon ; puis celles de Marseille avec ce chef-d'œuvre : « Marseille, reine de l'Occident ». Sans compter le *Pauvre pêcheur* du Luxembourg, tant de tableaux en chevalet, pastels, dessins, d'un art toujours sévère pour lui-même et définitif. C'est que, outre son génie naturel, cet admirable artiste eut une volonté de labeur ininterrompue et quotidienne. Il semble qu'il ait voulu prouver à son tour l'aphorisme de Victor Hugo : « L'inspiration, c'est travailler tous les jours ».



En effet, M. Puvis de Chavannes, qui vient d'atteindre soixante-dix ans, se met chaque matin à la besogne. Et pour ce, il faut qu'il soit matineux. Car le vaste atelier, nu comme une église morte, où il exécute ses décorations est situé à Neuilly, c'est-à-dire à plus d'une lieue de chez lui, et il s'y rend pédestrement dès la première heure, quittant cet atelier plus petit de la place Pigalle qu'il appelle son *dortoir* et où il vit depuis quarante-deux ans. Dortoir, en effet, quand on songe aux luxueux hôtels encombrés d'étoffes, de tapis rares, de meubles ruineux qu'occupent à l'avenue de Villiers les Detaille, les Munkacsy et feu Meissonier[523]. Au contraire, M. Puvis de Chavannes donna toujours ce haut exemple du mépris des richesses et du désintéressement. Il n'a travaillé que pour la beauté de

522 Pierre Puvis de Chavannes (1824-1898) : peintre symboliste.
523 Peintres quasi oubliés.

son œuvre. On songe un peu à Barbey d'Aurevilly, qui eut la même attitude, la même dignité. Celui-ci, avec hérissement, le poing tendu. M. Puvis de Chavannes, lui, avec sourire, la main offerte, d'une infinie politesse. Mais, au fond, la même carrure d'âme. Ainsi le peintre n'aime pas non plus les académies et a toujours refusé de se présenter à l'Institut, où trônent les Bouguereau, les Lefebvre, les Gerôme, etc., et qui cependant lui a fait des ouvertures, sachant son grand nom, son unanime célébrité. Même dans ces milieux-là, on acquiesce aujourd'hui, mais quelle lutte il lui a fallu subir ! Combien longtemps on lui dénia tout talent ! Seules quelques admirations d'élite comme Gautier écrivant : « Dans un temps de réalisme et de prose, il est naturellement épique, héroïque et monumental ». Mais les peintres haussaient les épaules, les critiques et journalistes ricanaient. C'est bien l'éternel jeu dont Baudelaire parlait : « Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles, et aussi les familles ». M. Puvis de Chavannes en fit la nette expérience, auprès des siens comme auprès de la foule. Lui-même nous racontait un jour ce trait plaisant : un parent éloigné qu'il rencontra, après des années d'absence entre eux, lui demanda s'il faisait toujours de la peinture (c'était avant les succès d'expositions et la gloire commençante). Puis, après un moment de silence, le parent éloigné reprit : « On m'a dit que vous étiez *peintre de ruines* », ce qui est vraiment une façon très drôle d'avoir compris les nobles architectures de fonds où il se complut toujours et qu'il peupla de figures aux pas nobles et calculés.

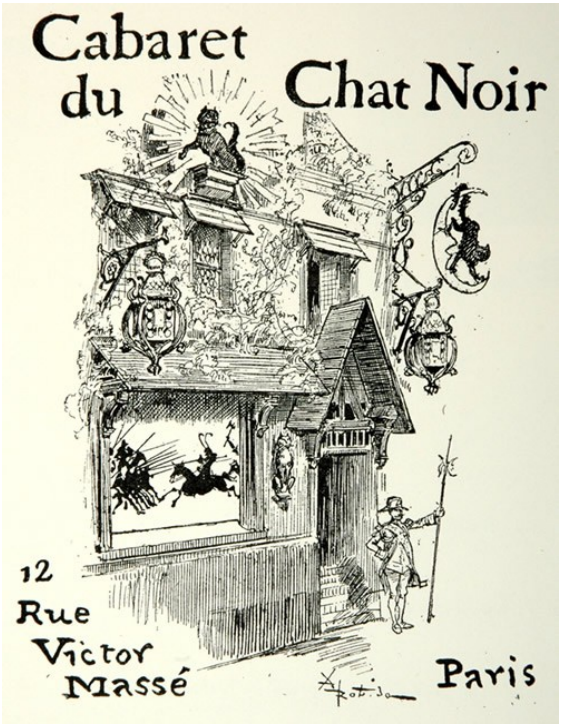
Aujourd’hui la gloire est universelle, tout a changé, sauf le peintre, resté aussi simple, aussi allègre, aussi jeune que tous les jeunes dont tout l'art sort de lui. Car les symbolistes actuels ne font que le plagier avec une mixture de Botticelli et des Japonais.

C'est, en effet, un des artistes les plus originaux du siècle, dont l'originalité déconcerte d'autant plus qu'elle fut en désaccord avec tout l'art de son temps. Les contemporains de M. Puvis de Chavannes furent Manet, Courbet, M. Degas, c'est-à-dire tous les peintres de la vie moderne. Lui ignora le réalisme en faveur dans les ateliers de son époque. Ce qui prouve une fois de plus que, en art, l'important n'est pas d'être à la mode, mais à *sa* mode. Pour cela il faut souvent une héroïque volonté. Or, il suffit de voir un instant M. Puvis de Chavannes pour juger qu'il appartient à cette forte race des volontaires comme Lyon, sa ville natale, en donne souvent.

De haute taille, droit, ferme, sans fléchissement, le buste offert, comme s'il portait une cuirasse, et les mâchoires solides, serrées, dans ce visage noble, au teint ardent, où pointe une barbe blanche, dure et courte, où dardent deux yeux bruns, d'une fixité extraordinaire et qui ont l'air vraiment de vriller l'espace, de vous atteindre, un peu des *yeux de proie* qui vont saisir les lignes, les contours, le dessin infaillible, et le rapportent à ce cerveau où tout, alors, n'est plus que poésie, songes, azur indéfinissable.

Et malgré cinquante ans de ce labeur, malgré toute l’œuvre qu'on connaît, M. Puvis de Chavannes vient de commencer une série nouvelle de travaux : il a, dans son grand atelier de Neuilly, le fac-similé en plâtre de la bibliothèque de Boston, qu'on lui a envoyé de là-bas, et pour laquelle il exécute en ce moment de grandes peintures. Après la France, il va maintenant décorer toute l'Amérique. Don inépuisable ! N'est-ce pas le propre du génie que cette perpétuelle fécondité ? On songe au cas de Delacroix, dont l’œuvre aussi fut immense, mais ne l'épuisa pas car il disait mourant : « J'ai encore des esquisses pour peindre pendant deux cents ans et des projets pour quatre cents ans ! ».

Décadence du Chat Noir — 3 janvier 1895



Les huissiers, en ce moment, sont aux prises avec les chansonniers. On vient de fermer à Montmartre un de ces cabarets-chantants qui y sont nombreux. Celui-ci s'appelle : « Aux Décadents ». On y chansonnait le pouvoir et même le président de la République en des couplets dont l'autorité s'est émue. On a déjà poursuivi plusieurs journaux pour offenses envers sa personne. Maintenant c'est une chanson qu'on arrête. Il est vrai que la chanson, en France, est une arme fine, dangereuse, vite mortelle. On a dit que tout y finissait par des chansons. Tout y commence aussi par elles, même les révolutions. Ce n'est pas le cas pour ces quelques couplets : la *Présidence à Casimir*, qui ont causé la fermeture de l'établissement, et l'auteur, M. Paul Daubry, a protesté de son respect pour les lois et les pouvoirs. Sans doute qu'il n'ira pas en prison comme Béranger, bon père des chansonniers, et que le cabaret-chantant ne sera fermé que quelques jours, en guise d'avertissement pour lui et les autres. N'importe ! M. Carnot se montrait plus tolérant que M. Casimir-Périer ou son entourage. Le défunt président souriait avec bonhomie des chansons, satires, caricatures que sa dignité un peu trop correcte et apprêtée défraya. On sait entre autres les désopilantes pages de Caran d'Ache sur lui et ses voyages. Or, un jour, à l'ouverture d'un Salon de peinture aux Champs-Élysées, on le mena devant un portrait de lui. Il eut un sourire et dit : « Il n'y a que M. Caran d'Ache qui me fasse ressemblant ». Or, l'esprit a plus raison ici que la rigueur. Et voici que M. Rodolphe Salis aussi tourmente les chansonniers au même moment. Il a mis en mouvement les huissiers pour mêler leur jargon aux couplets. La cause ? C'est que d'anciens chansonniers de son établissement font des tournées en se servant de cette étiquette alléchante ; ils s'annoncent comme les chansonniers du *Chat Noir*. Or, ils ne le sont plus, dit le patron Salis. Nous l'avons été, répondent les chansonniers. Ce caractère est-il inaliénable ? C'est ce qu'on veut faire décider par les tribunaux. Au fond, il n'y a qu'une question de rivalité. Ces chansonniers ont émigré ailleurs. Ils chantent dans des établissements rivaux. M. Rodolphe Salis a d'ailleurs vu la concurrence sortir de sa propre famille. Son frère a ouvert à proximité une taverne analogue : L'*Âne Rouge*, et les transfuges de l'un fréquentent chez l'autre. Nous avons ainsi les deux Salis, comme les deux Coquelins ou les deux Mounet, avec la bonne entente en moins. Salis aîné, il est vrai, planait d'abord ; il était désintéressé de ces mesquines luttes.

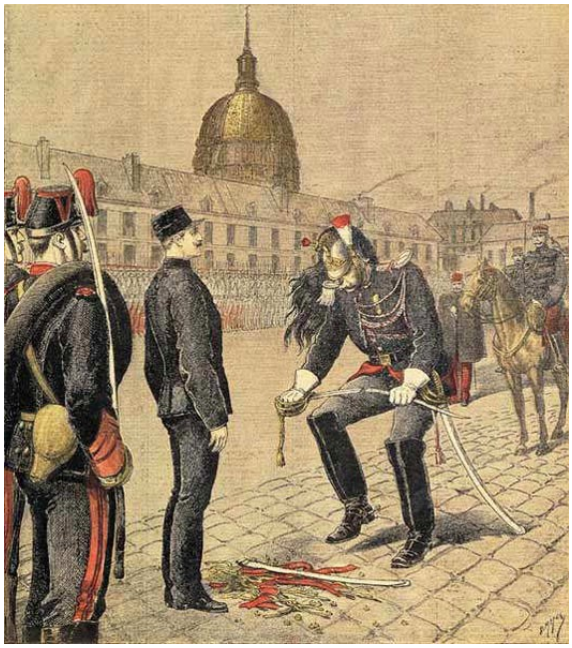
Devenu riche et châtelain, il avait quitté son cabaret de la rue de Laval définitivement, semblait-il, et on s'attendait à ne plus le voir reparaître à Paris qu'au Palais-Bourbon, élu député par ces rustres du pays de Châteauroux où il possède castel à créneaux et mâchicoulis dans le goût des *Contes*

drolatiques de Balzac, dont il adopta la langue pour ses boniments. Mais l'affaire cédée périclita, et puis le cabaretier-barnum regretta peut-être la grande ville, ses soirs de verve grandiloquente et de triomphe. Il est revenu au *Chat Noir*, a rallié ses fidèles, poursuivi les transfuges.

De là le procès en question vis-à-vis des chansonniers qui font le *Chat Noir* en province et en dehors de lui. Il poursuit des contrefacteurs. Cela devrait se plaider au tribunal de commerce. Mais, quoi qu'on décide, les temps glorieux du *Chat Noir* sont finis. Toute affaire à Paris se démode vite. Après le *Chat Noir* nous avons eu, dans un autre genre, le *Théâtre Libre*, qui, après un bruit énorme, dépérit, tomba.

Et, malgré procès, efforts, tapage, le patron du *Chat Noir* sera dans ce cas. C'est toujours l'histoire du poème en prose de Baudelaire sur le vieux saltimbanque, le vieil homme de lettres, qui n'est qu'un moment « le brillant amuseur ».

La dégradation du traître — 8 janvier 1895



Même pour ceux qui ont assisté à des exécutions capitales, place de la Roquette, la parade de la dégradation du traître Dreyfus[524] à laquelle nous avons assisté samedi dans la cour de l'École militaire fut un spectacle d'angoisse et d'émotion inoubliable. Un ciel dur et triste d'hiver. La mélancolie de cette immense cour de caserne où les troupes, arrivées peu à peu, formèrent bientôt un immense carré de deux rangs d'épaisseur. Il y avait là des délégations de tous les corps casernés dans la garnison de Paris, compagnies de jeunes soldats et d'anciens soldats d'infanterie ; puis les pelotons de cavalerie, d'artillerie, mais à pied ; les anciens soldats en tenue de la garde montante, les recrues en tenue du jour. Enfin le train des équipages, le corps d'infirmiers et même l'administration étaient représentés. Le condamné avait été extrait de grand matin de la prison du Cherche-Midi et amené à l'École militaire, où il attend dans une salle de garde l'heure fixée pour la parade. C'est neuf heures. Et le grand cadran de l'horloge dans la cour marque bientôt l'heure du châtiment. Les soldats ont l'arme au pied, muets. Un groupe d'officiers de l'armée territoriale a été admis et tout près sont les représentants de la presse, reçus sur présentation d'une carte que seul l'état-major de la place délivra. Enfin, dans le même groupe, quelques rares invités privilégiés. Cependant, dans le grand carré resté vide, voici le général Darras qui paraît accompagné de son état-major. C'est lui qui va commander la parade. Des commandements. Puis le roulement des tambours qui ouvrent le ban. Un silence énorme. Un de ces silences qui précèdent une fusillade. Le silence d'une foule qui attend un mort. Et voici tout à coup que le traître apparaît. Dans le grand carré nu de la cour, c'est un petit groupe qui marche au pas, comme pour aller relever une faction. Les personnages se précisent. Quatre canonniers l'encadrent, conduits par un brigadier. Dreyfus est au centre. Il marche fermement, le regard tendu, mais vague derrière les verres du lorgnon. Avec ses lèvres minces qui ont l'air de mordiller sa moustache courte, son nez court, ses yeux petits, toute sa physionomie dégage un air chafouin, à la fois fourbe et cynique. Ce cynisme, on va en avoir la preuve. Il s'est arrêté à trente pas du général Darras. Il regarde. Le greffier approche et donne lecture de l'arrêt de condamnation d'une voix qui se perd dans le vaste espace. Là-dessus, le commandant

524 Il faudra attendre novembre 1896, soit quasi deux ans après la parution de cet article violemment antidreyfusard, pour que Bernard Lazare publie un opuscule fouillé contestant la version officielle : *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'Affaire Dreyfus* (Bruxelles, 1896). L'affaire prendra une dimension nationale lors de la publication du fameux « J'accuse ! » de Zola dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. Une partie du monde intellectuel prend dès lors fait et cause pour Dreyfus. Il est probable, mais loin d'être certain, que Rodenbach en ait fait partie. Comme indices, un hommage funèbre de *L'Aurore* à la date du 27 décembre 1898 et un article de Bernard Lazare lui-même dans *L'Echo de la semaine* du 8 janvier 1899. A titre de comparaison, Jean Jaurès n'a pris parti pour Zola que dix jours après la publication de sa fameuse lettre...

de la parade, droit sur ses étriers, déclare : « Dreyfus, vous êtes indigne de porter les armes ; nous vous dégradons ». Et aussitôt un adjudant de la garde républicaine, un homme de haute taille, un vrai géant, a l'air de se précipiter sur lui, s'attaque à son képi, qu'il dégarnit de ses galons. Ici se place un premier incident : Dreyfus lève le bras et crie : « Je suis innocent, vive la France ! ». Mais cette audace lui coûte cher, car il y a une porte grillée dans cette cour de l'école et un mur qui côtoie la voie publique. Or, là s'est groupée une ville immense, adossée à la grille, hissée aux murs avec des échelles, des estrades, toute cette ingéniosité des Parisiens dès qu'un spectacle sollicite sa badauderie. Or, cette foule répond par des clameurs, de formidables huées à la protestation du traître. S'il n'était pas protégé par ces murs mêmes, par le cordon des troupes, on sent que cette foule aurait vite rendu une justice sommaire et définitive. « A mort ! A Satory ! »[525]. Mille imprécations arrivent du dehors, tournoient dans la cour, tombent à terre pour ainsi dire comme si elles s'acharnaient après les galons, boutons, brandebourgs, passementeries qui maintenant jonchent le sol autour du condamné, dont l'uniforme a perdu tous les caractères du grade, tous ses signes distinctifs, toutes ses lueurs, pour ainsi dire. Il est éteint, noir ; on dirait une veste de prisonnier et son képi un bonnet de forçat.

Reste le plus douloureux de ce terrible châtiment auquel le condamné assiste avec assez d'indifférence, semble-t-il. Il lui faudra maintenant, dans ce piteux accoutrement, passer la revue du vaste carré de troupes qui bordent toutes les faces de la cour. Il se met en route toujours accompagné des quatre hommes qui l'entourent. Le petit peloton a encore une fois l'air d'aller relever une faction. Et toujours ce silence cruel et tragique observé comme une consigne. Un officier est même venu dans le groupe des journalistes et des rares invités pour que pas un cri ne soit proféré. Mais on avait compté sans la foule amassée devant la grille d'un des côtés de la cour et, de ce côté-là aussi, grimpée aux murs, hissée, campée. Quand le condamné s'avance par là, des cris partent, des imprécations, une fureur populaire et patriotique exhalée en vigueur, en menaces de mort. Le condamné riposte ; il crie encore : « Je suis innocent ! Vive la France ! ». Mais personne n'y croit. Sa face chafouine et cynique dément ses paroles. On le hue ; les poings se tendent. Certes, cette foule l'aurait massacré en un clin d’œil si on le lui abandonnait. Le condamné marche toujours. Maintenant le tour du carré est terminé.

Il revient à son point de départ. Un nouveau roulement de tambours, comme si on avait descendu un cercueil dans la fosse. C'est fini, en effet, d'un capitaine français. Et voici que les gendarmes s'avancent, lui mettent les menottes, l'entraînent... Et, pour dissiper l'atroce vision, voici que les troupes vont défiler devant le général Darras : la musique entonne un air guerrier, un de ces concerts « riche de cuivre » dont parle Baudelaire et qui verse l'héroïsme... Des acclamations partent ; l'âme de la France chante dans les tambours, et les drapeaux de la patrie flottent par-dessus les dépouilles du traître dégradé, du Judas qui, maintenant, s'éloigne tout là-bas en songeant à ses trente deniers...

***

Du reste, cette triste affaire devait se terminer par cette parade tragique, puisqu'elle avait commencé par une scène non moins shakespearienne, qu'on n'a pas racontée. La voici : depuis longtemps Dreyfus était soupçonné, surveillé ; enfin, un jour, on fut en possession de la preuve décisive, une lettre émanée de lui, contenant l'énumération des pièces qu'il allait à nouveau livrer et dont lui seul

525 En 1871, le camp de Satory fut le lieu d'exécution de nombreux communards.

pouvait avoir la disposition. Malheureusement la lettre n'était pas signée. A défaut d'une preuve matérielle, on voulut avoir une preuve morale irréfutable. Donc le général chef des bureaux d'état-major au ministère de la guerre le fit venir, travailla avec lui, causa d'affaires de service, puis, prétextant qu'il s'était foulé le poignet, le pria d'écrire sous sa dictée des ordres, des rapports. Puis, après avoir dicté des choses indifférentes, il se mit à dicter à Dreyfus, pour les lui faire encore écrire de sa main, les termes même de la fameuse lettre saisie et qui le condamnait.

Dreyfus, pris ainsi à l'improviste, se troubla, cessa d'écrire, prétexta qu'il était attendu, n'acheva pas de transcrire ce que son chef lui dictait, comprenant que c'était aussi pour confronter les deux écritures. Le général n'eut plus de doute sur sa culpabilité. Le jour même il était arrêté. N'est-ce pas émouvant cette scène de la dictée d'une lettre au coupable dont on épie en même temps le moindre signe, dont on contrôlera ensuite l'écriture ? Imaginez l'émotion d'une pareille scène qu'on transporterait au théâtre.

Mistral à Paris — 8 janvier 1895



Dans les tristesses que donnent tous ces scandales, trahisons, chantages, voici quelqu'un qui dans Paris nous a apporté le contraste, c'est-à-dire le soleil même, l'honneur même : nous voulons dire le grand poète Mistral[526], qui a été l'hôte de Paris ces jours-ci. Qu'importe, dans un pays, qu'on ait Dreyfus, quand on a Mistral. L'auteur de *Mireille* n'était pas revenu à Paris depuis 1889, où il était venu pour visiter l'exposition et voir quelques amis. Il fait du reste à Paris de rares apparitions. Le motif de son voyage actuel, c'est la représentation au théâtre de Rouen *de Calendal*, un opéra qui a mis en musique son beau poème du même nom. Le poète en a profité pour passer quelques jours dans ce Paris de Noël et d'étrennes qui l'a beaucoup amusé, avec ses petites baraques au long des boulevards. Il se croyait à la foire de Beaucaire. Mais les séductions de Paris ne le retiennent pas, pas plus qu'elles ne le retinrent quand il débarqua la première fois, par un beau matin de 1859, pour remercier Lamartine qui venait de le rendre célèbre du jour au lendemain en lui consacrant un grand article dans son cours familier de littérature : « Un grand poète épique est né. » L'autre soir, Mistral évoquait encore devant nous ce beau moment de son début tout de suite glorieux. Or, en arrivant à Paris, savez-vous la première chose qu'il fit et qu'il nous racontait donc l'autre soir : après avoir remercié Lamartine, il voulut remercier Dieu, et, avec trois de ses fidèles Provençaux, il alla se confesser au Père Félix[527], le célèbre orateur jésuite qui était alors à son apogée, et le lendemain les quatre félibres vinrent communier à Notre-Dame.

C'est dans le même temps que Barbey d'Aurevilly, le rencontrant, s'exclama, l'air désappointé : « Comment, Monsieur, vous n'êtes donc point un pâtre ? »

En tout cas, Mistral ne cessa jamais de vivre parmi les pâtres, dans ce village de Maillone, près d'Avignon, où il est né, « où les gamins jetteront des cailloux à son buste, sur la Grand'Place », fit-il en souriant. Et ce fut sa sagesse. Il tira de sa race toute sa poésie, toutes ses légendes, toutes ses images. Il fit du patois populaire de son pays une langue littéraire, codifiée dans ce vaste dictionnaire : *Le Trésor du félibrige*, que l'Académie a couronné.

Heureuse vie que la sienne, dans ce doux village du Midi, dans la chaleur, le soleil, les cigales. Il faut l'entendre parler là, le voir dans cette salle à manger charmante qui est comme un microcosme provençal, c'est-à-dire qu'il y a des meubles du pays, des meubles d'Arles, de style Louis XVI, buffet, horloge, très sculptés, et le pétrin, la panière, ce curieux meuble chantourné, avec des barreaux et qui a l'air d'une grande cage ouvragée. C'est de la panière que M. Alph. Daudet dit : « Tout mon pays ; des barreaux larges à passer le bras et une serrure de coffre-fort. »

526 Illustration : *Le Petit Journal*, 30 mai 1909, *L'Hommage de la Provence à Mistral.*

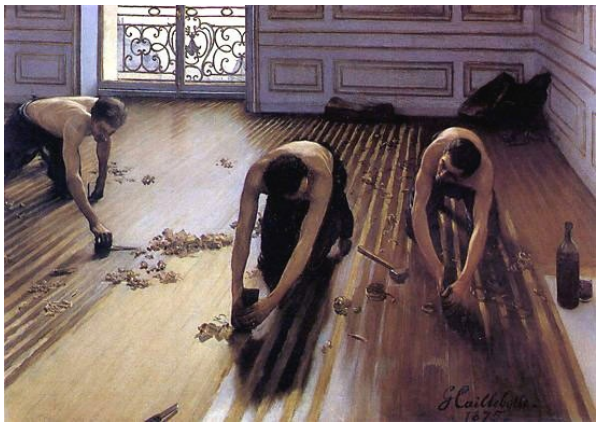
527 Célestin Joseph Félix, dit le Père Félix (1810-1891) : prêtre jésuite et prédicateur de renom. Il donna des conférences de Carême à Notre-Dame-de-Paris de 1853 à 1870.

C’est pour être resté dans son pays, avoir résisté à la centralisation de Paris, que Mistral a pu imposer le droit à la vie du provençal et défendre celui-ci contre l’absorption dans le français.
Mais lui s’en est tenu à la question littéraire, au point de vue artistique et littéraire. C’est le programme du félibrige provençal et aussi des méridionaux de Paris qui se subdivisent en deux groupes fraternels : le Félibrige parisien dont notre ami M. Paul Marieton[528] porte sans faiblir le lourd titre de chancelier, et la *Cigale*, qu’inspire le fin conteur, Paul Arène, dont le talent et l’éloquence sont soleil et cigales. Il y a dans ces deux sociétés des hommes distingués : le député Maurice Faure, M. Sextius Michel, du Collège de France, M. Henry Fouquier.
Or, un nouveau parti s’est formé, et l’arrivée de Mistral a été l’occasion définitive d’un schisme. Ce nouveau parti comprend des jeunes gens : M. Amouretti, M. Charles Maurras, un écrivain de talent qui a publié le *Chemin du Paradis*. Signe particulier : est très sourd, et n’entendrait pas les bonnes raisons qu’on lui donnerait pour le convaincre d’erreur.
Donc ce nouveau groupe va plus loin que les anciens félibres. Il ne lui suffit pas d’être décentralisateur, de créer en dehors de Paris une province qui a sa langue, son art, sa littérature. Il est fédéraliste aussi, non pas séparatiste, ce qui serait trop ; mais fédéraliste rêvant autrement l’unité française et avec, pour la Provence, un parlement autonome où l’on parlerait le provençal. C’est-à-dire que les nouveaux venus sont des décentralisateurs politiques, après les décentralisateurs littéraires. C’est beaucoup plus grave et la scission est profonde. Aussi y a-t-il eu, cette semaine, deux banquets adverses où Mistral s’est rendu également. C’est un homme harmonieux et sa gloire plane assez haut sur ses fidèles pour qu’il puisse fréquenter chez les uns et les autres. Mais le ministre, M. Leygues, n’est allé qu’au banquet des anciens félibres, où il a tenu d’assister pour remettre en personne à Mistral la rosette de la Légion d’honneur.

528 Paul Mariéton (1862-1911) : écrivain de langue provençale (langue d'oc).

Le legs Caillebotte — 15 janvier 1895

Théodore de Banville, qui, sous sa verve outrancière et lyrique, cachait un bon sens et une finesses rares, écrivit un jour un court morceau délicieux, *L'autre Académie*, qui résume pour ainsi dire toute l'histoire artistique et littéraire de la France, c'est-à-dire la lutte éternelle entre deux courants permanents, l'un officiel, l'autre libre ; l'un qui suit la routine, les formules, pratique un art modéré, tempéré, l'autre qui innove, rénove, va jusqu'au plus excessif ou au plus subtil ; l'un qui se compose de l'université, des académies, du monde, l'autre qui n'ambitionne que le suffrage des compétents et forme le monde artiste. Et cela dure en France depuis Boileau jusqu'à Ponsard[529], d'une part, et depuis Villon jusqu'à Verlaine, d'autre part. En peinture, c'est la même chose. Et ceci explique seul l'événement insolite et un peu scandaleux de cette semaine, c'est-à-dire le refus final par l'État du legs Caillebotte.



L'aventure se rapporte aux peintres impressionnistes qui représentèrent précisément la tradition anti-officielle, formèrent une pléiade de novateurs qu'on aurait bien pu appeler « les peintres maudits », pour transposer un titre trouvé par Verlaine pour les poètes. Car contre eux se déchaînèrent longtemps toutes les colères des artistes routiniers, de l'Institut et même des fonctionnaires des Beaux-Arts, qui généralement, sauf le regretté Castagnary, tiennent de ce côté. Aussi pas un tableau de ces peintres-là, dont le renom pourtant alla grandissant, n'avait chance d'être acheté par l'État et de figurer dans les musées avant un long avenir. Mais une providence veillait sur ces peintres impressionnistes, sous la forme de l'un d'eux, le peintre Caillebotte, qu'un bon hasard fit riche, et il en profita pour assembler une précieuse collection de ses émules qui étaient de ses amis. Dans sa villa d'Argenteuil, où il vécut toujours, entre les champs et la Seine, il eut une rare galerie où figuraient ses compagnons de l'impressionnisme : Manet, Degas, Monet, Renoir, Pissaro, etc. C'est ce contingent de soixante-cinq toiles qu'il légua à sa mort au musée du Luxembourg, en même temps que deux œuvres de lui, entre autres les *Racleurs de parquet*, qui est un tableau fort connu. Et voyez le joli tour ! Ces peintres suspects, répudiés, qu'on n'aurait jamais achetés, que leurs confrères de l'Institut auraient pour longtemps encore empêchés de figurer au Luxembourg où ils règnent en maîtres, voici qu'on les faisait entrer tous à la fois, en bloc, en troupe complète, par la porte dérobée du legs. C'était très spirituel et très bien joué vraiment. Car, malgré les fureurs, comment refuser un don qui, au seul point de vue marchand, représentait des centaines de mille francs et plus, un million au moins ? Car les prix de tous ces peintres, dans l'intervalle, avait haussé considérablement. Or, les œuvres acquises par Caillebotte sont parmi les meilleures d'eux, puisqu'il était un sûr connaisseur. C'est ainsi que figurent dans cette collection quatre tableaux de Manet : *le Balcon*, un portrait de femme à éventail noir, le *Jeu de croquet*, une esquisse de chevaux de courses. Quant au peintre Degas, dont

529 François Ponsard (1814-1867) : poète et auteur dramatique.

le Luxembourg ne possède pas une œuvre (ce qui est vraiment étrange), il figure dans la collection Caillebotte avec huit tableaux : femme au bain, une danseuse, une femme au café. A ajouter : huit Renoir, entre autres *La Balançoire*, et le *Moulin de la Galette*, qui est célèbre. Puis un lot de seize Claude Monet le paysagiste, qui a inventé de saisir l'heure où le paysage se caractérise et en a donné l'impression avec toutes les nuances, les délicatesses, les vibrations perçues par un œil sensible jusqu'à l'extrême, par un appareil de nerfs qui enregistre le plus ténu, avec une spontanéité si naturelle. « Je peins comme l'oiseau chante, » dit Monet de lui-même. Enfin des Sisley, Cézanne, Pissarro.

Don détestable, disaient les peintres officiels, l'Institut et peut-être aussi, en catimini, l'administration des Beaux-Arts. Est-ce que déjà, quand on fit l'exposition posthume de Manet, à l'école des Beaux-Arts, les protestations n'avaient pas plu ? Edmond About le dénonça comme un scandale. M. Gérôme écrivit une lettre à propos de ces « essais » d'art, le même mot dont s'était servie la *Revue des Deux Mondes* à propos des *Fleurs du Mal* de Baudelaire (vous voyez toujours revenir et se prouver « l'autre académie » dont parle Banville).

Il y a quelques années, nouvelles clameurs quand un groupe d'admirateurs acheta 17,000 fr l'*Olympia* de Manet et l'offrit au Luxembourg. Qu'aurait-ce été maintenant de voir entrer, par le legs Caillebotte, quatre œuvres nouvelles de Manet au musée ? On se souvient trop de ses cruels propos. N'a-t-il pas caractérisé de traits légendaires ces mêmes tableaux du Luxembourg auprès desquels le legs aujourd'hui lui ferait place ? Ici le *Friedland* de Meissonier dont il a dit : « C'est étonnant, dans ce tableau il n'y a que les cuirasses des cuirassiers qui ne soient pas en fer ». Là ce *Marceau* de J.-P. Laurens qui lui inspira ceci : « C'est l'enterrement du postillon de Lonjumeau ». Là encore, le *Saint-Jérôme*, ridé, tanné de M. Gerôme, devant lequel il s'exclama : « Ah ! le beau gant de Suède ! ».

Et il n'y a pas du ressentiment que contre Manet. Parmi les peintres du legs, M. Degas aussi s'est attiré de non moins solides haines, car il a des mots aussi cruels, plus cruels, plus forts et terribles, qu'il aiguise chez lui et qu'il sort ensuite promener et servir en ville. C'est à son école que le dessinateur Forain s'est formé, et tout le genre d'esprit de celui-ci n'est au fond que l'esprit de M. Degas monnayé.

Tout ceci explique les secrètes manigances, interventions, machinations qui viennent d'aboutir à ceci : le legs Caillebotte est refusé. On s'est retranché derrière des règlements. Chaque artiste ne peut avoir que trois tableaux. Or, ceux du legs en avaient parfois dix et quinze. Mais l'exécuteur testamentaire, ici, cédait. On aurait fait un choix, à condition de placer le reste dans les annexes. Le conseil d'État, consulté, a décidé qu'on les placerait à Compiègne ou à Fontainebleau. D'où refus, cessation des négociations, reprise du legs conformément aux volontés de Caillebotte qui avait prévu le cas.

Deux journalistes parisiens — 15 janvier 1895



Deux journalistes parisiens viennent de s'associer pour faire ensemble le tour du monde. S'associer est peut-être un terme légèrement impropre, puisque la caractéristique de ce projet de MM. Leroy et Papillaud est précisément de partir sans aucuns apports ni capitaux. Ils entendent, au départ, avoir la poche vide, et faire cette expérience de savoir s'il y a moyen d'accomplir le tour du monde à pied, et en gagnant au fur et à mesure de quoi subvenir à ses besoins.

Les reporters parisiens sont ingénieux ; ils nous ont habitués, depuis ces dernières années, à diverses tentatives et enquêtes personnelles de ce genre. Une grève de cochers éclatait-elle, voilà tel reporter qui se faisait embaucher comme cocher par la Compagnie des petites voitures pour savoir si les griefs des cochers étaient fondés et quel était le gain moyen, avec courses et pourboires, après une journée de travail dans les rues. Une autre fois, c'est un reporter qui se fait mendiant pour étudier de près ce curieux monde d'« industriels » qui font de la mendicité une spéculation et une carrière fort lucrative, et il publie un très curieux livre sur le *Paris qui mendie*[530].

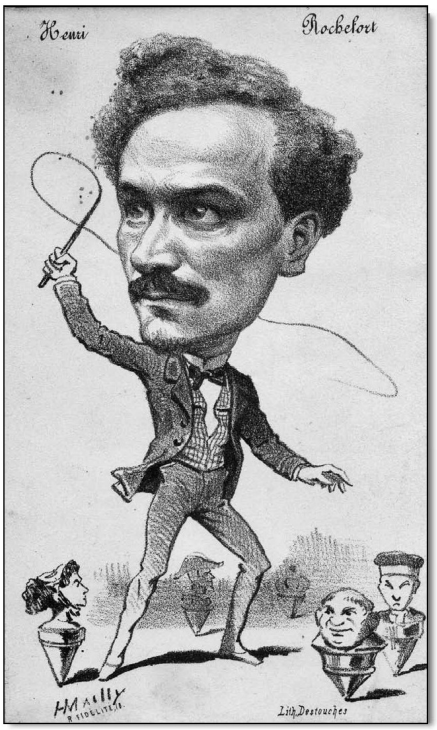
Nos deux voyageurs d'aujourd'hui ne manqueront pas non plus de nous raconter, au retour, leur voyage autour du monde, qui ne peut manquer d'être romanesque et palpitant, à cause de leur obligation quotidienne de se créer des ressources, qui ajoutera de l'intérêt aux aventures. Mais, si leur récit est aussi intéressant que le *Tour du monde* de Jules Verne, leur voyage, cette fois, ne pourra pas s'accomplir en quatre-vingts jours. Ils estiment qu'il durera de deux à trois ans, puisqu'ils iront toujours à pied, et c'est d'ailleurs ce qu'ils ont voulu : voyager à l'aise et au hasard, ce qui devient un peu nécessaire en un temps d'itinéraires fixés où des agences embarquent, étiquettent, voiturent et rendent à destination les touristes comme des marchandises.

Donc MM. Leroy et Papillaud vont quitter Paris à petites journées, se rendant à Nice pour y arriver au moment des courses de chevaux, qui leur paraît propice pour gagner quelque argent, de quoi continuer plus aisément leur voyage. Cela est déjà très parisien de compter sur le jeu et sur les courses pour se garnir le gousset au début du long voyage. Mais ils comptent plus que sur le hasard pour se procurer des ressources. Ils parlent plusieurs langues : outre le français, l'anglais, l'allemand, l'italien. Ils pourront donc servir d'interprètes, faire des traductions, des écritures. Ils sont musiciens aussi, chantent et jouent de la guitare, ce qui est de maigre rapport. Les Villon ne sont plus choyés. Et rares seront les hôtes qui accepteront d'être payés d'un repas par une chanson. Enfin la nécessité rend ingénieux, et nos deux Parisiens ne peuvent pas manquer de trouver de multiples moyens de ressources dans ce voyage, dont ils nous laisseront ensuite un écrit qui, à coup sûr, sera piquant et romanesque. Imaginer des Robinson perdus dans la civilisation, qui est quand même un peu une île déserte, « le désert d'hommes » dont parlait Chateaubriand.

530 *Paris qui mendie* de Louis Paulian (1893).

Mais ils se tireront d'affaire aussi bien que Jones, un Américain qui, le premier, inventa de faire ainsi le tour du monde au moyen de ressources et d'argent gagné en route. Lui aussi commença par quelques sous gagnés en chantant, s'acheta un costume de papier, se loua ainsi à un marchand de cirage qui le tatoua d'une réclame de son produit ; puis ainsi, par mille circonstances et petits métiers, se procura des fonds au jour le jour et fit tout le voyage, dont le récit, paraît-il, est extraordinaire, quoique authentique.

Retour triomphal de M. Henri Rochefort – 8 février 1895



Paris est une ville admirable, parce qu'elle a ainsi des décors uniques qui encadrent les faits quotidiens de la vie et de la mort. Éternelle antithèse ! C'est la ville par excellence des contrastes. Hier encore la foule des petits promeneurs du dimanche, après l'enterrement de Canrobert[531], le matin, aura pu se distraire, l'après-midi, au retour triomphal de M. Henri Rochefort[532]. Cent mille personnes ont attendu à la gare du Nord et aux environs le retour du proscrit et l'ont acclamé. Nous, qui ne l'avions pas vu depuis 1889, date de son départ, nous avons été frappé de constater combien il n'a guère vieilli, toujours allègre, malgré ses soixante-quatre ans, et malgré la houppe de clown toute blanche qui couronne cette figure mobile, ouvragée, où deux yeux obscurs lancent des lueurs.

Ce qui est plus étonnant, c'est que son opposition non plus n'ait pas vieilli. M. Henri Rochefort dont le talent d'écrivain à l'emporte-pièce est indéniable, fut toute sa vie, et sous tous les régimes, du parti de l'opposition. On assure que c'est la cause de sa popularité toujours intacte dans cette ville de Paris, laquelle aussi est dans l'opposition sous tous les gouvernements. Et sans qu'on veuille y chercher une logique. M. Rochefort attaqua l'empire dans sa célèbre *Lanterne*, comme Paris aussi attaquait l'Empire, si populaire à ce moment que, le jour de l'enterrement de Victor Noir[533], dont il conduisait le deuil, cinq cent mille personnes marchaient derrière lui et auraient accompli une révolution s'il avait fait un signe. Ce jour-là, très pâle, en tête du cortège, il fut sage et empêcha que le sang ne coulât.

Or, vingt ans après, nous le retrouvons faisant campagne contre la République pour le général Boulanger.

N'importe ! Paris est avec lui, Paris abonde dans le même sens. Et M. Rochefort est toujours avec Paris. C'est à cause de cela qu'il est toujours populaire comme personne. Il est l'essentiel Parisien, bien plus que les boulevards et ceux qu'on appelle le Tout-Paris, qui n'évoluent qu'au boulevard, aux premières et aux courses.

M. Rochefort est à l'unisson du Paris populaire, celui qui a fait des révolutions et qui en médite. En voulez-vous une preuve : c'est l'enthousiasme qu'il excite parmi les cochers de fiacre. Tous les cochers avaient hier mené leur fiacre aux alentours de la gare du Nord pour le voir débarquer et l'ovationner. Tous les cochers de fiacre lisent quotidiennement l'*Intransigeant*. M. Rochefort est leur

531 François Certain de Canrobert (1809-1895) : maréchal de Napoléon III. Chef du parti bonapartiste après 1870.

532 Henri Rochefort (1831-1913) : journaliste, auteur de théâtre. Redoutable polémiste, notamment à *L'Intransigeant.* En août 1889, il est condamné, avec Boulanger par la Haute Cour de justice et par contumace, à la déportation en enceinte fortifiée.

533 Victoir Noir (1848-1870) : journaliste. Tué en duel par le prince Pierre-Napoléon Bonaparte.

homme. Or, quoi de plus parisien que les cochers ? Ils sont l'essence et le sublime de la ville. Ils vivent dans la rue. Ils en sont l'âme. Et M. Rochefort correspond à cette âme. On comprend que les cochers l'aiment. Vous aurez souvent entendu les querelles des cochers parisiens qui se sont heurtés, accrochés. Vous vous serez divertis à leurs trouvailles d'image et d'argot pour se menacer. Ils ont le génie de l'injure. C'est le cas de M. Henri Rochefort, et son ton quand il invective les cochers ennemis qui se trouvent sur le char de l'État...

Ceux-ci se sont montrés conciliants cette fois, car, après avoir voté l'amnistie dont il a bénéficié, ils ont donné des instructions pour que son landau triomphal ne fût pas inquiété.

Donc M. Henri Rochefort, hier, à cinq heures, est rentré en grande pompe dans sa bonne ville de Paris, à la plus grande joie des désœuvrés du dimanche, des cochers « fort en gueule », ses amis, et de M. Maurice Barrès, qui est allé le congratuler, ayant à la boutonnière un œillet rouge, le seul qu'on ait vu en cette manifestation, plutôt populaire, et qui s'accompagna de couplets de circonstance où il y avait plus de Béranger[534] que de Rouget de l'Isle.

534 Pierre-Jean de Béranger (1780-1857) : chansonnier à succès.

Féminisme — 8 février 1895

[…] L'optimisme de M. Got, qui prend sa retraite en plein succès et en pleine lune de miel, ne s'accommoderait pas de la misogynie de M. Strindberg, le célèbre dramaturge suédois, qui a mis en émoi tous les clans féministes de Paris par sa pièce le *Père*, représentée à l'Œuvre et contenant de si violentes diatribes contre les femmes. D'autant plus qu'il les a aggravées par une étude où il veut démontrer scientifiquement l'infériorité de la femme, par la comparaison des sens dans les deux sexes, l'odorat par exemple, inférieur chez la femme, puisqu'elle ne perçoit plus l'acide prussique quand il est délayé dans 20,000 fois son poids d'eau, alors que l'homme le perçoit encore dans 100,000 fois son poids d'eau. Ces attaques antiféminines ont soulevé encore une fois maintes polémiques, comme celles provoquées par les aphorismes pareils de Chamfort ou les sarcasmes de Schopenhauer.

On a consulté nos maîtres en psychologie et casuistique passionnelle pour savoir si l'homme était supérieur à la femme. M. Dumas, par exemple, a donné une jolie formule : « C'est possible que les hommes valent plus ; c'est certain que les femmes valent mieux. »

M. Daudet donne la note familiale : « Pour moi, la femme, c'est la mère. Le paradoxe de Strindberg est donc monstrueux. »

M. Mirbeau se place au point de vue esthétique : « La femme est belle ; or, la beauté vaut l'intelligence. »

Et voici M. Catulle Mendès qui donne un avis mixte et impartial, à propos des femmes, comme le résumé d'un président : « Inférieures ? Supérieures ? Ni l'un ni l'autre ; différentes et égales par la différence même. »

N'est-ce pas qu'ils sont très piquants, tous ces avis, où se retrouve, comme fond, ce qu'on appela la vieille galanterie française ? Au fond, aucun peuple n'est féministe comme les Français.

Gageons que les Suédois, d'autre part, ne sont pas tous des antiféministes comme Strindberg. Lui-même juge la question féminine et les femmes à travers une expérience personnelle qui fut malheureuse, et dont on peut parler, puisqu'il raconte lui-même ses déboires conjugaux dans ses *Mémoires d'un fou* dont la traduction française vient de paraître ces jours-ci, tandis que l'auteur, cet amer Strindberg, laissant derrière lui un ménage écroulé, sa patrie, tout le passé, pour venir s'installer à Versailles, souffre à Lariboisière présentement, des suites d'un accident survenu pendant une de ces expériences de chimie qu'il pratique avec passion.

Et ce n'est pas un moyen de se réconcilier avec la vie — et par conséquent avec la femme — que de la regarder à travers les vitres d'un hôpital.

L'hiver cruel — Secours aux malheureux — Les salles de nuit — 12 février 1895

C'est le temps cruel. Paris est plein de neige et toutes ses vitres sont gelées. Les bras de la Seine, à l'île Saint-Louis, forment une glace solide où l'on marche. Le fleuve lui-même est plein de banquises. Il faut remonter à 1830 pour constater pareille rigueur nous affirme le laboratoire d'études physiques installé sur la tour Saint-Jacques. On voit des bandes de pauvres moineaux s'abattre dans les rues qui ne savent plus où trouver à se nourrir et qui picorent la neige.

Mais on a bien d'autres misères à secourir ! Dans cet effrayant Paris, songez qu'il y a, en permanence, des milliers et des milliers de gens sans travail et sans domicile. Il est vrai que la charité parisienne est inépuisable. Elle commence même à devenir lucide. On fait moins l'aumône, on assiste davantage. Contre le froid on vient d'installer des braseros dans les quartiers populaires. La compagnie de l'asphalte a prêté aussi ses appareils gratuitement. Les asiles, les gares, les musées, les églises regorgent de pauvre monde. Contre la faim on distribue un peu partout des secours : aux portes des casernes il y a des files de mendiants pour recueillir les reliefs ; aux portes des boucheries aussi, où on distribue les débris de viande, os, tout ce qui reste du bouillon. Dans tous les commissariats, postes, mairies on peut obtenir des bons de soupe, de vêtements, de couvertures, c'est-à-dire des secours immédiats.

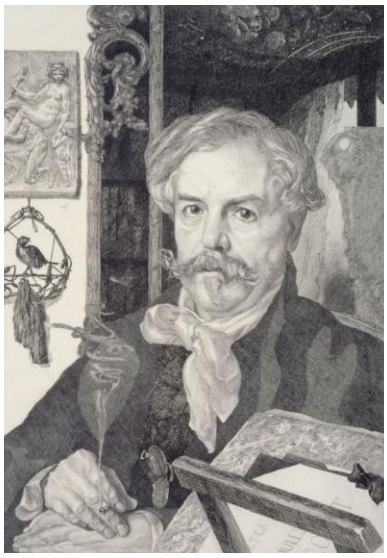
Le pire, c'est la nuit. On fait des démarches pour obtenir que les églises, très bien chauffées ici, restent ouvertes, ce qui serait une chose très touchante et très chrétienne. Car il y a bien les asiles de nuit, mais comment suffire ? Chacun d'eux, et il y en a un grand nombre, reçoit plus de deux mille individus chaque soir. Les lits ne sont pas en quantité voulue. Les derniers venus se casent au hasard, avec seulement une couverture. Pour le reste, on leur donne à la sortie, le lendemain, dix billets de logement. Clientèle sans cesse accrue. On vient de publier le rapport pour deux refuges municipaux nouveaux et leur fonctionnement durant l'année 1894. Ils ont reçu 33,690 pauvres, où les Belges, après les Français, viennent en première ligne. Combien d'étrangers viennent à Paris tentés par l'appât de salaires supérieurs ; mais ils comptent sans l'encombrement, ne trouvent que des emplois précaires, sont sans ouvrage, échouent à l'asile de nuit et supplient qu'on les rapatrie. On voit dans cette statistique que les ouvriers du bâtiment sont les plus éprouvés : maçons, menuisiers, peintres. Et tous, sur interrogation, déclarent qu'ils cherchent, cherchent vainement. Il y a plus d'ouvriers qu'il n'en est besoin.

Et la cruauté de l'hiver s'ajoute à la cruauté de la vie. Il y a par exemple 6,000 débardeurs, employés en temps ordinaire aux travaux de débarquement et d'embarquement, qui se trouvent sans le sou par suite de la Seine gelée et la navigation arrêtée.

Sans compter les indispositions, les rhumes, les grippes mauvaises, la maligne influenza dont presque tout le monde est atteint. Sinistre tableau que ce grand Paris sous la neige, la neige glaçante et mortuaire. Aussi comprend-on que le peintre Claude Monet, un jour, laissa pour un prix très inférieur, à un amateur surpris, un effet de neige qu'il admirait dans son atelier. Le peintre avoua : « Les effets de neige ne se vendent pas ».

N'est-ce pas parce que la neige, inconsciemment, nous donne la sensation moins de sa blancheur, que de son froid, de sa cruauté et de toutes les misères humaines dont elle est le calme linceul ?

L'apothéose des gloires françaises — Un banquet en l'honneur de M. de Goncourt — Sa vie et son œuvre — 19 février 1895



Les peuples ont vraiment un instinct merveilleux. Au moment même où la France et ceux qui l'aiment s'affligent de toutes sortes de scandales : chantage, trahisons, vénalités politiques et administratives, voici qu'on a eu l'idée, sans plan préconçu ni arrière-pensée, de fêter quelques pures gloires qui suffisent au bon renom d'une nation. Est-ce que le soleil ne sèche pas la boue ? Et c'est ainsi que nous avons eu tout à tour une fête de Méridionaux en l'honneur du grand Mistral, de passage à Paris, puis le banquet de M. Puvis de Chavannes et [*illisible*], vendredi prochain un banquet en l'honneur de M. Edmond de Goncourt. Celui-ci aussi est une grande gloire française, un des écrivains dont l'œuvre est la plus considérable, aura apporté le plus d'idées nouvelles et de formes inédites dans l'histoire, le roman, la critique d'art.

Comme M. Mistral, comme M. Puvis de Chavannes, il semble que M. Edmond de Goncourt doive déjà révéler, même au physique, cette race d'hommes grands et indomptables que leur œuvre atteste. De très haute taille, d'allure imposante, que ses soixante-dix ans n'ont pas inclinés, il offre une de ces têtes décidées et nobles où toute l'énergie se condense dans la ligne ferme du menton.

De beaux cheveux de soir blanche, comme a dit M. Rosny. Et une distinction de grandes manières, un peu raides, où l'on sent l'homme en qui survit le XVIIIe siècle et pour qui les humbles de l'art des lettres sont un peu comme des vilains. Son grand-père appartint à l'Assemblée nationale ; son père fut soldat. Les deux frères de Goncourt naquirent à Nancy. Edmond était l'aîné, et c'est à lui que la mère mourante confia le petit Jules, qui n'avait alors que treize ans, joignant leurs mains pour la vie, sans se douter qu'elle les joignait pour la gloire. C'est ensemble, on le sait, qu'ils commencèrent à écrire, à publier, qu'ils édifièrent cette double œuvre de roman et d'histoire. Phénomène unique et extraordinaire dans l'histoire des lettres. Ils assemblaient ensemble les matériaux, les documents ; puis écrivaient tour à tour et ensemble, gardant le meilleur de la version de chacun, fusionnant les deux versions souvent qui étaient déjà presque pareilles. Comment un tel miracle de collaboration a-t-il pu s'accomplir ? Eux-mêmes en ont donné la raison dans leur célèbre *Journal* : « Jamais âme pareille n'a été mise en deux corps. »

A deux ils se mirent bientôt au travail, après de légers tâtonnements de carrière, des voyages, un goût de la peinture pour laquelle le cadet avait des dispositions : il a laissé des gravures, des aquarelles, entre autres une, très curieuse, que son frère a gardée, une vue de Bruges, pont noir par-dessus un canal, peinte en 1855.

Orphelins, ils possédaient un ample patrimoine et purent donc se vouer uniquement à leur amour des lettres. Les lettres, on peut dire que personne ne les a aimées plus qu'eux. Ils demeureront pour l'avenir des cas curieux et uniques d'écrivains pour qui la littérature est tout, remplace tout, domine

tout. On en a profité pour les accuser d'égoïsme et de n'avoir rien aimé, comme si cet amour ne renfermait pas toutes les autres. Un écrivain nous racontait un jour que devant un général qui semblait un peu outrecuidant, parlait guerre et gloire militaire, affectait le mépris pour la vanité du livre, il intervint : « Mais, pardon ; vous commandez des troupes, vous soumettez des peuples, vous portez des épaulettes d'or, c'est très bien ; mais moi, j'ai pris la langue au point où on l'avait laissée avant moi, je l'ai assouplie, douée de significations autres ; j'ai quand même un peu augmenté la poésie française. De nous deux, c'est moi le patriote. »

Voilà ce que M. Edmond de Goncourt pourrait répondre à ceux qui reprochent trop d'absorption en lui-même et en ses livres, trop d'indifférence pour la patrie, en 1870, par exemple, quand la France saigne et agonise, et qu'il ne s'occupe qu'à tenir les notes de son *Journal*. Mais est-ce que lui-même, à ce moment, ne souffrait pas d'une blessure plus proche et plus intime ? Son frère, celui qu'il avait appelé « l'autre de moi », venait de mourir, en pleine fleur, à 40 ans, tué de trop de nervosisme, abattu par ce labeur énorme de vingt livres écrits ensemble, sans relâche, au point qu'ils avaient vendu leur frac, racontent-ils, pour n'avoir pas la tentation d'aller dans le monde et travailler sans répit.

Le résultat ? Dix livres d'histoire où revivait tout le dix-huitième siècle : grandes dames, actrices, depuis Mme de Pompadour jusqu'à Marie-Antoinette, et les mœurs aussi : la femme, l'amour, et l'art enfin restitué dans de prestigieuses études sur Watteau, Latour, Boucher et les autres. Et tout cela non pas imaginé, évoqué, deviné, non : tout cela prouvé, documenté, établi, au moyen de mille petits papiers, notes, correspondances, actes, pièces officielles, c'est-à-dire un travail minutieux et colossal de deux peintres prodiges qui auraient chassé et tué des millions de papillons pour faire avec la poussière des ailes leurs vastes pastels.

Autre résultat : dix romans de nouveauté absolus, créés par le même procédé qui leur servaient pour l'histoire, c'est-à-dire au moyen de documents pris sur le vif, ces fameux documents dont M. Zola parla comme s'il les avait inventés, alors que ce sont les frères Goncourt qui ont créé le roman moderne, et même le roman-peuple, car *Germinie Lacerteux* fut fait bien avant l'*Assommoir*, comme *Mme Gervaisais* apportait déjà en 1869 le roman sur Rome que M. Zola aujourd'hui annonce à grand fracas.

Ce roman est le dernier de la collaboration des deux frères. Le survivant, après le grand désarroi de sa douleur — une veuve déclara Barbey d'Aurevilly, qui, sans le savoir, rendait ainsi un admirable hommage à cet amour fraternel, touchant et sublime, — seul se remit au travail et a produit une série de romans personnels, les *Frères Zemganno* entre autres, histoire de deux clowns de cirque, dont l'un se tue et qui est le symbole transparent de son cas.

Il a donné aussi ce délicieux livre, la *Maison d'un artiste*, qui est la description de ce petit hôtel d'Auteuil où s'entassent ses collections d'objets du XIIIe siècle et d'art japonais, dont il fut un des premiers introducteurs en France. M. Edmond de Goncourt a passé toutes ses heures de repos entre ses livres à « bibeloter ». Ses collections d'estampes, de kakemonos, de laques, d'ivoires, de faïences sont admirables, et aussi ses brimborions et babioles galants, objets de toilette et bijoux du XVIIIe siècle. Toutes les reliures de sa bibliothèque sont soignées, neuves, ses livres aussi sont des objets d'art. Et des tapisseries anciennes aux murs, des meubles anciens, des tableaux rares : pastels et préparations de Latour, des Boucher, des Saint-Aubin, et aussi une collection précieuse des

dessins de Gavarni (qui fut son intime ami) ornent les murs des chambres supérieures de l'hôtel, qu'il a appelée son *grenier* et où il reçoit le dimanche quelques amis. Il a toujours vécu solitaire, peu abordable, clos, en ne demandant rien à personne, pas même au pouvoir. A preuve, c'est qu'il n'est que chevalier de la Légion d'honneur, et depuis 1867, par le désir de la princesse Mathilde, qui était déjà son amie. Mais aujourd'hui on juge qu'il y a lieu à réparation et il paraît qu'au banquet de vendredi prochain le ministre, M. Poincaré, qui est un homme lettré et très intelligent, lui apportera lui-même la rosette.

L'art et le peuple – 19 février 1895

[…] M. Gustave Geffroy[535], qui est un de nos critiques d'art les plus autorisés, subtil et documenté, vient de publier, en une édition populaire à 10 centimes, une brochure qui réclame, après déjà une campagne dans la presse, la création d'un musée du soir dans les quartiers ouvriers : le Temple, le Marais, le Faubourg St-Antoine.

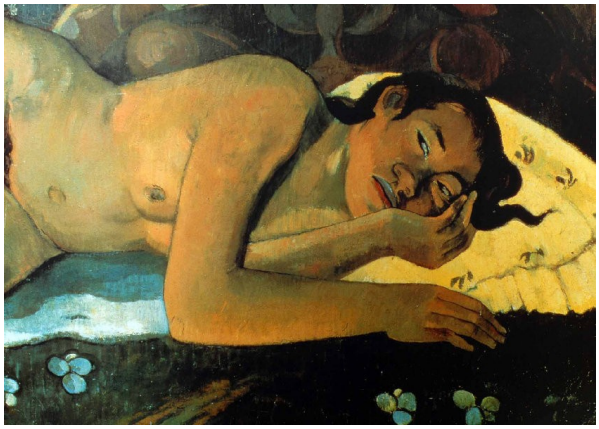
Ce serait un musée ouvert jusqu'à dix ou onze heures, un musée d'art et de travail à la manière du South Kensington. C'est-à-dire que les serruriers, ciseleurs, ébénistes, graveurs, etc., pourraient trouver dans ce musée du soir des modèles, des pièces rares, des chefs-d'œuvre extraits des collections, et ainsi féconder, guider, anoblir jusqu'à l'art leur propre travail. Il en sortira un style, pense M. Geffroy, si on facilite les forces d'en bas, l'instinct, le sens de la vie qui sont dans la foule.

Louables espoirs, généreuses tendances, que de vouloir créer un opéra populaire comme le demande M. de Vogüé, un musée du soir, comme le propose M. Gustave Geffroy, ne serait-ce que pour détourner un peu le peuple de Paris des ineptes cafés-concerts, des salles de danse et des assommoirs.



535 Gustave Geffroy : (1855-1926) : journaliste, critique d'art, historien et romancier.

Une vente de M. Gauguin — 2 mars 1895



[…] Aussi voit-on certains artistes, des peintres, par exemple, tourner le dos à cette civilisation viciée et se tourner vers la barbarie. « Barbarie qui est pour moi un rajeunissement », dit le peintre Gauguin en tête du catalogue d'une nouvelle exposition et vente de ses œuvres qui vient d'avoir lieu à la salle Drouot. Ce sont encore une fois des paysages et des figures d'Océanie, car M. Gauguin a quitté Paris pour aller se fixer et peindre dans l'île de Tahiti. Il revient aborder à Paris pour vendre des toiles et faire quelque argent, après quoi il va s'embarquer pour son île primitive, où seule désormais, la vie lui paraît possible et heureuse.

Du reste, il y a pour les peintres un attrait de renouveau de leur art dans ces contrées lointaines, de lignes et de couleurs nouvelles. La lumière différente, le mouvement autre des ciels, la végétation différemment contournée pourraient donner à l'œuvre d'un peintre une saveur, un piment, un pittoresque inédit. C'est ainsi qu'un autre artiste français, moins connu que M. Gauguin, il est vrai, M. Paraise, vient de revenir après tout une année passée sur la Côte d'Ivoire, en pleine Afrique équatoriale. Il a reçu là-bas, dans le pays des Païpibris, un accueil charmant. Et c'est plus neuf, à coup sûr, que l'éternelle forêt de Fontainebleau, si envahie, disait-on, qu'il y avait un peintre pour chaque arbre[536].

536 Barbizon : village des impressionnistes à la lisière de la Forêt de Fontainebleau.

Le carnaval parisien — 8 mars 1895

Il y a déjà plus de deux siècles que Mme de Sévigné écrivait : « Le carnaval ne prend pas le train d'être gaillard ». Aujourd'hui il semble bien que le carnaval parisien soit mort, puisqu'on ne rencontre plus de masques. Il dort, comme on a dit, au petit cimetière d'Auteuil, sous la pierre de Gavarni, dont les planches ont raconté la grâce des chicards[537], l'esprit des dernières intrigues au foyer de l'Opéra. Ce n'est plus que prétexte à flâneries, à sonneries de trompes et de cors qui seraient bien mélancoliques sans l'invention récente des confettis qui font fureur et donnent maintenant à la foule, toujours un peu enfant, quelque chose comme l'illusion et le moyen mécanique de la joie.

On n'imagine pas ce qu'on a éparpillé et projeté, au long des boulevards, dans le bénin soleil déjà un peu printanier du mardi gras. Il en pleut des millions de toutes les fenêtres. Les passants s'en bombardent. Jeux innocents mais passionnés. C'est dans la vivacité de cette lutte que, l'an dernier, le pauvre humoriste Gilbert se précipita d'une fenêtre du Café Riche et trouva la mort sur le trottoir.

Le plus drôle, c'est que seuls les confettis, aujourd'hui, attestent le carnaval, dans les rues du moins, car on ne rencontre jamais un seul travesti. Même dans les bals du soir les travestis sont rares. A peine quelques discrets dominos, ou quelques clowns, quelques Carmen, quelques Pierrettes, qui sont des professionnelles de la danse et fournies d'un déguisement par l'administration de bal où elles figurent.

En dehors des confetti, les serpentins aussi sévissent toujours. On projette les longs lacets qui s'enguirlandent aux lustres du bal, s'enroulent et capturent comme un lasso les danseuses qui évoluent ; ou bien, en plein jour, ils s'accrochent aux arbres du boulevard, les pavoisent, en font un embrouillamini d'arc-en-ciel, leur donnent un air d'une Loïe Fuller[538] géante qui déploie sa robe aux multicolores tissus.

Cette année on avait fait une invention nouvelle, c'est-à-dire une poussière d'or, rognures de feuilles d'or, qui était vendue par d'alertes camelots et qui un moment, aux abords du théâtre du Vaudeville, projetée comme les confettis, transforma les passants en statue de métal, étama de vermeil la cohue grouillante, l'habilla de clair obscur féerique comme les personnages de la *Ronde de nuit* de Rembrandt. Mais la police a interdit vite ce jeu un peu dangereux pour les toilettes, et seuls les confettis ont régné, en attendant d'être détrônés par les flocons de la neige qui sévit en ce moment et triomphe avec ses unanimes confettis blancs.

Paris a aussi ses antithèses et ses changements brusques de température comme d'humeur. C'est ce qui faisait dire un jour par un moraliste : Singulière ville où l'on trouve du jour au lendemain ses amis refroidis de dix degrés, comme le temps.

537 Personnage de carnaval se livrant à des danses grotesques dans les bals masqués, en vogue à l'époque de Rodenbach.

538 Mary Louise Fuller, dite Loïe Fuller (1862-1928) : pionnière de la danse moderne avec Isadora Duncan.

La mode du duel — M. Harry Allis — Duels littéraires — 8 mars 1895

Une autre antithèse non moins formelle et tragique est celle fournie par M. Harry Alis[539], le rédacteur des *Débats*, écrivant en 1887 une chronique pour railler l'habitude actuelle des duels anodins où l'on tire à la main, à l'avant-bras, et qui meurt cette semaine dans un duel à l'épée « Il est certainement arrivé quelquefois des accidents dans les duels », disait-il, avec ironie, dans cette chronique dont on a retrouvé le texte. Et le voici tué sur le terrain, non pas par accident même, mais touché à l'aisselle et traversé de part en part par un coup d'une décision et d'une force inouïes. L'épée était faussée, tordue, maquillée de sang, après ce parcours de plus d'un demi-mètre dans le corps de l'adversaire. Une fois de plus apparaît l'absurdité de ces duels où l'on quitte la plume pour l'épée, à la suite de froissements d'amour-propre souvent minimes. Ici le cas est d'autant plus topique qu'il s'était agi d'une étude passionnante sur la colonisation africaine que M. Harry Alis avait à cœur, et que, d'autre part, le *Journal des Débats* est peut-être, de tous les journaux, celui dont le ton est le plus calme, le plus poli, le plus exempt des violences et des brutalités de mots auxquelles la presse s'habitue. Aussi est-ce une lettre privée, faisant suite aux observations et rectifications d'un article, qui a armé les deux adversaires. Encore les termes de cette lettre n'étaient-ils pas ceux qui, pour tous, constitueraient une offense qu'il faille noyer dans du sang. Mais le duel est de mode en France, et les épidermes par conséquent chatouilleux.

Il reste qu'un bon citoyen, un bon écrivain est ainsi tué à la fleur de l'âge. Et quelle rapide fin pour une destinée qui avait eu tant de mal à s'établir ! M. Harry Alis était venu à Paris, occupant un petit emploi dans l'administration des Ponts et Chaussées. Mais il avait le goût des lettres, de l'imagination, l'amour du travail et surtout une méthode de travail sûre et précieuse. Nous l'avions entrevu à ce cercle des Hydropathes que notre ami Emile Goudeau fonda il y a dix ans et qui contint presque tous ceux qui se sont fait un nom dans la littérature et la vie parisienne actuelles. Par une affinité qui réunit vite les esprits pareils, M. Harry Alis se rapprocha de ces quelques esprits, méthodiques aussi, qui fondèrent la *Revue Contemporaine*, brillante un moment avec M. Rod, M. Hennequin surtout, qui créa un système nouveau de critique scientifique, très personnelle, très aiguë, la seule qu'on eût inventé depuis Taine et qui, appliquée déjà à quelques-uns, allait donner des résultats importants. Ce pauvre Hennequin vit sa grande œuvre de critique vite interrompue ; lui-même mourut de mort tragique. En se baignant, en Seine, l'été, à Samois, du côté de Fontainebleau, avec son ami le dessinateur Odilon Redon, il fut entraîné et périt. C'est le tour aujourd'hui de son ancien compagnon M. Harry Alis, qui, à son tour, est empêché dans de vastes projets. Au début il avait tenté de la littérature pure, quelques romans comme la *Petite Ville*, *Hara-Kiri*, qui racontait l'odyssée bohème des Parnassiens chez cette Nina de Villard[540] dont Villiers, Mendès et d'autres ont raconté l'histoire extraordinaire. Mais depuis son entrée aux *Débats* M. Harry Alis avait trouvé une autre voie, qui fut vite la sienne : la politique extérieure, où il aurait définitivement brillé si son ambition d'entrer au Parlement s'était réalisée, comme il est probable.

---

539 Jules-Hippolyte Percher, alias Harry Salis (1857-1895) : journaliste et écrivain mort en duel le 1er mars 1895.
Source : Wikipédia. Illustration : duel opposant le Capitaine Mayer au Marquis de Morès sur fond d'antisémitisme.

540 Anne-Marie Gaillard, dite Nina de Villard (1843-1884) : salonnière et poétesse.

En attendant, ses articles sur la colonisation étaient informés, sagaces. Il avait voyagé en Algérie, puis plus loin dans l'Afrique, s'était lié avec tous les explorateurs, avec M. de Brazza, dont il défendait les plans, avec cet infortuné Paul Crampel[541] qui fut son ami intime, lui aussi voué à une mort violente et qui ne s'en doutait pas, quand, au retour d'un de ses voyages, on célébra en grande pompe son mariage avec une petite Africaine ramenée de là-bas. M. Alis avait, en matière de colonisation, de vastes idées : il rêvait un plan de réunion des colonies françaises du Congo, du Soudan, de l'Algérie en un seul bloc, et aida à la fondation d'une société africaine dans ce but. Ce sont ces questions, pour lesquelles il se passionnait, qui ont été le commencement de la querelle et du duel où il trouva la mort.

Cette fin tragique va, pour un moment, ressusciter les discussions entre les partisans et les ennemis du duel, sans que rien en soit changé dans les mœurs. On a essayé des projets de loi sévères au Parlement. Ils ne sont pas même pris en considération. Est-ce que les députés ne sont pas les premiers et les plus fréquents à se demander des explications, des réparations, à constituer des témoins, à marcher sans hésitation ? Et qu'on ne sourit pas de ces bravades plus dangereuses qu'on ne croit. Hier M. Aurélien Scholl, qui est un des dilettantes de la lame, racontait que, en somme, les dénouements tragiques sont rares, et il donnait pour preuve qu'un jour, dans un hôpital, des étudiants en médecine mirent debout contre le mur un cadavre et, avec des épées de combat, le lardèrent de coups de pointe, selon les règles.

Or, quand on examina les blessures, on reconnut que pas une n'aurait été mortelle. Qu'est-ce que cela prouve ? M. Scholl, qui, lui, est un fort tireur et fut toujours heureux dans ses nombreuses rencontres, oublie que souvent (ce que n'avait pas fait le cadavre) l'adversaire vient lui-même s'offrir à votre épée. C'est ce qu'a fait M. Alis ; c'est ce que fit aussi, dans l'élan du combat, ce pauvre capitaine Mayer, tué par M. de Morès, et même le général Boulanger, atteint à la gorge par l'épée de M. Floquet et qui un peu plus en mourait. Ce fut aussi le cas, hier, du député Hubbard, se battant avec le fils du maréchal Canrobert, pour ses propos à la tribune, et qui aurait été tué si, d'un mouvement instinctif, il ne s'était pas rejeté en arrière, sentant la pointe de l'épée adverse le toucher à une place qui devait être mortelle. Encore sa blessure fut-elle grave et il en demeure alité.

Malgré ces dénouements, il est peu probable que l'usage disparaisse. On fait de l'escrime partout, dans tous les clubs, les salles de rédaction, les ateliers, les établissements de bain. Parmi la jeunesse il y a bien quelques oppositions, quelque velléité de protestation isolée contre la guerre entre individus aussi bien que contre la guerre entre peuples. Mais cela n'empêche pas que les symbolistes, il y a quelques années, se sont tous battus en duel entre eux, M. Moréas, M. Vignier, M. Leclercq, M. Darzens, M. Vielé-Griffin. Mais qu'est-ce que leurs rares rencontres comparées avec celles des aînés comme M. Catulle Mendès ou comme M. Aurélien Scholl, qui chacun se battirent bien une vingtaine de fois ?

541 Paul Crampel (1864-1891) : explorateur de l'Afrique centrale.

Le bal de l’Élysée — 15 mars 1895



Nous avons eu jeudi un nouveau bal à L'Élysée. C'est le second que donne, cet hiver, le nouveau président de la République, M. Félix Faure, qui est en train de s'acquérir une popularité de bon aloi. La popularité est une question de fluide et de destinée, à moins que ce ne soit aussi parfois une question de volonté. M. Carnot par exemple, qui eût contre lui, à l'origine, sa raideur un peu mécanique, avait fini néanmoins par s'imposer, grâce à un zèle, à une cordialité, à une droiture qui avaient vaincu toutes les ironies de la blague parisienne. Par contre, M. Casimir-Perier eut beau se dépenser, s'efforcer à sourire, à donner, à parader, jamais il ne communiqua avec la foule. Son physique était déplaisant ; on le jugea sur ses photographies, dont des millions d'exemplaires furent répandus, exposés aux vitrines. On n'en vendit aucune. Il avait les yeux gros, une moustache grosse, une face de chien boule-dogue. Rien à espérer. Tous ses actes furent mal interprétés. La foule demeurait glaciale sur son passage. On comprit tout de suite à l'avènement du nouveau président qu'il serait populaire. C'était la loi inévitable du flux et du reflux, du jour et de la nuit, de l'éternelle antithèse et contradiction humaine. D'autant plus que, en nos temps de démocratie, la légende du « petit tanneur »[542] était bien faite pour séduire les masses.

Et, d'autres part, M. Félix Faure possédait une réelle distinction acquise, des manières aisées, un visage sympathique surmontant sa haute taille. Ses démarches aussi furent heureuses. Il sut immédiatement se multiplier, avec une attention marquée pour les pauvres et les malheureux, un sens très subtil des nuances. C'est ainsi que le matin même des jours de grand bal à l'Élysée il se rendit dans quelques hôpitaux pour distribuer des aumônes, serrer la main des malheureux, de la même main qui allait serrer le soir la main des riches et des heureux. Ces détails ont l'air minimes, mais ils prennent une grande importance quand il s'agit d'un président de la république, chef d'État improvisé, que sans cesse des malignités et des ambitions guettent. M. Félix Faure jusqu'ici a évolué avec une rare sagacité, et le premier résultat en est la réussite brillante de ses grands bals à l’Elysée. On a même vu des noms éclatants jetés à l'entrée par la voix énorme de l'huissier chargé d'annoncer, des noms du noble faubourg qu'on croyait obstinés et boudant la république. Est-ce la bonne grâce du nouveau président et de la charmante Mme Félix Faure qui soudain les rallie ?

Quoi qu'il en soit, la fête a été digne de ses invités et de Paris : il y a là, entre autres, des tapisseries admirables dont les unes sont en permanence au palais de l’Elysée, dont les autres sont ajoutées par le garde-meuble national, qui contient des trésors uniques. Ces tapisseries, avec des meubles de style, fastueux et rares, constituent un décor unique, bien français et d'ancienne France, pourrait-on

542 *Le petit tanneur* (1895) : ouvrage de propagande, qui après avoir rappelé la jeunesse de Félix Faure parle des premiers actes et voyages du nouveau président.

dire. L'archet de Desgranges a animé des danses prolongées tard. Dans la vaste serre on pouvait causer un peu, à l'abri de la cohue, qui augmente aux environs du buffet, toujours assiégé. C'est qu'il est remarquablement approvisionné, ce buffet, en viandes, gibiers, pâtés, sandwichs, petits fours, vins et sirops. Aussi y a-t-il un buffet spécial, dans un salon à part, dit le buffet diplomatique, réservé aux ambassadeurs et aux personnages de la politique. Peut-être ce buffet y est-il encore plus soigné ; l'affluence y est modérée, mais on y cause moins et on s'y ennuie presque. Dans les salles où l'on danse se presse la cohue animée des 4,000 invités, coloriée par les uniformes d'officiers, de fonctionnaires, les décorations, les bijoux, l'arc-en-ciel des robes claires, la variété des chevelures. Ç’aurait été le bon jour pour M. Maxime Lisbonne, l'ancien colonel de la Commune, de revenir à l’Elysée, comme il fit à l'avènement de M. Carnot, quand il se présenta de lui-même, sans être invité, avec un frac et un extraordinaire pantalon à la houzarde[543], disant : « Je viens voir comment le président de la République reçoit chez lui le peuple de Paris ».

543 « hussarde ».

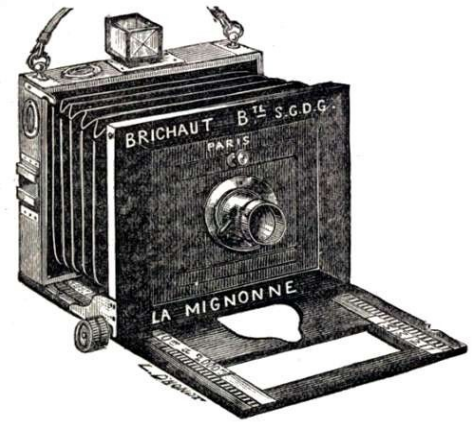
Un projet de loi contre le duel — 15 mars 1895



[…] En même temps que l'agréable, il faudrait ne pas oublier l'utile. L'utile ici, ce sont deux projets de loi très sages et très nécessaires dont on vient de nous annoncer le dépôt. Il s'agit d'abord d'une proposition de M. L'abbé Lemire relativement au duel et qui est justement actuelle après la mort du pauvre Harry Alis. D'autant plus que, les polémiques ayant repris, à la suite de ce triste dénouement, pour ou contre le duel, nous avons pu voir, dans des interviews diverses, des personnalités comme M. Clemenceau, M. Mirbeau, M. Barrès déclarer tous que « le duel est idiot ». Et néanmoins rien ne pourra prévaloir contre lui, tant le préjugé est fort en France, tant il est entré dans les mœurs. C'est pourquoi la proposition si sage de M. L'abbé Lemire recevra encore une fois au Parlement un enterrement de première classe.

Il est probable qu'elle ne sera pas prise en considération. C'est déjà ce qui arriva lors de l'initiative de Mgr Freppel ; puis, plus tard, quand M. Cluseret, en 1892, prit une initiative analogue. M. L'abbé Lemire, aujourd'hui, s'est inspiré des idées de ses prédécesseurs, en y ajoutant quelques-unes des siennes. L'ensemble de sa législation sur le duel porterait sur trois points. D'abord le premier aurait pour but de faire du duel un délit spécial, ce qui est juste, puisqu'on ne peut pas assimiler les blessures ou la mort résultant d'une rencontre aux blessures ou à la mort résultant d'une querelle, d'une préméditation, pour des buts de vol ou de haine. Ensuite, et ceci est une très habile indication, suppression de toute publicité pour le duel. C'est cette publicité des journaux, les comptes rendus, la publication des procès-verbaux qui ont aiguisé les amours-propres, les vanités. Pour d'aucuns, le duel est une réclame, un moyen de notoriété, une façon de se poser avec avantage, en posture d'homme brave, répandu, mondain, quand il n'est pas un moyen de chantage, ainsi que M l'abbé Lemire prétend en avoir souvent trouvé la preuve. Enfin la troisième indication serait la création d'un tribunal arbitral pour chaque profession, ce qui est une idée ingénieuse et facilement réalisable. Des pénalités sévères, c'est-à-dire la prison d'un an à trois ans en cas de mort, frapperaient les contrevenants à cette législation nouvelle. Mais celle-ci n'a aucune chance d'être accueillie. Encore une fois, les lois ne naissent pas contre les mœurs. Et ce serait encore comme du temps de Richelieu, où, malgré sa législation draconienne, les bretteurs allaient se battre sous ses fenêtres.

Les photographes-amateurs — 15 mars 1895



[*suite de l'article précédent*] La seconde loi dont le besoin se ferait sentir, c'est une disposition pénale qui nous mettrait à l'abri des photographes-amateurs et de leurs instantanés indiscrets[544]. Savez-vous jusqu'où peut aller leur manie ? Un procureur de la République vient d'en faire l'expérience : il était en descente, à la gare de La Flèche, avec plusieurs gendarmes, emmenant un individu soupçonné d'un assassinat commis dans la contrée. Tout à coup un photographe-amateur braque son instrument, saisit le groupe. Voyez-vous maintenant l'innocence de l'individu aussitôt reconnue ! N'importe ! On a tiré de lui une image d'homme emmené par des gendarmes, et on pourra ainsi humilier ses arrière-petits enfants jusqu'à d'indéfinies générations. Le procureur voulut y mettre bon ordre. Il fit arrêter le photographe-amateur et le mêla, lui aussi, à ce groupe qu'il venait de photographier avec tant de plaisir. Immédiat talion ! Mais la loi du talion n'est pas la loi juste. On s'est aperçu, arrivé au parquet, qu'il n'y avait pas de disposition légale en la matière. Nous ne sommes donc pas à l'abri des photographes-amateurs, toujours à l'affût. A nous de nous bien tenir.

Mais c'est bien cruel parfois d'être ainsi exposé à certains moments où l'on s'y attend le moins.

Tel M. Francisque Sarcey, qui, naguère vit un portrait de lui qu'on colportait partout : il était en costume de bain, un maillot aux raies noir et blanc, ce qui, vu son obésité, n'était pas précisément à son avantage. Et voyez-vous le prestige du critique influent bien compromis, livré aux railleries des comédiens, grâce à cet accoutrement dont la photographie accentuait le ridicule !

M. Francisque Sarcey entra en fureur et fit, à ce moment, un article furibond pour demander d'être protégé et que le glaive de la justice émiettât les appareils à instantanés des photographes-amateurs. Le photographe de l'assassin vient de s'apercevoir avec aise que la législation était encore muette quant à son cas. Certes, il serait interdit de publier, de vendre le portrait d'une personne sans son consentement. C'est le procès que fit Gyp[545] autrefois à la *Vie Moderne*, où on avait publié son portrait avec son vrai nom de comtesse de Martel. Mais, s'il ne le publie pas ni ne le vend, un photographe, amateur ou pas, peut donc impunément prendre des instantanés de passants, les photographier en telle posture ou costume intimes et ridicules, sans que la loi intervienne, à moins d'une nouvelle campagne de M. Francisque Sarcey, toujours indigné de songer à son mémorable portrait en caleçon de bain, un portrait subtilisé, surpris instantanément, un matin d'été lointain qu'il se baignait sur la plage de Royan, sans se douter, au sortir de l'eau, que dans cet état il allait être photographié, montré, répandu par le monde et les salons, et qu'ainsi peut-être il apparaîtrait aux siècles !

544 Modèle « La Mignonne » de 1898.

545 Sybille Riquetti de Mirabeau (1849-1932), par son mariage comtesse de Martel de Janville, plus connue sous le nom de plume de Gyp : romancière.

Mort de Mme Morisot — 15 mars 1895



Une mort que tous les artistes purs regretteront, c'est celle de Mme Berthe Morisot[546], qui avait gardé en art cette signature, c'est-à-dire son nom de jeune fille. En réalité, elle s'appelait Mme Manet, ayant épousé le frère du peintre célèbre. Celui-ci fut d'ailleurs son maître ; elle procédait de lui. Elle vivait de lui, de son art, de ses souvenirs. Dans le coquet hôtel qu'elle habitait, rue Juste-Lipse, une rue contiguë à l'avenue du Bois de Boulogne, survivaient des œuvres de son maître : des esquisses, des portraits aussi, entre autres celui du père et de la mère de Manet, qui sont peu connus mais admirables. Mme Berthe Morisot, malgré cette influence proche, avait su se créer une peinture fine, spéciale, discrète, bien féminine : des jeunes femmes en toilette de bal, des rondes d'enfants sur des plages blondes, des jeunes filles dans des jardins en fleurs, des cygnes sur un bassin, des choses frêles, petites, mais si fraîches ! On aurait dit que cette femme au visage fier, si noble, un peu triste, avec des bandeaux précocement engendrés (car elle ne touchait que la cinquantaine), avait gardé en elle son âme de jeune fille tout ensoleillée et claire. La vie avait neigé dans ses cheveux. Il faisait avril en son âme. Et c'est cet avril-là qu'elle peignait, un avril qu'on sentait fragile, éphémère.

Mme Berthe Morisot vécut toujours à l'écart, dans un noble silence, tout à sa famille et à l'art. En 1892, elle s'était décidée à une exposition particulière de son œuvre, boulevard Montmartre. Ce fut un grand succès d'artiste. L'État s'était rendu acquéreur d'une toile : *Jeune fille en robe de bal*, qui est une des œuvres les plus délicates du musée du Luxembourg. Quel contraste que l'existence silencieuse de cette femme qui fut une vraie artiste avec la vie bruyante de la plupart de nos peintresses, qui précisément viennent d'ouvrir leur Salon où s'accumulent toutes sortes de choses médiocres ! Mais cette *Union des femmes peintres et sculpteurs* à des inaugurations brillantes, convoque le Tout-Paris, reçoit M. Félix Faure, qui lui a prêté le lustre de visite du Président. Il y a là Mme Demont-Breton, qui est décorée, et aussi Mme Bertaux, partisan, à défaut de l'égalité des talents, de l'égalité des sexes, et qui récemment se présenta à l'Institut.

Tout cela n'empêche pas que cette distinguée Mme Morisot, qui vient de mourir, à peine connue, mais connue des quelques artistes qui comptent, aura plus de place dans l'art féminin que toutes les bruyantes exposantes de l'*Union*.

546 Berthe Morisot (1841-1895) : peintre, membre fondatrice et doyenne du mouvement d'avant-garde que fut l'Impressionnisme.

Le nouveau tarif des voitures – 15 mars 1895

Voici qu'aujourd'hui entre en vigueur un nouveau règlement pour les fiacres. A côté de l'ancien tarif, fixant la course à trente sous et l'heure à quarante sous, on inaugure un nouveau système de petites courses a prix d'un franc. Les petites courses sont celles qui n'excéderont pas un quart d'heure. Tout cela est fort bien et semble tout à l'avantage du public, qui quelquefois trouvait excessif, le soir par exemple, de payer fr. 1,50, plus cinq sous de pourboire, quand on allait dîner chez des voisins et qu'il fallait quand même prendre un fiacre à cause des toilettes féminines. Mais, si le système nouveau est excellent et profitable sur le papier, il sera bien incommode dans la pratique. Les cochers parisiens sont race maligne, rusée et âpre. Ils auront des ruses infinies pour que la petite course dure plus d'un quart d'heure, délai fatal.

Ils s'encombreront d'eux-mêmes dans les voitures et tramways, feront des détours, ralentiront le cheval, avec art et calcul méticuleux, de façon à ce que toujours la course dure 16 minutes. Et les contestations, les dénégations contre l'évidence, quand on voudra payer le quart d'heure, et que nos exquis cochers prétendront invariablement que « le quart d'heure est passé » ! La réforme est vaine si elle n'est pas complétée par le compteur horaire qu'on nous promet depuis si longtemps. Mais celui-ci couperait court à toutes les discussions, et ce serait trop facile. Il faut que les contestations demeurent, ne fût-ce que pour le plaisir d'entendre s'exprimer la fureur des cochers parisiens, qui tout de suite vous qualifient d'une série de gros mots, épithètes, injures, dont il est impossible de se fâcher, tout occupé qu'on est d'en savourer l'invention, la saveur d'argot. Il ne faut pas peut-être qu'un compteur horaire et un tarif parfaits ferment la bouche aux cochers parisiens. Ils ont le génie de l'injure.



Georges Rodenbach (article nécrologique du Journal de Bruxelles) — 4 janvier 1899



Le poète Georges Rodenbach, qui vient de mourir à Paris, âgé de quarante-trois ans, fut dans sa jeunesse bien connu des Bruxellois. Il s'était établi à Bruxelles en 1882 ou 1883 ; il y fut l'un des poètes assidus de la *Jeune Belgique*. On le voyait souvent, le soir, au Waux-Hall[547], avec ses amis Max Waller, Albert Giraud, Iwan Gilkin et Georges Eekhoud. Son visage frais et rose était surmonté d'une énorme chevelure blonde, toute crespelée, qui s'élevait en forme de ruche — une ruche où bourdonnaient non pas des abeilles, mais des rimes ailées et sonore. Il avait adopté un costume, — chapeau gris de haute forme, redingote noire, pantalon à carreaux blancs et noirs —, et il le portait invariablement tous les jours, à toute heure et en toute saison. C'était un jeune homme plein de feu, sensible, éloquent, aimant la poésie intime et familiale, fidèle aux impressions de la vie provinciale où s'était passée sa première jeunesse. Il adorait les vers de Coppée, où la sentimentalité bourgeoise se mélange d'un grain de réalisme. S'il goûtait la beauté grandiose des poèmes de Hugo et de Leconte de Lisle, sa muse, modeste et familière, ne se plaisait qu'aux effusions intimes. Il avait d'abord voulu peindre la vie bourgeoise de ses compatriotes : dans cette donnée, il avait écrit la *Mer élégante* et *l'Hiver mondain*. Avec la *Jeunesse blanche* (1886) il revint à la note plus personnelle de ses *Tristesses*. Il ne la quitta plus. Dans les volumes suivants on la retrouve, jointe au décor qu'il lui donna définitivement : les rues, les canaux, les quais, le beffroi de *Bruges-la-Morte*.

Il parlait avec une facilité élégante et fleurissait ses phrases d'images pittoresques et délicates. Avocat, s'il n'avait déserté le barreau, il eût trouvé les succès les plus brillants. Au rebours des poètes psychologues et philosophes, volontiers repliés sur eux-mêmes et renfermés dans leurs pensées, il aimait à s'épancher et le faisait avec une aisance qui manque généralement à ces écrivains, Il excellait à « mettre au dehors » toutes ses impressions. Et par là il marquait qu'il avait véritablement une nature d'orateur. Aussi fut-il le porte-parole habituel de la *Jeune Belgique*. Au banquet Lemonnier, qui fut l'hégire de notre jeune littérature, c'est lui qui harangua le héros de la fête au nom de ses confrères. Un peu plus tard, quand la *Jeune Belgique* rendit un hommage posthume à la mémoire du poète André Van Hasselt, ce fut Rodenbach encore qui formula la pensée commune de ses amis.

Comme ceux-ci, il aimait la joie et le rire. N'est-ce pas le soir où parut en librairie l'*Hiver mondain* qu'il se laissa promener par eux aux galeries Saint-Hubert et dans la rue de l'Ecuyer[548], balançant sa

547 Dans le Parc de Bruxelles, près du Théâtre du Parc.
548 Lieux bruxellois.

canne fleurie de bouquets de roses et toute enrubannée, au milieu des passants ahuris, à qui la bande joyeuse criait impudemment : « Achetez Rodenbach qui vient de paraître ! »

Après de longues querelles, où l'avenir de notre mouvement littéraire était en jeu, une rupture définitive éclata, en 1885, entre la *Jeune Belgique* et l'*Art moderne* dirigé par M. Edmond Picard. Georges Rodenbach abandonna bientôt ses amis et alla rejoindre dans le camp ennemi, M. Emile Verhaeren. Les poètes de la *Jeune Belgique* ne purent s'empêcher de voir dans cet abandon une sorte de trahison ; ils ne pouvaient comprendre que deux des leurs préférassent à leurs amis et pairs un esthète brouillon, changeant d'esthétique comme on change de manchettes, et destiné, ils le pressentaient parfaitement, à rompre le faisceau de leurs jeunes talents et à briser la force du mouvement littéraire qu'ils avaient inauguré. Telle était alors leur pensée, telle fut la raison de mainte polémique. La réalité était peut-être plus simple. Les poètes de la *Jeune Belgique* étaient arrivés à l'âge où les personnalités se dessinent et ils s'orientaient plus ou moins consciemment dans des directions opposées, qui allaient rendre impossible toute action commune. Peut-être l'influence de M. Picard ne fit-elle que rompre brusquement des liens qui bientôt se fussent dénoués d'eux-mêmes.

Sur ces entrefaites, Rodenbach émigra à Paris. En ce temps-là, rien n'était plus contraire à la pensée des *Jeunes-Belgique*.

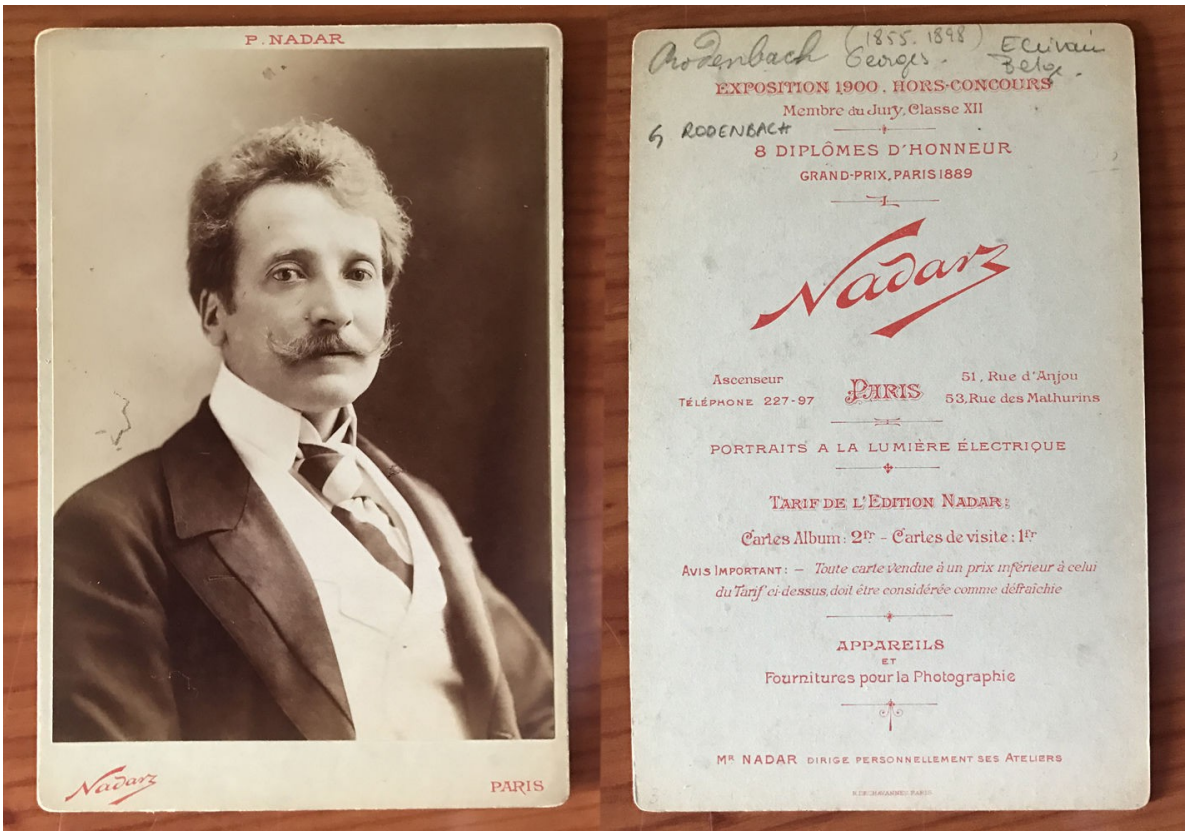
Ceux-ci estimaient qu'il fallait, au risque de sacrifier des intérêts et des succès personnels, demeurer fidèles au sol belge et tenter de créer en Belgique un foyer littéraire assez puissant pour attirer un jour l'attention de l'étranger. Rodenbach jugea sans doute, que l'union des jeunes poètes étant rompue, rien ne le retenait plus en Belgique. Il aimait candidement le succès et il le montrait avec toute la franchise d'un cœur simple. « Les poètes, se plaisait-il à dire, devraient être connus et honorés de tous ; on devrait les saluer admirativement, dans les rues et orner leurs boutonnières des plus beaux rubans. Le peuple devrait voir en eux les fleurs brillantes et aimables de la nation. » Il s'irritait de l'indifférence de ses compatriotes. Il comprenait, au contraire, l'avantage qu'il trouverait à être le premier poète belge apparaissant dans les cercles littéraires de Paris. A Paris on sait vaguement que la Belgique a des poètes, mais on ne les connaît guère.

Le premier arrivé devait débarquer comme un ambassadeur, un représentant de toute la tribu, un roi-mage apportant l'encens du pays mystérieux.

Tel fut, en effet, le rôle de Rodenbach à Paris. Il s'y établit comme l'envoyé poétique de la vieille Flandre, le délégué de Bruges-la-Morte, le missionnaire, — dans la grande capitale bouillonnante de pensées et de sentiments modernes, — le missionnaire, dis-je, des petites villes du Nord, dépérissant doucement, au bord de leurs rivières et de leurs canaux envahis par les nénufars, à l'ombre de leurs vieux beffrois où chantent les carillons ; petites villes proprettes, aux maisons blanches, aux fenêtres garnies de rideaux blancs, aux rues tortueuses où passent silencieusement, sous leur mante noire et leur coiffe de linge, de douces béguines au visage d'enfant ; Cette chanson douce et mystique, à la fois vieillotte et candide, Rodenbach l'a modulée de mille manières dans ses livres ; elle lui assurait une place à part dans les lettres parisiennes, presque une fonction. A ce rôle il eût pu en joindre un autre. Il eût pu révéler aux Parisiens l'activité littéraire de son pays et le talent de quelques-uns de ses compatriotes.

Il n’y pensa point. Arrivé dans la capitale française, il s’occupa aussitôt d’y établir de bonnes relations. On le vit chez les écrivains célèbres. Mallarmé, chez qui se réunissaient alors les poètes « d’avant-garde », exerça une influence notable sur son talent et lui inspira le goût des métaphores subtiles. Il devint l’ami d’Edmond de Goncourt et entretint les meilleures relations tant avec les survivants du Parnasse, MM. Coppée. Sully-Prudhomme, de Hérédia, Dierx et Catulle Mendès, qu’avec les poètes de sa génération. Il collaborait de temps en temps au *Figaro*. Il fut, plusieurs années durant, le correspondant parisien hebdomadaire du *Journal de Bruxelles*. Grâce à l’aménité de son caractère, sa mort prématurée excite d’unanimes regrets.

Zadig



L'intégralité des articles de Georges Rodenbach au *Journal de Bruxelles*

Fichiers KBR – section des périodiques (cliquer sur les hyperliens en bleu)

Les articles retranscrits sont en caractères gras

1888

6 février – Exorde – Exposition du Louvre – Terminus Hôtel – **Le Bal de l'Hôtel de Ville** – Journal à un sou – M. Renan au Théâtre – Le Cercle des 33 – La Dame de Montsoreau – Labiche

13 février – **Les Rôdeurs de Paris – L'Association du Volapück** – Un mariage princier – Exposition de la rue Volney – Une vente d'Autographes – Nouveau Théâtre : La Puissance des Ténèbres, du comte L. Tolstoï

20 février – **Carnaval** – Le Procès Wilson – La Galerie des Portraits au Louvre – **La Tour Eiffel en construction** – Exposition des Mirlitons – Les premières armes de Louis XV

28 février – Les Sermons du Carême – Les Réceptions officielles – **Exposition culinaire** – Un Artiste original – M. Willette – Premiers échos du Procès Wilson

5 mars – La Condamnation de Wilson – L'Affaire Libri – **Guerre aux affiches** – Ambulances urbaines – Exposition de l'Union des Femmes artistes – Les Théâtres : Les Surprises du Divorce, reprise du Beau Léandre, de Banvilles, La Marchande de Sourires, de Judith Gautier

12 mars – La Mi-Carême et la Mort de l'Empereur à Paris – **Le Général « For ever » (Georges Boulanger)** – **Les Marchands de vin** – **A la Conférence du jeune Barreau** – **Exposition des Aquarellistes** – Le Théâtre dans les Salons (Mme Adam, Aubernon, Marquise de Lillers, Lippman)

21 mars – Les Ecoles Diocésaines – Banquet celtique – **Statuomanie** (Parmentier)- Le fin des gros sous – Une vente à sensation (mobilier de Marie Regnault) – La Musique à Paris (d'Indy, les frères Hillemacher, Holmès, Tchaikowski) – Le prochain Salon

27 mars – **L'Anniversaire de la Commune** – **Un nouveau Club** (L'Anneau) – Banquette vide (Procès) – La Succession Labiche – Exposition des Indépendants – Le Théâtre libre – La Pelote de Descaves et Bonnetain – Pierrot assassin de sa femme : Pâques prochaines

3 avril – **Prologue de Fleurs** – L'Aveu de Sarah Bernhardt (Un acte à l'Odéon) – **Les Femmes auteurs** – La Mort de Nisard – Une séance à la Chambre – La Semaine sainte

9 avril – **La Foire aux pains d'épices** – **L'Hospitalité de nuit** – **Les Bureaux de placement** – Exposition Vereschagine – Mort du peintre Hamman – Les Théâtres – La Grande Marnière de G. Ohnet

16 avril – Le Congrès scientifique international – **Mort de Claude Vignon** (femme peintre et spiritisme) – Le Restaurateur des Lettres (Brébant) – Exposition des Pastellistes français

30 avril – **Exposition des Caricaturistes français** (Gavarni et Daumier) – Représentation de Germinal et La Marchande de Sourires – Théâtre Libre, Petite Nouvelle

2 mai – Le Salon de Paris

7 mai – La Charité à Paris – Exposition de Louis XIV et de Louis XV – L'ancienne Bastille du Champ de Mars – Concours de la Cantate de l'Exposition -Les Manuscrits de Victor Hugo – Les Belges au Salon

14 mai – Les Théâtres : Comédie française – Incidents Coquelin – Le Roi d'Ys – La littérature du Général – Mort de M. Castagnary

22 mai – **Les Fêtes mondaines du Printemps** – La nouvelle Bastille du Champ de Mars – Résurrection de Pierrot : première du Baiser – Le Flibustier

28 mai – **Les faux billets de banque** – **Exposition horticole et Exposition canine** – Mort de Monselet – Théâtre : Le Coq rouge (Louise Michel) – Tâti, le Perruquî

5 juin – Le Mois de Mai – La Journée du Derby – Duelomanie – Les Médailles du Salon – Exposition des Indépendants – Un Chasseur de Lions (Jules Gérard) – Un nouveau Livre de Victor Hugo : Toute la Lyre

13 juin – Les Fêtes des Fleurs – Ouverture des Salles Dieulafoy au Louvre – Les Résidences d'Eté – **Persécutions contre les chiens** – Représentation du Cirque Molier

19 juin – Le Grand Prix de Paris – Le Panorama de Jésuralem – **Exposition de Claude Monet** – Théâtre : Un nouveau Théâtre lyrique – Clôture du Théâtre libre

27 juin – La Reine de Roumanie lauréate – L'Académie et le duc d'Aumale – L'Association Bretonne, Angevine – Statuomanie – **La Question des Grands Magasins** – **L'orchestre invisible** (Tour Eiffel)

2 juillet (illisible) – Psychologie autour d'un duel – La Foire de Neuilly – L'Association Bretonne, Angevine et sa kermesse – Le Théâtre d'Art de la Saison prochaine : Mahomet, Pour la Couronne, Les Erynnies

9 juillet – Une Conférence de Mgr Lavigerie – **Un Déjeuner aérien** (Tour Eiffel) – Le Château de Chenonceaux – Un Roman à sensation : L'Immortel, d'A. Daudet

17 juillet – **La Fête Nationale** – Le Banquet du Champ de Mars – **Brelan de Statues** (Etienne Marcel)- Les Décorations aux artistes

23 juillet – L'Exposition de 1889 et le peintre Alfred Stevens – La maladie de Melle Agar – Au **Jardin acclimatation** – **Le nouvel Hôtel des Postes** – Mort d'Emile Hennequin

30 juillet – Le duc de Broglie et la Statue de Lacordaire – L'Exposition d'Hygiène de Sauvetage – **Concours du Conservatoire** (Prix de Rome) – Musiciens ambulants – La légation belge à Paris

6 août – **La Grande querelle académique** (Edmond Goncourt) – Exposition des costumes de Théâtre – Une Préface nouvelle de M. Renan (Le Prêtre de Némi, l'Abbesse de Jouarre) – La mort de M. Maxime Gaucher – Honneurs rendus à Sainte-Beuve – **Vie Parisienne à la Mer**

13 août – L'Oeuvre des Flamands à Paris – Le Nouveau genre de la Chanson – Théâtre : Sommeil de Danton par Clovis Hugues

20 août – Les villégiatures d'été – Félibres et Cigaliers – Un Discours de Mistral (les patois) – A propos de la mort de Charles Cros

27 août – Paris en vacances – Les Côtes de la Manche : Saint-Sevran – Paramé – Dinard – Le Mont Saint Michel – Cancale et ses menhirs (voyage de noces de Rodenbach)

3 septembre – Paris en vacances – Les Côtes de l'Océan – Lorient et la Statue de Brizeux – Port-Louis – La Pêche de la Sardine – Manœuvres militaires – Quimper et Quimperlé – La Foi des Bretons (voyage de noces de Rodenbach)

25 septembre – Le Pain en grève – La Suggestion au Théâtre – Le Nouveau plafond de l'Odéon – Première : Crime et Châtiment – (pièce de H. Leroux et P. Ginisty) – Les Femmes Nerveuses de Blum et Toché – Ouverture de la Chasse – Une aventure de Méry

2 octobre – Le futur Pape (Mgr Lavigerie) – Exposition des Grands Magasins – Tourniquets – **Censure** – Nouvelles théâtrales – **Mort du Peintre Boulenger**

9 octobre – **Robes du prochain hiver** – **La chutes des feuilles et les Almanachs** – Les manuscrits inédits de V. Hugo – Le Père la Réclame – Un Nouveau Règlement de Police – Le Congrès Berthelier

15 octobre – **Les Etrangers en France** – La Statue de Shakespeare – Inauguration d'un Lycée de Jeunes Filles – Le Nouveau langage des Fleurs

24 octobre – **Une Taverne originale** – Maxime Lisbonne – La Fin d'un Monde (Drumont) – Mort du peintre Feyen Perrin – Exposition du « Blanc et Noir » – **Réouverture du Théâtre libre**

30 octobre – La Mode russe – La Culture anglaise du biceps – La Séance publique annuelle de l'Institut – Les Envois des Prix de Rome – La Patti à l'Opéra de Paris – Le Lyrisme d'un Critique (Sarcey)

5 novembre – **La Semaine des Morts** – Les Marchands d'Objets funéraires – Visite aux Grands hommes – La Mort de l'abbé Crozes – Première à la Comédie Française : Pépa

12 novembre – Un Accusé en représentation (Prado) – Les Tendances du Théâtre libre – Caligula à l'Odéon (Dumas père, reprise) – Mort du comédien Bouffé – Un procès littéraire intenté à C. Lemonnier pour une nouvelle publiée dans le Gil Blas (L'Enfant du Crapaud)

20 novembre – Voix et Paroles – Inauguration du Nouvel Institut Pasteur – Le Prix de Vertu à l'Académie – La Mort d'Ignotus

26 novembre – Les Belges à Paris – Elections à l'Académie française (de Vogüé, Meilhac) – La Semaine Mortuaire : M. Demoy, Choudens, Nicolardot, Gondinet

3 décembre – Représentation de gala – Modes et Coiffures nouvelles – La Patti dans Roméo – Le Poète Boursault et Le Mercure galant – Entrée du Passant à la Comédie française

10 décembre – **Vitrines et jouets** – Acteurs et Auteurs de la Comédie française – Exposition au Théâtre d'application par Bodinier, secrétaire de la Comédie-Française – **L'Élection du peintre Moreau à l'Institut** – Jalousie de M. Aug. Vacquerie – Un Théâtre de Marionnettes

17 décembre – La Mort d'une Grande dame : La Duchesse de Galleria – Les Coulisse de la Comédie française – **Les Doctoresses** – Les ouvrages du comte d'Haussonville – L'Eloge de Caro à l'Académie – Le Théâtre libre

24 décembre – La Fête de Noël – Réveillon d'Etudiants – Le Cercle catholique du Luxembourg – Une Conférence de l'abbé Vanel – Une première à sensation : Germinie Lacerteux

1889

1 janvier (abîmé) – La Noël – Jouets aux Enfants – Un Conte de Fées – L'Exposition des Trente-**Trois** (Khnopff)

7 janvier – **La Nouvelle Année** – **Les Camelots et les Boutiques d'Etrennes** – Les Nouveaux Décorés (Raffaëlli, Coppée, Lalo, Bergerat) – Les Expositions d'Art en 1889- – Panorama – réclame

14 janvier – L'Anniversaire de Molière – Un Musée moliériste au Théâtre français – Le Théâtre de Dumas père – Les Morts de la Semaine – La Revue de Gyp

21 janvier – Un curieux procès de journalisme – Pseudonymes Littéraires – La Troupe du Chat-Noir – Au Théâtre libre : La Reine Fiamette de Mendès

28 janvier – **Physionomie de Paris électoral** – Batailles d'affiches – Psychologie de la foule – Les Grands Bals – Un Nouvel Académicien – J. de la Gravière – Mort de Cabanel

4 février – Les Belges à Paris – J. Leclercq, le Voyageur : à la Comédie française – Exposition des Peintres-Graveurs – Théâtre libre : Résignée de H. Céard

12 février – L'inauguration de la Statue de J.-J. rousseau – **Transformation d'un Critique** – La salle **du boulevard des Capucines** – Conférence du poète Julien Leclercq : Les Tendances de la Poésie moderne – Exposition des aquarellistes – Concours culinaire

18 février – **La Société anti-esclavagiste en France** – Requiem de la Croix-rouge – La nouvelle comédie de V. Sardou : Marquise – Un livre anonyme : Marie Fougère – L'Homme masqué : Quesnay de Beaurepaire

26 février – A l'Académie française : Les oeuvres de M. Claretie ; le discours de M. Renan – Concerts du dimanche – L'Exposition du cercle Volney et les Femmes peintres – **Concours de beauté**

4 mars – La Vie mondaine – Psychologie parisienne – **Un Roi exotique** – Reprise des pièces de barrières – Exposition de William Stott

26 mars – Semaine mortuaire – **Un Traitement nouveau** (névrose et Charcot) – Deux premières : La Patrie en danger de Goncourt et la reprise des Erynnies – Triste proverbe

1er avril – **L'état des travaux de l'Exposition** (Tour Eiffel terminée) – La statue de Charlemagne – La Jeunesse des Ecoles – Henner à l'Institut – Débuts de Mlle Litvinne

8 avril – Les Prédicateurs du Carême – Monsabré – Une séance à l'Académie – Toilettes nouvelles – Les Oeuvres de Henri Meilhac, Labiche et Jules Simon – Une représentation au Théâtres des Marionnettes

15 avril – **Printemps revenu** – **La Bourse des timbres-poste** – La mort de M. Chevreul – Arban et de Nozon – Révoltées, à l'Odéon

23 avril – **Physionomie de Paris** – Préparatifs pour l'Exposition – L'Emission des Bons – Retour de Sarah Bernhardt – Adaptation et reprise (Mensonges, de Bourget et Maître Guérin, d'E. Augier) – Morts de Louis Ulbach – Les Oeufs de Pâques

29 avril – Les Obsèques de Barbey d'aurevilly – L'Homme et l'Ecrivain – Le Bal des Habits clairs – Exposition des Pastellistes

6 mai – Le Jour du vernissage – Toilettes printanières – La Sculpture au Salon de Paris – Une Représentation au Théâtre libre (Cladel, Zola et Ancey)

15 mai – **L'Ouverture de l'Exposition** – A vol d'oiseau – La Tour Eiffel – Illumination – Revue des Spectacles – Anecdote sur Barrière

20 mai – **Merveilles de la réclame américaine** – Buffalo Bill à Paris – Une œuvre nouvelle de Massenet : Esclarmonde – Exposition des Incohérents – Esprit français

27 mai – **Nouvelles mondaines** – **Eclairage électrique** – **Le commerce parisien mécontent** – Première à la Comédie française

30 mai – Le Salon de Paris (non trouvé)

3 juin – **Petits mécontentements** – **Les Cochers** – **Les faux tickets de l'Exposition** – Le Panorama du siècle – Exposition canine – Mort de Jules Tellier

11 juin – Cosmopolitisme – La Fête des Fleurs – le Derby de Chantilly – Tout à la russe – Soirée d'Adieu au Théâtre libre – Réception à l'Académie Française du vicomte de Vogüé

19 juin – Visites princières – **Les Cochers récalcitrants** – Voitures automatiques – Les Merveilles de la Science – **A la Société de biologie** – Les Représentations du Colonel Cody – Le buffalobilisme

28 juin – La Journée du Grand Prix – Affaire Jacques Meyer – Congrès littéraire international – **Exposition Rodin et Claude Monet**

1er juillet – L'Eglise votive de Montmartre – Souvenir de Sainte-Pélagie -Une première à l'Opéra – Représentations exotiques – **Le peintre Claude Monet**

8 juillet – **L'américanisme à Paris** – Vente de Tableaux – **Le Congrès des droits des femmes** – **Les Combats de Taureaux**

18 juillet – La caravane hongroise – Le Bal des Exposants – Une Fête chez le peintre Munkaczy – Mes Médailles de la Section des Beaux-Arts – Les vieux Opéras – Une féerie nouvelle : Le Roi Soleil

22 juillet – La Fête du 14 juillet – La Revue à Longchamp – Les Chevaux de Reischoffen – **La Vérité sur l'Angélus de Millet** – Exposition de Marcelin Desboutins – Débuts de Paul Mounet – L'imbroglio de la Cantate

29 juillet – Visites royales – Georges Ier de Grèce – L'Hôtel du Shah de Perse – Compartiment persan à l'Exposition – Concours de fin d'année – Prix de Rome – Au Conservatoire – **Vanité Moderne**

5 août – La réception du Shah de Perse – Fêtes du Palais de l'Elysée – Princes exotiques – Ouvrage posthume de Victor Hugo – Réclame d'assassin – Un auteur susceptible

12 août – Fêtes universitaires – **La nouvelle Sorbonne** – **Fresque de la Sorbonne** (Puvis de Chavannes) – La mort de Félix Pyat – Antithèse romantique – Les Oeuvres littéraires – **Artistes belges décorés** – Rops et Wilder

16 septembre – **Paris électoral** – **Souvenirs sur Villiers de l'Isle-Adam** – La Tour en Diamants – Exposition des Indépendants – L'Ode triomphale de Melle Holmès

23 septembre – Un grand Meeting de Femmes – Les reprises théâtrales

30 septembre – Candidats artistes – M. Henri Fouquier – Les Décadents à la Chambre – **Les Antivaccinateurs** – **Crédulité parisienne** – **L'Absinthe réhabilitée**

7 octobre – **Pastiche international** – Tout à l'Espagne – Combats de Taureaux – Exotiques transis – **M. Osiris** – La Statue de Musset – Retour de Coquelin – **La Société d'autopsie** – **Le Dernier des Fumistes** (Sapeck)

14 octobre – **La Kermesse flamande à Paris** – La mort de Jules Dupré – L'École française du Paysage – Reprises théâtrale

28 octobre – Semaine mortuaire – Souvenirs intimes sur Olivier Métra, sur le docteur Ricord, sur Emile Augier – Réouverture du Théâtre libre : Le Père Lebonnard – Un prologue à sensation

5 novembre – Une première à sensation – Alph. Daudet intime – Les Struggle for lifeurs, la lutte pour la vie – Le Jour des Morts – Morts d'enfants

11 novembre – Fermeture de l'Exposition – La dernière journée – Les démolitions – La Succession d'Emile Augier

18 novembre – **Montmartre** – **Forains et Antiforains** – Les Prix de Vertu – Le Ruban des Comédiens – La Bûcheronne à la Comédie française – Théâtre de Marionnettes

25 novembre – **Les Camelots mécontents** – La Gaieté des rues – Deux statues : A. de Neuville et Balzac – Au Vaudeville : Le Livre d'un comédien : F. Febvre

2 décembre – Inauguration d'un nouveau musée – Au Théâtre libre – Souvenirs posthumes sur Barbey d'Aurevilly

9 décembre – La Saison d'hiver – **Un hardi explorateur** – La Salle des Capucines – Les Députés littérateurs – M. Barrès – Lutte académique – Mort de Champfleury

18 décembre – **L'Epidémie de l'influenza** – Une Interview de la maladie – **Jouets et cadeaux d'étrennes** – Un grand Mariage – Portrait de la duchesse d'Uzès – Epidémie de la décoration

23 décembre – **Fonctionnement de la Censure** – La pièce interdite de Coppée – Romans militaires – Sous-offs, par M. Descaves – Shylock à l'Odéon – Les traducteurs de Shakespeare en France

30 décembre – La Fête de Noël – Toujours l'influenza – Morts multiples – Chansons et Chansonniers modernes – Querelles d'artistes – **Exposition d'affiches** (Jules Chéret) – Souhaits

1890

6 janvier – Fêtes et Soirées mondaines – Les Décorations d'étrennes – Le japonisme et l'Exposition de M. Louis Dumoulin – Première représentation de Jeanne d'Arc – Culte public

14 janvier – **Les noms des rues et le Conseil municipal** – Le vieux Paris – Les Grands Cercles – Une première à l'Epatant – Représentation d'un mystère – **La taxe des Chiens** (Goudeau)

20 janvier – Un peu de peinture – Deux Salons annuels – Monopole des Théâtres – Un Théâtres d'application – M. Olympe Andouard – L'Emancipation féminine

27 janvier – Bal de l'Opéra – La mort de la comtesse de Renneville – **Courriers mondains** – **L'amour de la réclame** – Une première au Français – Souvenirs sur les Tuileries

3 février – **Le règne des reporters** – **Danger de l'interview** – Les Femmes d'assassins – Deux Salons annuels – Exposition du Cercle de Volney – La mort du Peintre Protais – Les Noms dans le roman et au théâtre

10 février – A l'Hôtel Terminus – Les Dîners artistiques et littéraires – **Conférence de Stéphane Mallarmé en Belgique** – **Quelques notes sur le poète**

18 février – **Tirage de Tombola** – **Jeux de hasard** – **L'Affaire de l'Olympia** – **Manet et ses amis** – Un livre à tapage – Les mœurs littéraires : Le Termite, de J. H. Rosny

24 février – **L'Exposition culinaire** – **La cuisine française** – **Un nouveau livre de bibliographie gastronomique** – A l'Ecole des Beaux-Arts – La cuisine de la peinture – Le Rembrandt de Pecq – Un drame spirituel – Les Français en Belgique

3 mars – Les Prédications du Carême – La Succession du père Monsabré – Le père Didon – Expositions des femmes peintres – Le Peintre Besnard – Les premières

10 mars – La saison mondaine – **Caisse de secours des journalistes** – **Fête à l'Hôtel Continental** – L'Orpheline

17 mars – Gaieté de Mi-Carême – **Eventails et autographes** – Le dernier livre de Drumont – Une première à la Comédie Française – Une nouvelle revue

25 mars – Une première à l'Opéra : Ascanio, 5 actes, de Saint-Saëns – Le Prix de l'Académie – Expositions de Peinture – **Les Indépendants (les pointillistes**, Seurat)

31 mars – **La désaffectation du Champ de Mars** – Maintien des bâtiments de l'Exposition – Réouverture de la Tour Eiffel – La mort de Raymond Deslandes – Nouveau genre de conférences

9 avril – **La Semaine sainte** – La Passion – Le Concert Lamoureux – Mort de M. de Pontmartin – Exposition de peinture – M. Ivan aïvasosky – Les Pastellistes français

14 avril – Le Dernier sermon du père Ponsabré, sa Vie, son Oeuvre – **Une Fête au Figaro** – **Maquettes animées**

21 avril – **Arrivée du Dr Bernheim à l'Hôtel-Dieu** – **Hypnotisme et suggestion** – **Les Occultistes à Paris** – **Leurs Chefs et leurs revues** – Exposition de M. Renouard – Au Concours hippique – Les Modes du Printemps

1er mai – Le Salon de Paris

2 mai – Les Petites Revues littéraires – **Un Manuscrit inédit de Baudelaire sur la Belgique** – **Le Paris électoral** – Exposition des Maîtres japonais

5 mai – **Impressions d'un Curieux** – Les Gardiens de la Paix – Tuyaux en bandoulière – Les Coulisses de l'Académie – Le Théâtre libre : Dante, par Benjamin Godard, Paderewsky

14 mai – L'autre Salon de Paris

19 mai – Le Vernissage au Champ de Mars – Elégantes et faux dandys – Trop d'huile – La reconstruction de l'Opéra comique – Benjamin Godard – la première du Dante – Un manifeste de M. Antoine – **Les Souvenirs de M. Legouvé**

26 mai – Les Fleurs à Paris – **L'Exposition d'horticulture** (orchidées) – **A la Plaza de Toros** – **L'Interdiction de Picadors** – Une première au Français : M. Henri Lavedan – Les Mots d'esprit

4 juin – Les Revenants, d'Ibsen au Théâtre libre – La Basoche, d'André Messager – **Exposition du peintre Raffaëlli** – Un mot de Degas

9 juin – Psychologie parisienne – L'interdiction des agences à Paris – Les Courses au chevaux – Passion du jeu – Le Voyage de Chaudfontaine aux Nouveautés – Débuts de Mme Fierens – La mort de M. Burty

18 juin – Le Cirque Molier – Comédie de Salon – Vente de la Collection Crabbe – Myranne au Théâtre libre – M. Bergerat, intime

23 juin – La Basilique du Sacré-Coeur de Montmartre – La journée du grand prix – **Un concierge sportsman** – En voyage de Hugo

1er juillet – Fêtes de Sceaux – Félibres et Cigaliers – La Terre provençale, de P. Mariéton – L'Armée du Salut et son organisation à Paris (non trouvé)

8 juillet – Patriotisme français – Jeanne d'Arc et Roland – Le drame de M. de bornier – Mlle Dudlay chez elle – **La question de l'eau** – **Paris port de mer**

16 juillet – Saison d'été – Les Villégiatures d'artistes – Nouvelles d'art : exposition Roybet – M. Français à l'Institut – **Une Conférence occultiste**

22 juillet – Fête nationale – Badauderie parisienne – **La Revue des troupes** (attentat contre le président Carnot) – Misère et encombrement – Décoration d'Artistes

28 juillet – Mariage prochain – Noces littéraires – Concours de fin d'année à l'Ecoles des Beaux Arts et au Conservatoire – La Place des pianos

4 août – Une Visite au Panthéon – Sculpture nouvelles – M. Rodin – Exposition des Arts industriels – Labiche à la Comédie française – La Vie d'un Peintre, de Jules Breton

11 août – Vacances parlementaires – Les Députés littérateurs – P. Déroulède – Recherche de la paternité et M. G. Rivet – **Une heure chez Maurice Barrès** – La Mort de Mme Ackerman

18 août – Félibres et Cigaliers de Paris – Fêtes dans le Midi – Bustes et statues – Th. Gautier par sa fille – Ingres et Dubartas – Au Théâtre des Bouffes : L'Enfant Prodigue, de Carré – La Pantomime de Pierrot

25 août – Nouveaux Placements au Louvre – Une Caisse des Musées – Le Voyage de M. Carnot – Journalistes – Morte de M. Louis Davyl – **Le Bourreau de Paris**

1er septembre – Paris vide – A la Campagne – Les Plages françaises – **Compensations de Nègres** – **Les Somalis au Jardin d'acclimatation** – Au revoir

7 octobre – Réouverture – L'Ogre – Les Etapes de la Chanson – M. Carnot – Exposition du « Blanc et Noir » – La Mort d'Alphonse Karr

13 octobre – Les Modes de l'hiver – Exposition des grands Magasins – **Le Monument de Delacroix** – Les premières – La mort de Brasseur – La modestie de Paulus

20 octobre – Une Œuvre littéraire à sensation – la vie du père Didon – Le Député Leveau – Au Vaudeville – M. Jules Lemaitre – Ouverture du Casino de Paris – La Belgique – Paris

27 octobre – **La Vente des Livres dans les gares** – Les débuts à la Chambre de M. Barrès – **La Société contre l'abus du Tabac** – La première du Maître, de Jean Julien – Cléopâtre et M. Sardou

3 novembre – Un Evénement mondain – La Grande colère de M. Renan – Ma Cousine, de Herni Meilhac – Les Premières – Le prochain académicien de Bornier

12 novembre – Le Jour des Morts à Paris – Les Nouvelles Oeuvres de M. Alfred Stevens – Conversation avec M. Antoine – Pièces belges au Théâtre libre – Le théâtre lyrique et M. Verdhurt – Trou du Souffleur (La Princesse Maleine et Mme Lupar)

17 novembre – César Franck – La Vie d'un grand musicien – M. Henri Becque et La Parisienne – Renouveau de l'opérette – Les frères Mounet

25 novembre – **Le Chauffage à Paris** – **Les Poëles mobiles** – **Rapport du docteur Chantemesse** – Dernier Amour, de G. Ohnet

2 décembre – **Le Monument de Flaubert** – **Le Règne du Reporter** – Au Théâtre libre – M. A. Scholl – Noël, mystère, de M. Bouchor – Les Marionnettes

8 décembre – La Colonie russe à Paris – La Vente de l'Orphelinat des Arts – Une Curiosité théâtrale : Le Benvenuto, de M. Diaz

17 décembre – **La Représentation du Gaulois** – **M. Arthur Meyer** – Apothéose de Bizet – Intrigues académiques – Les Premières – Réclames fin de siècle

23 décembre – **Le Patinage au Bois** – **Toilettes d'hiver** – **Union des Femmes de France** – Une conférence de M. Barrès – Expositions d'art – L'hypnotisme en justice et à la scène – Mort de A. Belot – Interdictions étrangères et étranges

29 décembre – La Semaine des Etrennes – La Morale du Joujou – La Presse et la Magistrature – Représentations judiciaires – Théâtre libre : L'obstacle, de Daudet

1891

5 janvier – **Le premier de l'An** – **Cartes de Visite** – Nécrologie – Octave Feuillet – Les Modes fin de siècle

12 janvier – Les Grands Cercles – L'Argent qui venge – Mort de Cécile Montalant – Au Chat Noir – Patrie, à l'Opéra

19 janvier – La transformation du Journal officiel – La Curieuse histoire – reprise des Faux-Bonhommes – Nécrologie : Leo Delibes – L'esprit de Scholl

27 janvier – La Misère à Paris – Pauvres et Mendiants – Les Nouveaux asiles – Secours extraordinaires – **La Question Wagner à Paris** – La Colonie belge en deuil

3 février – Les Interdictions théâtrales – Thermidor, par M. Sardou – La mort du peintre Chaplin – Départ de Sarah Bernhardt

10 février – Un Grand Mariage littéraire – **Les Nouveaux mariages civils** – Meissonnier intime – Honneurs macabres

16 février – Les Sermons de Carême – La Vie et les Oeuvres de Mgr d'Hulst – Une Nouvelle étoile (Yvette Guilbert) – La fin de siècle

23 février – Les débuts de Mgr d'Hulst – Sermons contradictoires – Les Petits salons de peinture – **La Vente Gauguin** – **Le Journal des Goncourt**

2 mars – Un Office bouddhique – Au Musée Guimet – Un Cas curieux de secret professionnel – Les Premières – La Vente Gauguin à l'Hôtel Drouot

11 mars – Cavalcades de Mi-Carême – Le Pari et les Courses – Les Premières : Musotte, M. de Maupassant ; Passionnément, de Delpit – **Un Détail du voyage de l'Impératrice** – **Caprice de grande dame**

16 mars – La mort de Th. de Banville – Portrait intime (republié dans Evocations)

23 mars – Une première à l'Opéra : Le Mage -MM. Massenet et Richepin – Le Mariage blanc, de M. Jules Lemaire – L'exposition des indépendants

1er avril – Les Jardins publics – La Semaine sainte – Offices et Concerts – Les Mémoires de Talleyrand – Les Confessions d'Arsène Houssaye et la Belgique

6 avril – Le Congrès scientifique international des Catholiques – Adhésions et Succès belges – Les Rosières de Paris – Deux Morts : G. Seurat et J. Soulary

14 avril – **Les Tarifs douaniers et les Droits des auteurs** – **Discours franco-belges** – L'Exposition des Ecrivains-Peintres – Le Droit des Avocats

23 avril – La Saison de printemps – Les Concours hippique et les Modes – Les Folies amoureuses à l'Opéra Comique – **Les Ouvreuses** – Fumisterie grandiose

27 avril – La nouvelle direction de l'Opéra – Une première symboliste – **Exposition de M. E. Carrière** – Morts et Disparus

4 mai – Le Vernissage – La Peinture et la Sculpture au Salon du Champ de Mars – La Représentation du Canard sauvage, de H. Ibsen

11 mai – Le Culte de Jeanne d'Arc – Les Incidents au Salon de sculpture – **Le Procès Salis-Péladan** – Le Cénacle de Barbey d'Aurevilly – La Mort de Jolly

19 mai – La scission des peintures – L'Ouverture du deuxième Salon du Champ de Mars – Une première au Théâtre Français – Histoire d'une collaboration – La légende de Grisélidis

25 mai – **Le Bénéfice de Paul Verlaine** – Un Villon moderne – Représentation des Symbolistes - Un drame de la Duchesse d'Uzès – Dans le Monde – Un pianiste en vogue

3 juin – L'Exposition canine – Succès de Chiens – Les Peintres animaliers – « Nell Horn » au Théâtre libre – Un romancier neuf : M. J.-H. Rosny – La mort de Roumanille

8 juin – Inauguration de la Basilique de Montmartre – Son architecture – Ses origines – Une représentation à Trianon – Le Théâtre de Marie-Antoinette – La Revue du Marquis de Massa

15 juin – **Le Grand Prix** – **La Morphine aux chevaux** – **Au cirque Molier** – **Pourboire et moustaches** – Les Premières – Ecrivains militaires

22 juin – Une première à l'Opéra-Comique – M. E. Zola – Le Rêve, par M. Brunau – **Un livre sur Rops** – Journaux illustrés belges – L'Histoire d'une Décoration

30 juin (abîmé) – Grèves unanimes – **Les Bureaux de placement** – **Les Mystères de Paris** – La correspondance de Mme Bashkirseff – Un artiste salve – Un mot de Dumas

6 juillet – La Foire de Neuilly – **La Ménagerie au Jardin des Plantes** – **Menace de disparition** – **L'Histoire du Muséum** – Querelles entre auteurs et éditeurs – La Maison Dentu – Une loi nécessaire

13 juillet – Les femmes à l'Ecole des Beaux-Arts – Nos peintresses – Une donation de 100.000 francs – La brochure sur la médecine réformée – Dans le Rêve – Théâtre libre – Journaux pornographiques

22 juillet – La Fête nationale – Plaisirs populaires – Statues et Sculpteurs – Les Iconoclastes Nouveaux décorés – M. Camille Doucet

30 juillet – Exécutions capitales – Le Cas de la femme Berland – Paris-Bondy – Le Bénéfice des crimes – **Un Syndicat médical** – Les docteurs parisiens – La Sorbonne en faute

3 août – **Le dimanche parisien** – **Chemins de fer de banlieue** – **Le Métropolitain** – Une vente à sensation – Reprise de Souvent Homme varie – M. A. Vacquerie et son oeuvre

10 août – **La jeune Génération littéraire** – **L'antidéroulédisme** – Le patron des journalistes – Deux morts : Vitu et Litolff – Dons et legs à l'Académie

17 août – Voyages princiers – Badauderie – Tout à la Russe – Mlle Rosa Venneman – Une triste histoire – La politique d'un musicien

24 août – Le Triomphe du vélocipède à Paris – Commencements humbles – Une Pétition parlementaire – **Les Bibliothèques** – Un Registre facétieux – La mort de Me Agar

31 août – Le Voyage dans Paris – **Exposition des insectes** – **La Rose-Croix esthétique** – **Sâr Péladan** – Couronnes scolaires

6 octobre – La Rentrée – Les Idées de M. Lavisse – Le Général Lassalle aux Invalides – Histoire comique d'une Statue – Reprise de Numa Roumestan – Le Théâtre de M. Daudet

12 octobre – Un roman d'actualité – Mme la duchesse d'Uzès – La reprise de Kéan à la Comédie française – **Un Gorille assassiné**

20 octobre – **Paris-Bondy** – **L'Armée du vice** – **Une Loi urgente** – **Décadence du latin et du grec** – Le Nouvel enseignement – Legs à la Ville de Paris

26 octobre – La Direction des Beaux-Arts – Le Nouveau titulaire – Rapport de l'Art et de l'Etat – Procès littéraires – Les Assignations de M. Péladan – Un Avocat russe – Théâtres

3 novembre – **Les Manufactures de l'Etat** – **La Question d'un nouveau Directeur** – **Sèvres et les Gobelins** – La mort de Dupuis – **Emmanuel Gonzalès** – **La Société des Gens de Lettres** – Le Roman-Feuilleton

9 novembre – Le Jour des Morts – Tombes d'écrivains – La mer, de M. J. Julien – La Bretagne – Les Débuts de L. Stevens

16 novembre – **Le Budget des Beaux-Arts** – **L'Opéra à la Chambre** – **Au Chat Noir** – **Aristide Bruant** – Réception de E. de Goncourt – Un Joli Mot

23 novembre – L'Eclipse de lune – Reportage céleste – Ouverture de l'Université – Elèves et Recteurs – **Les Fleurs à Paris** – **Exposition de Chrysanthèmes** – La Mégère apprivoisée au Théâtre libre – Un Faux Coquelin

30 novembre – **La Police parisienne** – **Double Danger** – **Veilleurs de Nuit** – La mort de Lord Lytton, ambassadeur et poète – Les assassins de Neuilly – Le chiffre 13

7 décembre – Querelles de Théâtres – Deux Tragédiens – Deux Chanteurs – **M. Whistler au Musée du Luxembourg** – Exposition de Peintres hollandais – La mort de Léopold Stapleaux

14 décembre – Enterrements de luxe – Don Pedro et M. Alphand – A l'Académie française – Emile Augier, homme politique – MM. de Freycinet et Greard – Le Théâtre d'Art

24 décembre – **Le vieux Paris** – Disparition du Théâtre pompéien – Au Conservatoire des Arts et Métiers – **Conférence sur la Photographie** – Théâtres – La veuve Daumier

28 décembre – Les morts : Mgr Freppel, de Lapommeraye, Albert Wolff – **Un poète maudit** (Rimbaud) – La Société des Auteurs – Au Théâtre libre : La Grande Année

1892

19 janvier – L'Influenza à Paris – Une Campagne contre la Pornographie – Le Théâtre réaliste – Raoul Ponchon – La Société des bronzes de Paris (Notes sur G. van der Straeten) – Catalogues artistiques – Une Jolie invention

25 janvier – **Moeurs parlementaires et autres** – **L'Amour de la grossièreté** – **Chez Aristide Bruant** – Un Surintendant des Beaux-Arts (Nieuwerkerke) – L'Abbé Perraud – Les Théâtres (pièces de Mascagni, Macbeth , par G. Clerc) – L'Esprit de Caliban

1er février – La Jeunesse catholique – La Séance de Bock idéal – Le Cours de M. Vignon – Tapage autour des Chaires – **Les Cuisiniers et Carême** – **La Mode des Œillets verts**

8 février – Noces d'argent du ménage Daudet – La Menteuse, au Gymnase – Notes sur L. Hennique – Dîners littéraires – M. G. Vicaire – La Légende de Sainte-Cécile – Les Marionnettes (Les Flaireurs et Faust , de Marlowe)

15 février – Les Tarifs douaniers – Inondation de bière – A l'Académie des Sciences – **Un nouveau Chimpanzé** – Par le Glaive, à la Comédie Française – M. J. Richepin

22 février – **Paris sous la neige** – **Les Marquises obligatoires** – Au Théâtre d'application : Les Oeuvres de Rollinat – La Querelle du roman – M. Ledrain

1er mars – La colonie belge à Paris – Le Banquet de l'Union belge – L'Affaire Anastay – **Un Conseil de l'ordre pour les médecins** – M. Léo Taxil – Auteurs et Editeurs

7 mars – Le Carnaval – La Gaieté parisienne – Naturalisation des Confettis – Travestis divers – Une Exposition de Gyp – **La viande de cheval** – Un Banquet d'Hippophages

14 mars – **Le Salon de la Rose Croix** – **M. Jospéphin Péladan** – **L'Evolution idéaliste** – M. Etienne Arago – L'Amiral Jurien de la Gravière – Candidatures académiques

17 mars – **Le dernier livre de Monsieur Drumont**

21 mars – **Bal à la Dynamite** – **Chez le Président de la Chambre** – **Exhibitions de Caraïbes** – La mort de Constantin Guys – M. Porel – La Succession de l'Odéon

4 avril – **La Panique** – **Littérature révolutionnaire** – **Les journaux anarchistes** – Exposition des Pastellistes – Au Théâtre d'Art (P. Fort) – Les Jeunes Revues (H. de Rotschild)

11 avril – **La Badauderie parisienne** – **Exhibitions diverses** – Notes sur Pierre Loti – Son Discours à l'Académie – Le Cas de M. E. Zola – Le voyage d'un poète (L. Dierx) à l'Ile Bourbon

19 avril – La Semaine sainte – Spectacle religieux – Evolution mystique – Brevet supérieur aux Variétés – M. H. Meilhac – Réjane au Boulevard Magenta

25 avril – **Feuilles nouvelles** – **La Libre Parole de E. Drumont** – **La Salle juive au Musée de Cluny** – Ibsen chez Mme Aubernon (Nora) – M. de Blocqueville – M. G. Droz et Ravachol

3 mai – **Toujours les anarchistes** – M. Elisée Reclus – Le centenaire de la Marseillaise – Rouget de Lisle – Collaborateurs ignorés – L'Exposition de Raffet – Le musicien Lalo – La santé de M. de Maupassant

9 mai – Les deux Salons de Peinture

16 mai – La Mort de Grévin – La caricature de la Parisienne – Une visite au Musée Grévin – La Vente des Collections de M. Dumas – Première d'Enguerrande, de M. Bergerat

24 mai – **Le Congrès des revendications féminines** – L'éligibilité des Femmes – Les bonnes Oeuvres mondaines – La Pouponnière – Me Charpentier – Thérèse Raquin au Vaudeville – Salammbô – M. E. Reyer intime

30 mai – Les Crimes passionnels – Mme Braco – Changements de la législation – La mystification des Duels – L'escrime en France – La mort du restaurateur Brébant

8 juin – A l'Académie française – M. Lavisse – Les Billets de faveur – Krach des Théâtres – Le Prince d'Aurec – Une histoire parisienne – M. H. Lavedan – La question juive au Théâtre

14 juin – Une thèse à la Sorbonne (sur Alf. de Vigny) par M. Dorisson, maîtres de conférences à la faculté de Caen) – Les Troyens à Carthage de Berlioz

22 juin – Une nouvelle oeuvre de V. Hugo – Un voyage en Belgique – Une représentation symboliste – M. Ed. Dujardin – La nouvelle rue Flaubert – Vanité de la Gloire

27 juin – **Toujours les antisémites** – **Un Duel tragique** – **La solidarité militaire** – La fin d'un chansonnier – Le caricaturiste Blass – Curieuse statistique

4 juillet – L'esprit régional – Création des Rosati – M. Carolus Duran – La fin de Tortoni – L'ancien café français – L'Opéra-Comique et le feu dans le Théâtre – Exposition en 1900

11 juillet – **Rage et choléra** – **La question de l'eau** – Une doctoresse – Les revendications féminines – Les deux Salons de Peinture – Un amateur éclectique

21 juillet – La Fête nationale – **Les diamants de la Couronne** – **La caisse des invalides du travail** – **L'enfance abandonnée** – **Legs bizarre** (les animaux domestiques) – **Un inventeur** (Capazza)

28 juillet – Les affiches parisiennes – Les étoiles de café-concert – **Le voyage circulaire** – Mort de Léon Cladel – La théorie de l'art social – Un ami de la Belgique

5 septembre – Vacances unanimes – L'ouverture de la chasse – La légende des chasseurs – Permis de femmes – Exposition des arts de la Femme – Un triduum à l'église des Carmes – **Une rentrée du docteur Charcot**

12 septembre – Menaces d'épidémie – La mort de M. Victor Wilder – Un Flamand à Paris – Un savant mystifié – La Bourse des timbres-poste – Collections parisiennes – L'histoire de la sépulture de Baudelaire

21 septembre – **La fermeture de la Morgue** – Badauderie parisienne – La reconnaissance des cadavres – Une joyeuse histoire – **L'escroquerie du mariage** – **Agences matrimoniales** – M. de Réboval (Brieux) à l'Odéon

3 octobre – Les querelles littéraires – MM. Becque et Dreyfus – MM. Brunetière et Delpit – Un nouveau journal – Rédactions scissionnaires – **Le règne du reporter** – Un drame parisien au Gymnase – M. Ernest Daudet

10 octobre – Mort de M. Renan – Portrait intime – Anecdotes et souvenirs – L'homme privé – Une académicienne – Un nouveau mets

17 octobre – La manie de l'escrime – Le Maître d'armes de Jules Mary et Grisier à la Porte Saint-Martin – La mort de M. Xavier Marmier – **Les habitués des quais**

25 octobre – **Rentrée unanime** – **Le quartier latin** – A l'école des Beaux-Arts- Les Mercuriales - La chanson à l'Académie – **Dupleix de la Dignan** – **Ces bons souscripteurs**

31 octobre – Un ami des Parisiens – Dinah Salefon détrôné – Les revues de fin d'année – Albert Miélan – Un grand mariage – Les chirurgiens Verneuil et Péon

7 novembre – M. Osiris – Les tombes abandonnées – Le bienfaiteur des morts – La santé de M. Sully-Prudhomme – Philosophie et poésie – Le compositeur Hervé – Infatuation d'artistes

14 novembre – **La série rouge – La salle des dépêches des journaux – L'exposition culinaire – Menu socialiste** – **Une exposition de bébés** – Première de Sainte Freya – L'opérette-musique du duc de Morny

21 novembre – **La panique parisienne – Magistrats et Propriétaires – Le Bourreau de Paris** – Succession de Renan – Le Cours de M. Boissier – Une première : Les paroles restent, M. Paul Hervieu

26 novembre – Les prix de vertu

28 novembre – La rentrée de M. Emile Ollivier – Le besoin de parler – Mauvais vouloir académique – La Correspondance de Flaubert – Alfred de Musset et G. Sand – Première au Théâtre français : Jean Darlot

5 décembre – L'ère des scandales – Mgr Lavigerie à Paris – Le Buste de Banville – Exposition des Symbolistes – Les néo-impressionnistes – L'influence du Théâtre libre – Les Fossiles de M. de Curel

12 décembre – L'exposition des Etrennes – Le Naturalisme et les Jouets – **Une Maison hantée** – **Les Occultistes** – Au Vaudeville : Monsieur Coulisset – La Correspondance d'Henri Heine

19 décembre – La nouvelle Salle du Musée Guimet – Le japonisme en France – Le Dîner de La Plume et l'Epée – Les auteurs et la société des Gens de Lettres – Mort de M. John Lemoinne – Les Legs bizarres

28 décembre – La Fête de Noël – Les Réveillons parisiens – Un Noël de Me Lachaud – A la société – Les voleuses du monde – La Crème de Louis XV – Les premières : Charles Demailly, Lysistrata

1893

4 janvier – Nos bons Présidents – Les Crimes passionnels – Le meurtre d'un boucher – Une nouvelle monnaie – Les joujoux des Camelots – Etrennes utiles

10 janvier – **Le 1er de l'An – Mendiants et Pauvres – Le Paris de la Misère – Asiles de nuit** – L'anniversaire de la Mort de Gambetta – Abl. Delpit – **Une carte de visite originale** (adressée par Stéphane Mallarmé à l'auteur)

19 janvier – Les ligues féminines – Refus des Candidats – L'envoûtement – **M. J.-K. Huysmans et les sciences occultes** – Une première au Chat-Noir – **Les coquilles**

25 janvier – L'actualité – Anniversaire de la Mort de Louis XVI – Ouverture d'un cours de M. Brunetière – La Critique d'aménité – Werther, de Massenet – Un auteur suédois : Strindberg

30 janvier – **Hiver triste – Facéties de croque-mort – Les Pompes funèbres** – La Maladie de Maupassant – Prochaines élections académiques – L'Académie et Panama – La Tour Eiffel

6 février – Les idées dans l'air – Voleurs fin-de-siècle – Exposition de femmes peintres – **Une peintresse symboliste** (Jeanne Jacquemin) – **L'art et les timbres-poste** – Une première de Madame Chrysanthème

15 février – Un Triste hiver – Les Trophées, de M. J.-M. de Hérédia – Un Parnassien inédit – Portrait intime – La Réforme de l'Orthographe des Dictionnaires, de l'Académie – Une première : l'Argent d'autrui, de L. Henrique

22 février – Le carême parisien – Fêtes et pénitence – Les prédicateurs – Les exploits de la police – L'agent de la sûreté Rossignol – Les bas-fonds de la capitale – Mort d'Augustine Brohan

28 février – L'Exposition universelle de 1900 – Travaux de la Commission – Choix d'un emplacement – **La Nouvelle Société des romanciers français – Auteurs et Editeurs** – Les premières : Pêcheurs d'Islande et Flipote. La pièce de M. Dumas : La Route de Thèbes

6 mars – La réception de M. Lavisse – **Les Etudiants de Paris – Tapage autour des Chaires** – La Transformation du Journal des Débats – Un Ballet nouveau à l'Opéra – L'Esprit de Gounod

13 mars – La Mi-Carême – Gaîté parisienne – Le Cortège des Blanchisseuses – La Mascarade des Etudiants – La Mort de M. Taine – L'Oeuvre et l'Homme – Une Première à la Comédie Française – M. G. de Maupassant

21 mars – **Un Livre sur la Belgique** – Me Michelet – Jugements d'Historien et de Poète – Réception de M. Lavisse à l'Académie – Les Drames sacrés au Vaudeville (A. Silvestre et Morand) – La Mode mystique

27 mars – Funérailles nationales – Le Convoi de Jules Ferry – Les Grands Morts – Une Election à l'Académie – M. Challemel-Lacour – L'Exécution de M. Renan – Kossy à l'Opéra-Comique – L'Evangile au Théâtre

3 avril – La Semaine Sainte – Les Sermons de Carême – Les Vendredi-Saint des Libres-Penseurs – Eau de source à Paris – Reprise des Effrontés – Un Candidat perpétuel, E. Manuel

10 avril – Fêtes de Printemps – Les Bals costumés – Les Petits Salons – **Le Sâr Péladan et la Rose Croix** – Le Docteur Blanc, de M. Catulle Mendès – Le Kangourou boxeur

18 avril – Une Curieuse Fête travestie – Les Modes nouvelles – Retour à 1830 – **La Ligue contre le Tabac** – Peintres belges jugés par les Goncourt

25 avril – Printemps parisien – Les Jardins Publics – La Manie des Fleurs – Les Arbres du Bois de Boulogne – Un Discours sensationnel (M. Aulard) – La Ligue démocratique des Ecoles – Le Citoyen Maxime Lisbonne

2 mai – Le salon de peinture des Champs-Elysées

9 mai – Le salon de peinture du Champ de Mars

15 mai – Saison de printemps – Candidature d'Ecrivain (en politique) – Suicide d'artiste (tragédien Gabel de Lodem) – Les pauvres comédiens : Mlle Duguérit – La Reine Juana (de Parodi) – La Walkyrie à l'Opéra

24 mai – Le repos des fumistes – L'Anarchie à l'Académie – Maxime Lisbonne et ses complices – M. Zola et les étudiants – La laïcisation des hôpitaux – **Pelléas et Mélisande de M. Maeterlinck**

30 mai – M. de Bornier à l'Académie – M. d'Haussonville – La tragédie héréditaire – **La passion du jeu – Les grands cercles et les courses** – Représentation d'adieu de M. Febvre

7 juin – Les étrangers à Paris – L'ancien chauvinisme français – Les Tisserands d'Hauptman – La réalité des théâtres – Cinq tableaux – L'art socialiste et l'art mystique

27 juin – Fin de saison mondaine – Chez la princesse de Sagan – Conférences dans le monde – La Fin d'Antonia (Edouard Dujardin) – Théophraste Renaudot – Exposition des journalistes – Fin de siècle – La grève des cochers

3 juillet – La Belgique au Congrès du droit pénal – M. Le Jeune à Paris – **La vérité du service anthropométrique du docteur Bertillon** – Inauguration de la Pouponnière – La fermeture de Tortoni

10 juillet – **Au quartier latin – La police parisienne** – Le Bal des artistes – **La mort de Guy de Maupassant** – Histoire de ses débuts – Sa maladie

19 juillet – La Fête du 14 juillet – Encore une statue – **L'inventeur du télégraphe** – La liberté des avocats – Le Conseil de l'Ordre – Un grand divorce parisien – Le Salon de la Revue des Deux Mondes

26 juillet – La fermeture du Chat-Noir – Tavernes gothiques – Les chansonniers – La reconstruction de l'Opéra-Comique – Nos salles de spectacle – Les Concours du Conservatoire

31 juillet – La Réforme de l'orthographe – A l'Académie – Pétitions de l'université – Pédagogues et écrivains – La démission de Mlle Reichenberg – La Comédie-Française en Province -Le ménage Buloz

7 août – Les distributions des prix – Discours officiels – Les exercices physiques dans les lycées – **Le Paris électoral – Affiches et Candidats** – La mort de Mario Uchard

15 août – **Les réunions publiques – Clemenceau orateur** – Les écrivains candidats – La persécution des forains – Une messe à la mémoire de Naundorff, les derniers partisans

21 août – Un attentat contre M. Lockroy – Le cocher Moore et V. Hugo – Les fous en liberté – Le docteur Blanche – **M. Charcot et la Salpétrière – Les médecins parisiens**

19 septembre – Paris en voyage – Les visiteurs russes – La langue russe en France – La littérature et l'anarchie – **Un catéchisme socialiste** – Exposition des artistes du XXe siècle – Un nouveau décoré : M. J.-K. Huysmans

27 septembre – **La prochaine exposition de 1900** – M. Alfred Picard – **Exposition des Paï-Pi-Bré – Les végétariens** – Ouverture des théâtres – Pièces napoléoniennes – Les journalistes français à Londres

3 octobre – Les fêtes franco-russes – Superstition des dates – La maison de Tourgueneff (sic) – Le musée de la Comédie-Française – Pièces anatomiques – La nouvelle direction du Gymnase – Première et reprise

9 octobre – **La fête des coiffeurs parisiens – Le coiffeur-député Chauvin** – Coiffure française – L'affaire du sergent Hur – Civil ou militaire – Ibsen à Paris – Représentation de Rosmersholm – M. d'Ennery

19 octobre – **En bicycle de Saint-Pétersbourg à Paris – Le recordman Charles Terrent – Les femmes vélocipédistes** – **Une exposition d'art musulman** – En cours d'assises – Voleurs et mendiants fin de siècle

24 octobre – Fêtes franco-russes – Arrivée de l'amiral Avelan – La décoration de Paris – Psychologie de la foule – **Portrait intime de Gounod – Une école nouvelle – Vanité de la Gloire**

30 octobre – La fin des fêtes russes – Les grandes premières – M. Sardou et son domaine de Marly – Le 1er Empire – Madame Sans-Gêne au Vaudeville – M. de Curel – L'Amour brode au Théâtre français

7 novembre – Le jour des morts – Les cimetières parisiens – Tombes célèbres – Les fours crématoires – La fermeture des cercles – Le jeu à Paris – Trucs de tricheurs – La baronne de Rhoden aux Folies-Bergère

14 novembre – La rentrée de Mme S. Bernhardt – Son ancienne vogue – Directrice et artiste – Les Rois de M. J. Lemaître – Art et socialisme – Une représentation de l'oeuvre – A l'Académie de médecine – Nos bons docteurs

21 novembre – La remise à Paris des oeuvres de David, le père du musée de Bruxelles

28 novembre – **Le congrès des guérisseurs – Empiriques et médecins – La liberté des professions** – **Exposition du peintre Gauguin** – La reine de Tahiti à Paris – A l'Opéra-Comique – L'attaque du moulin – Le cas de M. Zola

4 décembre – La musique en France – La société des grands concerts – César Franck chez Lamoureux – Le plain-chant – Saint-Servais – Tribunaux – Querelle de deux tragédiens – Les Gigolettes

12 décembre – L'Ouverture de la Sorbonne et du Collège de France – Le Cours de M. Brunetière – La Direction de la Revue des Deux Mondes – Une proposition de M. Naquet – **La Chasse démocratique ou féodale** – L'agitation féminine – Me Céline Renooz – Protestation contre M. de Goncourt

20 décembre – **La Semaine des anarchistes – Les Journaux anarchistes** – La mode napoléonienne dans le livre et au théâtre

28 décembre – **Une Epidémie de variole** – La Vaccination à Paris – Le Rire et la Peur – Le cocher Moore en Cour d'assises – Chez V. Hugo – La vente de Maupassant

1894

3 janvier (exemplaire très abîmé) – L'anarchiste Vaillant en Cour d'Assises – M. Jean Ajalbert, avocat et écrivain – Gwendoline à l'Opéra – M. E. Chabrier – La mort de V. Considérant – Physiologie du jour de l'an

9 janvier – L'an nouveau – Les Baraques du Boulevard – **Etrennes et jouets** – Un défi à l'escrime française – **La crise des vins** – Le nouveau timbre-poste

17 janvier – En Cour d'assises – La plaidoirie de Vaillant – Les accusés en représentation – Le Droit de grâce – Le nouveau projet de loi pour les exécutions – Mariage du duc d'Uzès – M. E. Reclus et les Flamands

23 janvier – La Revanche des poètes – Une Conférence du comte de Montesquiou – Portrait intime – Résurrection de Marceline Valmore – M. Bouchor et le Théâtre des Marionnettes – **Une affiche féministe – L'avis de M. Vacquerie**

30 janvier – **Un nouveau triomphe de Sarah Bernhardt** – Retour de la tragédienne à Paris – Directrice de Théâtre, Izéil, par MM. A. Silvestre et Morand – La réception de M. Challemel-Lacour – Les futurs académiciens

7 février – La nouvelle Revue de Paris – M. Ganderax – Les revues des éditeurs – Les jeunes revues – Hannele Mattern au Théâtre libre – Le jubilé du baron Beyens

16 février – Le Carnaval des rues – Renouveau et Confetti – Election de la reine des blanchisseuses – Les étudiants et la mi-carême – Mort de Maxime du Camp – **Maria Deraismes et le mouvement féministe** – La blague parisienne et Vaillant

18 février – **Maria Deraismes et le mouvement féministe**

20 février – La réception de M. Brunetière et l'Académie – La critique et le professeur – M. Pailleron intime – Les Cabotins au Théâtre-Français – Nos romanciers et le Midi

27 février – Le règne de la bière – La brasserie Pousset – Testament d'un patron – Sifflets au spectacle – Deux pièces interdites – MM. Barrès et Paul Adam – La censure

6 mars – La résurrection de carnaval – Les blanchisseuses – Un journal d'étudiants – M. Brunetière sifflé en Sorbonne – Représentation d'Axel de Villiers de l'Isle-Adam

19 mars 1894 – **Un legs au Musée du Luxembourg – Le tourniquet des musées**

21 mars – A l'église de la Madeleine – L'explosion et le P. Gardet – Les prédicateurs du présent Carême – **Une conférence sur les pays nègres** – La première de Thaïs à L'Opéra

29 mars – La semaine sainte – Anniversaire de la Commune – Un legs au Musée du Luxembourg (Caillebotte) – Le tourniquet des Musées – L'Amérique et nos artistes

5 avril – Les prochaines fêtes de Jeanne d'Arc – A Notre-Dame – Culte populaire – Ouverture de la foire au pains d'épices – Le mariage de G. Hugo

13 avril – Le concours hippique – M. Laurent Tailhade – La jeunesse littéraire et l'anarchie – **L'abbé Le Rebours** (La Madeleine à Paris) et Brown-Squard – **M. Odilon Redon et son exposition** – Quelques salons de peinture

20 avril – **Un discours de M. Berthelot** – Le règne de la chimie – Une cloche russe à Paris – Théâtre de l'Odéon – Les deux noblesses de M. H. Lavedan – Mariages parisiens

26 avril – Le Salon de peinture du Champ de Mars

1er mai – Jeanne d'Arc – Notre Dame de Paris – **La souscription du Nouvel emprunt** -Un grand scandale parisien – La famille Sagan – La haute Bohème – Une lecture de M. Zola

11 mai – Le 1er mai ouvrier – L'origine de cette date – M. Félix Fénéon – Le vernissage du salon – Quelques oeuvres – La statistiques de la peinture

9 juin – Un ministre poète G. Leygues – L'élection de M. Bourget à l'Académie – M. Albert Sorel – **Exposition de Manet** – Une Taverne artistique

16 juin – Curieuse exhumation – La question Louis XVII – Le parti des Naundorff – **Les hôpitaux de Paris** – Scandales aux courses – La maison de V. Hugo

20 juin – L’exposition de Paris de 1900 – Rapport de la commission des projets d’initiative privée – Le départ de M. Antoine – La fin du Théâtre libre – Deux morts : M. Foucault de Mondront et M. J. Theest

29 juin – **Une proposition quant à la législation pénale du mariage** – L’agitation des vélocipédistes – L’anglomanie – **Un Turner pour le Musée du Louvre** – Mort de l’Alboni

5 juillet – Le deuil de Paris – Couronnes de fleurs – M. Carnot et les artistes – **Ouverture de la pêche à la ligne** – Interdictions vexatoires – La grande colère des Félibres

21 août – Paris en voyage – Les fêtes des Félibres – Représentations au Théâtre d’Orange – Mistral – Concours pour l’exposition de 1900 – La tour Eiffel

1er septembre – Les Parisiens aux eaux – **Une proposition de M. Mallarmé** (droits d’auteur) – Les droits des auteurs morts – Auteurs et éditeurs – Le narcissisme de M. Zola

4 septembre – **L’ouverture de la chasse – Le règne des braconniers – Les grandes chasses** – **Une ascension de ballon dirigeable – Les inventeurs** – Reprise de « Severo Torelli » – Les scrupules de la Comédie-Française

13 septembre – Le revers de la gloire – La démolition de l’hôtel Meissonnier – La Justice jugée – Le cas des frères Rorique – Une fête à l’armée du salut – M. Zola assigné

17 septembre – Le pélerinage de l’église des Carmes – Une course de taureaux parisiens – La prochaine saison théâtrale – La mort du musicien Chabrier

24 septembre – Les grandes manoeuvres – Vélocipédistes militaires et civils – A propos de statues – Alphand et les arbres parisiens – Réouverture de l’Odéon – Mme Judith Gautier

3 octobre – **Une invention nouvelle – Le docteur Roux et le vaccin du croup – A l’Institut Pasteur** – M. Coquelin et Mme Sarah Bernhardt – La curée de M. Sarcey – Injures littéraires

10 octobre – **Le congrès de sociologie** – **Sociologues et socialistes** – **Les hôpitaux de Paris** – **Divettes et cafés-concerts** – Mort de V. Koning – L’album des lapsus

18 octobre – Fondation du grand prix d’automne – Le landau du président – Concurrence de M. Lisbonne – **Verdi à Paris** – Une première au Théâtre-Français – « Vers la joie » de M. Jean Richepin – Exposition de M. Puvis de Chavannes

31 octobre – **Les auteurs gais – Revues de fin d’année – M. Courteline** – Les Grimaces de Paris aux Nouveautés – **L’assistance par le travail**

9 novembre – **Un faux tableau – Querelles d’experts** – **La grève des chevaux de bois – A la foire de Montmartre** – M. Maurice Donnay – La « Gismonda » de M. Sardou

13 novembre – **La société des gens de lettres et la statue de Balzac – Chez M. Rodin** – Le deuxième centenaire de Voltaire – Ouverture de la saison de l’Oeuvre – La mort de Louis Figuier – Le théâtre scientifique

20 novembre – Exposition de chrysanthèmes – Les couronnes pour le Tsar – Les nouveaux conscrits – La littérature militaire – La décoration de Mme Sarah Bernhardt – Le nouvel ambassadeur de Belgique

26 novembre – **La mort de Francis Magnard** – Portrait intime – Ecrins et fleurs – Débats littéraires – **Les prix de vertu** – Succession de Leconte de Lisle

4 décembre – Encore l'affaire Rodin – La société des gens de lettres – M. Aurélien Scholl – **Les cigarettes** – Un paysan écrivain : Baptiste Bonnet – A l'Oeuvre : la vie muette de M. Beaubourg

11 décembre – **Le Salon du cycle – Le grand prix vélocipédique – Les femmes à bicyclette** – MM. Zola et Brunetière à Rome – Un nouvel immortel – M. Arsène Houssaye et le 41e fauteuil

20 décembre – Le retour des almanachs – Un almanach encyclopédique – **Exposition de M. Egoreff – Les occultistes parisiens** – Représentations à l'Oeuvre – **M. Strindberg**

29 décembre – **Triste fin d'année – Le procès Dreyfus** – Espions allemands – Les projets de l'Exposition de 1900 – Mort du peintre Jean Gigoux – Les legs au Louvre

1895

3 janvier – **Une fête en l'honneur de M. Puvis de Chavannes** – le peintre et son oeuvre – Une nouvelle décoration – M. Casimir Périer et la Chanson – **Décadence du Chat-Noir**

8 janvier – **Dégradation du traître** – Dans la cour de l'Ecole militaire – Une scène au Ministère de la Guerre (dictée à Dreyfus des termes de sa lettre) – Mistral à Paris – Un Schisme chez les Félibres – Ministres et Ecrivains

15 janvier – **Le legs Caillebotte** – Difficulté avec l'Etat – La pléiade des peintres impressionnistes – **Deux journalistes parisiens** – Odyssée autour du monde – Mort de B. Godard

8 février – Les funérailles de Canrobert – **Retour triomphal de Henri Rochefort** – La retraite de M. Got – Féminisme (contre Strindberg)

12 février – **L'Hiver cruel – Secours au malheureux – Les Asiles de nuit** – Une Réception à l'Académie – Mlle Augusta Holmès à l'Opéra – Les Frères Lionnet

19 février – **L'Apothéose des gloires françaises – Un Banquet en l'honneur de M. Ed. de Goncourt – Sa vie et son œuvre** – Une Pièce allemande à Paris – Première de Jules Lemaître : Le Pardon – **L'Art et le peuple**

2 mars – Mort de A. Vacquerie – Portrait intime – Sa Vie et ses Oeuvres – Une première à la Comédie Française : Les Petits Masques, de M. Boniface – Le Monde et les Ecrivains – **Une Vente de Gauguin** – Un Peintre en Afrique

8 mars – Le carnaval parisien – **La Mode du duel – M. Harry Alis – Duels littéraires** – Les Artistes français à Berlin – internationalisme de l'art

15 mars – **Le Bal de l’Elysée – La popularité de M. Félix Faure – Buffets et danses – Un projet de loi contre le duel – Les photographes-amateurs – Mort de Berthe Morisot – Le nouveau tarif des voitures**

29 mars – Fiançailles de la princesse d’Orléans avec le duc d’Aoste – Les Deux Patries, de Hennique

Table des matières

Avant-propos.....5
Les débuts de Georges Rodenbach au Journal de Bruxelles — février 1888.....7
Le bal de l'Hôtel de Ville — 6 février 1888.....9
Les rôdeurs de Paris — 13 février 1888.....10
L'association du Volapük — 13 février 1888.....11
Carnaval — 20 février 1888.....12
La Tour Eiffel en construction — 20 février 1888.....13
Exposition culinaire — 28 février 1888.....14
Guerre aux affiches — 5 mars 1888.....15
Le général for ever ! — 12 mars 1888.....16
Les marchands de vins — 12 mars 1888.....18
A la conférence du jeune Barreau — 12 mars 1888.....19
Exposition des aquarellistes — 12 mars 1888.....20
Statuomanie — 21 mars 1888.....22
L'anniversaire de la Commune — 27 mars 1888.....23
Un nouveau Club — 27 mars 1888.....25
Prologue de fleurs — 3 avril 1888.....26
Les femmes auteurs — 3 avril 1888.....27
La foire aux pains d'épices — L'Hospitalité de nuit — Les Bureaux de placement — 9 avril 1888.....28
Mort de Claude Vignon — 16 avril 1888.....31
Exposition des caricaturistes français — 30 avril 1888.....33
Les fêtes mondaines du printemps — 22 mai 1888.....36
Les faux billets de banque — 28 mai 1888.....38
Exposition horticole et exposition canine — 28 mai 1888.....40
Persécution contre les chiens — 13 juin 1888.....42
Exposition de Claude Monet — 19 juin 1888.....43
La question des Grands-Magasins — 27 juin 1888.....44
L'orchestre invisible — 27 juin 1888.....46
Un déjeuner aérien — 9 juillet 1888.....47
La Fête nationale — 17 juillet 1888.....49
Brelan de statues — 17 juillet 1888.....51
Le Jardin d'Acclimatation — 23 juillet 1888.....52
Le nouvel Hôtel des Postes — 23 juillet 1888.....53
Exposition d'hygiène et de sauvetage — 30 juillet 1888.....54
Concours du Conservatoire — 30 juillet 1888.....56
La grande querelle académique – 6 août 1888.....58
La vie parisienne à la mer — 6 août 1888.....61
L'œuvre des Flamands à Paris — 13 août 1888.....62
Un discours de Mistral — 20 août 1888.....65
A propos de la mort de Charles Cros — 20 août 1888.....67
Paris en vacances . Les côtes de la Manche : Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, Dinard, le Mont-Saint-Michel, Cancale et ses huîtres. — 27 août 1888.....69
Paris en vacances — Les Côtes de l'Océan — Lorient et la Statue de Brizeux — Port-Louis — La Pêche de la sardine — Manœuvres militaires — Quimper et Quimperlé — La Foi des Bretons — 3 septembre 1888.....75
Le pain en grève — 25 septembre 1888.....80
Exposition des grands magasins — 2 octobre 1888.....82
Tourniquets — 2 octobre 1888.....84
Censure — 2 octobre 1888.....85

Mort du peintre Boulenger — 2 octobre 1888....86
Robes du prochain hiver — 9 octobre 1888....87
La chute des feuilles et des almanachs — 9 octobre 1888....88
Les étrangers en France — 15 octobre 1888....90
Une taverne originale — 24 octobre 1888....91
Réouverture du Théâtre-Libre — 24 octobre 1888....93
La fin d'un monde — 24 octobre 1888....95
Manies exotiques : la mode russe — 30 octobre 1888....96
La culture anglaise des biceps — 30 octobre 1888....97
La semaine des morts — 5 novembre 1888....99
Vitrines et jouets — 10 décembre 1888....102
L'élection du peintre Moreau à l'Institut — 10 décembre 1888....104
Les doctoresses — 17 décembre 1888....107
L'exposition des Trente-Trois — 2 janvier 1889....108
La nouvelle année — Les camelots et les boutiques d'Etrennes — 7 janvier 1889....109
Physionomie du Paris électoral — 28 janvier 1889....111
Transformation d'une critique — A la salle du boulevard des Capucines — 12 février 1889.114
La société antiesclavagiste de France — 18 février 1889....115
Requiem de la Croix-Rouge — 18 février 1889....117
Concours de beauté — 26 février 1889....118
Un roi exotique — 4 mars 1889....119
Un Traitement nouveau — 26 mars 1889....121
L'état des travaux de l'Exposition — 1er avril 1889....123
Printemps revenu — La bourse des timbres postes — 15 avril 1889....125
Physionomie de Paris — 23 avril 1889....126
Ouverture de l'exposition — 15 mai 1889....128
La tour Eiffel — Illuminations — 15 mai 1889....131
Merveilles de la réclame américaine — 20 mai 1889....132
Nouvelles mondaines — Eclairage électrique — Le commerce parisien mécontent — 27 mai 1889....134
Petits mécontentements — Les Cochers — Les faux tickets de l'Exposition — 3 juin 1889...136
Exposition canine — 3 juin 1889....138
Les cochers récalcitrants — 19 juin 1889....139
A la Société de biologie — 19 juin 1889....141
Exposition Rodin et Claude Monet — 28 juin 1889....142
Exposition de Claude Monet — 1er juillet 1889....144
L'américanisme à Paris — Vente de tableaux — 8 juillet 1889....145
Le congrès du droit des femmes — 8 juillet 1889....147
Les combats de taureaux — 8 juillet 1889....148
La vérité sur l'Angélus, de Millet — 22 juillet 1889....150
Vanité moderne — 29 juillet 1889....151
La nouvelle Sorbonne — Fresque de la Sorbonne — 12 août 1889....153
Artistes belges décorés — 12 août 1889....156
Paris électoral — 16 septembre 1889....157
Souvenirs de Villiers de l'Isle-Adam — 16 septembre 1889....158
Les antivaccinateurs — crédulité parisienne — 30 septembre 1889....160
L'Absinthe réhabilitée — 30 septembre 1889....162
Pastiche international — 7 octobre 1889....163
M. Osiris — 7 octobre 1889....166

La Société d'autopsie — 7 octobre 1889.....167
Le dernier des fumistes — 7 octobre 1889.....168
La kermesse flamande à Paris — 14 octobre 1889.....169
Montmartre — Forains et anti-forains — 18 novembre 1889.....172
Les camelots mécontents — La gaîté des rues — 25 novembre 1889.....174
Un hardi explorateur — 9 décembre 1889.....176
L'épidémie de l'influenza — 18 décembre 1889.....178
Jouets et cadeaux d'étrennes — 18 décembre 1889.....180
Fonctionnement de la censure — 23 décembre 1889.....181
Exposition d'affiches — 30 décembre 1889.....182
Les noms de rues et le conseil municipal — 14 janvier 1890.....184
La taxe des chiens —14 janvier 1890.....186
Courriers mondains — L'amour de la réclame — 27 janvier 1890.....188
Le règne des reporters — Danger de l'interview — 3 février 1890.....189
Conférences de Stéphane Mallarmé en Belgique — Quelques notes sur le poète — 10 février 1890.....192
Tirage de la tombola — Jeux du hasard — 18 février 1890.....194
L'affaire de l'*Olympia* — Manet et ses amis — 18 février 1890.....195
L'exposition culinaire — La cuisine française — Un nouveau livre de bibliographie gastronomique — 24 février 1890.....197
Caisse de secours des journalistes — Fêtes à l'Hôtel Continental — 10 mars 1890.....200
Eventails et autographes — 17 mars 1890.....202
Les Indépendants — 25 mars 1890.....203
La désaffectation du Champ de Mars — 31 mars 1890.....204
La semaine sainte — 9 avril 1890.....206
Une fête du *Figaro* — Maquettes animées — 14 avril 1890.....207
L'arrivé du Docteur Bernheim à l'Hôtel-Dieu. — Hypnotisme et suggestion. — Les occultistes à Paris. — Leurs chefs et leurs revues. — 21 avril 1890.....209
Un manuscrit inédit de Baudelaire sur la Belgique — 2 mai 1890.....213
Le Paris électoral — Candidats fantaisistes — 2 mai 1890.....215
Impressions d'un curieux — 5 mai 1890.....217
Les souvenirs de M. Legouvé — 19 mai 1890.....219
L'exposition d'horticulture — 26 mai 1890.....220
A la Plaza de Toros — L'interdiction des picadors — 26 mai 1890.....222
Exposition du peintre Raffaëlli — 4 juin 1890.....224
Un concierge sportsman — 23 juin 1890.....226
La question de l'eau — Paris port de mer — 8 juillet 1890.....227
Une conférence occultiste —16 juillet 1890.....229
La revue des troupes — 22 juillet 1890.....230
Une heure chez Maurice Barrès — 11 août 1890.....231
Le bourreau de Paris — 25 août 1890.....233
Compensations de Nègres — Les Somalis au Jardin d'acclimatation — 1er septembre 1890. 234
Le monument Delacroix — 13 octobre 1890.....236
La vente des livres dans les gares — 27 octobre 1890.....238
La Société contre l'abus du tabac — 27 octobre 1890.....240
Le chauffage à Paris — Les poêles mobiles — Rapport du docteur Chantemesse — 25 novembre 1890.....241
Le Monument de Flaubert — Le règne des reporters — 2 décembre 1890.....244
La Représentation du Gaulois — M. Arthur Meyer — 17 décembre 1890.....247

Le patinage au Bois — Toilettes d'hiver — Union des Femmes de France — 23 décembre 1890 250
Le premier de l'an — Cartes de visite — 5 janvier 1891 252
La question Wagner à Paris — 27 janvier 1891 255
Les nouveaux mariages civils – 10 février 1891 257
Une nouvelle étoile – 16 février 1891 258
La vente Gauguin — Le Journal des Goncourt — 23 février 1891 260
Un office bouddhique — 2 mars 1891 263
La Vente Gauguin à l'Hôtel Drouot — 2 mars 1891 265
Un détail du voyage de l'impératrice — Caprice de grande dame — 11 mars 1891 266
Les tarifs douaniers et le droit des auteurs — Discours franco-belges — 14 avril 1891 267
Les ouvreuses — 23 avril 1891 269
Exposition de M. Eugène Carrière — 27 avril 1891 270
Le Procès Salis-Péladan — Le cénacle de Barbey d'Aurevilly — 11 mai 1891 271
Le bénéfice de Paul Verlaine — 25 mai 1891 273
Le Grand Prix — La morphine aux chevaux — 15 juin 1891 275
Au Cirque Molier — 15 juin 1891 277
Pourboires et moustaches — 15 juin 1891 278
Un livre sur Rops — 22 juin 1891 280
Les bureaux de placement — Les Mystères de Paris — 30 juin 1891 282
La Ménagerie au Jardin des Plantes — Menace de disparition — L'Histoire du Muséum — 6 juillet 1891 283
Un syndicat médical — 30 juillet 1891 285
Le dimanche parisien — Chemins de fer de banlieue — Le Métropolitain — 3 août 1891…. 287
La jeune génération littéraire — L'antidéroulédisme — 10 août 1891 289
Les bibliothèques — 24 août 1891 291
Exposition des insectes — 31 août 1891 293
La Rose-Croix esthétique — Le sar Péladan — 31 août 1891 295
Un gorille assassiné — 12 octobre 1891 297
Paris-Bondy — L'Armée du vice — Une Loi urgente — 20 octobre 1891 298
Décadence du latin et du grec — 20 octobre 1891 300
Les Manufactures de l'Etat — La Question d'un nouveau Directeur — Sèvres et les Gobelins — 3 novembre 1891 302
La Société des gens de lettres — Emmanuel Gonzalès — Le roman-feuilleton — 3 novembre 1891 305
Le budget des beaux-arts — L'Opéra à la Chambre — 16 novembre 1891 307
Au Chat Noir — Aristide Bruant — 16 novembre 1891 309
Les Fleurs à Paris — Exposition de Chrysanthèmes — 23 novembre 1891 311
La police parisienne — Double danger — Veilleurs de nuit — 30 novembre 1891 313
M. Whistler au musée du Luxembourg — 7 décembre 1891 315
Le vieux Paris — 24 décembre 1891 317
Conférence sur la photographie – 24 décembre 1891 319
Un poète maudit — 28 décembre 1891 321
Mœurs parlementaires et autres — L'amour de la grossièreté — Chez Aristide Bruant — 25 janvier 1892 323
Aristide Bruant — 25 janvier 1892 324
Les cuisiniers et Carême - 1er février 1892 325
La mode des œillets verts — 1er février 1892 327
Un nouveau chimpanzé — 15 février 1892 328

Paris sous la neige — Les marquises obligatoires — 22 février 1892.....329
Un Conseil de l'Ordre pour les médecins — 1er mars 1892.....331
La viande de cheval — 7 mars 1892.....333
Salon des Rose+Croix — M. Joséphin Péladan — L'évolution idéaliste — 14 mars 1892.....334
Le dernier livre de M. Drumont — 17 mars 1892.....337
Bal à la dynamite — Chez le Président de la Chambre — 21 mars 1892.....340
Exhibition de Caraïbes — 21 mars 1892.....341
La panique — Littérature révolutionnaire — Les journaux anarchistes — 4 avril 1892.....342
La badauderie parisienne — Exhibitions diverses - 11 avril 1892.....344
Feuilles nouvelles — La Libre parole de M. Edouard Drumont — La Salle juive au Musée de Cluny — 25 avril 1892.....345
Toujours les anarchistes — M. Elisée Reclus — 3 mai 1892.....347
Le congrès des revendications féminines — 24 mai 1892.....348
Toujours les antisémites — Un duel tragique — La solidarité militaire —.....349
27 juin 1892.....349
Rage et choléra — La question de l'eau — 11 juillet 1892.....351
Les diamants de la couronne — La Caisse des invalides du travail — L'enfance abandonnée — 21 juillet 1892.....352
Legs bizarres – 21 juillet 1892.....354
Un inventeur — 21 juillet 1892.....356
Le voyage circulaire – 28 juillet 1892.....358
Une rentrée du docteur Charcot — 5 septembre 1892.....359
La fermeture de la morgue — 21 septembre 1892.....360
L'escroquerie au mariage — agences matrimoniales — 21 septembre 1892.....362
Le règne du reporter — 3 octobre 1892.....364
Les habitués des quais — 17 octobre 1892.....366
Rentrée unanime — Le Quartier-Latin — 25 octobre 1892.....368
Dupleix de la Dignan — Ces bons souscripteurs — 25 octobre 1892.....369
La série rouge — La salle des dépêches des journaux — L'exposition culinaire — Menu socialiste — 14 novembre 1892.....370
Une exposition de bébés — 14 novembre 1892.....372
La panique parisienne — Magistrats et Propriétaires — Le Bourreau de Paris — 21 novembre 1892.....373
Une maison hantée — 12 décembre 1892.....375
Le premier de l'An — Mendiants et Pauvres — Le Paris de la Misère — Asiles de nuit — 10 janvier 1893.....377
Une carte de visite originale — 10 janvier 1893.....379
M. J.-K. Huysmans et les sciences occultes — 19 janvier 1893.....380
Les coquilles — 19 janvier 1893.....381
Hiver triste — Facéties des croque-morts — Les pompes funèbres — 30 janvier 1893.....382
Une peintresse symboliste — 6 février 1893.....384
L'art et les timbres-poste — 6 février 1893.....385
La nouvelle société des romanciers français — Auteurs et éditeurs — 28 février 1893.....386
Les étudiants de Paris — Tapage autour des chaires — 6 mars 1893.....388
Un livre sur la Belgique — 21 mars 1893.....390
Le Sar Péladan et la Rose+Croix — 10 avril 1893.....393
La Ligue contre le Tabac — 18 avril 1893.....395
Pelléas et Mélisande, de M. Maurice Maeterlinck — 24 mai 1893.....396
La passion du jeu — Les grands cercles et les courses — 30 mai 1893.....398

La visite au service anthropométrique de M. Bertillon – 3 juillet 1893.....400
Au quartier latin — La police parisienne — 10 juillet 1893.....402
La mort de Guy de Maupassant — 10 juillet 1893.....404
L'inventeur du télégraphe — 19 juillet 1893.....406
Le Paris électoral — Affiches et candidats — 7 août 1893.....407
Les réunions publiques — M. Clemenceau orateur – 15 août 1893.....409
Le docteur Blanche — M. Charcot et la Salpêtrière — 21 août 1893.....411
Un catéchisme socialiste — 19 septembre 1893.....413
Un nouveau décoré : M. J.-K. Huysmans — 19 septembre 1893.....415
La prochaine exposition de 1900 — 27 septembre 1893.....416
Exposition des Paï-Pi-Bri — Les végétariens — 27 septembre 1893.....417
La fête des coiffeurs parisiens — Le coiffeur-député Chauvin — 9 octobre 1893.....419
En bicycle de Saint-Pétersbourg à Paris — Le recordman Charles Terront — Les femmes vélocipédistes — 19 octobre 1893.....421
Une exposition d'art musulman — 19 octobre 1893.....423
Portrait intime de Gounod — Une école nouvelle — Vanité de la Gloire — 24 octobre 1893.425
Le congrès des guérisseurs — Empiriques et médecins — La liberté des professions — 28 novembre 1893.....427
Exposition du peintre Gauguin et la reine de Tahiti à Paris — 28 novembre 1893.....429
La chasse démocratique ou féodale — 12 décembre 1893.....431
La semaine anarchiste — L'anarchie et la littérature — Les journaux anarchistes — 20 décembre 1893.....433
Une épidémie de variole — 28 décembre 1893.....435
Etrennes et jouets — 9 janvier 1894.....437
La crise des vins — 9 janvier 1894.....438
Une affiche féministe — L'avis de M. Vacquerie — 23 janvier 1894.....439
Un nouveau triomphe de Sarah Bernhardt — 30 janvier 1894.....440
Maria Deraismes et le mouvement féministe — 16 février 1894.....442
Un legs au Musée du Luxembourg — Le tourniquets des musées — 19 mars 1894.....443
Une conférence sur les pays nègres — 21 mars 1894.....445
L'abbé Le Rebours — 13 avril 1894.....446
M. Odilon Redon et son exposition — 13 avril 1894.....447
Un discours de M. Berthelot — 20 avril 1894.....448
La souscription du nouvel emprunt — 1er mai 1894.....450
Exposition de Manet — 9 juin 1894.....451
Les hôpitaux de Paris - 16 juin 1894.....453
Une proposition quant à la législation pénale du mariage — 29 juin 1894.....455
Un Turner pour le musée du Louvre — 29 juin 1894.....456
Ouverture de la pêche à la ligne — 5 juillet 1894.....458
Une proposition de M. Mallarmé — 1er septembre 1894.....459
L'ouverture de la chasse – Le règne des braconniers — Les grandes chasses — 4 septembre 1894.....461
Une ascension en ballon dirigeable — Les inventeurs — 4 septembre 1894.....463
Une invention nouvelle — Le docteur Roux et le vaccin du croup — A l'institut Pasteur — 3 octobre 1894.....465
Le congrès de sociologie — Sociologues et socialistes — 10 octobre 1894.....467
Les hôpitaux de Paris — 10 octobre 1894.....469
Divettes et cafés-concerts — 10 octobre 1894.....470
Verdi à Paris — 18 octobre 1894.....472

Les auteurs gais — Revues de fin d'année — Courteline — 31 octobre 1894.....473
L'assistance par le travail — 31 octobre 1894.....475
Un faux tableau — Querelles d'experts — 9 novembre 1894.....476
La grève des chevaux de bois — A la foire de Montmartre — 9 novembre 1894.....478
La société des gens de lettres et la statue de Balzac — Chez M. Rodin — 13 novembre 1894480
La mort de Francis Magnard — 26 novembre 1894.....482
Les prix de vertu – 26 novembre 1894.....485
Les cigarettes — 4 décembre 1894.....486
Le salon du cycle — Le grand prix vélocipédique — Les femmes à bicyclette — 11 décembre 1894.....487
Exposition de M. Egoreff — Les occultistes parisiens — 20 décembre 1894.....489
M. Strindberg — 20 décembre 1894.....491
Triste fin d'année — Le procès Dreyfus — 29 décembre 1894.....492
Une fête en l'honneur de M. Puvis de Chavannes — 3 janvier 1895.....494
Décadence du Chat Noir — 3 janvier 1895.....496
La dégradation du traître — 8 janvier 1895.....498
Le legs Caillebotte — 15 janvier 1895.....503
Deux journalistes parisiens — 15 janvier 1895.....505
Retour triomphal de M. Henri Rochefort – 8 février 1895.....507
Féminisme — 8 février 1895.....509
L'hiver cruel — Secours aux malheureux — Les salles de nuit — 12 février 1895.....510
L'apothéose des gloires françaises — Un banquet en l'honneur de M. de Goncourt — Sa vie et son œuvre — 19 février 1895.....511
L'art et le peuple – 19 février 1895.....514
Une vente de M. Gauguin — 2 mars 1895.....515
Le carnaval parisien — 8 mars 1895.....516
La mode du duel — M. Harry Allis — Duels littéraires — 8 mars 1895.....517
Le bal de l'Élysée — 15 mars 1895.....519
Un projet de loi contre le duel — 15 mars 1895.....521
Les photographes-amateurs — 15 mars 1895.....522
Mort de Mme Morisot — 15 mars 1895.....523
Le nouveau tarif des voitures – 15 mars 1895.....524
Georges Rodenbach (article nécrologique du Journal de Bruxelles) — 4 janvier 1899.....526
L'intégralité des articles de Georges Rodenbach au *Journal de Bruxelles*.....529
L'auteur de l'édition.....562

L'auteur de l'édition

Joël Goffin, né à Bruxelles en 1963 de mère française, est chroniqueur et poète (sous le pseudonyme de Sébastien Lise). Il a publié trois guides littéraires à succès sur Bruxelles, Bruges et le Brabant (Éditions de l'Octogone, 1997, 1999 et 2000). *Ainsi qu'une étude intitulée* Le secret de Bruges-la-Morte (2011).
Passionné par le mouvement symboliste et son imaginaire, il a collaboré à l'exposition Fernand Khnopff qui s'est tenue à l'Hôtel de Ville de Saint-Gilles à Bruxelles (1996). En 2005, il fut le Commissaire de l'exposition Georges Rodenbach ou la légende de Bruges *programmée par le Musée départemental Stéphane Mallarmé (France, Seine-et-Marne). On lui doit également le contenu du site consacré à la vie et à l'œuvre de Georges Rodenbach et la mise en valeur de lieux de mémoire artistiques à Bruxelles, Tournai et Bruges.*
L'auteur est membre du Comité scientifique du Provinciaal Museum Émile Verhaeren/Musée provincial Émile Verhaeren (Flandre, Sint-Amands).

Cet ouvrage fait partie de la série

Georges Rodenbach au Progrès, un polémiste à Bruxelles (1886-1887)

Georges Rodenbach au Journal de Bruxelles (1888-1895)

Georges Rodenbach, correspondant parisien du Journal de Genève (1895)

Georges Rodenbach, journaliste au Patriote (1895-1898)

Georges Rodenbach, chroniqueur parisien de la Belle Époque :
Le Gaulois (1889-1891) et Le Figaro (1889-1898)